



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

CLASSIQUES LATINS.

LUCRÈCE.



IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE PLON FRÈRES,
36, rue de Vaugirard.



LUCRÈCE.

— 1845 —

DE LA NATURE DES CHOSES,

POÈME

TRADUIT EN PROSE

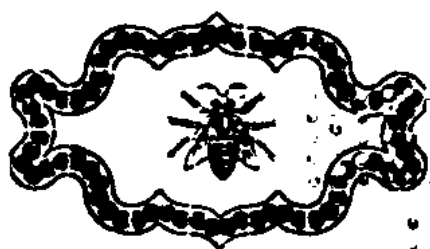
PAR DE PONGERVILLE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

SUIVI

D'UN RÉSUMÉ DU SYSTÈME PHYSIQUE D'ÉPICURÉ

ET DE SCHOLIES.



A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, ÉDITEUR,

RUE DE L'ÉPERON, 6.

ET CHEZ GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES,

AU PALAIS-ROYAL, 215.

1845.



LENOX LIBRARY
NEW YORK

PRÉFACE.

L'opinion littéraire flotte longtemps incertaine. Les arbitres éclairés sont rares ; peu d'hommes ont la faculté de juger par eux-mêmes ; et la paresse, la distraction ne permettent pas toujours aux plus instruits de comparer les pièces du procès : on se borne à recevoir des jugements tout faits, on les adopte par insouciance, on les répète par habitude. Aussi a-t-on vu souvent des erreurs propagées par ceux même qui les auraient prosrites, s'ils avaient eu le courage d'en examiner les sources.

La voix de dix-huit siècles proclamait en vain la gloire de Lucrèce dans toutes les nations : il fut longtemps en France exposé à une prévention injuste, qui, affaiblissant par degrés l'éclat de son immortel ouvrage, le tint éloigné de la méditation des hommes studieux et de l'instruction classique, à la perfection de laquelle son genre de latinité est si indispensable, que tout habile chef de l'instruction publique se hâtera de rendre aux études la partie de ce chef-d'œuvre que la jeunesse peut connaître sans danger, et approfondir avec tant d'avantages. Déjà le public littéraire, éclairé sur le mérite du poète philosophe, a déchiré le voile qui le cacha trop longtemps à son admiration.

Non-seulement on apprécie Lucrèce comme écrivain, mais on a cessé de donner une absurde interprétation à sa morale. On a rendu une entière justice à cette longue série des phénomènes les plus intéressants de la nature, retracés par le génie avec une fraîcheur que le temps ne peut altérer. Les siècles changent, et modifient le goût, les préjugés, les mœurs des nations ; mais les scènes de la nature se reproduisent avec une constance éternelle. Les tableaux de Lucrèce sont encore ce qu'ils étaient en sortant de la main du grand peintre, investigateur audacieux de la marche de l'univers, qui porta son essor au delà des limites posées par l'esprit humain, et qui le premier, pénétrant les lois les plus profondes de la nature, révéla, par l'inspiration du génie, des secrets que deux mille ans d'expérience et de longs travaux scientifiques ont enfin irrévocablement confirmés. Il est vrai que Lucrèce, dans plusieurs passages, retrace les systèmes de physique avec toutes les erreurs adoptées de son temps. Il a partagé ces erreurs de détails, et, par cela même, son poëme a le mérite de constater l'état des connaissances positives à cette époque si voisine du règne d'Auguste ; mais, s'il se trouva d'accord avec son

siècle sur ces objets secondaires, il créa, dans son système général de la nature, des hypothèses qui sont devenues le foyer où les modernes ont allumé le flambeau qui éclaira leurs plus utiles découvertes. Nous parlerons succinctement de l'hommage indirect rendu au poète philosophe par nos plus illustres savants. Son génie, apprécié universellement, n'a plus besoin d'éloges ; je me bornerai seulement à présenter quelques réflexions sur le genre caractéristique de son mérite poétique.

On a cru, sur la foi de quelques commentateurs de Lucrèce, que ce grand poète s'était servi d'un idiome à peine formé, que des critiques qualifient de langage étrusque ; ils prétendent que sa poésie, empreinte d'une rudesse sauvage, offre de l'analogie avec ses pensées, et donne à son style une couleur tranchée qui le caractérise, et met entre Lucrèce et les poètes du siècle d'Auguste un intervalle immense. On s'est trompé, j'ose l'affirmer. Lucrèce, contemporain de l'âge mûr de Cicéron et de la jeunesse de Virgile, employait une langue que Plaute, Térence, Catulle, Cornélius Sévère, Cicéron, et tant d'autres écrivains célèbres, avaient déjà rendue si élégante. Lucrèce n'ignorait pas les ressources de sa langue : il le prouve souvent par un artifice du tour poétique, qui a servi de type aux plus admirables beautés des poètes qui lui ont immédiatement succédé ; mais il est juste de reconnaître que son poème est généralement resté imparfait, surtout sous le rapport du style. Après avoir, j'en ai encore, élevé un si vaste monument, le temps lui a manqué pour le perfectionner ; ses maux physiques, sa fin prématurée l'empêchèrent sans doute de polir ses vers, de retrancher des répétitions d'idées et de mots ; quelquefois il commence une période avec autant de grace que d'éclat et de noblesse, et la termine avec des expressions communes, des tours languissants, des épithètes oiseuses et des redondances de mots durs ou communs. Une partie des vers de Lucrèce paraît dictée par la muse de Virgile ; l'autre ne présente qu'une ébauche, où l'on reconnaît à peine la main du maître : sa poésie ressemble, si j'ose m'exprimer ainsi, à ce lion que Milton peint, dans son ingénieuse création des êtres, et dont une part s'agite pleine de force et brillante de beauté, tandis que l'autre, demi-formée, est encore adhérente au limon originel.

Si son style est inégal, du moins son vol est toujours soutenu : du haut de la sphère où il s'élance, il embrasse d'un coup d'œil les plus vastes scènes de la nature, il les retrace avec la brûlante chaleur de son âme ; ses forces poétiques le trahissent quelquefois, mais

il n'est jamais bizarre, et sa rudesse tient moins à la langue qu'il manie qu'à l'abondance extrême de ses vastes pensées, qu'il n'a pas toujours eu le temps de revêtir du coloris poétique. Si sa vie s'était prolongée, s'il avait pu voir son émule triomphant s'élancer à côté de lui dans la carrière, il aurait senti ce qui manquait à sa poésie ; et la perfection de l'auteur des *Géorgiques* lui aurait imposé la nécessité de lutter sans cesse contre les difficultés de l'expression et de l'harmonie, et de mêler à sa couronne les palmes dont se couvrait son rival de gloire. Je rapporte ici le parallèle que j'ai établi entre ces deux hommes extraordinaires. Lucrèce, sans atteindre à cette élégance soutenue, à cette concision pleine de grace dont Virgile a offert le modèle aux poètes du siècle d'Auguste ; Lucrèce, dans un autre genre, a donné à la langue latine un grand essor. Les expressions vieilles que l'on trouve souvent au milieu de ses beaux passages sont évidemment employées avec intention. Il s'est plu à rendre certaines images pittoresques par des locutions anciennes qui, à défaut d'harmonie, ont une précision énergique. Virgile, excité par la gloire du chantre de la nature, ambitionne des lauriers inconnus à son rival : maître du temps qui avait manqué à son prédécesseur, doué d'un génie plus souple, il trouva l'heureux secret de donner à ses tableaux cette juste étendue qui plaît à l'imagination et ne la fatigue jamais. Il fit de précieux emprunts à la muse des Grecs ; et son goût exquis, son oreille délicate, enrichirent sa poésie de l'élégance continue qui semble être le dernier terme de la perfection de cet art enchanteur. Mais si Virgile est toujours plus harmonieux que Lucrèce, Lucrèce est souvent plus expressif : l'un copie fidèlement les nuances de la nature, l'autre pénètre ses plus profonds mystères ; le premier charme l'imagination, le second l'étonne et la maîtrise. Opposés de goût et de méthode, ils se rapprochent souvent par leurs conceptions et par la justesse des raisonnements ; l'un et l'autre, doués d'un génie brillant et solide, ont fondé des monuments éternels : si Virgile franchit la carrière à pas de géant, Lucrèce s'y distingua le premier et en aplanit les difficultés ; enfin la perfection même de l'auteur de l'*Énéide* est encore un titre de gloire pour le chantre de la nature.

La renommée, qui à travers les siècles nous a transmis les productions du génie de Lucrèce, nous a laissé ignorer presque toutes les circonstances qui lui ont été particulières. Des recherches assidues ont peu satisfait à cet égard la juste curiosité de ses nombreux admirateurs. La date de sa naissance a été longtemps l'objet d'investigations infructueuses ; pourtant, d'après les inductions les plus

vraisemblables, il naquit vers la fin de la 171^e olympiade, dans ces temps où la liberté romaine s'anéantissait sous les atteintes rivales d'ambitieux soldats se disputant, au milieu des ruines, le funeste honneur de donner des fers au peuple qui avait enchaîné l'univers. La jeunesse de Lucrèce fut témoin des attentats criminels des Marins, des Sylla, des Catilina et des César : il parut à cette époque féconde en tyrans et en grands hommes; il fut le contemporain et l'ami de Cicéron, d'Atticus, de Catulle, et de Memmius, homme d'état célèbre à qui il dédia son poème. On croit que Lucrèce descendait de l'illustre famille qui eut pour chef reconnu Spurius Lucretius Tricipitinus, créé *interrex* après la funeste aventure de sa fille, la belle et infortunée Lucrétia.

Si la naissance du poète lui ouvrait le chemin des grandeurs, sa philosophie les dédaigna : adversaire de tous les préjugés, il ne rechercha que les distinctions de la vertu et des talents; il pensait, sans doute, que la plus noble prérogative de l'homme de lettres est l'indépendance, et que l'esprit même le plus puissant, embarrassé dans les entraves de l'étiquette et des grandeurs, ne s'élève qu'à une hauteur médiocre : l'âme qui s'est une fois courbée sous les préjugés, conserve les plis ineffaçables de la servitude. Si la retraite où Lucrèce paraît avoir constamment vécu nous a ravi les détails de sa vie privée, son ouvrage supplée à ce silence : l'homme de génie se peint dans ses œuvres. La pureté de sa morale, son enthousiasme pour la vertu, ses maximes de sagesse et de modération, suffisent à son éloge aux yeux de la postérité. Il n'est pas inutile de remarquer que le surnom de *Carus*, donné au poète philosophe, dépose encore en sa faveur. Ses amis lui avaient décerné ce titre : en l'acceptant, il se jugeait donc digne de le porter. Lucrèce, ami des hommes, les suivant de son œil investigateur dans la route de la vie, ne voulut jamais descendre parmi la foule; il fait allusion à son sort, quand il retrace si poétiquement le tranquille bonheur du philosophe qui, du haut du temple de la Sagesse, contemple le naufrage des ambitieux, et goûte le plaisir d'échapper à leurs tourments :

Quand l'Océan s'irrite, agité par l'orage,
Il est doux, sans péril, d'observer du rivage
Les efforts douloureux des tremblants matelots
Luttant contre la mort sur le gouffre des flots;
Et, quoiqu'à la pitié leur destin nous invite,
On jouit en secret des malheurs qu'on évite.
Il est doux, Memmius, à l'abri des combats,
De contempler le choc des furieuses soldats.

Mais viens, il est encor de plus douces images :
Viens, porte un vol hardi jusqu'au temple des sages.
Là, jetant sur le monde un regard dédaigneux,
Vois ramper fièrement les mortels orgueilleux.
Ils briguent de vains droits, s'arrachent la victoire,
Les titres fastueux, les palmes de la gloire,
Usurpent d'un haut rang l'infructueux bonheur,
Et trouvent le remords en cherchant le bonheur.

On a prétendu qu'il y avait de l'égoïsme et même de l'insensibilité dans cette réflexion : l'un des plus nobles et des plus zélés admirateurs de Lucrèce, Voltaire, lui adresse ce reproche. Il me semble que Voltaire a jugé ici Lucrèce sur l'expression plutôt que sur le fond de la pensée, que le poète explique dans le passage suivant, en peignant avec une chaleur si vraie les charmes de sa retraite philosophique :

Hommes infortunés, quelle aveugle inconstance
Transforme en longs tourments votre courte existence !
Eh ! quel bien conduit donc à la félicité ?
L'absence de l'erreur et la douce santé.

Nos besoins sont bornés, et la terre féconde
Accorde à nos besoins les biens dont elle abonde.
D'un prestige éclatant, ah ! loin de s'éblouir,
N'est-il pas riche assez, celui qui sait jouir ?
O toi, mortel heureux dans ta noble indigence,
Si du luxe trompeur la magique élégance
N'a point, pour soutenir tes superbes flambeaux,
En statue avec art transformé les métaux ;
Si l'or, resplendissant du feu qui le colore,
Ne rend point à tes nuits la clarté de l'aurore ;
De la lyre pour toi si les sons mesurés
Ne retentissent pas sous des lambris dorés ;
Dédaignant des plaisirs la frivole imposture,
Sitôt que le printemps rajeunit la nature,
Étendu mollement au bord des frais ruisseaux,
Tu reposes couvert de riantes arbrisseaux ;
A tes yeux enchantés la terre est refléurie ;
La vapeur du matin, les forêts, la prairie,
La voûte d'un beau ciel, le zéphyr caressant,
Tout porte le bonheur dans ton cœur innocent.

Lucrèce, selon l'usage des jeunes Romains destinés à s'instruire, avait voyagé dans la Grèce, accompagné, dit-on, du célèbre grammairien Nicéas. C'est sans doute sous le ciel d'Athènes que le poète romain voua son admiration au scrutateur de la nature ; c'est sans doute sur cette terre magique que, se remplissant du génie d'Épiqueure, il résolut de l'immortaliser dans ses vers. En effet, les doctes écrits du philosophe de Gargette n'existeraient plus pour nous ; les

vers de son interprète les ont en quelque sorte sauvés du naufrage des temps.

Lucrèce rendit le domaine de la poésie immense, comme la nature dont il est le peintre hardi. Les poètes, avant lui, avaient employé les ressources du génie et du talent à diviniser chaque partie de la nature, à célébrer les passions et les vices, à les faire aimer pour ainsi dire, en leur prêtant le charme magique de la poésie. Lucrèce, ardent ami de la vérité, adversaire inflexible de l'erreur et du crime, consacra son art sublime au triomphe de la morale, à laquelle il crut qu'il était possible d'attacher les hommes par le seul attrait de la vertu et la seule puissance de la raison. S'il s'est privé des ressources ordinaires aux poètes en dédaignant les vaines fictions, il a reproduit le plus grand des prodiges, l'ordre immuable de l'univers. Chacun de ses raisonnements est un tableau; ou plutôt il ne raisonne pas, il peint. Cette longue série d'images, dont l'ensemble forme un tout si harmonieux, exigeait et suppose dans leur auteur le développement de la plus grande puissance de l'esprit humain. Aucun écrivain ne s'éleva plus haut que Lucrèce; il joint à la vigueur poétique la logique puissante de la philosophie. La raison accompagne toujours l'essor de sa muse; lors même qu'il aborde un terrain mouvant, si quelquefois il le parcourt avec peine, du moins il ne s'égare jamais. Comment donc a-t-on pu supposer que son vaste ouvrage, qu'un seul défaut de raisonnement, un seul mot impropre aurait entièrement bouleversé, ait été créé dans les intervalles lucides qu'une altération mentale laissait à l'auteur? On ne concevrait pas cette étrange assertion, si de trop nombreux exemples ne prouvaient à quel point l'erreur et l'absurdité se mêlent à l'opinion des hommes. Aucun fait, aucun document n'appuie d'ailleurs cette supposition; les conjectures à cet égard n'ont même aucune source connue. La force, la véhémence du génie de Lucrèce fut qualifiée de fureur par Stace : *Docti furor arduus Lucreti*. Cette expression du poète, détournée de sa véritable acception, a peut-être donné lieu à cette singulière imputation. Plus d'une absurdité s'est propagée avec une autorité non moins douteuse. On a aussi prétendu que Lucrèce s'était donné la mort, afin de ne point survivre à la disgrâce de son ami Memmius; mais le poète philosophe pouvait-il regarder comme un malheur la retraite où rentrait son noble ami, à qui il avait adressé ces vers, en l'engageant à abandonner les rênes de l'état :

. et te

Senotum a curis adhibe veram ad rationem?

On a aussi affirmé que cette prétendue démence de Lucrèce avait été occasionnée par un *philtre amoureux* donné au poète par Lucilia, sa femme ou sa maîtresse, dans l'intention de ranimer en lui un sentiment de volupté dont la source tarissait. Ce fait n'a rien non plus de vraisemblable ; et la mort prématurée de Lucrèce a sans doute donné lieu à cette foule de conjectures qui portent toutes l'empreinte de l'erreur. Lucrèce, on n'en peut douter, s'est lui-même donné la mort : tous les écrivains de son époque l'ont attesté ; mais si le fait est connu, le motif en est absolument caché. Lucrèce, malheureux par des causes que le temps nous dérobe à jamais, vivant au milieu d'un peuple où les mœurs toléraient le suicide, fortifié d'ailleurs par des principes qu'il développe dans une partie de son ouvrage, crut pouvoir rejeter la vie comme un fardeau incommode, en répétant avec calme ce beau vers de son troisième chant :

Cur non, ut plenus vitæ conviva recedis ?

Tout porte à croire que Lucrèce mourut à quarante-quatre ans, et l'on peut assurer que sa mort arriva à l'époque où Virgile prit la robe virile, formalité que les lois n'autorisaient qu'à l'âge de dix-huit ans. Comme il est naturel aux hommes de mêler à la vérité les fables qui la défigurent, les partisans du merveilleux prétendirent que Virgile reçut la vie le jour même où Lucrèce la quitta ; et les sectateurs de Pythagore ajoutèrent que l'âme du chantre de la nature passa dans le corps de l'auteur des *Géorgiques*. Cette fable fait également honneur aux deux grands poètes.

La réputation du poème de *la Nature* s'accrut à la mort de Lucrèce. On lui voua une admiration universelle. Cicéron, qui avait été l'ami particulier de l'auteur, se fit gloire d'en augmenter les copies, revues par ses soins et accompagnées de ses remarques. Les plus grands poètes latins qui lui succédèrent lui ont offert un tribut d'éloges, à l'exception d'Horace ; peut-être parce qu'il lui devait trop, il ne lui paya rien. Virgile, qui avait trouvé dans Lucrèce un si beau modèle et de si nobles inspirations, lui adresse dans les *Géorgiques* cette touchante apostrophe :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subiecit pedibus, strepitumque Acherontis avari !

Il y a dans ces vers un sentiment au-dessus même de l'admiration. Ovide parle souvent de Lucrèce, et toujours avec enthousiasme ; comme dans ce distique :

Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti,
Exitio terras quam dabit una dies.

S'il était nécessaire de prouver la supériorité du mérite poétique de Lucrèce, l'opinion de Virgile et de l'auteur des *Métamorphoses* ferait plus que toutes les autorités modernes.

Le cardinal de Polignac, prêtre instruit et partisan outré du système cartésien, qu'il expliqua en vers latins, admirait la poésie de Lucrèce. Il en imita les formes ; et comme il adressait à Dieu à peu près ce que le poète adresse à la nature, il crut pouvoir intituler *Anti-Lucrèce* un recueil de vers où Lucrèce est souvent paraphrasé plutôt que réfuté. Le versificateur gallo-latin crut avec raison donner, par ce titre, de l'importance à son œuvre, véritable centon, qui n'en est pas moins un tour de force, et donne une preuve de grande érudition et de courage dans un prélat de cour. Il faut convenir qu'il a su réunir adroitement plusieurs passages des bons auteurs latins, y joindre même des idées heureuses, exprimées avec une facile élégance, et peindre clairement, dans une langue étrangère et morte, un système hérissé de détails techniques et de raisonnements abstraits. L'ouvrage ne fut publié qu'après la mort du cardinal ; mais, souvent lu, quoique inédit, il avait acquis de la réputation à son auteur. Après sa publication, Voltaire lui prodigua des éloges, et cette voix puissante fit sa célébrité. La première impression s'efface difficilement ; on croit sur parole, et la réputation de Polignac s'est conservée jusqu'aujourd'hui. Un mérite qu'on ne peut lui contester, est la connaissance parfaite du langage de Lucrèce : l'admiration qu'il lui vouait est encore un titre irrécusable pour le poète romain.

Gassendi le premier en France apprécia le système corpusculaire d'Épicure, renouvelé et expliqué par Lucrèce, et jusque-là si mal compris et si ridiculement défiguré. Lucrèce avait à cet égard devancé les investigations de la science. Il en est de même de la pluralité des mondes, dont son génie eut la révélation. Ces orbes immenses que vingt siècles d'expériences et de travaux scientifiques nous permettent de mesurer, de peser et de suivre ; ces orbes que les Newton, les Laplace et les Arago ont pour ainsi dire touchés de leurs mains savantes, avaient échappé aux yeux du philosophe poète : il les devina ; car le ciel où nous comptons les astres n'était pour lui que la voûte immense de notre globe, ornée d'étincelles brillantes. Sa pensée seule apercevait les mondes dont l'espace est parsemé. Lucrèce a parlé aussi de la formation du globe et de ses habitants, comme s'il avait été témoin de l'œuvre de la nature. Son opinion sur la disparition d'un nombre infini d'espèces animées, a été confirmée de nos jours par les prodigieuses investigations de l'illustre naturaliste qui, sous le sol

même que nous habitons, a trouvé les restes de différents animaux inconnus, que le génie de la science a, pour ainsi dire, reformés et replacés dans la chaîne des êtres.

Il est bon de remarquer qu'à l'époque où Gassendi essayait de faire apprécier le plan et le but du poëme de *Lucrèce*, aucune bonne traduction n'avait mis l'ouvrage à la portée du grand nombre des amateurs de la littérature : car il ne suffit point, pour comprendre un auteur tel que *Lucrèce*, de connaître la langue dans laquelle il écrit ; mais il est indispensable de se livrer à une étude approfondie du classement de ses idées et des nuances de son style, que *Quintilien* lui-même trouvait déjà difficile à entendre.

Les traductions en prose de l'abbé de Marolles et du baron des Coutures ont ajouté à la fausse opinion qui s'était établie sur *Lucrèce*. Leur ignorance de son système, leur langage obscur et grossier étouffa entièrement les beautés de l'original. S'il est incontestable que la meilleure traduction d'un poëte en prose n'en peut donner qu'une idée, non-seulement imparfaite, mais souvent fausse, que peut-on attendre d'une version où les tours, les images et le mouvement du style sont absolument opposés au modèle ? Longtemps après eux, un appréciateur éclairé de la philosophie ancienne, ami des lettres, qu'il cultivait en professant un art qui leur est si utile, *Panckoucke*, tenta de suppléer à l'absence d'une bonne traduction de *Lucrèce* par une version libre des principaux passages du poëme ; il sentait les beautés de l'original, mais la couleur lui manqua pour les transmettre avec un entier succès. Son ouvrage fut estimé, et les réflexions philosophiques dont il l'accompagna ont placé l'auteur parmi les hommes éclairés qui ont facilité les progrès de l'étude des anciens. *La Grange*, profitant des travaux de ses devanciers, et même de leurs erreurs, entra dans la carrière avec les ressources que lui offraient des commentaires nombreux, et la puissance d'un esprit fortifié par de profondes études. Il s'empara de *Lucrèce* en homme fait pour s'élever à la hauteur de ses pensées. Le langage clair et simple du prosateur français fit exactement connaître le philosophe, mais il ne révéla point le poëte. Les images s'évanouirent, les grands traits s'effacèrent ; et cette scrupuleuse imitation des formes argumentatives, dépouillées de leur vivacité, de leurs tours énergiques et pittoresques, tout en reproduisant fidèlement les mots et le sens, devint littérairement une dangereuse infidélité. *La Grange* enfin donna un ouvrage estimable, utile ; mais peut-être, en n'offrant que le squelette du poëte, contribua-t-il à faire oublier les formes admirables qui avaient

charmé l'antiquité. Il faut reconnaître d'ailleurs qu'à l'époque où La Grange écrivait, la langue convenable aux traducteurs en prose était encore négligée; elle n'était point ennoblie par les savantes importations des tours et des images de l'antiquité, dues aux efforts des Victor Le Clerc, des Burnouf, des Naudet, des Amar, et de plusieurs autres écrivains distingués qui ont tant augmenté les richesses de notre belle langue, en puisant aux sources mêmes du goût et de l'art. Quelque temps après la traduction de La Grange, parut un essai de traduction rimée par Leblanc de Guillet, auteur d'une certaine tragédie de *Manco-Capac*, où l'on trouve ce vers, qui dans le temps excita l'hilarité du public :

Crois-tu de cruauté Manco-Capac capable ?

La critique ne peut s'occuper d'un travail qui ressemble à une mauvaise parodie, et fait une énigme de chaque partie du poème. Cette version, ridiculisée avant d'être oubliée, n'eut d'autre effet que d'ajouter aux préventions défavorables au grand poète outragé. L'Italie, plus heureuse, enrichit sa littérature de la traduction de Lucrèce, par Marchetti : elle devint très célèbre ; mais on sait que la langue italienne se prête tellement aux formes du latin, qu'une traduction des anciens est en quelque sorte un calque de cet idiome, qui reçoit, comme une cire obéissante, l'empreinte de l'original. Les obscurités, les passages abstraits ne gagnent rien en clarté dans la traduction ; le poète italien a quelquefois oublié que l'art du traducteur est de donner une vie nouvelle aux images et aux pensées, qui, sans perdre leur physionomie primitive, doivent sortir comme neuves de l'esprit de celui qui s'est chargé de les reproduire.

L'Angleterre possède aussi une traduction très estimée de notre poète, celle de Creech, qui a joint à son travail un texte regardé par les savants de l'époque comme le plus exact.

L'éditeur des *Classiques latins* a désiré accompagner le texte d'une traduction nouvelle ; je pense, sans rien retrancher de l'estime due à La Grange, que ce genre de travail peut toujours s'améliorer par des essais nouveaux : accoutumé d'ailleurs par une longue étude aux expressions, j'ai cru devoir accepter la tâche difficile de traduire en prose le poète qu'il me fut si doux de reproduire en vers.

Aujourd'hui Lucrèce est entièrement connu. L'éloge et la critique n'ont rien laissé à dire sur le poète philosophe, qui a repris enfin dans l'opinion le rang où son génie l'éleva parmi les grands écrivains de l'antiquité.

DE PONGERVILLE.

LUCRÈCE.

DE LA NATURE DES CHOSES.

LIVRE PREMIER.

Mère des Romains, volupté des hommes et des dieux, ô Vénus, sous la voûte où les astres resplendissent, sur les mers que sillonnent nos vaisseaux, sur les terres que dorent les moissons, tu verses tes bienfaits. Tu donnes la vie à tous les êtres ; toi seule ouvres leurs yeux à la lumière. O déesse ! à ton aspect les aquilons se taisent, les nuages se dissipent, la terre se pare de l'éclat de ses fleurs, l'Océan te sourit, et, dans l'azur du ciel serein, la lumière épurée se répand

T. LUCRETII CARI

DE RERUM NATURA.

LIBER PRIMUS.

Æneadum genetrix, hominum divumque voluptas,
Alma Venus, cœli subter labentia signa
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras ; per te quoniam genus omne animantum
5 Concipitur, visitque exortum lumina solis :
Te, dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
Adventumque tuum ; tibi suaves dædala tellus
Summittit flores ; tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum.

à grands flots. Dès que le doux printemps rouvre la carrière aux zéphyrs légers, ils parfument les airs de leur féconde haleine; les oiseaux t'annoncent par leurs chants voluptueux; les troupeaux bondissants dans les prés fleuris traversent les rapides torrents. Embrasé de tes feux, tout est entraîné vers toi; au fond des mers, sur les montagnes, dans les fleuves profonds, sous la feuillée naissante, dans les vertes campagnes, tous les êtres brûlent d'épancher les flots d'amour qui repeuplent la terre. Unique souveraine de la nature, puisque toi seule nous guides aux champs lumineux de la vie, puisque sans toi nul n'obtient le don de plaire, source de grace et de beauté, daigne, ô Vénus, t'associer à mes travaux! inspire-moi, je révèle les secrets de la nature à notre illustre Memmius (1), que tu combles de tes dons les plus précieux; ô déesse! prête à mes écrits un charme que le temps ne flétrisse jamais.

Cependant impose le repos à la guerre, dont la fureur

- 10 Nam simul ac species patefacta est verna dici,
Et reserata viget genitabilis aura Favoni;
Aeriæ primum volucres te, diva, tuumque
Significant initum, percussæ corda tua vi:
Inde feræ pecudes persultant pabula læta,
15 Et rapidos tranant amnes; ita capta lepore
Illecebrisque tuis, omnis natura animantum
Te sequitur cupide, quo quamque inducere pergis:
Denique per maria ac montes, fluviosque rapaces,
Frondiverasque domos avium camposque virentes,
20 Omnibus incutiens blandum per pectora amorem,
Efficis ut cupide generatim sæcla propagent.
Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te quidquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum, nec amabile quidquam;
25 Te sociam studeo scribundis vers bus esse,
Quos ego de Rerum Natura pangere conor
Memmiadæ nostro, quem tu, dea, tempore in omni
Omnibus ornatum voluisti excellere rebus:
Quo magis æternum da dictis, diva, leporem.
30 Effice ut interea fera mœnera militiæ

homicide ensanglante la terre et l'Océan; car tu peux seule faire régner la concorde parmi les malheureux mortels. Quand le terrible Mars, au milieu des combats, lassé de sa gloire, se rejette sur ton sein, vaincu lui-même par la blessure d'un amour immortel (2), soutenu sur tes genoux sacrés, immobile, le dieu repaît d'amour ses avides regards, et son ame se suspend à tes lèvres de rose (3); lorsque tu presses ses membres divins sur ton sein palpitant, ô Vénus, insinue tes suaves paroles jusqu'au fond de son cœur! parle, et que le dieu accorde la douce paix aux vœux des Romains. Car, dans ces jours funestes où la patrie est déchirée par ses fils (4), je ne puis moi-même apporter un esprit libre au culte des Muses, et Memmius, livré tout entier au salut de l'état, ne doit pas être distrait par mes chants.

O Memmius, puisses-tu bientôt, affranchi de tes soins, prêter une oreille attentive aux leçons de la philosophie, et chercher d'un pas libre la route de la vérité! Garde-toi surtout de méconnaître le but de mes travaux. Je te devoi-

Per maria ac terras omnes, sopita quiescant:

Nam tu sola potes tranquilla pace juvare

Mortales; quoniam belli fera mœnera Mavors

Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se

35 *Rejicit, æterno devinctus volnere amoris;*

Atque ita suspiciens, tereti cervice reposta,

Pascit amore avidos, inhians in te, dea, visus;

Eque tuo pendet resupini spiritus ore.

Hunc tu, diva, tuo recubantem corpore sancto

40 *Circumfusa super, suaves ex ore loquelas*

Funde, petens placidam Romanis, inclita, pacem.

Nam neque nos agere hoc, patriæ tempore iniquo,

Possumus æquo animo; neque Memmi clara propago,

Talibus in rebus, communi deesse salutis.

45 *Quod superest, vacuas aures mihi, Memmiada, et te*

Semotum a curis adhibe veram ad rationem;

Ne mea dona, tibi studio disposita fideli,

Intellecta prius quam sint, contempta relinquant:

lerai les grands secrets des cieux et l'essence des immortels ; je t'ouvrirai les sources des éléments dont la nature a tiré les êtres, et dans lesquelles elle les replonge un jour ; ma muse donnera à ces éléments créateurs les noms de *matière*, de *corps générateurs*, et de *premiers principes*, parcequ'ils ont tout précédé et tout produit.

Les dieux, en effet, ont le noble privilège de couler dans une paix profonde leur immortalité (5) : séparés par un immense intervalle des événements de la terre, affranchis de douleurs et de crainte, indépendants des mortels, suffisant eux-mêmes à leur bonheur, les dieux ne sont ni touchés de nos vertus, ni courroucés de nos vices (6).

Cependant l'homme avili, le front courbé, les yeux attachés à la terre, gémissait sous le joug pesant de la Religion. Ce monstre, du haut des régions célestes, montrait aux hommes épouvantés sa tête horrible. Un noble fils de la Grèce (7), le premier, porta sur lui ses regards audacieux. et refusa de s'incliner.

- Nam tibi de summa cœli ratione deumque
 50 Disserere incipiam, et rerum primordia pandam,
 Unde omnes Natura creet res, auctet alatque :
 Quove eadem rursum Natura perempta resolvat :
 Quæ nos *materiem*, et *genitalia corpora* rebus
 Reddunda in ratione vocare, et *semina rerum*
 55 Appellare suemus, et hæc eadem usurpare
 Corpora prima, quod ex illis sunt omnia primis.

- Omnis enim per se divum natura necesse est
 Immortali ævo summa cum pace fruatur,
 Semota ab nostris rebus, sejunctaque longe ;
 60 Nam privata dolere omni, privata periclis,
 Ipsa suis pollens opibus, nil indiga nostri,
 Nec bene promeritis capitur, nec tangitur ira.

- Humana ante oculos læde quum vita jaceret
 In terris, oppressa gravi sub Religionem,
 65 Quæ caput a cœli regionibus ostendebat,
 Horribili super aspectu mortalibus instans ;
 Primum Graius homo mortales tollere contra
 Est oculos ausus, primusque obsistere contra.

Ni l'effrayante renommée des dieux, ni la foudre, ni les éclats de l'Olympe menaçant, ne l'arrêtèrent. L'obstacle irrite son courage; il brise les barrières de l'étroite enceinte du monde; son génie triomphant s'élance au delà des voûtes enflammées, et d'un vol intrépide traverse l'espace infini (8). Victorieux, il revient enseigner à la terre ce qui peut et ce qui ne peut pas être admis à l'existence, quelle est la limite et la durée de tous les objets, et comment leur pouvoir est borné par leur propre essence. Alors le Fanatisme, vaincu à son tour, fut honteusement foulé aux pieds des mortels, et ce triomphe les fit monter au rang des dieux.

Mais je crains, Memmius, que tu ne m'accuses d'établir le règne de l'impiété, et d'ouvrir à tes pas la route des crimes. Ah! plutôt c'est l'erreur religieuse qui est impie et féconde en forfaits; c'est elle qui, dans l'Aulide, força les illustres chefs de la Grèce à souiller les autels de Diane du sang d'Iphigénie. A peine le bandeau mortel environne le front de la victime et flotte sur ses joues virginales, elle

- Quem nec fama deum, nec fulmina, nec minitanti
 70 Murmure compressit cœlum; sed eo magis acrem
 Virtutem inritat animi, confringere ut arcta
 Naturæ primus portarum claustra cupiret.
 Ergo vivida vis animi pervicit, et extra
 Processit longe flammantia mœnia mundi,
 75 Atque omne immensum peragravit mente animoque;
 Unde refert nobis victor, quid possit oriri,
 Quid nequeat; finita potestas denique quoique
 Quanam sit ratione, atque alte terminus hærens.
 Quare Religio pedibus subjecta vicissim
 80 Obteritur, nos exæquat victoria cœlo.

- Illud in his rebus vereor, ne forte rearis
 Impia te rationis inire elementa, viamque
 Endogredi sceleris; quod contra, sæpius olim
 Religio peperit scelerosa atque impia facta:
 85 Aulide quo pacto Triviai virginis aram
 Iphianassai turparunt sanguine fœde
 Ductores Danaum delecti, prima virorum.
 Cui simul infula, virgineos circumdata comptus,

aperçoit son père debout près de l'autel, l'œil morne et baissé; les sacrificateurs dérobent à ses regards le couteau sacré, et le peuple l'entoure avidement en répandant des larmes : muette d'effroi, elle tombe sur ses genoux tremblants. Vierge infortunée, c'est donc en vain que ta bouche, la première, donna le tendre nom de père au roi des rois. Des prêtres la soulèvent, l'entraînent à l'autel, éplorée et tremblante, non pour y consacrer les nœuds formés par l'amour, et la reconduire triomphante au milieu du brillant cortège de l'hyménée, mais pour la massacrer sous les yeux paternels, afin d'obtenir des dieux le belliqueux départ des vaisseaux de la Grèce. Tant la Religion peut enfanter de malheurs!

O Memmius! fatigué des antiques et terribles récits des poètes de tous les siècles, tu me fuiras peut-être (9)! tu craindras que je ne ramène ces songes lugubres qui, détrônant la raison, privent la vie de son guide, et l'abandonnent aux déceptions de la terreur. Crédule, moi-même je t'approuverais; car l'homme, n'apercevant point de terme

- Ex utraque pari malarum parte profusa est,
 90 Et mœstum simul ante aras adstare parentem
 Sensit, et hunc propter ferrum celare ministros,
 Aspectuque suo lacrymas effundere cives;
 Muta metu, terram genibus summissa petebat;
 Nec miseræ prodesse in tali tempore quibat,
 95 Quod patrio princeps donarat nomine regem;
 Nam sublata virum manibus tremebundaque, ad aras
 Deducta est, non ut, solenni more sacrorum
 Perfecto, posset claro comitari Hymenæo;
 Sed casta, incesto, nubendi tempore in ipso,
 100 Hostia consideret mactatu mœsta parentis;
 Exitus ut classi felix faustusque daretur.
 Tantum Relligio potuit suadere malorum!
 Tutemet a nobis, jam quovis tempore vatum
 Terriloquis victus dictis desciscere quæres!
 105 Quippe etenim quam multa tibi jam fingere possum
 Somnia, quæ vitæ rationes vertere possint,
 Fortunasque tuas omnes turbare timore!
 Et merito; nam si certam finem esse viderent

fixe à ses maux , ne peut rien opposer aux fantastiques menaces de la religion. Il ne lui reste aucun moyen de se mettre à l'abri des peines éternelles dont il est menacé dans la mort , parcequ'il ignore la nature de son ame ; il ne sait si elle naît avec lui et s'insinue dans son corps lorsqu'il reçoit le jour , si elle meurt quand l'instrument de la vie est brisé , si elle lui survit et va visiter les sombres et vastes cavernes du Tartare , ou si l'ordre des dieux , dans chaque espèce différente , la fait errer de corps en corps , système célébré par notre Ennius (40), qui , le premier , couronné des fleurs renaissantes de l'Hélicon , est descendu triomphant parmi les peuples de l'Ausonie , qu'il charma par son luth divin. Cependant Ennius , dans ses vers immortels , nous retrace ce temple achérusien que n'habite ni l'ame ni le corps , mais où s'agitent et se pressent de pâles et légers simulacres ; c'est dans leur foule que lui apparut Homère resplendissant d'une gloire toujours nouvelle , quand ce chantre divin , répandant des larmes amères , lui dévoila les grands secrets de la nature.

- Ærurnarum homines , aliqua ratione valent
 110 Relligionibus atque minis obsistere vatum.
 Nunc ratio nulla est restandi , nulla facultas ;
 .Eternas quoniam pœnas in morte timendum :
 Ignoratur enim quæ sit natura animai ;
 Nata sit , an contra nascentibus insinuetur ;
 115 Et simul intereat nobiscum morte dirempta ,
 An tenebras Orci visat vastasque lacunas ,
 An pecudes alias divinitus insinuet se ;
 Ennius ut noster cecinit , qui primus amœno
 Detulit ex Helicone perenni fronde coronam ,
 120 Per gentes Italas hominum quæ clara clueret.
 Etsi præterea tamen esse Acherusia templa
 Ennius æternis exponit versibus edens ;
 Quo neque permanent animæ , neque corpora nostra ,
 Sed quædam simulacra modis pallentia miris :
 125 Unde sibi exortam semper florentis Homeri
 Commemorat speciem , lacrymas et fundere salsas
 Cœpisse , et rerum Naturam expandere dictis.

O Memmius! avant de porter des regards scrutateurs sur la Divinité, d'approfondir les causes du mouvement des astres et des phénomènes de la terre, nous devons explorer les principes créateurs de l'ame et de l'esprit, la nature des objets qui les frappent pendant le jour et les assiègent encore dans le sommeil, et rechercher pourquoi, dans les songes douloureux de la maladie, nous revoyons, nous entendons encore ceux dont la mort nous a privés, et dont les restes sont enfermés au tombeau.

Mais je ne m'abuse point, je sais combien il est difficile de reproduire avec élégance, dans l'idiome de nos pères, les systèmes profonds de la Grèce. La pauvreté de notre langue, la nouveauté du sujet me contraindront à créer des expressions nouvelles. Mais, ô mon ami, tu soutiens mon courage. Le charme de ta douce amitié me fera vaincre les plus pénibles obstacles : c'est pour toi que, dans le calme imposant des nuits, je cherche des traits brillants qui portent la clarté dans ton ame, et m'efforce de dévoiler la profondeur des secrets de l'univers; car, pour dissiper la ter-

- Quapropter bene, quum superis de rebus habenda
 Nobis est ratio, solis lunæque meatus
 130 Qua fiant ratione, et qua vi quæque genantur
 In terris; tum cumprimis, ratione sagaci,
 Unde anima atque animi constet natura videndum,
 Et quæ res nobis vigilantibus obvia, mentes
 Terrificet morbo affectis somnoque sepultis;
 135 Cernere uti videamur eos, audireque coram,
 Morte obita, quorum tellus amplectitur ossa.
 Nec me animi fallit, Graiorum obscura reperta
 Difficile illustrare latinis versibus esse;
 Multa novis verbis præsertim quum sit agendum,
 140 Propter egestatem linguæ et rerum novitatem.
 Sed tua me virtus tamen, et sperata voluptas
 Suavis amicitiae, quem vis perferre laborem
 Suadet, et inducit noctes vigilare serenas,
 Quærentem dictis quibus, et quo carmine demum,
 145 Clara tuæ possim præpandere lumina menti,

reur et les ténèbres de l'esprit humain, la lumière de la raison est préférable à la splendeur d'un jour pur et aux rayons du soleil.

Écoute donc sa voix : *Jamais la Divinité même n'a rien tiré du néant.* Sans doute la crainte dispose tellement du cœur de l'homme, qu'à l'aspect des phénomènes du ciel et de la terre, dont il ne pouvait pénétrer les causes, il a supposé que la Divinité régissait la nature. Quand nous serons convaincus que rien ne s'est fait de rien, nous connaissons la route que nous devons suivre, la source dont tous les corps sont sortis, et comment tous les êtres qui peuplent le monde ont reçu l'existence sans le secours des dieux.

Car si chaque objet était tiré du néant, les êtres pourraient naître sans choix de tous les corps indifféremment, sans germe pour eux destiné; l'homme pourrait se former au sein des mers; les poissons et les oiseaux sortiraient des entrailles de la terre; les troupeaux voltigeraient dans les

Res quibus occultas penitus convisere possis.

Hunc igitur terrorem animi tenebrasque, necesse est

Non radii solis, neque lucida tela diei

Discutiant, sed naturæ species ratioque.

150 Principium hinc cujus nobis exordia sumet,

Nullam rem e nihilo gigni divinitus unquam;

Quippe ita formido mortales continet omnes,

Quod multa in terris fieri, cœloque tuentur,

Quorum operum causas nulla ratione videre

155 Possunt, ac fieri divino numine rentur.

Quas ob res, ubi viderimus nil posse creari

De nihilo, tum quod sequimur jam rectius inde

Perspiciemus, et unde queat res quæque creari,

Et quo quæque modo fiant opera sine divum.

160 Nam si de nihilo fierent, ex omnibu' rebus

Omne genus nasci posset; nil semine egeret.

E mare primum homines, e terra posset oriri

Squammigerum genus, et volucres; erumpere cœlo

Armenta, atque aliæ pecudes; genus omne ferarum

165 Incerto partu, culta ac deserta teneret:

airs; les monstres féroces, nés du hasard, se plairaient également dans les lieux habités ou dans les solitudes. Les arbres inconstants offrirait chaque saison des fruits variés; tous les corps indistinctement produiraient des fruits divers. Enfin, si tous les corps n'étaient point le résultat d'une combinaison qui leur est propre, comment les générations se renouvelleraient-elles avec une régularité invariable? Mais comme tout est formé avec le secours de germes certains, chaque être n'aborde les champs de la vie qu'au lieu où ses éléments créateurs étaient préparés; et cette force requise par l'analogie des principes marque les limites des générations, et entretient l'ordre immuable de la nature.

Enfin, ne vois-tu pas la rose s'épanouir au printemps, la moisson se dorer au soleil de l'été, la grappe se colorer, rougir dans l'humble automne? Leurs germes réunis fermentent dans un temps fixe, ils se développent à l'instant qui leur est propice, et la terre, ranimée au retour de la saison, enfante et confie à l'air ses jeunes et tendres nourrissons. Mais si la source des êtres était le néant, ils naîtraient dans des temps indéterminés, dans des saisons

*Nec fructus iidem arboribus constare solerent,
Sed mutarentur : ferre omnes omnia possent.
Quippe, ubi non essent genitalia corpora cuique,
Qui posset mater rebus consistere certa?*

170 *At nunc, seminibus quia certis quidque creatur,
Inde enascitur, atque oras in luminis exit,
Materies ubi inest cujusque et corpora prima.
Atque hac re nequeunt ex omnibus omnia gigni,
Quod certis in rebus inest secreta facultas.*

175 *Præterea, cur vere rosam, frumenta calore,
Vites autumnio fundi sudante videmus;
Si non, certa suo quia tempore semina rerum
Quum confluxerunt, patefit quodcunque creatur;
Dum tempestates adsunt, et vivida tellus*

180 *Tuto res teneras effert in luminis oras!
Quod si de nihilo fierent, subito exorerentur,*

ennemies, puisque des éléments mus au hasard ne craindraient pas la lutte des saisons rigoureuses.

Que dis-je? les corps sortis du néant n'auraient pas besoin pour se développer de la disposition du temps et de leurs germes. Sans avoir traversé l'enfance, l'adulte brillerait tout à coup; le chêne, à peine sorti du gland, porterait son front dans les nues: tel n'est pas l'ordre de la nature. Résultats d'une combinaison certaine, tous les corps s'augmentent par degrés, et conservent en croissant le caractère natif; on ne peut donc en douter, chaque être se nourrit et se développe selon l'espèce d'éléments qui l'ont formé.

Reconnaissons d'ailleurs que, sans les pluies qui fécondent l'année, la terre ne se couvrirait point de ses riantes productions; les animaux seraient donc privés des doux aliments qui leur font conserver et propager la vie. Ah! loin de refuser des principes élémentaires aux corps, convenons qu'il est des éléments communs à plusieurs êtres: c'est ainsi que les mots différents que je vous trace se composent quelquefois des mêmes caractères.

*Incerto spatio, atque alienis partibus anni;
Quippe ubi nulla foret primordia, quæ genitalli
Concilio possent arceri tempore iniquo.*

185 *Nec porro augendis rebus spatio foret usus
Seminis ad coitum, e nihilo si crescere possent:
Nam fierent juvenes subito ex infantibu' parvis,
E terraque exorta repente arbusta salirent.
Quorum nil fieri manifestum est, omnia quando*
190 *Paulatim crescunt, ut par est, semine certo;
Crescendoque genus servant; ut noscere possis
Quæque sua de materia grandescere, alique.*

*Huc accedit uti, sine certis imbribus anni,
Lætificos nequeat foetus summittere tellus;*

195 *Nec porro secreta cibo natura animantum
Propagare genus possit, vitamque tueri:
Ut potius multis communia corpora rebus
Multa putes esse, ut verbis elementa videmus,
Quam sine principiis ullam rem existere posse.*

Et pourquoi la nature ne peut-elle enfanter des hommes gigantesques, qui, de leur pied foulant le lit de l'Océan, le traverseraient en dominant ses flots, dont la robuste main déracinerait les montagnes, et dont la vie triompherait d'un grand nombre de siècles, sinon que la nature fixe les éléments et les propriétés des êtres? Non, rien n'est fait de rien, puisque tout corps a besoin pour naître d'un choix de principes qui le développent et le défendent des attaques, lorsque, d'un pas faible encore, il s'avance dans les champs de la vie.

Enfin, nous voyons le sol tourmenté devenir plus fécond que le sol inculte, et l'art du laboureur perfectionner les dons de la nature. Le soc, en soulevant les glèbes, excite donc l'énergie des principes élémentaires, et fait surgir les germes que la terre renfermait dans son sein. S'il n'en était ainsi, pourquoi chercherait-on par de pénibles travaux une perfection que tous les objets obtiendraient d'eux-mêmes?

Révérons une vérité non moins importante : c'est que la

- 200 Denique cur homines tantos Natura parare
Non potuit, pedibus qui pontum per vada possent
Transire, et magnos manibus divellere montes,
Multaque vivendo vitalia vincere sæcla;
Si non materies quia rebus reddita certa est
- 205 Gignundis, e qua constat quid possit oriri!
Nil igitur fieri de nilo posse fatendum est,
Semine quando opus est rebus, quo quæque creatæ
Aeris in teneras possint proferrier auras.
- Postremo, quoniam incultis præstare videmus
- 210 Culta loca, et manibus meliores reddere sætus;
Esse videlicet in terris primordia rerum,
Quæ nos, fecundas vertentes vomere glebas,
Terraïque solum subigentes, cimus ad ortus:
Quod si nulla forent, nostro sine quæque labore,
- 215 Sponte sua, multo fieri meliora videres.
- Huc accedit, uti quidque in sua corpora rursum
Dissolvat Natura, neque ad nihilum interimat res.

nature, en dissolvant les parties élémentaires des corps, ne les anéantit point : car si elles pouvaient être détruites, un rapide instant suffirait à la destruction de chaque objet. L'action lente du temps ne serait pas nécessaire pour troubler l'harmonie de ses parties et pour en briser les liens. Mais la nature a rendu éternels les agents de sa puissance, et ne permet la dissolution des corps que lorsqu'une force agressive a frappé leur masse et pénétré leur tissu.

Si, en effet, tout ce qui disparaît à nos yeux s'anéantisait, dans quelle source puiserait donc la nature ? comment toutes les espèces seraient-elles ramenées par Vénus à la lumière de la vie ? comment la terre se couvrirait-elle chaque saison des fruits qui nourrissent ses hôtes ? comment les ruisseaux, les fleuves renouvelleraient-ils les flots qu'ils épanchent au sein de l'Océan ? quel serait le foyer enflammé où les astres pourraient se repaître ? Si la matière était périssable, après avoir fourni à la révolution de tant de siècles, sa source serait tarie ; si, au contraire, de toute

Nam, si quid mortale e cunctis partibus esset,

Ex oculis res quæque repente erepta periret ;

220 Nulla vi foret usus enim, quæ partibus ejus

Discidium parere, et nexus exsolvere posset.

At nunc, æterno quia constant semine quæque,

Donec vis obiit quæ res diverberet ictu,

Aut intus penetret per inania dissolvatque,

225 Nullius exitium patitur Natura videri.

Præterea, quæcunque vetustate amovet ætas,

Si penitus perimit consumens materiem omnem ;

Unde animale genus generatim in lumina vitæ

Redducit Venus ! aut reductum dædala tellus

230 Unde alit atque auget, generatim pabula præbens !

Unde mare ingenui fontes externaque longe

Flumina suppeditant ! Unde æther sidera pascit !

Omnia enim debet, mortali corpore quæ sunt,

Infinita ætas consumpse anteacta diesque.

235 Quod si in eo spatium atque anteacta ætate fuere,

E quibus hæc rerum consistit summa relecta ;



éternité elle fournit aux reproductions de la nature, la matière est immortelle, et nul pouvoir ne peut la plonger au néant.

Enfin, si leurs principes n'étaient éternels et réunis par différents liens, la même cause ferait périr tous les corps simultanément, l'agression la plus légère suffirait à leur dissolution. Comment pourrait résister le frêle assemblage de parties destructibles? Mais comme la matière est éternelle et que les agrégats des corps sont dissemblables, chaque être subsiste jusqu'à l'instant où il reçoit un choc égal à la puissance qui unit ses principes. Rien ne s'anéantit, et la destruction ne produit que la séparation des éléments.

Lorsque le firmament verse la pluie à grands flots dans le sein maternel de la terre, les arbres verdissent et croissent. leurs rameaux brillants se surchargent de fruits. Ces pluies fécondes fournissent les aliments des hommes et de tous les hôtes de la terre. Nous voyons la jeunesse florissante peupler les joyeuses cités. Tous les bois refleuris retentissent

Immortali sunt Natura prædita certe :

Haud igitur possunt ad nilum quæque reverti.

Denique res omnes eadem vis causaque volgo

210 Confleret, nisi materies æterna teneret

Inter se nexas, minus aut magis endopeditæ.

Tactus enim lethi satis esset causa profecto ;

Quippe, ubi nulla forent æterno corpore, eorum

Contextum vis deberet dissolvere quæque.

215 At nunc, inter se quia nexns principiorum

Dissimiles constant, æternaque materies est ;

Incolumi remanent res corpore, dum satis acris

Vis obeat pro textura cujusque reperta.

Haud igitur redit ad nihilum res ulla, sed omnes

250 Discidio redeunt in corpora materiali.

Postremo pereunt imbres, ubi eos pater Æther

In gremium matris Terræ præcipitavit!

At nitidæ surgunt fruges, ramique virescunt

Arboribus; crescunt ipsæ sætuque gravantur.

255 Hinc alitur porro nostrum genus, atque ferarum:

Hinc lætas urbes pueris florere videmus,

du chant des oiseaux. Les troupeaux , fatigués d'embon-point , pressent de leur poids les herbes épaissies ; leurs mamelles s'enflent, et contiennent à peine les flots d'un lait embaumé ; et les jeunes nourrissons , ranimés par ce doux breuvage , essayant leurs forces naissantes , exercent leurs membres délicats sur la molle verdure. En se dérochant à nos yeux , les corps ne se sont donc pas anéantis. De leurs débris la nature forme de nouveaux êtres ; elle trouve dans la mort des uns le moyen d'accorder la vie aux autres.

Tu le vois donc, rien n'est sorti du néant, rien ne doit s'y engloutir : mais, pour écarter le doute de ton esprit sur la manière dont les éléments échappent à notre vue, apprends qu'il est des corps dont la raison seule atteste l'existence, et que nos sens n'aperçoivent pas.

Ainsi le vent fougueux soulève les flots de l'Océan (11), fracasse les vaisseaux, amasse et disperse les nuages ; ses tourbillons rapides, en grondant, roulent dans les plaines, renversent l'arbre majestueux, arrachent le sommet des

Frondiferasque novis avibus canere undique silvas :

Hinc fessæ pecudes pingues per pabula læta

Corpora deponunt, et candens lacteus humor

260 *Uteribus manat distentis : hinc nova proles*

Artubus infirmis teneras lasciva per herbas

Ludit, lacte mero mentes percussa novellas.

Haud igitur penitus pereunt quæcunque videntur :

Quando alid ex alio reficit Natura, nec ullam

265 *Rem gigni patitur, nisi morte adjutam aliena.*

Nunc age, res quoniam docui non posse creari

De nihilo, neque item genitas ad nil revocari ;

Ne qua sorte tamen cœptes diffidere dictis,

Quod nequeunt oculis rerum primordia cerni ;

270 *Accipe præterea, quæ corpora tute necesse est*

Confiteare esse in rebus, nec posse videri.

Principio, venti vis verberat incita pontum,

Ingentesque ruit naves, et nubila differt ;

Interdum rapido percurrrens turbine campos

275 *Arboribus magnis sternit, montesque supremos*

monts , bouleversent les forêts et font mugir les ondes. Ces principes du vent, quoique invisibles, sont donc des corps, puisqu'ils troublent la terre et les flots, et chassent rapidement les nuages. Le vent est alors semblable au fleuve qui promenait mollement une onde paisible, et qui, tout à coup gonflé par les torrents pluvieux descendus de la cime des montagnes, entraîne en bondissant les débris des coteaux et des forêts. Le pont qui dominait les flots ne peut soutenir leur choc impétueux : déchainés, écumants, ils s'élèvent, s'irritent, brisent en grondant les bords qui les captivent, et avec un bruit horrible s'échappent, roulent les arbres, les rochers, et renversent les obstacles opposés à leur courroux. C'est ainsi que le vent, non moins puissant que le fleuve, donne l'essor à sa bruyante haleine, renverse tous les objets, chasse sa proie, la terrasse, l'enveloppe dans ses tourbillons, la presse à coups redoublés, et la fait tourner dans les airs agités. Ce fluide, quoique invisible, je le ré-

- Silvifragis vexat flabris : ita perfurit acri
 Cum fremitu , sævitque minaci murmure pontus.
 Sunt igitur venti nimirum corpora cæca,
 Quæ mare, quæ terras, quæ denique nubila cœli
 280 Verrunt, ac subito vexantia turbine raptant.
 Nec ratione fluunt alia stragemque propagant,
 Ac quum mollis aquæ fertur Natura repente
 Flumine abundanti, quod largis imbribus auget
 Montibus ex altis magnus decursus aquai,
 285 Fragmina conjiciens silvarum, arbustaque tota;
 Nec validi possunt pontes venientis aquai
 Vim subitam tolerare : ita magno turbidus imbri,
 Molibus incurrens validis cum viribus amnis,
 Dat sonitu magno stragem, volvitque sub undis
 290 Grandia saxa, ruit qua quidquid fluctibus obstat.
 Sic igitur debent venti quoque flamina ferri,
 Quæ, veluti validum flumen, quum procubuere,
 Quamlibet in partem trudent res ante, ruuntque
 Impetibus crebris; interdum vortice torto
 295 Corripiunt, rapidoque rotantia turbine portant.

pète, est donc un corps, puisque ses effets terribles ressemblent aux ravages des fleuves, dont les flots courroucés sont sensibles à nos regards.

Nous sentons constamment les différents parfums, et cependant nous n'apercevons pas les principes légers qui affectent l'odorat. Nos yeux ne saisissent ni les émanations de la chaleur, ni le froid, ni le son, qui traversent les airs : on ne peut nier toutefois leur essence corporelle, puisqu'ils se révèlent à nos sens, puisque, *hormis les corps, rien n'a le don de toucher et d'être touché.*

Sur la rive d'un fleuve suspendez ce voile, il s'humecte aussitôt : présentez-le au soleil, son humidité s'évapore. Vous n'avez point aperçu le fluide pénétrer le tissu, et s'en dégager attiré par la chaleur ; car les molécules aqueuses, par leur extrême division, ont échappé à l'œil le plus perçant. Quand de nombreux soleils ont parcouru le cercle de l'année, ton anneau s'amincit au doigt, dont il est l'ornement. Les gouttes de pluie, en tombant des toits, creusent

Quare etiam atque etiam sunt venti corpora cæca,
Quandoquidem, factis ac moribus, æmula magnis
Annibus inveniuntur, aperto corpore qui sunt.

Tum porro varios rerum sentimus odores,
300 Nec tamen ad nares venientes cernimus unquam.
Nec calidos æstus tuimur, nec frigora quimus
Usurpare oculis, nec voces cernere suemus :
Quæ tamen omnia corporea constare necesse est
Natura, quoniam sensus impellere possunt ;
305 Tangere enim et tangi, nisi corpus, nulla potest res.

Denique fluctifrago suspensæ in litore vestes
Uvescunt, eadem dispansæ in sole serescunt.
At neque quo pacto persederit humor aquai
Visu' est, nec rursum quo pacto fugerit æstu.

310 In parvas igitur partes dispergitur humor,
Quas oculi nulla possunt ratione videre.
Quin etiam, multis solis redeuntibus annis,
Annulus in digito subtertenuatur habendo ;
Stillicidi casus lapidem cavat ; uncus aratri

la pierre ; le soc s'émousse en traçant les sillons ; le pavé s'use sous les pas de la foule ; aux portes de la ville, la main droite de nos divinités d'airain s'atténue sous les baisers continus du peuple, qui, à son entrée et à sa sortie, leur donne le salut pieux (42). Le temps nous révèle les pertes éprouvées par ces corps, mais la nature jalouse nous interdit la vue des faibles parties qui s'en détachent successivement. Elle dérobe aussi à nos regards les parties insensibles qui peu à peu font croître nos corps dans l'enfance, et celles qui s'en détachent avec la débile vieillesse. Sur le rivage nous ne voyons pas les particules de rochers que le sel des mers ronge sans cesse. La nature n'agit donc qu'en se dérochant à nos regards.

Garde-toi cependant de croire que la matière remplit l'univers : partout existe le vide (43). Plus d'une fois cette vérité importante t'empêchera d'errer dans le doute, ô Memmius ! t'inspirera la confiance dans mes écrits, et te fera surmonter les obstacles.

- 315 Ferreus occulte decrescit vomer in arvis,
 Strataque jam volgi pedibus detrita viarum
 Saxea conspicimus; tum, portas propter, aliena
 Signa manus dextras ostendunt attenuari
 Sæpe salutantum tactu præterque meantum :
 320 Hæc igitur minui, quum sint detrita, videmus;
 Sed quæ corpora decedant in tempore quoque,
 Invida præcluserit speciem Natura videndi.
 Postremo, quæcunque dies Naturaque rebus
 Paulatim tribuit moderatim crescere cogens,
 325 Nulla potest oculorum acies contenta tueri :
 Nec porro quæcunque ævo macieque senescunt :
 Nec mare quæ impendent vesco sale saxa peresa,
 Quid quoque amittant in tempore, cernere possis.
 Corporibus cæcis igitur Natura gerit res.
 330 Nec tamen undique corporea stipata tenentur
 Omnia Natura ; namque est in rebus inane.
 Quod tibi cognosse in multis erit utile rebus :
 Nec sinet errantem dubitare, et quærere semper
 De summa rerum, et nostris diffidere dictis.

Il existe donc un vide, un espace impalpable sans lequel aucun objet ne pourrait se mouvoir ; car la propriété des corps étant la résistance, ils ne cesseraient de s'opposer de mutuels obstacles en tout temps et en tous lieux : le mouvement serait impossible, puisqu'aucun corps ne pourrait commencer à sortir de l'inaction. Cependant, au sein des cieux, sur la terre, dans la plaine céleste, une foule de corps s'agitent à nos yeux ; et, sans vide, non-seulement ils seraient privés de l'agitation continuelle, mais ils n'auraient pas même reçu l'existence ; car la matière comprimée en tout sens aurait subi une inertie éternelle.

Que dis-je ? les corps les plus solides n'ont-ils point des pores qui les rendent pénétrables ? à travers les rochers et les voûtes des grottes, l'eau s'infiltré goutte à goutte ; le suc des aliments se distribue dans toutes les parties du corps ; les arbres croissent et se couvrent alternativement de fleurs et de fruits, parceque, dans des canaux inaperçus, la sève amenée de la terre aux racines traverse la tige et porte la

335 Quapropter locus est intactus, inane, vacansque :

Quod si non esset, nulla ratione moveri

Res possent : namque officium quod corporis extat,

Officere atque obstare, id in omni tempore adesset

Omnibus : haud igitur quidquam procedere posset,

310 Principium quoniam cedendi nulla daret res.

At nunc per maria, ac terras, sublimaque cœli,

Multa modis multis varia ratione moveri

Cernimus ante oculos : quæ, si non esset inane,

Non tam sollicito motu privata carerent,

345 Quam genita omnino nulla ratione fuissent :

Undique materies quoniam stipata quiescet.

Præterea quamvis solidæ res esse putentur,

Hinc tamen esse licet raro cum corpore cernas

In saxis ac speluncis permanat aquarum

350 Liquidus humor, et uberibus flent omnia guttis :

Dissupat in corpus sese cibus omne animantum :

Crescunt arbusta et foetus in tempore fundunt;

Quod cibus in totas usque ab radicibus imis

vie dans tous les rameaux ; la voix vole , franchit les murs et les portes de nos demeures ; à travers les os pénètre l'aiguillon du froid. Si nous n'admettions l'existence d'un vide introduit dans les corps, pourrions-nous concevoir ces phénomènes ?

Enfin, d'où naît cette différence de pesanteur entre deux objets égaux en volume ? Si un flocon de laine renfermait autant de parties solides qu'une masse égale de plomb. leur poids serait le même, puisque le propre de tout corps est de descendre, tandis que le vide seul, dépourvu de pesanteur, est exempt de cette loi. Ainsi, lorsque vous balancez deux objets dont l'étendue est pareille, le plus léger est celui qui contient le plus de vide, et le plus lourd celui qui, étant moins poreux, acquiert ainsi plus de densité. La raison nous l'atteste, il existe un vide disséminé dans les corps.

Je m'empresse de combattre d'avance un raisonnement captieux dont s'appuient quelques doctes : comme l'onde

Per truncos, ac per ramos diffunditur omnes :

- 355 Inter septa meant voces, et clausa domorum
Transvolitant : rigidum permanat frigus ad ossa.
Quod, nisi inania sint, qua possent corpora quæque
Transire, haud ulla fieri ratione videres.

Denique cur alias aliis præstare videmus

- 360 Pondere res rebus, nihilo majore figura?
Nam, si tantumdem est in lanæ glomere quantum
Corporis in plumbo est, tantumdem pondere par est :
Corporis officium est quoniam premere omnia deorsum ;
Contra autem natura manet sine pondere inanis.
365 Ergo quod magnum est æque leviusque videtur,
Nimirum plus esse sibi declarat inanis :
At contra gravius plus in se corporis esse
Dedicat, et multo vacui minus intus habere.
Est igitur nimirum, id quod ratione sagaci
370 Quærimus, admistum rebus quod inane vocamus.
Illud in his rebus, ne te deducere vero
Possit, quod quidam fingunt, præcurrere cogor.

ouvre au poisson une liquide voie en s'emparant du lieu qu'il abandonne et qu'il laisse vide, les corps, disent-ils, peuvent se mouvoir ainsi et se remplacer mutuellement dans le plein.

Mais combien ce raisonnement est futile! Cette fluctuation de l'onde suppose un premier déplacement; car comment l'habitant de l'onde pourrait-il la traverser s'il n'existait un premier vide au sein des flots, et si le poisson était contraint de rester immobile? où donc refluerait le liquide? Il faut ou priver la nature du mouvement, ou reconnaître le vide qui en permettra les effets.

Sépare rapidement deux surfaces planes, étroitement unies: entre elles se forme à l'instant un vide dont l'air ne peut s'emparer tout entier à la fois. Quelle que soit la subtilité de cet élément, il ne peut envahir l'espace laissé vide qu'après s'être emparé successivement des extrémités.

Vainement prétendrait-on qu'après la séparation des deux surfaces le vide intermédiaire ne se remplit que par une

- Cedere squammigeris latices nitentibus aiunt,
 Et liquidas aperire vias; quia post loca pisces
 375 Linquant, quo possint cedentes confluere undæ:
 Sic alias quoque res inter se posse moveri,
 Et mutare locum, quamvis sint omnia plena.
 Scilicet id falsa totum ratione receptum est.
 Nam quo squammigeri poterunt procedere tandem,
 380 Ni spatium dederint latices? concedere porro
 Quo poterunt undæ, quum pisces ire nequibunt?
 Aut igitur motu privandum est corpora quæque;
 Aut esse admistum dicendum est rebus inane,
 Unde initum primum capiat res quæque movendi.
 385 Postremo duo de concursu corpora lata
 Si cita dissiliant, nempe aer omne necesse est,
 Inter corpora quod fuvat, possidat inane.
 Is porro quamvis circum celerantibus auris
 Confluat, haud poterit tamen uno tempore totum
 390 Compleri spatium: nam primum quemque necesse est
 Occupet ille locum, deinde omnia possideantur.
 Quod si forte aliquis, quum corpora dissiluere,
 Tum putat id fieri, quia se condenseat aer,

condensation antérieure; car s'il se forme un espace qui n'existait pas, l'espace déjà existant se remplit. L'air ne peut se condenser à ce point; et quand il serait vrai, il ne pourrait sans vide rapprocher ses parties et les resserrer sous un moindre volume. Par ces objections captieuses, on tenterait en vain d'altérer la vérité; il faut reconnaître l'existence du vide.

Il me serait facile de joindre à ces preuves des arguments non moins victorieux. Mais ces clartés légères suffisent à ta sagacité; et tu pourras sans mon secours parvenir vers le but. Ainsi, lorsque le chien, vigilant chasseur, reçoit du vent qu'il interroge la trace de sa proie, il s'élançe de détour en détour, et va la saisir sous la sombre épaisseur des ramées. En marchant ainsi de principe en principe, tu dévoileras les plus profonds secrets de la nature, et tu arracheras la vérité à son obscur réduit. Mais si, trop tôt rebuté, tu abandonnais ta noble entreprise, apprends ce que l'amitié m'inspire : je ferai jaillir les paroles suaves de la vé-

- Errat : nam vacuum tum fit quod non fuit ante,
 395 Et repletur item vacuum quod constitit ante.
 Nec tali ratione potest densari aer :
 Nec, si jam posset, sine inani posset, opinor,
 Se ipse in se trahere, et partes conducere in unum.
 Quapropter, quamvis causando multa moreris,
 400 Esse in rebus inane tamen fateare necesse est.
 Multaque præterea tibi possum commemorando
 Argumenta, fidem dictis conradere nostris.
 Verum animo satis hæc vestigia parva sagaci
 Sunt, per quæ possis cognoscere cætera tute.
 405 Namque canes ut montivagæ persæpe ferai
 Naribus inveniunt intactas fronde quietes,
 Quum semel institerunt vestigia certa viai;
 Sic alid ex alio per te tute ipse videre
 Talibus in rebus poteris, cæcasque latebras
 410 Insinuare omnes et verum protrahere inde.
 Quod si pigraris paulumve abscesseris ab re,
 Hoc tibi de plano possum promittere, Memmi :

ité qui siège dans mon cœur; j'ouvrirai pour toi les sources bondantes où s'abreuva mon génie, elles s'épancheront à rands flots : et pourtant je crains que la vieillesse n'enourdisse nos membres, et ne brise peut-être les ressorts de notre vie, avant que mes vers, interprètes de la raison, se soient confiés à ton oreille attentive.

Mais reprenons, ô Memmius, l'ordre de nos raisonnements. Existante par elle-même, la nature se compose de deux principes : la matière solide, et le vide où sont balancés les corps, et qui se prête à leurs mouvements. L'existence des uns est démontrée par le témoignage des sens, des sens, irréfragables arbitres de la vérité : la raison, sans leur appui, erre incertaine dans un gouffre d'absurrités. Quant à l'espace appelé vide, sans lui les corps n'auraient aucune place, et languiraient dans une éternelle immobilité : utile vérité, dont je t'ai déjà soumis la preuve irrécusable.

Outre la matière et le vide, la nature ne reconnaît pas

Usque adeo largos haustus, de fontibu' magnis,
Lingua meo suavis diti de pectore fundet,

415 Ut verear ne tarda prius per membra senectus
Serpas, et in nobis vitæ claustra resolvat,
Quam tibi de quavis una re versibus omnis
Argumentorum sit copia missa per aures.

Sed nunc jam repetam cœptum pertexere dictis.

420 Omnis, ut est, igitur per se Natura duabus
Consistit rebus; nam corpora sunt, et inane,
Hæc in quo sita sunt et qua diversa moventur.

Corpus enim per se communis dedicat esse
Sensus : quo nisi prima fides fundata valebit,

425 Haud erit occultis de rebus quo referentes,
Confirmare animi quidquam ratione queamus.
Tum porro locus, ac spatium quod inane vocamus
Si nullum foret, haud usquam sita corpora possent
Esse, neque omnino quaquam diversa meare :

430 Id quod jam supera tibi paulo ostendimus ante.

Præterea nihil est quod possis dicere ab omni

une troisième substance indépendante de ces deux principes; car tout objet existant possède une étendue, grande ou petite : cette étendue est-elle sensible au toucher, quelque déliée qu'elle soit, elle se range parmi les corps. Au contraire, est-elle impalpable, ses parties sont-elles inaccessibleles à nos sens, elle fait partie du vide.

Tous les êtres sont actifs ou soumis à l'action des autres, ou fournissent un espace à la vie et au mouvement. Les corps seuls ont cet attribut : il n'est que le vide qui puisse servir au développement de leur activité. Je le répète, il n'existe pas dans la nature un troisième ordre, puisqu'il ne peut être saisi par nos sens ni conçu par notre esprit.

En un mot, ce qui n'est ni vide ni matière est propriété et dérive de l'un ou de l'autre. Les conséquences sont inséparables du sujet, et ne s'anéantissent qu'avec lui. Telle

- Corpore sejunctum, secretumque esse ab inani;
 Quod quasi tertia sit numero natura reperta.
 Nam quodcunque erit, esse aliquid debet id ipsum
 435 Augmine vel grandi, vel parvo denique, dum sit;
 Cui si tactus erit, quamvis levis exiguusque,
 Corporum augebit numerum summamque sequetur;
 Sin intactile erit, nulla de parte quod ullam
 Rem prohibere queat per se transire meantem;
 440 Scilicet hoc id erit vacuum, quod inane vocamus.
 Præterea, per se quodcunque erit, aut faciet quid,
 Aut aliis fungi debet agentibus ipsum;
 Aut erit, ut possint in eo res esse gerique:
 At facere et fungi sine corpore nulla potest res;
 445 Nec præbere locum porro, nisi inane vacansque.
 Ergo præter inane et corpora, tertia per se
 Nulla potest rerum in numero natura relinqui;
 Nec quæ sub sensus cadat ullo tempore nostros,
 Nec ratione animi quam quisquam possit apisci.
 450 Nam quæcunque cluent, aut his conjuncta duabus
 Rebus ea invenies, aut horum eventa videbis.
 Conjunctum est id, quod nunquam sine pernicali
 Discidio potis est sejungi seque gregari:

est la pesanteur dans le rocher, la chaleur dans le feu, la fluidité dans l'eau, la tangibilité dans les corps, la négation dans le vide. Mais la manière d'être, comme la liberté, l'esclavage, la richesse, l'indigence, la paix, la guerre, nous les nommons *accidents*, parceque leur présence ou leur absence n'altère pas les objets principaux ou réels.

Le temps n'est pas non plus un être (44) : c'est par la durée des corps que nous distinguons le passé, le présent, l'avenir ; la durée ne peut être conçue isolée, indépendante de l'action et du repos de la matière.

Enfin, lorsqu'on nous raconte l'enlèvement d'Hélène et la destruction de l'empire troyen, il ne s'agit pas d'êtres présents ; le temps a englouti le siècle témoin de ces grands événements, et la mémoire qui nous les conserve ne se rapporte qu'aux corps et à l'espace, qui ne sont plus.

Sans la matière et sans le vide qui la contient, jamais le cœur du Phrygien ne se fût enflammé pour la beauté dont

- Pondus uti saxis, calor ignibu', liquor aquai,
 455 Tactus corporibus cunctis, intactus inani.
 Servitium contra, libertas, divitiæque,
 Paupertas, bellum, concordia, cætera quorum
 Adventu manet incolumis natura abituque,
 Hæc soliti sumus, ut par est, eventa vocare.
 460 Tempus item per se non est ; sed rebus ab ipsis
 Consequitur sensus, transactum quid sit in ævo,
 Tum quæ res instet, quid porro deinde sequatur :
 Nec per se quemquam tempus sentire fatendum est
 Semotum ab rerum motu, placidaque quiete.
 465 Denique Tyndaridem raptam, belloque subactas
 Trojugenas gentes quum dicunt esse, videndum est
 Ne forte hæc per se cogant nos esse fateri ;
 Quando ea sæcla hominum, quorum hæc eventa fuere,
 Irrevocabilis abstulerit jam præterita ætas.
 470 Namque aliud rebus, aliud regionibus ipsis
 Eventum dici poterit, quodcunque erit actum.
 Denique, materies si rerum nulla fuisset,
 Nec locus ac spatium res in quo quæque geruntur ;

le fatal amour arma la Grèce et l'Asie; jamais le cheval monstrueux qui dominait les remparts de Troie n'eût en fanté le nocturne essaim de guerriers armés pour la détruire. Tu le vois, ô Memmius! ces catastrophes qui bouleversent le monde n'ont ni une existence réelle et durable comme la matière, ni comme le vide, mais ils sont les modifications de ces deux principes.

Sous le nom de corps nous désignons tous les éléments constitutifs de la nature, ou les parties qui en sont composées; mais les éléments inaltérables sont doués d'une solidité qui triomphe de toutes les agressions.

Avec peine, peut-être, concevra-t-on des corps parfaitement solides, en considérant que les traits de la foudre et le bruit traversent l'épaisseur des murailles, que l'acier s'amollit dans la fournaise, que les volcans liquéfient les pierres qu'ils embrasent, que l'or bouillonne et devient fluide au creuset, que l'âpre airain embrasé fond comme le

- Nunquam Tyndaridis formæ conflatus amore
 475 Ignis, Alexandri Phrygio sub pectore gliscens,
 Clara accendisset sævi certamina belli :
 Nec clam durateus Trojanis Pergama partu
 Inflammasset equus nocturno Grajugenarum;
 Perspicere ut possis res gestas funditus omnes,
 480 Non ita uti corpus, per se constare, nec esse :
 Nec ratione cluere eadem, qua constat inane :
 Sed magis ut merito possis eventa vocare
 Corporis, atque loci res in quo quæque gerantur.
 Corpora sunt porro partim primordia rerum,
 485 Partim concilio quæ constant principiorum :
 Sed quæ sunt rerum primordia, nulla potest vis
 Stringere; nam solido vincunt ea corpore demum.
 Etsi difficile esse videtur credere, quidquam
 In rebus solido reperiri corpore posse :
 490 Transit enim fulmen cœli per septa domorum,
 Clamor ut ac voces : ferrum candescit in igne,
 Dissiliuntque fero ferventia saxa vapore ;
 Conlabefactatus rigor auri solvitur æstu;
 Tum glacies æris flamma devicta liquescit;
 495 Permanat calor argentum penetraleque frigus,

lace, que la chaleur et le froid des liqueurs traversent les pores de la coupe qui les renferme, et qu'enfin l'expérience nous révèle la solidité absolue d'aucun objet.

Mais puisque la raison, ou plutôt la nature, nous entraîne vers cette vérité, je t'apprendrai avec rapidité que les principes constitutifs qui enfantent tous les objets, et vers qui tous les corps doivent retourner après leur dissolution, sont solides et éternels.

D'abord les corps et l'espace, absolument opposés par leur essence, doivent exister purs et sans nul mélange ; il n'est point de matière où règne le vide, ni de vide dans les lieux envahis par la matière. Les éléments constitutifs ne renferment donc point de vide, et jouissent ainsi d'une solidité inébranlable. Comment dans les corps existerait-il un mélange de vide, si ce même vide n'était environné de parties solides ? Ne serait-ce point outrager la raison que d'admettre le vide dans les corps, et de refuser la solidité aux enveloppes mêmes de ce vide ? Car quelles sont ces en-

Quando utrumque, manu retinentes pocula rite,

Sensimus infuso lympharum rore superne :

Usque adeo in rēcas solidi nihil esse videtur.

Sed quia vera tamen ratio Naturaque rerum

500 Cogit, ades, paucis dum versibus expediamus,
Esse ea, quæ solide atque æterno corpore constant,
Semina quæ rerum primordiaque esse docemus,
Unde omnis rerum nunc constet summa creata.

Principio, quoniam duplex natura duarum

505 Dissimilis rerum longe constare reperta est,
Corporis atque loci, res in quo quæque geruntur :
Esse utramque sibi per se puramque necesse est.
Nam quacunque vacat spatium, quod inane vocamus,
Corpus ea non est : qua porro cumque tenet se

510 Corpus, ea vacuum nequaquam constat inane.
Sunt igitur solida, ac sine inani corpora prima.
Præterea quoniam genitis in rebus inane est,
Materiem circum solidam constare necesse est :
Nec res ulla potest vera ratione probari

515 Corpore inane suo celare, atque intus habere,

veloppes? L'assemblage des éléments de la matière; et tandis que tout corps se détruit par la séparation des éléments, ceux-ci, purs et solides, bravent l'éternité.

Enfin, sans l'existence du vide, la nature entièrement solide languirait dans l'immobilité; et si les corpuscules élémentaires ne remplissaient exactement les lieux qui leur sont destinés, le grand tout ne serait qu'un vide infini. La matière et le vide sont distincts et limités l'un par l'autre, et la solidité des éléments peut seule marquer leurs limites.

Le tissu des corps premiers est à l'abri de tout choc et de toute pénétration : je te l'ai déjà prouvé, aucune action étrangère ne peut en triompher. En effet, dis-moi, conçoit-on que sans le vide aucun corps puisse se briser, s'altérer, ou même se diviser? Il est inaccessible à l'humidité, à la froidure, à la chaleur, qui sont les instruments les plus actifs de la destruction. Aussi plus les corps renferment de

Si non, quod cohibet, solidum constare relinquo.

Id porro nihil esse potest, nisi material

Concilium, quod inane queat rerum cohibere.

Materies igitur, solido quæ corpore constat,

520 *Esse æterna potest, quum cætera dissolvantur.*

Tum porro si nil esset quod inane vacaret,

Omne foret solidum; nisi contra corpora cæca

Essent, quæ loca complerent, quæcunque tenerent;

Omne, quod est, spatium, vacuum constaret inane.

525 *Alternis igitur nimirum corpus inani*

Distinctum est : quoniam nec plenum naviter exstat,

Nec porro vacuum : sunt ergo corpora cæca,

Quæ spatium pleno possint distinguere inane.

Hæc neque dissolvi plagis extrinsecus icta

530 *Possunt; nec porro penitus penetrata retexti :*

Nec ratione queunt alia tentata labare :

Id quod jam supera tibi paulo ostendimus ante.

Nam neque conlidi sine inani posse videtur

Quidquam, nec frangi, nec findi in bina secando;

535 *Nec capere humorem, neque item manabile frigus,*

Nec penetralem ignem, quibus omnia conficiuntur.

vide en leur tissu , plus ils facilitent ces agents de la destruction. L'immuable solidité des éléments est l'irrécusable preuve de leur éternité.

S'ils n'étaient immortels, ce monde se serait déjà dissous, et plus d'une fois aurait retrouvé son existence et sa forme première. Mais , comme je t'en ai convaincu, rien ne peut sortir du néant, rien ne peut y rentrer : les éléments étant le principe de la reproduction et le terme de la dissolution, ils doivent être purs, simples, solides; car, loin de fournir de toute éternité à la reproduction des êtres, ils n'auraient pu eux-mêmes triompher des attaques de tant de siècles.

Si la nature n'avait prescrit des limites à la divisibilité des premiers éléments, les principes, minés par la révolution de siècles innombrables, se seraient atténués à un tel degré, que les corps résultant de leur union ne parviendraient point à la fleur de l'âge. D'ailleurs, la dissolution

Et quam quæque magis cohibet res intus inane,

Tam magis his rebûs penitus tentata labascit.

Ergo, si solida ac sine inani corpora prima

540 Sunt, ita uti docui, sint hæc æterna necesse est.

Præterea, nisi materies æterna fuisset,

Antehac ad nihilum penitus res quæque redissent,

De nihiloque renata forent quæcunque videmus.

At quoniam supera docui, nil posse creari

545 De nihilo, neque quod genitum est, ad nil revocari;

Esse immortalis primordia corpore debent,

Dissolvi quo quæque supremo tempore possint,

Materies ut suppeditet rebus reparandis.

Sunt igitur solida primordia simplicitate :

550 Nec ratione queunt alia servata per ævum

Ex infinito jam tempore res reparare.

Denique, si nullam finem Natura parasset

Frangendis rebus, jam corpora materiali

Usque redacta forent, ævo frangente priore,

555 Ut nihil ex illis a certo tempore posset

Conceptum summum ætatis pervadere florem,

Nam quidvis citius dissolvi posse videmus,

est rapide et la reproduction est lente ; et les pertes que les siècles écoulés auraient fait subir aux corps ne pourraient être réparées par les siècles à venir. Mais tu vois que la nature proportionne les réparations aux tributs qu'elle impose, et dirige tous les êtres, dans un temps fixe, à leur degré de perfection. Sois donc assuré que la divisibilité de la matière a des limites nécessairement invariables.

Quelle que soit la solidité des éléments, comme le vide réside dans tous les corps, il n'en est aucun qui ne puisse s'amollir, se liquéfier, qui ne convertisse sa substance en matière brûlante, terreuse ou aérienne. Au contraire, si la mollesse était l'essence des éléments, comment formeraient-ils et les âpres rochers et les durs métaux ? Ils ne pourraient, en un mot, servir de base aux œuvres de la nature. Ils sont donc simples et solides, et leur mélange, le degré d'intimité de leur union, assigne à chaque objet sa force et sa solidité.

- Quam rursus refici ; quapropter longa diei
 Infinitæ ætas anteacti temporis omnis,
 560 Quod fregisset adhuc, disturbans dissolvensque,
 Id nunquam reliquo reparari tempore posset.
 At nunc nimirum frangendi reddita finis
 Certa manet : quoniam refici rem quamque videmus,
 Et finita simul generatim tempora rebus
 565 Stare, quibus possint ævi contingere florem.
 Huc accedit uti, solidissima material
 Corpora quum constant, possint tamen omnia reddi
 Mollia, quæ fiunt, aer, aqua, terra, vapores,
 Quo pacto fiant, et qua vi cumque genantur ;
 570 Admistum quoniam simul est in rebus inane.
 At contra, si mollia sint primordia rerum,
 Unde queant validi silices ferrumque creari,
 Non poterit ratio reddi : nam funditus omnis
 Principio fundamenti Natura carebit :
 575 Sunt igitur solida pollentia simplicitate,
 Quorum condenso magis omnia conciliatu
 Arctari possunt, validasque ostendere vires.

Leur nombre, leurs combinaisons déterminent la régularité de l'accroissement et de la durée des corps et l'étendue de leur pouvoir. Ainsi les êtres n'éprouvent aucun changement; leurs races se succèdent sans altération. Les oiseaux sont constamment revêtus des couleurs et des nuances qui distinguent leurs espèces. Les éléments ne sont pas moins immuables; si une force étrangère pouvait les altérer, il serait impossible de reconnaître les lois de la nature. On ne concevrait pas comment les facultés des corps seraient limitées, ni comment la succession des siècles reproduit les mêmes mouvements, les mêmes moyens d'exister, et les goûts et les plaisirs invariables dans les générations des êtres.

Les fragments d'un atome, c'est-à-dire la division d'une des parties des éléments constitutifs, échappant par sa ténuité aux sens les plus exquis, doit être dépourvue de parties : c'est le plus petit corps enfanté par la nature, ou ce n'est pas même un corps, puisqu'il ne peut exister isolé :

Denique jam quoniam generatim reddita finis
 Crescendi rebus constat, vitamque tuendi,
 580 Et quid quæque queant, per fœdera Naturai,
 Quid porro nequeant, sancitum quandoquidem exstat :
 Nec commutantur quidquam; quin omnia constant
 Usque adeo, variæ volucres ut in ordine cunctæ
 Ostendant maculas generales corpori inesse ;
 585 Immutabile materiæ quoque corpus habere
 Debent nimirum. Nam si primordia rerum
 Commutari aliqua possent ratione revicta,
 Incertum quoque jam constet, quid possit oriri,
 Quid nequeat ; finita potestas denique cuique
 590 Quanam sit ratione, atque alte terminus hærens ;
 Nec toties possent generatim sæcla referre
 Naturam, motus, victum, moresque parentum.

Tum porro, quoniam extremum cujusque cacumen
 Corporis est aliquod nostri quod cernere sensus
 595 Jam nequeunt ; id nimirum sine partibus exstat,
 Et minima constat natura : nec fuit unquam
 Per se secretum, æque posthac esse valebit

c'est lorsque ces différentes parties analogues se rassemblent qu'elles constituent la masse de l'élément corpusculaire. Ainsi, puisque les parties des éléments ne sont rien sans leur agrégat, il faut que leur union soit intime pour que nulle force ne puisse le séparer. Je le répète, les éléments constitutifs, dont les parties, infiniment déliées, sont le fruit, non pas d'un assemblage hétérogène, mais de l'éternelle simplicité de l'atome, sont simples et inaltérables; et la nature n'a point permis qu'aucune division altérât des corps dont elle a fait la base de l'ouvrage de son éternel empire.

Ah! si dans la nature nous n'admettions un terme à la division, il s'ensuivrait que les plus petits corps seraient composés d'une infinité de parties, et que ces parties, de degré en degré, se subdiviseraient jusqu'à l'infini. Le corps le plus grand, et le plus petit, seront dans la même situation. Compare l'incommensurable univers et l'invisible atome; l'infinité des parties existant pour l'un et pour l'autre, tous deux

- Alterius quoniam est ipsum pars, primaque, et ima,
 Inde aliæ atque aliæ similes ex ordine partes,
 600 Agmine condenso naturam corporis explent.
 Quæ quoniam per se nequeunt constare, necesse est
 Hæerere, ut nequeant ulla ratione revelli.
 Sunt igitur solida primordia simplicitate :
 Quæ minimis stipata cohærent partibus arcte,
 605 Non ex ullorum conventu conciliata,
 Sed magis æterna pollentia simplicitate :
 Unde neque avelli quidquam, neque deminui jam
 Concedit Natura reservans semina rebus.
 Præterea nisi erit minimum, parvissima quæque
 610 Corpora constabunt ex partibus infinitis.
 Quippe ubi dimidiæ partis pars semper habebit
 Dimidiam partem, nec res perfiniet ulla.
 Ergo rerum inter summam, minimamque quid escit!
 Non erit ut distent : nam quamvis funditus omnis
 Summa sit infinita, tamen parvissima quæ sunt
 Ex infinitis constabunt partibus æque.

en fourniront un nombre égal. Mais la raison renverse de tels arguments, et nous contraint de reconnaître des éléments simples que la nature a produits comme le terme de la division ; et ce principe nous conduit à reconnaître leur inébranlable et éternelle solidité.

Si, en détruisant les êtres, la nature divisait sans fin leurs parties, ces débris insensibles ne serviraient plus à ses nouvelles reproductions. A jamais soumis à la division, ils seraient privés des liens, de la pesanteur, du mouvement et de la force nécessaires aux éléments créateurs.

Mais j'y consens : suppose que les éléments soient susceptibles d'une divisibilité infinie, au moins tu reconnaîtras que depuis l'éternité il existe des objets qui ont triomphé de toutes les atteintes ; mais si les éléments qui les composent étaient fragiles par leur propre essence, comment auraient-ils repoussé victorieusement les innombrables assauts des siècles ?

Combien ils se sont écartés du chemin de la vérité, ces

Quoi quoniam ratio reclamationem vera, negatque
 Credere posse animum, victus fateare necesse est,
 Esse ea quæ nullis jam prædita partibus exstant,
 620 Et minima constant natura : quæ quoniam sunt,
 Illa quoque esse tibi solida atque æterna fatendum.

Denique ni minimas in partes cuncta resolvi
 Cogere consuisset rerum Natura creatrix,
 Jam nihil ex illis eadem reparare valeret :
 625 Propterea quia, quæ multis sunt partibus aucta,
 Non possunt ea, quæ debet genitalis habere
 Materies, varios connexus, pondera, plagas,
 Concursus, motus, per quæ res quæque geruntur.

Porro, si nulla est frangendis reddita finis
 630 Corporibus, tamen ex æterno tempore quædam
 Nunc etiam superare necesse est corpora rebus,
 Quæ nondum clineant ullo tentata periclo ;
 At quoniam fragili natura prædita constant,
 Discrepat æternum tempus potuisse manere,

635 Innumerabilibus plagis vexata per ævum.
 Quapropter qui materiem rerum esse putarunt

novateurs qui ont vu dans le feu seul le principe et l'agent de l'univers ! A leur tête Héraclite marche triomphant (15) ; son langage obscur et captieux lui soumit les esprits vains et légers, mais non ces doctes Hellènes, accoutumés à l'étude de la sagesse. Le stupide vulgaire n'admire que les objets entourés de voiles mystérieux, et croit voir le sceau de la vérité dans un adroit concert de mots brillants et mélodieux.

Héraclite, je te le demande, comment le feu, doué des seules propriétés qu'il nous révèle, peut-il enfanter cette foule de corps dont la variété frappe nos regards ? En vain le feu sera condensé ou raréfié, si ses parties sont invariablement analogues à sa masse ; son ardeur s'affaiblira ou s'augmentera, mais ne pourra former, par cette action, tous les objets qui constituent l'univers.

Si ces doctes du moins reconnaissaient le vide, ils pourraient ainsi justifier la dilatation et les raréfactions de

- Ignem, atque ex igni summam consistere solo,
 Magnopere a vera lapsi ratione videntur.
 Heraclitus init quorum dux prœlia primus,
 640 Clarus ob obscuram linguam, magis inter inanes
 Quamde graves inter Graïos, qui vera requirunt.
 Omnia enim stolidi magis admirantur amantque,
 Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt ;
 Veraque constituunt, quæ belle tangere possunt
 645 Aures, et lepido quæ sunt fucata sonore.
 Nam cur tam variæ res possent esse, requiro,
 Ex vero si sunt igni puroque creatæ ;
 Nil prodesset enim calidum densari ignem,
 Nec rareferi ; si partes ignis eandem
 650 Naturam, quam totus habet super ignis, haberent.
 Acrior ardor enim conductis partibus esset,
 Languidior porro disjectis disque sipatis.
 Amplius hoc fieri nihil est quod posse rearis,
 Talibus in causis ; nedum variantia rerum
 655 Tanta queat densis rarisque ex ignibus esse.
 Atque hi si faciant admistum rebus inane,
 Densari poterunt ignes, rarique relinqui :

l'élément igné. Mais comme cette concession renverserait l'édifice élevé par l'erreur, ils reculent, épouvantés par les obstacles, et s'écartent du vrai chemin. Ils ne voient pas qu'en bannissant le vide (16), tous les corps de la nature ne formeraient plus qu'un corps unique, dont les parties, étroitement liées, ne pourraient s'échapper : comme on voit la lumière et la chaleur s'échapper du feu, ainsi le feu n'est pas formé de parties dont la cohésion soit invincible et absolue.

Et d'ailleurs, prétendre que les parties du feu s'éteignent, s'altèrent et changent d'essence en s'agglomérant, c'est détruire la nature du feu, c'est donner le néant pour principe à l'univers. Car l'être sorti des limites prescrites à son essence perd, dans cette métamorphose, les qualités dont il jouissait : laissons donc au feu et à ses éléments leur essence primitive, ou tout retombera au néant, et du néant renaîtra le monde.

Tu le vois : la nature enferme des corpuscules dont l'es-

- Sed, quia multa sibi cernunt contraria, mussant,
 Et fugitant in rebus inane relinquere purum, et
 660 Ardua dum metuunt, amittunt vera viai :
 Nec rursum cernunt, exempto rebus inani,
 Omnia deusari, fierique ex omnibus unum
 Corpus, nil ab se quod possit mittere raptim,
 Æstifer ignis uti lumen jacet, atque vaporem :
 665 Ut videas non e stipatis partibus esse.
 Quod si forte ulla credunt ratione potesse
 Ignes in coetu stingui, mutareque corpus,
 Scilicet ex ulla facere id si parte reparcent,
 Occidet ad nihilum nimirum funditus ardor
 670 Omnis, et ex nihilo fient quæcunque creantur.
 Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
 Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante :
 Proinde aliquid superare necesse est incolume ollis,
 Ne tibi res redeant ad nilum funditus omnes,
 675 De nihiloque renata virescat copia rerum.
 Nunc igitur, quoniam certissima corpora quædam

sence est inaltérable, dont la séparation ou la réunion, enfin les combinaisons diverses, changent les formes et les propriétés des corps, et en composent d'un ordre nouveau : ces corpuscules ne sont donc pas le feu : qu'importent les modifications, les changements que vous leur attribuez, puisque, sous quelque forme qu'ils se cachent, ils ne conservent pas moins leur nature brûlante, et ne pourraient engendrer que le feu ?

Si j'en crois la raison qui m'éclaire, il est des corps nombreux dont l'essor, la figure, l'ordre, le mouvement, la direction, font naître le feu, ou en modifient la nature en variant eux-mêmes leur combinaison ; et cependant leurs éléments ne participent ni à l'essence ignée, ni à celle dont l'émanation affecte nos organes et se révèle à nos sens.

D'ailleurs, supposer que le feu soit l'unique créateur et la source infinie de tous les êtres, c'est le comble du délire. Héraclite et nous trompe et s'abuse ; il combat le témoignage des sens par les sens mêmes : c'est ébranler

- Sunt, quæ conservant naturam semper eandem,
 Quorum aditu, aut abitu, mutatoque ordine, mutant
 Naturam res, et convertunt corpora sese ;
 680 Scire licet non esse hæc ignea corpora rerum :
 Nil referret enim quædam decedere, abire,
 Atque alia attribui, mutæque ordine quædam,
 Si tamen ardoris naturam cuncta tenerent ;
 Ignis enim foret omnimodis, quodcunque crearent.
 685 Verum ut opinor, ita est : sunt quædam corpora, quorum
 Concursus, motus, ordo, positura, figuræ,
 Efficiunt ignes, mutatoque ordine mutant
 Naturam : neque sunt igni simulata, neque ullæ
 Præterea rei, quæ corpora mittere possit
 690 Sensibus, et nostros adjectu tangere tactus.
 Dicere porro ignem res omnes esse, neque ullam
 Rem veram in numero rerum constare, nisi ignem
 (Quod facit hic idem), perdelirum esse videtur.
 Nam contra sensus ab sensibus ipse repugnat,

les fondements de la raison. N'est-ce point à l'aide des sens qu'il a connu l'objet que lui-même appelle le feu, et dont il méconnaît la nature ? Et pourquoi en croit-il alors le témoignage de ses sens, et le récuse-t-il lorsqu'il explore l'essence des autres corps ? Dans quelle route faut-il donc chercher la vérité ? qui, mieux que les sens, nous fera mesurer l'intervalle du faux et du vrai ?

Pourquoi douer le feu d'un semblable privilège ? pourquoi proclamer son existence et le néant des autres corps ? L'absurdité ne serait pas plus grande en réclamant, pour les divers éléments, le privilège exclusif que vous accordez au feu. C'est outrager la vérité, que de reconnaître dans le feu le principe et la base de la nature. Condamnons donc ces philosophes qui regardent l'air comme le principe de tous les corps ; ceux qui ont attribué le même pouvoir à l'onde ; ceux qui ont affirmé que la terre, soumise à toutes les métamorphoses, revêtait la forme de tous les êtres ; enfin, ces savants obscurs, qui, doublant les éléments,

- 695 Et labefactat eos unde omnia credita pendent,
Unde hic cognitus est ipsi, quem nominat ignem.
Credit enim sensus ignem cognoscere vere;
Cætera non credit, nihilo quæ clara minus sunt :
Quod mihi quum vanum, tum delirum esse videtur ;
- 700 Quo referemus enim ? quid nobis certius ipsis
Sensibus esse potest, quo vera ac falsa notemus ?
Præterea, quare quisquam magis omnia tollat,
Et velit ardoris naturam linquere solam,
Quam neget esse ignis, summam tamen esse relinquat !
- 705 Æqua videtur enim dementia dicere utrumque.
Quapropter qui materiem rerum esse putarunt
Ignem, atque ex igni summam consistere posse ;
Et qui principium gignundis aera rebus
Constituere ; aut humorem quicumque putarunt
- 710 Fingere res ipsum per se ; terramve creare
Omnia et in rerum naturas vertier omnes ;
Magnopere a vero longeque errasse videntur :
Adde etiam, qui conduplicant primordia rerum,

unissent l'air au feu et la terre à l'eau, ou qui, les joignant tous quatre, font éclore d'un tel mélange tous les hôtes du monde.

A leur tête s'avance Empédocle (47), né aux murs d'Agri-gente, dans cette île aux bords triangulaires, que les flots azurés de la mer d'Ionie baignent en leur cours rapide et sinueux, et qui, se resserrant en d'étroits canaux, séparent cette terre féconde des champs italiens. Là, mugit la vaste Charybde ; là, le terrible Etna, rallumant sa colère, menace sans cesse, en grondant, de vomir encore des torrents de flammes, et de lancer vers le ciel ses entrailles brûlantes. Région en prodiges féconde, digne de l'admiration des peuples, enrichie des biens les plus précieux, et noblement défendue par un rempart de héros, ô Sicile, tu ne possédas rien de plus admirable, de plus prodigieux que l'illustre Empédocle ! Les vers enfantés par son divin génie font encore retentir le monde de ses triomphes glorieux, et laissent douter la postérité de son origine mortelle. Cependant ce

Aera jungentes igni, terramque liquori :

715 *Et qui quattuor ex rebus posse omnia rentur,
Ex igni, terra, atque anima procreescere, et imbri.*

*Quorum Acragantinus cum primis Empedocles est,
Insula quem Triquetris terrarum gessit in oris,
Quam fluitans circum magnis anfractibus æquor*

720 *Ionium, glaucis aspergit virus ab undis :
Angustoque freto rapidum mare dividit undis
Italiæ terræ oras a finibus ejus :*

*Hic est vasta Charybdis, et hic Ætnæa minantur
Murmura flammæ rursum se colligere iras,*

725 *Faucibus eruptos iterum ut vis evomat ignes,
Ad cœlumque ferat flammæ fulgura rursum :
Quæ quum magna, modis multis miranda videtur
Gentibus humanis regio, visendaque fertur,
Rebus opima bonis, multa munita virum vi ;*

730 *Nil tamen hoc habuisse viro præclarius in se,
Nec sanctum magis, et mirum carumque videtur
Carmina quin etiam divini pectoris ejus
Vociferantur, et exponunt præclara reperta ;*

grand homme et ses émules restés loin de son rang sublime, mais fameux par de nobles découvertes, ces doctes qui, du fond de leur cœur, comme d'un auguste sanctuaire, ont proclamé des oracles plus sûrs et plus sacrés que les décrets de la Pythie couronnée de lauriers sur le trépied d'Apollon, ont vu échouer leur sagesse en explorant les principes de la nature, et leur chute est mesurée à leur grandeur immense.

Dans leur fatale erreur, ils reconnaissent le mouvement et rejettent le vide : ils admettent des corps souples, raréfiés et mous, tels que le feu, la terre, l'astre du jour, les champs de l'air, les végétaux, les animaux divers ; et, dans ces corps, ils n'admettent point de vide.

Ils font plus, ils n'imposent aucune limite à la divisibilité de la matière, ni de degré à la dissémination des corps, auxquels ils ne reconnaissent point de parties extrêmes. Or, si l'extrémité des corps nous paraît le terme de leur division (18), le dernier point de ce débris, qui même de-

Ut vix humana videatur stirpe creatus.

- 735 *Hic tamen, et supera quos diximus, inferiores
Partibus egregie multis, multoque minores,
Quamquam multa bene ac divinitus invenientes,
Ex adyto tanquam cordis, responsa dedere
Sanctius, et multo certa ratione magis, quam*
740 *Pythia, quæ tripode ex Phœbi, lauroque profatur ;
Principiis tamen in rerum fecere ruinas,
Et graviter magni magno cecidere ibi casu*

*Primum, quod motus, exempto rebus inani,
Constituunt, et res molles rarasque relinquunt,*

- 745 *Aera, solem, ignem, terras, animalia, fruges,
Nec tamen admiscent in eorum corpus inane.*

*Deinde quod omnino finem non esse secandis
Corporibus faciunt, neque pausam stare fragori,
Nec prorsum in rebus minimum consistere quidquam ;*

- 750 *Quum videamus id extremum cujusque cacumen
Esse, quod ad sensus nostros minimum esse videtur :*

meure inaperçu, a sans doute atteint la limite que la nature laisse à la division.

Observe que les principes qu'ils accordent à la matière sont dénués de consistance, et que leur essence est de naître et de périr. Si tel était l'ordre de la nature, cet univers aurait déjà succombé aux efforts du temps, aurait été plongé au néant, et en serait ressorti de nouveau; et j'ai déjà combattu victorieusement ces deux erreurs.

Ces éléments ennemis se détruisent par une guerre mutuelle; en s'entrechoquant, ils se briseraient ou se disperseraient, comme les vapeurs, les nuages et la pluie se dispersent par le choc de la foudre.

Enfin, si les quatre éléments seuls forment les êtres, et seuls reçoivent leurs débris, pourquoi les donnerait-on pour principes des corps, au lieu de regarder les corps mêmes comme des principes? S'engendrent-ils tour à tour et changent-ils alternativement de nature, de forme et d'aspect?

Conjicere ut possis ex hoc, quod cernere non quis,
Extremum quod habent, minimum consistere rebus.

Huc accedit item, quod jam primordia rerum

755 Mollia constituunt, quæ nos nativa videmus
Esse, et mortali cum corpore funditus; atqui
Debeat ad nihilum jam rerum summa reverti,
De nihiloque renata virescere copia rerum :
Quorum utrumque quid a vero jam distet, habebas.

760 Deinde inimica modis multis sunt atque venena
Ipsa sibi inter se; quare aut congressa peribunt,
Aut ita diffugient, ut, tempestate coorta,
Fulmina diffugere, atque imbres ventosque videmus.

Denique quattuor ex rebus si cuncta creantur,
765 Atque in eas rursum res omnia dissolvuntur;
Qui magis illa queunt rerum primordia dici,
Quam contra res illorum, retroque putari?
Alternis gignuntur enim, mutantque colorem,
Et totam inter se naturam tempore ab omni.

Au contraire, affirme-t-on que le feu, l'air et les corps terrestres, et les principes aqueux, se réunissent sans se décomposer ? pourrait-il résulter de ce mélange aucun être animé, aucune substance végétale ? Vous n'obtiendrez alors qu'un assemblage confus de ces substances incompatibles, qui, ne déployant chacune que leur propriété, formeraient un tout infructueux : or, il est nécessaire que les principes élémentaires agissent d'une manière secrète et invisible, de peur que la nature de l'un d'eux, dominant trop, n'interdit, aux corps qui en sont formés, le caractère qui leur est propre.

Explorons leur système : leur premier élément est le feu, qui prend sa source au ciel et se convertit en air ; de l'air se forme l'eau, qui bientôt se change en terre ; de la terre naissent ensuite, dans un ordre rétrograde, les autres éléments qui voyagent sans cesse de l'Olympe à la terre, et de la terre aux voûtes du monde. Mais ces changements sont incompatibles avec la nature des principes dont le

770 Sin ita forte putas, ignis, terræque coire
Corpus, et acrias auras, roremque liquorum,
Nil in concilio naturam ut mutet eorum;
Nulla tibi ex illis poterit res esse creata,
Non animans, non ex animo quid corpore, ut arbor.

775 Quippe suam quidque in cœtu variantis acervi
Naturam ostendet, mistusque videbitur aer
Cum terra simul, atque ardor cum rore manere :
At primordia gignundis in rebus oportet
Naturam clandestinam cæcamque adhibere;

780 Emineat ne quid, quod contra pugnet, et obstat
Quominus esse queat proprie quodcunque creatur.

Quin etiam repetunt a cœlo, atque ignibus ejus,
Et primum faciunt ignem se vertere in auras
Aeris; hinc imbrem gigni, terramque creari

785 Ex imbri; retroque a terra cuncta reverti,
Humorem primum, post aera, deinde calorem;
Nec cessare hæc inter se mutare, meare
De cœlo ad terram, de terra ad sidera mundi :
Quod facere haud ullo debent primordia pacto.

fonds doit être immuable ; car tout corps périt en passant les limites de son être. Ainsi les quatre éléments, pour reformer les êtres, subissant, comme ces doctes le supposent de continuelles métamorphoses, doivent se composer d'éléments fixes, ou dans le néant vous précipitez l'univers. Reconnaissons plutôt des corps qui, après avoir fourni feu, en accroissant et en diminuant leur nombre, en variant leur situation ou leur mouvement, engendrent par cette nouvelle combinaison le fluide aérien, les ondes et les autres substances.

Mais il est évident, dis-tu, que tous les corps naissent de la terre, se repaissent de ses sucs, et que, si la douce température de la saison ne fécondait l'air, si la cime des végétaux n'était mollement agitée par la pluie rafraîchissante, si les rayons du soleil ne développaient les germes renfermés dans le sein de la terre, ni les moissons, ni les arbres, ni même les animaux, ne pourraient croître et arriver.

790 Immutabile enim quiddam superare necesse est,
Ne res ad nihilum redigantur funditus omnes.
Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante.
Quapropter, quoniam quæ paulo diximus ante,

795 In commutatum veniunt, constare necesse est
Ex aliis ea, quæ nequeant convertier unquam,
Ne tibi res redeant ad nilum funditus omnes.
Quin potius tali natura prædita quædam
Corpora constituas, ignem si forte crearint,
800 Posse eadem demptis paucis, paucisque tributis,
Ordine mutato, et motu, facere aeris auras ;
Sic alias aliis rebus mutarier omnes.

At manifesta palam res indicat, inquis, in auras
Aeris et terra res omnes crescere, aliæ :

805 Et nisi tempestas indulget tempore fausto,
Imbribus et tabe nimborum arbusta vacillant ;
Solque sua pro parte fovet, tribuitque calorem ;
Crescere non possunt fruges, arbusta, animantes.
Scilicet et nisi nos cibus aridus, et tener humor,

ver à leur maturité. Tu le sais; et nous-mêmes, si une nourriture fortifiante, si un breuvage salulaire qui l'humecte, ne rendaient la vigueur à nos sens, nos membres s'épuiserait bientôt, et la vie elle-même s'éteindrait dans nos corps. Il faut à l'homme, ainsi qu'à tous les êtres, des aliments réparateurs; et si la moitié de l'univers emprunte la vie à l'autre, c'est que chaque objet renferme en soi des principes communs à plusieurs autres. Il faut donc considérer non-seulement la nature des éléments, mais encore leurs mélanges, leurs situations et leurs mouvements mutuels; car les éléments créateurs du ciel, de la terre et de l'onde, des fleuves, des monts et des astres, sont les mêmes qui, soumis à d'autres lois et diversement combinés, forment les moissons, les animaux, les plantes et les bois. C'est ainsi que dans ces vers tu vois les mêmes lettres communes à diverses pensées, quelle que soit la différence des mots, soit pour l'harmonie, soit pour les idées: telle est la différence qu'établit entre les corps la combinaison seule

- 810 Adjuvet, amisso jam corpore, vita quoque omnis
 Omnibus e nervis atque ossibus exsolvatur.
 Adjutamur enim dubio procul, atque alimur nos
 Certis ab rebus, certis aliæ atque aliæ res :
 Nimirum quia multa modis communia multis
- 815 Multarum rerum in rebus primordia mista
 Sunt, ideo variis variæ res rebus aluntur,
 Atque eadem magni refert primordia sæpe
 Cum quibus, et quali positura contineantur,
 Et quos inter se dent motus, accipiantque.
- 820 Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina, solem,
 Constituunt; eadem fruges, arbusta, animantes :
 Verum aliis, alioque modo commista moventur.
 Quin etiam passim nostris in versibus ipsis,
 Multa elementa vides multis communia verbis,
- 825 Quum tamen inter se versus ac verba necesse est
 Confiteare et re et sonitu distare sonanti :
 Tantum elementa queunt permutato ordine solo.

des principes élémentaires, qui plus que les pensées ont une variété infinie dans leur résultat (19).

Approfondissons maintenant l'ingénieux système d'Anaxagore (20), que les Grecs ont revêtu du nom d'*homœométrie*, et pour lequel la stérilité de notre langue n'en fournit point; mais il est facile de donner une idée claire de l'hypothèse de ce philosophe grec : Les corps résultent de principes analogues; les os se forment d'un nombre infini de petits os; pour former l'intestin, mille intestins se rassemblent, et la réunion de principes sanguins donne naissance à ce fluide coloré qui coule dans nos veines; des molécules d'or forment ce métal; le feu naît de particules ignées, et l'eau de principes aqueux; tous les corps, en un mot, sont le résultat d'éléments similaires.

Mais cependant ce philosophe a banni le vide, et borne la divisibilité des corps : deux erreurs qu'il partage avec les philosophes que nous avons déjà combattus.

D'ailleurs ses éléments sont trop fragiles, si toutefois le

At rerum quæ sunt primordia, plura adhibere
Possunt, unde queant variæ res quæque creari.

830 Nunc et Anaxagoræ scrutemur *homœomeriam*,
Quam Græci memorant, nec nostra dicere lingua
Concedit nobis patrii sermonis egestas :
Sed tamen ipsam rem facile est exponere verbis,
Principium rerum quam dicit *homœomeriam*.

835 Ossa videlicet e paucillis atque minutis
Ossibu', sic et de paucillis atque minutis
Visceribus viscus gigni; sanguemque creari
Sanguinis inter se multis coeuntibu' guttis :
Ex aurique putat micis consistere posse
840 Aurum, et de terris terram con crescere parvis;
Ignibus ex ignem, humorem ex humoribus esse :
Cetera consimili fingit ratione, putatque.

Nec tamen esse ulla parte idem in rebus inane
Concedit, neque corporibus finem esse secandis.

845 Quare in utraque mihi pariter ratione videtur
Errare, atque illi supera quos diximus ante.

Adde quod imbecilla nimis primordia fingit,

nom d'éléments convient à des corpuscules d'une nature absolument semblable aux objets qu'ils composent, dont les ressorts sont aussi faibles, et dont le tissu donne autant de prise à la destruction. Dans une attaque violente, quel est celui de ces éléments qui résistera au choc, repoussera les assauts de la mort? Sera-ce l'air, l'onde, le feu, le sang, les os? Non, puisque tous ces corps sont destructibles comme ceux que le temps fait chaque jour disparaître à nos yeux. Admets donc cette vérité que j'ai déjà fait briller pour toi : Rien ne sort du néant, rien ne s'y engloutit jamais.

D'ailleurs, puisque les aliments accroissent le corps qu'ils nourrissent, nos veines, notre sang, tous nos organes sont formés de parties étrangères. Si tu prétends que les aliments sont des substances mélangées qui contiennent en petit des nerfs, des os, des veines et du sang, notre nourriture et notre breuvage seront donc eux-mêmes composés de parties hétérogènes.

- Si primordia sunt, simili quæ prædita constant
 Natura, atque ipsæ res sunt; æqueque laborant,
 850 Et pereunt neque ab exitio res ulla refrenat.
 Nam quid in oppressu valido durabit eorum,
 Ut mortem effugiat, lethi sub dentibus ipsis!
 Ignis! an humor! an aura! Quid horum! sanguis! an ossa!
 Nil, ut opinor, ubi ex æquo res funditus omnis
 855 Tam mortalis erit, quam quæ manifesta videmus
 Ex oculis nostris aliqua vi victa perire.
 At neque recidere ad nihilum res posse, neque autem
 Crescere de nihilo, testor res ante probatas.
 Præterea quoniam cibus auget corpus, alitque,
 860 Scire licet, nobis venas, et sanguen, et ossa,
 Et nervos alienigenis ex partibus esse :
 Sive cibos omnes commisto corpore dicent
 Esse, et habere in se nervorum corpora parva,
 Ossaque, et omnino venas, partesque cruoris;
 865 Fiet, uti cibus omnis et aridus, et liquor ipse,
 Ex alienigenis rebus constare putetur,
 Ossibus, et nervis, venisque, et sanguine misto.

Alors, si tous les objets enfantés par la terre ont toujours en petit habité dans ses flancs, la terre se composera donc d'autant de parties différentes qu'elle expose de productions à sa surface. Appliquez les mêmes lois à tous les autres corps ; et si la flamme, la fumée et la cendre sont contenues dans le bois, il est donc composé d'éléments ennemis.

Anaxagore m'échappe par un raisonnement captieux : il prétend que tout corps renferme en soi les éléments de tous les autres, mais que l'œil découvre seulement ceux qui, répandus en plus grand nombre dans les corps, et placés à la surface, s'offrent ainsi à nos regards. La raison repousse aisément ce subterfuge : il faudrait, s'il en était ainsi, que dans les grains broyés sous la meule (21) apparussent des germes de sang, et de toutes les moindres parties du corps que le blé alimente et auxquelles il s'incorpore. Il faudrait que les gazons fleuris distillassent le lait pur des brebis, que la glèbe divisée offrît des embryons d'arbustes, de

- Præterea quæcunque e terra corpora crescunt,
 Si sunt in terris, terras constare necesse est,
 870 Ex alienigenis quæ terris exoriuntur.
 Transfer item, totidem verbis utare licebit :
 In lignis si flamma latet, fumusque, cinisque,
 Ex alienigenis consistant ligna necesse est.
 Linquitur hic tenuis latitandi copia quædam :
 875 Id quod Anaxagoras sibi sumit ; ut omnibus omnes
 Res putet immistas rebus latitare, sed illud
 Apparere unum, cujus sint plura mista,
 Et magis in promptu, primaque in fronte locata :
 Quod tamen a vera longe ratione repulsum est.
 880 Conveniebat enim fruges quoque sæpe minutas,
 Robore quum saxi franguntur, mittere signum
 Sanguinis, aut alium, nostro quæ corpore aluntur,
 Quum lapidi lapidem terimus, manare cruorem.
 Consimili ratione herbas quoque sæpe decebat
 885 Et laticis dulces guttas, similique sapore
 Mittere, lanigeræ quali sunt ubera lactis :
 Scilicet et glebis terrarum sæpe friatis,

fruits, d'herbages et de rameaux, et que du bois mis en éclat sortissent la flamme, la cendre et la fumée. Mais rien de semblable ne se montre dans la nature : avouons que, sans être ainsi renfermés d'avance dans les corps, les éléments sont communs à tous, et qu'ils se placent et se modifient dans les êtres divers.

Mais souvent, diras-tu, sur le faite des monts les arbres, battus par les vents impétueux, entrechoquent leur cime, se froissent ; et bientôt des tourbillons de flamme, en pétillant, s'élèvent de leurs rameaux. Il est vrai ; mais le feu n'était pas enfermé sous l'écorce, et seulement des parties inflammables se réunissent et s'embrasent par le frottement. Si le bois renfermait la flamme, ses canaux ligneux ne pourraient un seul moment l'emprisonner ; elle éclaterait sans cesse, et bientôt les arbres et les forêts se réduiraient en cendre.

Si tu reconnais la vérité que ma muse proclame, observons l'important mélange des principes élémentaires, leurs

- Herbarum genera, et fruges, frondesque videri
 Dispertita, atque in terris latitare minute ;
 890 Postremo, in lignis cinerem fumumque videri,
 Quum præfracta forent, ignesque latere minutos.
 Quorum nil fieri quoniam manifesta docet res,
 Scire licet non esse in rebus res ita mistas ;
 Verum semina multimodis immista latere
 895 Multarum rerum in rebus communia debent.
 At sæpe in magnis fit montibus, inquis, ut altis
 Arboribus vicina cacumina summa terantur
 Inter se, validis facere id cogentibus Austris,
 Donec fulserunt flammæ, fulgore coorto :
 900 Scilicet, et non est lignis tamen insitus ignis ;
 Verum semina sunt ardoris multa, terendo
 Quæ quum confluxere, creant incendia silvis.
 Quod si tanta foret silvis abscondita flamma,
 Non possent ullum tempus celarier ignes ;
 905 Conficerent vulgo silvas, arbusta cremarent.
 Jamne vides igitur, paulo quod diximus ante,
 Permagni referre, eadem primordia sæpe

rapports, leur disposition, leur nombre ; puisqu'une légère variation dans les éléments du bois le convertit en feu, comme dans ces mots presque semblables, auxquels le changement d'une seule lettre donne un sens si opposé.

Enfin, si tu ne peux expliquer les phénomènes qu'en donnant aux éléments les attributs des êtres qu'ils composent, tu renverses l'ordre et les principes de la nature. Il faudra donc que tes propres éléments fassent entendre les éclats d'un rire joyeux, et s'abreuvent de larmes amères.

Maintenant, Memmius, parcourons les vérités qu'il me reste à faire éclater à tes yeux. Je ne m'abuse pas : une nuit profonde les environne ; mais, frappé du thyrses divin, brûlant d'espérance et de gloire, mon cœur s'enivre de l'amour doux et sacré des Muses ; il m'élève au sommet du riant Hélicon, et je parcours un sol que nul avant moi n'a foulé. J'aime à puiser aux sources vierges encore (22) ; j'aime à cueillir des fleurs nouvelles, à me couronner de palmes

- Cum quibus, et quali positura contineantur,
Et quos inter se dent motus, accipiantque :
- 910 Atque eadem paulo inter se mutata creare
Ignes e lignis : quo pacto verba quoque ipsa
Inter se paulo mutatis sunt elementis,
Quum *liga* atque *ignes* distincta voce notemus.
Denique jam quæcunque in rebus cernis apertis,
- 915 Si fieri non posse putas, quin materiali
Corpora consimili natura prædita fingas,
Hac ratione tibi pereunt primordia rerum.
Fiet uti risu tremulo concussa cachinnent,
Et lacrymis salsis humectent ora genasque.
- 920 Nunc age, quod superest cognosce, et clarius audi.
Nec me animi fallit, quam sint obscura ; sed acri
Percussit thyrsos laudis spes magna meum cor,
Et simul incussit suavem mi in pectus amorem
Musarum, quo nunc instinctus, mente vigenti
- 925 Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo ; juvat integros accedere fontes,
Atque haurire ; juvatque novos decerpere flores,
Insignemque meo capiti petere inde coronam,

brillantes, dont jamais les Muses n'ont ombragé le front des poètes. Oui, mon sujet est grand : je brise les fers pesants dont la religion flétrit les hommes. Je répands sur des mystères profonds les flots de la lumière, et je pare la raison des charmes de la poésie. Mon projet est utile, est hardi ; et comme l'habile médecin qui présente à l'enfant l'absinthe amère, environne les bords du vase d'un miel doré, afin que ses lèvres, séduites par cette erreur bienfaisante, puissent sans défiance le noir breuvage qui fait couler dans ses jeunes membres la vie et la santé : ainsi le sujet que je chante, trop sérieux pour les esprits qui ne l'ont point abordé, et peut-être rebutant pour le vulgaire, me fait emprunter le doux langage des Muses, afin que le miel suave de la poésie corrige l'amertume de la vérité. Heureux, ô Memmius, si, captivé par la mélodie des vers, tu ne les quittes qu'après avoir dévoilé les grands secrets de la nature !

Unde prius nulli velarint tempora Musæ :

- 930 Primum, quod magnis doceo de rebus, et arctis
 Religionum animos nodis exsolvere pergo :
 Deinde, quod obscura de re tam lucida pango
 Carmina, Musæo contingens cuncta lepore.
 Id quoque enim non ab nulla ratione videtur ;
- 935 Sed veluti pueris absinthia tetra medentes
 Quum dare conantur, prius oras pocula circum
 Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
 Ut puerorum ætas improvida ludificetur
 Labrorum tenus, interea perpotet amarum
- 940 Absinthii laticem, deceptaque non capiatur,
 Sed potius tali facto recreata valescat :
 Sic ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque videtur
 Tristior esse, quibus non est tractata, retroque
 Vulgus abhorret ab hac : volui tibi suaviloquenti
- 945 Carmine Pierio rationem exponere nostram,
 Et quasi Musæo dulci contingere melle ;
 Si tibi forte animum tali ratione tenere
 Versibus in nostris possem, dum perspicis omnem
 Naturam rerum, qua constet compta figura.

Je t'enseignai que les éléments solides, depuis l'éternité, traversent les siècles à l'abri de la destruction. Examine aujourd'hui si l'ensemble de ces éléments est infini ou limité ; si ce vide, dont j'ai révélé l'existence, ce libre espace, théâtre éternel de la révolution des corps, voit borner son étendue ; ou si son immensité et sa profondeur s'ouvrent sans fin dans toutes les parties de l'univers.

Sans doute le grand Tout (23), dans aucune région de l'espace, ne trouve de barrière ; autrement il aurait une extrémité : mais un corps ne peut avoir d'extrémité, s'il ne trouve hors de lui-même quelque objet qui le borne, en sorte que notre regard reconnaisse qu'il ne peut se porter plus loin sur ce même corps. Tu es contraint d'avouer qu'il n'est rien au delà de ce grand tout, auquel tu ne peux assigner d'extrémité ni prescrire de limites ; ainsi qu'importe en quel lieu tu sois placé, en quelles lointaines régions tu te transportes ? l'espace infini de tous côtés s'ouvre devant tes pas.

Mais si l'espace interminable était borné, et que tu fusses

- 950 Sed quoniam docui, solidissima materiai
Corpora perpetuo volitare invicta per ævum,
Nunc age, summai ecquænam sit finis eorum,
Nec ne sit, evolvamus ; item, quod inane repertum est,
Sen locus, ac spatium, res in quo quæque genantur,
955 Pervideamus utrum finitum funditus omne
Constet, an immensum pateat vel adusque profundum.
Omne quod est igitur nulla regione viarum
Finitum est. Namque extremum debebat habere ;
Extremum porro nullius posse videtur
960 Esse, nisi ultra sit quod finiat, ut videatur
Quo non longius hæc sensus natura sequatur.
Nunc extra summam quoniam nihil esse fatendum est,
Non habet extremum. Caret ergo fine modoque ;
Nec refert quibus assistas regionibus ejus :
965 Usque adeo quem quisque locum possedit, in omnes
Tantundem partes infinitum omne relinquit.
Præterea, si jam finitum constituatur

parvenu à ses limites, lance une flèche rapide : ou en fend-
 dant l'air elle suivra son vol, ou un obstacle lui fermera
 l'espace ; car il faut choisir dans cette alternative. Or,
 dans l'un et l'autre parti tu reconnais l'infinité de l'uni-
 vers : soit que la flèche rencontre un obstacle extérieur,
 soit qu'elle le franchisse et s'élance dans le vide, elle n'a
 point trouvé d'extrémité. Ainsi je te suivrai partout où
 tu fixeras des bornes, et je te demanderai ce que devien-
 dra ta flèche. Elle trouvera tour à tour le vide et la ma-
 tière, et pendant l'éternité son essor s'ouvrira l'espace
 interminable.

D'ailleurs, si la nature avait mis des bornes à son éternel
 empire, la matière, par son propre poids, se serait amas-
 sée dans les lieux inférieurs. Dès lors plus de productions
 sous la voûte des cieux ; l'azur du firmament disparaît, ses
 flambeaux s'éteignent ; les flots de la matière, précipités
 depuis des siècles nombreux, ne forment plus qu'un amas

Omne quod est spatium, si quis procurrat ad oras
 Ultimus extremas, jaciatque volatile telum ;

970 Id validis utrum contortum viribus ire,
 Quo fuerit missum, mavis, longeque volare,
 An prohibere aliquid censes, obstareque posse !
 Alterutrum fatearis enim sumasque necesse est :
 Quorum utrumque tibi effugium præcludit, et omne

975 Cogit ut exempta concedas fine patere.
 Nam sive est aliquid, quod prohibeat, officiaturque
 Quo minn' quo missum est veniat, finique locet se,
 Sive foras fertur : non est ea fini' profecto.

Hoc pacto sequar, atque oras ubicunque locaris

980 Extremas, quæram quid telo denique fiat.
 Fict, uti nusquam possit consistere finis,
 Effugiumque fugæ prolatet copia semper.

Præterea spatium summai totius omne
 Undique si inclusum certis consisteret oris,

985 Finitumque foret, jam copia material
 Undique ponderibus solidis confluet ad imum ;
 Nec res ulla geni sub cœli tegmine posset ;
 Nec foret omnino cœlum, neque lumina solis :

confus et sans énergie. Au contraire, les éléments créateurs sont étrangers au repos, parcequ'il n'existe point de lieu où ils puissent tomber et s'engourdir dans l'inaction : aussi, par un mouvement continuel, ils produisent sans cesse dans toutes les parties de l'espace, des êtres nombreux : l'infini est la source inépuisable qui fournit aux torrents d'une matière éternelle et féconde.

Enfin, tous les corps, à nos yeux, sont bornés par d'autres corps : les montagnes le sont par l'air, et l'air par les montagnes ; la terre impose des barrières à l'Océan, qui lui-même l'emprisonne de ses flots. Mais le grand tout n'a rien hors de lui qui puisse le limiter. Telle est la nature des lieux et de l'espace (24), qu'un grand fleuve, après avoir couru pendant l'éternité, loin d'atteindre les bornes de l'univers, n'en serait pas plus près qu'en s'élançant de sa source. Je le répète, dégagé de limites, l'univers de tous côtés s'étend à l'infini.

Telle est l'essence même de l'univers. La nature a voulu

Quippe ubi materies omnis cumulata jaceret,
 990 Ex infinito jam tempore subsidendo.
 At nunc nimirum requies data principiorum
 Corporibus nulla est : quia nil est funditus imum,
 Quo quasi confluere, et sedes ubi ponere possint;
 Semper et assiduo motu res quæque genuntur
 995 Partibus in cunctis, æternoque suppeditantur
 Ex infinito cita corpora materiali.

Postremo ante oculos rem res finire videtur :
 Aer dissepit colles, atque aera montes :
 Terra mare, et contra mare terras terminat omnes.
 1000 Omne quidem vero nihil est quod finiat extra.
 Est igitur natura loci, spatiumque profundi,
 Quod neque clara suo percurrere flumina cursu
 Perpetuo possint ævi labentia tractu ;
 Nec prorsum facere, ut restet minus ire, meando :
 1005 Usque adeo passim patet ingens copia rebus,
 Finibus exemptis, in cunctas undique partes.
 Ipsa modum porro sibi rerum summa parare

que le vide et la matière se servissent mutuellement de limites, afin de rendre infini son immortel empire. Si le vide seul était sans bornes, s'il envahissait les lieux destinés à la matière, ni les mers, ni la terre, ni les brillants palais du ciel, ni les espèces mortelles, ni les augustes dieux, ne pourraient exister un seul jour. La matière, trop libre, se disperserait dans les gouffres du vide, ou plutôt elle ne se fût jamais réunie; jamais l'ensemble des éléments créateurs n'eût acquis la puissance nécessaire à la formation de l'univers.

O Memmius ! tu ne penseras point que, doués d'intelligence, les principes de la matière aient sagement combiné l'ordre qui les régit, et qu'ils aient concerté d'avance leurs futurs destins. Non ; mais, après des mouvements innombrables de toute éternité, les éléments modifiés, réunis par leur propre essor et par des chocs étrangers, ont essayé, pris, quitté, repris des combinaisons qui ont fait éclore cet univers, et, fidèles à cet ordre, ils le suivent pendant un

Ne possit, Natura tenet ; quia corpus inani,
Et quod inane autem est, finiri corpore cogit :

1010 Ut sic alternis infinita omnia reddat.

Aut etiam, alterutrum nisi terminet alterum eorum
Simplice natura et pateat tantum immoderatum :
Nec mare, nec tellus, nec cœli lucida templa,
Nec mortale genus, nec divum corpora sancta

1015 Exiguum possent horai sistere tempus.

Nam dispulsa suo de cœtu material
Copia ferretur magnum per inane soluta,
Sive adeo potius nunquam concreta creasset
Ullam rem, quoniam cogi disjecta nequisset.

1020 Nam certe neque consilio primordia rerum
Ordine se quæque, atque sagaci mente locarunt,
Nec quos quæque darent motus pepigere profecto :
Sed quia multimodis multis mutata, per omne,
Ex infinito, vexantur percita plagis,

1025 Omne genus motus, et cœtus experiundo,
Tandem deveniunt in tales disposituras,
Qualibus hæc rebus consistit summa creata :

grand nombre de siècles. Aussi nous voyons sans cesse les fleuves et les torrents abreuver les mers ; le soleil , par sa chaleur féconde , développer et mûrir les productions de la terre ; la fleur de la santé briller pour les races nouvelles, et les flambeaux éthérés , en parcourant les cieux , repaître leur flamme éclatante. Ce sublime concert de la nature finirait bientôt , si la foule innombrable des éléments n'entretenait cette harmonie , en contribuant à la reproduction des êtres. Ainsi que les corps animés , privés de nourriture , s'affaiblissent et meurent , cet univers périra , lorsque les flots d'éléments qui l'alimentent , cédant à d'autres lois , auront changé leur cours.

Ne crois pas que la pression des éléments extérieurs comprime la matière , et s'oppose à sa dispersion. Ils peuvent , par des chocs fréquents , arrêter la désunion d'une partie isolée , et donner à de nouveaux principes les moyens de la réparer ; mais , forcés de rejaillir après ce premier effort , ils laisseront aux corps élémentaires un espace à

- Et multos etiam magnos servata per annos,
 Ut semel in motus coniecta est convenientes,
 1030 Efficit, ut largis avidum mare fluminis undis
 Integrent amnes; et solis terra vapore
 Fota novet foetus, summissaque gens animantum
 Floreat, et vivant labentes ætheris ignes.
 Quod nullo facerent pacto, nisi materiali
 1035 Ex infinito suboriri copia posset,
 Unde amissa solent reparari in tempore quoque.
 Nam veluti privata cibo natura animantum
 Diffluit amittens corpus : sic omnia debent
 Dissolvi, simul ac defecit suppeditare
 1040 Materies recta regione aversa viai.
 Nec plagæ possent extrinsecus undique summam
 Conservare omnem, quæcunque est conciliata.
 Cudere enim crebro possunt, partemque morari,
 Dum veniant aliæ, ac suppleri summa queatur.
 1045 Interdum resilire tamen coguntur, et una
 Principiis rerum spatium, tempusque fugai

envahir et le temps de se diviser. Il faut donc que les éléments se pressent, se succèdent sans interruption. Tu le vois, ce combat même, cette pression étrangère, atteste leur infinité et leur puissance.

Car n'admets pas, ô Memmius, comme plusieurs philosophes, que tous les corps soient attirés vers le centre du monde; que cet univers, balancé dans le vide, ne soit point soutenu par la pression des chocs extérieurs; et que les objets qui l'environnent dans toute sa circonférence ne puissent s'échapper, parcequ'ils éprouvent la même tendance vers un centre commun. Conçoit-on, Memmius, qu'une masse se soutienne par elle-même, et que, sous nos pieds (25) attirés dans une direction opposée à la nôtre, des corps aient la faculté de se mouvoir, comme on voit notre image se réfléchir dans l'onde? Ainsi, on ose affirmer qu'un monde rempli d'êtres de toute espèce s'agit sous la terre, sans être plus exposé à s'engloutir dans les gouffres inférieurs, que nous ne sommes menacés d'un entraînement vers les voûtes célestes; on dit que ces peuples nouveaux sont éclairés par le soleil quand nous le sommes

Largiri ut possint a cœtu libera ferri.

Quare etiam atque etiam suboriri multa necesse est.

Et tamen ut plagæ quoque possint suppetere ipsæ,

1050 Infinita opus est vis undique material.

Illud in his rebus longe fuge credere, Memmi,

In medium summæ (quod dicunt) omnia niti,

Atque ideo mundi naturam stare sine ullis

Ictibus externis, neque quoquam posse resolvi

1055 Summa atque ima, quod in medium sint omnia nixa

(Ipsam si quidquam posse in se sistere credis :

Et quæ pondera sunt sub terris, omnia sursum

Nitier, in terraque retro requiescere posta,

Ut per aquas quæ nunc rerum simulacra videmus) :

1060 Et simili ratione animalia subtu' vagari

Contendunt, neque posse e terris in loca cœli

Recidere inferiora magis, quam corpora nostra

Sponte sua possint in cœli templa volare :

par les flambeaux nocturnes, et qu'une constante alternative leur partage avec nous les nuits, les jours, les saisons et les années.

C'est ainsi que les doctes qui ont embrassé de faux principes ont admis ces grossières erreurs. Ils ne comprenaient pas qu'il n'existe point de centre dans une étendue infinie : ce centre existât-il, quelle loi contraindrait les corps de s'y fixer, plutôt que dans d'autres parties de l'espace ? La nature du vide est de céder aux corps pesants, que leur direction tende vers le centre ou loin de lui. Il n'est aucun lieu dans l'univers où les corps restent immobiles et perdent leur pesanteur : le vide ouvrira sans cesse un facile passage à leur course. Ce centre qu'on suppose ne suffit donc pas pour s'opposer à la dissolution de l'univers.

Quelle est la contradiction de ces mêmes philosophes ! Ils affirment que la tendance vers le centre n'est pas commune à tous les corps ; ils la réservent à ceux que l'eau

- Illi quum videant solem, nos sidera noctis
 1065 Cernere, et alternis nobiscum tempora cœli
 Dividere, et noctes pariles agitare, diesque.
 Sed vanus stolidis hæc omnia finxerit error
 Amplexi quod habent perverse prima viai.
 Nam medium nihil esse potest, ubi inane, locusque
 1070 Infinita : neque omnino, si jam medium sit,
 Possit ibi quidquam hac potius consistere causa,
 Quam quavis aliâ longe regione manere.
 Omnis enim locus, ac spatium, quod inane vocamus,
 Per medium, per non medium, concedat oportet
 1075 Æquis ponderibus, motus quacunque feruntur.
 Nec quisquam locus est, quo corpora quum venere,
 Ponderis amissa vi, possint stare in inani :
 Nec quod inane autem est, illis subsistere debet,
 Quin, sua quod natura petit, concedere pergat.
 1080 Haud igitur possunt tali ratione teneri
 Res in concilio, medii cuppedine victæ.
 Præterea quoque jam non omnia corpora fingunt
 In medium niti, sed terrarum atque liquorum
 Humorem ponti, magnisque e montibus undas,

ou la terre compose, tels que les flots amers, les fleuves, les torrents qui se précipitent des montagnes, et tous ces corps que la terre a nourris : tandis que l'air subtil, la flamme active fuient le centre, et de toutes parts s'amasent dans les plaines d'azur, les orbes éclatants, l'astre pompeux du jour s'en repaissent sans cesse ; ainsi que des suc féconds sortis de la terre se nourrissent les êtres animés, les fleurs et les végétaux. Par delà la sphère étoilée, ils placent le firmament : enveloppe impénétrable, il comprime les flammes fugitives, qui, s'exhalant du centre, franchiraient sans lui les limites du monde. Le même désordre envahirait la nature entière ; le temple des cieux, les foudres, les astres, s'écrouleraient sur nos têtes ; la terre ébranlée s'ouvrirait, et les peuples, roulés avec les débris ardents des cieux, s'engloutiraient vivants dans des gouffres sans fond. Bientôt il ne resterait de cet univers qu'un amas de poussière et une solitude éternelle. Car qu'importe le lieu où commencerait le désordre (26) ? une porte fatale

- 1085 Et quasi terreno quæ corpore contineantur :
 At contra, tenues exponunt aeris auras,
 Et calidos simul a medio differrier ignes,
 Atque ideo totum circumtemere æthera signis,
 Et solis flammam per cœli cœrula pasci ;
 1090 Quod calor a medio fugiens ibi colligat ignes.
 Quippe etiam vesci e terra mortalia sæcla :
 Nec prorsum arboribus summos frondescere ramos
 Posse, nisi a terris paulatim cuique cibatum
 Terra det : at supra circum tegere omnia cœlum,
 1095 Ne, volucrum ritu flammaram, mœnia mundi
 Diffugiant subito, magnum per inane soluta,
 Et ne cætera consimili ratione sequantur :
 Neve ruant cœli tonitralia templa superne,
 Terraque se pedibus raptim subducat, et omnes
 1100 Inter permistas terræ cœlique ruinas,
 Corpora solventes, abeant per inane profundum :
 Temporis ut puncto nihil exstet reliquiarum,
 Desertum præter spatium et primordia cæca.
 Nam quacunque prius de parti corpora cesse

s'ouvrirait pour la destruction, et les éléments en foule se hâteraient de s'y précipiter.

Si ton esprit a reçu ces premières vérités, la philosophie pour toi paraîtra sans voile, la nature n'aura plus de secrets, et tes principes, mutuellement éclaircis, seront les flambeaux qui te conduiront vers des vérités nouvelles.

1105 Constitues, hæc rebus erit pars janua lethi :

Hæc se turba foras dabit omnis material.

Hæc si pernosces, parva perfunctus opella

(Namque aliud ex alio clarescet), non tibi cæca

Nox iter eripiet, quin ultima Naturæ

1110 Pervideas; ita res accendent lumina rebus.

NOTES

DU LIVRE PREMIER.

*Æneadam genetrix, hominum divumque voluptas,
Alma Venus....*

Cette invocation est un des passages les plus célèbres du poëme *de la Nature*; nous citerons ici la traduction en vers de M. de Pongerville, afin que l'on puisse comparer les deux versions du même auteur, dans des genres si différents :

Suprême volupté des hommes et des dieux,
Vénus, toi dont l'amour enfanta nos aïeux.
Du haut de l'Empyrée, ô Vénus, tu fécondes
Les abîmes des flots, et les cieux, et les mondes.
Source unique de vie, auguste déité,
Tu fais luire à nos yeux la céleste clarté.
A ton aspect s'enfuit l'Aquilon et l'orage;
L'azur du firmament resplendit sans nuage;
Brillante, sous tes pas, des plus vives couleurs,
La terre se revêt du doux éclat des fleurs.
L'Océan te sourit, la lumière s'épure,
Et ton souffle embaumé rajeunit la nature.
Quand les Zéphyrs légers, précurseurs des beaux jours,
De leur fertile haleine éveillent les Amours,
L'oiseau mélodieux t'annonce à nos bocages;
La foule des troupeaux dans les verts pâturages
Bondit, court, et franchit le fleuve impétueux;
Le ciel s'épanouit, l'air est voluptueux;
Les monstres, à travers les forêts, les montagnes,
Cherchent en rugissant leurs farouches compagnes:
Tout fermente d'amour aux cieux, au sein des eaux;
Et le monde renaît dans ses hôtes nouveaux.
Vénus, si ton pouvoir au bonheur nous convie,
Et seul ouvre à nos pas les doux champs de la vie,
Que ta flamme divine éclate dans mes vers:
Remplis-moi de ton feu, je chante l'univers!

(1) De *ÆRUM NATURA* pangere conor
Memmiadæ nostro....

Memmius était d'une famille illustre chez les Romains; c'est de sa race que Virgile parle dans ce vers :

Mox Italus Mnestheus, genus a quo nomine Memmi.

Memmius, après avoir rendu des services à sa patrie, fut exilé et mourut dans la Grèce.

(2) Æterno devinctus vulnere amoris.

Au livre VIII de l'*Énéide*, Virgile emploie la même expression :

.....Pater æterno devinctus amore.

- (3) *Eque tuo pendet resupinus spiritus ore.*

Cette expression, si poétique et si hardie pour nous, l'était moins pour les anciens, d'après l'idée qu'ils se formaient de la nature de l'âme.

- (4) *Nam neque nos agere hoc, patriai tempore iniquo.*

Lucrèce composait son poème à l'époque des conspirations de Catilina et de Clodius.

- (5) *Omnis enim per se divum natura necesse est
Immortali ævo summa cum pace fruatur.*

Il s'agit ici des *intermondes*, qu'Épicure appelle μετακόσμια.

- (6)*Nec tangitur ira.*

Ce principe était adopté par toutes les sectes anciennes.

- (7) *Primum Graius homo mortales tollere contra.*

Ces vers sont adressés à Épicure.

- (8) *Atque omne immensum peragravit mente animoque.*

Cette expression désigne l'ensemble de toutes les choses, le *grand Tout*. Les Grecs lui donnaient les noms de τὸ Πᾶν, *omne*; τὸ ὅλον, *totum*; τῶν ὅλων φύσιν, *universorum naturam*; τῶν ὄντων φύσιν, *rerum naturam*.

- (9) *Tutemet a nobis, jam quovis tempore vatum
Terriloquis victus dictis desciscere quæres?*

On a adopté ce sens comme le plus conforme à la marche des idées du poète.

- (10) *Ennius æternis exponit versibus edena.*

Ennius composa des annales, des satires, des comédies, des tragédies; il était contemporain de Scipion l'Africain.

- (11)*Venti vis verberat incita pontum.*

Virgile a imité exactement ce passage.

- (12) *Signa manus dextras ostendunt attenuari
Sæpe salutantum tactu....*

Aux portes de Rome étaient placées les statues des dieux *tutélaires*. Lucrèce est le seul auteur de l'antiquité qui rappelle ce fait.

- (13)*Namque est in rebus inane.*

Dès la plus haute antiquité, le système du *vide* a été l'objet des contestations des savants.

- (14) *Tempus item per se non est....*

Les anciens ont été jusqu'à examiner si le temps n'était pas un être réel.

Lucrèce, dans ces vers,

.....*Transactum quid sit in ævo ,
Tum quæ res inatet , quid porro deinde sequatur ,*

imité Homère :

*Ὅς ἤδη τὰ τ' ἰόντα , τὰ τ' ἰσόμενα , πρὸ τ' ἰόντα .
(Iliade , l. v. 1 , v. 70.)*

- (15) *Heraclitus init quorum dux prælia primus.*

Héraclite enseignait la philosophie de Pythagore dépouillée de ses voiles ; il exerça la première magistrature d'Éphèse, sa patrie. Il mourut exilé. Son langage obscur, que Lucrèce lui reproche, lui fit donner le surnom de Σοτεινός, *le Ténébreux*.

- (16) *Nec rursum cernunt , exempto rebus inani.*

Lucrèce a répété ailleurs une partie des vers qui suivent.

- (17) *Quorum Acragantinus cum primis Empedocles est.*

Empédocle d'Agrigente, poète, philosophe et historien célèbre, florissait vers la quatre-vingt-quatrième olympiade. Il ne reste de lui que quelques légers fragments cités par Aristote et Diogène Laërce.

- (18) *Quum videamus id extremum enjusque cacumen.*

Ce vers, et une partie des suivants, sont répétés dans ce même livre.

- (19) *At rerum quæ sunt primordia , plura adhibere
Possunt , unde queant variæ res quæque creari.*

Ces deux vers ont fatigué la sagacité des commentateurs : le sens, qui est cependant très clair, confirme le raisonnement de Lucrèce.

- (20) *Nunc et Anaxagoræ scrutemur homæomeriam.*

Anaxagore, philosophe, objet de l'enthousiasme et de la persécution de ses compatriotes, inventa son *homéométrie* afin d'étonner par une hypothèse extraordinaire ; ou peut-être est-elle le fruit de ces écarts d'imagination dont les plus grands hommes ne sont pas toujours exempts : Newton commenta l'*Apocalypse*.

- (21) *Quum lapidi lapidem terimus , manare cruorem.*

Ce vers est la répétition des précédents. La Grange a traduit, ainsi : *Il faudrait que deux cailloux heurtés fissent jaillir du sang.*

Ce sens est absurde. L'abbé de Marolles et des Coutures avaient au moins évité cette faute. C.-J. Panckoucke, dans son *Essai de la traduction de Lucrèce*, a rendu ce passage avec clarté.

(22) *Avia Picridum peragro loca, nullius ante
Trita solo.....*

L'abbé Delille (chant VIII de l'*Imagination*) a dit :

Le projet est hardi, je ne le cèle pas ;
Mais des sentiers battus je détourne mes pas ;
Loin du vieil Hélicon ma muse étend ses ailes.
Il est temps de puiser à des sources nouvelles ;
Il est temps de marcher couronné de festons
Dont nuls chœurs encor n'ont ombragé leurs fronts.

Ailleurs,

Il est temps de puiser, dans ma soif téméraire,
Aux sources dont jamais n'approche le vulgaire.

La belle comparaison qui termine ce passage a été empruntée par les plus grands écrivains.

Le Tasse l'a imitée ainsi :

Così all' egro fanciul porgiamo aspersi
Di soave licor gli orli del vaso :
Suechi amari ingannato intanto ei beve,
E dall' inganno suo vita riceve.

Dans la traduction, Lucrèce a répété deux fois ce beau passage, exactement dans les mêmes termes ; en vers, il est reproduit en deux versions différentes. Voici celle du premier livre :

Vers d'autres vérités je dirige mes pas.
Les périls sont nombreux, je ne m'aveugle pas ;
Mais la gloire m'appelle, un feu divin m'anime ;
De l'antique Hélicon je franchirai la cime.
Sur les bords inconnus je porte mon ossor ;
J'aime à cueillir des fleurs sur un sol vierge encor :
Il m'est doux de puiser à des sources fécondes,
Qui me conservent pur le cristal de leurs ondes.
J'aspire à des lauriers dont les brillants rameaux
N'ont jamais couronné le front de mes rivaux.
Oui, mon sujet est grand : aux pieds de la nature
De cent chaînes d'airain j'accable l'imposture ;
J'affranchis les mortels d'un tyran odieux,
Élevé par la crainte au rang sacré des dieux.
Mais l'austère sagesse, en mon noble délire,
Unit ses fiers accents aux doux sons de ma lyre ;
Elle enchaîne les cœurs, et flatte en triomphant.
Pour présenter l'absinthe à ce débile enfant,
Sur les bords de la coupe, ainsi ta main savante
Verse d'un miel doré la liqueur décevante ;
Et, du puissant breuvage ignorant l'âpreté,
Heureux dans son erreur, l'enfant boit la santé.

DE PONGERVILLE.

(23) *Omne quod est igitur nulla regione viarum
Finitum est.*

Ce passage a fait croire à certains commentateurs que les idées de Lucrèce sur l'infinité de l'espace et de la matière portaient contradiction. Un examen plus réfléchi a prouvé combien le raisonnement du poète philosophe était juste et profond.

(24) *Est igitur natura loci , spatiumque profundi ,
Quod neque clara suo percurrere flumina cursu.*

L'image d'un fleuve courant pendant des siècles sans nombre , sans être plus près des limites de l'univers qu'en sortant de sa source , est admirable.

(25) *Et quæ pondera sunt sub terris , omnia sursum
Nitier.....*

Les anciens avaient deviné les antipodes.

(26) *Nam quacunque prius de parti corpora cesse.*

Ces trois vers ne sont qu'une répétition des images exprimées dans le même paragraphe.

LIVRE DEUXIÈME.

Il est doux de contempler du rivage les efforts des rochers tourmentés par les vents furieux, sur le vaste gouffre des mers (1). Non que leur infortune ait pour nous des charmes ; mais il est doux d'être affranchi de leur effroi douloureux. Il est doux aussi d'observer, à l'abri du danger, des légions homicides se heurtant dans la plaine. Mais quel spectacle délicieux est réservé au sage qui, du temple serein de la philosophie, voit les mortels, égarés dans les chemins de la vie, s'arracher de vains droits ou les palmes du génie, prétendre au chimérique honneur de la naissance, et consumer les jours et les nuits dans des combats honteux, pour s'élever à l'opulence et aux grandeurs !

Aveugles et malheureux humains ! dans quelles ténèbres dangereuses, dans quels longs tourments consommez-vous votre rapide existence ? Hélas ! vous ignorez à quel prix la

LIBER SECUNDUS.

Suave, mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem :
Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,
Sed, quibus ipse malis careas, quia cernere suave est.

5 Suave etiam belli certamina magna tueri
Per campos instructa, tua sine parte pericli.
Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere
Edita doctrina sapientum templa serena :
Despicere unde queas alios, passimque videre
10 Errare, atque viam palantes quærere vitæ ;
Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præstante labore,
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.

O miseras hominum mentes ! o pectora cæca !

15 Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periclis
Degitur hoc ævi, quodcunque est ! Nonne videre
Nil aliud sibi Naturam latrare, nisi ut, quum

nature accorde le bonheur : un corps exempt de souffrances, une ame calme, et l'absence de l'erreur.

Mais la nature a borné nos besoins ; elle nous permet de jouir à peu de frais des voluptés, et de nous préserver des douleurs. La richesse n'est-elle pas dans nos plaisirs ? Si, pour soutenir les flambeaux de tes nocturnes festins, l'art n'a point transformé les métaux en statues (2), si le pompeux éclat de l'or ne resplendit point dans ton palais, si le son de la cithare mélodieuse ne retentit pas sous les vastes lambris ; étendu mollement au bord des ruisseaux, sous la fraîche épaisseur de la feuillée naissante, pressant les verts gazons, tu savoures de faciles et doux plaisirs, surtout lorsque de son sourire le printemps écarte les tempêtes et parsème la prairie du vif éclat des fleurs. La nature nous partage également. Le prince, sous la pourpre qui le couvre, n'est pas plus à l'abri des douleurs que le pâtre sous sa tunique indigente.

Si le faste, l'opulence et le rang suprême ne préservent

Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
Jucundo sensu, cura semota metuque ?

- 20 Ergo corpoream ad naturam pauca videmus
Esse opus omnino, quæ demant cunque dolorem,
Delicias quoque uti multas substernere possint ;
Gratius interdum neque Natura ipsa requirit.
Si non aurea sunt juvenum simulacra per sædes
25 Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur ;
Nec domus argento fulget, auroque renidet ;
Nec citharis reboant laqueata aurataque templa :
Attamen inter se prostrati, in gramine molli,
30 Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus ; jucunde corpora curant,
Præsertim quum tempestas arridet, et anni
Tempora conspergunt viridantes floribus herbas.
Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
35 Textilibus si in picturis ostroque rubenti
Jactaris, quam si plebeia in veste cubandum est.
Quapropter, quoniam nil nostro in corpore gazæ

point nos corps de la douleur, procurent-ils la félicité de l'ame ? Non, non ; quand les terribles légions font flotter leurs drapeaux dans nos champs, quand la mer écume sous le poids de nos vaisseaux gros de guerriers, la superstition farouche propage la crainte de la mort, et bannit la paix de ton ame consternée.

Absurde et vaine terreur ! Le fracas des armes n'impose pas même aux soucis rongeurs ; leur foule renaissante marche fièrement à la suite des rois ; et, sans respecter ni la pourpre ni le diadème, ils siègent sur le trône à côté des pâles tyrans. Qui peut douter que ces maux ne soient le fruit d'une raison obscurcie dans les épaisses ténèbres dont notre vie est entourée ?

Ainsi que le timide enfant s'épouvantant dans l'ombre de la nuit (3), l'homme est le jouet d'une crainte non moins frivole pendant la clarté du jour. Pour calmer ce vain effroi, pour dissiper les ombres de l'erreur, n'empruntons

*Proficiunt, neque nobilitas, neque gloria regni,
Quod superest, animo quoque nil prodesse putandum.*

40 *Si non, forte tuas legiones per loca campi
Fervere quum videas belli simulacra cientes,
Fervere quum videas classem lateque vagari;
His tibi cum rebus timēfactæ relligiones
Effugiunt animo pavidæ, mortisque timores*

45 *Tum vacuum pectus linquunt curaque solutum.
Quod si ridicula hæc ludibriaque esse videmus,
Revera que metus hominum curæque sequaces
Nec metuunt sonitus armorum nec fera tela,
Audacterque inter reges rerumque potentes*
50 *Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro,
Nec clarum vestis splendorem purpureai;
Quid dubitas quin omne sit hoc rationis egestas,
Omnis quum in tenebris præsertim vita laboret!*

Nam, veluti pueri trepidant atque omnia cæcis
55 *In tenebris metuunt : sic nos in luce timemus
Interdum nihilo quæ sunt metuenda magis quam
Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.
Hunc igitur terrorem animi tenebrasque necesse est*

ni l'éclat du jour, ni les feux du soleil ; mais livrons-nous à l'étude profonde de la nature.

Maintenant, ô Memmius, apprenons par quel pouvoir les éléments forment les différents êtres, et comment ils les détruisent en se séparant ; par quelle impulsion rapide ils traversent en tout sens les gouffres infinis de l'espace et du vide.

Souviens-toi de mes premières leçons. La matière ne peut, en s'accumulant, rester immobile (4) ; car tous les corps subissent une altération ; leurs émanations continues les atténuent par degrés jusqu'au jour où ils disparaissent entièrement. Cependant la masse de l'univers ne souffre point de ces pertes particulières : les éléments, en se séparant de certains objets, vont en accroître d'autres, et ils ne laissent paraître d'un côté l'empreinte de la décrépitude, que pour faire éclater ailleurs la fleur de la jeunesse. Ils se livrent à une éternelle inconstance, qui sans cesse renouvelle la nature. Les espèces mortelles se transmettent rapidement l'existence : les unes se multiplient, les autres s'appauvrissent ; les générations se pres-

Non radii solis neque lucida tela diei

60 Discutiant, sed Naturæ species ratioque.

Nunc age : quo motu genitalia materiali

Corpora res varias gignant, genitasque resolvant,

Et qua vi facere id cogantur, quæve sit ollis

Reddita mobilitas magnum per inane meandi,

65 Expediam : tu te dictis præbere memento.

Nam certe non inter se stipata cohæret

Materies ; quoniam minui rem quamque videmus,

Et quasi longinquo fluere omnia cernimus ævo,

Ex oculisque vetustatem subducere nostris :

70 Quum tamen incolumis videatur summa manere ;

Propterea quia quæ decedunt corpora cunque,

Unde abeunt, minuunt ; quo venere, augmine donant ;

Illa senescere, at hæc contra florescere cogunt ;

Nec remorantur ibi. Sic rerum summa novatur

75 Semper, et inter se mortales mutua vivunt :

sent, et n'assistent qu'un moment aux scènes du monde : ainsi que les coureurs des jeux sacrés, nous nous transmettons de main en main le flambeau de la vie (5).

Tu t'abuses, ô Memmius, si tu crois que les principes élémentaires se livrent un moment au repos, et que cette inaction enfante de nouveaux mouvements : les éléments traversent le vide, soit en cédant à l'entraînement de la pesanteur, soit en obéissant à l'impulsion d'une cause étrangère. En se précipitant des hautes régions, ils rencontrent d'autres éléments qui les écartent de leur direction : ils sont pesants, solides, inaltérables, et dans leur essor, ne trouvant aucun obstacle, ils parcourent à jamais la profondeur de l'espace.

Pour mieux bannir ton doute, songe qu'il n'existe pas dans l'univers de lieu où les corps, après leur arrivée, puissent se fixer, parce que l'espace est sans bornes, et que partout s'ouvre l'immensité. Utile vérité, dont je t'ai déjà prouvé l'existence.

Les éléments ne ralentissent jamais leur essor ; ils cèdent

Augescunt aliæ gentes, aliæ minuuntur ;
Inque brevi spatio mutantur sæcla animantum ,
Et, quasi cursores, vitæ lampada tradunt.

Si cessare putas rerum primordia posse ,
80 Cessandoque novos rerum progignere motus ,
Avis a vera longe ratione vagaris.
Nam, quoniam per inane vagantur cuncta, necesse est
Aut gravitate sua ferri primordia rerum ,
Aut ictu forte alterius : nam, cita superne ,
85 Obvia quum fixere, fit ut diversa repente
Dissiliant ; neque enim mirum, durissima quæ sint ,
Ponderibus solidis, neque quidquam a tergis obstet.

Et quo jactari magis omnia materialia
Corpora pervideas, reminiscere Totius imum
90 Nil esse in summa ; neque habere ubi corpora prima
Consistant ; quoniam spatium sine fine modoque est ,
Immensumque patere in cunctas undique partes
Pluribus ostendi, et certa ratione probatum est.
Quod quoniam constat, nimirum nulla quies est

sans cesse à une impulsion variée dans ses effets ; les uns parcourent une énorme distance ; les autres, moins écartés, s'unissent dans leur cours. Quand leur union est intime, leurs tissus analogues se lient étroitement par d'invincibles nœuds ; ils produisent les rochers, les métaux et les corps solides. Au contraire, quand le choc les disperse et les fait flotter sans liaison dans l'espace, ils composent le fluide aérien, ou nourrissent la lumière du jour.

D'autres nagent incertains dans le vide, ne pouvant participer à aucun assemblage, ou s'en trouvant écartés comme étrangers au mouvement général. Chaque jour tu peux en apercevoir l'image sensible (6). Lorsque dans un lieu ténébreux s'introduit un rayon du soleil, dans le cône brillant de légers corpuscules courent rapidement, s'élèvent, retombent, se pressent, s'attirent, se poursuivent. Tantôt rapprochés, tantôt désunis, ils semblent se livrer

- 95 *Reddita corporibus primis per inane profundum ;
Sed magis assiduo varioque exercita motu ,
Partim intervallis magnis conflictata resultant ;
Pars etiam brevibus spatiis nexantur ab ictu.
Et quæcunque, magis condenso conciliatu ,*
- 100 *Exiguis intervallis connexa , resultant ,
Endopedita suis perplexis ipsa figuris ;
Hæc validas saxi radices , et fera ferri
Corpora constituunt, et cetera de genere horum
Paucula : quæ porro magnum per inane vagantur,*
- 105 *Et cita dissiliunt longe , longèque recursant
In magnis intervallis ; hæc æra rarum
Sufficiunt nobis, et splendida lumina solis.
Multaque præterea magnum per inane vagantur,
Consiliis rerum quæ sunt rejecta , nec usquam*
- 110 *Consociare etiam motus potuere recepta :
Cujus, uti memoro, rei simulacrum et imago
Ante oculos semper nobis versatur et instat.
Contemplator enim, quum solis lumina cunque
Insertim fundunt radios per opaca domorum ;*
- 115 *Multa minuta, modis multis, per inane, videbis
Corpora misceri, radiorum lumine in ipso ;
Et velut æterno certamine proelia pugnâsque*

d'éternels combats. Leurs intarissables flots peuvent te donner l'idée des éléments créateurs qui promènent leur lutte féconde dans la nature entière. Ainsi les plus communs objets, médités par la raison, nous révèlent souvent d'importantes vérités.

Ces faibles corps, mus rapidement dans le rayon du soleil, sont d'autant plus dignes de ton attention, que leurs ébats mêmes naissent du choc invisible de la matière : les particules élémentaires, par de faibles et imperceptibles écarts dans leur route, les frappent, les entraînent, les repoussent et les font tourbillonner sans fin.

En effet, les premiers éléments, dont l'essence est l'agitation, impriment leurs mouvements aux corps les plus déliés et les plus aptes à recevoir leur contact, qui, se propageant et s'augmentant en raison de la force des objets qu'il agite, devient par degrés sensible comme dans les molécules qui tourbillonnent dans le cône lumineux,

*Edere turmatim certantia; nec dare pausam,
Conciliis et discidiis exercita crebris :*

120 *Conjicere ut possis ex hoc, primordia rerum
Quale sit in magno jactari semper inani.
Duntaxat rerum magnarum parva potest res
Exemplare dare et vestigia notitiae.*

Hoc etiam magis hæc animum te advertere par est

125 *Corpora, quæ in solis radiis turbare videntur;
Quod tales turbæ motus quoque materiali
Significant clandestinos cæcosque subesse.
Multa videbis enim plagis ibi percita cæcis
Commutare viam, retroque repulsa, reverti*
130 *Nunc huc, nunc illuc, in cunctas denique partes.
Scilicet hic a principiis est omnibus error.*

Prima moventur enim per se primordia rerum;

*Inde ea quæ parvo sunt corpora conciliatu,
Et quasi proxima sunt ad vires principiorum,*
135 *Ictibus illorum cæcis impulsa cientur;
Ipsaque, quæ porro paulo majora, lacescunt.
Sic a principiis ascendit motus, et exit
Paulatim nostros ad sensus, ut moveantur*

quoique la cause première du mouvement soit cachée à nos yeux.

Apprends, surtout, quelle est la mobilité des éléments de la matière. Quand l'aurore verse ses feux nouveaux sur la terre; quand les oiseaux, saluant son réveil, voltigent sous les frais ombrages émus par les flots de leur suave mélodie; avec quel prompt essor la lumière du haut du firmament s'épanche sur la terre, et revêt la nature d'un voile resplendissant! Pourtant ces feux lancés du foyer du soleil ne se précipitent pas à travers un vide impalpable; ils combattent le fluide aérien, et sont froissés par un choc qui ralentit leur course. D'ailleurs ils ne sont point, comme les premiers éléments, simples et isolés; ils composent leur masse de différents faisceaux; leur propre masse, et le fluide qu'ils traversent, leur présentent des obstacles. Tandis que les purs éléments, simples et inaltérables, formant une masse unique, à l'abri des obstacles extérieurs, et réunissant leurs efforts vers le but de leur première im-

- Illa quoque, in solis quæ lumine cernere quimus;
 110 Nec, quibus id faciant plagis, apparet aperte.
 Nunc, quæ mobilitas sit reddita materiali
 Corporibus, paucis licet hinc cognoscere, Memmi.
 Primum, Aurora novo quum spargit lumine terras,
 Et variæ volucres, nemora avia pervolitantes,
 115 Aera per tenerum liquidis loca vocibus opplent;
 Quam subito soleat sol ortus tempore tali
 Convestire sua perfundens omnia luce,
 Omnibus in promptu manifestumque esse videmus.
 At vapor is, quem sol mittit lumenque serenum,
 150 Non per inane meat vacuum; quo tardius ire
 Cogitur, aerias quasi quum diverberet undas:
 Nec singillatim corpuscula quæque vaporis,
 Sed complexa meant inter se, cunq;ue globata.
 Quapropter simul inter se retrahuntur; et extra
 155 Officiuntur, uti cogantur tardius ire.
 At, quæ sunt solida primordia simplicitate,
 Quum per inane meant vacuum, nec res remoratur
 Ulla foris, atque ipsa suis e partibus unum,*

pulsion, sont plus actifs, et peuvent, dans un temps égal, franchir un espace plus considérable que les rayons du soleil, lorsqu'ils tombent de la voûte céleste jusqu'à nos yeux. Car tu ne croiras pas que les éléments s'arrêtent volontairement, ni qu'ils aient concerté entre eux des lois invisibles qui les assujettissent.

Des sages cependant ont cru que la matière ne pouvait, sans le secours des dieux, régler la marche des saisons, alimenter les humains, enrichir la terre de ses fruits, la revêtir de sa parure, et rouvrir à chaque espèce les portes de la vie. Insensés ! ils ignorent que la suave volupté est leur unique souveraine ; qu'elle seule convie les êtres au plaisir, et que Vénus, par ses douces caresses, invite les espèces à repeupler le monde. C'est ainsi qu'ils ont feint des dieux créateurs (7), vain système, démenti par l'univers entier. Oui, si j'ignorais encore les secrets de la nature, le spectacle du ciel et de la terre, les vicissitudes du

- Unum in quem cœpere locum connixa feruntur ;
 160 Debent nūcirum præcellere mobilitate,
 Et multo citius ferri quam lumina solis ;
 Multiplicisque loci spatium transcurrere eodem
 Tempore, quo solis pervolgant fulgura cœlum :
 Nam neque consilio debent tardata morari ,
 165 Nec perscrutari primordia singula quæque,
 Ut videant, qua quidque geratur cum ratione.
 At quidam contra hæc, ignari, materiali
 Naturam non posse, deum sine numine, rentur
 Tantopere humanis rationibus ac moderatis,
 170 Tempora mutare annorum, frugesque creare.
 Nec jam cetera, mortales quæ suadet adire ,
 Ipsaque deducit dux vitæ dia Voluptas,
 Ut res per Veneris blanditum sæcla propagent,
 Ne genus occidat humanum ; quorum omnia causa
 175 Constituisse deos fingunt : sed in omnibu' rebus
 Magnopere a vera lapsi ratione videntur.
 Nam, quamvis rerum ignorem primordia quæ sint,
 Hoc tamen ex ipsis cœli rationibus ausim
 Confirmare, aliisque ex rebus reddere multis,

monde, son ordre imparfait, tout m'aurait dit qu'il n'est point sorti de la main des immortels. Mais réservons ces vérités à un autre temps, et reprenons l'examen des premiers éléments.

C'est ici qu'il faut te prouver, Memmius, que nul corps, par sa propre essence, ne tend à s'élever (8). Ne te laisse point abuser par la flamme, qui sans cesse s'accroît et s'élance en pétillant. Les arbres, les moissons ne croissent non plus qu'en s'éloignant du sol nourricier, quoique la nature des corps pesants les en rapproche nécessairement. C'est donc en recevant l'impulsion d'un moteur secret renfermé dans leur sein, que les flammes de l'incendie, élevées au faite de nos demeures, en dévorent les combles; comme le sang échappé de la veine s'élance en jet de pourpre. Vois encore l'eau repousser les énormes pilotis que mille bras vigoureux s'efforcent de retenir sous les flots courroucés, qui se hâtent de revomir ces masses étrangères : sans cesse on les entasse, et sans cesse l'onde

- 180 Nequaquam nobis divinitus esse creatam
Naturam mundi, quæ tanta est prædita culpa :
Quæ tibi posterius, Memmi, faciemus aperta.
Nunc id quod superest de motibus expediemus.
Nunc locus est, ut opinor, in his illud quoque rebus
- 185 Confirmare tibi, nullam rem posse sua vi
Corpoream sursum ferri, sursumque meare.
Ne tibi dent in eo flammæ corpora fraudem :
Sursus enim vorsus gignuntur, et augmina sumunt;
Et sursum nitidæ fruges arbustaque crescunt,
- 190 Pondera, quantum in se est, quum deorsum cuncta ferantur.
Nec, quum subsiliunt ignes ad tecta domorum,
Et celeri flamma degustant tigna trabesque,
Sponte sua facere id, sine vi subigente, putandum est :
Quod genus, e nostro quum missus corpore sanguis
- 195 Emicat exsultans alte, spargitque cruorem.
Nonne vides etiam quanta vi tigna trabesque
Respuat humor aquæ? Nam quam magi' mersimus altum
Directa, et magna vi multi pressimus ægre,
Tam cupide sursum revomit magis, atque remittit,

les rejette, et les fait surnager plus qu'à demi au-dessus de sa surface écumante. Tu ne doutes pas cependant que, par leur propre pesanteur, ces corps ne descendent dans le vide. Il en est ainsi de la flamme qui ne doit son essor qu'à une force étrangère, tandis que sa propre masse la contraint à se rapprocher du sol. Ne vois-tu pas, quoique légers, les brillants météores descendre du haut des airs à travers les voiles de la nuit, partout où le vide leur ouvre le passage (9) ? Ne vois-tu pas les étoiles, les astres, se détacher du ciel et se précipiter sur la terre ? et le soleil lui-même, du sommet de la voûte azurée, précipiter des torrents de chaleur et de lumière dont il inonde l'espace ? Enfin, vois la foudre, à travers les nuages qu'elle brise, s'ouvrir rapidement une route sur la terre ébranlée de son fracas.

Cependant, observons que les éléments, infidèles à leurs cours perpendiculaires, en tombant vers les régions inférieures s'écartent insensiblement de leur ligne verticale,

- 200 Plus ut parte foras emergant, exsiliantque;
 Nec tamen hæc, quantum est in se, dubitamus, opinor,
 Quin vacuum per inane deorsum cuncta ferantur.
 Sic igitur debent flammæ quoque posse per auras
 Aeris expressæ sursum succedere, quanquam
- 205 Pondera, quantum in se est, deorsum deducere pugnent.
 Nocturnasque faces cœli sublime volantes,
 Nonne vides longos flammarum ducere tractus,
 In quascunque dedit partes Natura meatum?
 Non cadere in terram stellas et sidera cernis?
- 210 Sol etiam summo de vertice dissupat omnes
 Ardorem in partes, et lumine conserit arva:
 In terras igitur quoque solis vergitur ardor;
 Transversosque volare per imbres fulmina cernis;
 Nunc hinc, nunc illinc abrupti nubibus ignes
- 215 Concursant; cadit in terras vis flammea volgo.
 Illud in his quoque te rebus cognoscere avemus:
 Corpora quum deorsum rectum per inane feruntur,
 Ponderibus propriis, incerto tempore ferme,

dans des temps et des espaces indéterminés ; mais ces déclinaisons sont si légères , qu'à peine ma muse peut-elle leur trouver un nom.

Les éléments , sans ces déviations secrètes , n'étant point repoussés tomberaient comme les gouttes de la pluie , et ne se heurtant jamais , ne pourraient se livrer aux luttes fécondes qui vivifient la nature.

Tu supposes , peut-être , que les éléments les plus pesants , attirés plus rapidement dans leur chute directe , tombent sur les plus légers , et par ce choc se procurent mutuellement un pouvoir créateur : c'est , ô Memmius , s'écarter du chemin de la vérité. Il est vrai qu'en traversant les fluides les corps redoublent de vitesse à raison de leur poids , parcequ'il est de la nature de l'onde ou de l'air de céder plus facilement aux corps les plus graves , et de n'opposer de résistance qu'en proportion du choc qu'ils ont reçu. Mais telle n'est pas l'essence du vide : il ne résiste à aucun corps ; il leur ouvre un passage également libre. Ainsi les purs éléments , quelle que soit l'inégalité

- Incertisque locis, spatio decedere paulum ,
 220 Tantum quod nomen mutatum dicere possis.
 Quod nisi declinare solerent , omnia deorsum ,
 Imbris uti guttæ , caderent per inane profundum ;
 Nec foret offensus natus , nec plaga creata
 Principiis ; ita nil unquam Natura creasset.
 225 Quod si forte aliquis credit graviora potesse
 Corpora , quo citius rectum per inane feruntur ,
 Incidere e supero levioribus , atque ita plagas
 Gignere , quæ possint genitales reddere motus ;
 Avius a vera longe ratione recedit.
 230 Nam per aquas quæcunque cadunt atque æra deorsum ,
 Hæc , pro ponderibus , casus celerare necesse est ;
 Propterea , quia corpus aquæ , naturaque tenuis
 Aeris haud possunt æque rem quamque morari :
 Sed citius cedunt gravioribus exsuperata.
 235 At contra nulli , de nulla parte , neque ullo
 Tempore inane potest vacuum subsistere rei ,

de leur masse , se meuvent avec une égale rapidité dans le vide , théâtre inactif de leur éternelle fécondité. Les corps les plus pesants ne peuvent donc , dans leur trajet, combattre ni se heurter avec les plus légers, et animer au hasard , par leur mobilité , la scène immense et variée de la nature.

Je le répète , ami , les éléments , par un oblique essor, s'écartent de leur ligne ; mais songe que ce détour est tellement insensible, qu'il ne peut être aperçu que par la pensée. Ne m'accuse pas , en établissant cette obliquité, d'imposer des lois à l'univers. Il est évident, et l'œil seul nous le révèle, que les objets pesants tombent en suivant une ligne perpendiculaire : mais l'organe le plus exquis suffirait-il pour décider si dans leur chute immense ils ne subissent pas une légère déviation ?

Dès l'éternité , si tous les mouvements dans la nature sont enchaînés, si la nécessité les fait naître régulièrement les uns des autres, si la déclinaison des éléments variant les combinaisons ne vient rompre l'enchaînement éternel.

Quin, sua quod natura petit, concedere pergat.

Omnia quapropter debent per inane quietum

Æque ponderibus non æquis concita ferri.

240 *Haud igitur poterunt levioribus incidere unquam*

Ex supero graviora ; neque ictus gignere per se ,

Qui varient motus per quos Natura genat res.

Quare etiam atque etiam paulum clinare necesse est

Corpora, nec plus quam minimum, ne fingere motus

245 *Obliquos videamur, et id res vera refutet.*

Namque hoc in promptu manifestumque esse videmus,

Pondera, quantum in se est , non posse obliqua meare ,

Ex supero quum præcipitant ; quod cernere possis.

Sed nihil omnino recta regione viai

250 *Declinare, quis est qui possit cernere, sese !*

Denique, si semper motus, connectitur omnis,

Et vetere exoritur semper novus ordine certo,

Nec declinando faciunt primordia motus

Principium quoddam, quod fati fœdera rumpat,

des causes et des effets (10), né d'un uniforme et unique principe, d'où vient cette liberté dont jouissent les êtres intelligents, ces déterminations soudaines et indépendantes, ce pouvoir d'éviter la douleur, d'appeler le plaisir, et d'arracher ainsi la volonté au destin ? Car nos actions ne sont dépendantes ni des temps, ni des lieux déterminés : elles naissent de notre volonté propre ; c'est elle qui donne le signal, et soumet les sens à son empire. Vois les coursiers fougueux à l'instant où la barrière s'ouvre ; ils frémissent de ne pouvoir atteindre le but au gré de leur bouillante ardeur. Il faut donc que tous les feux épars dans leurs membres se réunissent soudain pour obéir à l'ame. Tu le vois donc, le principe du mouvement est dans le cœur, la volonté avertit chaque organe, qui s'empresse d'obéir à sa loi souveraine.

Il n'en est pas ainsi quand une force étrangère nous attaque et nous soumet ; la masse du corps, entraînée sans notre participation jusqu'au moment où la volonté se ma-

- 255 Ex infinito ne causam causa sequatur :
 Libera per terras unde hæc animantibus exstat,
 Unde est hæc, inquam, fati avolsa voluntas,
 Per quam progredimur, quo ducit quemque voluptas,
 Declinamus item motus, nec tempore certo,
- 260 Nec regione loci certa, sed ubi ipsa tulit mens.
 Nam, dubio procul, his rebus sua cuique voluntas
 Principium dat ; et hinc motus per membra rigantur.
 Nonne vides etiam, patefactis tempore puncto
 Carceribus, non posse tamen prorumpere equorum
- 265 Vim cupidam tam desubito, quam mens avet ipsa !
 Omnis enim totum per corpus material
 Copia conquiri debet, concita per artus
 Omnes, ut studium mentis connexa sequatur ;
 Ut videas initum motus a corde creari,
- 270 Ex animique voluntate id procedere primum ;
 Inde dari porro per totum corpus et artus.
 Nec simile est, ut quum impulsus procedimus ictu,
 Viribus alterius magnis magnoque coactu :
 Nam tum materiam totius corporis omnem

ifeste, impose un frein au désordre, et comprime ce mouvement étranger. Tu le vois, quelles que soient ces causes extérieures qui agissent sur l'homme à son insu, il règne au fond du cœur une puissance qui réprime ces mouvements involontaires, et détourne à son gré le cours des choses, le modifie, ou l'anéantit.

Cette vérité nous décele, dans les principes de la matière, une affection différente de la pesanteur et du choc, qui est la source de notre liberté, il faut en convenir, car le plus léger effet n'existe pas sans cause. J'avouerai que la pesanteur régularise tous les mouvements, et les dispense d'être le fruit d'un choc et d'un pouvoir étranger; mais si l'âme n'a point pour mobile une force intime, si elle n'est point passive, elle doit à la *déclinaison*, au mouvement divergent de la matière, son intelligence et sa liberté.

Apprends encore que la masse des éléments n'a jamais été plus grande et plus faible qu'elle ne l'est aujourd'hui.

- 275 Perspicuum est, nobis invitis, ire rapiqué,
 Donicum eam refrænavit per membra voluntas.
 Jamne vides igitur, quanquam vis extra multos
 Pellit, et invitos cogit procedere sæpe,
 Præcipitesque rapit, tamen esse in pectore nostro
- 280 Quiddam, quod contra pugnare obstareque possit;
 Cujus ad arbitrium quoque copia material
 Cogitur interdum flecti per membra, per artus,
 Et projecta refrænatur, retroque residit!
- Quare in seminibus quoque idem fateare necesse est,
- 285 Esse aliam, præter plagas et pondera, causam
 Motibus, unde hæc est nobis innata potestas,
 De nihilo quoniam fieri nil posse videmus.
 Ponderus enim prohibet ne plagis omnia fiant,
 Externa quasi vi; sed ne mens ipsa necessum
- 290 Intestinum habeat cunctis in rebus agendis,
 Et devicta quasi cogatur ferre patique:
 Id facit exiguum *clinamen* principiorum,
 Nec regione loci certa, nec tempore certo.
- Nec stipata magis fuit unquam material
- 295 Copia, nec porro majoribus intervallis.

Les facultés, les mouvements dont ils sont doués, sont les mêmes que dans les siècles les plus reculés, et ils les conserveront éternellement. Les objets que la nature a coutume d'enfanter renaîtront d'âge en âge, asservis aux mêmes lois; présents et cachés alternativement aux scènes de la vie, ils recommenceront sans cesse leurs rôles éternels. Ne crains pas que la dissolution partielle des corps ébranle le grand Tout : aucune force ne peut en triompher; infini dans son pouvoir et dans son espace, il n'existe aucun lieu qui puisse recevoir les débris arrachés à son ensemble, ni qui facilite l'incursion d'éléments étrangers et ennemis. L'ordre et la puissance de la nature sont immuables, et laisseront le temps.

Ne sois pas surpris si, dans sa marche constante, l'univers paraît être immobile, ou ne recevoir d'autre impulsion que celle qui est propre à chaque individu; car les éléments créateurs se dérobent à nos sens. Leur mouvement doit être non moins insensible que leur masse, puisque la distance cache même à nos yeux l'essor des objets

Nam neque adaugescit quidquam, neque deperit inde.
 Quapropter, quo nunc in motu principiorum
 Corpora sunt, in eodem anteacta ætate fuere,
 Et posthac semper simili ratione ferentur.

300 Et quæ consuerunt gigni, gignentur eadem
 Conditione; et erunt, et crescent, inque valebunt,
 Quantum cuique datum est per fœdera Naturæ.
 Nec rerum summam commutare ulla potest vis.

• Nam neque quo possit genus ullum materiali
 305 Effugere ex Omni, quidquam est; neque rursus in Omne
 Unde coorta queat nova vis irrumpere, et omnem
 Naturam rerum mutare et vertere motus.

Illud in his rebus non est mirabile : quare,
 Omnia quum rerum primordia sint in motu,
 310 Summa tamen summa videatur stare quiete,
 Præterquam si quid proprio dat corpore motus.
 Omnis enim longe nostris ab sensibus infra
 Primorum natura jacet : quapropter, ubi illa

les plus sensibles. Vois sur les collines verdoyantes les brebis attirées par une herbe épaisse, où brillent encore les perles de la rosée. Les folâtres agneaux, enivrés d'un lait pur, bondissent à côté de leurs mères, et s'essaient à des lutttes innocentes (11). Ce mobile tableau se confond dans un vague lointain, et permet à nos yeux de distinguer le contraste de la verdure des gazons et de l'albâtre des troupeaux. Sous ses étendards flottants, vois-tu cette armée nombreuse franchir la plaine à grands pas? Tantôt des escadrons légers voltigent à côté des légions; tantôt ils s'élancent rapidement, en soulevant la poussière des glèbes. Les brillantes armures, les glaives font rejaillir les rayons du soleil; les champs se colorent du reflet de l'airain; le sol s'ébranle sous les pas tumultueux; les cris guerriers, répétés dans les rochers ténébreux, retentissent jusqu'aux voûtes du monde: et cependant, vue du sommet des montagnes, cette multitude agitée semble se confondre avec les sillons de la plaine.

- Cernere jam nequeas, motus quoque surpere debent;
 315 Præsertim quum, quæ possimus cernere, celent
 Sæpe tamen motus, spatio diducta locorum.
 Nam sæpe in colli tondentes pabula læta
 Lanigeræ reptant pecudes, quo quaque vocantes
 Invitant herbæ gemmantes rore recenti;
 320 Et satiati agni ludunt blandeque coniscant:
 Omnia quæ nobis longe confusa videntur,
 Et veluti in viridi candor consistere colli.
 Præterea magnæ legiones quum loca cursu
 Camporum complent, belli simulacra cientes;
 325 Et circumvolitant equites, mediosque repente
 Tramittunt valido quatientes impete campos;
 Fulgur ibi ad cælum se tollit, totaque circum
 Ære renidescit tellus, subterque virum vi
 Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
 330 Icti rejectant voces ad sidera mundi:
 Et tamen est quidam locus altis montibus, unde
 Stare videtur, et in campis consistere fulgur.

Explorons maintenant la différence des corps et la variété de leur configuration ; non qu'ils présentent de grandes différences dans leur forme , mais parceque les êtres qu'ils enfantent n'ont jamais de ressemblance parfaite. Cesse de t'étonner, en te rappelant que la masse des éléments est illimitée ; je t'ai déjà prouvé cette vérité. Tu concevras que la nature, en reproduisant les mêmes formes, ne peut retracer tous leurs contours avec une fidélité absolue.

Observe les humains, les muets habitants de l'onde, les reptiles armés d'écaillés, les féconds arbrisseaux, les monstres des forêts, l'innombrable famille des oiseaux, ceux qui habitent le bord des mers, des fleuves, des fontaines, des lacs, et les chantres solitaires du bocage ; compare les individus de chaque espèce, et tu reconnaîtras des différences sensibles. Et comment, sans le secours de ces nuances utiles, les mères reconnaîtraient-elles leur famille, et les enfants distingueraient-ils leurs mères ? Jamais l'instinct éloquent de la nature ne les trompe, et l'intelligence humaine ne peut rien de plus.

- Nunc age : jam deinceps cunctarum exordia rerum
 Qualia sint, et quam longe distantia formis,
 335 Percipe, multigenis quam sint variata figuris;
 Non quod multa parum simili sint prædita forma,
 Sed quia non volgo paria omnibus omnia constant.
 Nec mirum : nam quum sit eorum copia tanta,
 Ut neque finis, uti docui, neque summa sit ulla;
 340 Debent nimirum non omnibus omnia prorsum
 Esse pari filo, similique affecta figura.
 Præterea genus humanum, mutæque natantes
 Squammigerum pecudes, et læta arbusta, feræque,
 Et variæ volucres, lætantia quæ loca aquarum
 345 Concelebrant circum ripas, fontesque, lacusque;
 Et quæ pervolgant nemora avia pervolitantes :
 Horum unum quodvis generatim sumere perge;
 Invenies tamen inter se distare figuris.
 Nec ratione alia proles cognoscere matrem,
 350 Nec mater posset prolem : quod posse videmus,
 Nec minus atque homines inter se nota cluere.

Lorsqu'aux autels du sacrifice la hache sacrée frappe un jeune taureau, et fait jaillir de son cœur expirant un ruisseau de sang qui fume et bouillonne (12), sa mère, qui déjà n'est plus mère, s'échappe, parcourt les sinueux détours des bois, imprime la trace de ses pas rapides sur le sol mouvant : son regard attentif interroge tous les lieux ; elle leur demande le fils qu'on lui a ravi, et son cri lugubre fait retentir la forêt solitaire ; elle revient sans cesse à l'étable déserte ; immobile, elle semble l'interroger : ni les tendres saules, ni l'herbe rafraîchie par la rosée, ni les bords fleuris du fleuve accoutumé, ne la détournent de ses soins douloureux ; les jeunes troupeaux bondissant dans la prairie ne peuvent faire illusion à son cœur ; tant lui est connu l'objet de sa pénible recherche !

Le chevreau, dont la voix est encore tremblante, distingue sa mère dans la foule, et vers la brebis bêlante accourt le débile agneau. La nature leur apprend à connaître le sein qui les nourrit.

- Nam sæpe ante deum vitulus delubra decora
 Thuricremas propter mactatus concidit aras,
 Sanguinis exspirans calidum de pectore flumen :
 355 At mater, virides saltus orbata peragrans,
 Linqvit humi pedibus vestigia pressa bisulcis,
 Omnia convisans oculis loca, si queat usquam
 Conspicere amissum fœtum ; completque querelis
 Frondiferum nemus adsistens, et crebra revisit
 360 Ad stabulum, desiderio perfixa juvenci :
 Nec teneræ salices, atque herbæ rore vigentes,
 Fluminaque ulla queunt, summis labentia ripis,
 Oblectare animum subitamque avertere curam ;
 Nec vitulorum aliæ species per pabula læta
 335 Derivare queunt alio curaque levare :
 Usque adeo quiddam proprium notumque requirit.
 Præterea teneri tremulis cum vocibus hædi
 Cornigeras norunt matres, agnique petulci
 Balantum pecudes : ita, quod Natura reposcit,
 370 Ad sua quisque fere decurrunt ubera lactis.

Dans ces flots d'épis balancés par le zéphyr, tu n'en peux trouver deux d'une ressemblance exacte : ces différences sont encore plus sensibles dans ces innombrables coquillages qui colorent les flancs de la terre, aux lieux où jadis l'Océan fit gronder ses flots. Pourquoi les éléments ne subiraient-ils pas la même variété ? ils sont l'ouvrage de la nature aveugle, l'art ne les a point façonnés dans un moule commun. Ils doivent donc, sous des formes variées, nager balancés dans l'éternel espace. Ainsi tu devines pourquoi les traits de la foudre sont plus pénétrants que le feu sorti des corps terrestres : car, formés d'éléments plus subtils, ils traversent rapidement les issues interdites à des feux lourds et grossiers.

Pourquoi la corne offre-t-elle un passage aux traits de la lumière, tandis qu'elle l'interdit à l'onde ? sinon que la lumière, se composant d'éléments plus déliés, acquiert plus d'activité que le fluide aqueux.

- Postremo quodvis frumentum, non tamen omne
 Quodque suo in genere inter se simile esse videbis,
 Quin intercurrat quædam distantia formis :
 Concharumque genus parili ratione videmus
 375 Pingere telluris gremium, qua mollibus undis
 Litoris incurvi bibulam pavit æquor arenam.
 Quare etiam atque etiam simili ratione necesse est,
 Natura quoniam constant, neque facta manu sunt
 Unius ad certam formam primordia rerum,
 380 Dissimili inter se quædam volitare figura.
 Perfacile est jam animi ratione exsolvere nobis
 Quare fulmineus multo penetratior ignis,
 Quam noster fluat e tædis terrestribus ortus.
 Dicere enim possis cœlestem fulminis ignem
 385 Subtilem magis e parvis constare figuris,
 Atque ideo transire foramina, quæ nequit ignis
 Noster hic e lignis ortus, tædaque creatus.
 Præterea lumen per cornu transit; at imber
 Respuitur : quare? nisi luminis illa minora
 390 Corpora sunt, quam de quibus est liquor almus aquarum.

Le vin s'ouvre un chemin facile à travers les pores du filtre, et l'huile n'en sort que goutte à goutte ; parceque les sucs du fruit de l'olivier, formés de principes pesants, entrelacés, ne peuvent se diviser assez promptement pour envahir les veines tortueuses de la pierre, et se frayer une issue.

Si la suavité du miel et du lait dilate délicieusement les fibres du palais, et si l'âpre centaurée et l'amère absinthe les irritent et les déchirent, tu reconnais que les douces saveurs résultent d'éléments lisses et arrondis, et que l'amertume et l'âcreté naissent de la réunion de principes recourbés, qui, fortement enlacés dans leur forme angulaire, ne pénètrent au siège de la sensation qu'en déchirant le chatouilleux organe.

En un mot, la douleur et le plaisir que les objets nous ont éprouver par leur contact, dépendent de la configuration de leurs éléments : à moins que tu ne penses que

Et quamvis subito per colum vina videmus
Perfluere : at contra tardum cunctatur olivum,
Aut quia nimirum majoribus est elementis,
Aut magis hamatis inter se, perque plicatis.

395 Atque ideo fit uti non tam deducta repente
Inter se possint primordia singula quæque,
Singula per cujusque foramina permanare.

Huc accedit uti mellis lactisque liquores
Jucundo sensu linguae tractentur in ore ;

400 At contra tetra absinthii natura, ferique
Centaury, foedo pertorquent ora sapore :
Ut facile agnoscas e lævibus atque rotundis
Esse ea, quæ sensus jucunde tangere possunt ;
At contra, quæ amara atque aspera cunque videntur,

405 Hæc magis hamatis inter se nexa teneri,
Proptereaque solere vias rescindere nostris
Sensibus, introituque suo perrumpere corpus.

Omnia postremo bona sensibus, et mala tactu,
Dissimili inter se pugnant perfecta figura :

410 Ne tu forte putes serræ stridentis acerbum

l'aigre sifflement de la scie soit dû aux mêmes principes que les accords légers et suaves qui, sous les doigts mobiles et savants, s'exhalent avec mollesse des cordes de la lyre.

Peux-tu douer des mêmes éléments les exhalaisons fétides d'un cadavre dévoré par le feu, le safran doré de Cilicie qui parfume nos théâtres, et le suave encens destiné aux autels ?

Accorderas-tu les mêmes principes aux couleurs complaisantes, amies de l'œil, et à celles qui le fatiguent l'irritent, et lui arrachent des larmes ? Je le répète donc les corps destinés à nous procurer de douces sensations sont formés d'éléments ronds et polis, et les objets qui nous blessent renferment des éléments grossiers et anguleux.

Il existe aussi des principes qui, n'étant point absolument lisses ni recourbés, se hérissent de pointes saillantes qui, sans le déchirer, peuvent irriter l'organe (43) : telle sont les saveurs de la fécule et de l'aulnée.

Horrorem constare elementis lævibus æque
Ac musæa mele, per chordas organici quæ
Mobilibus digitis expergefata figurant.

Neu simili penetrare putes primordia forma
415 In nares hominum, quum tetra cadavera torrent,
Et quum scena croco Cilici perfusa recens est,
Araque Panchæos exhalat propter odores.

Neve bonos rerum simili constare colores
Semine constituas, oculos qui pascere possunt,
420 Et qui compungunt aciem lacrymareque cogunt;
Aut fœda specie tetri turpesque videntur.
Omnis enim sensus quæ mulcet causa juvatque,
Haud sine principali aliquo lævore creata est;
At contra, quæcunque molesta atque aspera constat,
425 Non aliquo sine materiæ squalore reperta est.

Sunt etiam quæ jam nec lævia jure putantur
Esse, neque omnino flexis mucronibus unca:
Sed magis angululis paulum prostantibus, et quæ
Titillare magis sensus, quam lædere possunt;
430 Fæcula jam quo de genere est, inulæque sapor.

LIVRE DEUXIÈME.

Enfin les flammes de l'été et les glaces de l'hiver nous laquent avec des aiguillons d'une conformation différente, le tact seul nous prouve cette vérité; le tact, grands dieux! aux présent de la nature! sens bienfaiteur répandu dans l'être entier, ému par l'objet étranger qui s'insinue en nos corps, ou par l'action extérieure qui nous frappe et nous branle; soit par la crise de la douleur et le désordre des principes trop vivement affectés, soit par l'aiguillon du plaisir, lorsque Vénus épanche les flots de la volupté. L'expérience aussi peut te convaincre à chaque instant de l'effet assuré du tact : ta main peut interroger toutes les parties de ton corps; ainsi, par la jouissance qu'on éprouve, par la souffrance qu'on endure, il est facile de deviner la forme des éléments. Les corps compactes et solides sont doués de principes recourbés, intimement unis, entrelacés comme des faisceaux. Tels sont l'indissoluble diamant, les durs rochers, les métaux inflexibles, et l'airain qui gémit sous le dur frottement des portes qu'il soutient.

Denique jam calidos ignes, gelidamque pruina,
Dissimili dentata modo compungere sensus
Corporis, indicio nobis est tactus uterque.

Tactus enim, tactus, proh divum numina sancta!
435 Corporis est sensus, vel quum res externa sese
Insinuat, vel quum lædit quæ in corpore nata est.
Aut juvat egrediens genitales per Veneris res;
Aut ex offensus quum turbant corpore in ipso
Semina, confunduntque inter se concita sensum :
440 Ut, si forte manu quamvis jam corporis ipse
Tute tibi partem ferias, æque experiare.
Quapropter longe formas distare necesse est
Principiis, varios quæ possint edere sensus.

Denique, quæ nobis durata ac spissa videntur,
445 Hæc magis hamatis inter sese esse necesse est,
Et quasi ramosis alte compacta teneri.
In quo jam genere in primis adamantina saxa
Prima acie constant, ictus contemnere sueta,
Et validi silices, ac duri robora ferri,
450 Æraque, quæ claustris restantia vociferantur.

Mais la forme lisse et sphérique appartient aux fluides ; leurs globules liquides ne peuvent se lier ; et , plus libres ils roulent aisément sur un plan incliné.

Les éléments du fluide que tu vois se dissiper rapidement , comme la flamme , la fumée , les nuages mouvans ne sont pas absolument lisses et sphériques , et ne sont pas non plus courbés et entrelacés ; car , malgré leur légèreté ils affectent nos organes et pénètrent les rochers. Arme-les de pointes plutôt que de crochets , et accorde-leur une forme mitoyenne qui occupe l'intervalle entre l'un et l'autre extrême.

Ne sois pas surpris de rencontrer des corps à la fois fluides et amers. Tels sont les flots de l'Océan , composés d'éléments polis , souples , arrondis , auxquels se mêlent des principes anguleux propres à exciter la douleur : cependant ils ne sont armés d'aucun crochet aigu ; leur forme sphérique et raboteuse leur suffit pour se rouler dans le lit des mers et blesser notre organe.

*Illa autem debent ex lævibus atque rotundis
Esse magis, fluído quæ corpore liquida constant¹⁴ ;
Nec retinentur enim inter se glomeramina quæque ,
Et procursus item in præclive volubilis exstat.*

455 *Omnia postremo quæ puncto tempore cernis
Diffugere, ut fumum, nebulas, flammæque, necesse est,
Si minus omnia sunt e lævibus atque rotundis,
At non esse tamen perplexis indupedita ,
Pungere uti possint corpus penetrareque saxa ;
460 Nec tamen hæere inter se, quod quisque videmus
Sentibus esse datum ; facile ut cognoscere possis
Non e perplexis, sed acutis esse elementis.*

*Sed quod amara vides eadem, quæ fluida constant,
Sudor uti maris est, minime id mirabile habendum.*

465 *Nam quod fluidum est, e lævibus atque rotundis
Est : at lævibus atque rotundis mista doloris
Corpora : nec tamen hæc retineri hamata necessum est ;
Scilicet esse globosa, tamen quum squalida constant,
Provolvi simul ut possint, et lædere sensus.*

cherches — tu la preuve de ce mélange qui donne à l'éau son amertume et sa fluidité ? examine les parties de ses éléments séparés. L'eau des mers s'adoucit en s'infiltrant dans le sein de la terre pour retourner à la source des fleuves (15) ; car ses principes amers, inégaux, raboteux, s'accrochent dans les pores sinueux du sol, et débarrassent l'on le de son âcreté.

Une autre vérité se lie à ce système, et le confirme par une preuve nouvelle : les éléments sont toujours limités dans leurs formes. Autrement leur grandeur pourrait être infinie. Et ces corps, dans leur ténuité extrême, ne sont pas aptes à revêtir des figures nombreuses. Suppose-les divisés en trois ; réduis-les en portions plus petites encore ; applique à ces parties toutes les dispositions que l'imagination peut assigner ; place-les dans tous les sens, en ligne droite ou horizontale, debout ou renversés : et si tu veux varier leurs figures, il te faudra supposer de nouvelles parties

- 470 Et quo mista putes magis aspera lævibus esse
Principiis, unde est Neptuni corpus acerbum,
Est ratio discernendi, seorsumque videndi.
Humor dulcit, ubi per terras crebrius idem
Percolatur, ut in foveam fluat, ac mansuescat.
- 475 Linquit enim supera tetri primordia viri
Aspera, quo magis in terris hærescere possunt.
Quod quoniam docui, pergā connectere rem, quæ
Ex hoc apta fidem ducit : primordia rerum
Finita variare figurarum ratione.
- 480 Quod si non ita sit, rursum jam semina quædam
Esse infinito debebunt corporis auctu.
Namque in eadem una cujusque brevitate
Corporis, inter se multum variare figuræ
Non possunt. Fac enim minimis e partibus esse
- 485 Corpora prima ; tribus vel paulo pluribus auge :
Nempe ubi eas partes unius corporis omnes,
Summa atque ima locans, transmutans dextera lævis,
Omnimodis expertus eris, quam quisque det ordo
Formai speciem totius corporis ejus ;
- 490 Quod superest, si forte voles variare figuras,

jusqu'à l'infini. Tu ne peux donc multiplier les formes d'éléments sans en accroître le volume, ni leur attribuer une multitude infinie d'aspects sans lui donner une grandeur incommensurable, et ma muse t'en a déjà prouvé l'impossibilité.

En effet, les précieux tissus de l'Orient, la pourpre de Mélibée, que la Thessalie emprunte à de brillants coquillages, la roue dorée qu'étale l'oiseau de Junon, seraient bientôt effacés par un coloris plus éclatant. Séduits par une perfection toujours croissante, tous les goûts s'émousseraient, on dédaignerait le parfum de la myrrhe et la douce saveur du miel. Le cygne mélodieux, le dieu même de l'harmonie, seraient bientôt réduits à un silence honteux, puisque des sensations toujours plus agréables succéderaient sans interruption. Mais la progression de qualités désagréables devrait aussi s'accroître à l'infini : les yeux, l'odorat, le goût et l'ouïe devraient les redouter sans cesse. Mais comme l'expérience dément ces écarts d'

Addendum partes alias erit; inde sequetur

Adsimili ratione, alias ut postulet ordo,

Si tu forte voles etiam variare figuras.

Ergo formai novitatem corporis augmen

495 Subsequitur : quare non est ut credere possis,

Esse infinitis distantia semina formis,

Ne quædam cogas immani maximitate

Esse : supra quod jam docui non posse probari.

Jam tibi barbaricæ vestes, Melibœaque fulgens

500 Purpura Thessalico concharum tincta colore, et

Aurea pavonum ridenti imbuta lepore

Sæcla, novo rerum superata colore jacerent :

Et contemptus odor myrrhæ, mellisque saporis,

Et cynea melle, Phœbeaque dædala chordis

505 Carmina, consimili ratione oppressa silerent :

Namque aliis aliud præstantius exoreretur.

Cedere item retro possent in deteriores

Omnia sic partes, ut diximus in meliores.

Namque aliis aliud retro quoque tetrius esset

510 Naribus, auribus atque oculis orisque saporis.

nature , et que les qualités apparentes des corps ont des limites invariables, la configuration des éléments doit aussi avoir les siennes.

Depuis la chaleur dévorante des étés jusqu'aux glaces d'hivers , un espace remplit l'intervalle. Le chaud et le froid siègent à ses limites, la tiédeur habite le centre commun. Ainsi les qualités sensibles des objets sont finies, puisque ici elles ont pour bornes, d'un côté, les feux brûlants, et de l'autre les âpres frimas.

Mais les figures des éléments étant limitées, leur nombre n'est nécessairement infini dans chaque classe de figures semblables ; et s'il n'en était ainsi, l'univers (comme je l'ai déjà prouvé) serait borné lui-même dans son immense étendue. Apprends, Memmius, et peu de mots me suffiront, apprends que les éléments ne doivent qu'à leur infinité la puissance de renouveler éternellement les chocs et les courses fécondes qui entretiennent la scène vivante de l'univers.

*Quæ quoniam non sunt in rebus reddita, certa et
Finis utrinque tenet summam, fateare necesse est
Materiam quoque finitis differre figuris.*

Denique, ab ignibus ad gelidas, hiemisque pruinas
515 Finitum est, retroque pari ratione remensum est.
Finit enim calor, ac frigus, mediique tepores
Inter utrumque jacent, explentes ordine summam.
Ergo finita distant ratione creata ;
Ancipiti quoniam mucrone utrinque notantur,
520 Hinc flammis, illinc rigidis incessa pruinis.

Quod quoniam docui, pergam connectere rem, quæ
Ex hoc apta fidem ducit : primordia rerum ,
Inter se simili quæ sunt perfecta figura ,
Infinita cluere ; etenim. distantia quum sit
525 Formarum finita, necesse est, quæ similes sint ,
Esse infinitas : aut summam materiai
Finitam constare : id quod non esse probavi.
Quod quoniam docui, nunc sua illoquis, age, paucis
Versibus ostendam, corpuscula materiai
530 Ex infinito summam rerum usque tenere ,
Undique protelo p'agarum continuato.

Si tu remarques que la nature semble ne pas distribuer également ses largesses, et paraît moins féconde dans la reproduction de plusieurs espèces, songe que, loin de nos yeux, dans d'autres climats, elle leur accorde ce qu'elle leur refuse ici. Tel est l'énorme quadrupède à la trompe adroite et flexible ; à peine un seul vient-il nous étonner par son aspect imprévu, tandis que dans l'Inde leur foule est si nombreuse, qu'ils forment autour des cités d'impenétrables remparts d'ivoire.

Mais quand il serait vrai que la nature permit l'existence d'un être dont le reste du monde n'offrirait point le semblable, si les principes destinés à le former ne sont pas infinis dans leur nombre, comment cet être privilégié peut-il avoir reçu la vie, peut-il s'accroître et s'alimenter ? étranger à l'ordre de la nature, elle serait inféconde pour lui.

Supposez, j'y consens, que les éléments de ce corps unique soient bornés : après sa dissolution, ces éléments égarés, perdus dans le vaste océan des flots de la matière,

- Nam, quod rara vides magis esse animalia quædam,
 Fœcundamque minus naturam cernis in illis ;
 At regione, locoque alio, terrisque remotis ,
 535 Multa licet genere esse in eo, numerumque repleti.
 Sicuti quadrupedum cum primis esse videmus
 In genere anguimanos elephantos, India quorum
 Millibus a multis vallo munitur eburno,
 Ut penitus nequeat penetrari : tanta ferarum
 540 Vis est, quarum nos perpauca exempla videmus.
 Sed tamen id quoque uti concedam, quam libet, esto
 Unica res quædam, na ivo corpore sola,
 Cui similis toto ter arum non sit in orbe :
 Infinita tamen nisi crit vis materiali
 545 Unde ea progigni possit concepta : errari
 Non poterit, neque, quod superest, procreescere alique.
 Quippe etenim sumant oculi, finita per omne
 Corpora jactari unius genitalia rei ;
 Unde, ubi, qua vi, et quo pacto congressa coibunt
 550 Materiæ tanto in pelago, turbaque aliena !

iront-ils se rassembler et reparaitre dans leur premier état ? Par quelle force, dans quel lieu se réuniront-ils ? la nature s'y oppose. Au contraire, ainsi qu'on voit, après la tempête, la mer grondant encore rejeter des bancs, des débris, des vernails, des antennes, des mâts, dispersés et flottant sur la vaste étendue de sa plaine mouvante, comme pour empêcher les mortels de se défier de sa surface riante et de craindre l'orage, même quand le ciel est serein ; ainsi les principes élémentaires, si leur nombre n'était infini, baignés, confondus, nageraient éternellement dispersés dans les gouffres de l'espace. Quand le hasard les réunirait un moment ; ce vain assemblage ne pourrait ni s'accroître ni se maintenir. Mais comme l'expérience te prouve chaque jour la formation et le progrès de tous les corps, tu dois reconnaître que chaque espèce ne s'entretient que par un nombre infini d'éléments créateurs.

Aussi les mouvements destructifs ne peuvent obtenir un triomphe absolu sur les corps, ni ensevelir la vie éternelle-

- Non, ut opinor, habent rationem conciliandi :
 Sed quasi. naufragiis magnis multisque coortis,
 Disjectare solet in agnum mare transtra, gubernas,
 Antennas, proram, males, tonsasque natantes,
 555 Per terrarum omnes oras fluitantia aplustra ;
 Ut videantur, in indid iam mortalibus edant,
 Infidi maris insidias, viresque dolumque
 Ut vitare velint, neve ullo tempore credant,
 Subdola quum ridet placidi pellacia ponti :
 560 Sic tibi, si finita semel primordia quædam
 Constitues ævum debebunt sparsa per omne
 Disjectare motus diversi materiali :
 Nunquam in concilium ut possint compulsa coire,
 Nec remorari in concilio, nec crescere adaucta.
 565 Quorum utramque palam fieri manifesta docet res,
 Et res progigni, et genitas procreare posse.
 Esse igitur, genere in quovis, primordia rerum
 Infinita palam est, unde omnia suppeditantur.
 Nec superare queunt motus utique exitiales
 570 Perpetuo, neque in æternum sepelire salutem ;

ment ; l'ascendant créateur ne peut non plus assurer à ses œuvres une durée sans bornes. Entre ces principes ennemis règne, depuis l'éternité, une guerre active, soutenue avec une chance égale de succès et de revers. Au moment où l'existence s'allume pour les uns, elle s'éteint pour les autres : aussi la tendre aurore et la lugubre nuit ne voient jamais la terre sans entendre les cris de l'enfant qui passe le seuil de la vie, et les sanglots de la douleur qui se courbe sur un cercueil (16).

Mais une importante vérité doit se graver dans ta pensée : il n'existe aucun corps formé d'une seule espèce de principes, aucun qui ne soit enfanté par un mélange d'éléments ; aussi plus un corps a de qualités diverses, plus il abonde en principes de figures différentes.

D'abord, interrogeons la terre : elle renferme les éléments de ces grands fleuves dont les flots rapides alimentent sans cesse les vastes mers ; elle emprisonne aussi les principes

Nec porro rerum genitales, auctificque
Motus perpetuo possunt servare creata.
Sic æquo geritur certamine principiorum
Ex infinito contractum tempore bellum.

575 Nunc hic, nunc illic superant vitalia rerum,
Et superantur item : miscetur funere vagor,
Quem pueri tollunt visentes luminis oras ;
Nec nox ulla diem, neque noctem aurora secuta est,
Quæ non audierit mistos vagitibus ægris

580 Ploratus, mortis comites et funeris atri.

Illud in his obsignatum quoque rebus habere
Convenit, et memori mandatum mente tenere :
Nil esse in promptu, quorum natura tenetur,
Quod genere ex uno consistat principiorum ;

585 Nec quidquam, quod non permisto semine constet.
Et quam quidque magis multas vis possidet in se,
Atque potestates ; ita pluria principiorum
In sese genera, ac varias docet esse figuras.

Principio tellus habet in se corpora prima,
590 Unde mare immensum volventes flumina fontes
Assidue renovent : habet ignes unde oriantur.

de ces feux qui dévorent ses entrailles, et qu'elle vomit en tourbillons ardents arrachés des gouffres de l'impétueux Étna. C'est aussi dans ses flancs que se nourrissent les germes de ces brillants végétaux et des fruits dont elle nourrit les humains, et de ces frais pâturages, aliment renaissant des troupeaux et de la bête sauvage.

Telle est l'illustre origine de son titre de mère des lieux (17), de mère des hommes et de tous les êtres. L'ingénieuse fiction des poètes de l'antique Hellénie la place sur un char traîné par des lions : C'est ainsi, disaient-ils, que, suspendue dans les champs aériens, sa masse ne repose sur aucune autre terre ; à son joug apprivoisés, les monstres furieux offrent l'emblème des soins bienfaisants de l'amour paternel, qui triomphent des caractères les plus farouches. Le front de la déesse est couronné de tours et de murailles, comme la surface de la terre est couverte de forteresses et de cités. Cette belliqueuse image, promenée au milieu d'un peuple religieux, inspire encore l'épouvante. Selon l'usage antique et solennel, toutes les nations lui don-

Nam multis succensa locis ardent sola terræ :

Eximiis vero furit ignibus impetus Ætnæ.

Tum porro nitidas fruges, arbustaque læta

595 Gentibus humanis habet unde exto lere possit ;

Unde etiam fluidas frondes, et pabula læta

Montivago generi possit præbere ferarum.

Quare magna deum mater, materque ferarum ,

Et nostri genitrix hæc dicta est corporis una.

600 Hanc veteres Graium docti cecinere poetæ

Sublimem in curru bijugos agitare leones ;

Aeris in spatio magnam pendere docentes

Tellurem, neque posse in terra sistere terram.

Adjunxere feras ; quia, quamvis effera, proles

605 Officiis debet molliri victa parentum :

Muralique caput summum cinxere corona ;

Eximiis munita locis quod sustinet urbes :

Quo nunc insigni per magnas prædita terras

Horrifice fertur divinæ matris iugo.

610 Hanc variæ gentes, antiquo more sacrorum ,

nent le nom d'*Iléenne*, et composent son cortège de Phrygiens, peuple cultivateur à qui le genre humain doit les trésors des moissons. Des prêtres mutilés l'environnent leçon terrible pour les mortels qui outragent la Divinité dans leur mère, et opposent l'ingratitude aux bienfaits paternels; ils ne verront jamais leur race se perpétuer dans les champs de la vie. Ces vils prêtres frappent en mesure des tambours et des cymbales retentissantes; ils font mugir le sinueux cornet au son rauque et menaçant, et les accents aigus de leur flûte phrygienne répandent la terreur. Leurs bras furieux agitent des dards homicides, afin que ce sinistre appareil, en imprimant l'effroi dans le cœur du vulgaire impie, le ramène à la vertu par la crainte divine.

Tandis que, portée à travers les opulentes cités, la muette déesse verse aux crédules mortels les bienfaits de sa présence (48), les métaux précieux, les plus riches présents s'entassent sur sa route. Elle avance au milieu de roses et des fleurs, dont le doux parfum s'élève en nuage odorant autour de l'image divine.

- Idæam vocitant matrem, Phrygiasque catervas
 Dant comites, quia primum ex illis finibus edunt
 Per terrarum orbem fuges coepisse creari.
 Gallos attribunt; quibus, numen qui violant
 615 Matris, et ingrati genitoribus inventi sint,
 Significare volunt indignos esse potandos,
 Vivam progeniem qui in oras luminis edant.
 Tympana tanta tonant palmis, et cymbala circum
 Concava, rancisonoque minantur cornua cantu,
 620 Et Phrygio stimulat numero cava tibia voces:
 Telaque præportant, violenti signa furoris,
 Ingratos animos, atque impleta pectora volgi
 Contrerrere metu quæ possint numine divæ.
 Ergo quum primum, magnas invecta per urbes,
 625 Munificat tacita mortales muta salute,
 Ære atque argento sternunt iter omne viarum.
 Largifica stipe ditantes; ninguntque rosarum
 Floribus, umbrantes matrem comitumque catervas.

Alors, la main armée, s'avancent des Curètes (19) nés
 aux champs de la Phrygie : ils jouent avec des chaînes,
 bondissent, se frappent en mesure, et contemplent avec
 joie leur sang qui ruisselle ; une aigrette bruyante s'agite
 sur leur front terrible ; ils rappellent ainsi ces antiques Cu-
 rètes dont les murmures, mêlés au choc de l'airain frappé
 contre l'airain, retentissaient dans la Crète autour du ber-
 ceau de Jupiter, de peur que Saturne, averti par les cris
 du divin enfant, ne découvrit le pieux larcin, et, le dévo-
 rant de sa dent féroce, ne portât une éternelle blessure au
 cœur de sa mère. Peut-être la déesse, environnée ainsi de
 guerriers, annonce que tout mortel doit être prêt à défendre
 sa patrie, et doit se rendre à la fois le soutien et la gloire
 de ses parents.

Quel que soit le charme de ces ingénieuses fictions, l'aus-
 tère raison les repousse loin d'elle : elle sait qu'il est de
 l'essence des dieux de couler leur immortalité dans un calme
 imperturbable. Loin de nous, étrangers à notre sort, libres

Hic armata manus (*Curetas* nomine Graii

630 Quos memorant *Phrygios*) inter se forte catenas
 Ludunt, in numerumque exsultant, sanguine iæti; et
 Ter ificas capitum quatientes nomine cristas,
 Dictæos referunt *Caretus*, qui Jovis illum
 Vagitum in Creta quondam occultasse feruntur :

635 Quum pueri circum puerum pernice chorea,
 Armati in numerum pulsarent æribus æra,
 Ne Saturnus eum malis mandaret adeptus,
 Æternumque daret matri sub pectore volnus.
 Propterea magnam armati matrem conitantur,

640 Aut quia significant divam prædicere, ut armis
 Ac virtute velint patriam defendere terram,
 Præsidioque parent decorique parentibus esse.

Quæ bene et eximie quamvis disposita ferantur,
 Longe sunt tamen a vera ratione repulsa ;

645 Omnis enim per se divum natura necesse est
 Immortali ævo summa cum pace fruatur,
 Semota a nostris rebus sejunctaque longe.

de douleurs, de périls, suffisant eux-mêmes à leur félicité ; n'attendant rien des mortels, ils ne sont ni touchés de nos vertus, ni courroucés de nos crimes.

Quant à la terre personnifiée par la poésie, elle n'a jamais été qu'un vaste amas de matière dépourvue de sentiment : les productions dont elle se pare ne sont dues qu'à la combinaison et à l'énergie féconde des éléments divers renfermés dans son sein. Cependant, si tu veux animer le monde, donne aux flots le nom de Neptune, vois Cérès dans les moissons, Bacchus dans ton breuvage ; substitue ces titres à leurs simples noms ; érige, s'il le faut, la terre en déité, mère des immortels : j'y consens, pourvu que, sous l'allégorie, apparaisse la vérité.

Mais rentrons dans la carrière : le timide animal qui porte la laine, le quadrupède belliqueux, les troupeaux armés de cornes, respirant le même air, abreuvés aux mêmes ruisseaux, nourris dans les mêmes pâturages, n'en conservent pas moins la différence de leurs espèces : chacun d'eux garde héréditairement ses goûts, ses mœurs, ses plaisirs ; nul ne sort des limites tracées par la nature : les eaux des sources,

- Nam privata dolore omni, privata periculis,
 Ipsa suis pollens opibus, nihil indiga nostri,
 650 Nec bene promeritis capitur, nec tangitur ira.
 Terra quidem vero caret omni tempore sensu :
 Sed quia multarum potitur primordia rerum,
 Multa modis multis effert in lumina solis.
 Hic si quis mare Neptunum, Cereremque vocare
 655 Constituet fruges, et Bacchi nomine abuti
 Mavolt, quam laticis proprium proferre vocamen ;
 Concedamus ut hic terrarum dictitet orbem
 Esse deum matrem, dum re non sit tamen apse.
 Sæpe itaque ex uno tondentes gramina campo
 660 Lanigeræ pecudes et equorum duellica proles,
 Buccheriæque greges, sub eodem tegmine cœli,
 Ex unoque siti sedantes flumine aquai,
 Dissimili vivunt specie, retinentque parentum
 Naturam, et mores generatim quæque imitantur :

es herbes des prairies renfermaient donc des molécules douées de différentes propriétés.

Ajoute que tout être se compose de sang, d'os, de veines, de fluide, de chaleur, de viscères, de nerfs, dont la différence naît de la combinaison et de la diversité de leurs principes élémentaires.

Mais les objets combustibles ne renferment-ils point les principes du feu, des étincelles, de la cendre, de la fumée? Examine attentivement ces substances déjà formées, et tu les trouveras remplies de germes de mille corps différents.

Enfin il est des objets dont les émanations affectent à la fois le goût et l'odorat : telles sont les victimes que le coupable offre aux autels pour expier ses forfaits. Qui peut douter de la diversité des éléments qui composent ces corps? car les parfums s'introduisent dans nos organes par des issues différentes des voies destinées à la saveur. La dissemblance entre l'odeur et la saveur naît donc de la différence dans la combinaison et la configuration de leurs principes.

665 Tanta est in quovis genere herbæ material
Dissimilis ratio, tanta est in flumine quoque.

Jam vero, quamvis animantem ex omnibus unam
Ossa, cruor, venæ, calor, humor, viscera, nervi
Constituunt, quæ sunt porro distantia longe

670 Dissimili perfecta figura principiorum.

Tum porro quæcunque igni flammata cremantur,
Si nil præterea, tamen ex se ea corpora tradunt,
Unde ignem jacere et lumen summittere possint,
Scintillasque agere, ac late differre favillam.

675 Cætera consilimi mentis ratione peragrans,
Invenies intus multarum semina rerum
Corpore celare, et varias cohibere figuras.

Denique multa vides quibus et odor et sapor una
Reddita sunt, quum adoles : imprimis pleraque dona,

680 Religionem animum turpi quum tangere parto.

Hæc igitur variis debent constare figuris :
Nidor enim penetrat qua succus non it in artus :

Ainsi le même corps renferme, sous une apparence uniforme, des molécules opposées : il n'est, en un mot, que le résultat d'un assemblage d'éléments homogènes, mais différents dans leurs formes.

Dans ces vers que t'offre ma muse, tu vois des caractères communs à plusieurs mots ; cependant tu reconnais quelle différence existe entre le sens des mots et des vers . ils peuvent toutefois être composés des mêmes syllabes et des mêmes types ; mais leur masse n'est point le résultat d'une même combinaison. Ainsi, quoique les corps répandus dans la nature soient formés de principes communs, leur assemblage diffère dans sa forme et ses propriétés : avoue-le donc ; les hommes, les forêts, les moissons, ne sont pas produits par une même combinaison d'éléments.

Garde-toi de croire, cependant, que les éléments de toute espèce puissent s'allier, et tenter de prendre toutes les formes : car tu verrais l'univers se surcharger de monstres : tu verrais des corps à la fois hommes et bêtes féroces , de

Succus item seorsum et rerum sapor insinuat
Sensibus, ut noscas primis differre figuris.

685 Dissimiles igitur formæ glomeramen in unum
Conviniunt, et res permisto semine constant.

Quin etiam passim nostris in versibus ipsis
Multa elementa vides multis communia verbis ;
Quum tamen inter se versus ac verba necesse est

690 Confiteare alia ex aliis constare elementis.
Non quod multa parum communis littera currat,
Aut nulla in eis duo sint ex omnibus isdem ;
Sed quia non volgo paria omnibus omnia constant.
Sic alii in rebus item communia multa

695 Multarum rerum quum sint primordia, longe
Dissimili tamen inter se consistere summa
Possunt : ut merito ex aliis consare ferantur
Humanum genus ac truges, arbustaque læta.

Nec tamen omni odis connecti posse putandum est

700 Omnia : nam volgo fieri portenta videres ;
Semi eras hominum species existeret, et altos
Interdum ramos egigni corpore vivo ;

is feuillages croître
 es de l'hôte des flots
 re; et la Chimère ho
 e envenimée, dévor
 aux prodiges n'afflige
 des lois invariables
 ant, et transmet pou
 gu de la nature.

Cet ordre est étern
 e d'aliments comp
 propre substance, qu
 ètent la force, et r
 re : mais les parti
 ec elle, recevoir l'i
 éateur, la nature s'
 éloigne, ou les ren
 Ne crois pas que co
 is; elle s'étend à tou
 es. Comme les objets

- Multaque connecti
 Tum flammam tetr
 706 Pascere Naturam p
 Quorum nil fieri m
 Seminibus certis, c
 Con-ervare genus c
 Scilicet id certa
 710 Nam sua cuique, c
 Corpora discedunt,
 Efficiunt motus : a
 Rejicere in terras
 Corporibus fugiunt
 715 Quæ neque connecti
 Vitales motus cons
 Sed ne forte put
 Legibus his eadem
 Nam, veluti tota n
 720 Inter se genitæ res

éléments présentent diverses configurations : non parce que les principes constitutifs sont doués d'une grande variété (2) mais parce que les masses qu'ils composent, soumises à de nombreuses modifications, ne peuvent être d'une exacte ressemblance. Leurs éléments étant divers, varient nécessairement de leurs distances, leurs chocs, leurs directions et leurs rencontres, leurs liens et leur rapidité. telles sont les qualités qui, séparant la chaîne des êtres, nous empêchent de confondre entre elles les espèces animées, l'océan avec la terre, le globe avec les cieux.

Poursuis, ô Memmius ! et recueille les fruits de mes travaux. Garde-toi de croire que la blancheur du lis, la teinte sombre de l'ébène, ou les divers coloris dont les objets brillent à tes yeux, soient le résultat de la couleur de leurs éléments : les éléments ne sont point colorés, aucune nuance ne les distingue.

Quelle est ton erreur, si tu penses que les éléments peuvent exister sans cette qualité ! Regarde l'infortuné

Dissimili constare figura principiorum :

*Non quod multa parum simili sint prædita forma,
Sed quia non volgo paria omnibus omnia constant ;
Semina quum porro distent, differre necesse est*

725 *Intervalla, vias, connexus, pondera, plagas,
Concursus, motus : quæ non animalia solum
Corpora sejungunt, sed terras ac mare totum
Secernunt, cælumque a terris omne retentant.*

Nunc age, dicta meo dulci quæsitâ labore

730 *Percipe : ne forte hæc albis ex alba rearis
Principiis esse, ante oculos quæ candida cernis ;
Aut ea quæ nigrant nigro de semine nata ;
Neve, alium quemvis quæ sunt induta colorem ;
Propterea gerere hunc credas, quod material*

735 *Corpora consimili sint ejus tincta colore.
Nullus enim color est omnino material
Corporibus, neque par rebus, neque denique dispar.*

*In quæ corpora si nullus tibi forte videtur
Posse animi injectus fieri, procul avius erras.*

740 *Nam quum cæcigeni, solis qui lumina nunquam*

Il n'a jamais entr'ouvert sa débile paupière à la clarté des objets : l'habitude pour lui enseigne au tact à discerner les objets que l'œil n'aperçoit pas. Ainsi, par la pensée, nous nous représentons les éléments sans les doter de couleurs. Enfin des corps que nous touchons pendant la nuit, l'éclat est entièrement effacé.

Mais joignons à l'expérience le pouvoir de la raison. Il n'est point de couleur qui ne soit apte à varier ses reflets, à changer entièrement. Ces variations ne peuvent être suivies par les éléments, qui, s'ils n'étaient inaltérables, précipiteraient l'univers dans le néant, puisque les corps ne peuvent franchir les limites de leur nature sans perdre leur première existence. Ne crois donc pas que les principes de la matière soient colorés : sinon il faudrait admettre le désordre et la destruction de l'univers.

Cependant, s'ils sont eux-mêmes privés de tout coloris, ils sont doués de différentes propriétés qui produisent et varient les couleurs à l'infini. Il faut donc explorer attentivement leur mélange, leur essor et leur situation. Tu connais

Aspexere, tamen cognoscant corpora tactu,
Ex ineunte ævo, nullo continetæ colore;
Scire licet, menti quoque nostræ corpora posse
Verti in notitiam nullo circumlita fuco.

745 Denique nos ipsi, cæcis quæcunque tenebris
Tangimus, haud ullo solummodo tincta colore.

Quod quoniam vinco fieri, nunc esse docebo.

Omnis enim color omnino mutatur in omnes;
Quod facere haud ullo debent primordia pacto:

750 Immutabile enim quiddam superare necesse est,
Ne res ad nihilum redigantur funditus omnes.

Nam, quodcumque suis mutatum finibus exit,
Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante.

Proinde colore cave contingas semina rerum,

755 Ne tibi res redeant ad nilum funditus omnes.

Præterea, si nulla coloris principii est

Reddita natura; at variis sunt prædita formis

E quibus omnigenos gignunt, variantque colores.

Propterea magni quod refert semina quæque

par quel secret moyen l'objet qui naguère étalait la coule de l'ébène, revêt tout à coup l'éclat de l'ivoire ; pourquoi sombre azur des mers enlevé par les vents se soulève en écume blanchissante. Alors tu conviendras que, si les principes d'un corps qui te paraît noir s'agitent, se confondent s'ils altèrent leur ordre primitif ; si quelques éléments mobiles font place à d'autres éléments, la surface de ce corps brille d'un coloris nouveau : tandis que si les éléments des flots étaient azurés, jamais ils ne blanchiraient ; et , quelle que soient les perturbations de leur rapide mobilité, jamais leur surface ne se soulèverait en monceaux d'albâtre.

Prétends-tu que la couleur des mers, quoique pure, résulte d'éléments de coloris divers, comme, en réunissant des formes irrégulières, on peut obtenir un carré exact ? faudrait aussi, puisque nous distinguons l'irrégularité des figures qui composent le carré, que l'on discernât, soit dans la mer, soit dans d'autres objets dont la couleur est sa

- 760 Cum quibus et quali positura contineantur,
Et quos inter se dent motus accipiantque :
Perfacile extemplo rationem reddere possis,
Cur ea, quæ nigro fuerint paulo ante colore,
Marmoreo fieri possint candore repente :
- 765 Ut mare, quum magni commorunt æquora venti,
Vertitur in canos candenti marmore fluctus.
Dicere enim possis nigrum quod sæpe videmus,
Materies ubi permista est illius, et ordo
Principiis mutatus, et addita demptaque quædam ,
- 770 Continuo id fieri ut candens videatur et album :
Quod si cæruleis constarent æquora ponti
Seminibus, nullo possent albescere pacto.
Nam quocunque modo perturbes, cærulea quæ sint
Nunquam in marmoreum possunt migrare colorem.
- 775 Sin alio atque alio sunt semina tincta colore,
Quæ maris efficiunt unum purumque nitorem :
Ut sæpe ex aliis formis variisque figuris,
Efficitur quiddam quadratum, unæque figuræ :
Convenerat, uti in quadrato cernimus esse
- 780 Dissimiles formas, ita cernere in æquore ponti :

éclange, ces fragments de couleurs si dissemblables, et ont résulté la couleur dominante.

D'ailleurs, la variété des parties rassemblées sous une forme carrée n'altère point la régularité de la masse, tant que la moindre différence dans la couleur des éléments n'égalerait la couleur principale.

Enfin si, convaincu par mes discours, tu cesses d'attribuer des couleurs aux éléments des corps colorés, la raison qui t'obligeait d'attribuer à la blancheur ou à la noirceur des principes d'une couleur analogue, n'existe plus, et tu le vois; la blancheur sera plus facilement produite par des éléments sans coloris que par des éléments d'ébène, ou revêtus d'une couleur non moins opposée.

Que dis-je? puisque les couleurs n'existent que par la lumière, et que les éléments ne sont point soumis à son action, ils ne peuvent donc être doués d'aucun coloris : comment les couleurs éclateraient-elles dans les ténèbres, puis-que, toujours mobiles, elles varient leurs reflets selon

*Aut alio, in quovis uno puroque nitore
Di-similes longe inter se variosque colores.*

*Præterea, nihil officiunt obstantque figuræ
Dissimiles, quo quadratum minus omne sit extra :*

785 *At varii rerum impediunt prohibentque colores,
Quo minus esse uno possit res tota nitore.*

*Tum porro, quæ ducit et inlicit, ut tribuamus
Principiis rerum nonnunquam, causa, colores,
Occidit; ex albis quoniam non alba creantur :*

790 *Nec quæ nigra cluent, de nigris; sed variis de.
Quippe etenim multo proclivius exorientur
Candida de nullo, quam de nigrante colore,
Aut alio quovis, qui contra pugnet et obstet.*

Præterea, quoniam nequeunt sine luce colores

795 *Esse, neque in lucem existunt primordia rerum :
Sciri licet quam sint nullo velata colore.*

*Qualis enim cæcis poterit color esse tenebris,
Lumine qui mutatur in ipso, propterea quod
Recta aut obliqua percussus luce refulget !*

l'obliquité ou la masse de la clarté qui les frappe ? Tel le brillant collier qui ceint la gorge de la colombe, tantôt réfléchit les feux du rubis, et tantôt marie le vert de l'émeraude à l'azur céleste ; telle la queue épanouie du paon change ses riches couleurs selon les différents points d'où jaillit la clarté. Les couleurs, modifiées et ainsi asservies à la mobilité de la lumière, ne peuvent donc exister sans les rayons lumineux.

Observons que l'organe de la vue reçoit des impressions différentes, selon les diverses couleurs dont il est affecté (21), et que le tact est sensible à la seule forme des objets, et non à leur coloris. Avoue, ô Memnius, que les couleurs ne sont pas inhérentes aux éléments, et qu'ils n'ont besoin, pour produire des impressions diverses, que de formes variées.

Ne conviens-tu point d'ailleurs que la couleur des éléments est indépendante de leur forme ; que, quels que soient leurs contours, leurs variétés, ils peuvent posséder toutes les

800 Pluma columbarum quo pacto in sole videtur,
Quæ sita cervices circum collumque coronat,
Namque alias fit uti rubro sit clara pyropo :
Interdum quodam sensu fit uti videatur
Inter cæruleum virides miscere maragdos.

805 Caudaque pavonis, larga quum luce repleta est,
Consimili mutat ratione obversa colores.
Qui, quoniam quodam gignuntur luminis ictu,
Scilicet id sine eo fieri non posse putandum est.

Et quoniam plagæ quoddam genus excipit in se

810 Pupula, quum sentire colorem dicitur album,
Atque aliud porro, nigrum quum et cætera sentit,
Nec refert ea quæ tangis, quo forte colore
Prædita sint, verum quali magis apta figura :

815 Sed variis formis var antes edere tactus.

Præterea, quoniam non certis certa figuris
Est natura coloris, et omnia principiorum
Formamenta queunt in quovis esse nitore ;

couleurs? Pourquoi donc ce privilège n'appartient-il point aux corps qu'ils ont produits? pourquoi leur espèce leur assigne-t-elle invariablement leurs couleurs? pourquoi le sombre corbeau ne réjouit-il jamais la vue par un plumage argentin, et pourquoi les éléments du cygne ne lui impriment-ils jamais le reflet de l'ébène, ou le mélange de lugubres couleurs?

Enfin, ne vois-tu pas qu'en divisant un objet il se décolore, et qu'en l'atténuant son coloris décroît, s'efface et s'évanouit? Tel l'or, réduit en poudre, perd son lustre brillant; et la pourpre, plus éclatante encore, pâlit en se réduisant en fils déliés. L'expérience, ami, t'enseigne que les principes des corps se dépouillent de leur coloris avant même d'être réduits à leur état primitif.

La raison t'empêche d'attribuer le son et l'odeur à tous les corps (22), parceque tous n'affectent point l'odorat ou l'ouïe. Puisque plusieurs corps sont imperceptibles à nos sens, quelques-uns, sans doute, existent dénués de couleurs, comme il en est d'autres inaccessibles à l'ouïe et à

Cur ea quæ constant ex illis, non pariter sunt

820 Omnigenis perfusa coloribus in genere omni!
Conveniebat enim corvos quoque sæpe volantes
Ex albis album pennis jactare colorem,
Et nigros fieri nigro de semine cycnos,
Aut alio quovis uno varique colore.

825 Quin etiam, quanto in partes res quæque minutas
Distrahitur magis hoc magis est ut cernere possis
Evanescere paulatim stinguique colorem.

Ut fit, ubi in parvas partes discerpitur aurum,
Purpura, Pœniceusque color clarissimu' multo,
830 Filatim quum distractus disperdi ut omnis :
Noscere ut hinc possis, prius omnem efflare colorem
Particulas, quam discedant ad s. mina rerum.

Postremo, quoniam non omnia corpora vocem
Mittere concedis, neque odorem; propterea fit
835 Ut non omnibus attribuas sonitus et odores.
Sic, oculis quoniam non omnia cernere quimus,
Scire licet quædam tam constare orba colore,

l'odorat. Ton esprit pénétrant peut donc concevoir des corps privés de coloris, et appliquer ces lois aux éléments de la matière.

Ne crois pas que la couleur soit l'unique qualité refusée aux éléments; ils sont étrangers au froid et à la chaleur, dénués de saveur, de fluidité et d'émanation : tel est l'ordre de la nature. Ainsi, pour composer un doux parfum, en réunissant la myrrhe, la marjolaine et le nard précieux, pour base on choisit l'essence de l'olive la moins odorante, de peur que des sucs trop pénétrants ne fermentent tout à coup, et n'altèrent la suavité de l'esprit des fleurs.

Enfin les éléments des corps n'ont ni odeur, ni son, parceque, indivisibles, ils n'exhalent aucune émanation : de même ils ne sont ni savoureux, ni glacés, ni brûlants, ni tièdes; et si tu leur accordais les autres propriétés qui dissolvent les corps, telles que la mollesse, la fluidité, la corruption, la

- Quam sine odore ullo quædam sonituque remota;
 Nec minus hæc animum cognoscere posse sagacem,
 840 Quam quæ sunt aliis rebus privata notisque.
 Sed, ne forte putes solo spoliata colore
 Corpora prima manere. etiam secreta teporis
 Sunt, ac frigoris omnino calidique vaporis;
 Et sonitu sterila, et succo jejuna feruntur;
 845 Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem,
 Sicut amaricini blandum, stactæque liquorem,
 Et nardi florem, nectar qui naribus halant,
 Quum facere instituas; cum primis quærere par est,
 Quoad licet ac potis es reperire, inolentis olivi
 850 Naturam, nullam quæ mittat naribus auram;
 Quam minime ut possit mistos in corpore odores
 Concoctosque, suo contactos perdere viro.

- Propterea demum debent primordia rerum
 Non adhibere suum gignundis rebus odorem,
 855 Nec sonitum, quoniam nihil ab se mittere possunt:
 Nec simili ratione saporem denique quemquam.
 Nec frigus, neque item calidum tepidum que vaporem, et
 Cætera : quæ quum ita sunt tandem, et mortalia constant,
 Molli lenta, fragosa putri, cava corpore raro,

agilité, le mélange de matière et de vide, si ces agents constructeurs étaient renfermés dans les éléments, ils ébranleraient les fondements inébranlables de la nature.

Tu me diras : Les corps doués de sentiment sont cependant composés d'éléments insensibles. Loin de combattre cette vérité, l'expérience, ami, qui te conduit par la main, te montre des êtres animés formés d'éléments inertes. Vois-tu, quand la terre a été humectée par des pluies abondantes, une peuplade de vermisseeux puiser la vie dans une fange immonde : quels corps ne sont soumis à de semblables métamorphoses ? Le cristal des fleuves, le feuillage, le gazon des prairies, se changent en troupeaux ; les troupeaux s'identifient aux corps humains qu'ils repaissent ; et nous-mêmes peut-être, en rassasiant la faim du tigre et du vautour, nous accroissons la vigueur de leurs membres robustes.

La nature, toujours agissante, convertit les aliments insensibles en corps intelligents ; des objets les plus inertes

860 Omnia sint a principiis sejuncta necesse est,
Immortalia si volumus subjungere rebus
Fundamenta, quibus nitatur summa salutis;
Ne tibi res redeant ad nilum funditus omnes.

Nunc ea quæ sentire videmus cunque, necesse est

865 Ex insensilibus tamen omnia confiteare
Principiis constare : neque id manifesta refutant,
Nec contra pugnant, in promptu cognita quæ sunt;
Sed magis ipsa manu ducunt et credere cogunt,
Ex insensilibus, quod dico, animalia gigni.

870 Quippe videre licet, vivos exsistere vermes
Stercore de tetro, putrorem quum sibi nacta est
Intempestivis ex imbribus humida tellus :
Præterea cunctas itidem res vertere sese.
Vertunt se fluvii, frondes, et pabula læta

875 In pecudes : vertunt pecudes in corpora nostra
Naturam; et nostro de corpore sæpe ferarum
Augescunt vires, et corpora pennipotentum.

Ergo omnes Natura cibos in corpora viva
Vertit, et hinc sensus animantium procreat omnes :

elle forme des êtres animés : c'est ainsi qu'elle convertit le bois aride en flamme pétillante. Tu vois combien sont importants au but de la nature la situation, le nombre, le mélange, les mouvements réciproques des éléments ; car, sans leurs combinaisons, d'où proviendraient les constants résultats des sens et de l'intelligence ? et de quelle essence seraient les objets qui émeuvent notre âme, si tu refusais la matière la faculté de créer des êtres sensibles ?

Non, le mélange grossier du bois, du limon et des pierres ne peut produire la vie et l'intelligence. Eh ! je ne prétends pas que les éléments soient indistinctement doués du privilège d'engendrer des corps sensibles et intelligents. Ma muse au contraire, te répète que, loin de les produire au hasard il faut que les éléments unissent à leurs qualités l'étendue, l'ordre, la situation, les liens propres à donner la vie ; il leur faut d'autres rapports, d'autres circonstances pour former les arbres des forêts et les épis de nos champs : cependant la recomposition même de ces corps insensibles fait éclore une foule d'insectes, parceque leurs éléments dépla-

- 880 Non alia longe ratione atque arida ligna
 Explicat in flammis, et in ignes omnia versat.
 Jamne vides igitur, magni primordia rerum
 Referre in quali sint ordine quæque locata :
 Et commista quibus dent motus accipiantque ?
- 885 Tum porro quid id est animum quod percussit ipsum ?
 Quod movet ! et varios sensus exprimere cogit !
 Ex insensilibus ni credas sensile gigni !
 Nimirum, lapides et ligna et terra quoque una
 Mista, tamen nequeunt vitalem reddere sensum.
- 890 Illud in his igitur fœdus meminisse decebit ;
 Non ex omnibus omnino quæcunque creant res,
 Sensilia ex templo, et sensus me dicere gigni :
 Sed magni referre, ea primum quantula constant,
 Sensile quæ faciunt, et qua sint prædita forma,
- 895 Moribus, ordinibus, posituri denique quæ sint :
 Quarum nil rerum in ligna glebisque videmus,
 Et tamen hæc quum sunt quasi putrelacta per imbres,
 Vermiculus parient, quia corpora materia

ils retrouvent des combinaisons nouvelles propres à faire
villier la flamme de la vie.

Ne crois pas que le sentiment ne soit dû qu'à des élé-
ments sensibles, résultant eux-mêmes d'une matière ana-
logue; tu les ferais ainsi participer à la mollesse de nos or-
ganes, puisque la sensibilité est liée intimement aux veines,
aux nerfs, en un mot à toutes les parties du corps suscep-
tibles de sentiment, et que leur fragilité condamne à la
destruction.

Quand ces principes inhérents aux organes seraient doués
de l'immortalité, ne posséderont-ils ce sentiment que comme
partie, ou seront-ils de faibles corps animés? Mais une par-
tie ne peut exister ni vivre indépendante; elle ne partage
pas le don de sentir en commun avec les autres membres :
ainsi la main et les autres organes séparés du corps de-
viennent étrangers à la sensibilité. Tu pourras, pour der-
nier refuge, personnifier les éléments, et leur accorder une
entière sensibilité. Alors le titre d'éléments leur appar-
tient-il encore? et, s'ils sont semblables aux êtres que le

Antiquis ex ordinibus, permota nova re,

900 Conciliantur ita ut debent animalia gigni.

Deinde ex sensibilibus quum sensibile posse creari

Constituunt, porro ex aliis sentire suetis;

Mollia tum faciunt : nam sensus jungitur omnis

Visceribus, nervis, venis, quæcunque videmus

905 Mollia mortali consistere corpore creta.

Sed tamen esto jam posse hæc æterna manere ;

Nempe tamen debent aut sen-um partis habere ,

Aut similia totis animalibus esse putari.

At nequeunt per se partes sentire nec e-se.

910 Namque alium sensus membrorum respicit omnes.

Nec manus a nobis potis est secreta, neque ulla

Corporis omnino sensum pars sola tenere.

Linquntur ut totis animalibus adsimilentur,

Vitali ut possint consentire undique sensu.

915 Qui poterunt igitur rerum pr.mordia dici

temps dévore sans cesse, les portes du trépas sont-elles fermées pour eux ?

Si tu le veux, j'y consens; mais aussi leur union ne pourra enfanter qu'une peuplade innombrable d'animaux semblables à eux-mêmes; ainsi qu'on voit les humains, les monstres des forêts, les troupeaux unis par l'amour renaître à jamais dans leur postérité.

Supposes-tu que chaque élément, dans un intime assemblage, se dépouille de sa propre sensibilité, afin de se revêtir de la sensibilité commune par un mutuel échange? Pourquoi leur faire un tel don, qu'il faudra leur ravir? D'ailleurs ce don est vain; car tu vois les œufs de l'oiseau se transformer en volatiles, et les objets corrompus transmettre l'existence à des peuplades d'insectes. Peux-tu, après de tels exemples, douter que des éléments insensibles ne fassent, par leur combinaison, éclore la vie et le sentiment?

Tu prétendras, peut-être, que la matière insensible, par une rapide métamorphose, obtient le sentiment, comme l'animal pendant sa conception, et avant qu'il ne soit entré

Et lethi vitare vias, animalia quum sint,
Atque animalibu' sint mortalibus una eademque?

Quod tamen ut possint, ab cœtu concilioque,
Nil facient præter vulgum turbamque animantum :
920 Scilicet ut nequeunt homines, armenta feræque
Inter sese ullam rem gignere conveniendo
Per Veneris res, extra homines, armenta ferasque.

Quod si forte suum dimittunt corpore sensum,
Atque alium capiunt, quid opus fuit attribui quod
925 Detrahitur! Tum præ erea (quod fugimus ante),
Quatinus in pullos animales vertier ova
Cernimus alituum, vermesque effervere, terram
Intempestivos quum putror cepit ob imbres :
Scire licet gigni posse ex non sensibu' sensus.

930 Quod si forte aliquis dicet duntaxat oriri
Posse ex non sensu sensus, mutabilitate
Ante aliqua, tanquam partum, quam proditur extra :

as la vie. Mais, tu ne peux en douter, rien ne reçoit la naissance sans une formation antérieure, et il ne s'opère aucun changement qu'à l'aide d'un assemblage de parties; ainsi la sensibilité n'a jamais précédé les sens de l'être appelé à l'existence : tous les éléments, avant de se réunir pour l'enfanter, erraient épars dans le sein des eaux ou sur la terre, dans le feu ou dans le fluide aérien. Ils n'avaient point combiné leur choc, leur union, et tous ces rapports qui préparent la vie et la confient à la garde des sens. Suppose, en effet, une attaque dont la violence triomphe de la force vitale : l'être est terrassé soudain, ses ressorts n'agissent plus, les facultés de l'ame et du corps sont jetées au désordre, chaque élément se déplace, la vie perd son empire ; enfin la matière, ébranlée dans tous les organes, se dissout, rompt les liens de l'ame ; disséminée, elle se précipite vers toutes les issues, s'échappe et s'évapore (23) ; ce choc terrible ébranle la machine, la décompose, et borne là ses ravages.

Huic satis illud erit planum facere atque probare,
Non fieri partum nisi concilio ante coacto ;

935 Nec commutari quidquam sine conciliatu
Primorum, ut nequeant ullius corporis esse
Sensus ante ipsam genitam naturam animantis.

Nimirum quia materies disjecta tenetur
Aere, fluminibus, terris flammaque creatis :

940 Nec congressa modo vitales convenienti
Contulit inter se motus, quibus omnituentes
Accensi sensus animantem quamque tuentur.

Præterea, quamvis animantem grandior ictus,
Quam patitur natura, repente adfligit, et omnes

945 Corporis atque animi pergit confundere sensus.
Dissolvuntur enim posituræ principiorum,
Et penitus motus vitales impediuntur ;

Donec materies, omnes concussa per artus,
Vitales animæ nodos e corpore solvit,

950 Dispersamque foras per caulas ejicit omnes.
Nam quid præterea facere ictum posse reamur
Oblatum, nisi discutere ac dissolvere quæque ?

Quand l'attaque a moins de violence, l'équilibre se rétablit bientôt, et des assauts de la douleur la vie sort triomphante : elle apaise le désordre, rappelle chaque sens son emploi, enchaîne les mouvements destructeurs, presque maîtres de la machine, et rallume le pâle flambeau du sentiment près de s'éteindre. Telle est la cause qui termine la révolution des sens, et qui empêche l'ame de céder aux tourments qui l'assiégeaient, et des portes du trépas la ramène à la vie.

Comme la douleur n'est ressentie que quand les éléments qui nous constituent sont troublés par des chocs ennemis et s'agitent en désordre dans toute la machine, et que la volupté n'est due qu'à l'heureuse disposition qui entretient leur harmonie ; tu le vois donc, les éléments n'éprouvent jamais ni la douleur, ni le plaisir, dont ils sont les auteurs parceque, n'étant point susceptibles de division ni de froissement, ils sont affranchis des lois du changement ; rien ne les blesse ou ne les flatte : le sentiment n'est donc pas fait pour eux.

- Fit quoque, uti soleant minus oblato acriter ictu
Reliquiæ motus vitalis vincere sæpe,
- 955 Vincere, et ingentes plagæ sedare tumultus,
Inque suos quidquid rursus revocare meatus,
Et quasi jam lethi dominantem in corpore motum
Discutere, ac pæne amissos accendere sensus.
Nam, quare potius lethi jam limine ab ipso
- 960 Ad viam possint conlecta mente reverti,
Quam quo decursum prope jam siet ire et abire!
Præterea, quoniam dolor est ubi materiali
Corpora vi quadam per viscera viva, per artus
Sollicitata suis trepidant in sedibus intus;
- 965 Inque locum quando remigrant, fit blanda voluptas :
Scire licet, nullo primordia posse dolore
Tentari, nullamque voluptatem capere ex se :
Quandoquidem non sunt ex ullis principiorum
Corporibus, quorum motus novitate laborent;
- 970 Aut aliquem fructum capiant dulcedinis almæ.
Haud igitur debent esse ullo prædita sensu.

Si pour sentir, enfin, l'être animé doit se former d'éléments sensibles, les principes qui composent l'espèce humaine seront donc tristes ou joyeux, feront éclater le rire ou verseront des larmes, aborderont les hauteurs de la philosophie; en un mot, ils analyseront eux-mêmes la matière ou les enfante : car si vous les douez de qualités pareilles à celles de l'homme, ils devront, comme lui, résulter de principes divers. Vainement tu t'enfonceras dans ce dédale de raisonnements obscurs; mes pas suivront tes pas, rien ne me rebutera, et lorsque tu me montreras les facultés d'un être, tu devras les accorder à ses éléments : mais si tu apprécies ces rêves du délire, si tu reconnais que l'on peut vivre sans principes riants, que l'on peut rechercher la vérité et se livrer à l'éloquence philosophique sans éléments rateurs et doctes, tu conviendras, ô Memmius, que par leur empire et leur combinaison les éléments peuvent, sans la posséder, donner l'intelligence.

La raison le proclame : oui, nous sommes tous les en-

- Denique, uti possint sentire animalia quæque,
 Principiis si etiam est sensus tribuendus eorum;
 Quid? genus humanum propriis de quibus factum est,
 975 Scilicet et risu tremulo concussa cachinnant,
 Et lacrymis spargunt rorantibus ora genasque,
 Multaque de rerum mistura dicere callent,
 Et sibi proporro quæ sint primordia quærent:
 Quandoquidem totis mortalibus adsimulata,
 980 Ipsa quoque ex aliis debent constare elementis,
 Inde alia ex aliis, nusquam consistere ut ausis.
 Quippe sequar, quodcumque loqui, ridereque dices
 Et sapere, ex aliis, eadem hæc facientibus, ut sit.
 Quod si delira hæc furioaque cernimus esse,
 985 Et ridere potest ex non ridentibus factus,
 Et sapere et doctis rationem reddere dictis,
 Non ex seminibus sapientibus atque disertis:
 Qui minus esse queant ea quæ sentire videmus,
 Seminibus permista carentibus undique sensu?
 990 Denique cœlesti sumus omnes semine oriundi:
 Omnibus ille idem pater est, unde, alma liquentes

fants de l'air et de la terre; le sein amoureux de notre mère commune, fécondé par les flots dont l'éther l'abreuve, enfante à la fois les végétaux riants, les fruits savoureux, les monstres féroces, les troupeaux, les hommes, et cette foule innombrable d'espèces à qui elle offre sans cesse des aliments variés, et les ramène de race en race au lumineux séjour de la vie. Aussi on l'honore du nom sacré de mère; les corps sortis de ses flancs dans ses flancs doivent rentrer; l'essence descendue de la plaine éthérée retourne vers les cieux (24). Si les éléments semblent se détruire, et si se détachent sans cesse des corps, ne sois pas moins sûr de leur éternité (25). Le trépas brise les corps et respecte les éléments; il se borne à les désunir, à reproduire de nouveaux assemblages, à varier les formes et les couleurs, à donner et à reprendre tour à tour le sentiment. Observe donc, ami, je le répète, le nombre, l'essor, les mouvements mutuels de ces flots créateurs, qui produisent, selon leu

- Humorum guttas mater quum terra recepit,
 Foeta parit nitidas fruges arbustaque læta,
 Et genus humanum; parit omnia sæcla ferarum,
 995 Pabula quum præbet, quibus omnes corpora pascunt,
 Et dulcem ducunt vitam prolemque propagant.
 Quapropter merito maternum nomen adepta est;
 Cedit item retro, de terra quod fuit ante,
 In terras; et quod missum est ex ætheris oris,
 1000 Id rursum cœli relatum templa receptant.
 Neve putes æterna minus residere potesse
 Corpora prima, quod in summis fluitare videmus
 Rebus et interdum nasci subitoque perire;
 Nec sic interimit mors res, ut material
 1005 Corpora conficiat, sed cœtum dissupat ollis:
 Inde aliis aliud conjungit, et efficit omnes
 Res ut convertant formas, mutantque colores,
 Et capiant sensus, et puncto tempore reddant:
 Ut noscas referre eadem primordia rerum
 1010 Cum quibus, et quali positura contineantur,
 Et quos inter se dent motus accipiantque.
 Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina, solem

combinaisons, le fluide céleste, la terre, l'océan, le soleil, les moissons et les êtres animés. Ainsi dans mes vers le choix et l'ordre des mots sont essentiels, puisque chaque pensée, reproduite à peu près avec les mêmes lettres, ne diffère que par l'arrangement des caractères; ainsi change les chocs, la direction, les liens, la pesanteur, le mélange des éléments qui enfantent tous les corps, et tu donneras une face nouvelle à la nature.

Maintenant, ô mon noble ami, recueille attentivement les accents de la philosophie, impatiente de te révéler des vérités inconnues, et de te dévoiler, sous un aspect nouveau, le spectacle de l'univers. Mais comme il n'est pas d'opinion si simple qui n'entre avec peine dans l'esprit des humains, il n'est pas non plus de prodige qui, toujours renouvelé, ne cesse de nous surprendre. Si l'éblouissante splendeur des cieux, si la marche imposante de leurs innombrables flambeaux, si la lampe des nuits, si le char enflammé du soleil, par une apparition soudaine éclataient à

- Significant; eadem fruges, arbusta, animantes;
 Quin etiam refert nostris in versibus ipsis,
 1015 Cum quibus, et quali sint ordine, quæque locata :
 Si non omnia sint, at multo maxima pars est
 Consimilis : verum positura discrepitant hæc.
 Sic ipsis in rebus item jam materiali
 Intervalla, viæ, connexus. pondera. plagæ,
 1020 Concursus, motus, ordo, positura, figuræ
 Quum permutantur, mutari res quoque debent.
 Nunc animum n. bis adhibe veram ad rationem;
 Nam tibi vehementer nova res molitur ad aures
 Accidere, et nova se species ostendere rerum.
 1025 Sed neque tam facilis res ulla est, quin ea primum
 Difficilis magis ad credendum consuet : itemque
 Nil adeo magnum, nec tam mirabile quidquam
 Principio, quod non minuant mirarier omnes
 Paulatim; ut cœli clarum purumque colorem;
 1030 Quemque in æthere cohibent palantia sidera passim,
 Lunæque et solis præclara luce nitorem :
 Omnia quæ si nunc primum mortalibus adsint,

nos yeux pour la première fois ; quel phénomène plus admirable pourrait nous frapper d'étonnement ? quel peuple aurait osé en supposer l'existence ? Cependant, rassasiés de leur pompe harmonieuse, à peine jetons-nous un regard inattentif sur les merveilles des cieux. O Memmius ! que la nouveauté du sujet, loin de te rebuter, aiguillonne ton ardeur studieuse ; pèse mes discours avec rigueur ; mais embrasse la vérité si ma muse la dévoile à ta vue, et sois inflexible si l'erreur t'apparaît. Viens, je m'élance au delà des limites du monde, dans l'espace infini où l'esprit, affranchi d'entraves, s'abandonne, sans frein, sur l'aile magique du génie.

Le grand Tout est sans fin : ici, là, sous nos pieds, sur nos têtes, l'espace est illimité. Je te l'ai dit, et la voix de la nature le proclame. Ainsi, dans l'incommensurable espace qui se prolonge à jamais dans tous les sens divers, si les innombrables flots créateurs de la matière, depuis l'éternité, s'agitent et nagent sous mille formes variées, à travers

- Ex improvise ceu sint objecta repente,
 Quid magis his rebus poterat mirabile dici,
 1035 Aut irinus ante quod auderent fore credere gentes ?
 Nil, ut opinor ; ita hæc species miranda fuisset ;
 Quum tibi jam nemo fessus satiate videndi
 Susplicere in cœli dignatur lucida templa.
 Desine quapropter, novi atque exterritus ipsa,
 1040 Exspuere ex animo rationem : sed magis acri
 Iudicio perpende, et, si tibi vera videtur,
 Dede manus : aut, si falsa est, accingere contra.
 Quærit enim ratione animus, quum summa loci sit
 Infinita foris, hæc extra mœnia mundi ;
 1045 Quid sit ibi porro, quo prospicere usque velit mens,
 Atque animi jactus liber quo pervolet ipse.
 Principio, nobis in cunctas undique partes,
 Et latere ex utroque intra superaque, per omne
 Nulla est finis, uti docui res ; ipsaque per se
 1050 Vociferatur, et elucet natura profundi.
 Nullo jam pacto verisimile esse putandum est,
 Undique quum vorsus spatium vacet infinitum,

océan de l'espace infini, dans leur lutte féconde, n'auraient-ils enfanté que l'orbe de la terre et sa voûte céleste? Pourrait-on qu'au delà de ce monde un si vaste amas d'éléments se condamne à un oisif repos? Non, non, si notre globe est l'œuvre de la nature, et si les principes généra-
teurs, par leur propre essence, conduits par la nécessité, après mille et mille essais infructueux se sont enfin unis, modifiés, et ont donné naissance à des masses d'où sortirent le ciel, les ondes, la terre et ses habitants, conviens donc que dans le reste du vide les éléments de la matière ont enfanté, sans nombre, des êtres animés, des mers, des cieux, des terres, et parsemé l'espace de mondes semblables à celui qui se balance sous nos pas dans les flots éternels.

Partout enfin où la matière immense trouvera un espace pour la contenir, et ne rencontrera nul obstacle à son essor, elle fera éclore la vie sous des formes variées; et si la masse des éléments est telle que pour les dénombrer les âges réunis de tous les êtres seraient insuffisants, et si la

- Seminaque innumero numero, summaque profunda
Multimodis volitent æterno percita motu,
1055 Hunc unum terrarum orbem cœlumque creatum,
Nil agere illa foris tot corpora materiali,
Quum præsertim hic sit Natura factus, et ipsa
Sponte sua forte offensando semina rerum
Multimodis, temere, incassum frustra que coacta,
1060 Tandem colarint ea, quæ conjecta repente
Magnarum rerum fierent exordia semper,
Terrari, maris et cœli, generisque animantum.
Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est
Esse alios alibi congressus materiali.
1065 Qualis hic est, avido complexu quem tenet æther.
Præterea, quum materies est multa parata,
Quum locus est præsto, nec res nec causa moratur
Ulla, geni debent nimirum et confieri res.
Nunc et seminibus si tanta est copia, quantam
1070 Enumerare ætas animantum non queat omnis;
Visque eadem et natura manet, quæ semina rerum

nature les a dotés des facultés qu'elle accorda aux principes auteurs de notre globe, les éléments, dans les autres régions de l'espace, ont semé des êtres, des mortels et des mondes.

D'ailleurs nul objet ne naît isolé, unique dans son espèce; il a sa famille, il se classe dans la chaîne des êtres. Tel est le sort de tous les animaux, des hôtes des montagnes et des forêts, des habitants de l'onde, des oiseaux et des humains. Tout nous prouve donc que le ciel, l'océan, les astres, le soleil et tous ces grands corps de la nature, loin d'être seuls semblables à eux-mêmes, sont répandus en nombre infini dans les plaines de l'espace interminable; leur durée est limitée, et, comme les autres corps, ils ont reçu la naissance, ils subiront la mort.

Dans le temps où notre monde se forma (26), où la terre, les ondes, le soleil, surgirent du chaos, les flots superflus de la matière, versés de tous les points de l'espace, déposèrent, autour et hors des limites de notre globe récent, des

- Conjicere in loca quæque queat, simili ratione,
 Atque huc sint conjecta; necesse est confiteare
 Esse alios aliis terrarum in partibus orbes,
 1075 Et varias hominum gentes et sæcla ferarum.
 Huc accedit, ut in summa res nulla sit una,
 Unica quæ gignatur, et unica solaque crescat,
 Quin cujusque sient sæcli, permultaque eodem
 Sint genere: inprimis animalibus injice mentem;
 1080 Invenies sic montivagum genus esse ferarum,
 Sic hominum genitam prolem, sic denique mutas
 Squamigerum pecudes et corpora cuncta volantum:
 Quapropter cælum simili ratione latendum est,
 Terramque, et solem, lunam, mare, cetera quæ sunt;
 1085 Non esse unica, sed numero magis innumerali;
 Quandoquidem vitæ depactus terminus alte
 Tam manet his, et tam nativo hæc corpore constant,
 Quam genus omne quod his generatim rebus abundat.
 Multaque post mundi tempus genitale, diemque
 1090 Prius ægenum maris et terræ solisque coortum,
 Addita corpora sunt extrinsecus; addita circum

Éléments et des semences innombrables. C'est dans cette source féconde que le ciel et la terre puisent sans cesse des forces nouvelles. C'est là que l'air s'alimente, c'est là que le firmament rassemble les torrents enflammés dont il fait resplendir ses palais.

Ces éléments nourriciers, par leur choc continu, sont entraînés vers les objets analogues à leur substance : les corps amis se cherchent et s'allient, la terre se marie à la terre, l'eau reflue vers l'eau, l'air se répand dans l'air, les feux se réunissent, et la nature créatrice, qui préside à leur harmonie, leur ouvre la carrière, les dirige et les conduit à la maturité; elle arrive pour chaque être, quand il n'entre plus dans les veines de la vie que des tributs proportionnés aux pertes; la nature met un frein à ses largesses, et la vie, en équilibre, se calme et se balance.

En effet, les corps qui, par un accroissement généreux, s'élèvent rapidement à la maturité, reçoivent plus qu'ils ne dissipent; doués de force et de jeunesse, ils admettent facilement dans leurs veines actives le suc des aliments, et

Semina, quæ magnum jacu'ando contulit omne :

Unde mare et terræ possent augescere; et unde

Adpareret spatium cœli domus, altaque tecta

1095 *Tolleret a terris procul, et consurgeret æer.*

Nam sua cuique locis ex omnibus omnia plagis

Corpora distribuuntur, et ad sua sæcla recedunt :

Humor ad humorem, terreno corpore terra

Crescit; et ignem ignes producunt, ætheraque æther;

1100 *Donicum ad extremum crescendi perfica finem*

Omnia perduxit rerum Natura creatrix :

Ut sit, ubi nihilo jam plus est, quod datur intra

Vitales venas, quam quod fluit atque recedit.

Omnibus his ætas debet consistere rebus :

1105 *His Natura suis refrenat viribus auctum.*

Nam, quæcunque vides hitaro grandescere adauctu,

Paulatimque gradus ætatis scandere adultæ,

Plura sibi adsumunt quam de se corpora mittunt,

Dum facile in venas cibus omnis diditur, et dum

les pores resserrés de leurs membres vigoureux ne laissent échapper qu'une faible partie du fluide vital; ils dépense en un mot, moins qu'ils ne reçoivent. Nos corps font sans cesse des pertes considérables, que la vigueur répare avec usure jusqu'au terme où ils jouissent de leur force entière; mais elle s'affaiblit par degrés; l'être, dépouillé sans cesse de sa puissance, est entraîné par une pente insensible vers la caducité. A son déclin, ses pertes sont d'autant plus grandes, que les corps ont une étendue considérable qui n'est plus proportionnée à leur force. Les sucres de la santé appauvris, ne circulent plus qu'avec peine; les flots de matière s'échappent largement du corps affaibli; et la nature, pour lui devenue avare, ne les renouvelle plus. Épuisé par ses émanations continues, plus sensible aux attaques étrangères, privé de nourriture par la vieillesse, languissant en lui-même, sans cesse tourmenté par les objets extérieurs, le corps tombe et périt.

Un jour, les immenses voûtes du monde, assaillies par

- 1110 Non ita sunt late dispersa, ut multa remittant,
Et plus dispendi faciant quam vescitur ætas;
Nam certe fluere ac decedere corpora rebus
Multa, manus dandum est : sed plura accedere debent,
Donicum olescendi summum tetigere cacumen;
- 1115 Inde minutatim vires, et robur adultum
Frangit et in partem pejorem liquitur ætas.
Quippe etenim quanto est res amplior, augmine dempto,
Et quo latior est, in cunctas undique partes,
Pluria eo dispergit, et a se corpora mittit :
- 1120 Nec facile in venas cibus omnis diditur eii;
Nec satis est, pro quam largos exæstuat æstus,
Unde queat tantum suboriri ac suppeditare
Quantum opus est, et quod satis est, Natura novare.
Jure igitur pereunt, quum rarefacta fluendo
- 1125 Sunt, et quum externis succumbunt omnia plagis;
Quandoquidem grandi cibus ævo denique defit;
Nec tuditantia rem cessant extrinsecus ullam
Corpora conficere, et plagis intesta domare.
Sic igitur magni quoque circum mœnia mundi

les chocs nombreux, elles-mêmes s'écrouleront, et leurs brûlants débris se disperseront dans l'espace (27). Tous les corps sont alimentés par la nature, ils attendent les sucs nourriciers qu'elle leur distribue sans cesse, et qui les maintiennent dans la plénitude de leur puissance; mais cet heureux artifice ne peut toujours durer; car les canaux où s'introduisent les sucs vivifiants perdent leur capacité, et se ferment à demi; d'ailleurs la nature se lasse de fournir aux réparations du même être. Hélas! ce temps de décrépitude n'est-il point arrivé pour notre monde? Ce vaste corps n'est-il point sillonné des rides de la vieillesse? La terre fatiguée n'enfante plus qu'avec peine quelques êtres débiles dans son stérile limon, la terre... qui, dans le premier essor de sa fécondité, donna la vie à tous les êtres, construisit les robustes flancs des animaux féroces, et se surchargea d'hôtes innombrables. Car je ne croirai pas qu'une chaîne d'or les ait descendus des cieux, ni qu'ils soient sortis d'entre les rochers, sous les flots écumants (28). La terre, qui les nourrit encore, jadis leur a donné la vie. C'est elle qui offrit à ses enfants les pâturages, les trésors des moissons et les vignobles joyeux (29). A peine accorde-

- 1130 Expugnata dabunt labem putresque ruinas.
 Omnia debet enim cibus integrare novando,
 Et fulcire cibis ac omnia sustenare
 Nequicquam, quoniam nec venæ perpetiuntur
 Quod satis est, neque quantum opus est Natura ministrat;
- 1135 Jamque adeo affecta est ætas, effœaque tellus.
 Vix animalia parva creat, quæ cuncta creavit
 Sæcla, deditque ferarum ingentia corpora partu.
 Haud, ut opinor, enim mortalia sæcla superne
 Aurea de cœlo demisit funis in arva;
- 1140 Nec mare, nec fluctus plangentes saxa crearunt,
 Sed genuit tellus eadem quæ nunc alit ex se.
 Præterea nitidas fruges vinetaque læta
 Sponte sua primum mortalibus ipsa creavit:
 Ipsa dedit dulces foetus et pabula læta,
- 1145 Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore;

t-elle aujourd'hui ces mêmes bienfaits à nos laborieux efforts. Les taureaux s'épuisent en travaux imparfaits, le fer ne suffit plus pour triompher d'un sol ingrat : l'abondance diminue, et la fatigue augmente.

Le vieux cultivateur, secouant son front sillonné, raconte en soupirant combien de fois la terre a frustré son espérance ; il compare la fécondité du passé avec la stérilité présente. Il envie le destin de ses pères : sans cesse il vante ces siècles fortunés où les mortels pieux, favorisés du ciel après des labeurs moins pénibles, recueillaient dans de champs moins spacieux des moissons plus abondantes. Hélas ! il ne voit pas que tout, appesanti par l'âge, penche vers son déclin, et que le temps est l'inévitable écueil où les corps viennent se briser dans un commun naufrage.

Si les accents de la vérité, ô mon ami, se sont imprimés dans ton âme, la nature t'apparaît dans toute sa puissance : elle brise le joug de ses maîtres superbes ; libre elle gouverne son immortel empire sans le secours de dieux. Grands dieux, âmes saintes et paisibles, vous qui coulez dans le bonheur une vie éternelle et sereine, qu'

Conterimus, que boves et vires agricolarum
Conficimus, ferrum vix arvis suppeditatur :
Usque adeo pereunt foetus augentque labores.

Jamque caput quassans grandis suspirat arator
1150 Crebrius incassum magnum cecidisse laborem,
Et, quum tempora temporibus præsentia confert
Præteritis, laudat fortunas sæpe parentis ;
Et crepat, antiquum genus ut pietate repletum
Perfacile angustis tolerarit finibus ævum,
1155 Quum minor esset agri multo modus ante viritim :
Nec tenet omnia paulatim tabescere, et ire
Ad scopulum spatium ætatis defessa vetusto.

Quæ bene cognita si teneas, Natura videtur
Libera continuo, dominis privata superbis,
1160 Ipsa sua per se sponte omnia dis agere expers ;
Nam, proh sancta deum tranquilla pectora pace,
Quæ placidum degunt ævum vitamque serenam !

entre vous tient d'une main infailible les rênes de l'univers, et régit son empire immense? qui de vous suspend et fait mouvoir les cieus, allume leurs flambeaux, verse leurs ammes fécondes sur la terre, veille au destin de ses hôtes innombrables, est à la fois présent dans tous les lieux? qui le vous rassemble ces nuages ténébreux au milieu d'un ciel serein, fait éclater le tonnerre et lance les traits de la foudre? la foudre, flamme aveugle qui brise vos temples sacrés, égare sa fureur dans les déserts, passe à côté d'un coupable, et va frapper une tête innocente!

Quis regere immensi summam, quis habere profundi
Endo manu validas potis est moderanter habenas!

1165 Quis pariter cœlos omnes convertere, et omnes
Ignibus ætheriis terras suffire feraces!

Omnibus inque locis esse omni tempore præsto!

Nubibus ut tenebras faciat, cœlique serena

Concutiat sonitu! tum fulmina mittat, et ædes

1170 Sæpe suas disturbet, et in deserta recedens

Sæviat exercens telum, quod sæpe nocentes

Præterit, exanimatque indignos inque merentes!

NOTES

DU LIVRE DEUXIÈME.

(1) *Suave , mari magno , turbantibus æquora ventis.*

Rien n'est plus naturel que de contempler avec avidité les grandes catastrophes, et, comme l'observe Lucrece :

*Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas ,
Sed, quibus ipse malis careas, quia cernere suave est.*

Voltaire, dans une épltre à madame du Châtelet, a essayé la traduction d'une partie de ce début.

(2) *Si non aurea sunt juvenum simulacra per aedes.*

Virgile a senti le mérite de ce passage, qu'il a imité avec exactitude dans le deuxième livre des *Géorgiques* (v. 457 et suiv.) :

*O fortunatos nimium , sua si bona norint ,
Agricolæ, quibus ipsa , procul discordibus armis ,
Fundit humo tacilem victum justissima tellus !
Si non ingentem oribus domus alta superbis
Mane salutantum totis vomit ædibus undam ;
Nec varios inhiant pulchra testudine postes ,
Illusasque auro vestes , ephæreque æra ,
Alba neque assyrio fucatur lana veneno ,
Nec casia liquidi corrumpitur usus olivi :
At secura quies , et nescia tallere vita ,
Dives opum variarum ; at latius otia lundis ,
Speluncæ , vivique lacus , at rigida Tempe ,
Mugitusque hominum , mollesque suo arbore somni
Non absunt , illic saltus ac lustra erarum ,
Et patiens operum , exiguoque assueti juvenus .
Sacra deum , sanctique patres ; extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia locit.*

Voici la traduction en vers du tableau dont Lucrece a offert le modèle à Virgile :

*Nos besoins sont bornés , et la terre féconde
Accorde à nos travaux les biens dont elle abonde.
D'un prestige éblouissant , ah ! loin de s'éblouir,
N'est-il pas riche assez , celui qui sait jouir !
O toi , mortel heureux dans ta noble indigence ,
Si du luxe trompeur la magique élégance
N'a point , pour soutenir tes superbes flambeaux ,
En statue , avec art , transformé les métaux ;
Si l'or , resplendissant du feu qui le colore ,
Ne rend point à tes nuits la clarté de l'aurore ;
De la lyre , pour toi , si les sons mesurés
Ne retentissent pas sous des lambris dorés ;
Désignant des plaisirs la trivole imposture ,
Sûr que le printemps rajeunit la nature ,*

Étendu mollement au bord des frais ruisseaux ,
 Tu reposes, couvert de rians arbrisseaux.
 A tes yeux enchantés la terre est refleurie ;
 La vapeur du matin, les forêts, la prairie ,
 La voûte d'un beau ciel, le zéphyr caressant ,
 Tout porte le bonheur dans ton cœur innocent.

(DE PONGRAVILLE, *Lucrèce*, chant II.)

(3) Nam, veluti pueri trepidant.

Lucrèce a reproduit plusieurs fois cette comparaison dans les mêmes termes. La confusion qui semble exister ici entre les objets moraux et physiques a donné lieu à quelques reproches critiques adressés à Lucrèce avec une apparence de fondement.

(4) Nam certe non inter se stipata cohaeret
 Materies.....

Ovide exprime à peu près les mêmes pensées :

L'âme toujours errante, et légère et mobile,
 Dans les corps, à son gré, se choisit un asile ;
 Avec rapidité variant son destin,
 Elle anime la brute, habite un corps humain,
 Et revet tout à coup une forme nouvelle :
 Le temps n'outrage point son essence éternelle.
 Telle, sans s'altérer, la cire, sous ta main,
 Prend un aspect, le quitte, et le reprend soudain.
 Ah ! si de corps en corps l'âme se réfugie,
 De l'être qui respire épargne donc la vie !
 Homme pieux, respecte un esprit passager,
 Qui, peut-être, à ton cœur ne fut pas étranger ;
 Modère, il en est temps, cette ardeur dévorante,
 Et que jamais de sang ton sang ne s'alimente.

(DE PONGRAVILLE, *Métam.*, liv. XV, v. 253 à 275.)

(5) Inque brevi spatio mutantur saecula animantum,
 Et, quasi cursores, vitae lampada tradunt.

Rien n'est au-dessus de la beauté de cette comparaison, qui a le double mérite de servir de développement à la pensée de l'auteur.

(6) Cujus, uti memoro, rei simulacrum et imago
 Ante oculos semper nobis versatur et instat.

Les détracteurs de Lucrèce ont trouvé dans ce passage des armes contre le système corpusculaire. On a développé, dans la préface de la traduction en vers, des éclaircissements qu'il est inutile de reproduire ici ; mais les hommes de bonne foi sentiront que Lucrèce n'a eu d'autre intention que d'offrir cette image comme une comparaison : *Cujus..... semper instat ante oculos imago et simulacrum rei*. Il ne prétend point montrer la chose même, mais l'image, le simulacre de la chose ; et les deux vers qui terminent le morceau,

Duntaxat rerum magnarum parva potest res
 Exemplare dare et vestigia notitiae,

prouvent qu'il n'est ici question que d'une similitude. Dans les plus petites choses, dans les objets les plus communs, nous trouvons sou-

rent l'indice des vérités les plus importantes. L'estimable devancier de La Grange, Panckoucke, qui a souvent senti Lucrèce, et qui a eu ce mérite l'un des premiers parmi nos littérateurs, semble, par la manière dont il traduit ce passage, ne le regarder que comme une comparaison. J'ai fait remarquer, dans les notes de ma traduction en vers, qu'Épicure n'a pu confondre les molécules détachées des meubles et des vêtements, que l'on voit flotter dans un lieu fermé au milieu d'un rayon solaire qui s'y introduit par une ouverture, avec les éléments constitutifs de l'univers, pour lesquels il a établi une théorie si compliquée, et qu'il regarde comme purs, indivisibles et éternels. La fausse interprétation du mot *atome* a seule occasionné l'erreur, et ce mot *atome* ne paraît pas une seule fois dans le poème.

- (7) Ut res per Veneris blanditum sæcla propagent,
Nec genus occidat humanum; quorum omnia causa
Constituisse deos fingunt.

La traduction de La Grange est ici inexacte, et donne à entendre que Lucrèce nie l'existence des dieux; il a pu le penser, mais il ne l'a jamais affirmé positivement.

- (8) Corpoream sursum ferri, sursumque meare.

Lucrèce peint ici la gravitation comme le ferait un physicien du XIX^e siècle.

- (9) Non cadere in terram stellas et sidera cer is?

Cette supposition de la chute des étoiles paraîtrait excessivement ridicule si l'on ignorait qu'Épicure et Lucrèce ne regardaient les astres que comme des ornements de la voûte céleste.

- (10) Nec declinando faciunt primordia motus.

L'obscurité métaphysique est ici portée au comble; mais Lucrèce rattache ces détails, par des fils imperceptibles, à son raisonnement; il en fait son arme principale pour combattre le destin, *fatis avolsa voluntas*.

- (11) Nam sæpe in colli tondentes pabula læta
Lanigeræ reptant pecudes.

On retrouve dans ce riant tableau la grace et le naturel qui ont inspiré l'auteur des *Géorgiques*.

- (12) Nam sæpe ante deum vitulas delubra decora.

Lucrèce ajoute ici la beauté du style à l'intérêt du sujet. Ces vers sont dignes d'être comparés aux plus brillants passages de Virgile.

- At mater, virides saltus orbata peragrans,
Linquit humi pedibus vestigia pressa bisulcis.

Celle qui l'enfanta, qui déjà n'est plus mère,
 S'échappe, fuit pour tout la forêt solitaire,
 Promène tristement son regard éperdu,
 Réclame à chaque objet le fils qu'elle a perdu.
 Les torrents, les rochers, nul lieu ne l'intimide.
 Elle imprime ses pas dans la campagne humide;
 Soudain elle s'arrête, et son cri douloureux,
 Lugubre, retentit dans les bois ténébreux:
 Souvent elle retourne à l'étable déserte,
 Semble l'interroger, lui raconter sa perte;
 Le fleuve accoutumé, l'herbe épaisse, les fleurs,
 Rien ne parle à ses goûts, ne distrait ses douleurs.
 Près des jeunes troupeaux en vain elle s'adresse:
 Ah! qui peut d'une mère abuser la tendresse?

(13) Sunt etiam quæ jam nec lævia jure putantur.

Les longs détails sur la configuration des premiers éléments sont difficiles à saisir.

(14) Esse magis, etc.

Après ce vers, les anciennes éditions portent celui-ci :

Namque papaveris haustus item est facilis quod aquarum,

que les commentateurs les plus éclairés ont jugé, avec raison, devoir être rejeté du texte. Je partage leur avis.

(15) Humor dulcit, ubi per terras

Lucrèce semble, ailleurs, assigner un autre aliment à la source des fleuves :

Les fleuves, les torrents et la plaine des mers
 S'alimentent sans cesse au sein de l'univers;
 Mais, réglant le concours et les tributs de l'onde,
 Ils expulsent les flots dont leur lit surabonde.
 Le soleil les attire aux vastes champs des cieux,
 Et de ce voile humide environne ses feux.
 Les aquilons, errant sur la plaine liquide,
 En légères vapeurs dissipent le fluide;
 De la terre abreuvant les antres montueux,
 L'onde coule et s'infiltre en ses lits sinueux,
 Fuit, revient, disparaît, s'épure dans sa course;
 Des fleuves lentement elle rejoint la source,
 Et du globe baignant les contours sillonnés,
 Ses flots impétueux roulent emprisonnés.

(LUCRÈCE, chant v.)

(16) Nec nox ulla diem, neque noctem aurora secuta est.

Rien n'est plus touchant que cette réflexion si simple et si vraie

Aussi la tendre aurore, aussi la nuit profonde,
 Reverront à j. mais, en visitant le monde,
 L'enfant qui de la vie ose franchir le seuil,
 Et la douleur pleurant à côté d'un cercueil.

(DE PONGERVILLE.)

(17) Quare magna deum mater, materque ferarum.

Les allégories de ce culte sont ingénieuses et pleines de la plus noble philosophie; mais les applications en sont un peu forcées.

19 *Munificat tacita mortales muta salute.*

La Terre, selon Lucien, fut la première qui rendit des oracles à l'homme. Le langage des oracles était obscur et énigmatique. Lucien voudrait-il pas nous apprendre par là que ce fut la manière secrète et mystérieuse dont la terre procède dans ses différentes productions, qui porta les hommes à en faire une déesse, et à lui rendre leurs hommages? N'est-ce pas là ce que veut dire Lucrèce dans ce beau vers :

Munificat tacita mortales muta salute?

N'était-ce pas là enfin la première cause de ce silence mystérieux qui régnait dans les cérémonies secrètes de la Bonne Déesse? En effet, en y réfléchissant, on se convaincra que ce fut plus l'ignorance que la crainte qui multiplia si fort les dieux du paganisme. L'homme, né orgueilleux, se console, pour ainsi dire, de sa faiblesse, en regardant comme surnaturel tout ce qu'il ne conçoit pas.

Les premiers hommes, barbares, grossiers, occupés de l'unique soin de se procurer leur nourriture, jouissaient des productions de la terre, sans lui demander par quel mécanisme intérieur elle avait créé et développé les germes abandonnés à sa fécondité. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui que les laboureurs, ces hommes fatigables qui coopèrent tous les jours, avec la terre, pour la subsistance du genre humain, sont, de tous les hommes, ceux qui connaissent le mieux les résultats, et qui ignorent le plus les procédés intérieurs? Mais quand la philosophie, qui n'était dans l'origine que la théologie même, eut commencé l'étude de la nature par l'examen des objets les plus connus et les plus familiers; quand elle eut remarqué, dans toutes les productions terrestres, un enchaînement de causes et d'effets concourant à un même but, soumis à des lois constantes et invariables, et portant le caractère d'un plan sage et réglé; quand, voulant sonder plus avant, elle se fut aperçue que la faiblesse des organes humains ne pouvait suivre une marche aussi fine et aussi délicate, ni suffire à tant de détails compliqués, à tant de nuances imperceptibles, l'intelligence divine devint alors, pour ainsi dire, le supplément de l'intelligence humaine. On crut que la terre était douée d'une raison surnaturelle : on l'adora comme une divinité bienfaisante, qui daignait présider à tant d'opérations admirables, pour le bonheur des mortels. Son intelligence fut révérée sous les noms de forme, de nature plastique, d'âme divine. Bientôt elle fut subdivisée en autant d'intelligences particulières qu'elle renfermait de différentes productions dont le mécanisme était ignoré. De là les Nymphes, les Faunes, les Sylvains, etc.; de là, enfin, les métamorphoses et la métempsychose, qui n'est elle-même qu'une métamorphose renouvelée.

- (19) *Hic armata manus, Curètes nomine Graii.*

Les Curètes étaient les plus anciens ministres de la religion ; ils sont, dit-on, les inventeurs des arts.

- (20) *Non quod multa parum simili sint praedita forma.*

Ce morceau est répété plus haut.

- (21) *Et quoniam plaga quoddam genus excipit in se
Pupula, quum sentire colorem.*

Épicure regardait la vision comme un tact.

- (22) *Ut non omnibus attribuas sensus et odores.*

Le mot *attribuas* offre un sens opposé au raisonnement du poète.

- (23) *Dispersamque foras per caulas ejicit omnes.*

On sait que Lucrèce prétend que l'âme ne périt qu'en liquéfiant ses principes.

- (24) *Cedit item retro, de terra quod fuit ante,
In terras ; et quod in saum est ex ætheris oris,
Id rursus cœli relatum templa recepiant.*

Il est inutile de faire remarquer l'absurdité des critiques de Lucrèce, qui ont vu dans ces vers un aveu de l'immortalité de l'âme arraché au philosophe par la force de la vérité. Lactance, le premier, lui adresse ce reproche, répété depuis par Racine le fils, qui le répétait sans l'examiner, comme la plupart des esprits prévenus qui se rendent les échos des absurdités conformes à leur croyance et à leurs principes. Ils n'ont pas su reconnaître que Lucrèce, composant l'âme de trois substances diverses, les fait retourner, après la dissolution, à la source dont elles sont émanées. Ce n'est point l'âme entière que le poète fait monter vers la voûte étoilée, mais bien la partie éthérée, qui est, selon lui, la plus subtile portion de ce qu'il appelle l'âme, à laquelle il n'accorde jamais qu'une existence matérielle.

- (25) *Neve putes æterna minus residere potesse
Corpora prima.*

On a rendu à ces trois vers la place que les meilleurs commentateurs leur ont assignée.

- (26) *Multaque post mundi tempus.*

Lucrèce parle de la pluralité des mondes avec autant de certitude que le ferait un savant de notre siècle. Cette vérité ne lui était

pendant révélée que par son génie ; car les astres que nous voyons
briller sur nos têtes , et dont le compas a mesuré la distance et le
cours , n'étaient pour lui que des étincelles , ornements de la voûte
céleste.

(27) Sic igitur magni quoque circum mœnia mundi
Expugnata dabunt labem putresque ruinas.

Saint Cyprien , lui-même , dit presque mot pour mot ce que Lu-
crèce avance ici : *Scire debes jam mundum non illis viribus stare
quibus ante steterat, nec eo robore valere quo ante prævalebat, etc.*

(28) Nec mare, nec fluctus plangentes saxa crearunt.

Lucrèce réfute , par ce vers , une opinion longtemps accréditée,
et chantée par les poètes. Homère fait naître tous les dieux de
l'Océan :

Ὠκεανὸν τε θεῶν γένεσιν καὶ μητέρα Τηθύν.

Oceanumque deorum originem et matrem Tethyn.

(29) Ipsa dedit dulces fœtus et pabula læta
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore ;
Conterimusque boves et vires agricolarum. . . .

Voltaire traduit ainsi les trois vers de Lucrèce :

La nature languit , la terre est épuisée ;
L'homme dégénéré , dont la force est usée ,
Fatigue un sol ingrat par ses bœufs affaiblis.

LIVRE TROISIÈME.

O toi, qui du sein des ténèbres fis jaillir la lumière à grands flots, qui le premier aplanis aux mortels le chemin de la vie! toi, l'honneur de la Grèce (1), j'ose poser mes pas sur tes nobles traces : je te suis, non point en rival audacieux ; mais, disciple zélé, je cède au desir de t'imiter. La timide hirondelle ne peut défier le cygne mélodieux, et le débile chevreau ne s'élance point dans la carrière du généreux coursier. O génie créateur, ô mon père! dans les préceptes répandus par tes sublimes écrits, tu nous enseignes la sagesse. Oui, l'abeille distille moins de nectar sur les saules fleuris que nous ne puisons d'utiles vérités dans tes paroles d'or, dignes d'une éternelle admiration (2).

Ta voix, interprète de la raison, nous crie que la nature n'est point l'œuvre de la pensée divine. Tout à coup la terreur s'évanouit dans les âmes : les remparts du monde s'affaiblissent devant moi ; j'aperçois l'univers se mouvoir dans

LIBER TERTIUS.

E tenebris tantis tam clarum extollere lumen
Qui primus potuisti, illustrans commoda vitæ,
Te sequor, o Graiæ gentis decus, inque tuis nunc
Fixa pedum pono pressis vestigia signis,

- 5 Non ita certandi cupidus, quam propter amorem,
Quod te imitari aveo. Quid enim contendat hirundo
Cycnis! aut quidnam tremulis facere artibus hædi
Consimile in cursu possint, ac fortis equi vis!
Tu, pater, et rerum inventor, tu patria nobis
10 Suppeditas præcepta, tuisque ex, inclute, chartis,
Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea perpetua semper dignissima vita.

- Nam, simul ac ratio tua cœpit vociferari,
15 Naturam rerum haud divina mente coortam,
Diffugiunt animi terrores; mœnia mundi
Discedunt; totum video per inane geri res;

l'espace ; je vois les dieux reposer dans ces paisibles palais, que jamais n'assiègent les vents courroucés, les orages brûlants, ni les flocons neigeux, ni les âpres frimas (3) dans ces demeures célestes qu'enveloppe un air éternellement serein, et que l'astre du jour dore en souriant de ses plus purs rayons. C'est pour ces êtres divins que la nature est prodigue de tous les biens (4) ; rien ne peut altérer la sérénité de leur ame ; ils n'aperçoivent point les abîmes du Tartare ; la terre ne leur dérobe point les scènes nombreuses qui se renouvellent à leurs pieds dans l'espace infini (5). A ce grand spectacle, j'éprouve une volupté divine ; un saint frémissement m'agite, lorsque je contemple l'effort de ton génie qui contraint la nature à nous apparaître sans voiles.

O Memmius ! nous avons étudié les qualités des éléments, leurs formes, leurs mouvements mutuels, leurs luttes fécondes qui répandent l'ordre et la vie dans l'immense univers. Ma muse aujourd'hui va te révéler la nature de l'ame et de l'esprit, faire évanouir les fantômes de l'Achéron,

- Apparet divum numen sedesque quietæ,
 Quas neque concutiunt venti, neque nubila nimbis
 20 Adspergunt, neque nix acri concreta pruina
 Cana cadens violat : semperque innubilus æther
 Integit, et large diffuso lumine ridet.
 Omnia suppeditat porro Natura, neque ulla
 Res animi pacem delibrat tempore in ullo :
 25 At contra nusquam apparent Acherusia templa ;
 Nec tellus obstat, quin omnia dispiciantur,
 Sub pedibus quæcunque infra per inane geruntur.
 His tibi me rebus quædam divina voluptas
 Percipit atque horror, quod sic Natura tua vi
 30 Tam manifesta patet ex omni parte resecta.
 Et quoniam docti, cunctarum exordia rerum
 Qualia sint ; et quam variis distantia formis,
 Sponte sua volitent alterno percita motu ;
 Quoque modo possint ex his res quæque creari ;
 35 Hasce secundum res animi natura videtur
 Atque animæ claranda meis jam versibus esse ;

es songes terribles et vains qui empoisonnent les sources du bonheur, poursuivent notre vie de l'image lugubre de la mort, et ne laissent jamais couler vers nous une volupté pure.

Je le sais, des mortels orgueilleux t'affirmeront que la douleur ou l'infamie sont plus redoutables que les gouffres du trépas; qu'ils n'ignorent point que l'ame (6), enfantée avec les sens, doit périr avec eux; et qu'ils n'attendent point mes leçons pour reconnaître la vérité : mais viens rassurer s'ils cèdent à la puissance de la raison, ou au seul desir de se parer des dehors de la philosophie et de recueillir une vaine gloire; contemple ces mêmes mortels. Bannis, persécutés, accablés par la honte, en proie au chagrin et au remords : ils vivent cependant ! ils subissent l'existence ! et, dans les lieux déserts où ils traînent le fardeau du malheur, ils offrent des vœux à la Divinité, égorgeant la brebis noire, sacrifient aux mânes; et l'adversité, dans leur cœur corrompu, ranime, avec une vigueur nouvelle, l'hydre du fanatisme. C'est dans les dangers qu'il faut

- Et metus ille foras præceps Acheruntis agendus
Funditus, humanam qui vitam turbat ab imo,
Omnia suffundens mortis nigrore, neque ullam
40 Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.
Nam, quod sæpe homines morbos magis esse timendos
Infamemque ferunt vitam, quam Tartara lethi;
Et se scire animi naturam, sanguinis esse,
Nec prosum quidquam nostræ rationis egere :
45 Hinc licet advertas animum, magis omnia laudis,
Aut etiam venti, si fert ita forte voluntas,
Jactari causa, quam quod res ipsa probetur.
Extorres iidem patria, longeque fugati
Conspectu ex hominum, foedati crimine turpi,
50 Omnibus ærumnis affecti denique, vivunt :
Et, quocunque tamen miseri venere, parentant ;
Et nigras mactant pecudes ; et manibu' divis
Inferias mittunt ; multoque in rebus acerbis
Acrius advertunt animos ad Religionem.

scruter la pensée humaine; la secousse du malheur chasse la vérité des replis de notre ame : le masque tombe, et l'homme reste.

Enfin la dure avarice et l'aveugle desir des honneurs (7) ces passions fougueuses qui transportent l'homme au delà des bornes de l'équité, qui le rendent auteur ou complice du crime, qui l'asservissent aux plus ignobles travaux pour l'élever à la fortune, qui lui ravissent enfin le charme de ses jours et la douceur de ses nuits; eh bien! ces honteuses plaies de l'ame sont entretenues par la crainte de la mort. L'ignominie, le mépris, l'indigence, toujours opposés à une vie douce et calme, sont regardés comme les gardiens vigilants des portes de la mort : ainsi l'homme conseillé par une vaine terreur, afin de les repousser loin, bien loin (8) cimenté de sang ses indignes projets. Insatiable de richesses, sans cesse il desire, et, pour les accumuler, au crime récent fait succéder le crime, suit avec une joie féroce les funérailles d'un frère, et, toujours alarmé, siège avec effroi au banquet des siens.

55 Quo magis in dubiis hominem spectare periculis
Convenit, adversisque in rebus noscere qui sit.
Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
Ejiciuntur; et eripitur persona, manet res.

Denique avarities et honorum cæca cupido,

60 Quæ miseros homines cogunt transcendere fines,
Juris, et interdum socios scelerum atque ministros,
Noctes atque dies niti præstante labore
Ad summas emergere opes : hæc volnera vitæ
Non minimam partem mortis formidine aluntur.

65 Turpis enim fama et contemptus et acris egestas,
Semota ab dulci vita stabilique videntur;
Et quasi jam lethi portas cunctarier ante :
Unde homines, dum se, falso terrore coacti,
Refugisse volunt longe longeque recesse,

70 Sanguine civili rem conflant; divitiasque
Conduplicant avidi, cædem cædi accumulantes;
Crudeles gaudent in tristi funere fratris,
Et consanguineum mensas odere timentque.

C'est aussi la crainte de la mort qui dévore le sein de l'envieux. Elle montre à ses regards jaloux le faste de la puissance, et l'éclat de la grandeur; il voit avec fureur le cercle de sa vie rouler dans une ignoble obscurité; honteux de son destin, il sacrifie son repos au desir d'un vain titre; il voudrait qu'un marbre complaisant éternisât son nom. Poursuivi par la crainte de la mort, lui-même, dans son effroi, hâte le terme de ses jours : hélas ! il ignorait que la source de tous ses maux était dans sa propre terreur : c'est elle qui flétrit l'innocence, brise les nœuds de l'amitié, foule aux pieds la piété et la nature. Eh ! quel climat n'a point vu l'homme, pour fermer devant lui les portes du Tartare, trahir sa patrie, ses parents, et les droits les plus sacrés ?

Ainsi que l'enfant agité par la crainte dans l'obscurité des nuits, l'homme timide à la clarté du jour se livre à de vaines terreurs, et, plus faible que l'enfant dans les ténèbres, il s'épouvante des fantômes dont il peuple l'avenir. Pour dissiper cette terreur et ces ténèbres de l'ame, nous

Consimili ratione ab eodem sæpe timore

75 Macerat invidia : ante oculos illum esse potentem,

Illum aspectari, claroque incedere honore;

Ipsi se in tenebris volvi cœnoque queruntur.

Intereunt partim statuarum et nominis ergo :

Et sæpe usque adeo, mortis formidine, vitæ

80 Percipit humanos odium lucisque videndæ,

Ut sibi consciscant mœrenti pectore lethum :

Obliti fontem curarum hunc esse timorem;

Hunc vexare pudorem, hunc vincula amicitiai

Rumpere, et in summo pietatem evertere fundo :

85 Nam jam sæpe homines patriam carosque parentes

Prodiderunt, vitare Acherusia templa petentes.

Nam, veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis

In tenebris metuunt; sic nos, in luce, timemus

Interdum, nihilo quæ sunt metuenda magis, quam

90 Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.

Hunc igitur terrorem animi tenebrasque, necesse est,

n'emprunterons ni les rayons du soleil ni l'éclat du jour ; mais l'étude de la nature allumera le flambeau qui doit nous guider (9).

O Memmius ! il faut d'abord reconnaître que l'esprit humain, souvent désigné sous le nom d'intelligence, est lui-même, comme les yeux, les mains et les pieds, une partie des ressorts de la vie. En vain une foule de sages affirme que le sentiment ne possède point dans les êtres un siège déterminé ; qu'il est le résultat de la force vitale, que les Grecs ont revêtue du doux nom d'Harmonie (10) ; qu'elle anime le corps sans y résider, sans se fixer sur un point unique ; et qu'enfin, loin d'être une part distincte de l'organisation, elle est, comme la santé, le mode, le concert de tous les sens. Gardons-nous donc d'errer ainsi loin de la vérité.

Tu vois souvent le corps, enveloppe de l'ame, souffrir quand l'intelligence jouit : souvent, au contraire, dans un corps robuste et sain l'ame est dévorée de tourments ; ainsi

Non radii solis neque lucida tela dici
Discutiant, sed Naturæ species ratioque.

Primum animum dico, mentem quem sæpe vocamus,

95 In quo consilium vitæ regimenque locatum est,
Esse hominis partem, nihilo minus ac manus et pes
Atque oculi, partes animantis totius exstant.

Quamvis multa quidem sapientum turba paturunt,
Sensum animi certa non esse in parte locatum :

100 Verum habitum quemdam vitalem corporis esse,
Harmoniam Graii quam dicunt; quod faciat nos
Vivere cum sensu, nulla quum in parte siet mens.
Ut bona sæpe valetudo quum dicitur esse
Corporis, et non est tamen hæc pars ulla valentis :

105 Sic animi sensum non certa parte reponunt :
Magnopere in quo mi diversi errare videntur.

Sæpe utique in promptu corpus, quod cernitur, ægrot,
Quum tamen ex alia lætamur parte latenti ;
Et retro fit, uti contra sit sæpe vicissim,

110 Quum miser ex animo, lætatur corpore toto :

le pied éprouve des douleurs dont la tête ne reçoit pas l'at-
teinte.

D'ailleurs, quand le doux sommeil ravit le sentiment aux
membres engourdis, un principe secret veille en nous; il
tient pour eux, il les remplace en tressaillant de joie ou en
rémissant de douleur.

Mais, pour mieux te convaincre que l'ame réside dans
les sens, lors même que l'harmonie en est troublée, vois
un corps mutilé conserver le sentiment, tandis que la pri-
vation d'une faible portion de chaleur ou d'air suffit pour
chasser à jamais la vie de nos organes. Tout nous prouve
que les diverses parties du corps y exercent un emploi dif-
férent, et sont loin d'être également nécessaires à sa con-
servation; qu'enfin l'air et la chaleur sont les principaux
moteurs de l'existence, et que les derniers ils abandonnent
les membres frappés par la mort. Si l'évidence te prouve
l'intimité du corps avec l'ame et l'esprit, rends aux Grecs
leur doux nom d'*harmonie* qu'ils transportèrent du mélo-

Non alio pacto, quam si pes quum dolet ægri,
In nullo caput interea sit forte dolore.

Præterea molli somno quum dedita membra,
Effusumque jacet sine sensu corpus exustum;
115 Est aliud tamen in nobis, quod tempore in illo
Multimodis agitur, et omnes accipit in se
Lætitiæ motus et curas cordis inanes.

Nunc animam quoque ut in membris cognoscere possis
Esse, neque harmoniam corpus retinere solere;
120 Principio fit uti, detracto corpore multo,
Sæpe tamen nobis in membris vita n̄ oritur;
Atque eadem rursus, quum corpora pauca calor
Diffugere, forasque per os est editus aer,
Deserit extemplo venas atque ossa relinquit :
125 Noscere ut hinc possis, non æquas omnia partes
Corpora habere, neque ex æquo fulcire salutem;
Sed magis hæc, venti quæ sunt calidique vaporis
Semina, curare in membris ut vita moretur.
Est igitur calor ac ventus vitalis in ipso
130 Corpore, qui nobis moribundos deserit artus.

dieux bocage de l'Hélicon, ou que le besoin d'exprimer une pensée nouvelle leur fit détourner de son sens accoutumé pour servir d'interprète à un système dont la base restait encore incertaine. Quelle qu'en soit l'origine, la Grèce peut se l'approprier ; nous, marchons vers la vérité.

Oui, l'âme et l'esprit sont rapprochés par un lien si intime, qu'ils ne forment qu'une substance unique ; mais le jugement en est pour ainsi dire le chef suprême : c'est lui qui, sous le nom d'esprit et d'intelligence, dirige la puissance des organes. Roi des sens, c'est dans le cœur qu'il érige son trône ; c'est là que la crainte et la terreur frissonnent ; c'est là que palpitent la douce joie et le plaisir : là siège donc la sensibilité. L'âme, répandue dans tout le corps, l'âme, puissance subalterne, attend le signal du maître qui la régit. L'esprit seul, arbitre et confident de lui-même, a le privilège de s'entretenir en soi, et de jouir de ses facultés dans l'instant où l'âme et le corps sont inaccessibles aux sensations. C'est ainsi que la tête et les yeux

- Quapropter, quoniam est animi natura reperta
 Atque animæ, quasi pars hominis, redde harmoniai
 Nomen ab organico saltu delatum Heliconis,
 Sive aliunde ipsi porro traxere et in illam
 135 Transtulerunt, proprio quæ tum res nomine egebat :
 Quidquid id est, habeant ; tu cætera percipe dicta.
 Nunc *animum* atque *animam* dico conjuncta teneri
 Inter se, atque unam naturam conficere ex se ;
 Sed caput esse quasi, et dominari in corpore toto
 140 *Consilium*, quod nos *animum mentemque* vocamus ;
 Idque situm media regione in pectoris hæret.
 Hic exultat enim pavor ac metus ; hæc loca circum
 Lætitiæ mulcent ; hic ergo mens animusque est.
 Cætera pars animæ, per totum dissita corpus,
 145 Paret, et ad numen mentis nomenque movetur ;
 Idque sibi solum per se sapit et sibi gaudet,
 Quum neque res animam, neque corpus commovet ulla.
 Et quasi, quum caput aut oculus, tentante dolore,
 Læditur in nobis, non omni concruciamur
 150 Corpore : sic animus nonnunquam læditur ipse,

uvent être en proie à la douleur, tandis que la machine entière reste libre de souffrance. L'esprit est souvent ému par le chagrin ou la joie, sans que l'ame, répandue en nos sens, soit troublée dans son ministère. Au contraire, si un violent effroi s'empare de l'esprit, l'ame entière ressent le choc douloureux; le corps, pâissant, est inondé de sueur, la langue s'embarrasse, la vue s'égare, l'oreille siffle, les membres s'affaissent, et souvent au choc de ces terreurs succède le trépas. Tant de l'esprit et de l'ame l'union est intime, puisque l'une ne fait ressentir au corps que l'impression qu'elle a reçue de l'autre!

L'expérience, ami, te prouve donc que l'esprit et l'ame sont doués d'une essence corporelle; car, s'ils exercent leur empire sur nos sens, s'ils nous arrachent au sommeil, s'ils décolorent nos fronts, s'ils régissent enfin l'homme entier, comme cette puissance ne s'exerce que par le contact, et que le contact est l'attribut des seuls corps, l'esprit et l'ame peuvent-ils être d'une nature différente?

Enfin, ne vois-tu pas l'ame soumise à toutes les impres-

- Lætitiæque viget, quum cætera pars animal
 Per membra atque artus nulla novitate ciatur.
 Verum, ubi vehementi magis est commota metu mens,
 Consentire animam totam per membra videmus :
- 155 Sudores itaque et pallorem exsistere toto
 Corpore, et infringi linguam, vocemque aboriri,
 Caligare oculos, sonere aures, succidere artus.
 Denique concidere ex animi terrore videmus
 Sæpe homines; facile ut quivis hinc noscere possit,
- 160 Esse animam cum animo conjunctam, quæ quum animi vi
 Percussa est, exin corpus propellit et icit.
 Hæc eadem ratio naturam animi atque animal
 Corpoream docet esse : ubi enim propellere membra,
 Corripere ex somno corpus, mutareque vultum,
- 165 Atque hominem totum regere ac versare videtur
 (Quorum nil fieri sine tactu posse videmus;
 Nec tactum porro sine corpore); nonne fatendum est
 Corporea natura animum constare animamque?
 Præterea, pariter fungi cum corpore, et una

sions qui frappent le corps? Si le coup qui nous est porté n'a que le degré de force qui offense la vie sans la livrer à la mort; si le choc n'endommage ni le tissu des nerfs, l'assemblage osseux, le corps languissant cherche un doux appui sur la terre, tandis qu'un bouillonnement de l'âme et une volonté incertaine s'oppose à cette pente (11). Si l'esprit et l'âme sont, comme nous, en butte à tous les chocs, ne doit-on pas les placer au rang des corps?

Poursuis, ô Memmius! il faut te révéler quels sont les éléments qui composent cette âme; écoute donc ma muse. L'âme résulte de principes très subtils et très déliés; tu en conviendras, en reconnaissant avec quelle souplesse et quelle promptitude notre âme agit et se décide. La nature n'offre point de corps plus mobile; cette mobilité est donc due à des principes arrondis et déliés qui cèdent aux plus légères impressions. Ainsi l'eau, composée des éléments les plus subtils et les plus divisés, se mêle avec facilité, s

- 170 *Consentire animum nobis in corpore cernis.*
Si minus offendit vitam vis horrida lethi,
Ossibus ac nervis disclusis intus adacta;
Attamen insequitur languor, terræque petitus
Suavis, et in terra mentis qui gignitur æstus,
- 175 *Interdumque quasi exsurgendi incerta voluntas.*
Ergo corpoream naturam animi esse necesse est,
Corporeis quoniam telis ictuque laborat.
Is tibi nunc animus quali sit corpore, et unde
Constiterit, pergam rationem reddere dictis.
- 180 *Principio esse aio persubtilem, atque minutis*
Perquam corporibus factum constare; id ita esse,
Hinc licet advertas animum ut pernoscere possis.
Nil adeo fieri celeri ratione videtur,
Quam si mens fieri proponit et inchoat ipsa.
- 185 *Ocius ergo animus, quam res se perciet ulla,*
Ante oculos quarum in promptu Natura videtur.
At quod mobile tantopere est, constare rotundis
Perquam seminibus debet perquamque minutis;
Momine uti parvo possint impulsa moveri.
- 190 *Namque movetur aqua et tantillo momine flutat;*

alève au moindre souffle; tandis que le miel, dont les incipies sont plus embarrassés, moins lisses, moins actifs, s'entravent dans leur course, roule lourdement sa liqueur resseuse. Le léger zéphyr dissémine à l'instant la graine gère du pavot, tandis qu'il lutte en vain contre un amas de pierres ou contre des faisceaux de lances. L'agilité des corps se mesure donc à leur ténuité, au poli de leur surface, et leur consistance résulte d'éléments anguleux et rousiers (12).

Tu le vois donc, cette substance si mobile, cette ame qui se compose des éléments les plus petits, les plus lisses, les plus arrondis; utile vérité, ô Memmius, dont bientôt tu sentiras l'importance.

Je dois, sous un autre aspect, te montrer la nature de cet agent invisible, la délicatesse de son tissu, le faible espace qu'il occuperait, si l'art pouvait le réunir. Quand

Quippe volubilibus parvisque creata figuris :

At contra mellis constantior est natura,

Et pigri latices magis, et cunctantior actus ;

Hæret enim inter se magis omnis material

195 Cópia; nimirum quia non tam lævibus exstat

Corporibus, neque tam subtilibus atque rotundis.

Namque papaverum, aura potest suspensa levisque

Cogere, ut ab summo tibi diffluat altus acervus;

At contra lapidum conjectum spiclorumque

200 Nenu potest. Igitur parvissima corpora quanto

Et lævissima sunt, ita mobilitata feruntur :

At contra quo quæque magis cum corpore magno

Asperaque inveniuntur, eo stabilita magis sunt.

Nunc igitur, quoniam est animi natura reperta

205 Mobilis egregie, per quam constare necesse est

Corporibus parvis et lævibus atque rotundis :

Quæ tibi cognita res in multis, o bone, rebus

Utilis invenietur, et opportuna cluebit.

Hæc quoque res etiam naturam deliquat ejus,

210 Quam tenui constet textura, quamque loco se

Contineat parvo, si possit conglomerari;

Quod simul atque hominem lethi segura quies est

Indepta, atque animi natura animæque recessit;

l'homme, après la fuite de l'ame et de l'esprit, est livré à l'immobilité de la mort, la forme et la pesanteur de ses membres n'éprouvent aucun changement; la mort ne ravit que le sentiment et la chaleur. L'ame, cette précieuse substance répandue en nos membres, si intimement liée à nos veines, aux viscères, au tissu nerveux, se compose donc de principes infiniment déliés, puisque rien ne révèle son absence, ni par l'altération ni par l'amoindrissement des formes. Tel le vin dont la saveur s'évapore, les mets savoureux privés de leurs doux suc, l'essence parfumée devenue inodore, ne sont ni plus légers ni moindres à la vue. Je répète, ami, l'esprit et l'ame sont formés des éléments plus subtils, les plus légers de la machine entière.

Toutefois, ne regarde pas l'ame comme une simple substance : l'homme, en expirant, exhale un souffle léger empreint de chaleur; la chaleur recèle l'air; elle ne pe

- Nil ibi limatum de toto corpore cernas
 215 Ad speciem, nihil ad pondus : mors omnia præstat,
 Vitalem præter sensum calidumque vaporem.
 Ergo animam totam perparvis esse necesse est
 Seminibus, nexam per venas, viscera, nervos :
 Quatinus omnis ubi e toto jam corpore cessit
 220 Extima membrorum circum-cæsuræ tamen se
 Incolumem præstat, nec deficit ponderis hilum :
 Quod genus est Bacchi quum flos evanuit ; aut quum
 Spiritus unguenti suavis diffugit in auras ;
 Aut aliquo quum jam succus de corpore cessit ;
 225 Nil oculis tamen esse minor res ipsa videtur
 Propterea, neque detractum de pondere quidquam :
 Nimirum quia multa minutaque semina succos
 Efficiunt, et odorem in toto corpore rerum.
 Quare etiam atque etiam mentis naturam animæque
 230 Scire licet perquam paucillis esse creatam
 Seminibus, quoniam fugiens nil ponderis aufert.
 Nec tamen hæc simplex nobis natura putanda est :
 Tenuis enim quædam moribundos deserit aura,
 Mista vapori ; vapor porro trahit aera secum ;
 235 Nec calor est quisquam, cui non sit mistus et aer :

ister sans air, parceque ses tissus poreux permettent une libre entrée aux molécules aériennes, lisses, souples et déliées. Déjà trois éléments sont reconnus dans l'ame.

Mais ils ne suffisent point pour produire le sentiment; l'un d'entre eux ne peut créer ces mouvements, ces sensations d'où résulte l'intelligence; il faut, pour établir ces concertos de la pensée, leur ajouter un autre moteur. Nous ne pourrions lui assigner aucun nom; mais rien n'égale la mobilité, la finesse et le poli de ses éléments. C'est cet agent secret qui, le premier, imprime à nos membres naissants des sensations et le mouvement vital. Il doit à la ténuité de ses principes le mouvement qu'il communique d'abord la chaleur du souffle et à l'air. Alors l'instrument de la vie s'agite; le sang circule dans chaque veine; les organes deviennent sensibles, et le tissu des os reçoit l'impression de la volupté ou le choc de la douleur.

Mais ni la douleur, ni aucun coup violent ne pénètre jusqu'à cet agent secret et mobile, sans causer dans la machine entière un désordre tel, que la vie, ébranlée, ne

Rara quod ejus enim constat natura, necesse est

Aeris inter eum primordia multa cieri.

Jam triplex animi est igitur natura reperta.

Nec tamen hæc sat sunt ad sensum cuncta creandum :

240 *Nil horum quoniam recipit mens posse creare*

Sensiferos motus, quædam qui mente volutent.

Quarta quoque his igitur quædam natura necesse est

Attribuatur : ea est omnino nominis expers;

Qua neque mobilius quidquam neque tenuius exstat,

245 *Nec magis e parvis aut lævibus ex elementis;*

Sensiferos motus quæ didit prima per artus :

Prima cietur enim, parvis perfecta figuris;

Inde calor motus, et venti cæca potestas

Accipit; inde aer; inde omnia mobilitantur;

250 *Tum quatitur sanguis; tum viscera persentiscunt*

Omnia; postremo datur ossibus atque medullis

Sive voluptas est, sive est contrarius ardor.

Nec temere huc dolor usque potest penetrare, neque acre

Permanare malum, quin omnia perturbentur;

trouve plus d'asile, et que l'ame, décomposée, s'échappe par toutes les issues du corps dont elle abdique l'empire. Heureusement ces chocs destructeurs bornent leurs attaques à la surface des corps : c'est par cette sage précaution que la nature respecte en nous son ouvrage.

Maintenant, ô Memmius, recherchons par quel lien secret, par quel mélange intime, ces différents principes peuvent, en se combinant, allumer le flambeau de la vie. Mais la langue de nos pères, stérile et timide, m'interdit la révélation complète de ce mystérieux phénomène ; je me borne à t'en offrir une esquisse légère. Les éléments des principes de l'existence réunis se meuvent de concert : indivisibles ils ne peuvent séparément exercer leurs facultés ; ils agissent comme diverses puissances d'un objet unique. C'est ainsi que, dans les nombreux organes d'un être animé, on distingue la saveur, le coloris et le parfum, quoique ces trois qualités réunies ne résultent que d'un même individu : ainsi la chaleur, le souffle et l'air, secrets moteurs, forment un tout en s'alliant à cet élément actif qui leur imprime le

- 155 Usque adeo ut vitæ desit locus, atque animai
Diffugiant partes per caulas corporis omnes :
Sed plerumque fit in summo quasi corpore finis
Motibus : hanc ob rem vitam retinere valemus.
Nunc ea quo pacto inter sese mista, quibusque
200 Compta modis vigeant, rationem reddere aventem
Abstrahit invitum patrii sermonis egestas :
Sed tamen, ut potero summatim attingere, tangam.
Inter enim cursant primordia principiorum
Motibus inter se ; nihil ut secernier unum
255 Possit, nec spatium fieri divisa potestas :
Sed quasi multæ vis unius corporis exstant.
Quod genus, in quovis animantium viscere volgo
Est odor et quidam calor et sapor ; et tamen ex his
Omnibus est unum perfectum corporis augmen.
270 Sic calor atque aer et venti cæca potestas
Mista, creant unam naturam, et mobilis illa
Vis, initum motus ab se quæ dividit ollis,
Sensifer unde oritur primum per viscera motus.

vement, et, prêtant à la matière le feu du sentiment, répand dans la machine entière. C'est au centre des corps que siège cet agent souverain; nulle partie en nous n'est plus intime : c'est l'ame de notre ame; et comme l'ame et l'esprit, formés des molécules les plus déliées, possèdent le moyen de s'unir en secret dans nos membres, de même coïncipe, qu'on ne saurait nommer, et dont l'existence est connue aux corpuscules les plus sensibles, se cache au fond de nous-mêmes, et se montre à la fois, je le répète, l'ame de notre ame et l'arbitre des sens. Le souffle, l'air et la chaleur ne peuvent ainsi produire la vie qu'à l'aide d'un semblable mélange. Et ces éléments doivent alternativement se soumettre et commander entre eux, pour obtenir l'unité d'où dépend leur puissance; car, s'ils agissaient à part, le sentiment s'éteindrait, et leur divorce romprait tous les liens de la vie.

Chacun d'eux, cependant, a des fonctions diverses : la chaleur fait bouillonner les flots du sang, allume la colère et la fait étinceler dans les yeux; le souffle, vapeur froide,

- Nam penitus prorsum latet hæc natura subestque;
 275 Nec magis hac infra quidquam est in corpore nostro;
 Atque anima est animæ proporro totius ipsa :
 Quod genus in nostris membris et corpore toto,
 Mista latens animi vis est animæque potestas;
 Corporibus quia de parvis paucisque creata est :
 280 Sic tibi nominis hæc expers vis, facta minutis
 Corporibus, latet; atque animai totius ipsa
 Proporro est anima, et dominatur corpore toto :
 Consimili ratione necesse est ventus et aer
 Et calor inter se vigeant, commista per artus,
 285 Atque aliis aliud subsit magis emineatque,
 Ut quiddam fieri videatur de omnibus unum;
 Ne calor ac ventus seorsum, seorsumque potestas
 Aeris interimant sensum diductaque solvant.
 Est etiam calor ille animo, quem sumit in ira;
 290 Quum ferviscit, et ex oculis micat acribus ardor :
 Est et frigida multa comes formidinis aura,
 Quæ ciet horrorem in membris, et concitat artus :

enfante la crainte, et fait circuler son frisson dans nos membres ; l'air, plus tempéré, entretient la paix de l'ame porte sa sérénité sur nos fronts. Oui, la chaleur domine dans les cœurs bouillants qu'embrase aisément le courroux. Tel est le fier lion, quadrupède fougueux dont les flancs gonflent sans cesse par d'horribles rugissements, et qui vomit les flots de la colère que sa vaste poitrine ne peut plus contenir (43). Le souffle glace l'ame timide du cerf, et il introduit rapidement dans ses entrailles une vapeur froide qui porte dans ses membres le tressaillement de la crainte. L'ame paisible du bœuf, empreinte d'un air plus tempéré n'est jamais engourdie par le frisson de la froide terreur ni obscurcie par la vapeur bouillonnante des feux d'un ardent courroux : son ame occupe l'intervalle entre l'ame du cerf craintif et celle du lion terrible.

Tel est le sort de l'homme lui-même : l'étude rigoureuse perfectionne son ame, mais ne peut effacer les traits gravés par la nature. N'espérez pas arracher tous les germes de vices ; n'espérez point rendre calme le mortel né fougueux

- Est etiam quoque pacati status aeris ille,
 Pectore tranquillo qui fit voltuque sereno :
 295 Sed calidi plus est illis quibus acria corda,
 Iracundaque mens facile effervescit in ira :
 Quo genere in primis vis est violenta leonum,
 Pectora qui fremitu rumpunt plerumque gementes,
 Nec capere irarum fluctus in pectore possunt.
 300 At ventosa magis cervorum frigida mens est,
 Et gelidas citius per viscera concitat auras,
 Quæ træmulum faciunt membris exsistere motum.
 At natura boum placido magis acre vivit,
 Nec nimis irai fax unquam subdita percit
 305 Fumida suffundens cæcæ caliginis umbras,
 Nec gelidi torpet telis perfixa pavoris :
 Inter utrosque sita est, cervos sævosque leones.
 Sic hominum genus est : quamvis doctrinæ politos
 Constituat pariter quosdam, tamen illa relinquit
 310 Naturæ cujusque animæ vestigia prima :
 Nec radicitus evelli mala posse putandum est ;

ous n'affranchirez pas celui-ci de sa timidité, ni celui-là de l'imprudente faiblesse qui l'invite souvent à une indulgence coupable. Les variétés sont innombrables dans les caractères, comme dans les mœurs qui leur sont subordonnées. Je ne puis maintenant en développer toutes les causes secrètes, ni assigner les noms aux figures des éléments, auteurs de cette immense diversité; mais j'affirme du moins que l'étude constante et la raison sévère, sans effacer entièrement la première empreinte de la nature, l'affaiblissent jusqu'à permettre aux mortels d'aspirer à ce calme, éternelles délices de la Divinité.

Le corps, ô Memmius, est l'enveloppe de l'ame, et l'ame, à son tour, en est la gardienne et le guide. Ces deux substances ne peuvent être séparées sans se détruire. Ce sont deux arbres jumeaux nourris des mêmes sucs, sur la même racine. Et comme on ne peut ravir à l'encens le parfum sans décomposer son essence, on ne peut séparer l'ame du corps sans les anéantir. La nature, dès leur naissance, a

- Quin proclivius hic iras decurrat ad acres,
 Ille metu citius paulo tentetur, at ille
 Tertius accipiat quædam clementius æquo :
 315 Inque aliis rebus multis differre necesse est
 Naturas hominum varias, moresque sequaces;
 Quorum ego nunc nequeo cæcas exponere causas;
 Nec reperire figurarum tot nomina, quot sunt
 Principiis, unde hæc oritur variantia rerum.
 320 Illud in his rebus videor firmare potesse,
 Usque adeo naturarum vestigia linqui
 Parvola, quæ nequeat ratio depellere dictis,
 Ut nihil impediat dignam dis degere vitam.
 Hæc igitur natura tenetur corpore ab omni,
 325 Ipsaque corporis est custos et causa salutis.
 Nam communibus inter se radicibus hærent,
 Nec sine pernicie divelli posse videntur.
 Quod genus, e thuris glebis evellere odorem
 Haud facile est, quin intereat natura quoque ejus;
 330 Sic animi atque animæ naturam corpore toto
 Extrahere haud facile est, quin omnia dissolvantur :

lié leurs principes intimes de liens fraternels, les a soumis aux mêmes lois et à la même destinée. Leurs mouvements, leurs sensations ont besoin du concours de leur puissance mutuelle; l'harmonieux concert de leurs facultés allume en nous le flambeau de la vie.

En effet, sans l'ame le corps ne peut naître : il ne croît pas sans elle, il ne lui survit pas. Les émanations ignées dont se pénètre l'eau bouillante, s'évaporent sans décomposer le fluide qui les recelait; mais quand l'ame s'échappe de son vivant asile, les membres glacés par son départ se dissolvent en lambeaux. Dès leur origine, l'ame et le corps s'exercent à supporter le fardeau de la vie. Leur union est si intime, que, dans le sein maternel, ils ne pourraient se diviser sans périr. Si les causes de leur salut sont liées à ce point, leurs substances seraient-elles moins unies?

Pouvons-nous refuser le sentiment au corps, pour en revêtir l'ame qui l'habite, sans outrager la raison? Qui nous

- Implexis ita principiis, ab origine prima,
 Inter se fiunt, consorti prædita vita :
 Nec sine vi quidquam alterius sibi posse videtur
 335 Corporis, atque animi seorsum sentire potestas ;
 Sed communibus inter eos conflatur utrinque
 Motibus accensus nobis per viscera sensus.
 Præterea, corpus per se nec gignitur unquam,
 Nec crescit, nec post mortem durare videtur.
 340 Non enim, ut humor aquæ dimittit sæpe vaporem,
 Qui datus est ; neque ab hac causa convellitur ipse ;
 Sed manet incolumis : non, inquam, sic animai
 Dissidium possunt artus perferre relictæ :
 Sed penitus pereunt convolsi, conque putrescunt ;
 345 Ex ineunte ævo sic corporis atque animai
 Mutua vitales discunt contagia motus,
 Maternis etiam in membris, alvoque repostæ ;
 Dissidium ut nequeat fieri si e peste maloque :
 Ut videas, quoniam conjuncta est causa salutis,
 350 Conjunctam quoque naturam consistere eorum.
 Quod superest, si quis corpus sentire renutat,
 Atque animam credit permistam corpore toto

prouvera que le corps est doué de sensibilité, si l'on récuse ce que l'évidence nous révèle? Mais, diras-tu, quand l'ame l'abandonne, le corps est privé de sentiment. Observe aussi que, pendant le cours de sa vie, des principes nombreux, étrangers même à ses sens, se dégagent progressivement, et le reste se dissipe au choc de la mort.

Les yeux, dit-on, n'aperçoivent pas eux-mêmes (14); ils ne sont, malgré les flammes dont ils brillent, que les portes à travers lesquelles l'ame discerne les objets. O vaine absurdité, démentie par la nature même du sens! l'œil, frappé par les objets, en ramasse les simulacres. Quoi! lorsque l'œil est envahi par des rayons éclatants, quand la vivacité du trait lumineux le blesse et trouble son action, il faudra donc reconnaître que les portes destinées à l'usage de notre ame éprouvent la douleur? Mais, si telle est la vérité, affranchissez donc l'ame de ces entraves, écarterez de ses regards ces portes incommodes.

Gardons-nous de croire, avec le sage Démocrite, qu'ob-

Suscipere hunc motum, quem sensum nomenclamus;
Vel manifestas res contra verasque repugnat.

- 355 Quid sit enim corpus sentire quis afferet unquam,
Si non ipsa palam quod res dedit ac docuit nos!
At, dimissa anima, corpus caret undique sensu:
Perdit enim quod non proprium fuit ejus in ævo,
Multaque præterea perdit, quum expellitur ævo.
- 360 Dicere porro oculos nullam rem cernere posse,
Sed per eos animum ut foribus spectare reclusis,
Desipere est; contra quum sensus dicat eorum:
Sensus enim trahit atque acies detrudit ad ipsas;
Fulgida præsertim quum cernere sæpe nequimus,
- 365 Lumina luminibus quia nobis præpediuntur:
Quod foribus non fit; neque enim, qua cernimus ipsi,
Ostia suscipiunt ullum reclusa laborem.
Præterea, si pro foribus sunt lumina nostra,
Jam magis, exemptis oculis, debere videtur
- 370 Cernere res animus, sublatis postibus ipsis.
Illud in his rebus nequaquam sumere possis,
Democriti quod sancta viri sententia ponit;

servant un accord parfait, à chaque élément de l'ame répond un élément du corps, et que leur influence mutuelle soit le mobile de l'existence : car les principes de l'ame infiniment plus déliés que ceux des membres, sont aussi moins nombreux; répandus avec économie par la nature les éléments de l'ame ont des intervalles proportionnés à l'étendue des principes destinés à exciter la sensation dans nos organes. En effet, sentons-nous les flots poudreux qui s'attachent à nos vêtements, la rosée qui les humecte? Sentons-nous peser le fard sur le visage qu'il colore, les fils d'Arachné envelopper nos pas de lacs inaperçus, la dépouille insensible que l'insecte laisse flotter sur nos têtes? la plume délaissée par l'oiseau, le duvet enlevé par le vent à la fleur cotonneuse du chardon, et qui retombe mollement du haut des airs? le poids de l'insecte qui nous effleure? enfin la trace du moucheron léger qui parcourt nos membres? Tu vois donc, un certain nombre d'éléments du corps doit être ébranlé avant que les principes de l'ame, placés à de très

- Corporis atque animi primordia singula primis
 Apposita alternis variare ac nectere membra :
- 375 Nam quum multo sint animai elementa minora,
 Quam quibus e corpus nobis et viscera constant;
 Tum numero quoque concedunt, et rara per artus
 Dissita sunt; duntaxat ut hoc promittere possis,
 Quantula prima queant nobis injecta ciere
- 380 Corpora sensiferos motus in corpore, tanta
 Intervalla tenere exordia prima animai.
 Nam neque pulveris interdum sentimus adhæsum
 Corpore; nec membris incussam insidere cretam,
 Nec nebulam noctu; nec aranei tenuia fila
- 385 Obvia sentimus, quanto obretimur euntes;
 Nec supra caput ejusdem cecidisse vietam
 Vestem, nec plumas avium, pappos que volantes,
 Qui nimia levitate cadunt plerumque gravatim
 Nec repentis itum cujusviscunque animantis
- 390 Sentimus; nec priva pedum vestigia quæque,
 Corpore quæ in nostro culices et cætera ponunt :
 Usque adeo prius est in nobis multa ciendum

grandes distances, puissent être impressionnés, se réunir. s'émouvoir, se communiquer réciproquement et transmettre les sensations.

Plus que l'âme, l'esprit est le soutien, le guide et le conservateur de la vie. En effet, séparée de l'esprit et de l'intelligence, l'âme ne peut demeurer un instant dans son asile; elle s'évapore tout entière, suit son guide dans les airs, et ne laisse aux membres décolorés que le froid de la mort. Mais tant que l'esprit et le jugement ne sont point exilés, que l'individu soit mutilé, qu'il perde en partie son âme et ses organes; s'il conserve une portion de cette noble substance, elle suffira pour entretenir encore le feu de la vie. Ainsi, lorsque le fer aura déchiré les contours de l'œil, s'il ne porte aucune atteinte au centre resté intact au milieu du déchirement, la vue ne lui sera point interdite. Mais, au contraire, tandis que l'orbite reste pure et diaphane, si la prunelle délicate, cette faible portion de l'œil,

- Semina, corporibus nostris immista per artus,
 Quam primordia sentiscant concussa animai;
 395 Et quam intervallis tantis tuditantia possiat
 Concursare, coire, et dissultare vicissim.
 Et magis est animus vitæ claustra coercens,
 Et dominantior ad vitam, quam vis animai;
 Nam sine mente animoque nequit residere per artus
 400 Temporis exiguam partem pars ulla animai;
 Sed comes insequitur facile, et discedit in auras,
 Et gelidos artus in lethi frigore linquit.
 At manet in vita, cui mens animusque remansit;
 Quamvis est circum cæsis lacer undique membris,
 405 Truncus, adempta anima circum, membrisque remotis,
 Vivit, et ætherias vitales suscipit auras
 Si non omnimodis, at magna parte animai
 Privatus, tamen in vita cunctatur et hæret.
 Ut, lacerato oculo circum, si popula mansit
 410 Incolumis, stat cernendi vivata potestas;
 Dummodo ne totum corrumpas luminis orbem,
 Sed circumcidas aciem, solamque relinquo;
 Id quoque enim sine perniciæ confiet eorum :

est offensée, la lumière s'éteint, et les ténèbres lui succèdent pour jamais. Tels sont les intimes liens de l'ame et de l'esprit.

Poursuis, ô Memmius! apprends que l'esprit et l'ame naissent et meurent avec les sens; sujet vaste, profond, longtemps médité, et digne de te captiver! Mais comme la plus étroite intimité les unit et semble les confondre, je vais les désigner sous un même nom; et chaque fois que je prononcerai pour elles l'arrêt du trépas, ne manque pas de reporter sur l'une les traits dont l'autre sera frappée.

L'ame, je l'ai déjà enseigné, est composée de molécules imperceptibles, plus actives, plus déliées que les principes de l'onde, de la vapeur aérienne et de la fumée, puisqu'elle les surpasse en vitesse, en mobilité, et que les simulacres des nuages et des vapeurs suffisent pour lui imprimer l'agitation; car ces flots d'encens exhalés des autels, ces nuages légers que nous apercevons en songe, ne sont que les simulacres mêmes qui nous suivent dans les bras du som-

At si tantula pars oculi media illa peresa est,
 415 Incolumis quamvis alioqui splendidus orbis,
 Occidit extemplo lumen, tenebræque sequuntur:
 Hoc anima atque animus vincti sunt fœdere semper.

Nunc age, nativos animantibus, et mortales
 Esse animos, animasque leves, ut noscere possis:
 420 Conquisita diu, dulcique reperta labore,
 Digna tua pergam disponere carmina vita.
 Tu fac utrumque uno subjungas nomen eorum;
 Atque animam, verbi causa, quum dicere pergam,
 Mortalem esse docens, animum quoque dicere credas,
 425 Quatinus est unum inter se, conjunctaque res est.

Principio, quoniam tenuem constare minutis
 Corporibus docui, multoque minoribus esse
 Principiis factam, quam liquidus humor aquai est,
 Aut nebula, aut fumus: nam longe mobilitate
 430 Præstat, et a tenui causa magis icta movetur:
 Quippe ubi imaginibus fumi nebulæque movetur:
 Quod genus, in somnis sopiti ubi cernimus alta
 Exhalare vapore altaria, ferreque fumum:

meil (15) : loin de nous d'en douter ! Or, si d'un vase brisé l'onde s'échappe à grands flots, si la fumée et la nue se dissipent aux champs aériens, douteras-tu que l'ame, arrachée à nos membres, ne s'évapore dans son vol, que sa légère essence ne périsse, et que ses principes mobiles ne se dissolvent plus promptement encore ? Et quand le corps, qui est le vaisseau de l'ame, décomposé par une attaque mortelle ou glacé par la perte de son sang, n'a plus le pouvoir d'arrêter sa fuite, l'air, dans sa fluidité, si facile à pénétrer, pourra-t-il la recueillir, lui conserver la vie ?

D'ailleurs, l'ame naît avec le corps, nous la sentons croître et vieillir avec lui. Dans le corps tendre et frêle de l'enfant, elle s'agite incertaine (16) et faible ; quand l'âge a fortifié nos membres, l'intelligence se développe, et l'ame accroit sa force. Quand le poids des années a courbé le corps affaibli, émoussé les organes, le jugement chancelle ; il s'égare, et, comme la langue incertaine, l'esprit hésite et s'embar-

Nam procul hæc dubio nobis simulacra genuntur.

- 435 Nunc igitur, quoniam quassatis undique vasis
 Diffluere humorem, et laticem discedere cernis ;
 Et nebula ac fumus quoniam discedit in auras :
 Crede animam quoque diffundi, multoque perire
 Ocius, et citius dissolvi corpora prima,
 440 Quum semel omnibus e membris ablata recessit.
 Quippe etenim corpus, quod vas quasi constitit ejus,
 Quum cohibere nequit, conquassatum ex aliqua re,
 Ac rarefactum, detracto sanguine venis ;
 Aere qui credas posse hanc cohiberier ullo !
 445 Corpore qui nostro rarus magis am cohibessit !

Præterea, gigni pariter cum corpore, et una
 Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.
 Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur
 Corpore ; sic animi sequitur sententia tenuis :

- 450 Inde, ubi robustis adolevit viribus ætas,
 Consilium quoque majus, et auctior est animi vis :
 Post, ubi jam validis quassatum est viribus ævi
 Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus ;
 Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque :

rasse. Enfin, tous les ressorts s'affaiblissent et se brisent la fois. Il faut donc que l'ame entière se décompose, et comme la fumée, s'échappe, s'évanouisse dans les airs, et un mot suive les progrès et subisse le déclin marqués par le temps.

Enfin, si l'esprit est dévoré par la tristesse, les soucis ou l'effroi, comme nos sens le sont par la douleur et la fatigue ils doivent d'un même pas s'avancer à la mort.

Mais quand le corps est accablé de souffrances, ne vois-tu pas la raison s'éclipser, et l'ame s'abandonner au délire? Lorsque la sombre léthargie la plonge dans un accablant et profond sommeil, les yeux sont clos, la tête s'affaisse la victime n'entend plus la voix amie, ne reconnaît plus les objets chéris qui versent des larmes sur sa couche de douleur, et s'efforcent de rallumer en elle le sentiment éteint. Ah! si la contagion de la souffrance envahit ainsi l'ame, elle est donc elle-même soumise à la destruction. L'expérience, trop souvent répétée, ne proclame-t-elle point que

- 455 Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.
 Ergo dissolvi quoque convenit omnem animai
 Naturam, ceu fumus in altas aeris auras :
 Quandoquidem gigni pariter, pariterque videtur
 Crescere, et, ut docui, simul ævo fessa fatiscit.
- 460 Huc accedit uti videamus, corpus ut ipsum
 Suscipere immanes morbos durumque dolorem;
 Sic animum curas acres, luctumque, metumque :
 Quare participem lethi quoque convenit esse.
 Quin etiam morbis in corporis avius errat
- 465 Sæpe animus : denr entit enim deliraque fatur;
 Interdumque gravi lethargo fertur in altum
 Æternumque soporem oculis nutuque cadenti :
 Unde neque exaudit voces, neque noscere vultus
 Illorum potis est, ad vitam qui revocantes
- 470 Circumstant, lacrymis rorantes ora genasque.
 Quare animum quoque dissolvi fateare necesse est,
 Quandoquidem penetrant in eum contagia morbi.
 Nam dolor ac morbus lethi fabricator uterque est :

les chagrins et les douleurs sont les affreux ministres de la mort ?

Quand le vin pétillant, cette liqueur active et trompeuse, fait couler son feu dans les veines brûlantes de l'homme, quelle maîtrise, pourquoi ses membres sont-ils pesants. Ses pas incertains ? sa marche est chancelante ; sa langue embarrassée n'est plus que l'interprète infidèle de sa lourde pensée ; les yeux flottent hagards, l'âme ardente se noie : d'où viennent ces clameurs, ces hoquets impurs, ces querelles insensées ? Les désordres honteux, compagnons de l'ivresse, attestent que cette maligne vapeur attaque l'âme jusqu'au fond de son asile ; la substance qu'un choc peut troubler et altérer ainsi, subira la mort lorsqu'elle sera soumise à une agression plus violente.

Mais quel affreux spectacle ! quelle douleur subite frappe cet infortuné ! Il tombe et se roule à tes pieds comme abattu par la foudre ; sa bouche écume, sa poitrine mugit, ses membres palpitent. Dans son délire frénétique, il se roidit ; haletant, il se débat : tant la douleur le tourmente

Multorum exitio perdocti quod sumus ante.

- 475 Denique cur, hominem quum vini vis penetravit
Acris, et in venas discessit diditus ardor,
Consequitur gravitas membrorum ! præpediuntur
Crura vacillanti ! tardescit lingua ! madet mens !
Nant oculi ! clamor, singultus, jurgia gliscunt !
480 Et jam cætera de genere hoc quæcunque sequuntur !
Cur ea sunt, nisi quod vehemens violentia vini
Conturbare animam consuevit corpore in ipso !
At, quæcunque queunt conturbari inque pediri,
Significant, paulo si durior insinuarit

- 485 Causa, fore ut pereant, ævo privata futuro.

Quin etiam, subita vi morbi sæpe coactus,
Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
Concidit, et spumas agit, ingemit, et tremit artus,
Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat

- 490 Inconstanter, et in jactando membra fatigat.
Nimirum, quia vis morbi, distracta per artus,

et le transporte ! car son aiguillon pénétrant est passé de membres jusqu'à l'ame, qu'il trouble avec fureur. Tel vent impétueux soulève et fait bouillonner les flots de l'Océan. Ces gémissements, ces plaintes déchirantes, sont arrachés par l'instinct douloureux. Tous les éléments de voix, chassés en foule, s'amassent rapidement, et se précipitent dans la carrière que leur a tracée l'habitude. Le délire naît donc de la violence des tourments, qui, rompant l'alliance de l'esprit et de l'ame, ne leur laisse exercer leurs facultés qu'en désordre. Sitôt que la sève des maux reprend un autre cours, que le noir venin rentre et s'emprisonne dans sa source secrète, la victime, chancelante encore, se relève, ressaisit par degrés l'empire des sens et de la raison. Si dans son asile même l'ame est en proie à tant de maux, croiras-tu que, lorsqu'elle sera séparée de son appui, elle puisse subsister dans les champs aériens, assiégée par les vents et l'orage ?

Puisque l'ame, ainsi qu'un corps souffrant, s'altère et se rétablit avec le secours de l'art, elle offre la preuve de sa

- Turbat agens animam, spumans ut in æquore salso
 Ventorum validis fervescit viribus unda :
 Exprimitur porro gemitus, quia membra dolore
 495 Afficiuntur, et omnino quod semina vocis
 Ejiciuntur, et ore foras glomerata feruntur
 Qua quasi consuerunt, et sunt munita viai :
 Desipientia fit, quia vis animi atque animai
 Conturbatur, et, ut docui, divisa seorsum
 500 Disjectatur, eodem illo distracta veneno.
 Inde, ubi jam morbi se flexit causa, reditque
 In latebras ater corrupti corporis humor ;
 Tum quasi talipedans primum consurgit, et omnes
 Paulatim redit in sensus, animamque receptat.
 505 Hæc igitur tantis ubi morbis corpore in ipso
 Jactetur, miserisque modis distracta laboret ;
 Cur eandem credis sine corpore, in aere aperto,
 Cum validis ventis ætatem degere posse ?
 Et quoniam mentem sanari, corpus ut ægrum,
 510 Cernimus, et flecti medicina posse videmus ;

ortalité. L'ame a le sort de toutes les substances connues, et on ne peut changer l'état qu'en augmentant, affaissant ou transportant leurs parties. Mais l'essence immortelle ne souffrirait point qu'on dérangeât l'ordre et le nombre de ses principes ; car l'être qui franchit, en se transformant, les limites où l'a renfermé la nature, cesse l'instant d'être lui-même, et perd l'existence. Ainsi l'ame, soit dans la souffrance, soit dans l'instant où elle se ranime avec le secours de l'art, je le répète, nous prouve sa mortalité. Tu le vois ici, la vérité terrasse l'erreur, l'enchaîne dans son refuge tortueux, et ses mâles accents imposent silence à sa bouche empoisonnée.

Enfin, nous voyons par degrés l'homme s'éteindre, et ses membres successivement dépouillés de la chaleur vitale et du sentiment. D'abord l'ongle des pieds livides et froids se décolore ; la mort envahit les extrémités du corps, et, de progrès en progrès, imprime ses traces glacées sur tous ses membres. L'ame, lentement divisée, n'existant plus

Id quoque præagit mortalem vivere mentem :

Addere enim partes, aut ordine trajicere æquum est,

Aut aliud prorsum de summa detrahere illum,

Commutare animum quicumque adoritur et infit,

515 *Aut aliam quamvis naturam flectere quærit :*

At neque transferri sibi partes, nec tribui vult,

Immortale quod est quidquam, neque defluere hilum.

Nam quodcumque suis mutatum finibus exit,

Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante.

520 *Ergo animus sive ægrescit, mortalia signa*

Mittit, uti docui, seu flectitur a medicina.

Usque adeo falsæ rationi vera videtur

Res occurrere, et effugium præcludere eunti,

Ancipitique refutatu convincere falsum.

525 *Denique, sæpe hominem paulatim cernimus ire,*

Et membratim vitalem deperdere sensum :

In pedibus primum digitos livescere et ungues ;

Inde pedes et crura mori ; post inde per artus

Ire alios tractim gelidi vestigia lethi.

530 *Scinditur atqui animæ quoniam natura, nec uno*

tout entière à la fois, doit donc subir la mort avec chaque organe qui la recèle. Peut-être supposes-tu que sur un seul point elle rassemble toutes ses parties, et, dans son étroit asile, peut concentrer en elle le sentiment dont chaque membre était animé. Mais le siège où se réuniraient ces nombreuses portions de l'ame serait donc doué d'un sentiment exquis ! Jamais ce phénomène ne se manifesta ; confondons l'erreur de nouveau, et proclamons que l'ame arrachée à elle-même et à son asile, se dissipe et périt. Quand il se pourrait qu'elle rapprochât ses parties en les agglomérant dans un être que la mort frappe par degrés, sa destruction n'en serait pas moins inévitable. Qu'importe qu'elle dissémine ses parties dans les airs ou qu'elle s'évanouisse à la fois, puisque le feu de la vie dont elle est la flamme ne conserve aucune étincelle quand l'être succombe tout à coup ou s'éteint par degrés ?

D'ailleurs l'ame, intimement unie au corps, occupe un siège déterminé, comme l'organe de la vue, de l'ouïe, et les

- Tempore sincera existit, mortalis habenda est.
 Quod si forte putas ipsam se posse per artus
 Introrsum trahere et partes conducere in unum,
 Atque ideo cunctis sensum deducere membris ;
 535 At locus ille tamen, quo copia tanta animai
 Cogitur, in sensu debet majore videri.
 Qui quoniam nusquam est, nimirum, ut diximus ante,
 Dilaniata foras dispergitur ; interit ergo.
 Quin etiam, si jam libeat concedere falsum,
 540 Et dare, posse animam glomerari in corpore eorum,
 Lumina qui linquunt moribundi particulatim ;
 Mortalem tamen esse animam fateare necesse est :
 Nec refert, utrum pereat dispersa per auras,
 An contractis in se partibus obrutescat ;
 545 Quando hominem totum magis ac magis undique sensus
 Deficit, et vitæ minus et minus undique restat.

Et quoniam mens est hominis pars una, locoque
 Fixa manet certo, velut aures atque oculi sunt,
 Atque alii sensus, qui vitam cunque gubernant :

autres sens qui gouvernent la vie. Et puisqu'en se séparant du corps, la main, le pied, l'œil, restent étrangers au sentiment et deviennent la proie de la corruption, l'ame ne peut exister non plus sans le corps, qui fut son unique vaisseau ; et leurs rapports sont si intimes, que leurs substances semblent se confondre.

Enfin le corps et l'ame n'entretiennent leur mutuelle existence que par leur union : l'ame, séparée des sens, est inhabile à produire les mouvements de la vie ; et le corps, privé de ce guide, demeure inaccessible à toutes les sensations et ne peut subsister. L'œil, arraché de son orbite, ne réfléchit plus les traits de la lumière ; de même, par leur divorce, l'ame et le corps se dépouillent de leurs facultés. Leurs éléments, répandus dans tous les organes, circulant jusque dans les extrémités les plus opposées, sont cependant retenus dans les limites que leur impose la forme du corps ; et cet obstacle à leur dispersion, en les retenant rassemblés dans un espace déterminé, prête à leur essor

- 550 Et veluti manus atque oculus naresve, seorsum
 Secreta a nobis nequeant sentire neque esse :
 Sed tamen in parvo liquuntur tempore tabi :
 Sic animus per se non quit, sine corpore, et ipso
 Esse homine, illius quasi quod vas esse videtur ;
 555 Sive aliud quidvis potis es conjunctius eii
 Fingere ; quandoquidem connexus corpori adhæret.
 Denique corporis atque animi vivata potestas
 Inter se conjuncta valent, vitæque fruuntur :
 Nec sine corpore enim vitales edere motus
 560 Sola potest animi per se natura ; nec autem
 Cassum anima corpus durare et sensibus uti.
 Scilicet, avulsus radicitus ut nequit ullam
 Displicere ipse oculus rem, seorsum corpore toto ;
 Sic anima atque animus per se nil posse videntur ;
 565 Nimirum, quia per venas et viscera mistim,
 Per nervos atque ossa tenentur corpore ab omni :
 Nec magnis intervallis primordia possunt
 Libera dissultare ; ideo conclusa moventur

le mouvement de la vie ; mais ils laissent éteindre sa flamme, lorsqu'après la fuite de l'ame ses éléments flottent disséminés dans les champs aériens : l'air s'animerait lui-même, s'il pouvait captiver de nouveau les principes de l'ame, et lui rendre son activité en les comprimant dans un espace aussi étroit que celui qui les asservissait dans notre corps. Je le répète, ami, quand son enveloppe est brisée, quand le souffle vital expire, la puissance de l'ame expire avec lui ; puisés à la même source, résultats d'une cause unique, ils périssent ensemble.

Ah ! si le corps ne peut subir le départ de l'ame sans se décomposer en impurs et fétides lambeaux, pouvons-nous douter que cette essence fragile, décomposée elle-même, ne s'échappe de sa prison comme la fumée s'exhale du bois enflammé ? Ces membres corrompus, réduits en poussière infecte ; cette ruine universelle de l'édifice de la vie, n'attestent-ils point que l'ame, qui en était la première base, en se déplaçant a promptement dissipé ses moindres

- Sensiferos motus, quos extra corpus, in auras
 570 Aeris, haud possunt post mortem ejecta moveri ;
 Propterea quia non simili ratione tenentur :
 Corpus enim atque animans erit aer, si cohibere
 Sese anima, atque in eo poterit concludere motus,
 Quos ante in nervis et in ipso corpore agebat.
 575 Quare etiam atque etiam, resoluta corporis omni
 Tegmine, et ejectis extra vitalibus auris,
 Dissolvi sensus animi fateare necesse est
 Atque animam, quoniam conjuncta est causa duobus.
 Denique, quum corpus nequeat perferre animai
 580 Dissidium, quin id tetra tabescat odore ;
 Quid dubitas, quin ex imo penitusque coorta
 Emanarit, uti fumus, diffusa animæ vis ?
 Atque ideo tanta mutatum putre ruina
 Conciderit corpus penitus, quia nota loco sunt
 585 Fundamenta foras animæ manantque per artus,
 Perque viarum omnes flexus, in corpore qui sunt,
 Atque foramina ! Multimodis ut noscere possis

parties, exhalées par les nombreuses issues de la machine? Tout atteste donc que l'ame sort divisée de son asile, avant de nager dispersée dans l'océan des airs.

Mais, sans abandonner le siège de la vie, quelquefois ébranlée par un choc violent, l'ame semble s'enfuir; l'harmonie de la machine est troublée, la pâleur de la mort s'imprime sur le visage abattu, les membres flottants semblent se détacher du corps, où le sang s'arrête glacé. Tel est le sort de l'homme évanoui : hors de lui-même, il sent fuir son ame, qui tente un pénible effort pour s'opposer à la rupture de tous les ressorts de la machine. Dans ce désordre, l'ame, ébranlée, tombe avec le corps, et périrait bientôt si la violence du choc s'accroissait encore. Est-il donc possible que cette ame, impuissante contre les attaques étrangères, fuyant loin des membres qui ne la protègent qu'à demi, aille, sans abri, d'un vol audacieux, subsister dans les plaines éthérées, je ne dis point pendant l'éternité, mais un rapide instant?

Jamais l'homme expirant ne sent son ame se réunir pour

- Disperditam animæ naturam exisse per artus;
 Et prius esse sibi distractam, corpore in ipso,
 590 Quam prolapsa foras enaret in aeris auras.
 Quin etiam, fines dum vitæ vertitur intra,
 Sæpe aliqua tamen e causa labefacta videtur
 Ire anima, et toto solvi de corpore membra,
 Et quasi supremo languescere tempore voltus,
 595 Molliaque exsanguî cadere omnia corpore membra.
 Quod genus est, animo *male factum* quum perhibetur
 Aut animam liquisse; ubi jam trepidatur, et omnes
 Extremum cupiunt vires reprendre vinclum :
 Conquassatur enim tum mens animæque potestas
 600 Omnis, et hæc ipso cum corpore conlabefiunt;
 Ut gravior paulo possit dissolvere causa.
 Quid dubitas tandem, quin extra prodita corpus
 Imbecilla foras, in aperto, tegmine dempto,
 Non modo non omnem possit durare per ævum,
 605 Sed minimum quodvis nequeat consistere tempus!
 Nec sibi enim quisquam moriens sentire videtur

s'échapper tout entière, et monter par degrés des membres au gosier, et du gosier au palais. Non, elle succombe, comme les autres sens, aux lieux où la nature lui prépare l'existence. Si l'âme était immortelle, loin de redouter sa rupture avec les sens, ivre de joie, elle s'élancerait victorieuse de ses fers. Tel le serpent abandonne sa vieille dépouille; tel le cerf affranchit son front de ses rameaux pesants.

Dis-moi pourquoi le sentiment et l'intelligence n'habiteraient jamais à leur choix la tête, les pieds ou les mains; pourquoi ils se formeraient dans des régions déterminées, si la nature ne leur avait fidèlement assigné le sanctuaire qui les protège et les conserve. C'est ainsi qu'elle départit à chaque sens le siège et la limite, qu'il ne peut jamais franchir. Tel est l'ordre immuable de ses éternelles combinaisons : ainsi la flamme ne surgit point de l'humide sein des fleuves; ainsi la glace ne se forme point dans un ardent foyer.

Mais si l'âme est d'une essence immortelle; si, dégagée

- Ire foras animam incolumem de corpore toto;
 Nec prius ad jugulum et superas succedere fauces :
 Verum deficere in certa regione locatam;
 610 Ut sensus alios in parti quemque sua scit
 Dissolvi. Quod si immortalis nostra foret mens,
 Non jam se moriens dissolvi conquereretur;
 Sed magis ire foras, vestemque relinquere, ut anguis,
 Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus.
 615 Denique cur animi nunquam mens consiliumque
 Gignitur in capite, aut pedibus, manibusve; sed unis
 Sedibus, et certis regionibus omnis inhæret;
 Si non certa loca ad nascendum reddita cuique
 Sunt, et ubi quidquid possit durare creatum;
 620 Atque ita multimodis pro totis artibus esse,
 Membrorum ut nunquam existat præposterus ordo!
 Usque adeo sequitur res rem, neque flamma creari in
 Fluminibus solita est, neque in igni gigner algor.
 Præterea, si immortalis natura animæ est,

du corps, elle conserve le sentiment et l'intelligence, tu ne peux lui refuser des sens : la feras-tu errer sur les bords de l'Achéron sans la douer de quelques organes, ainsi que dans ces images que lui prêtent la peinture et la poésie ? enfin cette ame ne peut pas plus exister et sentir, si aucun sens ne sert d'interprète à ses desirs, que sans l'ame les yeux ne peuvent faire briller le feu du sentiment, les oreilles recevoir les sons, les narines odorier, ni les lèvres faire éclore le sourire.

Nous reconnaissons que le sentiment est répandu universellement dans notre être, puisque nulle partie n'en reste inanimée. Qu'un coup terrible et prompt tranche le corps en deux parts, l'ame se divise donc avec lui. Tu n'en saurais douter : une essence divisible n'est point douée de l'immortalité.

Des chars armés de faux tranchent si rapidement les membres des guerriers, que le tronçon sanglant palpite souvent sur l'arène avant que l'ame ne reçoive l'avis de

625 Et sentire potest, secreta a corpore nostro ;
 Quinque, ut opinor, eam faciendum est sensibus auctam ;
 Nec ratione alia nosmet proponere nobis
 Possumus infernas animas Acherunte vagare.
 Pictores itaque, et scriptorum sæcla priora

630 Sic animas introduxerunt sensibus auctas :
 At neque seorsum oculi, neque nares, nec manus ipsa
 Esse potest animæ ; neque seorsum lingua, nec aures
 Absque anima per se possunt sentire, nec esse.

Et quoniam toto sentimus corpore inesse

635 Vitalem sensum, et totum esse animale videmus ;
 Si subito medium celeri præciderit ictu
 Vis aliqua, ut seorsum partem secernat utramque ;
 Dispertita procul dubio quoque vis animai,
 Et discissa, simul cum corpore disjicietur :

640 At quod scinditur, et partes discedit in ullas,
 Scilicet æternam sibi naturam abnuat esse.

Falciferos memorant currus abscindere membra
 Sæpe ita desubito, permista cæde calentes,
 Ut tremere in terra videatur ab artubus id quod

cette perte par la voix de la douleur : soit que la rapidité du choc en dérobe la souffrance ; soit que l'ame, abandonnée tout entière à sa fureur belliqueuse, n'emploie le reste de sa force qu'à prévenir ou à porter des coups. L'un ignore que son bras, armé du bouclier, roule foulé sous les pieds des chevaux, emporté et broyé par les rapides roues : l'autre, en pressant l'ennemi, escalade les murs du camp, et ne s'aperçoit point que sa main détachée fuit loin de son bras. Celui-ci réclame le soutien du genou qu'il n'a plus, tandis que près de lui son pied, qui se roidit, agite encore sur le sable ses doigts ensanglantés ; et lorsque la tête est tranchée, le corps expirant conserve encore la chaleur vitale, le visage est animé, les yeux restent ouverts et hagards, jusqu'à l'instant où les restes de l'ame s'évaporent dans les airs.

Tranche le corps tortueux de cet énorme serpent qui fait vibrer son dard empoisonné (47), vois chaque part divisée se tordre et se replier en distillant sur la terre souillée son venin noir et sanglant, tandis qu'irritée de

645 Decidit abscissum, quum mens tamen, atque hominis vis
Mobilitate mali non quit sentire dolorem :

Et simul, in pugnae studio quod dedita mens est,
Corpore cum reliquo pugnam caedesque petissit,
Nec tenet, amissam laevam cum tegmine saepe

650 Inter equos abstraxe rotas falcesque rapaces :
Nec cecidisse alius dextram, quum scandit et instat.
Inde alius conatur adempto surgere crure,
Quum digitos agit propter moribundus humi pes ;
Et caput abscissum, calido viventeque trunco,

655 Servat humi voltum vitalem oculosque patentes,
Donec reliquias animai reddidit omnes.

Quin etiam tibi si lingua vibrante minantis
Serpentis caudam procero corpore, utrinque
Sit l bitum in multas partes discindere ferro ;

660 Omnia jam seorsum cernes amcisa recenti
Vulnere tortari, et terram conspergere tabo ;
Ipsam seque retro partem petere ore priorem,

ses blessures, sa tête ouvre une gueule écumaute, et ronge de ses propres dents ses hideux lambeaux. Chaque tronçon possédait-il une ame entière et intelligente ? Mais un seul être obtient-il plusieurs ames ? Non, une ame unique habitait le corps : asservis au même sort, tous deux, vulnérables et divisibles, subissent le trépas (18).

Si l'ame, enfin, est immortelle, si elle s'allie au corps à l'instant même de sa naissance (19), pourquoi ne conserve-t-elle pas le souvenir de sa vie antérieure ? pourquoi perd-elle jusqu'à la moindre trace du passé ? Ah ! si ses facultés intelligentes s'altèrent jusqu'à la rendre étrangère à son ancien destin, cet anéantissement diffère-t-il donc de celui de la mort ? Avouons que les ames s'éteignent après avoir brillé sur la terre, et que d'autres paraissent de nouveau pour s'anéantir à leur tour.

Si l'ame, en un mot, attendait la formation du corps pour s'en emparer lorsqu'il touche au seuil de la vie, la verrions-nous croître lentement, se fortifier avec les mem-

Volneris ardenti ut morsu premat icta dolore.

Omnibus esse igitur totas dicemus in illis

665 *Particulis animas ! At ea ratione sequetur,*

Unam animantem animas habuisse in corpore multas.

Ergo divisa est ea quæ fuit una simul cum

Corpore : quapropter mortale utrumque putandum est,

In multas quoniam partes discinditur æque.

670 *Præterea, si immortalis natura animæ*

Constat, et in corpus nascentibus insinuat ;

Cur super anteactam ætatem meminisse nequimus,

Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus ?

Nam si tantopere est animi mutata potestas,

675 *Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum ;*

Non, ut opinor, id ab letho jam longiter errat.

Quapropter fateare necesse est, quæ fuit ante,

Interiisse ; et, quæ nunc est, nunc esse creatam.

Præterea si, jam perfecto corpore, nobis

680 *Inferri solita est animi vivata potestas,*

Tum quum gignimur et vitæ quum limen inimus ;

bres? Pourquoi rester si longtemps privée de la raison et s'asservir au destin du corps? ne devrait-elle pas vivre pour soi-même, indépendante des membres qu'elle habite, ainsi que l'oiseau qui conserve ses goûts dans la captivité? Je le proclamerai sans cesse, l'ame n'est pas plus exempte d'origine qu'affranchie des lois du trépas.

Qui croirait, en effet, qu'étrangère à l'être qu'elle anime, elle ait contracté avec lui de si étroits liens, qu'elle ait pu s'identifier avec nos organes jusqu'à circuler dans nos veines, dans les faisceaux nerveux, dans les os, dans les viscères, et porter la sensibilité dans la dent même, qui souffre souvent par l'impression d'une eau glacée, ou par le froissement du caillou qu'elle écrase en broyant les aliments? Et peux-tu penser qu'intimement unie à nos corps, l'ame, sans se dissoudre, s'arrache aux liens de tous les sens?

Si l'âme, étrangère à nos membres, n'est qu'un fluide qui les pénètre, de sa destruction elle offre ainsi la preuve irrécusable; car la fluidité est le caractère de la dissolu-

*Haud ita conveniebat, uti cum corpore et una
Cum membris videatur in ipso sanguine cresse :
Sed velut in cavea, per se sibi vivere solam*

685 *Convenit, ut sensu corpus tamen affluat omne.
Quare etiam atque etiam nec originis esse putandum est
Expertes animas, nec lethi lege solutas.*

*Nam neque tantopere adnecti potuisse putandum est
Corporibus nostris extrinsecus insinuatæ :*

690 *Quod fieri totum contra manifesta docet res :
Namque ita connexa est per venas, viscera, nervos,
Ossaque, uti dentes quoque sensu participantur;
Morbus ut indicat, et gelidæ stringor aquæ,
Et lapis oppressus subito de frugibus asper.*

695 *Nec, tam contextæ quum sint, exire videntur
Incolumes posse, et salvas exsolvere sese
Omnibus e nervis atque ossibus articulisque.*

*Quod si forte putas extrinsecus insinuatam
Permanare animam nobis per membra solere ;*

700 *Tanto quæque magis cum corpore fusa peribit :*

tion : elle assure la mort. Il faut que l'ame en fusion s'infiltre dans les sinueux conduits de la machine ; et comme l'aliment disséminé dans les membres se transforme en nouvelle substance, l'ame, arrivant tout entière dans le corps récemment formé, doit se décomposer en le parcourant, et ses nombreuses parties éparses dans les secrets conduits de la machine doivent lui donner une autre ame, une reine nouvelle, qui succède à la première, anéantie en se divisant dans les membres. L'ame a donc, comme nous, reçu la naissance : elle subira la mort.

Quand le corps est glacé par le trépas, s'il conserve une faible étincelle de l'ame, elle n'est point immortelle, puisqu'elle a perdu une part d'elle-même. Demeure-t-elle au contraire dans son intégrité ; si le corps lui restitue fidèlement ses moindres parties, pourquoi donc les membres infects et glacés enfantent-ils une peuplade de vermis-seaux (20) ? d'où naissent ces insectes affamés, qui, privés

Quod permanat enim, dissolvitur : interit ergo.

Disperitur enim per caulas corporis omnes,

Ut cibus in membra atque artus quum diditur omnes,

Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se ;

705 *Sic anima atque animus, quamvis integra recens in*

Corpus eunt, tamen in manando dissolvuntur ;

Dum, quasi per caulas, omnes diduntur in artus

Particulæ, quibus hæc animi natura creatur :

Quæ nunc in nostro dominatur corpore, nata

710 *Ex il'a, quæ tunc peritat partita per artus.*

Quapropter, neque natali privata videtur

Es-e die natura animæ, neque funeris expers.

Semina præterea linquuntur, necne, animai

Corpore in exanimo ! quod si linquuntur et insunt,

715 *Haud erit, ut merito immortalis possit haberi ;*

Partibus amissis quoniam libata recessit.

Sin, ita sinceris membris, ablata profugit,

Ut nullas partes in corpore liquerit ex se ;

Unde cadavera, racenti jam viscere, vermes

720 *Exspirant ! atque unde animantum copia tanta,*

d'os et de sang, se roulent à flots impurs dans les chairs gonflées et fétides ?

Crois-tu que ces ames nouvellement écloses soient des substances étrangères venues pour former une prompt alliance avec ses insectes nombreux ? Mais si l'arrivée subite de tant d'ames après la retraite de la première ne t'offre pas un vaste sujet de réflexions, tu ne peux du moins, au nom de la vérité, refuser d'éclaircir mon doute : parle : chaque ame vole-t-elle vers le germe qu'elle anime, afin de le transformer en un doux asile ? ou trouve-t-elle un abri déjà préparé ? Et pourquoi ces ames se tourmenteraient-elles en se hâtant de construire leur prison ? elles qui, libres des liens de la matière, volent affranchies des douleurs, de l'atteinte du froid, de la faim, des besoins et des maux que la nature inflige au corps, et que l'ame ne ressent que par son alliance avec lui. Mais quand il lui serait doux de s'ériger une prison vivante, conçois-tu comment la nature lui en confierait le pouvoir ? Ne dis donc point, ô Memmius, qu'elle se construit elle-même les organes qu'elle anime. N'affirme pas non plus qu'elle s'em-

Exos et exsanguis, tumidos perfluctuat artus !

Quod si forte animas extrinsecus insinuari

Vermibus, et privas in corpora posse venire

Credis ; nec reputas cur millia multa animarum

725 *Convenient, unde una recesserit ; hoc tamen est, ut*

Quærendum videatur et in discrimen agendum :

Utrum tandem animæ venientur semina quæque

Vermiculorum, ipsæque sibi fabricantur, ubi sint ;

An jam corporibus perfectis insinuantur.

730 *At neque, cur faciant ipsæ, quareve laborent,*

Dicere suppeditat ; neque enim, sine corpore quum sunt,

Sollicitæ volitant morbis, algoque, fameque :

Corpus enim magis his vittis adfæne laborat ;

Et mala multa animus contagi fungitur ejus.

735 *Sed tamen his esto quamvis facere utile corpus,*

Quod subeant : at, qua possint, via nulla videtur.

Haud igitur faciunt animæ sibi corpora et artus.

pare de membres préparés à la recevoir ; car tu ne pourras expliquer cet accord si intime, si parfait, entre deux substances si différentes.

Enfin, pourquoi le fier lion transmet-il à sa race son ardente férocité ? pourquoi le renard est-il toujours doué de la ruse, et le cerf de la timidité ? Ces affections diverses naîtraient-elles avec le corps dans un ordre immuable, si l'ame, formée, comme les autres membres, d'éléments déterminés, ne croissait et ne se développait avec les sens ? si l'ame était immortelle, si, toujours transfuge, elle se choisissait un nouvel asile dans différents êtres, les animaux feraient un échange continuel de mœurs et de goûts : le chien d'Hyrkanie fuirait l'aspect du cerf devenu menaçant ; le vautour, à la vue de la colombe, tremblerait dans les airs ; l'homme se dépouillerait de la raison, et la brute féroce usurperait son empire.

En vain, pour soutenir cette erreur, on feint que l'ame, sans renoncer à son immortalité, se transforme elle-même et s'asservit aux goûts du corps qui la reçoit ; mais tout

*Nec tamen est, ut jam perfectis insinuentur
Corporibus ; neque enim poterunt subtiliter esse*

740 *Connexæ, neque consensu contagia fient.*

*Denique cur acris violentia triste leonum
Seminium sequitur ! dolu' volpibus, et fuga cervis
A patribus datur, et patrius pavor incitat artus !
Et jam cætera de genere hoc, cur omnia membris*

745 *Ex ideunte ævo ingenerascunt inque genuntur ;*

*Si non certa suo quia semine seminioque
Vis animi pariter crescit cum corpore toto !
Quod si immortalis foret et mutare soleret
Corpora, permistis animantes moribus essent ;*

750 *Effugeret canis Hyrcano de semine sæpe
Cornigeri incursum cervi ; tremeretque per auras
Aeris accipiter fugiens, veniente columba :
Desiperent homines ; saperent fera sæcla ferarum.*

Illud enim falsa fertur ratione, quod aiunt,

755 *Immortalem animam mutato corpore flecti :
Quod mutatur enim, dissolvitur ; interit ergo.*

objet qui change de forme se dissout : elle périt donc puisque ses parties se sont disséminées dans tous les membres pour parvenir à s'en détacher et à fuir ; en un mot elle meurt avec eux. L'ame humaine, diras-tu , recherche constamment un corps humain. Cependant , pourquoi le faible enfant est-il si longtemps dénué de prudence ? et pourquoi le nourrisson de la jument n'a-t-il point le courage du généreux coursier ? Tu n'en peux douter, l'ame a donc son germe qui se développe et croît avec les sens. Me répliqueras-tu qu'elle rajeunit et reprend la fragilité du corps qui la recèle ? mais c'est faire l'aveu de sa mortalité ; car elle ne peut subir un semblable changement sans se voir dépouillée du sentiment et de la vie.

Si le même instant ne les avait pas vus naître, comment pourraient-ils croître, se fortifier, et atteindre ensemble le fleur de l'âge ? Pourquoi l'ame veut-elle fuir, dans la vieillesse, les membres affaiblis ? craint-elle de rester prisonnière dans un asile insalubre, ou d'être écrasée sous les

- Trajiciuntur enim partes, atque ordine migrant .
 Quare dissolvi quoque debent posse per artus ,
 Denique ut intereant una cum corpore cunctæ.
 760 Sin animas hominum dicent in corpora semper
 Ire humana ; tamen quæram cur e sapienti
 Stulta queat fieri ; nec prudens sit puer ullus ;
 Nec tam doctus equæ pollus, quam fortis equi vis :
 Si non certa suo quia semine seminioque
 765 Vis animi pariter crescit cum corpore toto.
 Scilicet in tenero tenerascere corpore mentem
 Confugient ; quod si jam fit, fateare necesse est ,
 Mortalem esse animam, quoniam, mutata per artus
 Tantopere, amittit viam sensumque priorem.
 770 Quove modo poterit, pariter cum corpore quoque
 Confirmata, cupitum ætatis tangere florem
 Vis animi, nisi erit consors in origine prima !
 Quidve foras sibi vult membris exire senectis ?
 An metuit conclusa manere in corpore putri,
 775 Et domus ætatis spatio ne fessa vetusto

débris de son vieux palais ? Quel péril peut donc redouter une essence immortelle ?

Enfin, penses-tu qu'à l'instant où Vénus épanche des flots d'amour dans le cœur des époux, des âmes vigilantes viennent épier l'occasion de conquérir un germe mortel, et que leur foule innombrable combat, afin d'obtenir la préférence ? à moins que, pour bannir la discorde et prévenir l'abus d'une lutte incertaine, un pacte prudent n'accorde le prix à la plus diligente.

Dis-moi, voit-on les arbres croître dans les airs, les nuages dans le gouffre des flots, les poissons dans les champs, le sang dans les veines du bois, les suc savoureux dans l'âpre caillou ? Non, non, chaque être existe et croît dans le lieu que lui destine la nature. L'âme ne peut donc naître isolée, ni vivre indépendante de l'influence du sang et des nerfs. Si tel était son privilège, elle pourrait à son gré se choisir un asile dans la tête, dans les bras, et siéger jusque dans les pieds ou dans les moindres parties du corps, puisqu'elle ne cesserait ni d'habiter le même être,

Obruat ! at non sunt immortalī ullā pericla.

Denique, connubia ad Veneris partusque ferarum
Esse animas præsto, deridiculum esse videtur ;
Et spectare immortales mortalia membra

780 Innumero, numero certareque præproperantet
Inter se, quæ prima potissimaque insinuetur :
Si non forte ita sunt animarum fœdera pacta,
Ut, quæ prima volans advenerit, insinuetur
Prima, neque inter se contendant viribus hilum.

785 Denique, in æthere non arbor, non æquore in alto
Nubes esse queunt, nec pisces vivere in arvis,
Nec cruor in lignis, nec saxis succus inesse :
Certum ac dispositum est, ubi quidquid crescat et insit.
Sic animi natura nequit sine corpore oriri,

790 Sola neque a nervis et sanguine longius esse :
Hoc si posset enim, multo prius ipsa animi vis
In capite, aut humeris, aut imis calcibus esse
Posset, et innasci quavis in parte soleret ;
Tandem in eodem homine, atque in eodem vase maneret.

ni de rester captive dans le même vaisseau. Or, si l'évidence nous atteste que l'esprit et l'ame ont un trône assigné pour croître et exercer leur puissance séparément dans le corps, avec quelle conviction devons-nous nier qu'ils puissent naître et vivre sans leur abri ! Ainsi quand le corps périt, l'ame, décomposée avec lui, s'arrache à son asile.

Quelle erreur, d'unir une immortelle essence à un corps mortel, de les douer d'un mutuel attrait, et de les asservir à de communs emplois ! Quelle distance les sépare ! quoi de plus différent, de plus opposé que ces deux substances ? L'une est indestructible, l'autre est périssable ; et l'on prétend les allier pour les contraindre à voguer ensemble au travers d'horribles flots de douleurs !

Un corps est immortel, ou par sa solidité, qui résiste à tous les chocs, et que rien ne peut pénétrer ni dissoudre, comme ces principes de la matière que ma muse t'a retracés ; ou parcequ'il est inaccessible au choc, comme le vide impalpable où se perd et s'anéantit tout choc destructeur ;

795 Quod quoniam in nostro quoque constat corpore certum,
Dispositumque videtur, ubi esse et crescere possit
Seorsum anima atque animus; tanto magis inficiandum
Totum posse extra corpus durare genique.

Quare, corpus ubi in'eriit, periisse necesse est

800 Confiteare animam, distractam in corpore toto.

Quippe etenim mortale æterno jungere, et una

Consentire putare, et fungi mutua posse,

Desipere est. Quid enim diversius esse putandum est,

Aut magis inter se disjunctum discrepitanque,

805 Quam mortale quod est, immortalis atque perenni

Junctum, in concilio sævas tolerare procellas!

Præterea, quæcunque manent æterna, necesse est,

Aut, quia sunt solido cum corpore, respuere ictus,

Nec penetrare pati sibi quidquam, quod queat arctas

810 Dissociare intus partes; ut materiali

Corpora sunt, quorum naturam ostendimus ante :

Aut ideo durare ætatem posse per omnem,

ou enfin parcequ'il n'offre autour de lui aucun passage à la chute de ses débris, comme la nature, ce grand tout, hors duquel il n'existe ni espace pour recevoir ses parties, ni corps pour les heurter et les rompre. Or, l'ame n'est point immortelle par sa solidité, puisque déjà je t'ai prouvé que le vide habite en toute chose; elle ne l'est pas non plus comme renfermant le vide, car une foule d'objets lancés de tous les points de l'univers l'ébranlent sans cesse par une irruption soudaine, et l'entraînent au bord de sa ruine. Il est d'ailleurs des espaces infinis où ses principes élémentaires peuvent, en se dispersant, anéantir sa substance égarée. Ce n'est donc pas pour l'ame que sont fermées les portes du trépas.

Tu me diras en vain que son immortalité se fonde sur le privilège qui la garantit des efforts de la destruction; affirmeras-tu que ses traits agresseurs n'arrivent point jusqu'à elle, ou qu'ils sont repoussés avant que la douleur

Plagarum quia sunt expertia; sicut inane est,
Quod manet intactum, neque ab ictu fungitur hilum:

815 Aut ideo, quia nulla loci sit copia circum,
Quo quasi res possint discedere dissolvique;
Sicut summarum summa est æterna; neque extra
Quis locus est, quo diffugiat; neque corpora sunt, quæ
Possint incidere et valida dissolvere plaga.

820 At neque, uti docui, solido cum corpore mentis
Natura est, quoniam admistum est in rebus inane:
Nec tamen est ut inane; neque autem corpora desunt,
Ex infinito quæ possint forte coorta,
Proruere hanc mentis vi'ento turbine molem,

825 Aut aliam quamvis cladem importare pericli:
Nec porro natura loci, spatiumque profundum
Deficit, exspergi quo possit vis animæ,
Aut alia quavis possit vi pulsa perire:
Haud igitur lethi præclusa est janua menti.

830 Quod si forte ideo magis immortalis habenda est,
Quod lethalibus ab rebus munita tenetur;
Aut quia non veniunt omnino aliena salutis;
Aut quia quæ veniunt, aliqua ratione recedunt

nous avertisse de leurs attaques ? Mais, outre les maux que l'âme partage avec le corps, quels tourments l'assiègent sans cesse ! l'incertitude de l'avenir, qui la fatigue et l'accable sous le poids des alarmes et des noirs soucis ; les remords rongeur, qui la ramène souvent vers un passé déchirant, la fureur délirante, mal honteux qu'elle seule connaît. Ajoute encore l'ennui qui l'obsède, la mémoire qui la délaisse, et l'accablement qui la plonge dans les ondes noires d'un sommeil léthargique.

La mort n'est donc rien, et ses terreurs ne doivent pas nous atteindre, si l'âme périt avec nous ; nous retrouvons le repos que l'existence avait troublé. En effet, avons-nous éprouvé les maux de la patrie dans les siècles précurseurs de notre existence, lorsque l'Afrique, soulevée en fureur vint heurter l'empire ébranlé, et frapper les airs épouvantés du sinistre tumulte de la guerre ? et lorsque le genre humain prosterné attendait en suspens, sur la terre et les mers, quel joug nouveau devait l'accabler ? Ainsi quand notre vie sera éteinte, quand la mort aura séparé les principes dont l'union entretient notre existence, nous serons

- Pulsa prius, quam, quid noceant, sentire queamus ;
 835 Scilicet a vera longe ratione remotum est.
 Præter enim quam quod morbis tum corporis ægrit ,
 Advenit id, quod eam de rebus sæpe futuris
 Macerat, inque metu male habet, curisque fatigat ;
 Præteritisque admissa annis peccata remordent.
 840 Adde furorem animi proprium, atque obliviam rerum ;
 Adde, quod in nigras lethargi mergitur undas.
 Nil igitur mors est, ad nos neque pertinet hilum ,
 Quandoquidem natura animi mortalis habetur.
 Et velut anteacto nil tempore sensimus ægri ,
 845 Ad confligendum venientibus undique Pœnis ,
 Omnia quum belli trepido concussa tumultu
 Horrida contremuere sub altis ætheris auris ;
 In dubioque fuit, sub utrorum regna cadendum
 Omnibus humanis esset, terraque marique :
 850 Sic ubi non erimus, quum corporis atque animi

nouveau affranchis des caprices du sort ; que dis-je ? nous ne serons plus ! et notre sentiment ne serait point veillé par l'éroulement des débris confondus de la terre, des mers et des cieux.

En s'affranchissant du corps, si l'esprit et l'ame conservent des sensations, quelle part y pourrions-nous prendre, nous dont l'existence n'est que le résultat de l'intime union des principes de l'ame et des sens ? s'il se pouvait qu'avec le temps les parties de notre être échappées du flambeau, et reprenant leur place accoutumée, rallumassent une seconde fois le flambeau de la vie, cette renaissance ne nous toucherait plus ; car elle ne pourrait renouer la chaîne de notre existence. Qui de nous s'alarme des épreuves auxquelles les principes de son être ont été soumis dans les âges passés, ou des chances qui les attendent dans l'avenir ? En contemplant le rapide torrent des siècles écoulés, et la variété infinie des mouvements de la matière, on conçoit que les mêmes éléments ont plus d'une fois pris, quitté et repris les formes qu'ils possèdent au-

Dissidium fuerit, quibus e sumus uniter apti,
Sci'icet haud nobis quidquam, qui non erimus tum,
Accidere omnino poterit, sensumque movere ;
Non si terra mari miscebitur, et mare cœlo.

- 855 Et si jam nostro sentit de corpore, postquam
Distracta est animi natura animæque potestas ;
Nil tamen hoc ad nos, qui cœtu conjugioque
Corporis atque animæ consistimus uniter apti :
Nec, si materiam nostram conlegerit ætas
860 Post obitum, rursumque redegerit, ut sita nunc est,
Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ ;
Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum,
Interrupta semel quum sit repetentia nostra.
Et nunc nil ad nos de nobis attinet, ante
865 Qui fuimus ; nec jam de illis nos afficit angor,
Quos de materia nostra nova proferet ætas.
Nam quum respicias immensi temporis omne
Præteritum spatium ; tum motus materiali

jourd'hui ; mais nul souvenir ne nous le révèle , parcequ dans cette longue pause de la vie, les éléments de l'intelligence, entraînés dans des directions contraires, se sont égarés ou réunis à des objets étrangers à la sensibilité.

Craint-on le malheur, s'il ne nous frappe point dans moment où nous pouvons ressentir ses coups ? et puisqu le trépas, en faisant disparaître l'homme, l'arrache à maux dont il était menacé, et, déroband jusqu'aux traits de sa vie, efface en quelque sorte sa première existence, que peut-il redouter quand il a cessé d'être lui-même ? Dans cette mort éternelle qui le délivre d'une vie passagère, ne retrouve-t-il point la nullité de ce temps qui précéda ? ne se réfugie-t-il point dans ce néant qui devance sa naissance ?

Ainsi, lorsque l'homme s'indigne d'être condamné par la mort à livrer à la terre ses fétides lambeaux, à se voir dévoré par les feux du bûcher ou à repaître les monstres féroces, crois qu'il n'est point sincère avec lui-même, qu'il nourrit une terreur aveugle dans son cœur. Il

Multimodi quam sint ; facile hoc adcredere possis,

870 Semina sæpe in eodem, ut nunc sunt, ordine posta :

Nec memori tamen id quimus deprendere mente.

Inter enim jecta est vitæ pausa, vageque

Decurrarunt passim motus ab sensibus omnes.

Debet enim, misere quoi forte ægreque futurum est ,

875 Ipse quoque esse in eo tum tempore, quum male possit

Accidere. At quoniam mors eximit im, prohibetque

Illum, cui possint incommoda conciliari

Hæc eadem in quibus et nunc nos sumus, ante fuisse :

Scire licet nobis nihil esse in morte timendum ;

880 Nec miserum fieri, qui non est, posse ; neque hilum

Differre, an nullo fuerit jam tempore natus,

Mortalem vitam mors cui immortalis ademit.

Proinde, ubi se videas hominem indignarier ipsum

Post mortem fore, ut aut putrescat corpore posto,

885 Aut flammis interficit, malisve ferarum ;

Scire licet, non sincerum sonere, atque subesse

Cæcum aliquem cordi stimulum ; quamvis neget ipse

te point, dit-il, que la mort n'éteigne en lui le senti-
 nt ; mais, toujours flottant dans le doute, il se dément
 ntôt. Il ne s'arrache point tout entier à l'existence, il fait
 vivre à son être une partie de lui-même ; et lorsqu'il
 revoit dans l'avenir ses restes en proie à la voracité des
 es et des vautours, il déplore ses tourments futurs ; il
 se détache point assez de ce corps abattu par le trépas :
 ui accorde des sens, et dans sa pensée craintive, debout
 ôté de son cadavre, il lui prête encore la vie ; il gémit,
 igné de son sort mortel. Hélas ! il ne voit pas que la
 rt ne laisse point survivre en lui un être intelligent qui
 neure immobile sur sa tombe, pour pleurer à côté de son
 ps livide, pour être déchiré par les monstres ou dévoré
 r la douleur ; car si dans la mort le plus cruel tourment
 de devenir la proie des bêtes féroces, je ne crois pas
 il soit moins cruel d'être étendu sur les flammes dévo-
 tes du bûcher, d'être étouffé dans le miel onctueux (24),
 languir glacé sous le poids de la pierre humide, ou sous
 terre, foulée par les pas dédaigneux du passant.

Credere se quemquam sibi sensum in morte futurum.

Non, ut opinor, enim dat, quod promittit ; et inde

810 *Nec radicitus e vita se tollit et eicit ;*

Sed facit esse sui quiddam super, inscius ipse.

Vivus enim sibi quum proponit quisque, futurum

Corpus uti volucres lacerent in morte feræque,

Ipsæ sui miseret ; neque enim se vindicat hilum,

895 *Nec removet satis a projecto corpore ; et illud*

Se fingit sensuque suo contaminat adstans.

Hinc indignatur se mortalem esse creatum ;

Nec videt, in vera nullum fore morte alium se,

Qui possit vivus sibi se lugere peremptum,

900 *Stansque jacentem, nec lacerari, urive dolore.*

Nam si in morte malum est, malis morsuque ferarum

Tractari, non invenio qui non sit acerbum,

Ignibus impositum calidis torrescere flammis ;

Aut in melle situm suffocari ; atque rigere

945 *Frigore, quum in summo gelidi cubat æquore saxi ;*

Urgerive superne obtritum pondere terræ.

Eh quoi ! dis-tu , cette famille joyeuse ne saluera p mon retour , ni cette épouse chérie , ni ces tendres enfans ne se précipiteront plus sur mon sein pour se disputer r baisers ; ils ne feront plus tressaillir mon cœur de joie d'amour ! J'abandonne des projets chéris, une gloire imp faite encore, et des amis que ma voix ne pourra plus c soler ! Malheureux ! le songe du bonheur s'évanouit ; seul jour, un seul instant m'arrache aux plus doux bi de la vie ! Oui, sans doute ; mais la mort qui te les ra t'en épargne aussi le regret. Ah ! si cette vérité pouvait dévoiler aux humains, de quel fardeau de terreurs et d larmes ne s'affranchirait-on pas (22) ! Dès que les pav de la mort ont affaissé ta paupière , des siècles infinis repos te mettent à l'abri de la douleur. Et nous , cepé dant, attirés par le bûcher funèbre, nous arrosons ta ceu de larmes intarissables, le temps n'efface point la blessu de nos cœurs. Insensés ! quel est donc le sujet de no amer désespoir ? quoi ! c'est un sommeil paisible , calme inaltérable qui nous feraient consumer dans un de éternel ?

- At jam non domus accipiet te læta, neque uxor
 Optima, nec dulces occurrent oscula nati
 Fræripere, et tacita pectus dulcedine tangent;
 910 Non poteris factis tibi fortibus esse tuisque
 Præsidio : miser ! o miser ! aiunt, omnia ademisti
 Una dies infesta tibi tot præmia vitæ.
 Illud in his rebus non addunt : Nec tibi earum
 Jam desiderium rerum super insidet una.
 915 Quod bene si videant animo, dictisque sequantur,
 Dissolvant animi magno se angore metuque.
 Tu quidem, ut es letho sopitus, sic eris, ævi
 Quod superest, cunctis privatu' doloribus ægris :
 At nos horrifico cinctu actum te prope busto
 920 Insatiabiliter deflebimus, æternumque
 Nulla dies nobis mœrorem e pectore demet.
 Illud ab hoc igitur quærendum est, quid sit amari
 Tantopere, ad somnum si res redit atque quietem,
 Cur quisquam æterno possit tabescere luctu !

O mes amis, livrons-nous à la joie ! disent, en s'excitant l'envi, ces voluptueux mollement étendus, la coupe à la main et le front ombragé de fleurs ; savourons rapidement le fruit passager ; l'instant du plaisir s'échappe, il ne reviendra plus. Veulent-ils donc se prémunir pour leurs futurs besoins ? craignent-ils, après la mort, d'être atteints par l'aiguillon de la faim, dévorés par la soif, ou tourmentés par les flots renaissants des desirs ?

Quand l'ame et le corps reposent plongés dans un doux sommeil, la prévoyance ne s'inquiète ni de la félicité de notre être, ni des soins de la vie. Eh bien ! que ce calme soit éternel, il ne sera point troublé par le regret de l'existence. Cependant les principes de la vie n'ont pas tellement désappris les mouvements, auteurs de la sensibilité, qu'en s'arrachant au sommeil ils ne les reprennent tout à coup. Mais la mort est encore moins troublée, si l'on peut reconnaître des degrés dans ce qui n'est rien ; le désordre et la destruction qu'elle a causés dans les principes imposent un éternel sommeil à celui que son froid repos a glacé.

- 925 Hoc etiam faciunt, ubi discubuere, tenentque
 Pocula sæpe homines, et inumbrant ora coronis,
 Ex animo ut dicant : Brevis hic est fructus homullis ;
 Jam fuerit, neque post unquam revocare licebit.
 Tanquam in morte mali cumprimis hoc sit eorum,
 930 Quod sitis exurat miseros atque arida torreat ;
 Aut aliæ cujus desiderium insideat rei.

- Nec sibi enim quisquam tum se vitamque requirit,
 Quum pariter mens et corpus sopita quiescunt ;
 Nam licet æternum per nos sic esse soporem ;
 935 Nec desiderium nostri nos adtigit ullum :
 Et tamen haudquaquam nostros tunc illa per artus
 Longe ab sensiferis primordia motibus errant,
 Quin conreptus homo ex somno se conligit ipse.
 Multo igitur mortem minus ad nos esse putandum,
 940 Si minus esse potest, quam quod nihil esse videmus.
 Major enim turbæ disjectus materiai
 Consequitur letho, nec quisquam expergitus exstat,
 Frigida quem semel est vitæ pausa secuta.

Si tout à coup la voix de la Nature répondait à nos plaintes par ces justes reproches : « Mortel , quelles douleurs causent tes gémissements ? pourquoi pleurer à l'aspect de la mort ? Si tu as jusqu'ici coulé tes jours dans les délices, si, telle qu'un vase sans fond, ton ame ingrate n'a point laissé échapper les flots du bonheur, convive rassasié, que ne sors-tu satisfait du festin de la vie (23) ? heureux voyageur, que n'acceptes-tu les douceurs du repos ? Si, au contraire, tu n'as point cueilli les fruits que je t'ai prodigués, si l'existence t'importune, pourquoi prolongerais-tu dans l'ennui des jours sans plaisirs ? que ne rejettes-tu avec la vie le fardeau de tes peines ? car je ne peux rien créer de nouveau pour te plaire. Mon ordre est invARIABLE : ton corps n'est point affaîssi par les ans, tes membres ne languissent point encore de vieillesse ; mais les mêmes scènes se renouvelleront sans cesse à tes yeux, quand tu triompherais non-seulement des siècles nombreux, mais quand ta vie s'étendrait avec l'éternité. »

- Denique, si vocem rerum Natura repente
- 945 Mittat, et hoc aliquoi nostrum sic increpet ipsa :
 « Quid tibi tantopere est, mortalis, quod nimis ægris
 Luctibus indulges ? quid mortem congemis ac fles ?
 Nam si grata fuit tibi vita anteacta priorque,
 Et non omnia, pertusum congesta quasi in vas,
 950 Commoda perfluxere, atque ingrata interiøre ;
 Cur non, ut plenus vitæ conviva, recedis,
 Æquo animoque capis securam, stulte, quietem ?
 Sin ea, quæ fructus cunque es, periere profusa,
 Vitaque in offensu est ; cur amplius addere quæris,
 955 Rursum quod pereat male, et ingratum occidat omne ;
 Nec potius vitæ sinem facis atque laboris ?
 Nam tibi præterea quod machiner inveniamque,
 Quod placeat, nihil est : eadem sunt omnia semper.
 Sic tibi non annis corpus jam marcet, et artus
 960 Confecti languent ; eadem tamen omnia restant,
 Omnia si pergas vivendo vincere sæcla,
 Atque etiam potius, si nunquam sis moriturus. »

Parle ; à ce juste reproche de la Nature, que pourrions-nous répondre ? sa voix a fait triompher la vérité. Et lorsqu'un malheureux, accablé d'infirmités, s'épouvante à l'aspect du trépas, et ose élever ses clameurs, elle lui crie d'une voix terrible : « Va loin d'ici verser des larmes, enveloppe tes plaintes dans le gouffre de la mort. » Aux murmures insensés de ce vieillard débile : « Tes jours se sont écoulés au milieu des plaisirs que tu n'as point saisis ; mais tu convoitais les biens qui te manquaient, et tu dédaignas les biens que tu avais. Homme insatiable, tu rendis ta vie imparfaite, tu ne l'as vécue qu'à demi ; et quand la mort élève sa tête devant toi, tu regrettes de ne pouvoir assouvir ton avidité. Mais il est un temps, l'âge te bannit, et t'interdit les biens dont tes successeurs vont jouir : retire-toi, et d'une âme calme tu ne peux que moins céder à la nécessité. »

Recevons d'un front soumis ce reproche sévère et juste. L'irrévocable loi de la nature ordonne qu'aux êtres vieillissants succèdent des êtres nouveaux, et qu'alternativement les uns reçoivent des autres la force et la vie. Rien ne tombe dans le néant, ni dans le gouffre du noir Tartare ; et la généra-

Quid respondeamus, nisi justam intendere litem
Naturam, et veram verbis exponere causam?

965 At qui obitum lamentetur, miser amplius æquo,
Non merito inclamet magis, et voce increpet acri!
« Aufer ab hinc lacrymas, barathro et compesce querelas. »
Grandior hic vero si jam séniorque queratur ;

« Omnia perfunctus vitæ præmia, marces ;
970 Sed quia semper aversum quod abest, præsentia temnis,
Imperfecta tibi elapsa est ingrataque vita,
Et nec opinanti mors ad caput adstitit ante
Quam satur ac plenus possis discedere rerum.
Nunc aliena tua tamen ætate omnia mitte ;

975 Æquo animoque, agendum, jam aliis concede : necesse est. »

Jure, ut opinor, agat, jure increpet inciletque.
Cedit enim rerum novitate extrusa vetustas
Semper, et ex aliis aliud reparare necesse est ;
Nec quidquam in barathrum nec Tartara decedit atra.

tion présente est la semence des races à venir. Elles passeront à leur tour, et te rejoindront bientôt. Ainsi que leurs précurseurs, tous les êtres disparaîtront du mobile univers. Ils se transmettent en courant le flambeau de la vie; chacun d'eux apporte son tribut aux reproductions de la nature qui ne leur accorde que le rapide usufruit de l'existence.

Contemple le long amas des siècles qui nous ont devancés; comme dans un mouvant miroir, il te dévoilera l'image prophétique des temps qui suivront notre vie. Que présagent-ils donc de triste et d'affreux? l'inaltérable calme du plus doux sommeil.

Toutes les horreurs entassées dans le sombre et profond Achéron, nous les trouvons dans la vie (24). Ce Tantalus glacé d'effroi sous l'énorme rocher qui le menace sans cesse de sa chute terrible, c'est l'homme épouvanté du vain courroux des dieux, et qui se croit accablé du poids de leur colère sous les maux que lui inflige l'aveugle destin.

Au bord de l'Achéron, Titye n'est point livré en proie aux avides oiseaux : ces monstres trouveraient-ils dans sa

980 *Materies opus est ut crescant postera sæcla;
Quæ tamen omnia te, vita perfuncta, sequentur.
Nec minus ergo ante hæc, quam nunc, cecidere cadentque.
Sic alid ex alio nunquam desistet oriri;
Vitaque mancupio nulli datur, omnibus usu.*

985 *Respice item, quam nil ad nos anteacta vetustas
Temporis æterni fuerit, quam nascimur ante.
Hoc igitur speculum nobis Natura futuri
Temporis exponit : post mortem denique nostram,
Num quid ibi horrible apparet! num triste videtur*

990 *Quidquam! nonne omni somno securius exstat!*

*Atque ea nimirum, quæcunque Acherunte profundo
Proditæ sunt esse, in vita sunt omnia nobis.*

*Nec miser impendens magnum timet ære saxum
Tantalus, ut fama est, cassa formidine torpens :*

995 *Sed magis in vita divum metus urget inanis
Mortales, casumque timent, quemcunque ferat fors.*

*Nec Tityum volucres incunt Acherunte jacentem :
Nec, quod sub magno scrutentur pectore, quidquam*

aste poitrine l'aliment éternel de leur voracité, quand l'immensité de son corps, au lieu de neuf arpents, couvrait l'orbe du monde? Quel être pourrait suffire à une douleur éternelle, et fournir l'éternel aliment de ses bourreaux? Titye est avec nous, il est ici : les monstres qui le déchirent sont les noirs soucis, les soupçons jaloux, la sombre ambition et les remords dévorants.

Sisyphé se présente à nos yeux ; c'est lui qui mendie la faveur populaire, les haches, les faisceaux, et qui, toujours rebuté, se retire pénétré de tristesse et de honte. Se consumer en travaux douloureux pour un honneur futile qui nous fuit sans cesse, n'est-ce point élever avec de périlleux efforts, vers la cime d'un mont, l'énorme rocher qui menace celui qui le pousse, et, près du but, échappe, retombe, et roule en grondant dans la plaine?

Repaître à chaque instant son ame insatiable, la comblar de tous les biens sans la rassasier jamais ; demeurer insensible au retour de la saison féconde, recueillir vaine-

Perpetuam ætatem poterunt reperire profecto,

1000 *Quamlibet immani projectu corporis exstet,
Qui non sola novem dispensis jugera membris
Obtineat, sed qui terrai totius orbem :*

Non tamen æternum poterit perferre dolorem ;

Nec præbere cibum proprio de corpore semper.

1005 *Sed Tityus nobis hic est, in amore jacentem
Que non volucres lacerant, atque exest anxius angor,
Aut alia quavis scindunt cuppedine curæ.*

Sisyphus in vita quoque nobis ante oculos est,

Qui petere a populo fascès, sævasque secures

1010 *Imbibit, et semper victus tristisque recedit.*

Nam petere imperium, quod inane est, nec datur unquam,

Atque in eo semper durum sufferre laborem ;

Hoc est adverso nixantem trudere monte

Saxum ; quod tamen a summo jam vertice rursum

1015 *Volvitur, et plani raptim petit æquora campi.*

Deinde, animi ingratham naturam pascere semper,

Atque explere bonis rebus, satiareque nunquam ;

Quod faciunt nobis annorum tempora, circum

ment ses présents variés, les doux fruits dont elle nous environne : n'est-ce pas le supplice de ces jeunes beautés qui s'efforcent de verser incessamment dans un vase sa fond une onde fugitive ?

Ces Furies, cet horrible Cerbère, ce sombre Tartare qui de sa bouche embrasée, vomit en bouillonnant des torrents de feux, ne sont que les fruits mensongers de la crainte de l'erreur. Mais le coupable reçoit dans la vie son juste châtiment, dans la crainte des supplices réservés à ses forfaits. Il sent déjà peser sur lui le glaive des lois : il redoute les cachots où gémit le crime, la roche homicide, les faisceaux, les tortures, le bitume brûlant, les lames, les torches ; et s'il échappe aux bourreaux, sa conscience elle-même le déchire, le perce de traits cruels, et le tourment sous le fouet vengeur. Il joint à ces maux l'incertitude de l'avenir, et la crainte de voir ses tourments se prolonger sans fin, ou s'aggraver dans la mort : ainsi la vie devient l'enfer de l'insensé.

Mortel injuste, ne dois-tu pas te dire : Ancus, le bon

- Quum redeunt, fœtusque ferunt, variosque lepores ;
 1020 Nec tamen explemur vitæ fructibus unquam :
 Hoc, ut opinor, id est, ævo florente puellas,
 Quod memorant, laticem pertusum congerere in vas,
 Quod tamen expleri nulla ratione potestur.
 Cerberus et Furiæ jam vero, et lucis egenus
 1025 Tartarus, horriferos eructans faucibus æstus,
 Hæc neque sunt usquam, neque possunt esse profecto.
 Sed metus in vita pœnarum pro malefactis
 Est insignibus insignis, scelerisque lucla
 Carcer, et horribilis de saxo jactu' deorsum,
 1030 Verbera, carnifices, robur, pix, lamina, tædæ.
 Quæ tamen et si absunt, at mens sibi conscia facti
 Præmetuens, adhibet stimulos, torretque flagellis :
 Nec videt interea, qui terminus esse malorum
 Possit, nec quæ sit pœnarum denique finis ;
 1035 Atque eadem metuit magis hæc ne in morte gravescant :
 Hinc Acherusia fit stultorum denique vita.
 Hoc etiam tibi tute interdum dicere possis :

Ancus a fermé ses yeux à la lumière céleste, lui qui te
 surpassa par tant de vertus (25) ! Cette foule et de grands
 de rois, dont les peuples nombreux subirent la puissance,
 et courbé leur front sous la faux de la mort ; ce monar-
 que qui, resserré sur la terre, se fraya un chemin belli-
 eux à travers l'Océan (26), méprisa le murmure des flots
 indignés, et apprit à ses fières légions à fouler d'un pied
 insultant les gouffres amers, il n'est plus, et son ame a dé-
 lassé ses membres livides. Scipion, ce foudre de la guerre,
 le fléau de Carthage, comme un esclave obscur a livré sa
 cendre à la terre ; et ces inventeurs des sciences et des
 arts, ces nobles compagnons des Muses, Homère, qui tient
 le sceptre dans leur troupe sacrée, comme eux est des-
 cendu dans la tombe. Démocrite, courbé par l'âge, averti
 que les ressorts de son ame se brisaient, d'un pas ferme
 présenta sa tête à la mort ; Épicure enfin, lui-même, vit
 s'éteindre le flambeau de sa vie, cet Épicure dont le vaste
 génie domina les humains, et brilla parmi les enfants de

Lumina sis oculis etiam bonus Ancu' reliquit,
 Qui melior multis quam tu fuit, improbe, rebus.
 1040 Inde alii multi reges rerumque potentes
 Occiderunt, magnis qui gentibus imperitarunt.
 Ille quoque ipse, viam qui quondam per mare magnum
 Stravit, iterque dedit legionibus ire per altum,
 Ac pedibus salsas docuit super ire lacunas,
 1045 Et contempsit, aquis insultans, murmura ponti,
 Lumine adempto, animam moribundo corpore fudit.
 Scipiades, belli fulmen, Carthaginis horror,
 Ossa dedit terræ, proinde ac famul infimus esset.
 Adde repertores doctrinarum atque leporum ;
 1050 Adde Heliconiadum comites ; quorum unus Homerus,
 Sceptra potitus, eadem aliis sopitu' quiete est.
 Denique, Democritum postquam matura vetustas
 Admonuit memorem motus languescere mentis,
 Sponte sua letho caput obvius obtulit ipse.
 1055 Ipse Epicurus obit, decurso lumine vitæ,
 Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes

la gloire comme l'astre du jour au milieu des astres pâ-
lissants.

Tu balances cependant ! tu t'indignes de mourir (27) tu ne vois pas que ta vie est une mort anticipée que tu renouvelles à chaque instant ! toi, qui consumes dans le sommeil la plus grande partie de tes jours, et qui dors en veillant (28) ; toi, dont les idées sont des songes, et qui faible jouet des préjugés, des vaines terreurs, des soucis dévorants, ignores jusqu'à la cause qui entraîne ton ame égarée dans un gouffre d'erreurs !

Si l'homme découvrait la source des tourments qui l'obsèdent aussi facilement qu'il en ressent le faix terrible. consumerait-il sans fruit sa triste existence ? le verrait-on à jamais, incertain dans ses desirs, ignorer jusqu'au bien qu'il poursuit avidement, et se précipiter sans repos d'un lieu vers l'autre, comme s'il pouvait, par sa mobilité, secouer le fardeau qui l'accable ?

L'un fuit son palais somptueux, chassé par l'ennui ; il y retourne aussitôt : il n'a pu ailleurs remplir le vide de

Præstinxit, stellas exortus uti ætherius sol.

Tu vero dubitabis, et indignabere obire,

Mortua quoi vita est prope jam vivo atque videnti ?

1060 *Qui somno partem majorem conteris ævi ?*

Et vigilans stertis, nec somnia cernere cessas,

Sollicitamque geris cassa formidine mentem !

Nec reperire potes, quid sit tibi sæpe mali, quum

Ebrius urgeris multis miser undique curis,

1065 *Atque animi incerto fluitans errore vagaris ?*

Si possent homines, proinde ac sentire videntur

Pondus inesse animo, quod se gravitate fatiget,

Et quibus id fiat causis cognoscere, et unde

Tanta mali tanquam moles in pectore constet ;

1070 *Haud ita vitam agerent, ut nunc plerumque videmus,*

Quid sibi quisque velit nescire, et quærere semper,

Commutare locum, quasi onus deponere possit.

Exit sæpe foras magnis ex ædibus ille,

Esse domi quem pertæsum est, subitoque revertit :

on ame. L'autre précipite ses coursiers vers son domaine champêtre, plus pressé que s'il venait en arrêter l'incendie; à peine a-t-il touché ses limites, que l'ennui vient peser sur son front : il invoque le sommeil, cherche à s'oublier lui-même; soudain avec ardeur il redemande la ville, il y revole à l'instant (29). C'est en vain que l'homme se nuit, il ne peut s'éviter : sans cesse il se retrouve, sans cesse il se tourmente. Ah ! s'il n'ignorait point la source de ses maux, loin d'y joindre la souffrance de ces vains remèdes, il apprendrait, dans l'étude de la nature, à jouir de ses dons, à connaître ses lois ; car ce n'est point pour fuir son sort pendant quelques courts instants, qu'il doit chercher à sortir de son doute, mais pour s'assurer de l'état éternel qui commence à la mort.

Enfin, pourquoi ce doute, ces terreurs, cette soif dévorante de la vie qui s'irrite dans les périls ? Apprends, ô mortel, que le terme de tes jours est fixé : quand la nature t'appelle au repos, sans crainte obéis.

En prolongeant tes jours, changeras-tu de destin ? la

- 1075 Quippe foris nihilo melius qui sentiat esse.
 Currit agens mannos ad villam hic præcipitanter,
 Auxilium tectis quasi ferre ardentibus instans :
 Oscitat extemplo, tetigit quum limina villæ ;
 Aut abit in somnum gravis, atque obliviam quærit ;
- 1080 Aut etiam properans urbem petit atque revisit.
 Hoc se quisque modo fugit : at, quem scilicet, ut fit,
 Effugere haud potis est, ingratis hæret et angit,
 Propterea, morbi quia causam non tenet æger :
 Quam bene si videat, jam rebus quisque relictis
- 1085 Naturam primum studeat cognoscere rerum ;
 Temporis æterni quoniam, non unius horæ,
 Ambigitur status, in quo sit mortalibus omnis
 Ætas post mortem, quæ restat cunque, manenda.
 Denique, tantopere in dubiis trepidare periculis
- 1090 Quæ mala nos subigit vitæ tanta cupido ?
 Certa quidem finis vitæ mortalibus adstat,
 Nec devitari lethum pote, quin obeamus,
 Præterea, versamur ibidem, atque insumus usque ;

Nature ne créera point pour toi de nouvelles voluptés. Mais tu n'aperçois pas le bien présent, et tu desires au delà de ce que tu possèdes. A peine satisfaits, les desirs succèdent aux desirs dans ton cœur, et l'embrasent de la soif dévorante de la vie : à tant de maux tu joins encore l'incertitude du sort à venir.

Ne pense pas du moins qu'en prolongeant la vie tu retranches les instants destinés à la mort : quel que soit le terme de nos jours, il n'abrège point la durée de notre anéantissement. Quand notre existence triompherait de la lutte des siècles, il nous resterait à subir une mort éternelle ; et celui pour qui la lumière de la vie s'éteint à l'instant même ne restera pas moins longtemps enfermé dans les ténèbres de la mort, que celui qui a vu passer sur sa cendre d'innombrables années.

- Nec nova vivendo procuditur ulla voluptas,
 1095 Sed dum abest, quod avemus, id exsuperare videtur
 Cætera : post aliud, quum contigit illud, avemus,
 Et sitis æqua tenet vitæ semper hiantes ;
 Posteraque in dubio est fortunam quam vechat ætas,
 Quidve ferat nobis casus, quive exitus instet.
 1100 Nec prorsum, vitam ducendo, demimus hilum
 Tempore de mortis, nec delibrare valemus,
 Quo minus esse diu possimus morte perempti.
 Proinde licet quot vis vivendo condere sæcla ;
 Mors æterna tamen nihilominus illa manebit :
 1105 Nec minus ille diu jam non erit, ex hodierno
 Lumine qui finem vitæ fecit, et ille
 Mensibus atque annis qui multis occidit ante.

NOTES

DU LIVRE TROISIÈME.

- (1) **Te sequor, o Graiae gentis decus.....**

Ce début magnifique du troisième chant donne une nouvelle preuve de l'enthousiasme de Lucrèce pour Épicure; ce chant fut le plus généralement admiré de l'antiquité. Voltaire a dit : « Il y a dans Lucrèce un admirable troisième chant; je le traduirai, ou je ne pourrai. » Voltaire ne l'a point traduit.

- (2) **Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta.**

Lucrèce semble avoir voulu lutter avec Pindare, qui dit, dans sa *vi^e Pythique* :

Γλυκεία δὲ φρὴν
καὶ συμπόταισιν ὁμιλεῖν
Μελισσᾶν ἀμειβεταὶ τριτὸν πόνον.

- (3) **Quas neque concutiunt venti, neque nubila nimbis.**

Ce passage rappelle un fragment de l'*Odyssée*, chant VI :

Ἥ μὲν ἄρ' ὥς εἰποῦσ' ἀνέβη γλαυκώπις Ἀθήνη
Οὐλομπρόνδ', ὅθι φασὶ θεῶν ἶδος ἀσφαλὲς αἰεὶ....

- (4) **Res animi pacem delibrat tempore in ullo.**

Lucrèce se plaît à montrer le calme des divinités, l'insouciance des dieux; cette image est répétée plusieurs fois dans son poème :

.....Credat Judæus Apella,
Non ego; namque deos didici securum agere ævum :
Nec, si quid miri faciat natura, deos id
Tristes ex alto cœli demittere tecto.

(Hor., lib. I, sat. v, v. 100 sqq.)

- (5) **Nec tellus obstat, quin omnia dispiciantur.**

La Grange remarque avec raison que ce vers doit se rapporter aux dieux, et non pas aux sectateurs d'Épicure.

- (6) **Et se scire animi naturam.....**

L'âme a été l'objet de la constante méditation des philosophes. Les anciens, qui ont beaucoup discuté sur son essence, ont cepen-

dant attaché moins d'importance que les modernes à cette opinion ; ceux même qui , parmi eux , la soutenaient avec le plus de zèle , n'accordaient qu'une existence vague à l'ame séparée des sens. Piaton , après différents penseurs dont il résuma les systèmes en leur prêtant les charmes d'une imagination brillante et rêveuse , ne donne point une idée exacte de l'immatérialité de ce principe de vie : il adopte à la fois plusieurs hypothèses , et semble toujours flotter dans l'incertitude ; il n'est , en un mot , jamais d'accord avec lui-même. C'est une essence qui se meut , dit-il : telle est sa dernière conclusion ; mais il ne définit ni la source ni la destination de cette essence. Thalès avait dit : C'est une nature de soi-même en mouvement ; ce qui revient au même , et n'est pas plus concluant. Pythagore en faisait une harmonie ; d'autres , adoptant en partie son opinion , ont pensé que cette harmonie n'était que le concert des organes de la vie , et qu'elle ne survivait pas plus à la destruction que le son ne survit à l'instrument brisé. Ce système , le plus simple , le plus naturel , est cependant combattu par Lucrèce. Il crut , sans doute , devoir établir l'existence matérielle de l'ame , afin de la soumettre à la mort par la décomposition de ses parties. Hippocrate prétend que l'ame est un esprit subtil répandu par tout le corps , en un mot , la faculté de sentir dans les moindres parties de la machine. Cette hypothèse ingénieuse est digne de l'observateur de la nature qui suit sa marche avec une attention assidue , et qui , aidé par l'art et l'expérience , saisit les secrets cachés aux investigateurs superficiels. Le physiologiste parle de près à la nature , il ne l'interroge pas en vain : aussi voyons-nous aujourd'hui un médecin , célèbre par ses hautes connaissances et sa philosophie , résoudre le problème de l'ame avec des moyens à peu près semblables à ceux qu'employait le sage de Cos. Il est parvenu à présenter un système fondé sur l'expérience des siècles , sanctionné par la science , et qui ne trouve d'adversaires que dans ceux dont l'imagination brillante embrasse avec avidité l'espérance de se survivre à soi-même , sous une forme déterminée. La dissidence sera éternelle sur ce point , auquel on a cru devoir attacher une si haute importance ; car l'amour de la vérité d'un côté , et l'amour du merveilleux de l'autre , se livreront sans cesse à des luttes , où chaque parti croira toujours triompher , l'un avec ses desirs , l'autre avec sa raison.

(7) *Donique avarities, et honorum cæca cupido.*

On a souvent admiré , sans l'entendre , ce passage si moral et si poétique. Virgile est entré dans le sens de Lucrèce , lorsqu'il place à la porte des enfers le Deuil , les Soucis , la Vieillesse , la Maladie , la Faim et la Pauvreté.

*Vestibulum ante ipsam, primisque in faucibus Orci,
Luctus et ultrices posuere cubilia Curæ,
Pallentesque habitant Morbi, tristisque Senectus,*

Et Metus, et malesuada Fames, ac turpis Egestas;
 Terribiles visu formæ, Lethumque, Laborque;
 Tum consanguineus Lethi Sopor, et mala mentis
 Gaudia, mortiferumque adverso in limine Bellum,
 Ferreique Eumenidum thalami, et Discordia demens,
 Vipereum crinem vittis innexa cruentis.

Devant le vestibule, aux portes des enfers,
 Habitent les Soucis et les Regrets amers,
 Et des Remords rongeurs l'escorte vengeresse;
 La pâle Maladie et la triste Vieillesse,
 L'Indigence en lambeaux, l'inflexible Trépas,
 Et le Sommeil son frère, et le dieu des combats;
 Le Travail qui gémit, la Frayeur qui frissonne,
 Et la Faïm qui frémit des conseils qu'elle donne;
 Et l'Ivresse du crime, et les filles d'enfer
 Reposant leur fureur sur des couches de fer;
 Et la Discorde enfin, qui, soufflant la tempête,
 Tresse en festons sanglants les serpents de sa tête.

8) Refugisse volunt longe longeque recesse.

Ces heureuses répétitions de mots, que Lucrèce emploie avec tant de bonheur, ont servi de modèles aux écrivains du siècle d'Auguste.

(9) Non radii solis neque lucida tela dici
 Discutiant, sed Naturæ species ratioque.

Cette image est répétée trois fois par Lucrèce, sans changements dans l'expression.

10) *Harmoniam Graii quam dicunt.....*

Des philosophes ont regardé l'ame comme l'harmonie du jeu des organes. Cette idée est combattue par Lucrèce, qui arrive cependant au même but par une autre route.

11) Attamen insequitur languor, terræque petitus
 Suavis, et in terra mentis qui gignitur restus,
 Interdumque quasi exsurgendi incerta voluntas.

Bayle a inséré dans sa *République des lettres* une longue dissertation sur le sens de ces vers, regardés comme inintelligibles. Leur expression, essentiellement poétique, aura embarrassé les traducteurs. Ces vers, très clairs d'ailleurs, prouvent le degré de perfection que Lucrèce a si souvent mis dans son style : *æstus mentis*, *petitus terræ*, *exsurgendi incerta voluntas*, sont des expressions hardies, pittoresques et poétiques.

12) Igitur parvissima corpora quanto
 Et lævissima sunt, ita mobilitata feruntur :
 At contra quo quæque magis cum corpore magno
 Asperaque inveniuntur, eo stabilita magis sunt.

Ces quatre vers ne sont, en quelque sorte, que la récapitulation du paragraphe qui précède.

13) Nec capero irarum fluctus in pectore possunt.

Ce vers énergique a été imité par Virgile, Horace, Ovide; mais

aucun de ces grands poètes n'a surpassé son modèle pour la hardiesse et la force de l'expression.

- (14) Dicere porro oculos nullam rem cernere posse.

Épicharme et Aristote prétendaient que ce n'étaient pas les yeux qui voyaient les objets, mais bien l'ame elle-même : *οὐς ὁρᾷ, οὐς ἀνέσσει*.

- (15) Nam procul hæc dubio nobis simulacra genantur.

Ce passage est difficile à saisir, car Lucrèce n'a point encore exposé son système des *simulacres*; il ne le développe qu'au quatrième livre.

- (16) Præterea, gigni pariter cum corpore, et una
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.
Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur
Corpore; sic animi sequitur sententia tenuis.

L'ame, unie à nos sens, croît, se forme avec nous;
Du destin qui nous frappe elle ressent les coups:
Dans la débile enfance, une machine frêle
Enveloppe un esprit tendre et faible comme elle.
Dès que l'une parvient à la maturité,
L'autre obtient aussitôt sa force et sa clarté:
Quand, sous le poids des ans, le corps tremble et s'affaisse,
Son guide paresseux quelquefois le délaisse;
Il l'égare, l'abuse, et son pâle flambeau
Se consume et s'éteint sur le bord du tombeau.

Le docteur Broussais emploie le raisonnement de Lucrèce.

- (17) Serpentis caudam procerò corpore, utrinque
Sit libitum in multas partes discindere ferro.

Les anciens pensaient qu'il existait une ame partout où se découvrait l'animation.

Il faut reconnaître combien cette peinture d'un serpent déchiré a de vérité et d'énergie :

Volnere tortari, et terram conspergere tabo,

rappelle, pour les détails, la belle comparaison de Cicéron dans son poème de *Marius* :

Hic Jovis altisoni subito pinnata satelles,
Arboris e trunco, serpentis saucia morsu,
Ipsa feris subigit transfigens unguibus anguem
Semianimum, et varia graviter cervice micantem.
Quem se interquentem lanians, rostroque cruentans,
Jam satiata animum, jam ductos ultra dolores,
Abjicit efflantem, et laceratum affligit in unda,
Seque obitu a solis nitidos convertit ad ortus.

Cicéron l'avait imitée d'Homère, livre XII de l'*Iliade* :

A la gauche du camp, un aigle aux larges ailes
Plane; un serpent, captif dans ses serres cruelles,
Se plie en longs anneaux, se débat tout sanglant,
Lui darde près du cou son aiguillon brûlant,

Le blesse, le déchire ; et l'oiseau du tonnerre,
Irrité de douleur, le jette sur la terre ,
Fait retentir les airs de ses cris furieux ,
Et sur l'aile des vents monte au sommet des cieux.

(BIGNAN.)

- (18) Quapropter mortale utrumque putandum est ,
In multas quoniam partes discinditur æque.

Lucrèce termine presque tous les paragraphes de ce chant par un raisonnement à peu près semblable.

- (19) Præterea, si immortalis natura animai
Constat, et in corpus nascentibus insinuat.

Il serait difficile de combattre le raisonnement de Lucrèce : ce qui est immortel ne peut avoir d'origine.

- (20) Atque unde animantum copia tanta.

Cette opinion est très ancienne. Un savant littérateur a observé judicieusement que les mots *fatens* et *fætus*, dont l'un signifie l'éclosion d'un corps qui se corrompt, et l'autre un être vivant qui commence à se former, ont évidemment une étymologie commune.

- (21) Aut in melle situm suffocari.....

Il est bon de se rappeler, pour l'intelligence de ce passage, que quelquefois les anciens ensevelissaient les corps dans le miel : Démocrite voulait que l'on conservât ainsi tous les morts.

- (22) Quod bene si videant animo, dictisque sequantur,
Dissolvant animi magno se angore metuque.

Longtemps après Lucrèce, on n'attachait qu'un faible intérêt à l'immortalité de l'ame. Sénèque répéta tout ce que Lucrèce avait dit sur ce sujet. Voici des fragments de l'un des chœurs du deuxième acte de *la Troade* :

Verum est, an timidos fabula decipit? etc.

Est-il vrai? n'est-ce point une fatale erreur,
Pour soumettre le faible au joug de la terreur?
Et, quand dans le tombeau la mort m'a fait descendre,
Un esprit fugitif survit-il à ma cendre?

.....
.....

A-t-on touché le bord terrible même aux dieux,
L'être s'évanouit, et, telle qu'à nos yeux
S'échappe au gré des vents la nue ou la fumée,
Tel ce souffle, moteur d'une fange animée,
Tout à coup dégagé de ses pesants liens,
Se dissipe et se perd aux champs aériens.
La mort enfin n'est rien : lâche ! bannis ta crainte ;
Réprime, ambitieux, ton espoir ou ta plainte.
Où gisons-nous, dis-moi, dans ce nouveau séjour?
Où gisent les mortels qui doivent naître un jour?
Le temps nous engloutit, le néant nous réclame :
La mort, du même coup, frappe le corps et l'ame.

Les monstres du Tartare, et ses nombreux fléaux,
Et le triple gardien des gouffres infernaux,
Et leur roi ténébreux, ne sont que de vains songes,
Ou du fourbe ou du sot méprisables mensonges.

(23) Cur non, ut plenus vitæ conviva, recedis.

Horace a essayé de reproduire cette idée, mais avec moins de précision :

....Et exacto contentus tempore vitæ,
Cedat, uti conviva satur, reperire queamus.

Delille a aussi adopté la pensée de Lucrèce :

Du festin de la vie, où l'admirent les dieux,
Ayant goûté longtemps les mets délicieux,
Convive satisfait, sans regret, sans envie,
S'il ne vit pas, du moins il assiste à la vie.

Gilbert, dans une pièce extrêmement touchante, a dit :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs !
Je meurs ! et, sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

(24) Atque ea nimirum quæcunque Acherunte profundo
Prodita sunt esse, in vita sunt omnia nobis.

Lucrèce saisit ici l'occasion de développer la pureté de sa morale.

On peut rapprocher cette description allégorique des enfers de la peinture effrayante que Virgile en a faite dans le sixième chant de l'*Énéide* :

A gauche il (Énée) aperçoit le séjour enflammé
Que d'un triple rempart les dieux ont enfermé.
Autour, le Phlégéthon aux ondes turbulentes
Roule d'affreux rochers dans ses vagues brûlantes.
La porte inébranlable est digne de ses murs :
Vulcan la composa des métaux les plus durs.
Le diamant massif en colonnes s'élance ;
Une tour jusqu'aux cieux lève son front immense :
Les mortels conjurés, les dieux et Jupiter
Attaqueraient en vain ses murailles de fer.
Devant le seuil fatal, terrible, menaçant,
Et retroussant les plis de sa robe sanglante,
Tisiphone bannit le sommeil de ses yeux ;
Jour et nuit elle veille aux vengeances des dieux.

.....
.....Avec un bruit terrible,
Sur ses gonds mugissants tourne la porte horrible ;
Elle s'ouvre soudain : dans ce séjour de deuil,
Quel monstre épouvantable en assiège le seuil !
Plus loin, s'enflant, dressant ses têtes menaçantes,
L'Hydre ouvre en mugissant ses cent gueules béantes.
L'œil n'ose en isager ces antres écumants.
Enfin l'affreux Tartare et ses noirs fondements
Plongent plus bas encore que de leur nuit profonde
Il ne s'étend d'espace à la voûte du monde.
Là, de leur chute horrible encore épouvantés,
Roulent ces fiers géants par la terre enfantés
Là, des fils d'Aloüs gisent les corps énormes ;
Ceux qui, fendant les airs de leurs têtes difformes,
Osèrent attenter aux demeures des dieux,

Et du trône éternel chasser le roi des cieux.
 Là, j'ai vu de ces dieux le rival sacrilège,
 Qui, du foudre usurpant le divin privilège,
 Pour arracher au peuple un criminel encens,
 De quatre fiers coursiers, aux pieds retentissants,
 Attelant un vain char dans l'Elide tremblante,
 Une torche à la main, y semait l'épouvante :
 Insensé qui, du ciel prétendu souverain,
 Par le bruit de son char et de son pont d'airain,
 Du tonnerre imitait le bruit inimitable !
 Mais Jupiter lança la foudre véritable,
 Et renversa, couvert d'un tourbillon de feu,
 Le char et les coursiers, et la foudre et le dieu :
 Son triomphe fut court, sa peine est éternelle.
 Là, plus coupable encore, est ce géant rebelle,
 Ce fameux Tityus, autre rival des dieux,
 De la terre étonnée enfant prodigieux ;
 Par un coup de tonnerre aux enfers descendue,
 Sur neuf vastes arpents sa masse est étendue.
 Un vautour sur son cœur s'acharne incessamment,
 De sa faim éternelle éternel aliment :
 Contre l'oiseau rongeur en vain sa rage gronde ;
 Il habite à jamais sa poitrine profonde :
 Il périt pour renaître, il renaît pour souffrir ;
 Il joint l'horreur de vivre à l'horreur de mourir ;
 Et son cœur, immortel et fécond en tortures,
 Pour les rouvrir encor referme ses blessures.

Rappellerai-je ici le superbe Ixion ,
 Le fier Pirithoüs, et leur punition ?
 Sur eux pend à jamais, pour punir leur audace,
 D'un roc prêt à tomber l'éternelle menace.
 Tantôt, pour irriter leur goût voluptueux,
 S'offrent des mets exquis et des lits somptueux :
 Vain espoir ! des trois sœurs la plus impitoyable
 Est là, levant sa torche ; et sa voix effroyable
 Leur défend de toucher à ces perfides mets
 Qui les tentent toujours, sans les nourrir jamais.
 (DELLILLE.)

(25) *Lumina sis oculis etiam bonus Ancu' reliquit.*

Ancus Martius, quatrième roi de Rome, fils d'une fille de Numa.
 Il mourut l'an de Rome 438, après un règne de vingt-quatre ans.

(26) *Ille quoque ipse, viam qui quondam per mare magnum.*

Xerxès 1^{er}, cinquième roi de Perse, et second fils de Darius.

(27) *Ipsæ Epicurus obit, decurso lumine vitæ,
 Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
 Præstinxit, stellas exortus uti ætherius sol.*

Cette belle comparaison a été imitée par un grand nombre de poètes.

(28) *Et vigilans stertis, nec somnia cernere cessas.*

Un long sommeil t'accable, et tu dors en veillant.

Ce vers de Lucrèce est devenu proverbe.

(29) Aut etiam pro; erans urbem petit atque revisit.

Horace, à la fin de la satire 7 du livre II, a dit :

Non horam tecum esse potes, non otia recte
Ponere, etc.

Boileau, à son tour, s'est approprié les vers d'Horace :

Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne.
Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne.
En vain monte à cheval pour tromper son ennui ;
Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.

•

LIVRE QUATRIÈME.

Je parcours sur le Pinde des lieux déserts, où nul n'a
laissé l'empreinte de ses pas (1); j'aime à puiser aux sources
vierges encore; j'aime à cueillir des fleurs nouvelles; j'as-
pire à ceindre une couronne dont les Muses n'aient jamais
orné le front des poètes : car je révèle aux hommes de
nouvelles vérités, je brise les fers honteux dont la religion ac-
ablait leur âme; je répands des flots de lumière sur les
mystères les plus profonds; je revêts de l'éclat des vers
l'austérité de la raison : tel quand l'habile médecin pré-
sente aux enfants la noire absinthe, il environne les bords
d'un vase d'un miel savoureux. Séduite par cette erreur bien-
faisante, leur lèvres puérile accepte sans défiance l'amer
remède qui verse dans leurs jeunes membres la vie et la
santé. Ainsi, le sujet que je chante, trop sérieux pour les
esprits qui ne l'ont point abordé, et rebutant peut-être pour
le vulgaire, m'invite à emprunter le doux langage des Mu-

LIBER QUARTUS.

- Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo : juvat integros accedere fontes,
Atque haurire; juvatque novos decerpere flores,
Insignemque meo capiti petere inde coronam,
5 Unde prius nulli velarint tempora Musæ.
Primum, quod magnis doceo de rebus, et artis
Religionum animos nodis exsolvere pergo;
Deinde, quod obscura de re tam lucida pango
Carmina, Musæo contingens cuncta lepore :
10 Id quoque enim non ab nulla ratione videtur.
Nam veluti pueris absinthia tetra medentes
Quum dare conantur, prius oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
Ut puerorum ætas improvida ludificetur
15 Laborum tenuis; interea perpotet amarum
Absinthii laticem, deceptaque non capiatur,
Sed potius, tali facto recreata, valescat :
Sic ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque videtur

ses, afin que le miel suave de la poésie corrige l'amertume de la vérité. Heureux, ô mon ami, si, captivé par la mélodie des vers, tu ne cesses de les entendre qu'après avoir approfondi l'utile étude de la nature, et déchiré le voile qui couvre ses grands secrets !

Je t'ai déjà enseigné quelles sont les qualités et les nombreuses configurations des premiers éléments. Tu sais maintenant comment ces principes de toutes choses, entraînés par l'impulsion que leur imprime leur essence, parcourent de toute éternité l'espace infini, et comment tous les êtres ont dû l'existence à leurs innombrables combinaisons. Tu n'ignores pas non plus la nature de l'âme, ni les ressorts qui lui transmettent la vie et l'activité dès qu'elle s'allie au corps, ni la métamorphose qu'elle subit, lorsque, séparée des sens, elle se dissout, et restitue ses principes à la nature.

Embrassons maintenant un sujet différent, mais intimement lié aux vérités que je t'ai fait connaître. Approche, dans l'espace, des substances revêtues du nom de *simulacres*, qui, pour ainsi dire, membranes détachées

Tristior esse, quibus non est tractata ; retroque
 20 Volgus abhorret ab hac, volui tibi suaviloquenti
 Carmine Pierio rationem exponere nostram,
 Et quasi Musæo dulci contingere melle ;
 Si tibi forte animum tali ratione tenere
 Versibus in nostris possem, dum perspicis omnem

25 Naturam rerum, ac persentis utilitatem.

Sed quoniam docui, cunctarum exordia rerum
 Qualia sint, et quam variis distantia formis
 Sponte sua volitent æterno percita motu,
 Quoque modo possint res ex his quæque creari ;
 30 Atque animi quoniam docui natura quid esset,
 Et quibus e rebus cum corpore comita vigeret,
 Quoque modo distracta rediret in ordia prima.

Nunc agere incipiam tibi, quod vehementer ad has res
 Attinet, esse ea, quæ rerum *simulacra* vocamus,
 35 Quæ, quasi membranæ, summo de corpore rerum
 Dereptæ, volitant ultro citroque per auras ;

La surface des corps, voltigent au hasard dans l'atmosphère, nous épouvantent pendant que nous veillons, et, dans les songes, assiègent notre esprit de figures monstrueuses, de spectres, de fantômes, dont l'essaim funèbre nous arrache aux langueurs du doux sommeil. Ainsi, ne croyons pas, comme l'erreur nous l'atteste, que ces simulacres légers soient des âmes transfuges de l'Achéron, qui s'efforcent de revoler parmi les vivants, et d'assister encore aux scènes de la vie; car lorsque le corps et l'âme, en se séparant, ont été rendus à leurs éléments, la mort ne laisse point survivre la moindre partie de l'être qu'elle a frappé.

Ainsi donc, de la surface de tous les corps, s'exhalent en flottant des *effigies*, des *images* mobiles, espèces de membranes ou d'écorces déliées (2), qui conservent, en s'échappant dans les airs, les traits et la forme exacte des corps dont elles sont émanées.

Leur existence se révèle aisément à l'esprit le moins pénétrant; car il est un grand nombre de corps dont les émanations sont sensibles à tous les yeux. Là, ce sont des parties distinctes qui s'épanchent en tout sens, comme la fumée

- Atque eadem nobis vigilantibus obvia mentes
 Terrificant, atque in somnis, quum sæpe figuras
 Contuimur miras, simulacraque luce carentum,
 40 Quæ nos horrifice languentes sæpe sopore
 Excierunt; ne forte animas Acherunte reamur
 Effugere, aut umbras inter vivos volitare;
 Neve aliquid nostri post mortem posse relinqui,
 Quum corpus simul atque animi natura peremta,
 45 In sua discessum dederint primordia quæque.
 Dico igitur, rerum *effigias* tenuesque *figuras*
 Mittier ab rebus, summo de corpore earum,
 Quæ quasi membranæ, vel cortex nominanda est;
 Quod speciem, ac formam similem gerit ejus imago,
 50 Quojuſcunque cluet de corpore fusa vagari.
 Id licet hinc quamvis hebeti cognoscere corde:
 Principio, quoniam mittunt in rebus apertis
 Corpora res multæ; partim diffusa solute,
 Robora ceu fumum mittunt, ignesque vaporem;

exhalée du bois, la chaleur élançée du feu. Ici, elles offrent un tissu souple et serré, comme le vêtement léger dont la cigale se dépouille pendant l'été, l'enveloppe dont le ver naissant se débarrasse aux portes de la vie, ou la robe dont le serpent se dépouille en glissant, et qu'il laisse flotter sur les buissons (3). Ces exemples suffisent pour te convaincre que de la surface de tous les corps se détachent de semblables images, mais plus légères et plus subtiles : on peut-on affirmer pourquoi ces grossières effigies se détacheraient plutôt des corps que celles dont la ténuité se déroberait à nos sens, surtout en reconnaissant que tous les corps sont environnés d'une multitude de molécules imperceptibles qui, sans altérer leur forme, sans renoncer à leur ordre primitif, peuvent, de la surface même où est placée leur essence légère, s'élancer avec une vélocité qui n'a besoin de triompher d'aucun obstacle (4) ?

Nous voyons même des flots de molécules s'échapper non-seulement de l'intérieur des objets, mais aussi de la surface : telles sont les émanations des couleurs. Vois-

- 55 Et partim contexta magis condensaque, ut olim
 Quum veteres ponunt tunicas æstate cicadæ,
 Et vituli quum membranas de corpore summo
 Nascentes mittunt, et item quum lubrica serpens
 Exuit in spinis vestem; nam sæpe videmus
 60 Illorum spoliis repres volitantibus auctas.
 Hæc quoniam fiunt, tenuis quoque debet imago
 Ab rebus mitti, summo de corpore earum :
 Nam, cur illa cadant magis, ab rebusque recedant,
 Quam quæ tenuia sunt, hincendi est nulla potestas;
 65 Præsertim quum sint in summis corpora rebus
 Multa minuta, jaci quæ possint ordine eodem
 Quo fuerint, veterem et formæ servare figuram,
 Et multo citius, quanto minus endopediri
 Parva queunt, et sunt in prima fronte locata.
 70 Nam certe jaci atque emergere multa videmus,
 Non solum ex alto penitusque, ut diximus ante,
 Verum de summis ipsum quoque sæpe colorem;
 Et volgo faciunt id lutea russaque vela

ces voiles colorés de pourpre, de noir ou d'azur (5), qui, déployés sur des colonnes, flottent au sommet de nos vastes théâtres ? leurs reflets mouvants éclatent sur les nombreux spectateurs, et leur mobile lueur frappe la scène, le cercle des femmes, des graves sénateurs, et les images des dieux. Ce magique reflet flatte plus nos regards quand le théâtre, moins ouvert, permet une moins libre issue aux traits de la lumière. Si le coloris de ces voiles se détache de leur superficie, tous les corps soumis à cette loi doivent expulser des effigies déliées, puisque ces deux espèces d'émanations ont leur source à la surface des corps. Nous avons donc révélé l'existence des *simulacres* qui parcourent l'espace aérien sous des formes si délicates, qu'en se divisant ils échappent à nos yeux.

La chaleur, les parfums, la vapeur et toutes les émanations semblables s'évanouissent en se disséminant, puisque, détachées du centre des corps, elles ne peuvent se frayer une route directe, et se divisent dans les issues tortueuses

- Et ferrugina, quum magnis intenta theatris
 75 Per malos volgata, trabesque trementia fluctant :
 Namque ibi consessum caveai subter, et omnem
 Scenai speciem, patrum, matrumque, decorumque,
 Inficiunt, coguntque suo fluitare colore ;
 Et quanto circum mage sunt inclusa theatri
 80 Mœnia, tam magis hæc intus perfusa lepore
 Omnia conrident, conrepta luce diei.
 Ergo lintea de summo quum corpore fucum
 Mittunt, effigias quoque debent mittere tenues
 Res quæque ; ex summo quoniam jaculantur utræque :
 85 Sunt igitur jam formarum vestigia certa,
 Quæ volgo volitant, subtili prædita filo,
 Nec singillatim possunt secreta videri.
 Præterea, omnis odos, fumus, vapor, atque aliæ res
 Consimiles, ideo diffusæ rebus abundant,
 90 Ex alto quia dum veniunt, intrinsecus ortæ,
 Scinduntur per iter flexum ; nec recta viarum
 Ostia sunt, qua contendunt exire coortæ :
 At contra, tenuis summi membrana coloris

où elles s'ouvrent un étroit passage; tandis que la membrane fluide des couleurs (6), s'échappant de la superficie, n'est déchirée par aucun obstacle.

Enfin, les miroirs, la surface des eaux, les corps lisses, nous renvoient les simulacres des objets avec une ressemblance si parfaite, qu'ils ne peuvent être formés que par les propres images de ces objets; car, je le dis encore, les effigies des corps solides ne peuvent pas plutôt être émancipées que celles dont la ténuité échappe à nos sens.

De tous les corps s'écoulent donc des images qu'on ne peut apercevoir isolées, mais dont les émissions fréquentes, réunies et renvoyées de la surface des miroirs, se manifestent enfin à nos organes. Telle est la cause de leur ressemblance avec la forme des objets qui les produisent.

Poursuis, et connais quelle est l'extrême ténuité de ces images, dont les principes sont plus imperceptibles, plus subtils que ceux même dont l'essence commence à échapper à notre vue. Veux-tu t'en convaincre? Songe à quel

Quum jacitur, nihil est quod eam discernere possit;

95 In promptu quoniam est, in prima fronte locata.

Postremo in speculis, in aqua, splendoreque in omni

Quæcunque apparent nobis simulacra, necesse est,

Quandoquidem simili specie sunt prædita rerum,

Esse in imaginibus missis consistere eorum :

100 Nam, cur illa cadant magis, ab rebusque recedant

Corpora, res multæ quæ mittunt corpore aperto,

Quam quæ tenuia sunt, hiscendi est nulla potestas.

Sunt igitur tenues formarum, consimilesque

Effigiæ, singillatim quas cernere nemo

105 Quum possit, tamen, assiduo crebroque repulso

Rejectæ, reddunt speculorum ex æquore visum;

Nec ratione alia servari posse videntur

Tantopere, ut similes reddantur quoique figuræ.

Nunc age, quam tenui natura constet imago,

110 Percipe; et inprimis, quoniam primordia tantum

Sunt infra nostros sensus, tantoque minora,

Quam quæ primum oculi cœptant non posse tueri.

Nunc tamen id quoque uti confirmem, exordia rerum

point les principes des corps sont inaperçus, puisqu'il existe des êtres animés dont le corps divisé seulement en trois parts ne serait qu'un atome invisible. Quelle sera donc la ténuité de leur cœur, de leurs yeux, de leurs entrailles, de leurs faisceaux nerveux? Et peux-tu concevoir la nature délicate et subtile des principes créateurs de leur ame et de leurs sentiments?

Frappe légèrement la tige des fleurs dont le parfum est pénétrant (7), l'absinthe amère, le panace, l'aurone acerbe et la triste centaurée : une foule de simulacres odorants, mais sans force, voltigent aussitôt dans les airs, les parcourent, sans que leur choc et leur agilité soient sensibles à nos sens. Nul ne pourra apprécier à quel point ces images sont petites, comparées aux corps dont elles sont émanées.

Mais ne crois pas que l'air recèle d'autres simulacres que ceux dont les corps ont produit l'émanation; il en est qui s'échappent d'eux-mêmes, se balancent dans la région

Cunctarum quam sint subtilia, percipe paucis.

- 115 Primum animalia sunt jam partim tantula, eorum
Tertia pars nulla ut possit ratione videri :
Horum intestinum quodvis quale esse putandum est !
Quid cordis globus, aut oculi ! quid membra ! quid artus !
Quantula sunt ! quid præterea primordia quæque,
120 Unde anima atque animi constet natura necesse est !
Nonne vides, quam sint subtilia, quamque minuta !

Præterea, quæcunque suo de corpore odorem

Exspirant acrem, panaces, absinthia tetra,

Abrotonique graves, et tristia centaurea ;

- 125 Horum unumquodvis leviter si forte ciebis,
Quam primum noscas rerum simulacra vagare
Multa, modis multis, nulla vi, cassa que sensu :
Quorum quantula pars sit imago, dicere nemo est
Qui possit, neque eam rationem reddere dictis.

- 130 Sed, ne forte putes ea demum sola vagare,
Quæcunque ab rebus rerum simulacra recedunt ;
Sunt etiam, quæ sponte sua gignuntur, et ipsa
Constituuntur in hoc cælo, qui dicitur aer ;

aérienne, et qui, sans cesse, quittent et reprennent mille formes nouvelles, comme ces nuages amoncelés rapidement dans les autres régions voilent l'azur d'un ciel serein, s'épanchent dans l'air qu'ils caressent. Tantôt des spectres gigantesques semblent remplir l'espace de ténèbres; tantôt des montagnes énormes se dressent, et des rochers arrachés de leurs flancs laissent tout à coup entrevoir le soleil; tantôt un monstre immense rassemble, pousse les nuages, et les répand dans l'étendue des cieux.

Mais avec quelle facile abondance et quelle promptitude naissent des simulacres! avec quelle vélocité ils se détachent et s'échappent sans cesse des objets! Les surfaces de tous les corps sont les sources intarissables des émanations: arrivées à la superficie des corps, elles pénètrent les tissus poreux, tels que les étoffes, et sont repoussées par les objets solides, tels que le bois ou la pierre, et n'en réfléchissent point les images. Mais leur effet est différent, lorsque les émanations rencontrent un corps serré et poli, tels que les miroirs: elles ne peuvent les traverser comme de lé-

- Quæ multis formata modis sublime feruntur,
 135 Nec speciem mutare suam liquentia cessant,
 Et quojusque modi formarum vertere in ora.
 Ut nubes facile interdum concreescere in alto
 Cernimus, et mundi speciem violare serenam,
 Aera mulcentes motu; nam sæpe gigantum
 140 Ora volare videntur, et umbram ducere late;
 Interdum magni montes, avolsaque saxa
 Montibus anteire, et solem succedere præter;
 Inde alios trahere atque inducere bellua nimbos.
 Nunc ea quam facili et celeri ratione genantur,
 145 Perpetuoque fluant ab rebus, lapsaque cedant.
 Semper enim summum quidquid de rebus abundat,
 Quod jaculentur; et hoc, alias quum pervenit in res,
 Transit, ut inprimis vestem; sed in aspera saxa,
 Aut in materiem ut ligni pervenit, ibi jam
 150 Scinditur, ut nullum simulacrum reddere possit:
 At quum, splendida quæ constant, opposta fuerunt,
 Densaque, ut inprimis speculum est, nihil accidit horum.

gers vêtements, mais elles ne se décomposent par le choc qu'après avoir été réfléchies en entier par la surface plane. C'est ainsi que les corps lisses renvoient les simulacres : quelles que soient la brièveté du temps et la promptitude avec lesquelles on leur oppose le miroir, leur image s'y réfléchit soudain. Ainsi, des surfaces des corps s'échappent sans cesse des tissus déliés (8), des images imperceptibles. Un seul instant voit en foule des simulacres naître et s'élançer à flots pressés.

Si l'astre du jour, dans un court intervalle de temps, répand les flots lumineux dont l'espace est sans cesse rempli, de même les simulacres émanés des corps, de toutes parts, se précipitent en foule dans toutes les directions; car, de quelque côté que le miroir se présente, l'objet s'y reproduit soudain avec sa forme et ses couleurs..

A l'instant même où le ciel brille de l'éclat le plus pur, le voile épais de la tempête le couvre tout à coup. Il semble que les ténèbres, s'élançant de l'Achéron, coulent à

Nam neque, uti vestem, possunt transire, neque ante
Scindi, quam meminit lævor præstare salutem.

- 155 Quapropter fit, ut hinc nobis simulacra redundant;
Et quamvis subito, quovis in tempore, quamque
Rem contra speculum ponas, apparet imago :
Perpetuo fluere ut noscas e corpore summo
Texturas rerum tenues, tenuesque figuras.

- 160 Ergo multa brevi spatio simulacra genuntur,
Ut merito celer his rebus dicatur origo.

Et quasi multa brevi spatio summittere debet
Lumina sol, ut perpetuo sint omnia plena ;
Sic a rebus item simili ratione necesse est

- 165 Temporis in puncto rerum simulacra ferantur
Multa, modis multis, in cunctas undique partes :
Quandoquidem, speculum queiscunque obvertimus oris,
Res ibi respondent simili forma atque colore.

Præterea, modo quum fuerit liquidissima cœli

- 170 Tempestas, perquam subito fit turbida sæde
Undique, uti tenebras omnes Acherunta rearis
Liquisse, et magnas cœli complesse cavernas;

flots impétueux dans les cavités du ciel. Dans cette nuit de vapeurs orageuses nous contemplons, sous mille formes horribles, l'effroi balancé sur nos têtes (9). Mais qui pourrait apprécier la ténuité des images innombrables dont se forment ces spectres aériens ?

Poursuis, apprends quelle est la vélocité des simulacres. avec quel prompt essor ils s'élancent dans les airs, quel immense espace ils parcourent dans un seul instant, en se précipitant dans toutes les directions : mais j'emploierai le charme et non la multitude des vers, car l'oreille est moins docile aux cris dont la grue ne cesse d'agiter les airs, qu'au rapide chant du cygne mélodieux.

Tu le vois, la vitesse appartient aux corps légers, formés d'éléments subtils. Ainsi, la lumière et la chaleur du soleil sont douées d'une grande vélocité ; ils se composent d'éléments actifs et déliés qui se succèdent, se poussent en courant, pénètrent aisément le fluide aérien. Les flots d'éléments pressent les flots qui les précèdent. La lumière succède sans cesse à la lumière, et la vitesse de son éclat s'accroît

Usque adeo, tetra nimborum nocte coorta,
Impendent atræ formidinis ora superne :

175 Quorum quantula pars sit imago, dicere nemo est
Qui possit, neque eam rationem reddere dictis.

Nunc age, quam celeri motu simulacra ferantur,
Et quæ mobilitas ollis tranantibus auras

Reddita sit, longo ut spatio brevis hora teratur,

180 In quemcunque locum diverso numine tendunt,
Suavidicis potius, quam multis, versibus edam :

Parvus ut est cyeni melior canor, ille gruum quam
Clamor, in ætheriis dispersus nubibus austri.

Principio, persæpe leves res, atque minutis

185 Corporibus factas, celeres licet esse videre.

In quo jam genere est solis lux, et vapor ejus ;

Propterea quia sunt e primis facta minutis ;

Quæ quasi truduntur, perque aeris intervallum

Non dubitant transire, sequenti concita plaga :

190 Suppeditatur enim confestim lumine lumen,

Et quasi protelo stimuletur fulgure fulgur.

toujours par un éclat nouveau. Ainsi les simulacres parcourent en un clin d'œil d'incommensurables espaces, parcequ'ils sont incessamment chassés par l'impulsion des corpuscules qui les suivent, et que ces légers corpuscules, dont le tissu est subtil et délié, pénètrent sans peine tous les corps, et coulent, en quelque sorte, dans tous les interstices de l'air.

Tu vois des corpuscules, émanés de l'intérieur des objets, jaillir de leurs pores : tels sont l'éclat et la chaleur du soleil ; ils se répandent en un rapide instant dans l'immense étendue des airs, envahissent la terre et les flots, s'élancent vers le ciel, le baignent de leurs feux, dont ils inondent l'espace. Ne sois donc pas surpris si les simulacres nés à la surface des corps, et dont nul obstacle ne retarde l'émanation, se précipitent avec plus de vitesse et en de plus vastes profondeurs, dans un temps égal à celui que la lumière du soleil emploie à traverser les plaines célestes.

Mais veux-tu mieux encore te convaincre de l'extrême vélocité des simulacres ; épanche sur le sol une légère nappe

- Quapropter, simulacra pari ratione necesse est
 Immemorable per spatium transcurrere posse
 Temporis in puncto : primum, quod parvola causa
 195 Est procul a tergo quæ provehat atque propellat ;
 Deinde, quod usque adeo textura prædita rara
 Mittuntur, facile ut quasvis penetrare queant res,
 Et quasi permanare per aeris intervallum.
 Præterea, si, quæ penitus corpuscula rerum
 200 Ex altoque foras mittuntur, solis uti lux,
 Ac vapor, hæc puncto cernuntur lapsa diei
 Per totum cœli spatium diffundere sese ;
 Perque volare mare ac terras, cœlumque rigare
 Quod super est ; ubi tam volucris hæc levitate feruntur ;
 205 Quid ! quæ sunt igitur jam prima in fronte parata,
 Quum jaciuntur, et emissum res nulla moratur,
 Nonne vides citius debere et longius ire,
 Multiplexque loci spatium transcurrere eodem
 Tempore, quo solis pervolgant lumina cœlum !
 210 Hoc etiam inprimis specimen verum esse videtur,
 Quam celeri motu rerum simulacra ferantur,

d'eau. A l'instant, les étoiles dont le ciel est parsemé, les flambeaux éclatants du monde, sont réfléchis dans le cristal liquide. Tu vois donc avec quelle extrême vitesse les images se précipitent des extrémités du monde à la surface de la terre.

Reconnais donc l'existence des simulacres qui assiègent sans cesse notre vue et affectent nos sens (10). Tous les corps ont leurs émanations constantes : les parfums coulent des corps odorants, le froid émane des fluides, la chaleur émane du soleil ; de la plaine turbulente des mers s'exhale le sel rongeur qui mine les édifices du rivage. Mille sons variés voltigent incessamment dans les airs. Parcouris les bords de l'Océan ; la vapeur saline affecte ton palais, et l'absinthe broyée devant toi te lance son amertume : tant les sources intarissables des émanations coulent vers nous de tous côtés, puisqu'il nous est toujours permis de voir, d'odorier et d'entendre.

Enfin, puisque dans les ténèbres le toucher nous révèle

- Quod, simul ac primum sub divo splendor aquai
 Ponitur, extemplo, cœlo stellante, serena
 Sidera respondent in aqua radiantia mundi.
 215 Jamne vides igitur, quam puncto tempore imago
 Ætheris ex oris in terrarum accidat oras?
 Quare etiam atque etiam mitti hæc fateare necesse est
 Corpora, quæ feriant oculos, visumque lacescant :
 Perpetuoque fluunt certis ab rebus odores,
 220 Frigus ut a fluviis, calor a sole, æstus ab undis
 Æquoris, excosor mœrorum litora circum ;
 Nec variæ cessant voces volitare per auras :
 Denique, in os salsi venit humor sæpe saporis.
 Quum mare versamur propter ; dilutaque contra
 225 Quum tui nunc misceri absinthia, tangit amaror.
 Usque adeo omnibus ab rebus res quæque fluenter
 Fertur, et in cunctas dimittitur undique partes.
 Nec mora, nec requies inter datur ulla fluendi ;
 Perpetuo quoniam sentimus, et omnia semper
 230 Cernere odorari licet, et sentire sonorem.
 Præterea, quoniam manibus tractata figura

les contours et la forme d'un objet, au point de le reconnaître quand la lumière du jour vient le découvrir à nos yeux, du toucher et de la vue le mécanisme est semblable. Si le corps, en effet, que nous touchons dans l'ombre est de forme carrée, le jour ne l'offrira point sous un autre aspect. La faculté de voir est donc due aux images : sans elles nul objet ne serait aperçu.

Leur écoulement continu et rapide s'élance dans tous les sens ; mais le don de la vue appartenant aux yeux seuls, partout où le regard se porte, il est frappé par la forme et la couleur des objets. Par des signes certains, les mêmes images nous révèlent des distances ; car, en se précipitant vers les corps, elles poussent et chassent l'air élastique qui s'accumule entre elles et l'organe : cette colonne d'air, après avoir glissé dans toute son étendue sur l'organe, et, pour ainsi dire, nettoyé la prunelle, la traverse. Par là nous apprécions les distances : plus la colonne d'air poussée par les simulacres, en effleurant nos yeux, s'étend et s'épaissit,

*In tenebris quædam, cognoscitur esse eadem, quæ
Cernitur in luce et claro candore ; necesse est
Consimili causa tactum visumque moveri.*

235 *Nunc igitur, si quadratum tentamus, et id nos
Commovet in tenebris ; in luci quæ poterit res
Accidere ad speciem, quadrata nisi ejus imago !
Esse in imaginibus quapropter causa videtur
Cernendi, neque posse sine his res ulla videri.*

240 *Nunc ea, quæ dico, rerum simulacra, feruntur
Undique, et in cunctas jaciuntur didita partes ;
Verum, nos oculis quia solis cernere quimus,
Propterea fit, uti, speciem quo vertimus, omnes
Res ibi eam contra feriant forma atque colore :*

245 *Et, quantum quæque a nobis res absit, imago
Efficit ut videamus, et internoscere curat.
Nam quum mittitur, extemplo protrudit agitque
Aera, qui inter se cunque est oculosque locatus ;
Isque ita per nostras acies perlabitur omnis,
250 Et quasi perterget pupillas, atque ita transit.
Propterea fit, uti videamus quam procul absit*

plus l'objet qui les envoie nous paraît éloigné; et, comme le jeu de la nature s'exécute avec une vitesse inconcevable nous apercevons les corps, et à l'instant même nous jugeons leur distance (11).

Tu t'étonnes peut-être que les simulacres inaperçus, lorsqu'ils sont divisés, puissent, par leur agglomération, nous faire apercevoir les objets; mais sentons-nous chaque molécule de l'air, quand le Zéphyr nous caresse, ou quand l'Aquilon nous frappe? Leurs impressions réunies se manifestent seules à nos sens : leur action est semblable au choc des objets dont la surface agit sur nos corps. Presse du doigt ce rocher; tu ne touches que l'extrémité de la surface et de la couleur, et cependant le tact te révèle la dureté de la masse entière de la pierre.

Tu demandes pourquoi l'image apparaît au delà du miroir et dans l'éloignement : c'est ainsi que, du fond de nos demeures, notre vue peut atteindre les objets extérieurs,

- Res quæque; et quanto plus aeris ante agitur,
 Et nostros oculos perterget longior aura,
 Tam procul esse magis res quæque remota videtur :
 255 Scilicet hæc summe celeri ratione geruntur;
 Quare fit ut videamus, et una quam procul absit.
 Illud in his rebus minime mirabile habendum est,
 Cur ea quæ feriant oculos simulacra, videri
 Singula quum nequeant, res ipsæ perspiciantur.
 260 Ventus enim quoque paulatim quum verberat, et quum
 Acre ferit frigus, non privam quamque solemus
 Particulam venti sentire, et frigoris ejus;
 Sed magis unversum; fierique perinde videmus
 Corpore tum plagas in nostro, tanquam aliquæ res
 265 Verberet, atque sui det sensum corporis extra.
 Præterea lapidem digito quum tundimus, ipsum
 Tangimus extremum saxi, summumque colorem;
 Nec sentimus eum tactu, verum magis ipsam
 Duritiem penitus saxi sentimus in alto.
 270 Nunc age, cur ultra speculum videatur imago,
 Percipe; nam certe penitus semota videtur.
 Quod genus illa, foris quæ vere transpiciuntur,

lorsque l'issue ouverte lui permet de se promener sur les lieux d'alentour. Deux colonnes d'air s'interposent, l'une entre la porte et l'œil, à laquelle succède l'image et de la porte et des corps placés dans l'intérieur d'un et d'autre côté; l'autre colonne, précédée de la lumière qui vient frapper nos yeux, est suivie de l'image des objets placés et aperçus au dehors (12). Tel est aussi l'effet du miroir : son image même, en se précipitant vers nous, chasse devant elle les flots d'air placés entre sa surface et nos yeux. L'impression de cette colonne d'air devance l'image du miroir; mais à l'instant même où nous l'apercevons, notre propre image s'élançe vers le miroir, qui ne la réfléchit à nos yeux qu'après avoir fait glisser sur nous d'autres flots d'air pressés par notre image. Voilà pourquoi cette image paraît enfoncée au delà du miroir, à une distance égale à celle qui nous sépare de sa surface. Deux colonnes d'air donnent naissance à ce phénomène.

- Janua quum per se transpectum præbet apertum,
 Multa facitque foris ex ædibus ut videantur.
- 275 Is quoque enim duplici geminoque fit acre visus :
 Primus enim est, citra postes qui cernitur aer ;
 Inde fores ipsæ dextra lævaque sequuntur ;
 Post extraria lux oculos pertinget, et aer
 Alter, et illa foris quæ vere transpiciuntur.
- 280 Sic, ubi se primum speculi projecit imago,
 Dum venit ad nostras acies, protudit agitque
 Aera, qui inter se cunque est oculosque locatus ;
 Et facit, ut prius hunc omnem sentire queamus,
 Quam speculum : sed, ubi speculum quoque sensimus ipsum,
- 285 Continuo a nobis in id hæc, quæ fertur, imago
 Pervenit, et nostros oculos rejecta revisit ;
 Atque alium præ se propellens aera volvit ;
 Et facit, ut prius hunc, quam se, videamus ; eoque
 Distare a speculo tantum semota videtur.
- 290 Quare etiam atque etiam minime mirarier est par
 Ollis, quæ reddunt speculorum ex æquore visum,
 Aeribus binis, quoniam res confit utroque.

Si le miroir transpose les parties des objets qu'il renvoie, c'est qu'en frappant la surface plane, l'image, avant d'être réfléchie, se retourne et change de face, en un sens opposé. Ainsi, applique sur une colonne un masque d'argile humide et souple; s'il se peut qu'en conservant leurs formes toutes les parties saillantes se replient en elles-mêmes et surgissent au dehors dans leur intégrité, tu verras l'œil gauche et l'œil droit faire échange de leur place accoutumée.

Quelquefois, l'image reportée de miroir en miroir quintuple et sextuple le simulacre. Alors, quels que soient l'obliquité, l'enfoncement, la distance de la position des objets environnants, ils sont attirés vers toi par ces réfractions rapides, et la multiplicité des miroirs les reproduit sur tes lambris. Ainsi, de miroir en miroir sont propagées les images : le premier les réfléchit-il à gauche, le second les retourne à droite; un troisième les saisit et les rétablit aussitôt.

Nunc ea, quæ nobis membrorum dextera pars est,
 In speculis fit ut in læva videatur, eo quod
 295 Planitiem ad speculi veniens quum offendit imago,
 Non convertitur incolumis; sed recta retrorsum
 Sic eliditur, ut si quis, prius arida jam sit
 Cretea persona, allidat pilæve trabive;
 Atque ea continuo rectam si fronte figuram
 300 Servet, et elisam retro sese exprimat ipsa;
 Fiet, ut, ante oculos fuerit qui dexter, hic idem
 Nunc sit lævus, et e lævo sit mutua dexter.

Fit quoque, de speculo in speculum ut tradatur imago;
 Quinque, etiam sex, ut fieri simulacra suerint:
 305 Nam quæcunque retro parte interiore latebunt,
 Inde tamen, quamvis torte penitusque remota,
 Omnia per flexos aditus educta, licebit
 Pluribus hæc speculis videantur in ædibus esse.
 Usque adeo e speculo in speculum tralucet imago;
 310 Et quum læva data est, fit rursum ut dextera fiat:
 Inde retrorsum reddit se et convertit eodem.

Les miroirs taillés à plusieurs faces réfléchissent les objets dans le sens où ils leur sont présentés, ou parceque l'image de miroirs en miroirs n'est transmise à nos yeux qu'après son double trajet, ou parceque, roulant sur elle-même en volant vers nous, la courbure de la facette la presse et la retourne.

Le simulacre est si fidèle imitateur de notre corps, que tu le vois se mouvoir, nous suivre, pas à pas : il reproduit l'attitude, le geste ; il se montre et disparaît ; parceque tu quittes la ligne du miroir, il cesse de réfléchir : car la Nature a voulu que l'image ne puisse être portée et réfléchie qu'en formant des angles égaux.

Les yeux craignent les objets resplendissants, ils en évitent l'aspect. Le soleil éteindra ta vue, si tu la portes obstinément sur lui. A la propre force de ses rayons se joint la force des simulacres lumineux qui, tombant avec impétuosité du haut des airs, frappent violemment nos yeux et brisent leurs ressorts. D'ailleurs, une trop vive

Quin etiam, quæcunque latuscula sunt speculorum

Adsimili lateris flexura prædita nostri ;

Dextera ea propter nobis simulacra remittunt,

315 Aut quia de speculo in speculum transfertur imago,

Inde ad nos elisa bis advolat ; aut etiam quod

Circumagitur, quum venit imago, propterea quod

Flexa figura docet speculi convertier ad nos.

Endogredi porro pariter simulacra, pedemque

320 Ponere nobiscum credas, gestumque imitari ;

Propterea, quia de speculi qua parte recedas,

Continuo nequeunt illinc simulacra reverti :

Omnia quandoquidem cogit Natura referri,

Ac resilire ab rebus, ad æquos reddita flexus.

325 Splendida porro oculi fugitant, vitantque tueri :

Sol etiam cæcat, contra si tendere pergas :

Propterea, quia vis magna est ipsius, et alte

Aera per purum graviter simulacra feruntur,

Et feriunt oculos, turbantia composituras :

330 Præterea, splendor, quicunque est acer, adurit

splendeur, par la multitude des semences de feu qu'elle fait jaillir, irrite et blesse l'organe qu'elle pénètre. Tous les objets, en un mot, sont jaunes à l'œil d'un bilieux; parcequ'en s'échappant de son corps, des semences jaunes se mêlent aux simulacres qui affluent vers lui; et peut-être aussi le cristal de ses yeux est empreint d'émanations colorantes, dont la contagion dore toutes les images.

Du fond d'un lieu obscur on découvre facilement les objets exposés à la lumière du jour, parceque l'air ténébreux, environnant nos yeux, s'y introduit sans obstacle, et s'empare de toutes les issues de l'organe. Aussitôt il est suivi par l'air éclairé, qui, doué de plus de vitesse et d'énergie que l'air ténébreux, purge, en quelque sorte, les yeux, et les affranchit des ombres noires qui les envahissaient. Quand les conduits qu'avaient obstrués les ténèbres ont été ainsi abreuvés de lumière, les simulacres des corps placés au jour s'en emparent rapidement, et procurent la sensation de la vue. Au contraire, il est impossible de distinguer d'un lieu éclairé les objets placés dans l'obscurité.

Sæpe oculos; ideo, quod semina possidet ignis
 Multa, do'orem oculis quæ gignunt insinuando.
 Lurida præterea fiunt, quæcunque tñentur
 Arquati; quia luroris de corpore eorum

335 Semina multa fluunt, simulacris obvia rerum;
 Multaque sunt oculis in eorum denique mista,
 Quæ contage sua palloribus omnia pingunt.

E tenebris autem, quæ sunt in luce, tuemur,
 Propterea, quia quum propior caliginis aer

340 Alter init oculos prior, et possedit apertos;
 Insequitur candens confestim lucidus aer,
 Qui quasi purgat eos, ac nigras discutit umbras
 Aeris illius: nam multis partibus hic est
 Mobilior, multisque minutior et mage pollens:

315 Qui simul atque vias oculorum luce replevit,
 Atque patefecit quas ante obsederat ater,
 Continuo rerum simulacra adaperta sequuntur,
 Quæ sita sunt in luce, laccessuntque, ut videamus:
 Quod contra facere in tenebris e luce nequimus,

parceque l'air sombre, plus épais, ne se présentant que le dernier, ferme tous les canaux visuels, envahit toutes les voies, et repousse tous les simulacres qui cherchent notre vue.

Dans le lointain, les tours carrées des villes apparaissent arrondies : tout angle, à une grande distance, se brise, ou plutôt on ne l'aperçoit pas. Son élancement se perd ; son trait ne peut arriver jusqu'à l'œil, parceque le choc continu de l'air émousse les simulacres dans un long trajet. L'angle usé ainsi devient insensible, et l'on ne distingue plus qu'une masse de pierres arrondies, non pas comme les corps dont l'œil de près détermine la forme sphérique, mais, pour ainsi dire, comme un objet dont l'ombre qui l'entoure rend la forme douteuse.

Quand le soleil brille, notre ombre se meut avec nous : asservie à nos pas, elle imite nos gestes, elle semble participer à la vie. On lui croirait la faculté de marcher, de déployer les mouvements et les gestes humains, si l'ombre

- 350 Propterea, quia posterior caliginis aer
Crassior insequitur, qui cuncta foramina complet,
Obsiditque vias oculorum, ne simulacra
Possint ullarum rerum conjecta moveri.
 Quadratasque procul turres quum cernimus urbis,
- 355 Propterea fit, uti videantur sæpe rotundæ,
Angulus obtusus quia longe cernitur omnis;
Sive etiam potius non cernitur, ac perit ejus
Plaga, nec ad nostras acies perlabitur ictus;
Aera per multum quia dum simulacra feruntur,
- 360 Cogit hebescere eum crebris offensibus aer:
Hinc, ubi suffugit sensum simul angulus omnis,
Fit, quasi tornata ut saxorum s'ruata tuantur;
Non tamen ut coram quæ sunt, vereque rotunda,
Sed quasi adumbratim paulum simulata videntur.
- 365 Umbra videtur item nobis in sole moveri,
Et vestigia nostra sequi, gestumque imitari,
Aera si credas privatum lumine posse
Endogredi, motus hominum gestusque sequentem;
Nam nihil esse potest aliud nisi lumine cassus

n'était autre chose qu'un espace privé de lumière. La terre recevant et perdant alternativement la lumière du soleil, selon que la marche de nos corps ouvre ou ferme le passage à ses rayons, il semble que la même ombre nous suit incessamment en tous lieux : mais la lumière n'étant que l'effusion continue des rayons lumineux qui se perdent et renaissent comme un fuseau de laine, déroulé et attiré dans un foyer dévorant, tu conçois comment la terre, quand un corps mobile lui dérobe les rayons de l'astre, se revêt alternativement d'ombres noires ou de clartés brillantes.

Cependant nous n'accusons point nos yeux d'imposture. Discerner l'ombre et la clarté, tel est leur emploi. Mais est-ce toujours la même lumière qui coule ? est-ce toujours la même ombre qui poursuit sa carrière, ou bien ai-je révélé ce phénomène ? C'est à la raison seule de porter l'arrêt. Les yeux ne peuvent approfondir la nature des corps. Ne leur impute donc pas les erreurs de l'imagination.

- 370 Aer, id quod nos umbram perhibere suemus :
 Nimirum quia terra locis ex ordine certis
 Lumine privatur solis, quacunque meantes
 Officimus ; repletur item, quod liquimus ejus.
 Propterea fit, uti videatur, quæ fuit umbra
- 375 Corporis, e regione eadem nos usque secuta :
 Semper enim nova se radiorum lumina fundunt ;
 Primaque dispereunt, quasi in ignem lana trahatur :
 Propterea facile et spoliatur lumine terra,
 Et repletur item, nigrasque sibi abluat umbras.
- 280 Nec tamen hic oculos falli concedimus hilum ;
 Nam quocunque loco sit lux atque umbra, tueri
 Illorum est ; eadem vero sint lumina, necne,
 Umbraque, quæ fuit hic, eadem num transeat illuc ;
 An potius fiat, paulo quod diximus ante ;
- 385 Hoc animi demum ratio discernere debet ;
 Nec possunt oculi naturam noscere rerum :
 Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli.

Le vaisseau qui nous enlève rapidement nous paraît immobile, tandis que celui qui est captif dans le port semble nous fuir, emporté par le courant; les collines, les champs que nous font raser nos voiles enflées par le vent, semblent courir et se précipiter vers la poupe. Les astres paraissent immuables dans les cavités des cieux, et cependant leur marche est éternelle; ils s'élèvent d'un côté de la terre, et ne vont se précipiter à l'autre horizon qu'après avoir fait jaillir leur clarté dans la vaste enceinte des cieux. Du flambeau des jours, de l'astre des nuits, la raison seule nous révèle la marche continue. Vois ce vaste amas de montagnes se dresser au milieu des flots de l'Océan : entre ces monts, des flottes entières trouveraient un libre passage; et, vus dans le lointain, ces rochers séparés par de larges intervalles se réunissent à nos yeux et ne forment qu'une île immense. Les enfants, après avoir tourné sur eux-mêmes, voient les lambris de leur demeure se mouvoir, les colonnes circuler rapidement autour d'eux; ils sont prêts à craindre que les murailles, que les combles entraînés ne s'écroulent, et ne les ensevelissent sous leurs débris.

Qua vehimur navi, fertur, quum stare videtur :

Quæ manet in statione, ea præter creditur ire ;

390 *Et fugere ad puppim colles campique videntur,*

Quos agimus præter navim, velisque volamus :

Sidera cessare ætheriis adfixa cavernis

Cuncta videntur ; et assiduo sunt omnia motu ;

Quandoquidem longos obitus exorta revisunt ,

395 *Quum permensa suo sunt cœlum corpore claro ;*

Solque pari ratione manere et luna videtur

In statione, ea quæ ferri res indicat ipsa.

Exstantesque procul medio de gurgite montes ,

Classibus inter quos liber patet exitus, idem

400 *Apparent, et longe divolsi licet, ingens*

Insula conjunctis tamen ex his una videtur.

Atria versari, et circumcursare columnæ

Usque adeo fit uti pueris videantur, ubi ipsi

Desierunt verti, vix ut jam credere possint,

405 *Non supra sese ruere omnia tecta minari.*

Quand la Nature commence à élever au sommet des montagnes le disque du soleil rougi de feux ondulants, ces cimes où l'astre, avant de prendre son essor, semble reposer son orbe étincelant, ne sont séparées de nous que de deux fois mille, quelquefois de cinq cents portées de trait. Entre ces monts et le soleil pourtant, les mers se prolongent sans fin sous la voûte étoilée. Au delà de ces mers sont d'innombrables régions surchargées d'habitants divers, d'animaux, de cités, et de milliers de peuples (13).

Une nappe d'eau d'un doigt d'épaisseur, étendue entre les pierres de la voie publique, nous découvre sous nos pas un espace aussi vaste que celui qui s'arrondit sur nos têtes entre la terre et le ciel. Il semble que le globe, entr'ouvrant ses flancs profonds, nous laisse contempler de nouveaux nuages, un autre firmament, et tous les corps brillants sous des cieux inconnus, dont la terre nous dérobaît l'admirable spectacle.

Si ton coursier s'arrête en traversant un fleuve, regarde fixement fuir l'onde rapide ; le coursier, quoique immobile,

- Jamque rubrum tremulis jubar ignibus erigere alte
 Quum cœptat Natura, supraque extollere montes;
 Quos tibi tum supra sol montes esse videtur,
 Cominus ipse suo contingens fervidus igni,
 410 Vix absunt nobis missus bis mille sagittæ,
 Vix etiam cursus quingentos sæpe veruti;
 Inter eos solemque jacent immania ponti
 Æquora, substrata ætheriis ingentibus oris;
 Interjectaque sunt terrarum millia multa,
 415 Quæ variæ retinent gentes et sæcla ferarum.
 At conlectus aquæ, digitum non altior unum
 Qui lapides inter sistit, per strata viarum.
 Despectum præbet sub terras impete tanto,
 A terris quantum cœli patet altus hiatus;
 420 Nubila despiciere, et cœlum ut videre videre, et
 Corpora mirando sub terras abdita cœlo.
 Denique, ubi in medio nobis equus acer obhæsit
 Flumine, et in rapidas amnis despeximus undas,

te paraît céder à une force qui l'entraîne à l'opposé du courant. Que tes regards se portent sur ce qui t'environne, tu verras tous les corps, entraînés comme toi, remonter vers la source du fleuve.

Contemple de l'une de ses extrémités et dans toute son étendue ce portique, que soutient un double rang de colonnes égales en hauteur; il décroît, se resserre par degré, prend une forme conique : le sommet s'abaisse vers le sol, l'un et l'autre côté se rapprochent, et leur extrémité anguleuse n'offre plus que la forme d'un cône.

Les nochers voient le soleil s'élancer de l'onde, et replonger ses feux dans l'onde. N'accusons point leurs sens de tromperie, puisque rien ne s'offre à leurs yeux que les cieux et les mers.

L'homme qui ignore les effets du liquide élément croit voir les vaisseaux qui surchargent la mer renversés, déformés, lutter contre les flots. Le gouvernail, les rames demeurent droits au-dessus du niveau de l'onde; mais la

S'antis equi corpus transversum ferre videtur

425 *Vis, et in adversum flumen contrudere raptim :
Et, quocunque oculos trajecimus, omnia ferri,
Et fluere adsimili nobis ratione videntur.*

*Porticus æquali quamvis est denique ductu,
Stansque in perpetuum paribus suffulta columnis,*

430 *Longa tamen, parte ab summa, quum tota videtur,
Paulatim trahit angusti fastigia coni,
Tecta solo jungens atque omnia dextera lævis,
Donec in obscurum coni conduxit acumen.*

In pelago nautis, ex undis ortus, in undis

435 *Sol fit uti videatur obire, et condere lumen :
Quippe ubi nil aliud nisi aquam cœlumque tuentur ;
Ne leviter credas labefactari undique sensus.*

*At maris ignaris in ponto clauda videntur
Navigia, aplus tris fractis, obnitier undis ;*

440 *Nam quæcunque supra rorem salis edita pars est
Remorum, recta est ; et recta superne gubernæ ;
Quæ demersa liquore obeunt, refracta, videntur*

partie plongée sous le cristal mobile se replie, s'allonge, se redresse, et semble revenir flotter jusqu'à la surface.

Quand le vent nocturne chasse les nuages épars çà et là sous la voûte d'azur, les flambeaux du firmament semblent se précipiter contre le cours des nuages, et se frayer dans les cieux une route inaccoutumée.

Si le hasard te fait presser du doigt l'orbite de tes yeux, tu verras autour de toi tous les objets se doubler; les flambeaux brilleront d'une double lumière, un double ameublement ornera ta demeure, et les hommes t'apparaîtront avec un double corps, avec un double visage.

Quand nos membres enfin sont enchaînés par le doux sommeil, et que le corps est plongé dans un immuable repos, nous croyons quelquefois veiller et agiter nos membres; et, quoique environnés de profondes ténèbres, nous contemplons les feux du soleil et l'éclat du jour; enfermés dans une étroite enceinte, nous errons sous d'autres cieux, nous franchissons des mers, des montagnes, des fleuves. De vastes campagnes sont traversées par nos pas rapides:

Omnia converti, sursumque supina reverti;
Et reflexa prope in summo fluitare liquore.

445 Raraque per cœlum quum venti nubila portant
Tempore nocturno, tum splendida signa videntur
Labier adversum nubes, atque ire superne
Longe aliam in partem, quam quo ratione feruntur.

At si forte oculo manus uni subdita subter
450 Pressit eum, quodam sensu fit, uti videantur
Omnia, quæ tuimur, fieri tum bina tuendo;
Bina lucernarum florentia lumina flammis,
Binaque per totas ædes geminare supellex,
Et duplices hominum facies, et corpora bina.

455 Denique, quum suavi devinxit membra sopore
Somnus, et in summa corpus jacet omne quiete;
Tum vigilare tamen nobis, et membra movere
Nostra videmur; et in noctis caligine cæca
Cernere censemur solem lumenque diurnum;

460 Conclusoque loco cœlum, mare, flumina, montes

le profond silence des nuits nous environne, et cependant des sons arrivent à notre oreille ; on nous appelle, et notre bouche muette croit répondre.

Une foule de phénomènes peuvent ainsi nourrir nos illusions, et tendent à violer la foi due aux sens. L'erreur naît presque toujours de l'imagination, que nous nous plaisons à mêler au jugement des sens. On prétend avoir vu ce que les sens ne nous ont point montré. Qu'il est rare, en effet, de dégager la vérité que nos organes nous révèlent, des vagues prestiges dont l'esprit se plaît lui-même à l'environner !

Celui enfin qui croit que la science consiste à tout ignorer ne peut pas même s'assurer de sa propre ignorance, puisque son propre aveu le condamne. Non, je ne combats point l'homme absurde qui repousse l'évidence, et semble marcher à reculons, et la tête sur la terre (14). Mais je lui accorde l'existence de son ignorance absolue : qu'il me dise alors comment il discerne ce qu'on peut savoir, ce qu'on peut ignorer, puisque pour lui la certitude n'existe pas ?

Mutare, et campos pedibus transire videmur ;
Et sonitus audire, severa silentia noctis
Undique quum constant ; et reddere dicta tacentes.

Cetera de genere hoc mirando multa videmus,

465 Quæ violare fidem quasi sensibus omnia quæerunt :
Nequicquam, quoniam pars horum maxima fallit,
Propter opinatus animi, quos addimus ipsi ;
Pro visis ut sint, quæ non sunt sensibu' visa ;
Nam nihil egregius, quam res discernere apertas

470 A dubiis, animus quas ab se protinus abdit.

Denique, nil sciri si quis putat, id quoque nescit,
An sciri possit ; quoniam nil scire fatetur.

Hunc agitur contra mittam contendere causam,
Qui capite ipse suo instituit vestigia retro.

475 Et tamen hoc quoque uti concedam scire, at id ipsum
Quæram, quum in rebus veri nil viderit ante,
Unde sciat, quid sit scire et nescire vicissim ;

D'où lui vient le sentiment du vrai et du faux? comment choisit-il entre le doute et la certitude?

Reconnais donc que la vérité ne nous est transmise que par le ministère des sens; que les sens ne peuvent être justement accusés d'imposture. Nous leur devons une entière confiance : leur pouvoir énergique et sûr confond l'erreur en lui opposant la vérité. Et quels guides seraient plus infaillibles que les sens? Diras-tu que la raison, quoique enfantée par les mêmes organes, rectifiera les erreurs : la raison, dont l'existence est leur ouvrage, la raison qui chancelle, lorsqu'ils l'abandonnent? Mais les sens pourront-ils s'entr'aider, et rectifier en commun l'erreur de chacun d'eux? l'oreille dévoilera-t-elle l'illusion de la vue? le tact recueillera-t-il des sons échappés à l'ouïe? le goût, l'odorat ou la vue révéleront-ils les méprises du toucher? Non, non chaque organe a son but et son emploi, il est limité dans sa puissance. Ainsi, l'âpreté ou la mollesse, le froid ou la chaleur, le coloris et ses nuances, les sons, les parfums, le

Notitiam veri quæ res falsique crearit;
Et dubium certo quæ res differre probarit!

480 Invenies primis ab sensibus esse creatam

Notitiam veri, neque sensus posse refelli :

Nam majore fide debet reperiri illud,

Sponte sua veris quod possit vincere falsa :

Quid majore fide porro, quam sensus, haberi

485 Debet! an ab sensu falso ratio orta valebit

Dicere eos contra, quæ tota ab sensibus orta est,

Qui nisi sint veri, ratio quoque falsa sit omnis!

An poterunt oculos aures reprehendere! an aures

Tactus! an hunc porro tactum sapor arguet oris,

490 An confutabunt nares, oculive revincent!

Non, ut opinor, ita est : nam seorsum quoique potestas

Divisa est ; sua vis quoique est ; ideoque necesse est,

Quo l molle aut durum est, gelidum fervensve, seorsum

Id molle aut durum, gelidum fervensve videri ;

495 Et seorsum varios rerum sentire colores ;

Et quæcunque coloribu' sunt conjuncta, necesse est.

Seorsus item sapor oris habet vim, seorsus odores

saveurs, ont séparément leur arbitre. Les sens portent isolément leur arrêt, et ne peuvent le rectifier eux-mêmes. Chacun à part mérite la même confiance, et leurs rapports en tout temps sont sincères.

Si la raison ne peut définir pourquoi l'objet angulaire paraît arrondi dans l'éloignement, il vaut mieux n'expliquer que d'une manière indécise cette double apparence, que de laisser échapper de nos mains l'évidence, d'anéantir tous les principes de la certitude, et de faire écrouler cette base où reposent notre salut et notre vie : car il ne s'agit pas seulement ici du triomphe de la raison ; la vie elle-même n'a de guides et de conservateurs que les sens ; ils signalent les objets dangereux, l'abîme qui menace de nous engloutir, et la route qui doit nous en écarter. Tu le vois donc, toutes les paroles exhalées contre les sens sont injurieuses et vaines.

Ainsi, lorsqu'en érigeant un édifice, l'architecte adopte une règle fausse ; si un aplomb inexact l'a trompé sur le

Nascuntur, scorsum sonitus : ideoque necesse est

Non possint alios alii convincere sensus ;

500 *Nec porro poterunt ipsi reprendre sese ;*

Æqua fides quoniam debebit semper haberi.

Proinde, quod in quoque est his visum tempore, verum est.

Et, si non poterit ratio dissolvere causam,

Cur ea quæ fuerint juxtim quadrata, procul sint

505 *Visa rotunda ; tamen præstat rationis egentem*

Reddere mendose causas utriusque figuræ,

Quam manibus manifesta suis emittere quæquam,

Et violare fidem primam, et convellere tota

Fundamenta, quibus nixatur vita salusque.

510 *Non modo enim ratio ruat omnis, vita quoque ipsa*

Concidat extemplo, nisi credere sensibus ausis,

Præcipitesque locos vitare, et cetera, quæ sint

In genere hoc fugienda ; sequi, contraria quæ sint :

Illa tibi est igitur verborum copia cassa

515 *Omnis, quæ contra sensus instructa, parata est.*

Denique ut in fabrica, si prava est regula prima,

Normaque si fallax rectis regionibus exit,

niveau du sol, si quelques parties sont dirigées par une équerre inégale, nécessairement il n'élève qu'un édifice claudicant qui s'affaisse, se penche sans grâce, sans force et sans harmonie : une part menace de s'écrouler, et l'ensemble, appuyé sur des bases vicieuses, s'écroule en effet. Ainsi, en répudiant le guide des sens, le raisonnement trompeur et vain sera bientôt renversé.

Maintenant, comment chaque sens est-il affecté par les objets qui lui sont analogues? la raison dévoile aisément ce mystère. La voix et tous les sons ne se font entendre qu'à l'instant où les éléments qui les composent pénètrent les sinueuses cavités de l'oreille : car tu ne peux contester l'essence matérielle des sons, puisqu'ils affectent nos sens. Souvent la voix, en son passage, irrite le gosier, et les cris perçants offensent ses canaux. Quand les principes nombreux de la voix se précipitent à l'extérieur avec impétuosité, ils pressent leur étroite issue, la fatiguent, et en déchirent l'orifice en s'échappant dans les airs. Tu ne peux

- Et libella aliqua si ex parti claudicat hilum ;
 Omnia mendose fieri atque obstipa necessum est,
 520 Prava, cubantia, prona, supina atque absona tecta ;
 Jam ruere ut quædam videantur velle, ruantque,
 Proditæ judiciis fallacibus omnia primis.
 Sic igitur ratio tibi rerum prava necesse est
 Falsaque sit, falsis quæcunque ab sensibus orta est.
 525 Nunc alii sensus quo pacto quisque suam rem
 Sentiat, haudquaquam ratio scruposa relictæ est.
 Principio, auditur sonus et vox omnis, in aures
 Insinuata, suo pepulere ubi corpore sensum :
 Corpoream quoque enim vocem constare fatendum est,
 530 Et sonitum, quoniam possunt impellere sensus :
 Præterradit enim vox fauces sæpe, facitque
 Asperiora, foras gradiens, arteria clamor :
 Quippe, per angustum, turba majore coorta,
 Ire foras ubi cœperunt primordia vocum,
 535 Scilicet expletis quoque janua raditur oris
 Rauca viis, et iter lædit, qua vox it in auras.

donc nier que la voix et les sons ne soient doués d'éléments corporels, puisqu'ils nous font éprouver la douleur.

Tu sais à quel point l'homme fatigue ses nerfs et lasse sa vigueur, si sa voix sonore retentit depuis le lever éclatant de l'aurore jusqu'à l'instant où la nuit étend ses ombres, surtout si le feu de la querelle enfle sa voix. La voix participe donc de l'essence du corps, puisqu'elle ne peut résonner longtemps sans lui ravir une partie de ses forces.

Mais la rudesse ou la douceur de la voix dépendent de la rudesse et de la douceur de leurs éléments. Les mêmes éléments ne frappent point notre oreille, lorsque de la trompette retentit le grave et profond murmure, ou lorsque du cor recourbé éclate le rauque frémissement, ou lorsque le cygne, éclos dans les fraîches vallées de l'Hélicon, d'une voix mélancolique exhale et module ses suaves adieux.

Quand les sons, du fond de la poitrine, se sont précipités dans les cavités du palais, la langue, industrieuse et mobile ouvrière de la parole, façonne les mots, et la lèvre agile

*Haud igitur dubium est, quin voces verbaque constent
Corporeis e principiis, ut lædere possint.*

Nec te fallit item, quid corporis auferat, et quid

540 *Detrahat ex hominum nervis ac viribus ipsis*

Perpetuus sermo, nigra noctis ad umbram

Auroræ perductus ab exoriente nitore ;

Præsertim si cum summo est clamore profusus :

Ergo corpoream vocem constare necesse est,

545 *Multa loquens quoniam amittit de corpore partem.*

Asperitas autem vocis fit ab asperitate

Principiorum, et item lævor lævore creatur ;

Nec simili penetrant aures primordia forma,

Quum tuba depresso graviter sub murmure mugit,

550 *Aut reboant raucum retrocita cornua bombum ;*

Vallibus et cycni gelidis orti ex Heliconis

Quum liquidam tollunt lugubri voce querelam.

Hasce igitur penitus voces quum corpore nostro

Exprimi nus, rectoque foras emittimus ore,

555 *Mobilis articulat verborum dædala lingua,*

Formaturaque labrorum pro parte figurat.

et souple les modifie. Si le trajet de la voix est court, elle se transmet à l'organe avec clarté, et lui porte ses plus légères inflexions; mais si l'intervalle qui les sépare est considérable, l'amas du fluide aérien embrasse et confond les paroles, qui flottent indécises dans la plaine de l'air. Alors on ne recueille que des sons entrecoupés, et le sens des mots nous échappe, parceque la voix, en volant dans l'air qu'elle traverse, se brise, et ne nous parvient qu'incertaine et confuse.

Enfin, lorsque le crieur publie un édit récent, ses accents frappent à la fois les oreilles d'un peuple entier : une seule voix se divise donc tout à coup en des milliers de voix (15), puisqu'elle s'introduit en même temps dans d'innombrables organes, et leur transmet des paroles distinctes, claires et sonores.

Les voix qui ne rencontrent aucun organe poursuivent leur essor, s'égarent et s'évanouissent dans les airs, ou quelquefois vont heurter des masses solides qui répercutent les sons, et nous font illusion en réfléchissant, pour ainsi

Atque ubi non longum spatium est, unde illa profecta
Perveniat vox quæque, necesse est verba quoque ipsa
Plane exaudiri, discernique articulatim;

560 Servat enim formaturam, servatque figuram :
At si interpositum spatium sit longius æquo,
Aera per multum confundi verba necesse est,
Et conturbari vocem, dum travolat auras.
Ergo fit, sonitum ut possis audire, neque hilum

565 Internoscere verborum sententia quæ sit;
Usque adeo confusa venit vox inque pedita.

Præterea, edictum sæpe unum perciet aures
Omnibus in populo, emissum præconis ab ore :
In multas igitur voces vox una repente

570 Diffugit, in privas quoniam se dividit aures,
Obsignans formam verbis clarumque sonorem.

At quæ pars vocum non aures accidit ipsas,
Præterlata perit, frustra diffusa per auras;
Pars solidis adlisa locis, rejecta, sonorem

575 Reddit, et interdum frustratur imagine verbi.

dire, l'image de la parole. Instruit par la révélation de ce phénomène, tu peux expliquer à toi-même et aux autres pourquoi, dans les lieux solitaires, les rochers nous renvoient les paroles, sans altérer ni leur ordre, ni leurs intonations, lorsqu'en cherchant nos pâles compagnons égarés dans les montagnes ombreuses nous les rallions d'une voix éclatante.

Et moi, j'ai vu des lieux qui reproduisaient la voix six fois et plus, tant la voix revolait de collines en collines dans son intégrité. Aussi, les habitants de ces contrées supposent-ils la présence des Nymphes et des Satyres aux pieds légers. Les Faunes, disent-ils, dans leurs nocturnes ébats, par des chants joyeux, troublent le silence de la solitude : aux doux frémissements de la corde sonore s'unissent leurs tendres accents que, par intervalle, accompagne la flûte, pressée sous leurs doigts agiles. Pan révèle son approche aux hôtes de ces lieux : ils le pressent quand, sur sa tête amphibie, le dieu agite sa couronne de pin, et promène ses lèvres recourbées sur ses nombreux pipeaux, qu'il enfle

Quæ bene quum videas, rationem reddere possis.

Tute tibi atque aliis, quo pacto, per loca sola,
Saxa pares formas verborum ex ordine reddant,
Palantes comites quum, montes inter opacos,

580 Quærimus, et magna dispersos voce ciemus.

Sex etiam aut septem loca viri reddere voces,
Unam quum jaceres; ita colles collibus ipsis
Verba repulsantes iterabant dicta referre.

Hæc loca capripedes Satyros, Nymphasque tenere

585 Finitimi fingunt; et Faunos esse loquuntur,

Quorum noctivago strepitu ludoque jocanti
Affirmant volgo taciturna silentia rumpi,

Chordarumque sonos fieri, dulcesque querelas,

Tibia quas fundit digitis pulsata canentum;

590 Et genus agricolûm late sentiscere, quum Pan,

Pinea semiferi capitis velamina quassans,

Unco sæpe labro calamos percurrit hiantes,

Fistula silvestrem ne cesset fundere musam.

d'interminables sons rustiques. Leurs discours ne cessent de proclamer de semblables prodiges ; peut-être ce peuple veut-il prouver ainsi que son pays n'est point dédaigné des dieux ; mais qu'importe le but de leurs récits miraculeux : on sait trop à quel point l'esprit humain est avide de fables (16) !

Ne sois donc pas surpris que le son se fraie, pour frapper l'ouïe, des chemins interdits à nos regards. Ainsi, ces portes se closent vainement entre nous : notre parole les traverse : l'expérience l'atteste chaque jour. La voix flexible, sans se détruire, s'introduit dans les pores les plus sinueux des corps, tandis que les images destinées à nos yeux s'arrêtent dans les moindres détours, se divisent et se perdent, si elles ne sont reçues dans des conduits directs, tels que ceux du cristal, que l'image traverse en conservant son intégrité.

D'ailleurs, la voix se divise en d'innombrables voix qui se répandent de tous côtés, parcequ'elles s'engendrent mutuellement ; une seule en enfante une foule. Telle l'étincelle se divise en milliers d'étincelles. Tous les lieux se remplissent donc en même temps des sons de la voix, qui se répand

Cetera de genere hoc monstra ac portenta loquuntur,

595 *Ne loca deserta ab divis quoque forte putentur*

Sola tenere ; ideo jactant miracula dictis ;

Aut aliqua ratione alia ducuntur, ut omne

Humanum genus est avidum nimis auricularum.

Quod superest, non est mirandum, qua ratione

600 *Quæ loca per nequeunt oculi res cernere apertas,*

Hæc loca per voces veniant, auresque lacesant ;

Quum loquimur clausis foribus, quod sæpe videmus ;

Nimirum quia vox per flexa foramina rerum

Incolumis transire potest, simulacra renutant ;

605 *Perscinduntur enim, nisi recta foramina tranant,*

Qualia sunt vitri, species quæ travolat omnis.

Præterea, partes in cunctas dividitur vox ;

Ex aliis aliæ quoniam gignuntur, ubi una

Dissiluit semel in multas exorta ; quasi ignis

610 *Sæpe solet scintilla suos se spargere in ignes :*



à la ronde, entoure l'orateur et pénètre dans les cavités les plus secrètes, tandis que les simulacres ne s'élancent qu'en ligne droite de l'objet qui les émane à nos yeux. La ligne du regard n'a point d'obliquité : nul ne peut apercevoir l'objet qui plane sur sa tête. Le son, au contraire, arrive en tout sens, même à travers les obstacles. Cependant la voix s'émousse aussi en traversant les murailles : elle ne parvient qu'en se brisant ; elle n'apporte, au lieu de mots, que de vagues murmures.

Il me reste à t'offrir un phénomène moins facile à dévoiler : comment les sucs savoureux aiguillonnent-ils la langue et le palais (17)? D'abord, nous goûtons la saveur quand la bouche triture les aliments dont elle exprime les sucs. Telle, sous la main qui la comprime, l'éponge expulse l'eau qu'elle renferme : ainsi les sucs épanchés s'infiltrant dans les pores du palais et dans les fibres poreuses de la langue. Si leurs éléments sont lisses et coulants, ils flattent mollement les organes du goût, et remplissent d'une suave volupté le moite séjour de la langue. Au contraire, lorsque leurs élé-

Ergo replentur loca vocibus, abdita retro
Omnia quæ circum fuerint, sonituque cientur :
At simulacra viis directis omnia tendunt,
Ut sunt missa semel ; quapropter cernere nemo

615 Se supra potis est, at voces accipere extra :
Et tamen ipsa quoque hæc, dum transit clausa viarum,
Vox obtunditur, atque aures confusa penetrat ;
Et sonitum potius quam verba audire videmur.

Hæc, queis sentimus succum, lingua atque palatum ,
620 Plusculum habent in se rationis, plusque operai.
Principio, succum sentimus in ore, cibum quum
Mandendo exprimimus ; ceu plenam spongiam aquai
Si quis forte manu premere exsiccareque cœpit :
Inde, quod exprimimus, per caulas omne palati
625 Diditur, et raræ per plexa foramina linguæ :
Hæc ubi lævia sunt manantis corpora succi,
Suaviter attingunt, et suaviter omnia tractant
Humida linguai circum sudantia templa :

ments sont rudes et anguleux, ils portent la douleur dans les organes qu'ils déchirent.

La volupté du goût siège à l'extrémité du palais : dès que les aliments, précipités dans les canaux du gosier, se liquéfient et se répandent dans tous les membres, la volupté alors n'existe plus. Le goût exquis des mets ne nous importe donc guère, pourvu que, épurée par le feu, une nourriture salubre entretienne la douce humidité dans notre sein, circule dans nos membres, et ranime le corps fatigué.

Pourquoi, diras-tu, le même aliment est-il à la fois propice et dangereux? pourquoi des mets amers et révoltants pour des espèces sont-ils agréables et doux pour les autres? d'où naît l'effet si opposé de ces aliments qui offrent à celui-ci un repas salubre, à celui-là une mort douloureuse? Ainsi, le serpent qu'humecte la salive humaine périt, se déchire et se dévore lui-même. L'ellébore, poison subtil pour l'homme, surcharge d'embonpoint la caille et la chèvre.

Pour dévoiler toutes ces causes diverses, rappelle-toi les

- At contra pungunt sensum, lacerantque coorta,
 630 Quanto quæque magis sunt asperitate repleta.
 Deinde voluptas est e succo in fine palati;
 Quum vero deorsum per fauces præcipitavit,
 Nulla voluptas est, dum diditur omnis in artus:
 Nec refert quidquam, quo victu corpus alatur,
 635 Dummodo, quod capias, concoctum didere possis
 Artubus, et stomachi humectum servare tenorem.
 Nunc aliis alius cur sit cibus, ut videamus,
 Expediam; quareve, aliis quod triste et amarum est,
 Hoc tamen esse aliis possit prædulce videri;
 640 Tantaque in his rebus distantia differitasque est,
 Ut quod alis cibus est, aliis suat acre venenum:
 Est utique, ut serpens hominis contacta salivis
 Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa.
 Præterea, nobis veratrum est acre venenum;
 645 At capris adipēs et coturnicibus auget.
 Ut, quibus id fiat rebus, cognoscere possis,

secrets que la Nature nous a déjà révélés. Les éléments constitutifs se combinent différemment dans les êtres divers, et toutes les espèces animées, si variées dans leurs contours, leurs formes, leurs grandeurs, sont bien plus dissimilables dans les ressorts secrets de leur formation, et la différence dans leurs éléments prouve la dissemblance de leurs conduits, de leurs pores, de leurs dimensions; mais cette variété est surtout sensible dans les organes du goût. Les pores de la langue et du palais ne sont pas également étroits, larges, ovales, circulaires, carrés, polygones, longs ou triangulaires; car les conduits poreux varient de figures, selon le mouvement des principes et la nature du tissu qui les contient. Si l'aliment est doux, suave pour les uns, amer pour les autres, c'est que leurs sucs, sous une forme arrondie et lisse, s'insinuent mollement dans tel palais, tandis qu'après, anguleux, recourbés, ils pénètrent avec peine dans les organes qu'ils déchirent.

- Principio meminisce decet, quæ diximus ante,
 Semina multimodis, in rebus, mista teneri :
 Porro omnes, quæcunque cibum capiunt animantes,
 650 Ut sunt dissimiles extrinsecus, et generatim
 Extima membrorum circumcæsuræ coercet;
 Proinde et seminibus distant, variantque figura :
 Semina quum porro distent, differre necesse est
 Intervalla viasque, foramina quæ perhibemus,
 655 Omnibus in membris, et in ore ipsoque palato :
 Esse minora igitur quædam, majoraque debent,
 Esse triquetra aliis, aliis quadrata necesse est,
 Multa rotunda, modis multis multangula quædam;
 Namque figurarum ut ratio, motusque reposcunt,
 660 Proinde foraminibus debent differre figuræ,
 Et variare viæ proinde ac textura coercet :
 Ergo ubi quod suave est aliis, aliis fit amarum,
 Illis, quæ suis suave est, lævissima corpora debent
 Contrectabiliter caulas intrare palati :
 665 At contra, quibus est eadem res intus acerba,
 Aspera nimirum penetrant hamataque fauces.

Continue, Memmius, il n'est point de secrets qu'avec cette explication tu ne puisses arracher à la Nature. Quand la bile, à flots débordés, allume la fièvre dans nos veines, ou quand d'autres souffrances accablent nos sens, l'harmonie de la machine entière est troublée; ses principes se confondent; ils perdent l'analogie qui les unissait à nos organes, l'accès leur en est interdit, et les principes des douleurs s'en réservent l'entrée. De ces deux espèces d'éléments, nous l'avons déjà reconnu, le miel se compose (48).

Maintenant, pourquoi les parfums affectent-ils l'odorat? Je vais le révéler. La Nature a voulu que d'un grand nombre de corps s'écoulent en tourbillons des flots de parfums différents; car tout l'atteste : les odeurs sont des émanations, des écoulements continus. Mais leurs analogies sont diverses avec les diverses espèces, selon la différence de leur conformation. Ainsi, à travers les champs de l'air, l'abeille est attirée par le parfum du miel; le vautour, par les cadavres infects. L'odeur laissée par les pieds fugitifs du

- Nunc facile est ex his rebus cognoscere quæque.
 Quippe, ubi quod febris, bili superante, coorta est,
 Aut alia ratione aliqua est vis excita morbi;
 670 Perturbatur ibi totum jam corpus, et omnes
 Commutantur ibi posituræ principiorum;
 Fit, prius ad sensum ut quæ corpora conveniebant,
 Nunc non convenient, et cetera sint magis apta,
 Quæ penetrata queunt sensum progignere acerbum;
 675 Utraque enim sunt in mellis commista sapore,
 Id quod jam supera tibi sæpe ostendimus ante.
 Nunc age, quo pacto nares adjectus odoris
 Tangat, agam. Primum res multas esse necesse est,
 Unde fluens volvat varius se fluctus odorum:
 680 Nam fluere, et miti volgo, spargique putandum est:
 Verum aliis aliis magis est animantibus aptus,
 Dissimiles propter formas: ideoque per auras
 Mellis apes, quamvis longe, ducuntur odore,
 Volturique cadaveribus; tum fissa ferarum
 685 Ungula quo tulerit gressum, promissa canum vis

cerf promet au chien qui l'interroge la retraite de sa proie ; l'oiseau sauveur du Capitole , par les émanations du corps de l'homme , pressent de loin son approche. Par ces diverses exhalaisons des corps , la Nature guide les animaux vers l'objet salulaire , les détourne du venin dangereux , et conserve ainsi les espèces renaissantes.

La puissance et l'activité de ces flots odorants diffèrent selon les corps dont ils émanent ; mais ils n'ont jamais une sphère aussi étendue que le son et la voix , et bien moins encore que celle des simulacres qui nous transmettent la vue des objets. Les odeurs se traînent péniblement ; elles s'égarent peu à peu , s'atténuent , se décomposent et s'évanouissent , avant de parvenir à l'organe. D'abord elles se fraient difficilement une route au sein des objets dont elles sont émanées. On peut s'en convaincre lorsque les corps sont brisés , se broient sous le choc ou se consomment dans les flammes : ils exhalent des sucres plus odorants ; et puis on ne peut méconnaître que les parfums se forment d'éléments plus lourds , plus grossiers que les principes des sons ;

Ducit ; et humanum longe præsentit odorem
Romulidarum arcis servator , candidus anser :
Sic aliis alius nidor datus ad sua quemque
Pabula ducit , et a tetro resilire veneno

690 Cogit ; eoque modo servantur sæcla ferarum.

Hic odor ipse igitur , nares quicunque lacessit ,
Est alio ut possit permitti longius alter :
Sed tamen haud quisquam tam longe fertur eorum ,
Quam sonitus , quam vox ; mitto jam dicere , quam res
695 Quæ feriunt oculorum acies , visumque lacessunt ,
Errabundus enim tarde venit , ac perit ante ,
Paulatim facilis distractus in acris auras :
Ex alto primum quia vix emittitur ex re :

Nam penitus fluere atque recedere rebus odores
700 Significat , quod fracta magis redolere videntur
Omnia , quod contrita , quod igni conlabefacta.
Deinde videre licet majoribus esse creatum
Principiis voci ; quoniam per saxea septa

car l'enceinte de nos murailles est un obstacle qu'elles ne peuvent vaincre, tandis que la voix les pénètre sans peine. Aussi, les odeurs ne nous révèlent qu'avec incertitude le lieu où résident les corps dont elles sont émanées. Leur lenteur continue les balance indécises dans les airs ; messagers engourdis, ils n'offrent que des rapports tardifs. Voilà pourquoi le chien suit, quitte, ressaisit et perd la trace de sa proie.

Les images et les couleurs ont aussi des effets divers, selon leurs rapports avec les sens : il en est surtout qui, douées d'une certaine âcreté, irritent et blessent les yeux. Ainsi, à l'aspect de l'oiseau (49) dont le battement de l'aile chasse la nuit, dont la voix éclatante appelle l'aurore, le lion épouvanté fuit rapidement, parceque, exhalés du corps de l'oiseau, de certains principes, en s'introduisant dans les yeux du lion, irritent la pupille et lui causent une âpre douleur, à laquelle ne peut résister sa férocè audace. Tandis que ces mêmes principes sont inoffensifs pour nos re-

- Non penetrat, qua vox volgo sonitusque feruntur :
 705 Quare etiam quod olet, non tam facile esse videbis
 Investigare, in qua sit regione locatum :
 Refrigescit enim cunctando plaga per auras,
 Nec calida ad sensum decurrit nuntia rerum :
 Errant sæpe canes itaque, et vestigia quærent.
 710 Nec tamen hoc solis in odoribus, atque saporum
 In genere est ; sed item species rerum atque colores
 Non ita conveniunt ad sensus omnibus omnes,
 Ut non sint aliis quædam magis acria visu.
 Quin etiam gallum, noctem explaudentibus alis,
 715 Auroram clara consuetum voce vocare,
 Nenu queunt rapidi contra constare leones,
 Inque tueri ; ita continuo meminere fugai :
 Nimirum quia sunt gallorum in corpore quædam
 Semina quæ, quum sunt oculis immissa leonum,
 720 Pupillas interfodiunt, acremque dolorem
 Præbent, ut nequeant contra durare feroces ;
 Quum tamen hæc nostras acies nil lædere possint,
 Aut quia non penetrant, aut quod penetrantibus illis

gards, soit qu'ils n'y trouvent point d'accès, soit qu'après leur entrée, ils retrouvent une facile issue qui leur permet un prompt retour sans endommager l'organe.

Poursuis, ô Memmius, connais quels principes affectent notre ame, et comment se fécondent ses idées : je serai succinct (20); je l'affirme, les simulacres de tous les corps existent sans cesse sous toutes les formes; ils remplissent l'espace; par leur substance menue et déliée, ils s'unissent aisément dans le vague des airs, en s'entre-choquant comme des fils légers d'Arachné, ou comme l'or en feuilles amincies. Ils sont plus déliés que les images qui s'échappent des objets et frappent notre vue, car ils s'insinuent dans les moindres conduits de nos corps, et pénètrent jusqu'à la subtile essence de l'ame, dont ils éveillent les ressorts. Voilà pourquoi nous voyons intérieurement des Centaures, des Scylla, la gueule des Cerbères, et les images des morts dont les ossements sont enfermés depuis longtemps dans les entrailles de la terre : car des simulacres nombreux et variés agitent dans l'atmosphère; les uns naissent d'eux-mêmes

Exitus ex oculis liber datur, in remeando

725 *Lædere ne possint ex ulla lumina parte.*

Nunc age, quæ moveant animum res, accipe, et unde,

Quæ veniunt, veniant in mentem, percipe paucis.

Principio hoc dico, rerum simulacra vagari

Multa, modis multis, in cunctas undique partes,

730 *Tenuia, quæ facile inter se junguntur in auris,*

Obvia quum veniunt, ut aranea bracteaque auri :

Quippe etenim multo magis hæc sunt tenuia textu,

Quam quæ percipiunt oculos, visumque lacessunt;

Corporis hæc quoniam penetrant per rara, cunctaque

735 *Tenuem animi naturam intus, sensumque lacessunt :*

Centauros itaque, et Scyllarum membra videmus,

Cerbereasque canum fauces, simulacraque eorum,

Quorum morte obita tellus amplectitur ossa;

Omne genus quoniam passim simulacra feruntur,

740 *Partim sponte sua quæ fiunt aere in ipso,*

Partim quæ variis ab rebus cunque recedunt,

Et quæ consistunt ex horum facta figuris :

au milieu des airs, les autres s'exhalent des corps; quelques uns sont l'assemblage de ces différents et vapeurs essaims. L'image d'un Centaure n'est point émanée d'être que la Nature n'a jamais enfanté : elle naît des simulacres de l'homme et du coursier, que le hasard a réunis, et, je le répète, dont la souplesse et la ténuité ont secouru la combinaison. Toutes les autres images bizarres sont le fruit d'une semblable union. Leur agile légèreté leur permet, dès la première impression, d'affecter notre âme, de la substance mobile, active et frêle à l'excès, s'ébranle au moindre choc.

Pour mieux t'en convaincre, souviens-toi que les objets qu'aperçoit l'âme ressemblent aux objets qui ont frappé les organes de la vue, et qu'ainsi cette perception doit s'opérer par le même mécanisme. Déjà je l'ai prouvé; je n'aperçois ce lion que par les simulacres qui affectent mes yeux. Sans doute, l'âme n'éprouve la même sensation que par le contact d'autres simulacres émanés des lions : elle les discerne avec la même facilité que les yeux; mais ils sont plus n

Nam certe ex vivo Centauri non fit imago;

Nulla fuit quoniam talis natura animalis :

745 Verum ubi equi atque hominis casu convenit imago,

Hærescit facile extemplo, quod diximus ante,

Propter subtilem naturam et tenuia texta :

Cetera de genere hoc eadem ratione creantur :

Quæ quum mobiliter summa levitate feruntur,

750 Ut prius ostendi, facile uno commovet ictu

Quælibet una animum nobis subtilis imago.

Tenuis enim mens est et mire mobilis ipsa.

Hæc fieri, ut memoro, facile hinc cognoscere possis ;

Quatenus hoc simile est oculis, quod mente videmus,

755 Atque oculis simili fieri ratione necesse est.

Nunc igitur quoniam docui me forte leones

Cernere per simulacra, oculos quæcunque lacesunt ;

Scire licet mentem simili ratione moveri

Per simulacra leonum cetera, quæ videt æque,

760 Nec minus atque oculi, nisi quod mage tenuia cernit :

les, plus déliés, pour pénétrer jusqu'à ce sens intime. Quand les membres sont appesantis par le sommeil, si l'âme et l'esprit veillent, ils reçoivent le choc des mêmes images qui les ont environnés pendant le jour, et qui les poursuivent encore; elles reproduisent alors l'objet réel avec un air de vérité, qu'on croit voir ceux mêmes que la terre enfermait, rendus par la mort aux doux champs de la vie. La Nature enfante ces illusions parceque les membres et les sens, plongés dans un profond sommeil, ne peuvent opposer l'erreur à la vérité; et la mémoire elle-même assourdie languit et ne peut plus discerner ceux qui jouissent encore de la vie et ceux qui sont ensevelis dans l'ombre de la mort.

Au reste, ne sois pas surpris que les simulacres soient animés de mouvements; qu'ils agitent leurs bras et leurs membres en cadence. Telle doit être l'apparence produite par le sommeil; car, dès que le premier simulacre est évanoui, un autre aussitôt lui succède; leur foule fugitive paraît ne présenter qu'une seule image, avec des attitudes variées : tant est rapide leur apparition successive!

- Nec ratione alia, quum somnus membra profudit,
 Mens animi vigilat, nisi quod simulacra lacessunt
 Hæc eadem nostros animos, quæ, quum vigilamus :
 Usque adeo, certe ut videamur cernere eum, quem
 765 Reddita vitæ jam mors, et terra potita est.
 Hoc ideo fieri cogit Natura, quod omnes
 Corporis affecti sensus per membra quiescunt,
 Nec possunt falsum veris convincere rebus :
 Præterea meminisse jacet, languetque sopore ;
 770 Nec dissentit eum mortis lethique potitum
 Jampridem, quem mens vivum se cernere credit.
 Quod superest, non est mirum simulacra moveri,
 Brachiaque in numerum jactare, et cetera membra :
 Nam fit ut in somnis facere hoc videatur imago :
 775 Quippe ubi prima perit, alioque est altera nata
 Eudo statu, prior hæc gestum mutasse videtur :
 Scilicet id fieri celeri ratione putandum est.

Que de secrets nous pourrions encore sonder ! que d'obstacles nous resteraient à vaincre, s'il fallait épuiser ce sujet profond ! On cherche surtout comment l'ame appelle et possède sur-le-champ les idées qu'elle desire combiner (24) ou cherche si les simulacres dociles épient nos penchans pour accourir à leur premier signal ; et, quand notre pensée se rappelle l'océan, la terre, les cieux, la foule d'hommes, les pompes, les festins, les combats, on se demande si la Nature crée soudain les images de toutes les scènes de la vie et les offre à nos desirs, tandis que, dans les mêmes lieux, dans la région qui nous environne, d'autres ames reçoivent des images entièrement opposées.

Nous apercevons en songe les simulacres s'avancer en dence, mouvoir leurs membres flexibles, entrelacer momentanément leurs souples bras, et multiplier à nos yeux les mouvements de leurs pieds agiles. Ces simulacres sont formés par l'art, et, doctes voltigeurs, ont-ils étudié les jeux nocturnes ? Mais l'ame ne peut saisir leur foule ; et comme nous n'entendons chaque mot successif d

Multaque in his rebus quærantur, multaue nobis
Clarandum est, plane si res exponere avemus.

- 780 Quæritur inprimis quare, quod quoique libido
Venerit, extemplo mens cogitet ejus idipsum :
Anne voluntatem nostram simulacra tuentur,
Et simul ac volumus, nobis occurrit imago !
Si mare, si terram cordi est, si denique cælum,
785 Conventus hominum, pompam, convivia, pugnæ,
Omnia sub verbone creat Natura paratque !
Quum præsertim aliis, eadem in regione locoque,
Longe dissimiles animus res cogitet omnis.

Quid porro, in numerum procedere quum simulacra

- 790 Cernimus in somnis, et mollia membra movere ;
Mollia mobiliter quum alternis brachia mittunt ;
Et repetunt oculis gestum pede convenienti ;
Scilicet arte madent simulacra, et docta vagantur,
Nocturno facere ut possint in tempore ludos !
795 An magis illud erit verum, quia tempore in uno

discours que dans un rapide instant, il s'écoule un grand nombre d'images que la raison seule peut distinguer. Aussi, dans tous les temps et dans tous les lieux, nous sommes assiégés d'une foule variée et innombrable de simulacres. Tant est grande et leur foule et leur rapidité! Mais, comme leur substance est très déliée, l'ame, sans un effort assidu, ne peut les observer distinctement : ils n'ont d'existence que selon l'attention qu'elle leur prête ; ils périssent si elle n'est point préparée à les recueillir. Mais l'ame se dispose donc par le desir curieux et par l'espérance de voir certains objets qu'elle desire apercevoir, et qu'elle aperçoit réellement.

Ne remarquons-nous pas que les yeux, après avoir parcouru des corps menus et délicats, ne peuvent, sans une attention soutenue, les discerner clairement. Les corps, même les plus distincts à notre vue, si l'ame ne s'applique à les observer, restent pour elle aussi vagues que s'ils en étaient séparés par un immense intervalle. Est-il donc surprenant que l'ame, préoccupée des simulacres qui la rappellent à l'instant même, laisse échapper l'essaim des autres images qui se pressent autour d'elle?

Quum sentimus id, ut quum vox emittitur una,
Tempora multa latent, ratio quæ comperit esse :
Propterea fit uti, quovis in tempore, quæque
Præsto sint simulacra, locis in queisque parata :

800 Tanta est mobilitas et eorum copia tanta !
Et quia tenuia sunt, nisi se contendit, acute
Cernere non potis est animus ; proinde omnia, quæ sunt
Præterea, pereunt, nisi sic sese ipse paravit.
Ipse parat sese porro, speratque futurum

805 Ut videat ; quod consequitur rem quamque fit ergo.

Nonne vides, oculos etiam, quum, tenuia quæ sint,
Cernere cœperunt, contendere se atque parare,
Nec sine eo fieri posse ut cernamus acute ?
Et tamen in rebus quoque apertis noscere possis,
810 Si non advertas animum, proinde esse, quasi omni
Tempore semotæ fuerint longeque remotæ :
Cur igitur mirum est, animus si cetera perdit,
Præter quam quibus est in rebus deditus ipse !

Souvent l'ame accroit l'étendue des simulacres, et son erreur nous abuse. Souvent aussi elle dénature leur forme et leur sexe. Ainsi, quand nos bras caressants enlacent une jeune beauté, un homme lui succède, et souvent elle est remplacée par un être dont l'âge et la figure sont bien différents. Ne nous en étonnons pas : le sommeil et l'oubli abandonnent l'esprit à son erreur.

Mais, avant tout, il faut te signaler une erreur trop accréditée, te prémunir contre elle et la faire évanouir. Ne crois pas que le brillant éclat de tes yeux ait été préparé pour te faire discerner les objets (22); que la jambe, liée à la cuisse mobile, ait reçu pour appui tes pieds légers afin de donner un libre essor à ta course; que tes bras musculeux et souples aient été placés à l'un et à l'autre côté de ton corps et terminés par une adroite main, pour devenir les protecteurs de ta vie et les ministres de tes besoins.

C'est ainsi qu'on a renversé l'enchaînement successif des causes et des effets. Non, les membres n'ont point été destinés à notre usage; mais leur forme invita à s'en servir.

- Deinde adopinamur de signis maxima parvis :
- 815 Ac nos in fraudem induimus, frustramur et ipsi :
 Fit quoque ut interdum non suppeditetur imago
 Ejusdem generis; sed foemina quæ fuit ante,
 In manibus vir tum factus videatur adesse :
 Aut alia ex alia facies ætasque sequatur :
- 820 Quod ne miremur, sopor atque oblivia curant.
 Istud in his rebus vitium vehementer et istum
 Effugere errorem vitareque præmeditator,
 Lumina ne facias oculorum clara creata,
 Prospicere ut possimus; et ut proferre viai
- 825 Proceros passus, ideo fastigia posse
 Surarum ac feminum pedibus fundata plicari;
 Brachia tum porro validis ex apta lacertis
 Esse, manusque datas utraque a parte ministras,
 Ut facere ad vitam possimus, quæ foret usus.
- 830 Cetera de genere hoc inter quæcunque pretantur,
 Omnia perversa præpostera sunt ratione;
 Nil ideo quoniam natum est in corpore, ut uti

Le don de la vue n'a point précédé la formation des yeux : le langage n'a point devancé l'organe de la parole. Au contraire, la langue devança de bien loin les discours. Avant que l'art ait modulé des sons, les oreilles existaient, et chacun de nos organes précéda dès longtemps son usage. Ils n'ont donc pas été formés pour satisfaire à nos desirs. On combattit avec la main; on se déchira avec les ongles tranchants, on se souilla de sang, avant que la flèche brillante ne volât dans les airs; la Nature avait enseigné à éviter les blessures, avant que l'art n'ait suspendu au bras du guerrier le bouclier protecteur. Le doux repos et la fatigue sont antérieurs aux lits et aux moelleux duvets. On étanchait la soif, avant que le ciseau n'ait arrondi les coupes. Ces découvertes, fruit du besoin et de l'expérience, peuvent le croire, ont eu pour but notre jouissance. Mais il n'en est point ainsi de nos membres et de nos organes, car l'usage n'a été déterminé que par leur forme, et tout

Possemus; sed quod natum est, id procreat usum :

Nec fuit ante videre oculorum lumina nata ;

335 *Nec dictis orare prius quam lingua creata est ;*

Sed potius longe linguæ præcessit origo

Sermonem; multoque creatæ sunt prius aures,

Quam sonus est auditus; et omnia denique membra

Ante fuere, ut opinor, eorum quam foret usus :

340 *Haud igitur potuere utendi crescere causa.*

At contra conferre manu certamina pugnae,

Et lacerare artus, scindereque membra cruore,

Ante fuit multo, quam lucida tela volarent :

Et vulnus vitare prius Natura coegit,

45 *Quam daret objectum parmai læva per artem :*

Scilicet et fessum corpus mandare quieti

Multo antiquius est, quam lecti mollia strata ;

Et sedare sitim prius est, quam pocula, natum :

Hæc igitur possunt utendi cognita causa

60 *Credier, ex usu quæ sunt vitæque reperta ;*

Illa quidem seorsum sunt omnia, quæ prius ipsa

Nata, dedere suæ post notitiam utilitatis ;

Quo genere imprimis sensus et membra videmus.

atteste qu'ils n'ont point été officieusement offerts à r
besoins (23).

Tu t'étonnes peut-être que chaque être animé recherche de lui-même l'aliment que la Nature lui destine. Je t'ai d'enseigné que de tous les corps s'écoulent sans cesse d'innombrables corpuscules. Le mouvement, les travaux existent surtout ces émanations. La sueur en expulse à grands flots de l'intérieur même du corps; la fatigue les excite, les chasse de la bouche haletante. Par ces chocs réitérés le corps est amoindri, ses forces sont abattues, et à cet épuisement succède la douleur. On éprouve alors le besoin de la nourriture; elle se répand, se dissémine dans tous les membres, les soutient, ranime les forces, et assouvit l'amour des aliments, qui avait dilaté les canaux de la machine entière.

Les breuvages, à leur tour, humectent leur passage, apaisent les tourbillons de chaleur qui fermentaient dans les entrailles : leur liquide fraîcheur éteint le foyer de l'incendie qui consumait les membres. Tu vois ainsi comment

Quare etiam atque etiam procul est ut credere possis
855 Utilitatis ob officium potuisse creari.

Illud item non est mirandum, corporis ipsa
Quod natura cibum quærit quojusque animantis :
Quippe etenim fluere atque recedere corpora rebus
Multa modis multis docui; sed plurima debent

860 Ex animalibus iis, quæ sunt exercita motu;
Multaque per sudorem ex alto pressa feruntur;
Multa per os exhalantur, quum languida anhelant :
His igitur rebus rarescit corpus, et omnis
Subruitur natura; dolor quam consequitur rem :

865 Propterea capitur cibus, ut suffulciat artus,
Et recreet vires interdatus, atque patentem
Per membra ac venas ut amorem obturet edendi.

Humor item discedit in omnia, quæ loca cunque
Poscunt humorem; glomerataque multa vaporis
870 Corpora, quæ stomacho præbent incendia nostro,
Dissupat adveniens liquor ac restinguit, ut ignem,
Urere ne possit calor amplius aridus artus.

éteint la soif haletante et s'apaise le pressant aiguillon de
faim.

Mais comment pouvons-nous, au gré de nos desirs, ajouter des pas à nos pas, et imprimer à nos membres des mouvements si divers? Quelle puissance secrète s'est accoutumée à mouvoir, à diriger la masse de notre corps? Sois attentif, je le révèle. Il faut, je le répète, le concours des mulacres destinés à agir sur l'ame; ils la frappent, de là naît la volonté : car toute action ne se détermine qu'au signal de la volonté; et pour connaître l'objet vers lequel la pensée se porte, la présence du simulacre émané de cet objet est indispensable. L'esprit ainsi excité au mouvement communique aussitôt à l'ame répandue dans tous les membres. Leur intimité rend cette communication facile. Le choc reçu par l'ame se répercute dans tout le corps, qui commence à se mouvoir; il s'agite progressivement. Le corps se raréfie aussitôt, et l'air, toujours mobile, s'infiltre dans tous ses canaux, les remplit à grands flots, frappe les

*Sic igitur tibi anhela sitis de corpore nostro
Abluitur, sic expletur jejuna cupido.*

- 875 *Nunc qui fiat uti passus proferre queamus,
Quum volumus, varieque datum sit membra movere,
Et quæ res tantum hoc oneris protrudere nostri
Corporis insuerit, dicam; tu percipe dicta.
Dico, animo nostro primum simulacra meandi*
- 880 *Accidere, atque animum pulsare, ut diximus ante.
Inde voluntas fit; neque enim facere incipit ullam
Rem quisquam, quam mens providit, quid velit, ante;
At, quod providet, illius rei constat imago:
Ergo animus quum sese ita commovet, ut velit ire*
- 885 *Inque gredi, ferit extemplo, quæ in corpore toto
Per membra atque artus, animai dissita vis est;
Et facile est factu, quoniam conjuncta tenetur:
Inde ea proporro corpus ferit, atque ita tota
Paulatim moles protruditur atque movetur.*
- 90 *Præterea tum rarescit quoque corpus, et aer,
Scilicet ut debet, qui semper mobilis exstat,
Per patefacta venit penetratque foramina largus;*

molécules les plus déliées , et pénètre jusqu'aux moindres conduits. Ainsi, le corps est entraîné par l'ame et par l'air, comme un vaisseau par la voile et les vents.

Ne sois pas surpris que les corpuscules aussi légers puissent agiter et pousser à leur gré la masse entière de nos corps. Ne vois-tu pas le vent, ce fluide si subtil, pour faire voler un immense vaisseau déployer une force immense? le faible bras du pilote guide sa course la plus rapide; un seul gouvernail le dirige à son gré; et ne voyons-nous pas la poulie et de frêles rouages soulever sans effort les plus énormes fardeaux?

Maintenant apprenons comment le sommeil verse le repos dans nos membres (24), et chasse, du fond de nos cœurs, les noirs soucis. J'emploierai moins la multitude des vents que leur mélodieuse suavité : le chant rapide du cygne est préférable aux cris longs et perçants dont la grue fait retentir les plaines éthérées. Et toi, prête ici une oreille attentive et un esprit recueilli, afin que tu ne puisses méconnaître l'évidence elle-même; et qu'en repoussant avec

Et dispergitur ad partes ita quasque minutas
Corporis : hinc igitur rebus fit utrinque duabus,
895 Corpus uti, ut navis velis ventoque, feratur.

Nec tamen illud in his rebus mirabile constat,
Tantula quod tantum corpus corpuscula possint
Contorquere, et onus totum convertere nostrum :
Quippe etenim ventus, subtili corpore tenuis,
900 Trudit agens magnam magno molimine navim;
Et manus una regit quantovis impete euntem;
Atque gubernaculum contorquet quolibet unum :
Multaque per trochleas et tympana pondere magno
Commovet, atque levi sustollit machina nisu.

905 Nunc quibus ille modis somnus per membra quietem:
Inriget, atque animi curas e pectore solvat,
Suavidicis potius, quam multis versibus, edam :
Parvus ut est cycni melior canor, ille gruum quam
Clamor, in ætheriis dispersus nubibus Austri.

910 Tu, mihi da tenues aures, animumque sagacem,
Ne fieri negites, quæ dicam, posse; retroque

obstination les accents de la vérité sortie de mon cœur, tu n'épaississes, par ta faute, le bandeau qui couvrirait tes yeux.

Le sommeil arrive quand l'essence de l'ame se divise dans ses membres, et qu'une partie d'elle-même s'échappe au dehors, tandis que l'autre s'agglomère intérieurement : chaque membre se délie et flotte mollement. On n'en peut touter, sans l'ame le sentiment n'existe pas ; et quand il semble éteint par le sommeil, tout nous atteste que l'ame roulée s'échappe de son vaisseau : non pas tout entière, car le froid éternel de la mort glacerait nos membres ; ils ne conserveraient plus une seule étincelle de l'ame, qui, pareille au feu caché sous la cendre, en rallumerait la flamme.

Mais je dois te révéler les causes de ce nouvel état, et où naissent le désordre de l'ame et cette langueur des sens. Deviens attentif, et fais que mes paroles ne soient pas abandonnées aux vents.

La surface de tous les corps, livrée sans cesse au contact

Vera repulsanti discedas pectore dicta ;
Tutemet in culpa quum sis, ne cernere possis.

Principio, somnus fit, ubi est distracta per artus

- 915 Vis animæ, partimque foras ejecta recessit,
Et partim contrusa magis concessit in altum :
Dissolvuntur enim tum demum membra fluuntque :
Nam dubium non est, animai quin opera sit
Sensus hic in nobis ; quem quum sopor impedit esse,
920 Tum nobis animam perturbatam esse putandum est,
Ejectamque foras ; non omnem, namque jaceret
Æterno corpus perfusum frigore lethi :
Quippe ubi nulla latens animai pars remaneret
In membris, cinere ut multa latet obrutus ignis ,
925 Unde reconfiari sensus per membra repente
Possit, ut ex igni cæco consurgere flamma.

Sed quibus hæc rebus novitas conflatur, et unde
Perturbari anima, et corpus languescere possit,
Expediam . tu fac ne ventis verba profundam.

- 930 Principio, externa corpus de parte necessum est,

de l'air, doit donc éprouver ses fréquentes impressions aussi, presque tous les êtres en butte à ces chocs s'enveloppent de pellicules, de duvets, de coquilles, d'écorces et de tissus membraneux. L'intérieur même des corps est ainsi agité par le flux et le reflux de l'air, qu'il attire et chasse tour à tour en respirant. Le corps, heurté en tout sens par ce choc qui l'agite, et qui pénètre dans ses pores jusqu'au siège des éléments constitutifs; le corps, d'assauts en assauts, se prépare insensiblement à la destruction : les principes de l'esprit et des sens se déplacent; une part de l'âme est bannie, l'autre se réfugie intérieurement; une troisième, disséminée dans tous les membres, ne peut plus se réunir, ni porter son tribut au concert de la vie : la Nature à son essor ferme tous les conduits. Dans cet orageux désordre, le sentiment s'exile; le corps privé de soutiens languit; les membres chancellent, les jarrets fléchissent, les bras tombent, les paupières se ferment.

- Aeriis quoniam vicinum tangitur auris,
 Tundier, atque ejus crebro pulsariet ictu :
 Proptereaque fere res omnes, aut corio sunt,
 Aut seta, aut conchis, aut callo, aut cortice tectæ :
 935 Interiorem etiam partem spirantibus aer
 Verberat hic idem quum ducitur atque reflatur.
 Quare utrinque secus quum corpus vapulet, et quum
 Perveniant plagæ per parva foramina nobis
 Corporis ad primas partes, elementaque prima;
 940 Fit quasi paulatim nobis per membra ruina :
 Conturbantur enim posituræ principiorum
 Corporis atque animi sic, ut pars inde animai
 Ejiciatur, et introrsum pars abdita cedat;
 Pars etiam distracta per artus, non queat esse
 945 Conjuncta inter se, nec motu mutua fungi :
 Inter enim sepius aditus Natura viasque :
 Ergo sensus abit mutatis motibus alte :
 Et quoniam non est, quasi quod suffulciat artus,
 Debile fit corpus, languescunt omnia membra,
 950 Brachia palpebræque cadunt, poplitesque procumbunt.

Le sommeil succède au repas ; car le corps, au lieu d'air, reçoit les aliments liquéfiés dans ses veines, et l'effet en est semblable : le sommeil même est plus profond, s'il naît de la fatigue ou du faix des aliments. En effet, tout effort pénible désordonne les éléments, refoule l'ame plus profondément dans le corps, l'en chasse à flots impétueux, l'entraîne et la dissout plus complètement.

Les objets de nos plus habituelles méditations, qui nous captivent davantage (25), et qui exercent le plus la contention de l'esprit, sont aussi ceux qui nous préoccupent le plus constamment dans le sommeil (26). En songe, l'orateur prête à sa cause la puissance des lois ; le guerrier médite des assauts et livre des combats ; le pilote s'abandonne à la lutte des tempêtes ; et moi-même, en songe, je ne quitte point ma lyre : je continue d'explorer la Nature et d'en révéler les mystères à ma patrie. Ainsi, les arts et l'étude dans l'illusion des songes reviennent charmer leurs adorateurs.

Deinde cibum sequitur somnus ; quia quæ facit aer,
 Hæc eadem cibus, in venas dum diditur omnes,
 Efficit ; et multo sopor ille gravissimus exstat,
 Quem satur aut lassus capias, quia plurima tum se
 955 Corpora conturbant magno contusa labore :
 Fit ratione eadem conjectus porro animai
 Altior, atque foras ejectus largior ejus,
 Et divisor inter se ac distractior intus.

Et quoi quisque fere studio devinctus adhæret,
 960 Aut quibus in rebus multum sumus ante morati,
 Atque in qua ratione fuit contenta magis mens ;
 In somnis eadem plerumque videmur obire :
 Causidici causas agere, et componere leges ;
 Induperatores pugnare, ac prælia obire ;
 965 Nautæ contractum cum ventis cernere bellum ;
 Nos agere hoc autem, et naturam quærere rerum
 Semper, et inventam patriis exponere chartis.
 Cetera sic studia atque artes plerumque videntur
 In somnis animos hominum frustrata tenere.

Si, durant quelques jours, nous sommes assidus spectateurs des jeux de la scène; lorsqu'ils ont cessé de frapper nos sens, nous les voyons encore : leurs simulacres s'introduisent encore en nous, et s'ouvrent de libres issues jusqu'à notre ame. Pendant longtemps ces objets nous poursuivent : en veillant, nous voyons le danseur bondir et déployer ses membres assouplis; la suave harmonie du luth, la vibration des cordes éloquentes caressent notre oreille, et la foule des spectateurs, la pompeuse variété des ornements de la scène, se déroulent à nos regards : tant l'habitude, les goûts et les penchants exercent de pouvoir, non-seulement sur les hommes, mais sur les brutes elles-mêmes!

Vois-tu ces coursiers fougueux, dont les membres sont engourdis par le sommeil? cependant ils écument de sueur, ils soufflent tout haletants; leurs muscles sont tendus, comme si, dans leur repos, ils rassemblaient toutes leurs forces pour disputer le prix, comme si la carrière s'ouvrait à leur rapidité (27).

- 970 Et quicumque dies multos ex ordine ludis
 Assiduas dederunt operas, plerumque videmus,
 Quum jam destiterint ea sensibus usurpare,
 Reliquas tamen esse vias in mente patentas,
 Qua possint eadem rerum simulacra venire :
- 975 Permultos itaque illa dies eadem obversantur
 Ante oculos, etiam vigilantes ut videantur
 Cernere saltantes, et mollia membra moventes,
 Et citharæ liquidum earmen, chordasque loquentes
 Auribus accipere, et consessum cernere eundem,
- 980 Scenaique simul varios splendere decores :
 Usque adeo magni refert studium atque voluntas,
 Et quibus in rebus consuerint esse operati
 Non homines solum, sed vero animalia cuncta.
 Quippe videbis equos fortes, quum membra jacebunt
- 985 In somnis, sudare tamen spirarcque sæpe,
 Et quasi de palma summas contendere vires,
 Tunc quasi carceribus patefactis sæpe quiete.

Souvent, dans un doux sommeil, les chiens, intrépides compagnons du chasseur, agitent leurs membres, tout à coup exhalent des cris retentissants; leurs narines hument fréquemment l'air, et semblent interroger la trace de leur proie; et, souvent arrachés au sommeil, ils s'élancent vers l'image des cerfs, qu'ils croient voir fuir devant eux, jusqu'à ce qu'ils soient désabusés d'une erreur qu'ils regrettent.

Vois ce vigilant et caressant gardien de nos toits : il chasse tout à coup le sommeil léger qui voltigeait sur ses paupières : son corps agile, élançé de la terre, se dresse; attentif, il croit voir la figure suspecte d'un inconnu. Plus les éléments des simulacres ont de rudesse, plus ils sont anguleux, plus ils nous tourmentent en songe.

Mais la foule des oiseaux fuit et va à tire-d'aile, dans l'ombre de la nuit, implorer l'épaisseur des bois sacrés, lorsque, dans un doux sommeil, ils ont vu l'avide vautour leur préparer un combat terrible, ou se précipiter sur eux d'un vol rapide.

- Venantumque canes, in molli sæpe quiete,
Jactant crura tamen subito, vocesque repente
990 Mittunt et crebras reducunt naribus auras,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum :
Expergefactive sequuntur inania sæpe
Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant;
Donec discussis redeant erroribus ad se.
- 995 At consueta domi catulorum blanda propago
Degere, sæpe levem ex oculis volucrumque soporem
Discutere, et corpus de terra conripere instant,
Proinde quasi ignotas facies atque ora tuantur,
Et quam quæque magis sunt aspera semina eorum,
1000 Tum magis in somnis eadem sævire necessum est.
- At variæ fugiunt volucres, pennisque repente
Sollicitant divum, nocturno tempore, lucos,
Accipitres somno in leni si proelia pugnasque
Edere sunt persectantes, visæque volantes.

Et de quels mouvements impétueux l'âme des humains n'est-elle point agitée pendant le sommeil ! que de vastes desseins naissent et s'accomplissent en un moment ! Là vous devenez le maître ou l'esclave d'un roi ; on se livre au combat ; on exhale des cris affreux , comme si l'on vous égorgeait ; souvent on se débat, renversé sur la terre. Il en est qui, gémissant de douleur, remplissent l'air de cris, comme si la dent tranchante du lion ou de la panthère leur déchirait le sein. Les uns, se livrant en songe à de graves entretiens, se trahissent par d'imprudents aveux ; d'autres se voient traîner au supplice. Ceux-ci, du haut d'un mont escarpé, se sentent précipiter dans un abîme ; de tout leur poids ils tombent, ... ils s'éveillent à peine rendus à eux-mêmes, et dans leur cœur palpitant demeure un long effroi. Au bord d'un fleuve, ou d'une source limpide, cet homme altéré se penche ; sans assouvir sa soif, il aspire à longs traits d'intarissables flots. Liés par le sommeil, ces enfants, croyant s'approcher du vase accoutumé, et soulever leurs riches vêtements, s'abandonnent au vil besoin qui

- 1005 Porro hominum mentes magnis quæ motibus edunt ?
 Magna etenim sæpe in somnia faciuntque geruntque ;
 Reges expugnant, capiuntur, prælia miscent,
 Tollunt clamores, quasi si jugulentur ibidem ;
 Multi depugnant, gemitusque doloribus edunt,
 1010 Et quasi pantheræ morsu sævire leonis
 Mandantur, magnis clamoribus omnia complent ;
 Multi de magnis per somnum rebu' loquuntur,
 Indicioque sui facti persæpe fuere ;
 Multi mortem obeunt ; multi de montibus altis
 1015 Se quasi præcipitent ad terram corpore toto,
 Exterrentur, et ex somno, quasi mentibu' capti,
 Vix ad se redeunt, permoti corporis æstu.
 Flumen item sitiens, aut fontem propter amœnum
 Adsidet, et totum prope faucibus occupat amnem :
 1020 Pusi sæpe lacum propter, se, ac dolia curta,
 Somno devincti, credunt extollere vestem :

les presse, et souillent innocemment les brillants tissus que Babylone a colorés.

Mais quand les premiers feux de l'adolescence pétillent dans leurs cœurs, quand la Nature a mûri dans leurs jeunes membres le suc générateur, les simulacres émanés en foule de tous les corps brillants de fraîcheur et de beauté les poursuivent, irritent leurs desirs; le nectar de l'amour bouillonne, franchit sa limite, et leurs vêtements sont inondés de flots voluptueux.

Oui, ce n'est qu'au temps où l'adolescence a développé nos corps, que le fluide créateur abonde et s'épanche. Chacun de nos organes est excité par la sympathie des objets qui l'entourent : l'organe des plaisirs n'est enflammé que par les formes humaines. Dès que le nectar fécond, échappé de ses réservoirs, se répand dans les membres, se précipite vers les conduits destinés à son cours, et abreuve le siège même de la volupté, soudain les vaisseaux tendus se gonflent à la fois; irrités, ils demandent à s'épancher. Le désir a fait son choix, et s'élance ardemment sur l'auteur de

Totius humorem saccatum ut corpori' fundant;
Quum Babylonica magnifico splendore rigantur.

Tum quibus ætatis freta primitus insinuantur,

1025 Semen ubi ipsa dies membris matura creavit,
Convenient simulacra foris e corpore quoque,
Nuntia præclari voltus pulchrique coloris;
Qui ciet irritans loca turgida semine multo,
Ut, quasi transactis sæpe omnibu' rebus, profundant

1030 Fluminis ingentes fluctus, vestemque cruentent.

Sollicitatur id in nobis, quod diximus ante,
Semen, adulta ætas quum primum roborat artus :
Namque alias aliud res commovet atque lacessit;
Ex homine humanum semen ciet una hominis vis :

1035 Quod simul atque suis ejectum sedibus exit
Per membra atque artus, decedit corpore toto
In loca conveniens nervorum certa, cietque
Continuo partes genitales corporis ipsas;
Irritata tument loca semine, fitque voluntas

sa brûlante blessure : une guerre active, un combat amoureux s'allume ; les coups répondent aux coups ; on s'approche, on frémit, des pleurs coulent, une ennemie succombe, et le vainqueur téméraire ensanglante sa lubrique victoire.

Ainsi, lorsque Vénus nous a blessés de ses traits, soit en empruntant les charmes d'un adolescent, soit en faisant briller la volupté sur le corps ravissant d'une femme, notre cœur s'élance à son tour vers l'objet d'où le coup est parti : il veut s'unir à lui, et l'inonder de flots amoureux. Voilà Vénus ! voilà l'origine de ce nom d'amour, et la source de cette suave rosée, qui filtre goutte à goutte au fond du cœur enivré de délices, et devient bientôt un océan de douleurs : car si l'objet aimé est absent, son image assiège, captive notre âme, et son doux nom résonne sans cesse à notre oreille.

Ah ! fuyons ces simulacres dangereux : écartons loin de nous les perfides aliments de l'amour, appelons d'autres idées dans notre âme. Qu'un heureux partage ne nous laisse

- 1040 Ejicere id, quo se contendit dira libido ;
 Idque petit corpus mens, unde est saucia amore :
 Namque omnes plerumque cadunt in volnus, et illam
 Fmicat in partem sanguis, unde icimur ictu,
 Et si cominus est, hostem ruber occupat humor.
- 1045 Sic igitur, Veneris qui telis accipit ictum,
 Sive puer membris muliebribus hunc jaculatur,
 Seu mulier toto jactans e corpore amorem,
 Unde feritur, eo tendit, gestitque coire,
 Et jacere humorem in corpus de corpore ductum
- 1050 Namque voluptatem præagit multa cupido :
 Hæc Venus est nobis, hinc autem est nomen amoris :
 Hinc illæ primum Veneris dulcedinis in cor
 Stillavit gutta, et successit fervida cura ;
 Nam si abest quod ames, præsto simulacra tamen sunt
- 1055 Illius, et nomen dulce obversatur ad aures.
 Sed fugitare decet simulacra, et pabula amoris
 Absterrere sibi, atque alio convertere mentem,
 Et jacere humorem conlectum in corpora quæque,

ont épancher tous les flots du plaisir sur un unique objet, et bannisse ainsi les tourments d'une exclusive ardeur. La plaie de l'amour vit et se creuse dès qu'on la nourrit : la fureur toujours croissante est féconde en tourments ; elle embrase sans cesse, si par une nouvelle blessure chaque blessure remplacée ne s'affaiblit tour à tour ; si une tendresse volage n'efface la première trace du mal et ne donne un nouvel aliment aux caprices du cœur.

Mais, en réprimant l'amour, se prive-t-on des doux fruits de la volupté ? Ah ! plutôt on recueille ses charmes en évitant ses peines : la volupté est le partage de l'esprit libre et ferme, et fuit ces forcenés dont les ardeurs flottent incertaines ; qui, dans l'ivresse de l'amour, ne savent quels traits ils doivent livrer à l'avidité de leurs mains et de leurs regards ; qui, dans l'étreinte de leur fureur lubrique, semblent courroucés, fatiguent l'objet de leur desir, et, d'une dent frémissante, impriment sur sa lèvre des baisers douloureux. Non, leur volupté n'est pas pure ; ils sont irrités, par des aiguillons secrets, contre l'auteur de cette ar-

- Nec retinere semel conversum unius amore ;
 1060 Et servare sibi curam certumque dolorem :
 Ulcus enim vivescit et inveterascit alendo ;
 Inque dies gliscit furor, atque ærumna gravescit ;
 Si non prima novis conturbes volnera plagis,
 Volgivagaque vagus Venere ante recentia cures,
 1065 Aut alio possis animi traducere motus.
 Nec Veneris fructu caret is qui vitat amorem ;
 Sed potius, quæ sunt sine pœna, commoda sumit ;
 Nam certa et pura est sanis magis inde voluptas,
 Quam miseris ; etenim potiundi tempore in ipso,
 1070 Fluctuat incertis erroribus ardor amantum ;
 Nec constat quid primum oculis manibusque fruantur ;
 Quod petiere, premunt arcte, faciuntque dolorem
 Corporis, et dentes illidunt sæpe labellis,
 Osculaque adfigunt, quia non est pura voluptas ;
 1075 Et stimuli subsunt, qui instigant lædere idipsum ,
 Quodcunque est, rabies unde illæ germina surgunt :

deur frénétique : mais Vénus amortit le trait dans le sanctuaire du plaisir, et répand sur la blessure le doux nectar de la volupté.

Oui, l'insatiable amant espère qu'à la source même de sa brûlante ardeur il pourra en éteindre la flamme : mais la Nature répugne à des résultats si opposés. L'amour est l'unique desir qui s'irrite par la jouissance. La faim et la soif s'apaisent aisément, parceque les breuvages et les suc des aliments se distribuent dans nos membres et font partie d'eux-mêmes ; mais un visage charmant, un teint brillant de fraîcheur n'introduisent en nous que de légers simulacres, qu'un stérile espoir soudain emporté par le vent. Tel, dans le sommeil, un homme consumé par la soif cherche vainement l'onde qui peut éteindre l'ardeur de son sein ; il tend ses lèvres avides au simulacre d'un limpide ruisseau ; il s'épuise en vains efforts, et succombe, dévoré par la soif au milieu de cette onde trompeuse. Ainsi, par de fugitifs simulacres, Vénus se joue des amants : l'aspect des formes enchanteresses les embrase et ne les rassasie pas ; leur

*Sed leviter poenas frangit Venus inter amorem,
Blanda que refrenat morsus admista voluptas.*

- Namque in eo spes est, unde est ardoris origo,
1080 Restingui quoque posse ab eodem corpore flammam :
Quod fieri contra coram Natura repugnat ;
Unaque res hæc est, quojus quam plura habemus,
Tam magis ardescit dira cuppedine pectus :
Nam cibus atque humor membris adsumitur intus,
1095 Quæ quoniam certas possunt obsidere partes,
Hoc facile expletur laticum frugumque cupido ;
Ex hominis vero facie pulchroque colore,
Nil datur in corpus præter simulacra fruendum
Tenuia, quæ vento spes raptat sæpe misella.
1090 Ut bibere in somnis sitiens quum quærit, et humor
Non datur, ardorem in membris qui stingere possit ;
Sed laticum simulacra petit, frustra que laborat,
In medioque sitit torrenti flumine potans.
Sic in amore Venus simulacris ludit amantes ;

maines avides parcourent les plus secrets appas, et, sans pouvoir en détacher la moindre portion, elles errent incertaines sur un corps voluptueux.

Et, lorsque, dans la fleur de l'âge, deux amants réunis frémissent aux brûlants accès du plaisir, lorsque Vénus descendue dans leurs corps va semer le champ de la maternité, leurs membres s'entrelacent; sur leurs lèvres humides que presse une dent amoureuse, leurs ames se cherchent et se confondent. Mais la nature ne permet pas cette intime fusion; leurs corps, l'un dans l'autre, ne peuvent se fondre tout entiers: car tel est le but de leurs ardents efforts; tant Vénus les enlace étroitement, tandis que leurs membres palpitants au choc brûlant du plaisir (28) se résolvent en sucS voluptueux; enfin, quand l'amour a rompu la barrière de ses flots jaillissants, sa violente ardeur se calme un moment, mais elle se rallume avec une fureur insatiable; toujours trompée dans son but, elle ne peut trouver aucun moyen de triompher de son mal: les amants dans leur incertitude sont consumés par une secrète blessure.

- 1095 Nec satiare queunt spectando corpora coram;
Nec manibus quidquam teneris abradere membris
Possunt, errantes incerti corpore toto.
Denique, quum membris conlatis, flore fruuntur
Ætatis, quum jam præsagit gaudia corpus,
1100 Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat arva;
Adfigunt avide corpus, junguntque salivas
Oris, et inspirant pressantes dentibus ora.
Nequicquam: quoniam nihil inde abradere possunt;
Nec penetrare, et abire in corpus corpore toto:
1105 Nam facere interdum id velle, et certare videntur;
Usque adeo cupide Veneris compagibus hærent,
Membra voluptatis dum vi labefacta liquescunt.
Tandem ubi se rupit nervis conlecta cupido,
Parva fit ardoris violenti pausa parumper;
1110 Inde redit rabies eadem, et furor ille revisit,
Quum sibi, quod cupiant ipsi, contingere quærunt;
Nec reperire malum id possunt quæ machina vincat;
Usque adeo incerti tabescunt vulnere cæco.

Ajoutez à ces tourments la fatigue du vice ; ajoutez une vie courbée sous un joug ignominieux, une fortune détruite, la dette rongeuse, les devoirs oubliés, un honneur malade et chancelant. On prodigue les parfums, on fait briller à ses pieds l'élégante chaussure de Sicyone ; les émeraudes les plus grandes et du vert le plus éclatant sont enchâssées dans l'or, et les tissus les plus précieux (29) prodigués dans les joutes du plaisir, s'usent en étanchant la sueur amoureuse. Les voluptueux convertissent les biens de leurs ancêtres en voiles, en ornements, en meubles somptueux ; ils les transforment en parures de débauches de festins et de jeux. Ils respirent de suaves parfums, ils se parent de guirlandes et de couronnes ; mais, du milieu même de la source des plaisirs, surgit l'amertume, et l'épine déchirante sort du sein brillant des fleurs (30). Soit que le remords crie au fond du cœur, et leur reproche des jours oisifs et honteusement perdus ; soit qu'un mot équivoque échappant de la bouche d'une amante comme un trait déchirant, pénètre dans leur âme et s'y conserve pareil au feu qui s'accroît sous la cendre ; soit que la défiance ja-

- Adde quod absumunt vires, pereuntque labore ;
- 1115 Adde quod alterius sub nutu degitur ætas ;
 Labitur interea res, et vadimonia fiunt ;
 Languent officia, atque ægrotat fama vacillans ;
 Unguenta et pulchra in pedibus Sicyonia rident :
 Scilicet et grandes viridi cum luce smaragdi
- 1120 Auro includuntur, teriturque thalassina vestis
 Assidue, et Veneris sudorem exercita potat.
 Et bene parta patrum fiunt anademata, mitræ ;
 Interdum in pallam, ac Melitensia Cæaque vertunt :
 Eximia veste et victu convivia, ludi,
- 1125 Pocula crebra, unguenta, coronæ,serta parantur :
 Nequicquam, quoniam medio de fonte leporum
 Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat :
 Aut quod conscius ipse animus se forte remordet,
 Desidiose agere ætatem, lustrisque perire ;
- 1130 Aut quod in ambiguo verbum jaculata reliquit,

ouse épie dans des regards distraits un éclair pour un rival , ou surprenne , sur des lèvres trompeuses , un souris ironique.

Ah ! si tant de peines accompagnent l'amour fortuné, les innombrables tourments d'un amour sans succès ne frappent-ils point tous les yeux ? Il faut donc, je le répète, veiller sur soi-même, refréner ses desirs, et se prémunir contre les pièges de l'Amour : car il est plus aisé de les éviter, que de s'en affranchir quand ils nous ont captivés, et de rompre les chaînes dont Vénus nous accable.

Quoique enlacé dans le piège fatal, l'homme pourrait encore s'y soustraire, si lui-même n'y précipitait ses pas. Il ne fermait les yeux sur les vices de l'ame et du corps de l'objet qui l'asservit. L'aveugle délire des amants enlante des perfections imaginaires ; leur cœur séduit transforme en beautés, en vertus, les difformités et les vices. En vain ils se prodiguent une mutuelle et mordante ironie, ils se conseillent alternativement de conjurer Vénus de les affranchir de leurs nœuds avilissants, et le plus implacable

Quod cupido adfixum cordi vivescit, ut ignis ;
Aut nimium jactare oculos, aliumve tueri
Quod putat, in voltuque videt vestigia risus.

Atque in amore mala hæc proprio, summeque secundo

1135 Inveniuntur ; in adverso vero atque inopi sunt,
Prendere quæ possis oculorum lumine aperto,
Innumerabilia ; ut melius vigilare sit ante,
Qua docui ratione, cavereque ne inlaqueeris :
Nam vitare, plagas in Amoris ne laciatur,

1140 Non ita difficile est, quam captum retibus ipsis
Exire, et validos Veneris perrumpere nodos.

Et tamen implicitus quoque possis, inque peditus
Effugere infestum, nisi tute tibi obvius obstes,
Et prætermittas animi vitia omnia primum,

1145 Tum quæ corpori' sunt ejus, quam percupis, ac vis :
Nam hoc faciunt homines plerumque cupidine cæci ;
Et tribuunt ea, quæ non sunt his commoda vere :
Multimodis igitur pravas turpesque videmus

censeur ne voit pas que lui-même est le plus coupable (34). Chacun embellit les défauts de son idole : la noire est une brune piquante (32). L'immonde négligente dédaigne la parure. La louche est l'image de Pallas. La maigre, aux nerfs saillants, une biche légère. La petite, la naine, l'une des Graces, une beauté, une perfection sans mélange. La taille colossale, sans altération, a de la noblesse et de la dignité. Celle qui balbutie des mots inachevés, c'est la modestie qui bégaie. La muette est la pudeur même. La querelleuse, ardente et loquace, est une flamme qui pétille sans cesse. Une maigreur qui semble ne plus appartenir à la vie, offre les traces d'un brûlant amour. Celle dont la toux est mortelle devient une beauté languissante. D'énormes mamelles sont les appas de l'amante de Bacchus. Le nez court promet la volupté. La lèvre épaisse appelle le baiser. Mais où m'arrêter, si je tentais de retracer toutes les illusions de l'amour ?

Eh bien, j'y consens : ton amante mérite les éloges de ta bouche. Tout son corps voluptueux exerce la puissance des attraits de Vénus ; mais n'en est-il pas d'autres aussi

- Esse in deliciis, summoque in honore vigere :
 1150 Atque alios alii inrident, Veneremque suadent
 Ut placent, quoniam foedo adfluctantur amore ;
 Nec sua respiciunt miseri mala maxima sæpe.
 Nigra, ΜΕΛΙΧΡΟΟΣ est : immunda et foetida, ἸΑΚΟΕΜΟΙΣ
 Cæsia, ΗΑΛΛΑΔΙΟΝ nervosa et lignea, ΔΟΡΚΑΪΣ
 1155 Parvola, pumilio, ΧΑΡΙΤΩΝ ἸΑ, tota merum sal :
 Magna atque immanis, ΚΑΤΑΛΛΗΛΕΙΣ, plenaque honoris :
 Balba, loqui non quit, ΤΡΑΥΛΙΖΕΙ muta, pudens est :
 At flagrans, odiosa, loquacula, ΑΛΜΠΛΑΔΙΟΝ fit :
 ἸΕΧΝΟΝ ἘΠΟΜΕΝΙΟΝ tum fit, quum vivere non quit
 1160 Præ macie : ΠΑΛΙΝΗ vero est, jam mortua tussi :
 At gemina et mammosa, Ceres est ipsa ab Iaccho :
 Simula, ΣΙΑΗΝΗ, ac satyra est : labiosa, ΦΙΛΗΜΑ.
 Cetera de genere hoc, longum est, si dicere coner.
 Sed tamen esto jam quantovis oris honore,
 1165 Quoi Veneris membris vis omnibus exoriatur :

parfaites, et tes jours coulaient-ils sans charmes avant de la connaître ? oublies-tu que, comme la plus difforme, elle subit les infirmités de la vie ; que, souvent, son souffle corrompu l'infecte elle-même, et que ses suivantes s'échappent pour exhaler loin d'elle leur rire satirique ?

Cependant, l'amant à qui sa demeure est interdite, vient suspendre des guirlandes de fleurs sur sa porte dédaigneuse : il y brûle des parfums, et, plaintif, il imprime ses baisers sur le seuil ; mais s'il parvient à le franchir, l'illusion s'évanouit : l'air qu'il respire blesse ses sens, il médite une adroite retraite ; soudain il oublie ses plaintes amoureuses méditées si longtemps, il s'accuse de folie, et ne conçoit pas comment il supposait à la faiblesse humaine ces perfections que la nature ne lui départit pas. Aussi les prêtresses des amours ne s'abusent point : aux amants qu'elles veulent attirer dans leurs chaînes, elles cachent avec art les arrière-scènes de la vie ; mais l'imagination porte sa clarté dans ces mystères : active, elle en pénètre les plus profonds secrets. Tandis que la femme, dont l'es-

Nempe aliæ quoque sunt; nempe hac sine viximus ante;
Nempe eadem facit, et scimus facere omnia turpi;
Et miseram tetrus se suffit odoribus ipsa,
Quam famulæ longe fugitant, furtimque cachinnant.

1170 At lacrymans exclusus amator limina sæpe
Floribus et sertis operit, postesque superbos
Unguit amaracino, et loribus miser oscula figit :
Quem si, jam admissum, venientem offenderit aura
Una modo, causas abeundi quærat honestas;
1175 Et meditata diu cadat alte sumpta querela;
Stultitiæque ibi se damnet, tribuisse quod illi
Plus videat, quam mortali concedere par est.
Nec Veneres nostras hoc fallit; quo magis ipsæ
Omnia summopere hos vitæ postscenia celant,
1180 Quos retinere volunt, adstrictosque esse in amore;
Nequicquam; quoniam tu animo tamen omnia possis
Protrahere in lucem, atque omnes anquirere nisus :

prit est facile et complaisant, vous permet elle-même d'acquiescer les tributs que l'humanité vous impose.

Oui, les soupirs d'une femme sont quelquefois exempts de feinte ; lorsque, pressant contre son sein le sein de son amant, elle l'étreint avec ivresse ; lorsque, sur la bouche qu'elle aime, ses lèvres humides s'abreuvent de volupté : son ardeur est sincère ; heureuse de faire partager à son amant le plaisir qu'elle éprouve, elle l'excite à fournir la course de l'amour. C'est ainsi que la femelle des légers oiseaux, des monstres féroces, des troupeaux et du fier coursier succombe avec docilité aux ardeurs de son époux : car le bouillonnement du desir livre un sexe timide à la douce réaction des ébats amoureux.

Ne vois-tu pas les êtres unis par une mutuelle ardeur, tourmentés en secret dans leurs communs liens ? vois ces chiens lascifs au détour des chemins ; par des efforts opposés, ils tentent de se désunir, mais ils resserrent encore plus les liens puissants de l'amour. En serait-il ainsi sans l'attrait impérieux d'un plaisir mutuel, qui les précipite

Et si bello animo est, et non odiosa, vicissim
Prætermittet te humanis concedere rebus.

1185 Nec mulier semper ficto suspirat amore ;
Quæ complexa viri corpus cum corpore jungit,
Et tenet adsuctis humectans oscula labris :
Non facit ex animo sæpe, et communia quærens
Gaudia, sollicitat spatium decurrere amoris :

1190 Nec ratione alia volucres, armenta, feræque,
Et pecudes, et equæ maribus subsidere possent ;
Si non, ipsa quod illorum subat, ardet abundans
Natura, et Venerem salientum læta retractat.

Nonne vides etiam, quos mutua sæpe voluptas
1195 Vinxit, ut in vinclis communibus excrucientur ?
In triviis non sæpe canes discedere aventes,
Divorsi cupide summis ex viribu' tendunt,
Quum interea validis Veneris compagibus hærent ?
Quod facerent nunquam, nisi mutua gaudia nossent,

dans le piège et les retient captifs? Il faut donc l'avouer, tous les sexes ont une part commune à la volupté.

Dans l'ivresse de l'amour, quand la femme pompe en ses flancs avides les germes producteurs (33), la ressemblance des enfants tiendra du père ou de la mère, selon que l'un ou l'autre aura fourni davantage au tribut voluptueux; et s'ils tiennent également de leurs auteurs, alors les sources de la vie, extraites du plus pur sang du père et de la mère, ont été excitées par une ardeur égale, et leurs flots, sagement balancés, ont également concouru à la naissance du nouvel être. Quelquefois les enfants, images de leurs aïeux, rapportent les traits de leurs ancêtres les plus éloignés; parceque les époux renfermaient en eux quelques principes purs, qui, de race en race, se sont transmis de la tige première au sein de leurs rejetons. C'est en animant cette foule de principes que, sous des formes variées, Vénus fait revivre en nous les traits, la chevelure, la voix de nos ancêtres; parceque, semblables

- 1200 Quæ lacere in fraudem possent, vinctosque tenere :
 Quare etiam atque etiam, ut dico, est communi' voluptas.
 Et commiscendo quum semen forte virili
 Fœmina commulxit subita vi, conripuitque ;
 Tum similes matrum materno semine fiunt,
 1205 Ut patribus patrio; sed quos utriusque figuræ
 Esse vides juxtim, miscentes volta parentum,
 Corpore de patrio et materno sanguine crescunt;
 Semina quum Veneris stimulis excita per artus
 Obvia confligit conspirans mutuus ardor,
 1210 Et neque utrum superavit eorum, nec superatum est.
 Fit quoque, ut interdum similes existere avorum
 Possint, et referant proavorum sæpe figuras,
 Propterea, quia multa modis primordia multis
 Mista suo celant in corpore sæpe parentes,
 1215 Quæ patribus patres tradunt, a stirpe profecta;
 Inde Venus varia producit sorte figuras;
 Majorumque refert voltus, vocesque, comasque :
 Quandoquidem nihilo minus hæc de semine certo

aux autres parties du corps, ils sont formés de germes dont le but est invariable. L'homme et la femme influent également dans la reproduction des deux sexes, car l'enfant ne naît que du mélange des flots générateurs. Seulement, sa ressemblance est plus marquée avec le père ou la mère, selon que l'un ou l'autre aura contribué plus largement au tribut amoureux.

Non, ce ne sont pas les dieux qui nous interdisent quelquefois le don de propager notre race, nous privent du doux nom de père, et nous condamnent à un hymen stérile. N'imitons point ces époux qui, dans leur crédule espoir, répandent le sang des victimes, surchargent les autels de présents, demandent à la Divinité les sucs abondants qui doivent féconder leurs épouses; mais ils fatiguent en vain les oracles et les dieux. L'épouse demeure stérile, quand la semence de la vie est trop fluide ou trop onctueuse; car, ne pouvant se fixer dans l'enceinte qui la reçoit, elle se résout appauvrie, et retombe en rosée infer-

Fiunt, quam facies et corpora membraque nobis.

- 1220 Et muliebre oritur patrio de semine sæclum;
Maternoque mares existunt corpore creti;
Semper enim partus duplici de semine constat;
Atque, utri simile est magis id, quodcunque creatur,
Ejus habet plus parte æqua; quod cernere possis,
1225 Sive virûm soboles, sive est muliebris origo.

Nec divina satum genitalem numina quoiquam
Absterrent, pater a natis ne dulcibus unquam
Appelletur, et ut sterili Venere exigat ævum:
Quod plerique putant, et multo sanguine mœsti

- 1230 Conspergunt aras, adolentque altaria domis,
Ut gravidas reddant uxores semine largo;
Nequicquam divum numen, sortesque fatigant:
Nam steriles nimium crasso sunt semine partim,
Aut liquido præter justum tenuique vicissim:
1235 Tenue, locis quia non potis est adfigere adhæsum,
Liquitur extemplo, et revocatum cedit ab ortu:
Crassius hoc porro, quoniam concretius æquo

tile (34). Trop épaisse, au contraire, elle s'embarrasse, n'atteint point le but ; ou si elle pénètre dans le sanctuaire, elle ne peut se confondre aux flots amis qu'elle aurait fécondés.

L'harmonie est indispensable aux concerts de Vénus. Tel homme souvent est plus fécond avec la femme qui lui offre le plus de sympathie ; telle femme reçoit plus facilement le fardeau de la grossesse de l'époux qui lui convient le mieux. On a vu des femmes subir sans fruit le joug de plusieurs hyménées, et qu'un époux nouveau entoure d'une nombreuse et douce postérité. On a vu des époux, après plusieurs unions infertiles, recevoir d'une autre compagne les tendres soutiens de leur vieillesse : tant la sympathie est nécessaire dans l'intime union des époux, afin que les sucs générateurs, ni trop onctueux, ni trop appauvris, puissent, dans une douce fusion, accomplir l'œuvre de l'amour.

Observons aussi l'influence des aliments : les uns épaississent, les autres liquéfient, appauvrissent les flots géné-

- Mittitur, aut non tam prolixo provolat ictu,
 Aut penetrare locos æque nequit, aut penetratum
 1240 Ægre admiscetur muliebri semine semen.
 Nam multum harmoniæ Veneris differre videntur;
 Atque alias alii complent magis, ex aliisque
 Suscipiunt aliæ pondus magis inque gravescunt :
 Et multæ steriles hymenæis ante fuerunt
 1245 Pluribus, et nactæ post sunt, tamen, unde puellōs
 Suscipere, et partu possent ditescere dulci :
 Et quibus ante domi fœcundæ sæpe nequissent
 Uxores parere, inventa est illis quoque compar
 Natura, ut possent natis munire senectam.
 1250 Usque adeo magni refert, ut semina possint
 Seminibus commisceri genitaliter apta,
 Crassaque conveniant liquidis, et liquida crassis,
 Quæ quōi juncta viro sit fœmina per Veneris res.
 Atque adeo refert, quo victu vita colatur :
 1255 Namque aliis rebus concrescant semina membris,

rateurs. Ne négligeons pas non plus l'attitude qui convient aux doux sacrifices de la volupté. On le croit, le modèle le plus favorable nous est offert par le coursier généreux ; car la poitrine, placée à la même hauteur que les reins, ouvre une carrière plus libre aux flots générateurs.

Que jamais l'épouse, par des ébats lascifs, n'excite l'ardeur de son époux : la secousse de ses membres voluptueux sollicite des flots trop abondants qui jaillissent de tout le corps et l'énervent ; d'ailleurs ces mouvements immodérés s'opposent à la fécondation : le soc, détourné de son but, épanche la semence hors du sillon. Laissez aux viles courtisanes ces honteux artifices qui les affranchissent du fardeau de la maternité, et rendent leurs faveurs plus délicieuses ; l'épouse, entourant ses plaisirs d'un voile de pudeur, dédaigne ces lubriques transports.

Sans le secours de la Divinité, sans les flèches de Vénus, l'épouse la moins belle trouve l'art d'être aimée. Sa facile prévenance, la soigneuse propreté, ornement de son

Atque aliis extenuantur tabentque vicissim.

Et quibus ipsa modis tractetur blanda voluptas,

Id quoque permagni refert : nam more ferarum,

Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur

1260 *Concipere uxores, quia sic loca sumere possunt,*

Pectoribus positis, sublati semina lumbis.

Nec molles opu' sunt motus uxoribus hilum :

Nam mulier prohibet se concipere, atque repugnat,

Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet ;

1265 *Atque exossato ciet omni pectore fluctus :*

Eicit enim sulci recta regione viaque

Vomerem, atque locis avertit seminis ictum :

Idque sua causa consuerunt scorta moveri,

Ne complerentur crebro, gravidæque jacerent ;

1270 *Et simul ipsa viris Venus ut concinnior esset :*

Conjugibus quod nil nostris opus esse videtur.

Nec divinitus est interdum, Venerisque sagittis,

Deteriore fit ut forma muliercula ametur ;

Nam facit ipsa suis interdum foemina factis,

1275 *Morigerisque modis, et munde corpore culto,*

corps, son indulgente vertu accoutument son époux à couler près d'elle une douce vie : l'amour naît aisément de l'habitude. Ainsi de faibles coups, mais sans cesse répétés, triomphent des corps les plus indestructibles ; et la pluie, en tombant goutte à goutte, perce, avec le temps, le plus dur rocher (35).

Ut facile insuescat secum vir degere vitam.

Quod superest, consuetudo concinnat amorem :

Nam leviter quamvis, quod crebro tunditur ictu,

Vincitur in longo spatio tamen, atque labascit :

1280 Nonne vides etiam guttas in saxa cadentes

Humoris, longo in spatio pertundere saxa !

NOTES

DU LIVRE QUATRIÈME.

1 *Avia Pioridum peragro loca, nullius ante
Trita solo.*

A l'exemple d'Horace et de presque tous les poètes de l'antiquité, Lucrèce se répète souvent. Cet admirable morceau et la comparaison qui le termine se trouvent sans aucun changement à la fin du premier livre.

2 *...Rerum effigias tenuesque figuras
.....
Quæ quasi membrana, vel cortex nominanda est.*

En condamnant cette théorie des simulacres, il faut rendre justice aux moyens ingénieux avec lesquels les anciens la soutenaient ; elle était généralement adoptée dans la Grèce ; on appelait les émanations des corps *εἰδωλα*, *τίπους*, *εἰμένας* ; les Latins, d'après les Grecs, les ont désignées sous les noms de *imagines*, *spectra*, *simulacra*, *figurae*, *effigies*. Cicéron dit, en parlant de ces émanations : *quarum incursum modo videmus, sed etiam cogitamus*. (*De finibus bonorum et malorum*, lib. I.)

3 *Et vituli quum membranas de corpore summo
Nascentes mittunt, et item quum lubrica serpens
Exiit in spinis vestem.*

Lucrèce va jusqu'à comparer les simulacres à la pellicule dont le serpent naît enveloppé, et à la peau dont le serpent se dépouille chaque année ; parceque, d'après son système des simulacres, Épicure admettait une continuité réelle entre les particules qui se lient les unes aux autres, et forment un tissu :

Texturas rerum tenues, tenuesque figuras.

4 *Parva queunt, et sunt in prima fronte locata.*

D'après l'opinion des meilleurs commentateurs, j'ai adopté dans ces vers le mot *parva* au lieu du mot *pauca*, employé dans plusieurs éditions.

5 *Et volgo faciunt id lutea rursaque vela.*

Les théâtres des Romains étaient tendus de rideaux, de tapisseries, de voiles dont les uns servaient à orner la scène, d'autres à la



spécifier, d'autres à la commodité des spectateurs. Ceux qui servaient d'ornement étaient les plus riches, et ceux qui spécifiaient la scène représentaient toujours quelque chose de la pièce qu'on jouait. Les voiles tenaient lieu de couverture, et l'on s'en servait pour la seule commodité des spectateurs, afin de les garantir des ardeurs du soleil. Catulus, le premier, imagina de revêtir tout l'espace du théâtre et de l'amphithéâtre de voiles étendus sur des cordages qui étaient attachés à des mâts de navire ou à des troncs d'arbre fichés dans les murs. Ces mêmes voiles devinrent dans la suite un objet de luxe. Lentulus Spinther en fit faire de lin d'une finesse jusqu'alors inconnue. Néron non-seulement les fit teindre en pourpre, mais y ajouta des étoiles d'or, au milieu desquelles il était peint monté sur un char, le tout travaillé avec tant d'adresse et d'intelligence, qu'il paraissait comme un Phébus qui, modérant ses rayons dans un jour serein, ne laissait briller que le jour agréable d'une belle nuit.

(6) At contra tenuis summi membrana coloris.

La membrane des couleurs paraît une expression hardie, mais elle a l'avantage de rendre avec précision l'idée de Lucrèce.

(7) Quaecunque suo de corpore odorem.

En agitant légèrement les plantes qui exhalent une odeur piquante, on sentira qu'il en émane une grande quantité de corpuscules qui agissent sur nos organes, quoique leur action soit invisible. De cette expérience, Lucrèce se croit en droit de conclure que les autres corps envoient aussi des émanations d'une autre nature, qu'elles bien qu'insensibles, n'en existent pas moins. Voilà le vrai sens de ce morceau : *simulacra* ne signifie point les émanations dont il parle comme les commentateurs paraissent l'avoir entendu, c'est une expression consacrée par Lucrèce, pour désigner les *simulacres*, les *effigies*, les membranes déliées auxquelles nous devons la vue des objets; jamais elle n'est employée pour désigner les autres espèces d'émanations.

(8) Perpetuo fluere ut nosens e corpore summo
Texturas rerum tenues.

On aurait droit de demander à Lucrèce comment les émanations abondantes et continues n'épuisent pas promptement les corps; mais Épicure répond qu'il se fait un échange continuuel d'émanations réciproques, et qu'au moyen de ces compensations alternatives, l'épuisement se fait moins sentir : il y a d'ailleurs un autre exemple plus favorable à ce système; ce sont les corps odorants, auxquels les émanations des parfums pendant des siècles ne font point éprouver d'altération sensible.

(9) *Præterea, modo quum fuerit liquidissima cœli
Tempesta, per quam subito fit turbida fœde
Undique, uti tenebras omnes Acherunta rearis
Liquisse, et magnas cœli complesse cavernas;
Usque adeo, tetra nimborum nocte coorta.
Impendent atræ formidinis ora superne.*

Voilà un des morceaux qui décèlent le grand poète. Pour la sublimité des images et la perfection du style, il peut rivaliser avec les plus beaux passages des poètes anciens et modernes; la sombre harmonie des vers, composés en grande partie de spondées, imite parfaitement la marche lente et lugubre de ces nuages ténébreux qui s'amoucellent et préparent les orages. Après avoir dépeint les ténèbres des enfers envahissant les plaines du ciel, Lucrèce ajoute à la sublime horreur de ce grand tableau en nous montrant l'effroi personnifié qui plane sous les voûtes célestes. Homère et Milton n'offrent rien de plus terrible et de plus majestueux. L'auteur du *Paradis perdu* a aussi personnifié l'horreur s'agitant dans les airs pendant le combat des démons.

(10) *Quæ feriant oculos, visumque lacessant.*

Il faut remarquer combien la théorie des anciens, sur la vision, était ingénieuse; Lucrèce nous la développe avec beaucoup de clarté et d'élégance. Les détails minutieux sont relevés par les charmes d'une poésie pittoresque et gracieuse; il est impossible de rassembler plus de difficultés, et de les vaincre plus heureusement.

Il est curieux de comparer le mécanisme que les anciens supposaient pour opérer l'action de la vue, au système supposé par les modernes. Les stoïciens pensaient que de l'intérieur de l'œil s'élançant à sa surface des rayons visuels, qui poussaient l'air, le comprimant et l'appliquent contre les objets extérieurs. De sorte que, dans leur système, il se fait une espèce de cône, dont le sommet est à la surface de l'œil, et la base posée sur l'objet aperçu. Or, disent-ils, le même qu'en tenant à la main un bâton, on est instruit, par l'essence de résistance qu'on éprouve, de la nature du corps touché, s'il est dur ou mou, poli ou raboteux, si c'est de la boue ou du bois, de la pierre ou une étoffe; de même la vue, au moyen de cet air ainsi comprimé, est instruite de toutes les qualités de l'objet qui sont relatives à la vue, s'il est blanc ou noir, beau ou difforme, etc.

Selon Aristote, la chose se passait tout différemment: c'était la couleur même des objets extérieurs qui excitait, et, pour employer ses propres termes, qui réduisait à l'acte la faculté d'être éclairé, qui appartient à l'air, *perspicuum actu*; et à l'aide d'une propagation ininterrompue dans l'air, interposé entre l'objet et l'œil, l'organe était mis en vibration, par son moyen, le *sensorium* intérieur étantbranlé, d'où s'ensuivait la perception des objets. Ainsi, dans les principes de ce philosophe, l'air fait la fonction du bâton, comme

chez les stoïciens; mais c'est l'objet extérieur qui est la main, l'œil qui est le corps touché. Chaque explication est donc ici l'inverse de l'autre. Dans la première, le mécanisme de la vision commence par l'œil, et se termine aux objets extérieurs, par le véhicule de l'air; dans la seconde, il commence par les objets extérieurs, et se termine à l'œil, aussi par le véhicule de l'air.

Les pythagoriciens réunissaient dans leur explication ces deux mécanismes si opposés. Ils croyaient que les rayons visuels, élançant de l'œil, allaient frapper les objets extérieurs, et qu'ils étaient de là réfléchis vers l'organe. C'étaient des espèces de messagers, députés par l'œil vers les objets extérieurs, et qui, à leur retour, faisaient leur rapport à l'organe.

Dans les principes d'Épicure, tout se passait par des simulacres des images, des effigies substantielles, qui, en venant frapper l'œil, y excitaient la vision. C'était là que se bornait tout le mécanisme. Il n'était pas nécessaire que les simulacres traversassent les différentes humeurs des yeux, qu'ils ébranlassent la rétine, qu'ils affectassent le *sensorium*, puisque l'âme, selon la doctrine d'Épicure, était dans les yeux comme dans le *sensorium*.

Dicere porro oculos nullam rem cernere posse....

Les modernes expliquent ainsi le mécanisme de la vision. Il conviendrait tous qu'elle se fait par des rayons de lumière, réfléchis des différents points des objets reçus dans la prunelle, réfractés et réunis dans leur passage à travers les tuniques et les humeurs qui conduisent jusqu'à la rétine; et qu'en frappant ainsi, ou en faisant une impression sur les points de cette membrane, l'impression se propage jusqu'au cerveau, par le moyen des filets correspondants du nerf optique.

(11) Quare fit ut videamus.....

Cette leçon m'a semblé présenter un sens plus naturel, plus clair et plus conforme au goût du poète, que le *Quale sit ut videamus* qui se trouve dans plusieurs éditions. J'ai adopté l'avis de M. Grange.

(12) Sic ubi se primum speculi projecit imago.

Il y a un peu d'obscurité dans ce passage.

Les miroirs, chez les Romains, n'étaient formés que de métaux polis. Aujourd'hui leur perfection tient du prodige. Delille n'a fait qu'esquisser les effets variés de nos miroirs :

Ces glaces à nos yeux ont doublé chaque objet;
Vous y reconnaissez, quelle surprise extrême!
Vos glaces, vos tapis, vos tableaux et vous-même..
Quel prestige produit ces traits inattendus?
Le mercure et l'étain, l'un sur l'autre étendus,
Recueillent les rayons surpris à leur passage,
Et des traits réfléchis vous présentent l'image.

- (13) Jamque rubrum tremulis jubar ignibus erigere alte
 Quum cœptat Natura, supraque extollere montes ;
 Quos tibi tum supra sol montes esse videtur,
 Cominus ipse suo contingens fervidus igni,
 Vix absunt nobis missus bis mille sagittæ,
 Vix etiam cursus quingentos sæpe verati ;
 Inter eos solemque jacent immania ponti
 Æquora, subtracta ætheriis ingentibus oris ;
 Interjectaque sunt terrarum millia multa.
 Quæ varim retinent gentes et sæcla ferarum.

Ce passage mérite l'attention : il prouve surtout l'immense étendue que Lucrèce supposait à la terre.

- (14) Qui capite ipso suo instituit vestigia retro.

Ce vers ne me paraît point digne de Lucrèce ; il faut supposer d'une altération dans les manuscrits en aura fait perdre une partie, que la phrase aura été recomposée par un éditeur inhabile.

- (15) In multas igitur voces vox una repente
 Difugit.

Lucrèce, pour faire connaître le mécanisme de la division du son, sert de la comparaison d'une étincelle qui se divise en un grand nombre d'autres étincelles. Plutarque emploie une autre image qui donne une idée encore plus claire de la naissance et de la propagation du son : il le compare à l'eau sortie d'un arrosoir, qui, en tombant, se subdivise en un nombre de gouttes d'eau d'autant plus considérable qu'elles tombent de plus haut.

- (16) Omne
 Humanum genus est avidum nimis auricularum.

Ce beau vers contient une maxime malheureusement trop applicable aux hommes de tous les temps et de tous les lieux.

L'origine des superstitions établies par l'effet des échos est dénotée par Lucrèce avec autant de grâces que de beautés poétiques : il n'a mieux connu l'art de joindre par un lien imperceptible les objets moraux aux objets physiques.

- (17) Principio, succum sentimus in ore, cibum quum
 Mandendo exprimimus.

L'explication que le poète fait ici de la sensation du goût est exactement conforme à celle qu'en donnent les physiologistes modernes : ils partent du même principe que Lucrèce ; mais ils ont poussé plus loin les détails anatomiques, et les procédés chimiques pour la décomposition des corps savoureux.

18. Utraque enim sunt in mellis commista sapore.

Ce vers n'est que la répétition de ce que le poète a dit ailleurs.

(19) Quip etiam gallum.....

Chez les Perses, les Guébres, et depuis chez les chrétiens, le coq a toujours joué un rôle dans les fables sacrées : de là sans doute s'est transmise l'opinion populaire que l'aspect d'un coq fait fuir les lions. Pline a dit : « Galli.... terrori sunt etiam leonibus, ferarum generosissimis. » (*Hist. Nat.*, lib. x, c. 21.)

(20) Quæ moveant animum res, accipe, et unde,
Quæ veniunt, veniant in mentem, percipe paucis.

Le nouveau genre de simulacres adopté par Lucrèce, pour expliquer la génération des idées, ne présente rien de satisfaisant ; c'est la suite du système général des émanations d'Épicure : toute cette théorie est bien faible ; aussi est-ce surtout de ce côté que les destructeurs d'Épicure l'ont attaqué. Au surplus, cette matière fut toujours l'écueil de presque tous les raisonneurs ; les idées innées de Descartes, l'harmonie préétablie de Leibnitz, et les idées divines de Malebranche, ne prêtent pas moins au ridicule que les simulacres d'Épicure.

(21) Queritur inprimis quare, quod quoique libido
Venerit.....

Voici le raisonnement du poète dont la marche est un peu brusque et difficile à suivre. On lui demande comment il se peut que les simulacres destinés à la pensée viennent, aussitôt que nous le voyons, présenter à notre esprit les images des objets de toute espèce. Il répond qu'il y a une foule innombrable de ces simulacres ; que chaque instant est divisé en un grand nombre d'autres instants insensibles auxquels correspond une infinité de simulacres de toute espèce, sans cesse attentifs à nos ordres, et que nous n'avons que la peine de les choisir : car enfin, ajoute-t-il, il n'est pas plus nécessaire que la nature forme exprès des simulacres, quand nous voulons penser, qu'il n'est nécessaire qu'elle leur ait appris les règles de la danse, quand nous les voyons en songe déployer leurs bras, mouvoir leurs membres avec souplesse, etc. Ces deux phénomènes sont la suite du même mécanisme, et s'expliquent par la multitude étonnante de simulacres qui se succèdent en nous sans interruption. Mais objecte-t-on encore à Épicure, s'il y a un si grand nombre de simulacres, pourquoi n'avons-nous pas au même instant une foule innombrable d'idées de tous les genres ? C'est, répond Lucrèce, que ces simulacres ne sont aperçus que quand l'âme y fait attention, *se contendit acute* ; sans cela, ils sont perdus pour elle. Il en est des yeux de l'âme comme de ceux du corps, qui ne voient que les objets vers lesquels ils se dirigent.

(22) Lumina ne facias oclorum clara creata.

Les raisonnements avec lesquels Lucrèce combat les causes finales

parsemés de beautés de style : il y brille comme poète : mais bien le philosophe a laissé à désirer ! Ses pensées, il est vrai, ne des germes fertiles, ont été cultivées par les philosophes modernes. Buffon, Helvétius, Condillac ont développé le système du

Quo genere imprimis sensus et membra videmus.
Quare etiam atque etiam procul est ut credere possis
Utilitatis ob officium potuisse creari.

La construction de ces vers est pénible, et le sens n'en est point clair.

Nunc quibus ille modis, somnus per membra quietem.

Les anciens ont imaginé sur les causes du sommeil les systèmes plus singuliers ; obstinés à voir dans un repos vivifiant l'image d'une mort, ils ont assigné à l'un et à l'autre des causes analogues. Les fausses idées sur la nature de l'âme les ont surtout conduits à de ridicules théories.

Et quoi quisque fere studio devinetus adhæret.

Lucrèce a traité les songes avec beaucoup d'art ; il a trouvé, dans ces images passagères des actions de la vie, un aliment à sa verve poétique. Quand Lucrèce n'est que peintre, il est toujours admissible. Plusieurs écrivains antiques et modernes ont imité ce passage. L'abbé Delille surtout en a fait une servile imitation.

In somnis eadem plerumque videmur obire.

Les tableaux des songes, si fortement dessinés par Lucrèce, ont quelquefois imités en partie. L'abbé Delille, dans le premier chant de son *Imagination*, a suivi ce modèle : il faut observer que les imitateurs, libres de choisir, s'arrêtent précisément au point où les écueils commencent ; le traducteur est obligé de les éviter.

Voici les passages de Delille :

Ainsi, dans le sommeil, l'âme préoccupée
Obéit aux objets dont elle fut frappée ;
Ainsi la nuit du jour retrace le tableau ;
Ainsi de nos penses nos rêves sont l'écho.
Des songes, je le sais, la peinture bizarre
Souvent brouille, déplace, ou confond ou sépare.
.....
..... En songe, un orateur
En quatre points encor lasse son auditeur ;
Bercé par le rouet d'une rauque éloquence,
En songe, un magistrat s'endort à l'audience ;
En songe, un homme en place arrangeant son dédain
Pour prendre des placets étend encor la main.
En songe, sur la scène, un acteur se déploie ;
L'auteur poursuit sa rime, et le chasseur sa proie,

Le grand voit des cordons, l'avare de l'argent,
Et Penthievre ouvre encor sa main à l'indigent.
En songe, un tendre ami revoit l'ami qu'il pleure ;
Il reconnaît les lieux, il se rappelle l'heure
Où, dans des pleurs muets prolongeant ses adieux,
Immobile, longtemps il le suivit des yeux.

Peindrai-je d'un amant le délire et les songes ?
C'est pour lui que Morphée est riche en doux mensonges ;
Il voit l'objet qu'il aime, il l'écoute, il l'entend ;
D'espérance, d'amour, de désir palpitant,
Il croit voir sur sa bouche, où le refus expire,
Mollement se répandre un languissant sourire ;
Il croit voir, l'entourant des plus aimables nœuds,
S'étendre et s'arrondir ses bras voluptueux.

Je cite la version en vers de Lucrèce, afin de mieux établir rapprochement :

Les objets que pour nous reproduit l'habitude,
Les soins accoutumés, les doux fruits de l'étude,
Sur l'aile du sommeil à nous suivre empressés,
Dans le calme des nuits souvent nous ont bercés.
Du temple de Thémis ouvrant le sanctuaire,
En songe, l'orateur combat son adversaire ;
L'ambitieux guerrier affronte le trépas ;
Le pilote s'égare aux plus lointains climats :
Et moi-même séduit par un noble délire,
Dans les bras du sommeil je touche encor ma lyre ;
Je sonde la nature ; elle inspire mes vers,
Et de ses grands secrets j'étonne l'univers.
Ainsi dans le sommeil notre âme est poursuivie
Par les tableaux mouvants des songes de la vie.

(DE PONGERVILLE.)

27) Et quasi de palma summas contendere vires,
Tunc quasi carceribus patefactis sæpe quiete.

Cette image est belle, et les expressions de Lucrèce ont ici grande énergie. Il est à remarquer que les poètes nés chez les peuples guerriers ont peint avec autant de noblesse que de vérité les combats des coursiers. Homère, né dans un siècle où les prodiges vainqueurs de Troie étaient encore vivants dans la mémoire de contemporains ; Virgile, compatriote des vainqueurs de la terre, excellé dans les descriptions du coursier belliqueux. Le premier le peint ainsi (*Iliade*, liv. VI) :

Pâris loin de languir au fond de son palais,
Eblouissant d'airain, le quitte sans délais,
Et, cédant au transport qui noblement l'entraîne,
Traverse la cité pour voler dans la plaine.
Comme un ardeur coursier, loin du fleuve chéri,
Dans la paix de l'étable abondamment nourri,
Brise ses nœuds, bondit plein de force et de grace,
Vers l'onde accoutumée, en dévorant l'espace,
Accourt, le front dressé, livre au souffle des vents
Les crins qui sur son dos roulent leurs plis mouvants,
Et d'un agile essor, dans les vertes campagnes,
Rejoint, fier et joyeux, ses fougueuses compagnes ;
Tel, superbe et couvert d'un brillant appareil,
Pâris, fils de Priam, beau comme le soleil,
Des hauteurs d'Ilion descend vers les murailles,
Et, plein d'orgueil, s'élance armé pour les batailles.

(A. BIGNAN.)

Virgile a imité Homère dans le onzième livre de l'*Énéide*, v. 492 et suiv. :

Qualis, ubi abruptis fugit præsepia vinculis,
Tandem liber, equus, campoque potitus aperto;
Aut ille in pastus armentaque tendit equarum;
Aut assuetus aquæ perfundi flumine noto
Emicat, arrectisque fremit cervicibus alte
Luxurians, ludantque jubæ per colla, per armos.

L'abbé Delille a cru devoir rendre ainsi ce beau passage :

Tel un coursier captif, mais fougueux et sauvage,
Las des molles langueurs d'un oisif esclavage,
Tout à coup rompt sa chaîne, et loin de sa prison,
Possesseur libre enfin de l'immense horizon,
Tantôt, fier, l'œil en feu, les narines fumantes,
Demande aux vents les lieux où paissent ses amantes;
Tantôt, par la chaleur et la soif enflammé,
Court, bondit et se plonge au fleuve accoutumé;
Tantôt, le cou dressé, du pied frappant les ondes,
Pour reprendre à son choix ses courses vagabondes,
Part, et dans un vallon propice à ses ébats,
Battant l'air de sa tête et les champs de ses pas,
Levant les crins mouvants que le zéphyr déploie,
Vole, frémit d'amour, et d'orgueil et de joie.

Voltaire avait fait une imitation fort heureuse de ce même passage :

Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage.
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvants de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe.

(*Henriade*, chant VIII, v. 133.)

(28) *Membra voluptatis dum vi labefacta liquescunt.*

Ce vers énergique était difficile à faire passer dans notre langue : cependant j'ai pensé que la périphrase le rendrait intelligible, et qu'il était essentiel de le reproduire avec une scrupuleuse fidélité, parcequ'il nous transmet l'opinion des anciens sur le tribut commun, payé par les membres divers, pour la formation d'un nouvel être : Démocrite dit en parlant du suc générateur, ἀπ' ὅλων τῶν σῶματων; *ex arporibus totis*.

Le poète latin partageait les opinions des anciens sur la sécrétion du fluide séminal, et pensait, ainsi qu'Épicure et Démocrite, que toutes les parties du corps payaient un tribut dans l'acte de la génération, et contribuaient à la sécrétion de la liqueur fécondante. Cette opinion des anciens philosophes était également celle du vieillard de Cos, puisqu'il disait : *Genituram secerni ab universo corpore et ex solidis mollibusque partibus, et ex universo totius corporis humido, pronuntio*.

« Cette idée, dit un de nos plus habiles physiologistes, le docteur Colombat de l'Isère, cette idée sur la participation de tous les organes à la sécrétion du sperme et sur l'existence de cette hu-

meur toute formée dans le sang est aujourd'hui abandonnée par les physiologistes modernes, quoiqu'elle semble d'abord la plus naturelle et être le résultat de l'observation des phénomènes divers qui précèdent et suivent l'acte de la reproduction. En effet, toutes les parties du corps participent à l'état convulsif et spasmodique des organes générateurs, et éprouvent, en même temps que ces derniers, des secousses plus ou moins violentes et une sorte de frémissement voluptueux qui annoncent l'instant de l'éjaculation. La nature semble concentrer alors toutes ses forces vers le même point, et avoir oublié toutes ses fonctions, pour ne s'occuper que de celles qu'elle doit remplir dans l'acte important de la fécondation.

» Après une sensation aussi vive, et cette espèce de convulsion générale, accompagnée de jouissances portées à leur comble, les forces vitales paraissent nous avoir abandonnés. Un profond accablement, un sentiment de tristesse et de lassitude physique, suivie d'une douce mélancolie qui est loin d'être sans charme, semblent nous annoncer que toutes les parties de notre être se sont épuisées dans un si grand effort, et qu'une portion de nous-mêmes s'est échappée pour aller vivifier un autre individu.

» Cette opinion de Lucrèce et des philosophes de l'antiquité, que le fluide séminal était sécrété en même temps par tous les membres ne peut plus être admise aujourd'hui qu'on a prouvé, par un grand nombre d'investigations anatomiques et d'expériences aussi concluantes que multipliées, que les humeurs sécrétées n'existaient pas toutes formées préalablement dans le sang, mais qu'elles se font dans les glandes pendant l'acte de la sécrétion.

» Descartes et la secte nombreuse des médecins mécaniciens considéraient les organes sécréteurs comme des espèces de cribles chargés de séparer du sang une humeur quelconque, qui n'était que les molécules constituantes du sang diversement séparées. Les physiologistes vitalistes, parmi lesquels il faut ranger en première ligne Bordeu, Bichat et la plupart des modernes, ont depuis longtemps fait justice de cette théorie toute mécanique, et ont surtout prouvé d'une manière concluante, que la liqueur spermatique n'était pas toute formée dans le sang et sécrétée par les testicules, mais bien que ces organes étaient des instruments chargés de fabriquer le sperme et de le sécréter ensuite. S'il en était autrement, les analyses chimiques et les examens les plus scrupuleux auraient démontré l'existence dans le sang de quelques atomes du fluide proliifique, et, d'une autre part, la sécrétion devrait être continuelle. Elle ne pas exiger, pour avoir lieu, l'influence d'un stimulus particulier et la réunion de certaines conditions et des époques déterminées de la vie.

» C'est donc dans le parenchyme du testicule que le sperme est

mé et ensuite séparé de lui. Cette action toute moléculaire ne tombe pas sous le sens, et ne peut, par conséquent, être décrite; elle est inconnue dans son essence aussi bien que toute autre action de nature, et, comme elle est exclusive aux êtres vivants, on doit se contenter de savoir qu'elle ne peut s'expliquer par aucune loi, mais que c'est sous l'influence d'un stimulus chimique, mécanique ou vital, que les organes génitaux entrent en action, et que, lorsque l'excitation est portée à un certain degré, les testicules sécrètent la semence qui, transmise par les canaux déférents dans les vésicules séminales, est dardée par jets plus ou moins rapides. »

9) Teriturque *thalassina* vestis.

Thalassina vient du mot grec *θάλασσα*, *mare*. Le poète parle d'une robe couleur de mer. C'est une de ces expressions qui n'ont de valeur que dans la langue où l'usage les a introduites.

10) Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.

Lucrèce oppose partout la morale la plus pure aux excès des passions; à peine a-t-il tracé l'image du plaisir qu'il nous épouvante par ses funestes effets. Racine le fils, qui était ou qui croyait devoir être l'ennemi de Lucrèce, lui reproche, à l'occasion de ces vers, de faire un aveu involontaire en faveur de la vertu; comme si la vertu, la bienfaisance et la modération n'étaient point les objets continuels des inspirations de Lucrèce. Racine le fils est du nombre des écrivains qui se crurent intéressés à trouver les philosophes de l'antiquité dénués de toute sagesse; c'est en partie à leurs déclamations qu'on doit l'étrange opinion que les épicuriens étaient les amis du plaisir et de la débauche, le vulgaire reçoit aveuglément toutes les impressions; en sorte que le nom des hommes dont l'austérité faisait consister le bonheur dans les privations et la sobriété est devenu synonyme d'intempérant et de voluptueux; le préjugé une fois établi ne se déracine guère, cette fausse opinion sur les épicuriens est encore reçue : autant vaudrait-il entendre qualifier les machorètes les hommes les plus répandus dans le tourbillon de la dissipation.

11) Nec sua respiciunt miseri mala maxima sæpe.

Molière, qui avait essayé de traduire Lucrèce, a conservé de son travail une imitation de ce passage, qu'il a placée dans sa comédie de *Misanthrope*. Libre dans la composition de ses tableaux, il n'a pas craint que les portraits analogues à son sujet : voici le fragment :

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces loix;
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable;

Ils comptent les défauts pour des perfections ,
 Et savent y donner de favorables noms.
 La pâle est au jasmin en blancheur comparable ;
 La noire à faire peur, une brune adorable ;
 La maigre a de la taille et de la liberté ;
 La grasse est dans son port pleine de majesté ;
 La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée ,
 Est mise sous le nom de beauté négligée.
 La géante paraît une déesse aux yeux ;
 La naine un abrégé des merveilles des cieux ;
 L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne ;
 La fourbe a de l'esprit ; la sotte est toute bonne ;
 La trop grande parleuse est d'agréable humeur,
 Et la muette garde une honnête pudeur.
 C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême
 Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

Horace a aussi imité ce passage de Lucrèce dans la troisième *Satire*, liv. 4 :

.....Strabonem
 Appellat pæstum pater....

Le nain n'est que mignon, le louche aura l'œil tendre ;
 L'autre boîte : ce mot n'ose se faire entendre ,
 Mais par un tour adroit on vous dit à demi
 Que sur ses pieds encore il n'est pas affermi.

(DARU.)

(32) Nigra μελιχρως est.

Les mots grecs que Lucrèce a intercalés dans ce passage et en quelque sorte des expressions latinisées par l'usage chez les jeunes voluptueux, elles avaient une valeur de convention qu'il est impossible d'apprécier exactement ; le traducteur, à l'exemple de Molière, doit sans doute faire ses efforts pour chercher des oppositions exactes aux défauts retracés par le poète, et ne point se servir à rendre des épithètes qui pour nous n'offriraient aucun sens. Ainsi, dans ces phrases, *Nigra μελιχρως est*, mot à mot : « La noire est une couleur de miel ; » *Odiosa et loquacula λαμπάδιον fit*, « La vilaine est une petite lampe, » etc.... il est clair que la pensée de l'auteur a besoin d'être développée dans la traduction. Au reste, les langues modernes ont, comme les langues anciennes, des expressions qui ont reçu de l'usage un sens absolument étranger à leur véritable acception.

(33) Et commiscendo quum semen forte virile ,
 Fœmina....

Cette espèce de traité anatomique de l'amour physique acquiesce à Lucrèce le titre de poète obscène. Ses détracteurs, sans doute, l'avaient pas compris, ou ils oubliaient que l'obscénité n'est pas dans la théorie du mécanisme des organes consacrés à la génération, mais seulement dans les images séduisantes qui font chérir la volupté, et enflamment l'imagination par les prestiges qui embellissent les objets pernicieux.

369

*Aut liquido præter justum tenuique vicissim ,
Tenue , locis quia non potius est adfigere adhæsum ,
Liquitur extemplo , et revocatum cedit ab ortu .*

Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien les vers de ce genre , qui sont très nombreux dans la dernière partie du livre *iv*, présentent d'entraves au traducteur ; il faut avouer même que Lucrèce n'a point toujours déguisé la crudité des expressions techniques par l'éclat et la magie du style poétique. La Harpe et beaucoup d'autres écrivains avaient jugé ces passages intraduisibles. Parcequ'il entraînait dans l'opinion de ces écrivains que la langue française était étrangère à certains genres de style adoptés par les anciens ; d'autres ont pensé que tout ce qui avait été exprimé dans un idiome pouvait et devait l'être dans le nôtre. Le temps et les bons ouvrages décideront la question.

Je crois qu'il est utile d'observer ici que la tolérance des anciens pour les images obscènes provenait beaucoup plus des mœurs que du langage. On a dit, on a mille fois répété que l'idiome latin était libre et que la langue française était chaste ; que l'on pouvait tout exprimer dans l'un, et qu'il fallait de la retenue dans l'autre : je doute que ceux qui ont les premiers porté ce jugement se soient bien entendus eux-mêmes. Ce ne serait pas la valeur ni le son des mots d'une langue qui pourraient cacher la nudité de l'expression, il n'y aurait que la tournure du langage qui parviendrait à ce but ; alors la différence des images ne serait bien sensible qu'en vers : reste donc à juger si la poésie française a moins que la poésie latine de cours propres à voiler les sujets licencieux ; la délicatesse même que nous ont reconnue ceux qui la critiquaient parle assez en sa faveur. Quand Boileau a dit :

*Le latin dans les mots brave l'honnêteté ,
Mais le lecteur français veut être respecté ,*

entendait parler du goût des deux peuples, et non pas de leur idiome.

La plupart des traducteurs de Juvénal ont été effrayés de rendre les peintures obscènes de ce satirique. Dusaulx fut le plus hardi et le plus heureux. Cependant, quand sa traduction parut, on dit qu'il avait affaibli et défiguré tous les traits de son auteur, surtout dans la satire *vi*. Ses partisans répondirent en défiant qu'il ne fallait pas rendre avec fidélité, et en même temps avec décence ; Thomas recepit le défi, et traduisit ainsi le passage qui offrait le plus d'entraves :

*Quand de Claude assoupi la nuit ferme les yeux ,
D'un obscur vêtement sa femme enveloppée ,
Seule, avec une esclave, et dans l'ombre échappée ,
Préfère, à ce palais tout plein de ses aïeux ,
Des plus viles Phrynés le repaire odieux .
Pour y mieux avilir le nom qu'elle profane ,*



Elle emprunte à dessein un nom de courtisane :
Ce nom est Lycisca. Ces exécrables murs ,
La lampe suspendue à leurs dômes obscurs ,
Des plus affreux plaisirs la trace encor récente ,
Rien ne peut réprimer l'ardeur qui la tourmente.
Un lit dur et grossier charme plus ses regards
Que l'oreiller de pourpre où dorment les Césars.
Tous ceux que dans cet antre appelle la nuit sombre ,
Son regard les invite et n'en craint pas le nombre ;
Son sein nu, haletant, qu'attache un réseau d'or,
Les défie, en triomphe, et les défie encor.
C'est là que, dévouée à d'infâmes enresses ,
Des muletiers de Rome épuisant les tendresses ,
Noble Britannicus, sur un lit effronté ,
Elle étale à leurs yeux les flancs qui t'ont porté !
L'aurore enfin paraît, et sa main adultère
Des faveurs de la nuit réclame le salaire.
Elle quitte à regret ces immondes parvis ;
Ses sens sont fatigués, mais non pas assouvis.
Elle rentre au palais, hideuse, échevelée ;
Elle rentre, et l'odeur, autour d'elle exhalée ,
Va, sous le dais sacré du lit des empereurs ,
Révéler de sa nuit les lubriques fureurs.

Thomas ne pouvait guère faire une réponse plus persuasive à ses détracteurs de la langue française. Ces vers ont été publiés sous le nom de Thomas. Le talent seul prouve que cet académicien célèbre en être l'auteur. Cependant on affirme généralement qu'ils sont de M. de Fontanes ; les gens de goût ont peine à le concevoir. On prétend qu'en qualité de grand-maitre de l'Université sous l'empire n'osa point mettre son nom à des vers dont le sujet est si libre. Je ne sais quelles limites sont imposées à la muse pudique d'un grand-maitre de l'Université ; mais je ne comprends pas pourquoi il n'aurait pas avoué des vers qui, malgré plusieurs taches, composent la meilleure partie de son bagage poétique.

(35) Nonne vides etiam guttas in saxa cadentes
 Humoribus, longo in spatio pertundere saxa ?

Ovide a imité cette comparaison dans ses *Pontiques*, liv. élég. x, v. 5.

LIVRE CINQUIÈME.

Qui pourra faire jaillir de son sein puissant des vers
ignes de la majesté du sujet que j'embrasse ? quelle voix
loquente élèvera ses louanges jusqu'au sage dont le génie
réateur nous enrichit de ses nobles conquêtes ? Personne,
je le crois, revêtu d'un corps mortel ; car, s'il faut en par-
ler avec la sublimité qui répond à ses glorieux travaux,
sans doute, c'est un dieu ! Oui, Memmius, c'est un dieu,
celui qui, le premier, trouva ce soutien, ce guide de l'exis-
tence (1), que nous désignons du nom de *sagesse*, cet art
divin qui arracha des flots orageux et des ténèbres notre
vie agitée, et l'éleva dans une région calme, où l'environne
une lumière éclatante.

Compare à ces bienfaits les découvertes attribuées aux
autres divinités. Cérès révéla les moissons, Bacchus sa
 douce liqueur : présents qui ne sont point indispensables
aux mortels, et que plusieurs peuples, dit-on, savent en-

LIBER QUINTUS.

Quis potis est dignum pollenti pectore carmen
Condere, pro rerum majestate hisque repertis ?
Quisve valet verbis tantum, qui fundere laudes
Pro meritis ejus possit, qui talia nobis

- 5 Pectore parta suo quæsitæque præmia liquit ?
Nemo, ut opinor, erit mortali corpore cretus :
Nam si, ut ipsa petit majestas cognita rerum,
Dicendum est : deus ille fuit, deus, inclute Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
10 Nunc appellatur *sapientia*, quique per artem
Fluctibus e tantis vitam, tantisque tenebris,
In tam tranquillo, et tam clara luce locavit.

- Confer enim divina aliorum antiqua reperta :
Namque Ceres fertur fruges, Liberque liquoris
15 Vitigeni laticem mortalibus instituisse ;
Quum tamen his posset sine rebus vita manere,
Ut fama est, aliquas etiam nunc vivere gentes :

core dédaigner. Mais on ne peut vivre heureux sans vertu : élevons donc au rang des dieux celui dont les sages préceptes , répandus parmi les peuples de la terre , pénètrent dans les âmes et consolent la vie.

Quelle est ton erreur, si tu crois que les travaux d'Hercule l'emportent sur ces bienfaits ! Qu'avons-nous à redouter du lion de Némée à la gueule béante, et de l'horrible sanglier d'Arcadie ? Qu'importe le taureau crétois, l'hydre infecte de Lerne environnée des replis de serpents venimeux, le triple corps de l'informe Géryon, les coursiers Diomède, dont les brûlants naseaux soufflent des torrents de flamme dans la Thrace, aux rives bistonniennes, et le haut Ismare ? qu'importe la griffe déchirante des singuliers oiseaux du Stymphe ? le dragon, gardien furieux des fruits brillants des Hespérides, et dont le corps immense enveloppe, de ses tortueux replis, la tige de l'arbre précieux, peut-il nous atteindre des rives de l'Atlantique, cette mer terrible que n'ont jamais affrontée ni Romains

- At bene non poterat sine puro pectore vivi :
 Quo magis hic merito deus esse videtur,
 20 Ex quo nunc etiam per magnas didita gentes
 Dulcia permulcent animos solatia vitæ.
 Herculis antistare autem si facta putabis,
 Longius a vera multo ratione ferere : .
 Quid Nemæus enim nobis nunc magnus hiatus
 25 Ille leonis obesset, et horrens Arcadius sus ?
 Denique quid Cretæ taurus, Lernæaque pestis
 Hydra venenatis posset vallata colubris ?
 Quidve tripectora tergemini vis Geryonai ?
 Et Diomedis equi spirantes naribus ignem,
 30 Thracen, Bistoniasque plagas, atque Ismara propter,
 Tantopere officerent nobis ? uncisque timendæ
 Unguibus Arcadiæ volucres Stymphe colentes !
 Aureaque Hesperidum servans fulgentia mala
 Asper, acerba tuens, immani corpore serpens,
 35 Arboris amplexus stirpem, quid denique obesset,
 Propter Atlantæum litus, pelagique severa,
 Quo neque noster adit quisquam, neque Barbarus audet !

Barbares ? et tant d'autres monstres semblables, quand n'auraient point été vaincus, vivants encore, pourraient-ils nous menacer ? Non, non. La terre est aujourd'hui rechargée de monstres féroces qui remplissent d'effroi les vastes montagnes et les forêts profondes, lieux funestes où nous pouvons toujours détourner nos pas.

Mais si les vices infectent nos cœurs, que de combats ils déclarent, que de vœux insensés nous entraînent vers le péril ! de quels soucis dévorants, de quelles sombres terreurs l'homme coupable devient la proie ! quels crimes découvent pas dans son âme le luxe oisif, l'orgueil, la coquetterie et l'impure volupté ! Ah ! le sage qui, armé de la seule raison, terrassa de si terribles ennemis, et les chassa des rangs des dieux ? que sera-ce, lorsqu'en termes divins il déchire le voile qui nous dérobaient les grands secrets de la Nature !

Et moi, c'est en suivant ses traces que je dois te prou-

*Cetera de genere hoc quæ sunt portenta perempta,
Si non victa forent, quid tandem viva nocerent ?*

40 *Nil, ut opinor ; ita ad satiatem terra ferarum
Nunc etiam scatit, et trepido terrore repleta est
Per nemora ac montes magnos silvasque profundas ;
Quæ loca vitandi plerumque est nostra potestas.*

*At nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis,
45 Atque pericula tunc ingratis insinuandum !
Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres
Sollicitum curæ ! quantique perinde timores !
Quidve superbia, spurcities, petulantia, quantas
Efficiunt clades ! quid luxus desidiesque !*

50 *Hæc igitur qui cuncta subegerit, ex animoque
Expulerit dictis, non armis, nonne decebit
Hunc hominem numero divum dignari esse !
Quum bene præsertim multa, ac divinitus ipsis
Immortalibu' de divi dare dicta suerit,*

55 *Atque omnem rerum naturam pandere dictis.*

*Quojus ego ingressus vestigia, nunc rationes
Persequor, ac doceo dictis, quo quæque creata*

ver encore combien il est nécessaire que les êtres subsistent pendant un temps limité, selon les lois de leur formation, et qu'ils ne franchissent jamais l'espace prescrit leur durée. Ainsi, après avoir révélé que l'ame naît, et avec nous et ne peut demeurer dans son intégrité pendant des temps infinis, et que ces fantômes, que le sommeil mensonger offre à notre ame ne sont que les vains simulacres des tombeaux ; maintenant, il faut le proclamer, monde, ce grand corps, a reçu la naissance et doit périr un jour. Je dirai comment les premiers éléments, par leur réunion, ont formé la terre, le ciel, l'océan, les astres, flambeau du jour et la lampe des nuits ; quels êtres aux premiers enfanta la terre ; quels sont ceux qui n'ont dû l'existence qu'à l'erreur ; comment les hommes, par des sons variés ont pu assigner des noms à chaque objet et se transmettre leurs pensées ; quelle fatalité répandit dans leur cœur cette crainte des dieux, qui, chez tous les peuples de l'univers, consacre des temples, des lacs, des bois, des autels et innombrables images de la divinité.

- Fœdere sint, in eo quam sit durare necessum ;
 Nec validas ævi valeant rescindere leges :
 60 Quo genere inprimis animi natura reperta est,
 Nativo primum consistere corpore creta ;
 Nec posse incolumis magnum durare per ævum ;
 Sed simulacra solere in somnis fallere mentem,
 Cernere quum videamur eum, quem vita reliquit :
 65 Quod superest, nunc me huc rationis detulit ordo,
 Ut mihi, mortali consistere corpore mundum,
 Nativumque simul, ratio reddunda sit, esse :
 Et quibus ille modis congressus material
 Fundarit terram, cœlum, mare, sidera, solem,
 70 Lunaique globum : tum quæ tellure animantes
 Exstiterint, et quæ nullo sint tempore natæ ;
 Quove modo genus humanum variante loquela
 Cœperit inter se vesci per nomina rerum ;
 Et quibus ille modis divum metus insinuarit
 75 Pectora, terrarum qui in orbi sancta tætur
 Fana, lacus, lucos, aras, simulacraque divum.

Je te dirai à quelles lois la Nature asservit la carrière
 soleil, la course de la lune inconstante : afin que tu ne
 penses pas que, par leur propre volonté, ces astres officieux
 balancent de toute éternité entre le ciel et la terre, pour
 pondérer ses fruits et nourrir ses hôtes, ou du moins que
 leurs révolutions célestes s'accomplissent par le pouvoir
 des dieux ; car, trop souvent, ceux mêmes qui sont per-
 dus de l'éternelle incurie où s'écoule la vie des Immor-
 tels, dans l'extase où les jette la cause des phénomènes,
 surtout des scènes qu'ils contemplent sur leur tête aux
 régions éthérées, retombent tout à coup sous l'antique joug
 religieux : ils forgent des tyrans cruels, leur attribuent une
 puissance infinie. Malheureux ! ils ignorent ce qui peut ou
 ne peut point exister, et que le pouvoir de chaque objet
 est restreint dans une limite invariable.

Mais c'est trop t'arrêter par des promesses ; viens, con-
 temple l'océan, et le ciel et la terre ; ces corps d'une triple
 nature, tous trois si dissemblables, tous trois d'un tissu si
 solide, un seul jour les détruira ; et soutenue pendant le

- Præterea, solis cursus, lunæque meatus
 Expediam, qua vi flectat Natura gubernans ;
 Ne forte hæc inter cælum terramque reamur
 80 Libera sponte sua cursus lustrare perennes,
 Morigera ad fruges augendas atque animantes ;
 Neve aliqua divum volvi ratione putemus :
 Nam, bene qui didicere deos accurum agere ævum,
 Si tamen interea mirantur, qua ratione
 85 Quæque geri possint, præsertim rebus in illis,
 Quæ supra caput ætheriis cernuntur in oris ;
 Rursus in antiquas referuntur relligiones,
 Et dominos acres adsciscunt, omnia posse
 Quos miseri credunt, ignari quid queat esse,
 90 Quid nequeat ; finita potestas denique quoique
 Quanam sit ratione, atque alte terminus hærens.
 Quod superest, ne te in promissis plura moremur.
 Principio, maria ac terras, cælumque tuere :
 Horum naturam triplicem, tria corpora, Memmi,
 95 Tres species tam dissimiles, tria talia texta,

long cours des siècles, tout à coup s'écroulera la vaste machine du monde.

Je ne m'abuse pas, je sais combien il est nouveau et hardi d'annoncer la ruine future de la terre et des cieux, et combien je dois éprouver de difficultés pour inculquer aux hommes une vérité qui n'a point encore frappé leurs oreilles, et qui ne peut être soumise à l'examen des sens : la vue et le tact, les deux seules voies qui conduisent l'évidence jusque dans le sanctuaire de l'esprit humain. N'importe, je parlerai, et l'expérience peut-être me prêterait sa terrible éloquence : peut-être verrons-nous soudain l'orbe du monde tressaillir et s'écrouler sous son poids (2) ! Que le destin nous épargne cette preuve funeste, et puisse la seule raison plutôt que le désastre même nous convaincre que le monde, vaincu par le temps, doit se dissoudre avec un fracas horrible !

Mais avant de révéler ces arrêts du destin, plus sûrs et plus sacrés que les oracles lancés du trépied d'Apollon par la Pythie couronnée de lauriers, je consacre pour toi de

Una dies dabit exitio, multosque per annos
Sustentata ruet moles et machina mundi.

Nec me animi fallit, quam res nova miraque menti
Accidat, exitium cœli terræque futurum;

100 Et quam difficile id mihi sit pervincere dictis :
Ut fit, ubi insolitam rem adportes auribus ante,
Nec tamen hanc possis oculorum subdere visu,
Nec jacere indu manus, via qua munita fidei
Proxima fert humanum in pectus templaque mentis.

105 Sed tamen effabor : dictis dabit ipsa fidem res
Forsitan, et graviter terrarum motibus orbis
Omnia conquassari in parvo tempore cernes ;
Quod procul a nobis flectat Fortuna gubernans ;
Et ratio potius, quam res persuadeat ipsa,
110 Succidere horrissono posse omnia victa fragore.

Qua prius aggrediar quam de re fundere fata
Sanctius, et multo certa ratione magis, quam
Pythia quæ tripode e Phœbi, lauroque profatur,

octes et consolants discours. Rejette l'erreur dont la religion aurait pu t'imposer le frein honteux, et ne crois pas que la terre, le soleil, les cieux, les mers, la lune, les astres soient d'une essence divine et qu'ils jouissent de l'immortalité (3); et que d'oser par de fiers arguments branler les voûtes du monde, éteindre la lumière féconde du soleil, vouer à la mortalité des objets immortels, est une impiété égale au forfait et digne du châtement des géants dont la fureur escalada les cieux.

Mais qu'ils sont loin, ces corps, de participer à l'essence divine, qu'ils sont loin d'être dignes du rang des dieux! ah! plutôt tout en eux décèle la matière insensible et privée de la vie; car ne crois pas que tous les corps indistinctement possèdent le sentiment et l'intelligence. La nature assigne à chaque être l'asile où il doit naître et se développer: ainsi qu'on ne voit pas les arbres croître aux champs aériens, les nuages errer au fond des gouffres amers (4), les poissons vivre dans les plaines, le sang gonfler les veines des végétaux, ou circuler dans les pierres;

Multa tibi expediam doctis solatia dictis :

- 115 *Relligione refrenatus ne forte rearis*
Terras et solem, cœlum, mare, sidera, lunam,
Corpore divino debere æterna manere;
Propterea que putes ritu per esse Gigantum,
Pendere eos pœnas immani pro scelere omnes,
 120 *Qui ratione sua disturbent mœnia mundi,*
Præclarumque velint cœli restringere solem,
Immortalia mortali sermone notantes.

Quæ procul usque adeo divino ab numine distant,
Inque deum numero sic sunt indigna videri,

- 125 *Notitiam potius præbere ut posse putentur,*
Quid sit vitali motu sensuque remotum :
Quippe etenim non est, cum quovis corpore ut esse
Posse animi natura putetur consiliumque :
Sicut in æthere non arbor, nec in æquore salso
 130 *Nubes esse queunt, neque pisces vivere in arvis,*
Nec cruor in lignis, nec saxis succus inesse;
Certum ac dispositum est ubi quidquid crescat et insit :

ainsi l'ame ne peut naître isolée du corps, et rester privée des sens qui la recèlent ; s'il se pouvait, plus aisément encore, elle se formerait à son choix dans la tête, les épaules, l'extrémité des pieds même, ou dans les parties les plus secrètes du corps ; puisque, quel que puisse être son siège, elle ne franchirait point ses limites, elle habiterait le même individu, le même vaisseau. Or, tu ne peux douter que dans nos corps, l'ame et l'esprit possèdent un lieu déterminé pour naître et s'accroître séparément. Combien n'avons-nous pas le droit d'affirmer qu'elle ne peut, sans un corps, sans une forme animale, s'emparer de la vie, et habiter les glèbes humides de la terre, les feux du soleil, les flots de l'océan, les plaines orageuses de l'air ? Ainsi loin d'être douées d'un sens divin, ces masses n'ont jamais reçu le plus léger sentiment de la vie.

Tu ne peux pas supposer non plus que les dieux habitent quelques régions du monde. La substance des dieux est déliée, légère, et se dérobe à nos sens. L'esprit l'effleure à peine : s'ils échappent au contact de nos sens, ils ne peu-

- Sic animi natura nequit sine corpore oriri
Sola, neque a nervis e sanguine longiter esse :
- 135 Hoc si posset enim, multo prius ipsa animi vis
In capite, aut humeris, aut imis calcibus esse
Posset, et innasci quavis in parte soleret ;
Tandem in eodem homine, atque in eodem vase maneret.
Quod quoniam nostro quoque constat corpore certum,
- 140 Dispositumque videtur, ubi esse et crescere possit
Seorsum anima atque animus ; tanto magis inficiandum,
Totum posse extra corpus, formamque animalem,
Putribus in glebis terrarum, aut solis in igni,
Aut in aqua durare, aut altis ætheris oris.
- 145 Haud igitur constant divino prædita sensu,
Quandoquidem nequeunt vitaliter esse animata.
Illud item non est ut possis credere, sedes
Esse deum sanctas in mundi partibus ullis :
Tenuis enim natura deum, longeque remota
- 150 Sensibus a nostris, animi vix mente videtur ;

ent eux-mêmes saisir aucun des objets soumis à notre tact ; car il ne peut rien toucher, celui qui, par sa nature, est impalpable. Combien donc est différent de notre monde asile où siègent les dieux ! sans doute, ils habitent un séjour subtil comme leur corps sacré, mystère que je développerai longuement dans mes discours (5).

Prétendre que les dieux ont établi pour les hommes un ordre pompeux du monde, que nous devons sans cesse célébrer et croire éternelle l'œuvre de leurs mains immortelles ; et qu'on ne peut sans crime ébranler par des arguments impies la base de l'édifice dont les dieux ont doté la race humaine pour l'éternité : ces absurdes fictions, à Memmius, sont les fruits du délire. Eh ! quoi, ces immortels fortunés attendaient-ils de notre reconnaissance un salaire qu'ils s'empressaient d'obtenir en nous consacrant leurs immenses travaux ? Tranquilles de toute éternité, quel intérêt, quel charme nouveau, après des siècles innombrables, leur eût fait souhaiter le changement de leur première vie ? L'inconstance ne convient qu'aux infortunés :

Quæ quoniam manuum tactum suffugit et ictum,
Tactile nil nobis quod sit, contingere debet :
Tangere enim non quit, quod tangi non licet ipsum.
Quare etiam sedes quoque nostris sedibus esse
155 Dissimiles debent, tenues de corpore eorum :
Quæ tibi posterius largo sermone probabo.

Dicere porro, hominum causa voluisse parare
Præclarum mundi naturam, proptereaque
Id laudabile opus divum laudare decere,
160 Æternumque putare atque immortale futurum ;
Nec fas esse, deum quod sit ratione vetusta
Gentibus humanis fundatum perpetuo ævo,
Sollicitare suis ullum de sedibus unquam,
Nec verbis vexare, et ab imo evertere summam :

165 Cetera de genere hoc adfingere et addere, Memmi,
Desipere est ; quid enim immortalibus atque beatiss
Gratia nostra queat largiri emolumentum,
Ut nostra quidquam causa gerere aggrediantur ?
Quidve novi potuit tanto post ante quietos

mais qui aurait apporté le desir de la nouveauté à d'autres qui, toujours affranchis de maux, coulent leurs jours sans fin dans une ineffable sérénité ? Pense-t-on qu'ils devaient traîner leur vie dans les ténèbres et la tristesse jusqu'au moment où la nature naissante ait resplendi de son premier éclat ? et serait-ce un malheur pour nous d'être restés étrangers à l'existence ? Sans doute, celui qui est entré dans les champs de la vie souhaite d'y prolonger son séjour, tant que l'y retient la douce volupté ; mais celui qui jamais n'a goûté l'amour de la vie, que lui importait-il un monde qu'il ignore !

Mais quel modèle aurait inspiré aux dieux la création du monde, et même de la race humaine (6) ? car, sans aucun moyen, auraient-ils pressenti la marche qu'ils voulaient suivre, auraient-ils anticipé dans leur esprit l'ordre de l'œuvre future ? Qui donc leur eût révélé la puissance des éléments et les résultats de leurs combinaisons ? Non, mais le spectacle seul de la Nature aurait instruit les dieux.

- 170 *Inlicere, ut cuperent vitam mutare priorem !
Nam gaudere novis rebus debere videtur,
Cui veteres obsunt ; sed cui nil accidit ægri
Tempore in anteacto, quum pulchre degeret ævum,
Quid potuit novitatis amorem accendere tali !*
- 175 *An, credo, in tenebris vita ac mœrore jacebat,
Donec diluxit rerum genitalis origo !
Quidve mali fuerat nobis non esse creatis !
Natus enim debet, quicumque est, velle manere
In vita, donec retinebit blanda voluptas :*
- 180 *Qui nunquam vero vitæ gustavit amorem,
Nec fuit in numero, quid obest non esse creatum !
Exemplum porro gignundis rebus, et ipsa
Notities hominum, divis unde insita primum,
Quid vellent facere ut scirent, animoque viderent !*
- 185 *Quove modo est unquam vis cognita principiorum,
Quidnam inter sese permutato ordine possent,
Si non ipsa dedit specimen Natura creandi !
Namque ita multa, modis multis, primordia rerum,*

lais, sans leur secours, depuis des siècles innombrables, les éléments féconds, mus par des chocs divers, entraînés par leur propre poids, dans leur essor rapide, se sont réunis sous mille formes variées, et ont essayé toutes les combinaisons propres à faire éclore la vie. Ils ont enfin rencontré, à force de mouvements divers, l'ordre qui enfante le monde, et qui le renouvelle sans cesse.

Quand j'ignorerais encore la puissance des éléments créateurs, instruit par l'imperfection des cieux et de la terre, j'oserais affirmer (7) que jamais les dieux n'ont préparé pour nous cette nature empreinte d'une faute immense.

Contemple d'abord ce globe qu'environne la voûte céleste; sa plus vaste partie est remplie par des montagnes, des forêts abandonnées aux monstres féroces, par d'âpres rochers, des marais fangeux, et l'océan, dont les vastes bras l'emprisonnent en grondant. Les deux parts de la terre nous sont interdites par des climats brûlants et des régions éternellement glacées; et si le reste était

Ex infinito jam tempore, percita plagis,

190 Ponderibusque suis consuerunt concita ferri,
Omnimodisque coire, atque omnia pertentare,
Quæcunque inter se possint congressa creare,
Ut non sit mirum, si in tales disposituras
Deciderunt quoque, et in tales venere meatus,

195 Qualibus hæc rerum genitur nunc summa novando.

Quod si jam rerum ignorem primordia quæ sint,
Hoc tamen ex ipsis cœli rationibus ausim
Confirmare, aliisque ex rebus reddere multis,
Nequaquam nobis divinitus esse paratam

200 Naturam rerum; tanta stat prædita culpa.

Principio, quantum cœli tegit impetus ingens,
Inde avidam partem montes silvæque ferarum
Possedere, tenent rupes, vastæque paludes,
Et mare, quod late terrarum distinct oras :

205 Inde duas porro prope partes fervidus ardor,
Assiduusque geli casus mortalibus aufert.

Quod superest arvi, tamen id Natura sua vi

comité aux seules forces de la Nature , il se hérissierait de ronces , si l'homme , excité par un besoin industrieux , n'aurait sans cesse avec la terre, si l'amour de la vie ne nous courbait gémissants sous le poids des travaux , si le soc en soulevant les glèbes, ne les rendait fécondes, et, domptant un sol ingrat, ne contraignait les germes prisonnier à surgir de la terre, et à s'élancer balancés dans les airs. Et cependant , lorsque tant de travaux ont couronné la terre de verdure et de fleurs, les frimas tardifs, les chaleurs dévorantes, les orages impétueux, les vents déchaînés les enlèvent à notre espérance. Que dis-je ! pourquoi la Nature donne-t-elle la vie et féconde-t-elle, au sein de flots, sur la terre, d'innombrables bêtes féroces, implacables destructeurs de la race humaine ? pourquoi nous transmet-elle, chaque saison, une foule de maux homicides ? et pourquoi livre-t-elle à une mort prématurée tant d'êtres qu'elle venait à peine d'admettre à la vie ?

Tel qu'un nocher jeté par la colère des flots, l'enfant aborde la vie dénué de secours, nu, gisant sur la terre (8) dès que la Nature, l'arrachant avec effort des flancs mater-

- Sentibus obducat, ni vis humana resistat,
 Vitai causa valido consueta bidenti
 210 Ingemere, et terram pressis proscindere aratris.
 Si non fœcundas vertentes vomere glebas,
 Terraique solum subigentes cimus ad ortus,
 Sponte sua nequeant liquidas existere in auras.
 Et tamen interdum magno quæsitâ labore,
 215 Quum jam per terras frondent, atque omnia florent ;
 Aut nimis torret fervoribus ætherius sol,
 Aut subiti perimunt imbres, gelidæque pruinæ,
 Flabraque ventorum violento turbine vexant.
 Præterea, genus horriferum Natura ferarum,
 220 Humanæ genti infestum, terraque marique,
 Cur alit atque auget! cur anni tempora morbos
 Adportant! quare mors immatura vagatur!

Tum porro puer, ut sævis projectus ab undis
 Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni

le livre à la lumière du jour, de ses vagissements
 istres il remplit son premier asile. Il a raison, l'infortuné
 qui il reste à traverser tant de douleurs ! Au contraire.
 troupeaux, les bêtes féroces naissent et croissent facile-
 ment : on ne façonne pas pour eux le bruyant hochet ;
 la nourrice attentive, pour flatter leur oreille délicate,
 ne brise point, en les adoucissant, les sons du langage ; ils
 n'ont point de vêtements variés comme les sai-
 sons : les armes sont inutiles à la défense de leurs biens ;
 ils n'élèvent point de forteresses pour leur sûreté, ou de
 bois pour leur abri. La terre fournit largement à leurs be-
 soins, et la Nature les entoure de ses dons.

Mais rentrons dans la voie que nous avons quittée.
 La terre, l'eau (9), le léger fluide aérien, les brûlantes
 vapeurs du feu se forment, naissent et se détruisent, le
 monde, qui doit son existence à l'assemblage des éléments,
 comme eux doit naître et périr : car le tout doit partager
 le sort des parties qui le composent. Ainsi, lorsque j'aper-
 çois les vastes membres du monde s'épuiser, se détruire et

- 25 Vitali auxilio, quum primum in luminis oras
 Nixibus ex alvo matris Natura profudit;
 Vagituque locum lugubri complet, ut æquum est,
 Cui tantum in vita restet transire malorum.
 At variæ crescunt pecudes, armenta feræque;
- 26 Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam adhibenda est
 Almæ nutricis blanda atque infracta loquela;
 Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli.
 Denique non armis opus est, non mœnibus altis
 Quæis sua tutentur, quando omnibus omnia large
- 27 Tellus ipsa parit, Naturaque dædala rerum.
 Principio, quoniam terrai corpus, et humor,
 Aurarumque leves animæ, calidique vapores,
 E quibus hæc rerum consistere summa videtur,
 Omnia nativo ac mortali corpore constant;
- 28 Debet tota eadem mundi Natura putari.
 Quippe etenim quorum partes, et membra videmus
 Corpore nativo et mortalibus esse figuris,
 Hæc eadem ferme mortalia cernimus esse,

se renouveler alternativement, puis-je douter de l'origine du ciel et de la terre, et de leur destruction future ?

O Memmius, ne m'accuse pas de me livrer à l'illusion quand j'affirme que la terre et le feu sont périssables, que l'air et l'eau sont destinés à se décomposer, pour réunir et s'accroître sous des aspects nouveaux. Ne vois-tu pas que la surface de la terre, foulée aux pieds de ses hôtes et brûlée par les rayons continus d'un soleil ardent, se transforme en tourbillons poudreux, s'évapore en nuages légers, balancés par les vents ? La pluie orageuse résout l'onde les glèbes fangeuses qu'elle entraîne, et les fleuves rapides dévorent leurs rives en roulant. Enfin, tout ce qui, de sa propre substance, alimente un autre corps se dépauvrit de ses dons ; et puisque la terre est à la fois mère et le tombeau des êtres, elle doit tour à tour s'affaiblir et ranimer sa vigueur.

Ainsi les flots des mers, les fleuves, les fontaines se sans cesse alimentés, et font jaillir sans cesse de nouvel

Et nativa simul : quapropter maxima mundi
 245 Quum videam membra ac partes consumpta regni,
 Scire licet, cœli quoque idem terræque fuisse
 Principiale aliquod tempus, clademque futuram.

Illud in his rebus ne me arripuisse rearis,
 Memmi, quod terram atque ignem mortalia sumpsi
 250 Esse ; neque humorem dubitavi aurasque perire ;
 Atque eadem gigni, rursusque augescere dixi.

Principio, pars terrarum nonnulla perusta
 Solibus assiduus, multa pulsata pedum vi,
 Pulveris exhalat nebulam nubesque volantes,

255 Quas validi toto dispergunt aere venti :
 Pars etiam glebarum ad diluvium revocatur
 Imbribus, et ripas radentia flumina rodunt :
 Præterea, pro parte sua quodcunque aliud auget,
 Roditur ; et quoniam dubio procul esse videtur

260 Omniparens, eadem rerum commune sepulcrum ;
 Ergo terra tibi limatur, et aucta recrescit.

Quod superest, humore novo mare, flumina, fontes
 Semper abundare, et latices manare perennes,

les. Mes paroles prouvent moins cette vérité, que cette immensité d'eau qui se précipite incessamment dans leurs vides ; mais les pertes continuelles, éprouvées par les vents, les empêchent de surabonder. Les vents fouettent la surface des mers, et les dissipent en vapeur aérienne ; le soleil en diminue la surface, en l'aspirant par ses brûlants rayons. Cette onde se répand aussi, s'infiltré dans les convolutions sinueuses des terres, se dégage de son amertume, se replie, remonte et s'amasse à la source des fleuves ; lorsqu'elle dans sa course, elle reparait à la surface du globe, elle roule vers la pente qui l'attire, et laisse, en circulant, la trace de ses pas liquides.

Maintenant, je révélerai l'essence de l'air, que des changements innombrables agitent à chaque instant. De tous les corps, des émanations continues coulent à grands flots dans ce vaste et invisible océan ; mais il restitue lui-même à chaque objet les pertes qu'il leur fait éprouver ; et s'il ne leur prêtait aussi une force réparatrice, tous les corps terrestres se décomposeraient en flots aériens. L'air ne cesse un point d'être assidument nourri par les corps, et de se

Nil opus est verbis ; magnus decursus aquarum

- 265 *Undique declarat : sed primum quidquid aquarum
Tollitur, in summaque fit, ut nihil humor abundet ;
Partim quod validi verrentes æquora venti
Deminuunt, radiisque retexens ætherius sol ;
Partim quod subter per terras diditur omnes :*
- 270 *Percolatur enim virus, retroque remanat
Materies humoris, et ad caput amantibus omnis
Convenit ; inde super terras fluit agmine dulci,
Qua via secta semel liquido pede detulit undas.*

Aera nunc igitur dicam, qui corpore toto

- 275 *Innumerabiliter privas mutatur in horas :
Semper enim quodcumque fluit de rebus, id omne
Aeris in magnum fertur mare, qui nisi contra
Corpora retribuat rebus, recreetque fluentes,
Omnia jam resoluta forent, et in aera versa.*
- 280 *Haud igitur cessat gigni de rebus, et in res*

répandre dans leur sein, puisqu'ils font avec lui un échange continuel d'émanations.

Ainsi, cette large source de flots lumineux, le soleil, haut des airs, inonde incessamment le ciel de sa splendeur renaissante, et, sans interruption, verse à la lumière une lumière nouvelle : car, quel que soit son éclat, le rayon qui arrive à son terme s'évanouit soudain. Tu n'en peux douter, si tu observes un nuage qui s'interpose entre le soleil et la terre : il semble briser ses rayons lumineux, leur partie inférieure est perdue tout à coup, et, partout où passe le nuage, la terre se couvre d'une ombre épaisse. Tu le vois donc, les corps ont toujours besoin d'une clarté renaissante, chaque rayon périt aussitôt qu'il est parvenu vers son but, et, sans l'écoulement intarissable de cette source du jour, tout resterait enseveli sous un an d'ombre.

Et ces flambeaux nocturnes que l'art inventa, ces lampes suspendues, ces torches résineuses d'où s'échappent des tourbillons de vapeurs enflammées, comme l'astre

Revidere assidue, quoniam fluere omnia constat.

Largus item liquidi fons luminis, ætherius sol

Inrigat assidue cœlum candore recenti,

Suppeditatque novo confestim lumine lumen :

- 285 *Nam primum quidquid fulgoris disperit cœli,*
Quocunque accidit : id licet hinc cognoscere possis,
Quod simul ac primum nubes succedere soli
Cœpere, et radios inter quasi rumpere lucis,
Extemplo inferior pars horum disperit omnis,
- 290 *Terraque inumbratur, qua nimbi cunque feruntur :*
Ut noscas splendore novo res semper egere,
Et primum jactum fulgoris quemque perire;
Nec ratione alia res posse in sole videri,
Perpetuo ni suppeditet lucis caput ipsum.
- 295 *Quin etiam nocturna tibi, terrestria quæ sunt*
Lumina, pendentes lychni, claræque coruscis
Fulguribus, pingues multa caligine tædæ,
Consimili properant ratione, ardore ministro,

monde, expulsent incessamment leur clarté mobile et toujours renouvelée : de leurs flots successifs l'épanchement est si rapide (40), que le trait lumineux qui s'évapore est déjà remplacé par celui qui succède, jusqu'à ce que la flamme ait entièrement dévoré la matière qui l'alimente. Ainsi le soleil, l'astre des nuits, les étoiles, altérés à chaque instant, sont loin d'être indestructibles : ils s'épuisent par leurs tributs rapides, toujours perdus et toujours renouvelés.

D'ailleurs, le marbre même ne peut s'opposer au triomphe du temps. Les tours altières s'écroulent, la pierre se pulvérise, les temples et les images de la divinité s'affaissent et tombent : la sainteté des dieux ne peut leur faire transgresser les limites imposées par leur destin ; elle ne peut s'affranchir elle-même des lois immuables de la nature. Eh ! ne voyons-nous pas les pompeux monuments, élevés par la main des hommes, minés par la destruction, se s'écrouler tout à coup, accablés par la vieillesse, et les rochers arrachés rouler de la cime des monts ! ils ne peuvent résister aux violents assauts du temps qui borne leur

Suppeditare novum lumen ; tremere ignibus instant ;

300 *Instant, nec loca lux inter quasi rupta relinquit :*

Usque adeo properanter ab omnibus ignibus ejus

Exitium celeri toleratur origine flammæ :

Sic igitur solem, lunam stellasque putandum

Ex alio atque alio lucem jactare subortu,

305 *Et primum quidquid flammai perdere semper ;*

Inviolabilia hæc ne credas forte vigere.

Denique non lapides quoque vinci cernis ab ævo ?

Non altas turres ruere, et putrescere saxa !

Non delubra deum simulacraque fessa fatisci !

310 *Nec sanctum numen sati protollere fines*

Posse, neque adversus Naturæ sædera niti !

Denique non monumenta virum dilapsa videmus

Cedere proporro, subitoque senescere casu !

Non ruere avolsos silices a montibus altis,

315 *Nec validas ævi vires perferre patique*

DE LA NATURE DES CHOSES.

se détacheraient-ils de leur base, s'écrouleraient-ils soudainement, si les efforts impérieux des siècles infinis n'ont jusqu'ici attaqué vainement leur immobilité ?

Enfin, lève les regards vers cette immense voûte qui, de tous côtés, enveloppe le monde : ce ciel qui (selon quelque sage) enfante tous les êtres, et reçoit leurs débris dans son sein, ce ciel nous atteste que ce grand corps dut naître et doit mourir, puisque nul objet ne peut en alimenter d'autres, sans s'altérer ; ni les réunir en soi-même, sans réparer ses forces.

Mais si le ciel et la terre sont exempts d'origine (et s'ils ont devancé les temps, comment nul poète n'a-t-il chanté les événements qui ont précédé la guerre de Thèbes et la ruine d'Ilion ? pourquoi les actions importantes des hommes sont-elles ensevelies dans l'oubli ? pourquoi les exploits sont-ils dépouillés de l'éclat d'une éternelle renommée ? La vérité nous l'apprend : le monde est dans sa nouveauté ; il sort des mains de la Nature ; son origine n'est pas éloignée. Aujourd'hui même, plusieurs arts ne co-

Finiti? neque enim caderent avolsa repente,
Ex infinito quæ tempore pertolerassent
Omnia tormenta ætatis privata fragore.

- Denique jam tuere hoc circum, supraque quod omnem
320 Continet amplexu terram, quod procreat ex se
Omnia (quod quidam memorant), recipitque perempta :
Totum nativum mortali corpore constat.
Nam quodcumque alias ex se res auget alitque,
Deminui debet, recreari quum recipit res.
- 325 Præterea, si nulla fuit genitælis origo
Terræ et cœli, semperque æterna fuere,
Cur supera bellum Thebanum et funera Trojæ,
Non alias alii quoque res cecinere poetæ?
Quo tot facta virum toties cecidere, nec usquam
330 Æternis famæ monumentis insita florent!
Verum, ut opinor, habet novitatem summa, recensque
Natura est mundi, neque pridem exordia cepit.
Quare etiam quædam nunc artes expoliuntur,

naissent qu'à se développer, et se polissent à peine ; la navigation commence à se livrer à son naissant essor (42) ; les doux accords viennent à peine d'enfanter l'harmonie ; la philosophie que je chante, et la science qui scrute la marche de l'univers, touchent à leur enfance, et moi le premier je révèle ces grands secrets dans le langage de la patrie.

Le monde, diras-tu peut-être, jouissait jadis de ces fruits de l'art et de l'intelligence, mais les races soumises aux évolutions de la terre se sont anéanties ; elles ont péri dans des feux dévorants ; des cités se sont englouties, quand le monde ébranlé ouvrit des gouffres profonds ; des torrents pluvieux, précipités du ciel, ont submergé la terre fertile. Mais ces terribles assauts t'offrent la preuve irrécusable de sa destruction future ; car, assaillis par tant de flaux, livrés à la continuation de ces assauts dangereux, le ciel et la terre ébranlés se seraient convertis en vastes plaines. Tu n'en peux douter, car nous-mêmes nous ne prévoyons notre destruction prochaine, qu'en nous reconnais-

Nunc etiam augecunt; nunc addita navigiis sunt

335 Multa; modo organici melicos peperere sonores;

Denique natura hæc rerum ratioque reperta est

Nuper, et hanc primus cum primis ipse repertus

Nunc ego sum, in patrias qui possim vertere voces.

Quod si forte fuisse antehac eadem omnia credis;

340 Sed periisse hominum torrenti sæcla vapore,

Aut cecidisse urbes magno vexamine mundi,

Aut ex imbribus assiduis exisse rapaces

Per terras amnes, atque oppida cooperuisse;

Tanto quippe magis victus fateare necesse est,

345 Exitium quoque terrarum cœlique futurum;

Nam quum res tantis morbis tantisque periculis

Tentarentur, ibi si tristior incubuisset

Causa, darent late cladem magnasque ruinas:

Nec ratione alia mortales esse videmur

350 Inter nos, nisi quod morbis ægrescimus isdem,

sant asservis au même sort qui, de douleurs en douleur exile les hommes de la vie.

Enfin, nul corps n'est affranchi de la destruction si, par sa solidité, il ne résiste au choc, à la pénétration, aux efforts de la dissolution; tels sont les principes de la matière, dont naguère je t'ai révélé la nature. Ou il ne peut survivre à la révolution des âges, s'il n'est tel que le vide de cet océan impalpable qui demeure inaccessible à tous les efforts agresseurs, ou enfin, s'il ne peut être environné d'un espace nécessaire à la réception de ses débris, comme un grand tout, hors duquel ne se trouve ni lieu pour ouvrir une libre carrière à la dissolution de ses parties, ni corps pour les heurter ou les diviser. Le monde n'est donc point immortel, puisqu'il n'est ni matière, ni vide absolu, et qu'en d'ailleurs, dans l'étendue infinie de la Nature, il n'existe que trop de corps dont le choc soudain pourrait l'assaillir et l'entraîner à sa ruine. Les gouffres du vide s'ouvrent

Atque illi, quos a vita Natura removit.

- Præterea, quæcunque manent æterna, necesse est,
Aut quia sunt solido cum corpore, respuere ictus,
Nec penetrare pati sibi quidquam, quod queat arctas
355 Dissociare intus partes; ut materialia
Corpora sunt, quorum naturam ostendimus ante;
Aut ideo durare ætatem posse per omnem,
Plagarum quia sunt expertia, sicut inane est,
Quod manet intactum, neque ab ictu fungitur hilum;
360 Aut etiam, quia nulla loci sit copia circum,
Quo quasi res possint discedere dissolvique,
Sicut summarum summa est æterna, neque extra
Quis locus est, quo dissiliant; neque corpora sunt, quæ
Possint incidere, et valida dissolvere plaga:
365 At neque, uti docui, solido cum corpore mundi
Natura est, quoniam admistum est in rebus inane;
Nec tamen est ut inane; neque autem corpora desunt,
Ex infinito quæ possint forte coorta
Proruerè hanc rerum violento turbine summam,
370 Aut aliam quamvis cladem importare pericli;
Nec porro natura loci, spatiumque profundi*

ous côtés , pour engloutir ses membres disséminés ; quelle qu'en soit la cause , enfin il s'anéantira. Ainsi, loin de se fermer pour le soleil, les cieus, la terre, l'océan, les portes de la mort s'ouvrent sans cesse larges et béantes. Tu n'en peux douter, ces corps ont commencé, ils sont donc destructibles, et n'auraient pu, depuis la source des temps, résister aux redoutables efforts d'une durée infinie.

Enfin, l'agression mutuelle des vastes membres du monde. La guerre intestine qui les dévore nous avertit que cette lutte terrible peut se terminer tout à coup. Ainsi, quand le soleil et les astres se seront abreuvés des eaux du monde entier, ils pourront enfin remporter la victoire que leurs efforts ont jusqu'ici tentée vainement. Les fleuves cependant portent des flots si abondants aux vastes mers, que de leur gouffre profond elles menacent le globe d'un immense déluge ; mais les vents qui fouettent la surface des ondes, le soleil qui les pompe dans les airs, les atténuent et échangent leur audace infructueuse. Ainsi, ces éléments

Deficit, exspergi quo possint mœnia mundi,
Aut alia quavis possint vi pulsa perire :
Haud igitur lethi præclusa est janua cœlo ,
375 Nec soli, terræque, nec altis æquoris undis,
Sed patet immani, et vasto respectat hiatu :
Quare etiam nativa necessum est confiteare
Hæc eadem; neque enim mortali corpore quæ sunt,
Ex infinito jam tempore adhuc potuissent

380 Immensi validas ævi contemnere vires.

Denique tantopere inter se quum maxima mundi
Pugnent membra, pio nequaquam concita bello ;
Nonne vides aliquam longi certaminis ollis
Posse dari finem! vel quum sol et vapor omnis,
385 Omnibus epotis humoribus, exsuperarint,
Quod facere intendunt, neque adhuc conata patrantur ;
Tantum suppeditant amnes, ultroque minantur
Omnia diluviare ex alto gurgite ponti :
Nequicquam; quoniam verrentes æquora venti
390 Deminuunt, radiisque retexens ætherius sol ;
Et siccare prius confidunt omnia posse ,

jaloux se livrent une guerre que balancent éternellement leurs forces rivales. Cependant, si nous en croyons la fable ingénieuse, une fois l'onde et le feu ont alternativement triomphé de ce globe. Le feu le dévora lorsque, dans sa route infrequentée, Phaéton fut entraîné par les cours du Soleil, dans toutes les régions de la terre et des cieux. Mais, rempli d'un noir courroux, le maître tout-puissant d'un coup de foudre, renversa de son char sur le globe l'illustre téméraire. Après sa chute, le père divin de Pluton revint, suspendit de sa main la lampe éternelle du monde, rassembla ses coursiers encore frémissants, rouvrit le chemin accoutumé, les guida, et répandit la joie sur l'univers. Ces fables, que l'antique Grèce a créées (43), sont dédaignées par l'austère raison, mais elles peuvent offrir l'image de la vérité. En effet, le feu put être victorieux quand, de toutes les parties de l'univers, les semences brûlantes se sont amoncelées sur notre globe, si aucune puissance rivale ne s'est opposée à ses efforts, la terre dut être livrée à sa rage dévorante. On dit :

- Quam liquor incepti possit contingere finem :
 Tantum spirantes æquo certamine bellum
 Magnis de rebus inter se cernere certant ;
 395 Quum semel in terra fuerit superantior ignis ,
 Et semel, ut fama est, humor regnarit in arvis ;
 Ignis enim superavit, et ambens multa perussit ,
 Avia quum Phaethonta rapax vis Solis equorum
 Æthere raptavit toto, terrasque per omnes.
 400 At pater omnipotens, ira tum percitus acri,
 Magnanimum Phaethonta, repentis fulminis ictu ,
 Deturbavit equis in terram ; Solque cadenti
 Obvius æternam suscepit lampada mundi ,
 Disjectosque redegit equos junxitque trementes ;
 405 Inde, suum per iter, recreavit cuncta gubernans.
 Scilicet ut veteres Graium cecinere poetæ ;
 Quod procul a vera est animi ratione repulsum :
 Ignis enim superare potest, ubi materialia
 Ex infinito sunt corpora plura coorta ;
 410 Inde cadunt vires aliqua ratione revictæ ,

de des torrents, précipités de la plaine des airs, jadis ont glouti de nombreuses cités ; mais quand une force contraire eut dompté ces flots épanchés de toutes les régions de l'espace, les torrents pluvieux tarirent, la terre reparut, les fleuves impétueux reçurent un frein.

Maintenant comment les flots des éléments créateurs ont-ils fondé le ciel, la terre, creusé le profond océan (14), dirigé le cours du soleil et des astres ? tu vas l'apprendre, Memmius. Je le répète, cet ensemble n'est point l'œuvre de leur intelligence ; les éléments du monde n'ont point ordonné l'ordre qui les assujettit ; ils n'ont point d'avance concerté l'essor et le mouvement qu'ils devaient s'attribuer actuellement : mais ces éléments infinis en nombre, agités dans toutes les directions, asservis depuis l'éternité à des loix étrangères, entraînés par leur propre poids, attirés, repoussés en tout sens, ont tenté toutes les combinaisons, pris, rejetés, repris, pendant d'innombrables siècles, des formes variées, et à force d'assemblages et de mouvements, en se

Aut pereunt res exustæ torrentibus auris :

Humor item quondam cœpit superare coortus,

Ut fama est hominum, multas quando obruit urbes ;

Inde ubi vis aliqua ratione aversa recessit,

115 *Ex infinito fuerat quæcunque coorta,*

Constiterunt imbres et flumina vim minuerunt.

Sed quibus ille modis conjectus material

Fundarit cælum ac terram, pontique profunda,

Solisque et lunæ cursus, ex ordine ponam :

120 *Nam certe neque consilio primordia rerum*

Ordine se quæque atque sagaci mente locarunt ;

Nec quos quæque darent motus, pepigere profecto ;

Sed quia multa, modis multis, primordia rerum

Ex infinito jam tempore percita plagis,

425 *Ponderibusque suis consuerunt concita ferri,*

Omnimodisque coire, atque omnia pertentare

Quæcunque inter se possent congressa creare ;

Propterea fit, uti magnum volgata per ævum,

Omnigenos coetus et motus experiundo,

coordonnant, ont enfanté ces grandes masses, devenues, quelque sorte, la primitive ébauche de la terre, des cieux, des mers et des espèces animées.

On ne voyait pas encore le char du Soleil, dans sa carrière pompeuse, épancher des flots de lumière ; le ciel, l'océan, la terre, les champs aériens, les célestes flots, les eaux n'étaient point tels qu'ils brillent à nos regards ; cette masse récente n'était qu'une vaste tempête ; et des parties diverses s'échappèrent de son sein agité, les éléments amis s'allièrent, le monde put éclore, ses vastes membres se formèrent, composés de mille principes divers : leur rivalité jetait le trouble et la confusion et les intervalles qui les séparaient ; leur poids, leur direction, leur essor, leur combinaison, leur diversité, les formes opposées interdisaient l'union intime et les mouvements amis : enfin le ciel se sépara de la terre, le ciel s'éleva, la mer engloutit les eaux dans ses vastes gouffres et les feux purs de l'éther resplendirent à la voûte azurée.

430 Tandem ea conveniant, quæ ut convenere repente
Magnarum rerum fiant exordia sæpe,
Terrarum, maris et cœli, generisque animantium.

Hic neque tum Solis rota cerni, lumine largo
Altivolans poterat, neque magni sidera mundi,
435 Nec mare, nec cœlum, nec denique terra, neque aer,
Nec similis nostris rebus res ulla videri ;

Sed nova tempestas quædam, molesque coorta :
Diffugere inde loci partes cœpere, paresque
Cum paribus jungi res, et discludere mundum,
440 Membraque dividere et magnas disponere partes
Omnigenis e principiis, discordia quorum
Intervalla, vias, connexus, pondera, plagas,
Concursus, motus turbabat, prælia miscens,
Propter dissimiles formas variasque figuras ;

445 Quod non omnia sic poterant conjuncta manere,
Nec motus inter sese dare convenientes :
Hoc est a terris altum discernere cœlum,
Et seorsum mare uti secreto humore pateret,
Seorsus item puri secretique ætheris ignes.

Les éléments de la terre plus pesants, plus épais, se rentrèrent d'abord, s'unirent, s'enfoncèrent en se concentrant aux régions les plus profondes. Plus cet assemblage comprimé par sa pesanteur, plus il fit jaillir à grands sauts les éléments propres à former les astres, les mers, le ciel, la lune et la voûte immense du monde. En effet, les éléments de ces corps sont plus lisses, arrondis, déliés et plus légers que ceux dont la terre est formée. L'essence éthérée dégagea la première des pores de la terre, monta vers le ciel, et entraîna un grand nombre de feux légers. Ainsi, quand nous voyons les premiers rayons de la lumière dorée du soleil rougir sur l'herbe les perles liquides de la rosée, les nuages transparents s'exhalent du sein des lacs et des rivières, et de la terre blanchie s'élève une fumée onduleuse et brillante. Ces émanations humides, réunies dans les airs, forment un voile épais sous la voûte céleste. Ainsi portée vers le firmament, la vapeur éthérée, répandue en tout sens,

- 150 Quippe etenim primum terræ corpora quæque,
Propterea quod erant gravia et perplexa, coibant,
In medioque imas capiebant omnia sedes :
Quæ quanto magis inter se perplexa coibant,
Tam magis expressere ea quæ mare, sidera, solem ,
155 Lunamque efficerent, et magni mœnia mundi :
Omnia enim magis hæc e lævibus atque rotundis
Seminibus, multoque minoribus sunt elementis,
Quum tellus; ideo per rara foramina terræ
Partibus erumpens primus se sustulit æther
160 Signifer, et multos secum levis abstulit ignes :
Non alia longe ratione, ac sæpe videmus,
Aurea quum primum gemmantes rore per herbas
Matutina rubent radiati lumina solis,
Exhalantque lacus nebulam fluvii perennes ;
165 Ipsa quoque interdum tellus fumare videtur :
Omnia quæ sursum quum conciliantur in alto,
Corpore concreto subtexunt nubila cœlum :
Sic igitur tum se levis ac diffusilis æther
Corpore concreto circumdatus undique sepsit,

forma dans son immense circuit la molle enceinte de nivers (15).

Bientôt parurent le soleil et sa sœur; ces deux astrolèrent suspendus entre le ciel et la terre. Mais ni le ni la terre ne purent envahir leurs éléments, qui, trop pesants pour descendre dans les lieux inférieurs, et assez légers pour s'élancer dans les hautes régions, flottèrent dans la plaine des airs; membres les plus actifs de nature, ils se meuvent avec l'agilité des êtres intelligents. C'est ainsi que quelques uns de nos membres demeurent immobiles, quand d'autres s'agitent avec rapidité.

Presque aussitôt l'espace de la terre, couvert par les plaines azurées de l'océan, s'écroule et creuse les gouffres amers; plus la terre crevassée à sa surface, se pénètre des bouillonnements de l'éther, des rayons du soleil, livrant ainsi son centre aux chocs redoublés de l'ardeur qui pressait en tout sens, plus la sueur amère, jaillissant de son vaste corps, accroissait de ses torrents les campagnes.

470 Et late diffusus in omnes undique partes,
Omnia sic avido complexu cetera sepsit.

Hunc exordia sunt solis lunæque secuta;
Inter utrosque globi quorum vertuntur in auris:
Quæ neque terra sibi adscivit, neque maximus æther;

475 Quod nec tam fuerint gravia ut depressa sederent,
Nec levia ut possent per summas labier oras:
Et tamen inter utrosque ita sunt, ut corpora viva
Versent, et partes ut mundi totius exstent:
Quod genus in nobis quædam licet in statione

480 Membra manere, tamen quum sint ea quæ moveantur.

His igitur rebus retractis, terra repente,
Maxima qua nunc se ponti plaga cærule tendit,
Succidit, et salso subfodit gurgite fossas;
Inque dies quanto circum magis ætheris æstus

485 Et radii solis cogeant undique terram,
Verberibus crebris extrema ad limina apertam,
In medio ut propulsa suo condensa coiret;
Tam magis expressus salsus de corpore sudor

guides de l'océan. Elle expulsait aussi de sa masse comprimée des semences innombrables de feu et d'air, qui s'élevaient en tourbillons rapides ; ainsi loin de la terre, le monde resplendissant des cieux s'étendit et se consolida. Les champs, à leur tour, s'aplanirent ; le sol cependant demeura inégal, les rochers résistèrent à l'affaissement, et la cime des monts se dressa.

Ainsi le globe, en agglomérant ses parties, acquit la pesanteur et la solidité. Tout son limon fangeux (si j'ose le nommer ainsi), précipité vers le centre, s'y déposa comme une lie immonde. L'eau couvrit la surface terrestre ; l'air, au-dessus de l'onde, balança son fluide, et les feux et le ciel l'environnèrent à une immense hauteur ; car, tu le sais, ces fluides, quoique formés des éléments les plus purs, diffèrent en pesanteur. Le fluide éthéré est le moins lourd et le plus diaphane ; il se balance au-dessus de l'air, et ne se mêle jamais à l'orageux fluide : il l'abandonne en proie à la fureur des tempêtes et à l'inconstance des vents impétueux, et, dans sa course régulière, il s'élève, il emporte

- Augebat mare manando camposque natantes :
 190 Et tanto magis illa foras elapsa volabant
 Corpora multa vaporis et aeris, altaque cœli
 Densabant procul a terris fulgentia templa :
 Sidebant campi, crescebant montibus altis
 Ascensus ; neque enim poterant subsidere saxa ;
 495 Nec pariter tantumdem omnes succumbere partes.
 Sic igitur terræ, concreto corpore, pondus
 Constitit, atque omnis mundi quasi limus in imum
 Confluxit gravis et subsedit funditus, ut fœx.
 Inde mare, inde aer, inde æther ignifer ipse :
 500 Corporibus liquidis sunt omnia pura relictæ,
 Et leviora aliis aliæ ; et liquidissimus æther
 Atque levissimus aeris super influit auras,
 Nec liquidum corpus turbantibus aeris auris
 Commiscet ; sinit hæc violentis omnia verti
 505 Turbinibus, sinit incertis turbare procellis ;
 Ipse suos ignes certo fert impete labens ;

les feux étincelants. Ne sois pas surpris de l'uniformité de sa carrière, car tu vois l'océan s'enfler et décroître avec une constance inaltérable.

Maintenant, c'est à la cause du mouvement des astres que je consacre mes chants (46). Si l'immense voûte céleste roule autour de nous, les deux pôles du monde sont donc environnés et constamment pressés par deux courants d'air : l'un pousse le ciel dans la direction que parcourt le brillant cortège des astres ; l'autre, placé dans une région inférieure, le ramène à son tour dans un sens contraire, comme nous voyons les fleuves imprimer aux roues une rotation opposée à leur course.

Peut-être le firmament est immobile, et ses astres éclatants roulent autour de la terre. Soit que, trop resserrés dans l'enceinte céleste, l'essence éthérée, cherchant une issue avec rapidité, décrive sans cesse le vaste contour du firmament, et entraîne ses flambeaux, soit qu'un fluide extérieur les contraigne à circuler, soit qu'eux-mêmes se meuvent attirés par leur propre aliment, et se repaissent

Nam modice fluere atque uno posse æthera nisu,
Significat ponti mare, certo quod fluit æstu,
Unum labendi conservans usque tenorem.

510 Motibus astrorum nunc quæ sit causa, canamus :
Principio, magnus cœli si vertitur orbis,
Ex utraque polum parti premere æra nobis
Dicendum est, extraque tenere et claudere utrinque :
Inde alium supera fluere, atque intendere eodem,
515 Quo volvenda micant æterni sidera mundi ;
Ast alium subter, contra qui subvehat orbem,
Ut fluvios versare rotas atque haustra videmus.

Est etiam quoque uti possit cœlum omne manere
In statione, tamen quum lucida signa ferantur :
520 Sive quod inclusi rapidi sunt ætheris æstus,
Quærentesque viam circumversantur, et ignes
Passim per cœli volvunt se immania templa ;
Sive aliunde fluens alicunde extrinsecus ær
Versat agens ignes ; sive ipsi serpere possunt,

nsi dans leur route des flammes célestes répandues dans
s plaines azurées, il est difficile de déterminer la véritable
use des mouvements du monde. Mais, du moins, j'indique
s moyens que la Nature pourrait assigner aux révolutions
ces grandes masses, dans ces mondes innombrables dont
le a parsemé l'espace. J'ai révélé plusieurs lois propres
ix vastes mouvements des astres; une seule suffit à notre
onde : quelle est-elle? C'est un secret qui laissera tou-
urs indécis le docte scrutateur de la Nature.

Afin que la terre repose immobile au centre du monde (17),
faut que sa pesanteur décroisse, se perde insensiblement,
que ses parties inférieures, par leur union intime avec
l'air, se soient identifiées, dès leur naissance, avec ce léger
ride sur lequel elles pressent sans effort, et se reposent
ns l'affaïsser. Ainsi nos membres ne nous pèsent pas : la
te n'est point un fardeau pour le cou, et les pieds, sans
tigue, supportent le corps entier; tandis qu'un objet
ranger, plus léger que nos membres, nous accable aisé-

- 525 Quo cujusque cibus vocat atque invitat euntes,
Flammea per coelum pascentes corpora passim.
Nam quid in hoc mundo sit eorum, ponere certum
Difficile est : sed quid possit fiatque per omne,
In variis mundis varia ratione creatis,
530 Id doceo; pluresque sequor disponere causas
Motibus astrorum, quæ possint esse per omne :
E quibus una tamen sit et hæc quoque causa necesse est,
Quæ vegeat motum signis; sed quæ s't earum
Præcipere, haud quaquam est pedetentim progredientis.
535 Terraque ut in media mundi regione quiescat,
Evanescere paulatim et decrescere pondus
Convenit, atque aliam naturam subter habere
Ex ineunte ævo conjunctam atque uniter aptam
Partibus æriis mundi, quibus insita sidit;
540 Propterea non est oneri, neque deprimit auras :
Ut sua cuique homini nullo sunt pondere membra,
Nec caput est oneri collo, nec denique totum
Corporis in pedibus pondus sentimus inesse;
At quæcunque foris veniunt, impostaque nobis

ment : tant il faut observer les rapports des objets uentre eux ! Ainsi donc, la terre n'est pas un corps étranglancé spontanément dans un fluide inconnu ; mais , conavec les airs dès l'origine du monde, elle forme une painhérente à ce vaste assemblage, comme les membres sune partie distincte du corps.

D'ailleurs, quand l'air est frappé par la secousse dtonnerre violent, le choc se communique à tous les obplacés à la surface de la terre. Un lien invisible unit dla terre, la flamme éthérée et les champs aériens, car itrois se tiennent par des racines communes : ils se sontsortis, liés intimement, depuis le premier instant de l'existence. Ne vois-tu pas aussi combien notre ame, sstance si déliée et si fragile, soutient et dirige aisémepoids énorme du corps ? mais elle doit cette faculté auintime qu'elle a contracté avec lui : que dis-je ! ellemeut, le gouverne à sa volonté, lui imprime un rapideor, le contraint à s'élancer par des bons rapides. Tu cçois donc, malgré sa ténuité, quelle force acquiert une s

- 545 Pondera sunt, lædunt, permulto sæpe minora :
 Usque adeo magni refert, cui quæ adjacent res :
 Sic igitur tellus non est aliena repente
 Adlata, atque auris aliunde objecta alienis ;
 Sed pariter prima concepta ab origine mundi,
 550 Certaue pars ejus, quasi nobis membra, videtur.
 Præterea grandi tonitru concussa, repente
 Terra, supra se quæ sunt, concutit omnia motu :
 Quod facere haud ulla posset ratione, nisi esset
 Partibus aeriis mundi cœloque revincta :
 555 Nam communibus inter se radicibus hærent,
 Ex ineunte ævo conjuncta atque uniter apta.
 Nonne vides etiam, quam magno pondere nobis
 Sustineat corpus tenuissima vis animai,
 Propterea quia tam conjuncta, atque uniter apta est ?
 560 Denique jam saltu pernici tollere corpus
 Quis potis est, nisi vis animæ quæ membra gubernat ?
 Jamne vides quantum tenuis natura valere

ance unie à des objets pesants, comme l'air joint à la terre, comme l'ame jointe au corps.

Le disque de l'astre du jour n'est guère plus grand ni plus lumineux (48) qu'il ne le révèle à nos sens; car tant qu'un corps enflammé peut envoyer jusqu'à nous sa lumière et sa chaleur, quelle que soit sa distance, son éloignement n'altère point à nos regards sa forme apparente, ne dérobe rien de ses contours et de son étendue. La chaleur et l'éclat du soleil parviennent jusqu'à nous, colorant les objets qui nous environnent; la forme, l'étendue et l'éclat du soleil sont donc tels, au haut de la voûte céleste, qu'ils apparaissent à nos regards.

Que la lune brille de son propre éclat ou d'un éclat emprunté, elle ne traverse point le ciel sous une forme plus grande que celle dont elle frappe notre vue; car, à travers l'épaisseur de l'air, les objets, dans le lointain, n'offrent qu'un aspect vague; ils dérobent la régularité de leurs contours; mais l'astre des nuits, nous dévoilant, avec tant

Possit, ubi est conjuncta gravi cum corpore, ut aer
Conjunctus terris, et nobis est animi vis!

565 Nec nimio solis major rota, nec minor ardor
Esse potest, nostris quam sensibus esse videtur;
Nam quibus e spatiis cunque ignes lumina possunt
Adjicere, et calidum membris adflare vaporem,
Illa ipsa intervalla nihil de corpore libant
570 Flammarum, nihilo ad speciem est contractior ignis:
Proinde calor quoniam solis lumenque profusum
Perveniunt nostros ad sensus, et loca tingunt;
Forma quoque hinc solis debet filumque videri,
Nil adeo ut possis plus aut minus addere vere.

575 Lunaque, sive notho fertur loca lumine lustrans,
Sive suam proprio jactat de corpore lucem,
Quicquid id est, nihilo fertur majore figura,
Quam, nostris oculis quam cernimus, esse videtur;
Nam prius, omnia quæ longe remota tuemur
580 Aera per multum, specie confusa videntur,
Quam minimum filum: quapropter luna accesse est,
Quandoquidem claram speciem certamque figuram

d'exactitude et de clarté, ses traits et les limites de son orbe, est sans doute dans les cieux ce qu'il nous paraît de la terre.

Enfin, il n'est pas étonnant qu'il en soit ainsi des feux éthérés; puisque tous les feux placés sur cette terre, quelle que soit leur distance, ne paraissent subir qu'une légère altération dans leur grandeur réelle, tant que leur vacillante lumière parvient jusqu'à nous. Ainsi, nous recevons la preuve que les flambeaux célestes ne sont guère ni plus grands ni plus petits qu'ils ne le révèlent à nos yeux.

Tu t'étonnes aussi que l'orbe du soleil, avec une si faible circonférence, puisse inonder la mer, la terre de flots de lumière, et remplir l'univers de sa chaleur féconde. Mais il se peut que cette seule source soit ouverte pour épancher sur le monde les vastes torrents de la clarté, et que les éléments ignés viennent de toutes parts se réunir à cette issue, et de là se répandre dans l'espace. Ainsi, quelquefois un humble ruisseau, faible à sa source, après avoir ar-

Præbet, ut est oris extremis cunque notata,
Quanta hæc cunque fuat, tanta hinc videatur in alto.

585 Postremo, quoscunque vides hinc ætheris ignes
(Quandoquidem, quoscunque in terris cernimus ignes,
Dum tremor est clarus, dum cernitur ardor eorum,
Perparvum quiddam interdum mutare videntur,
Alterutram in partem, solum, quum longius absint),

590 Scire licet, perquam pauxillo posse minores
Esse, vel exigua majores parte brevique.

Illud item non est mirandum, qua ratione
Tantulus ille queat tantum sol mittere lumen,
Quod maria ac terras omnes cælumque rigando

595 Compleat, et calido perfundat cuncta vapore;
Nam licet hinc mundi patefactum totius unum
Largifluum fontem scatere, atque erumpere lumen
Ex omni mundo, quo sic elementa vaporis
Undique conveniunt, et sic conjectus eorum

600 Confluit, ex uno capite hic ut profluat ardor:
Nonne vides etiam quam late parvus aquai
Prata riget fons interdum, campisque redundet!

é la prairie, inonde les campagnes. Peut-être aussi les
x de l'astre du jour, sans être immenses, communiquent
r ardente chaleur à l'air qui les environne, si ce fluide
propre à s'enflammer au moindre choc des rayons de
tre ; ainsi nous voyons une faible étincelle embraser le
ume aride, et envahir les moissons : peut-être enfin ce
eil, autour de son flambeau, amasse-t-il d'innombrables
x inaperçus, qui alimentent dans les cieux la force et
lat de ses brûlants rayons.

Mais comment le soleil s'ouvre-t-il une route régulière
r régions enflammées du midi au séjour des frimas, pour
lancer de nouveau vers l'ardent Cancer, où l'astre achève
recommence son cours ? Comment Phébé franchit-elle en
mois la carrière annuelle du soleil ? Ce phénomène peut
e imputé à différentes causes : la véritable, sans doute,
t rester cachée. Le sage Démocrite cherche à le résoudre
me manière digne d'attention : les astres, nous dit-il,
ivent d'autant moins subir l'entraînement du tourbillon

Est etiam quoque uti, non magno solis ab igni,
Aera percipiat calidis fervoribus ardor,
605 Opportunus ita est si forte et idoneus aer,
Ut queat accendi parvis ardoribus ictus :
Quod genus interdum segetes stipulamque videmus
Accipere ex una scintilla incendia passim :
Forsitan et rosea sol alte lampade lucens
610 Possideat multum cæcis fervoribus ignem
Circum se, nullo qui sit fulgore notatus,
Æstiferum ut tantum radiorum exaugeat ictum.

Nec ratio solis simplex, nec certa patescit,
Quo pacto æstivis e partibus Ægocerotis
615 Brumales adeat flexus, atque inde revertens
Canceris ut vertat metas se ad solstitiales ;
Lunaque mensibus id spatium videatur obire,
Annua sol in quo consumit tempora cursu :
Non, inquam, simplex his rebus reddita causa est ;
620 Nam fieri vel quumprimis id posse videtur,
Democriti quod sancta viri sententia ponit,
Quanto quæque magis sint terram sidera propter,

éthéré, qu'ils sont plus voisins de la terre; car la vite de la rotation du firmament s'affaiblit par degrés, vers l'extrémité inférieure du monde; asservi à cette loi, le soleil placé dans des régions infiniment au-dessous des flambeaux ardents, est insensiblement devancé dans sa course, au-dessus de tous les corps inférieurs, et Phébé, encore plus éloignée du ciel et plus voisine de la terre, suit plus péniblement son brillant cortège des astres; ainsi, plus son tourbillon l'entraîne lentement, plus les signes ardents doivent rapidement l'atteindre et la devancer; et lorsqu'elle semble pour courir avec plus de rapidité les signes célestes, ce sont eux qui, à leur tour, la pressent, la fuient et la rejoignent.

Il se peut aussi que, des deux points opposés du monde, des torrents aériens se précipitent; et transportent alternativement le soleil, des signes brûlants de l'été aux régions sombres et glacées du nord, et le repoussent des antipodes hyperborés jusqu'au sommet des cieux brûlants du midi. De pareils flots aériens guideraient aussi les courses alt-

- Tanto posse minus cum cœli turbine ferri;
 Evanescere enim rapidas illius et acres
 625 Imminui subter vires, ideoque relinqui
 Paulatim solem cum posterioribu' signis,
 Inferior multo quod sit, quam fervida signa,
 Et magis hoc lunam; et quanto demissior ejus
 Cursus abest procul a cœlo, terrisque propinquat,
 630 Tanto posse minus cum signis tendere cursum;
 Flaccidiore etiam quanto jam turbine fertur
 Inferior quam sol, tanto magis omnia signa
 Hanc adipiscuntur, circum præterque feruntur:
 Propterea fit, ut hæc ad signum quodque reverti
 635 Mobilius videatur, ad hanc quia signa revisunt.
 Fit quoque ut e mundi transversis partibus ær
 Alternis certo fluere alter tempore possit,
 Qui queat æstivis solem detrudere signis
 Brumales usque ad flexus gelidumque rigorem,
 640 Et qui rejiciat gelidis a frigoris umbris
 Æstiferas usque in partes et fervida signa;

tives de la lune et de ces légions de flambeaux, qui ne tracent leur immense orbite qu'après avoir vu s'accomplir un nombre infini d'années (19). Ne vois-tu pas, à des hauteurs et dans des directions différentes, les nuages, en tourbillons, parcourir la voûte des cieux? Pourquoi les astres brillants ne seraient-ils point ainsi entraînés par des courants rapides, dans les vastes plaines de l'espace sans bornes?

La nuit enveloppe la terre de ses épaisses ténèbres, soit que le soleil, ayant poussé sa course immense jusqu'aux limites du ciel, laisse éteindre ses feux déjà épuisés par le frottement des torrents d'air qu'ils ont bravés, soit que l'impulsion qui transporta son char sur nos têtes l'entraîne au-delà de notre sphère, et le force à suivre sous nos pieds sa course circulaire.

La courrière du matin, à l'heure accoutumée, guide dans les plaines de l'air l'Aurore vermeille, et rouvre les portes du jour. Soit que le même soleil, près d'achever son tour sur la terre, envahisse déjà de ses rayons le ciel qu'il force d'embraser, soit qu'à des instants fixés, des se-

*Et ratione pari lunam stellasque putandum est
Quæ volvunt magnos in magnis orbibus annos,
Aeribus posse alternis a partibus ire.*

45 *Nonne vides etiam diversis nubila ventis
Diversas ire in partes, inferna supernis!
Qui minus illa queant per magnos ætheris orbes,
Æstibus inter se diversis sidera ferri!*

*At nox obruit ingenti caligine terras;
50 Aut ubi de longo cursu sol extrema cœli
Impulit, atque suos efflavit languidus ignes
Concussos itere, et labefactos aere multo;
Aut quia sub terras cursum convertere cogit
Vis eadem, supera terras quæ pertulit orbem.*

55 *Tempore item certo roseam Matuta per oras
Ætheris Auroram defert, et lumina pandit;
Aut quia sol idem sub terras ille revertens
Anticipat cœlum radiis, accendere tentans;*

mences de feu, réunissant leur ardeur éclatante, enfa-
chaque jour un nouvel astre : ainsi la renommée p
chez les peuples idéens, qu'au sommet de leurs m
gnes des feux dispersés dans l'orient rassemblent leu
mière, et, transformés en globe radieux, parcoure
firmament.

D'ailleurs, ne sois pas étonné que ces éléments de l
réunissent, à des heures certaines, pour réparer la s
deur du soleil : nous voyons dans la nature de noml
exemples de régularité. C'est à une époque constánt
les arbres se parent de fleurs, que la joue de l'adole
se couvre d'un léger duvet, et que le vieillard se se
vir ses dents émoussées. Enfin la foudre, les vents, le
mas, les nuages pluvieux suivent fidèlement la cour
saisons; en effet, le monde en naissant reçut une
mière impulsion qui, déterminant l'énergie de cl
cause, contraignit les phénomènes à se succéder da
ordre invariable.

- Aut quia conveniunt ignes, et semina multa
660 Confluere ardoris consuerunt tempore certo,
Quæ faciunt solis nova semper lumina gigni :
Quod genus Idæis fama est e montibus altis
Dispersos ignes orienti lumine cerni,
Inde coire globum quasi in unum et conficere orbem.
665 Nec tamen illud in his rebus mirabile debet
Esse, quod hæc ignis tam certo tempore possint
Semina confluere, et solis reparare nitorem;
Multa videmus enim, certo quæ tempore fiunt
Omnibus in rebus : florescunt tempore certo
670 Arbusta, et certo dimittunt tempore florem :
Nec minus in certo dentes cadere imperat ætas
Tempore, et impubem molli pubescere veste,
Et pariter mollem malis demittere barbam :
Fulmina postremo, nix, imbres, nubila, venti,
675 Non nimis incertis fiunt in partibus anni;
Namque ubi sic fuerunt causarum exordia prima,
Atque ubi res mundi cecidere ab origine prima,
Consequa natura est jam rerum ex ordine certo.

Tu vois les jours et les nuits se prolonger et se restreindre à tour, et la lumière s'accroître quand l'ombre diminue. Le soleil entretient cette lutte annuelle, parceque, toujours le même, l'astre décrit, sous la terre ou sur nos têtes, des cercles obliques ; il courbe l'orbe céleste en parties inégales (20) ; mais, en s'élançant de l'un à l'autre hémisphère, il compense leur perte en leur restituant alternativement la lumière qu'il leur a dérobée, jusqu'à ce que l'astre soit parvenu dans le signe céleste, où, divisant sa course annuelle, il verse au monde, avec égalité, les ombres de la nuit et la lumière du jour ; car cette partie du ciel, où il achève la moitié de son cours, se trouve à une égale distance des froids Aquilons et du brûlant Auster, à égale de l'obliquité de douze signes célestes que parcourt périodiquement l'astre qui répand ses feux dans le ciel et sur la terre. C'est ainsi que la science, en nous retraçant, dans l'adroite imitation, l'édifice céleste, rend ses mouvements sensibles à notre vue, et nous permet de fouiller dans les secrets des cieux.

Il se peut encore que, trouvant des flots aériens plus épais

- Crescere itemque dies licet et tabescere noctes,
 780 Et minui luces, quum sumant augmina noctes ;
 Aut quia sol idem sub terras atque superne,
 Imparibus currens anfractibus ætheris oras
 Partit, et in partes non æquas dividit orbem ;
 Et quod ab alterutra detraxit parte, reponit
 85 Ejus in adversa tanto plus parte relatus,
 Donecum ad id signum cœli pervenit, ubi anni
 Nodus nocturnas exæquat lucibus umbras :
 Nam medio cursu flatus Aquilonis et Austri
 Distinet æquato cœlum discrimine metas,
 90 Propter signiferi posituram totius orbis ;
 Annua sol in quo contundit tempora serpens,
 Obliquo terras et cœlum lumine lustrans ;
 Ut ratio declarat eorum, qui loca cœli
 Omnia dispositis signis ornata notarunt.
 95 Aut quia crassior est certis in partibus aer,

dans certaines régions, l'astre hésite à lancer la clarté de ses feux tremblants, à travers des obstacles qu'il pénètre avec peine, et retarde son lever sur la terre; telle est la cause peut-être qui, dans les longues nuits d'hiver, fait attendre longtemps le tardif retour du soleil. Il se fait enfin que les feux dont la réunion ranime les astres aux limites fixées de l'horizon soient plus actifs ou plus lents selon l'influence des saisons.

La lune, frappée par les rayons du soleil, peut en recevoir l'éclat, et, chaque jour, agrandissant sa lumière constante, revêtir une forme d'autant plus étendue, qu'elle s'éloigne de l'orbe du soleil, jusqu'au point où, se plaçant avec lui dans une parfaite opposition, elle brille de sa pleine lumière, et, des portes de l'Orient, aperçoit à son lever le soleil se dérober sous la terre. Bientôt, rejetant presque sa lumière sur ses pas, elle se rapproche du soleil, décroît par degrés, s'enfuit et visite loin de notre vue les autres régions du ciel; on la regarde ainsi comme un char roulant sous la route du soleil, qui semble le chercher et le fuir : la raison applaudit à cette opinion.

- Sub terris ideo tremulum jubar hæsitat ignis,
 Nec penetrare potest facile atque emergere ad ortus :
 Propterea noctes hiberno tempore longæ
 Cessant, dum veniat radiatum insigne diei :
 700 Aut etiam, quia sic alternis partibus anni
 Tardius et citius consuerunt confluere ignes
 Qui faciant solem certa de surgere parte.
 Luna potest solis radiis percussa nitere,
 Inque dies majus lumen convertere nobis
 705 Ad speciem, quantum solis secedit ab orbe,
 Donicum eum contra pleno bene lumine fulsit,
 Atque oriens obitus ejus super edita vidit :
 Inde minutatim retro quasi condere lumen
 Debet item, quanto proprius jam solis ad ignem
 710 Labitur ex alia signorum parte per orbem :
 Ut faciunt, lunam qui fingunt esse pilai
 Consimilem, cursusque viam sub sole tenere;
 Propterea fit uti videantur dicere verum.

On peut aussi, en lui accordant un propre éclat, concevoir sa course, et les formes diverses de son disque inconstant. Un autre astre invisible peut-être suit pas à pas sarière; il essaie de voiler sa clarté, interpose son disque cur entre nous et Phébé, qui est ainsi contrainte de se montrer sous tant d'aspects variés. Elle pourrait encore, tournant sur son axe, comme un globe en partie teint de lumière, et, dans sa révolution, déployant successivement l'éclat, ses différentes formes, montrer enfin tout en face à nos regards son hémisphère lumineux; puis, dérober par degrés sa lumière, la rejeter en arrière et la cacher réunie sous son disque : doctrine qui prit naissance à Babylone, lorsque les Chaldéens s'efforçaient de triompher de l'ingénieuse astrologie. Mais pourquoi se montrer pusillanime dans des hypothèses également admissibles, quand les uns ni les autres ne pouvaient être certains de contredire pour la vérité?

Enfin la Nature ne peut-elle reproduire chaque jour une nouvelle et l'asservir à une suite constante de formes,

- Est etiam quoque uti proprio cum lumine possit
 15 Volvier, et varias splendoris reddere formas;
 Corpus enim licet esse aliud, quod fertur et una
 Labitur, omnimodis occursans officiensque;
 Nec potis est cerni, quia cassum lumine fertur.
 Versarique potest, globus ut si forte pilai,
 20 Dimidia ex parti candenti lumine tinctus,
 Versandoque globum variantes edere formas;
 Donicum eam partem, quæcunque est ignibus aucta,
 Ad speciem vertit nobis oculosque patentes;
 Inde minutatim retro contorquet, et aufert
 25 Luciferam partem glomeraminis atque pilai :
 Ut Babylonica Chaldæum doctrina refutans
 Astrologorum artem contra convincere tendit :
 Proinde quasi fieri nequeat quod pugnat uterque,
 Aut minus hoc illo sic cur amplectier ausis.
 30 Denique cur nequeat semper nova luna creari,
 Ordine formarum certo certisque figuris,
 Inque dies privos abolescere quæque creata,

d'aspects mobiles, et faire succéder sans cesse un a nouveau à l'astre de la veille? Il n'est pas facile de détruire ce système par des paroles, quand la Nature nous offre infinité de reproductions périodiques. Le Printemps renait l'amour renaît avec lui, et le Zéphyre, son doux avoureur, agite ses ailes à ses côtés, tandis que Flore embellit de fleurs et de parfums leur route joyeuse. Bientôt succèdent la chaleur et l'aridité, la poudreuse Cérès vents étésiens à la brûlante haleine; l'Automne s'avance avec le dieu des pampres; ils font place aux souffles intérieux des Tempêtes, au Vulturne grondant, à l'Auster qui couvre la foudre; les frimas, les flots neigeux, la froid enveloppent la terre paresseuse; et l'Hiver, froissant les dents glacées, vient clore le cercle des saisons. Tant d'exemples de phénomènes réguliers te prouvent comment la Nature peut être enfantée et détruite, et changer de forme en temps réglés.

Ainsi, nous pourrions aborder de différentes manières les causes cachées de l'obscurité passagère que subisse

Atque alia illius reparari in parte locoque.

Difficile est ratione docere et vincere verbis;

735 Ordine quum videas tam certo multa creari :
It ver, et Venus, et Veneris prænuntius ante
Pinnatus graditur Zephyrus vestigia propter ;
Flora quibus mater præspersgens ante viai
Cuncta coloribus egregiis et odoribus opplet.

740 Inde loci sequitur calor aridus, et comes una
Pulverulenta Ceres, et Etesia flabra Aquilonum :
Inde Autumnus adit; graditur simul Evius Evan;
Inde aliæ Tempestates Ventique sequuntur,
Altitonans Vulturnus et Auster fulmine pollens :

745 Tandem Bruma nives adfert, pigrumque rigorem
Reddit; Hiems sequitur, crepitans ac dentibus Algas :
Quo minus est mirum, si certo tempore luna
Gignitur, et certo deletur tempore rursus,
Quum fieri possint tam certo tempore multa.

750 Solis item quoque defectus, lunæque latebras,
Pluribus e causis fieri tibi posse putandum est :

il et la lune (21). Phébé peut dérober à la terre les feux jour, et voiler le front brillant du soleil, en interposant nasse épaisse entre nous et les rayons de cet astre. Un corps céleste, doué de mouvement et privé de clarté, peut aussi lui servir de voile. Et le soleil lui-même ne peut-il quelquefois languir fatigué, perdre son éclat, et le jour à la sortie des régions aériennes, qui, ennemies du jour, s'efforcent de nous dérober la lumière? La terre ne peut-elle à son tour dépouiller Phébé de son éclat, lorsque, placée au-dessus du soleil, elle absorbe les rayons, et porte vers le ciel le cône ombreux de sa masse, où se plonge la courrière des mois? Un corps final qui roule peut-être entre elle et nous, et ferme le passage de l'écoulement de sa lumière; et si la lune brille de son propre éclat, ne peut-elle, entravée dans un fluide ennemi de ses feux, laisser défaillir leur éclat? Enfin, je t'ai déjà révélé comment tous les vastes espaces se formèrent dans l'enceinte azurée du monde : tu

Nam cur luna queat terram secludere solis

Lumine, et a terris altum caput obstruere eii,

Objiciens cæcum radiis ardentibus orbem;

6 Tempore eodem aliud facere id non posse putetur

Corpus, quod cassum labatur lumine semper!

Solque suos etiam dimittere languidos ignes

Tempore cur certo nequeat, recreareque lumen,

Quum loca præteriit flammis infesta per arbras,

7 Quæ faciunt ignes interstingui atque perire!

Et cur terra queat lunam spoliare vicissim

Lumine, et oppressum solem super ipsa tenere,

Menstrua dum rigidas coni perlabitur umbras;

Tempore eodem, aliud nequeat succurrere lunæ

8 Corpus, vel supera solis perlabilis orbem,

Quod radios interrumpat lumenque profusum!

Et tamen ipsa suo si fulget luna nitore,

Cur nequeat certa mundi languescere parte,

Dum loca luminibus propriis inimica pererrat!

9 Quod superest, quoniam magni per cœrula mundi

Qua fieri quidquid posset ratione, resolvi;

connais le cours ordonné des flambeaux célestes ; l'énigme qui balance les astres dans les cieux ; que cause l'éclipse leur lumière , et semble quelquefois les dérober à nos regards ; et comment ces yeux de la nature , se fermant , se rouvrant tour à tour , répandent une soudaine , ou versent des torrents lumineux aux peuples de la terre. Aujourd'hui , Memmius , revenons à l'enfance du monde (22), épions les essais de sa fécondité naissante, les premiers objets qu'elle produisit à la lumière du jour, qu'elle livra à l'inclémence des airs capricieux.

D'abord les collines et les campagnes se revêtent d'une tendre et brillante verdure ; le gazon des prairies respire du doux éclat des fleurs ; les jeunes arbres , remplis d'une sève abondante , se développent en foule , se balancent dans les airs , et se livrent sans frein à leur croissance impétueuse (23). Ainsi que le jeune oiseau se revêt en naissant de plumes ou de soyeux duvet , ainsi la terre récente environna sa surface nouvelle d'herbes molles et de flexibles arbrisseaux. Bientôt elle enfanta les espèces animées , et

Solis uti varios cursus, lunæque meatus,
 Noscere possemus quæ vis et causa cieret,
 Quove modo soleant effecto lumine obire,
 775 Et nec opinantes tenebris obducere terras,
 Quum quasi connivent, et aperto lumine rursum
 Omnia convisunt clara loca candida luce ;
 Nunc redeo ad mundi novitatem, et mollia terræ
 Arva, novo fœtu quid primum in luminis oras
 780 Tollere, et incertis tentarit credere ventis.

Principio, genus herbarum viridemque nitorem
 Terra dedit circum colles, camposque per omnes ;
 Florida fulserunt viridanti prata colore ;
 Arboribusque datum est variis exinde per auras
 785 Crescendi magnum immissis certamen habenis :
 Ut pluma atque pili primum setæque creantur
 Quadrupedum in membris, et corpore pennipotentum ;
 Sic nova tum tellus herbas virgultaque primum
 Sustulit ; inde loci mortalia sæcla creavit,

es combinaisons et des variétés innombrables : la terre enfanta ses habitants, car ils ne sont ni descendus des cieux, ni sortis des gouffres amers. C'est donc une juste reconnaissance qui lui décerna le surnom de mère : tout ce qui res-
 re fut conçu dans son sein ; et si nous voyons encore
 quelques êtres vivants naître dans son limon, lorsque,
 mêlé par la pluie, il fermente aux rayons du jour, est-il
 inc étonnant que des êtres plus robustes et plus nombreux
 rtissent de ses flancs, quand la terre et l'essence éthérée
 millaient encore du feu de la jeunesse ?

A la chaleur du premier printemps, les volatiles de toute
 pèce, les oiseaux variés, libres s'élancèrent de l'œuf na-
 l (24). Telle nous voyons, pendant les beaux jours d'été,
 cigale s'affranchir de sa frêle enveloppe (25), avide de
 e et d'aliments. Alors la terre enfanta la race des hom-
 es (26) ; l'onde et le feu, que le sol recélait, fermentèrent
 firent croître, dans les lieux les plus propices, des ger-
 es fécondés, dont les vivantes racines plongeaient dans
 terre. Quand le temps eut amené leur maturité et dé-
 iré l'enveloppe qui les emprisonnait, chaque embryon,

- 790 *Multa, modis multis, varia ratione coorta :*
Nam neque de cœlo cecidisse animalia possunt,
Nec terrestria de salsis exisse lacunis.
Linquitur ut merito maternum nomen adepta
Terra sit, e terra quoniam sunt cuncta creata :
- 795 *Multaque nunc etiam existunt animalia terris,*
Imbribus et calido solis concreta vapore :
Quo minus est mirum, si tum sunt plura coorta
Et majora, noxa tellure atque æthere adulto.
Principio, genus alituum, variæque volucres
- 800 *Ova relinquebant, exclusæ tempore verno :*
Folliculos ut nunc teretes æstate cicadæ
Linquunt, sponte sua victum vitamque petentes.
Tum tibi terra dedit primum mortalia sæcla :
Multus enim calor atque humor superabat in arvis
- 805 *Hinc ubi quæque loci regio opportuna dabatur,*
Crescebant uteri terræ radicibus apti ;
Quos ubi tempore maturo patefecerat ætas

lassé de l'humide sein de la terre, s'échappe et s'empare de l'air et du jour. Vers eux se dirigent les pores sinueux de la terre, et, rassemblés dans ses veines entr'ouvertes, s'écoulent des flots laiteux. Ainsi nous voyons encore, après l'enfantement, les mères se remplir d'un lait savoureux parceque les aliments, convertis en suc nourriciers, remplissent leurs douces mamelles. La terre nourrit donc ses premiers enfants; la chaleur fut leur vêtement, l'herbe abondante et molle fut leur berceau.

Le monde, au premier âge, ignorait le froid rigoureux la chaleur dévorante et la fureur des tempêtes. Comme les autres productions de la Nature, ces fléaux, faibles à leur naissance, s'accrurent avec l'âge. Je le répète, ami, la terre a justement mérité le nom de mère; créatrice de l'homme elle enfanta aussi toutes les espèces vivantes, les peuplades des bois, les hôtes rapides des montagnes, et ces oiseaux légers, qui, sous mille formes variées, planent aux champs aériens.

Mais, comme une mère fatiguée par l'âge, la terre à son repos mit un terme à sa fécondité. Le temps change l'aspect

- Infantum, fugiens humorem, aurasque petissens,
 Convertibat ibi Natura foramina terræ,
 810 Et succum venis cogebat fundere apertis
 Consimilem lactis; sicut nunc scœmina quæque
 Quum peperit, dulci repletur lacte, quod omnis
 Impetus in maternas convertitur ille alimenti.
 Terra cibum pueris, vestem vapor, herba cubile
 815 Præbebat multa et molli lanugine abundans.
 At novitas mundi nec frigora dura ciebat,
 Nec nimios æstus, nec magnis viribus auras:
 Omnia enim pariter crescunt, et robora sumunt.
 Quare etiam atque etiam maternum nomen adeptæ
 820 Terra tenet merito, quoniam genus ipsa creavit
 Humanum, atque animal prope certo tempore fudit:
 Omne, quod in magnis bacchatur montibu' passim,
 Aeriasque simul volucres variantibu' formis.
 Sed quia finem aliquam pariendi debet habere,
 825 Destitit; ut mulier spatio defessa vetusto:

monde entier; à l'ordre ancien succède un ordre nouveau : rien ne reste immobile, tout se déplace et se transforme dans la Nature; elle soumet tout à la variété. Là, voit des corps affaiblis et brisés par le temps; ici, les croissent et se fortifient; un objet sort du limon de la terre, un autre s'y engloutit. Ainsi l'âge donne au monde une face toujours nouvelle; il impose à la terre une éternelle inconstance; elle perd le pouvoir dont elle jouissait, acquiert ce qui lui était interdit.

La terre cependant s'efforçait encore d'enfanter des êtres de forme et d'une stature imparfaite (l'androgyné, qui, monstrueux assemblage des deux sexes, diffère également des deux (27)). On vit naître des corps dont les organes étaient incomplets, privés de la lumière, ou sans pieds, sans mains, sans figure, ou doués de membres inhérents au tronc; si contraints à l'immobilité, ils ne pouvaient par aucun moyen éviter le péril, ou trouver leur pâture. La terre surchargea d'une foule variée de monstres; mais la Nature ne leur permit ni de croître, ni de se conserver jus-

Mutat enim mundi naturam totius ætas,
 Ex alioque alius status excipere omnia debet,
 Nec manet ulla sui similis res; omnia migrant,
 Omnia commutat Natura, et vertere cogit :
 330 Namque aliud putrescit, et ævo debile languet;
 Porro aliud concrescit, et e contemptibus exit.
 Sic igitur mundi naturam totius ætas
 Mutat, et ex alio terram status excipit alter;
 Quod potuit, nequeat; possit, quod non tulit ante.

335 Multaque tum tellus etiam portenta creare
 Conata est, mira facie membrisque coorta
 (Androgynum inter utrum, nec utrumque et utrinque remotum),
 Orba pedum partim, manuum viduata vicissim;
 Multa sine ore etiam, sine voltu cæca reperta,
 340 Vincitque membrorum per totum corpus adhæsu,
 Nec facere ut possent quidquam, nec cedere quoquam,
 Nec vitare malum, nec sumere quod foret usus :
 Cetera de genere hoc monstra ac portenta creabat;
 Nequicquam; quoniam Natura absterruit auctum;

qu'à la fleur de l'âge ; elle les priva d'aliments, et leur interdit les liens de l'amour : car il faut, pour propager la vie, un concours nombreux de circonstances propices. L'abondante nourriture, la force, sont nécessaires, et les germes féconds répandus dans les membres doivent se réunir de toutes les parties du corps dans les canaux qui en facilitent la fluctuation ; il faut enfin qu'une parfaite harmonie entre les organes du plaisir permette aux époux de s'identifier par les nœuds d'une mutuelle volupté.

Aux premiers jours du monde, des espèces nombreuses (28), inhabiles à se reproduire, disparurent sans laisser de progéniture ; car tous les animaux, excepté ceux dont nous payons l'utilité par notre protection, n'obtiennent leur conservation que de l'adresse, de la force ou de la légèreté dont les doua la nature. Le terrible lion et les bêtes féroces doivent leur salut à la force, le renard à la ruse, le cerf à la vitesse. Mais ces races compagnes de nos travaux et confiées à notre garde, le chien au sommeil vigilant, au cœur fidèle, le coursier, la douce brebis, le bœuf laborieux

- 845 Nec potuere cupitum ætatis tangere florem,
Nec reperire cibum, nec jungi per Veneris res :
Multa, videmus, enim rebus concurrere debent,
Ut propagando possint producere sæcla.
Pabula primum ut sint, genitalia deinde per artus
- 850 Semina quæ possint membris manare remissis ;
Fœminaque ut maribus conjungi possit, habendum,
Mutua queis nectant inter se gaudia, utrisque.
Multaque tum interiisse animantum sæcla necesse est,
Nec potuisse propagando procudere prolem :
- 855 Nam quæcunque vides vesci vitalibus auris,
Aut dolus, aut virtus, aut denique mobilitas est,
Ex ineunte ævo, genus id tutata reservans :
Multaque sunt, nobis ex utilitate sua quæ
Commendata manent tutelæ tradita nostræ.
- 860 Principio, genus acre leonum, sævaque sæcla
Tutata est virtus, vulpes dolus, et fuga cervos :
At levisomna canum, fido cum pectore, corda,
Et genus omne, quod est veterino semine partum,

t confié leur existence à notre appui ; fuyant les animaux
iels, ils ont cherché la paix et une nourriture abondante
'abri du danger : tel est le salaire payé à leurs services.
is ceux à qui la Nature refusa une vie indépendante, ou l'art
nous être utiles ; pourquoi l'homme aurait-il pris le soin
les défendre, de les nourrir et de les protéger ? Ils res-
ent enchaînés dans les durs liens de leur destinée, et
virent de proie aux animaux voraces, jusqu'au jour où
Nature les replongea au néant.

Mais, crois-moi, jamais on ne vit se former de monstrueux
ntaures ; un être participant de deux natures, assemblage
deux corps et de membres incompatibles, ne peut voir
jour. Cette réunion de forces inégales est impossible : la
is légère méditation, ami, peut t'en convaincre.

A son troisième printemps, le cheval généreux brille de
force entière, et le faible enfant, à cet âge, cherche en-
re en songe le sein qui l'a nourri ; et, lorsque la vieillesse

- Lanigeræque simul pecudes, et bucera sæcla,
865 Omnia sunt hominum tutelæ tradita, Memmi :
Nam cupide fugere feras, pacemque secutæ
Sunt, et larga suo sine pabula parta labore ;
Quæ damus utilitatis eorum præmia causa :
At, queis nil horum tribuit Natura, nec ipsa
870 Sponte sua possent ut vivere, nec dare nobis
Utilitatem aliquam, quare pateremur eorum
Præsidio nostro pasci genus, esseque tutum ?
Scilicet hæc aliis prædæ lucroque jacebant,
Indupedita suis fatalibus omnia vinclis,
875 Donicum ad interitum genus id Natura redegit.
Sed neque Centauri fuerunt, neque tempore in ullo
Esse queat duplici natura et corpore bino,
Ex alienigenis membris compacta potestas,
Hinc illinc par vis ut non sic esse potis sit :
880 Id licet hinc quamvis hebeti cognoscere corde.
Principio, circum tribus actis impiger annis
Floret equus, puer handquaquam ; quin sæpe etiamnum
Ubera mammarum in somnis lactantia quærit :
Post ubi equum validæ vires, ætate senecta,

affaiblit l'active vigueur du coursier, que la vie s'enfuit ses membres languissants, l'homme échappant à l'enfance touche à la fleur de l'âge, et d'un léger duvet voit couvrir sa joue adolescente. Comment donc les germes de l'homme et du coursier auraient-ils, par leur réunion, pu former des Centaures, ainsi que les corps des Scyllas, monstres amphibies, entourés de chiens rapides, et tant d'autres réunions incohérentes de membres discordants, qui se développent, s'accroissent en des temps divers, et que la même volupté ne peut embraser à la fois, opposés enfin dans les penchans, leurs amours et leurs aliments? car la ciguë qui accroît l'embonpoint des jeunes chèvres, offre à l'homme un poison mortel.

Mais puisque la flamme consume le corps des lions, au lieu bien qu'elle dévore les membres et le sang de tous les êtres animés, comment donc l'horrible Chimère, avec sa triple forme à la tête de lion, au corps de chèvre, à la queue de dragon vomit-elle du fond de sa poitrine des flammes dévorant

- 885 *Membraque deficiunt fugienti languida vita,
Tum demum pueris, ævo florente, juvenas
Occipit, et molli vestit lanugine malas :*
*Ne forte ex homine, et veterino semine equorum,
Conferi credas Centauros posse, nec esse*
- 890 *Aut rapidis canibus succinctas semimarinis
Corporibus Scyllas, aut cetera de genere horum,
Inter se quorum discordia membra videmus;
Quæ neque florescunt pariter, neque robora sumunt
Corporibus, neque projiciunt ætate senecta,*
- 895 *Nec simili Venere ardescunt, nec moribus unis
Conveniunt, nec sunt eadem jucunda per artus :*
*Quippe videre licet pinguescere sæpe cicuta
Barbigeras pecudes, homini quæ est acre venenum.*
Flamma quidem vero quum corpora fulva leonum
- 900 *Tam soleat torrere atque urere, quam genus omne
Visceris, in terris quodcunque et sanguinis exstet;
Qui fieri potuit, triplici cum corpore ut, una
Prima leo, postrema draco, media ipsa Chimæra
Ore ferox acrem efflaret de corpore flammam!*

Attribuer ces monstrueuses productions à la jeunesse du ciel et de la terre, en s'autorisant du vain nom de la nouveauté, c'est ouvrir la source des absurdités révoltantes. On dira que les fleuves roulaient alors dans nos plaines des flots dorés, que les arbres se couronnaient de fleurs de diamants, que l'homme naissait avec une taille gigantesque et des forces si prodigieuses, qu'il pouvait d'un seul pas franchir le gouffre des mers, et, de sa main puissante, faire valser autour de lui l'immense voûte des cieux. La terre, est vrai, renfermait d'innombrables germes, au jour du premier enfantement des races vivantes; mais gardons-nous de croire qu'elle ait créé des espèces d'une nature posée, et rassemblé dans le même être des membres discordants : car les herbes, les fruits, les arbres riants, ont la terre aujourd'hui se surcharge abondamment, ne peuvent se confondre au hasard et amalgamer leur essence. Toutes les productions diverses croissent dans des limites variables et s'asservissent aux lois immuables qu'à chaque instant d'elles impose la Nature.

- 905 Quare etiam tellure nova cœloque recenti,
 Talia qui fingit potuisse animalia gigni,
 Nixus in hoc, uno novitatis nomine inani,
 Multa licet simili ratione effutiat ore;
 Aurea tum dicat per terras flumina volgo
 910 Fluxisse, et gemmis florere arbusta suasse;
 Aut hominem tanto membrorum esse impete natum,
 Trans maria alta pedum nisus ut ponere posset,
 Et manibus totum circum se vertere cœlum :
 Nam quod multa fuere in terris semina rerum,
 915 Tempore quo primum tellus animalia fudit;
 Nil tamen est signi, mistas potuisse creari
 Inter se pecudes, compactaque membra animantum :
 Propterea quia quæ de terris nunc quoque abundant
 Herbarum genera, ac fruges arbustaqua læta,
 920 Non tamen inter se possint complexa creari.
 Res sic quæque suo ritu procedit, et omnes
 Fœdere Naturæ certo discrimina servant.

Sans doute, au sortir de ses mains, les hommes étaient plus qu'aujourd'hui doués de vigueur (29) : il en devait être ainsi ; car la terre imprimait à ses enfants la force de son premier âge. Leurs os étaient plus solides et plus grands, leurs entrailles plus vastes, leurs muscles étaient plus robustes. Leurs corps infatigables ne craignaient ni la rigueur du froid, ni la brûlante chaleur, ni l'âcreté des nouveaux aliments. Ils survivaient à la révolution d'innombrables soleils ; ils menaient çà et là leur vie errante comme les animaux féroces. Leurs mains vigoureuses savaient encore ni courber ni diriger la charrue, arracher les glèbes sous le tranchant du fer, entr'ouvrir le sol pour y confier de jeunes arbustes, ni retrancher avec la hache les vieux et infructueux rameaux. Les fruits que la pluie et le soleil mûrissaient, ceux que la terre accordait d'elle-même suffisaient à leur faim. Au milieu des glands amassés sous les chênes, ils rendaient la vigueur à leurs corps, et ces fruits de l'arbousier, que l'hiver voit mûrir et se colorer de pourpre, croissaient alors plus abondants et plus

- Et genus humanum multo fuit illud in arvis
 Durius, ut decuit, tellus quod dura creasset :
- 925 Et majoribus, et solidis magis ossibus intus
 Fundatum, et validis aptum per viscera nervis ;
 Nec facile ex æstu, nec frigore quod caperetur,
 Nec novitate cibi, nec labi corporis ulla :
 Multaque per cœlum solis volventia lustra
- 930 Volgivago vitam tractabant more ferarum.
 Nec robustus erat curvi moderator aratri
 Quisquam, nec scibat ferro molirier arva,
 Nec nova defodere in terram virgulta, nec altis
 Arboribus veteres decidere falcibu' ramos :
- 935 Quod sol, atque imbres dederant, quod terra crearat
 Sponte sua, satis id placabat pectora donum :
 Glandiferas inter curabant corpora quercus
 Plerumque ; et quæ nunc hiberno tempore cernis
 Arbuta Pœniceo fieri matura colore,
- 940 Plurima tum tellus etiam majora ferebat :

olumineux. La terre, dans sa jeunesse florissante, plus féconde exposait au jour des aliments nombreux, et procurait l'abondance à ces tristes mortels.

Les fleuves, les fontaines les invitaient à se désaltérer; mais aujourd'hui les torrents précipités des monts semblent briser leurs flots à la soif des animaux sauvages. A l'approche de la nuit, ils portaient leurs pas errants dans les bois où depuis les Nymphes eurent des temples; dans ces lieux où jaillissent des sources limpides qui, murmurant d'abord entre les cailloux humectés, retombent et se glissent à replis sinueux sur la mousse verdissante des frais ruisseaux, se répandent dans la plaine, ou submergent les champs.

Ils ne savaient point amollir les métaux dans la forge, ni préparer des peaux, ni se revêtir de la dépouille des animaux sauvages : nus, ils se retiraient dans les monts solitaires, sous l'ombre des forêts; forcés de chercher un abri contre la pluie abondante et l'aiguillon des vents, ils cachaient leurs membres sous les broussailles fangeuses; incapables de concourir au bien commun, ils n'étaient as-

Multaque præterea novitas tum florida mundi
Pabula dia tulit, miseris mortalibus ampla.

At sedare sitim fluvii fontesque vocabant;

Ut nunc montibus e magnis decursus aquarum

945 Claricitat late sitientia sæcla ferarum.

Denique noctivagi silvestria templa tenebant

Nympharum, quibus exhibant humore fluentia

Lubrica, proluvie larga lavere humida saxa,

Humida saxa super viridi stillantia musco,

950 Et partim plano scatere atque erumpere campo.

Necdum res igni scibant tractare, nec uti

Pellibus, et spoliis corpus vestire ferarum :

Sed nemora atque cavos montes silvasque colebant,

Et frutices inter condebant squalida membra,

955 Verbera ventorum vitare imbresque coacti.

Nec commune bonum poterant spectare, nec ullis

Moribus inter se scibant, nec legibus, uti :

servis ni par les mœurs, ni par le frein des lois. Chacun ne cherchant à vivre et à se conserver que pour soi-même s'emparait de l'objet que le hasard offrait à ses des. C'était sous la voûte des bois que Vénus unissait les amants ; la volupté était due à une ardeur mutuelle, ou arrachée par la violence farouche, ou quelques glands, des fruits des fleurs en acquittaient le prix.

Dotés de robustes mains et de pieds agiles, ils attaquaient les hôtes sauvages des forêts. Ils leur lançaient des pierres, ou les frappaient d'une pesante massue ; triomphaient de quelques uns, et fuyaient devant les autres jusque dans leur retraite. Surpris par l'ombre des nuits, ils étendaient leurs membres agrestes et nus sur la terre ; pareils aux sangliers, ils se roulaient entourés de mousse et de feuilles séchées. Ils n'allaient point, pâles et tremblants, dans les ténèbres nocturnes, parcourir les campagnes, et redemander par leurs clameurs la lumière éclipse ; mais, silencieux, ils s'enveloppaient dans le sommeil jusqu'à ce que le soleil eût rougi les cieux de l'éclat.

Quod cuique obtulerat prædæ fortuna, ferebat
Sponte sua, sibi quisque valere et vivere doctas.

960 Et Venus in silvis jungobat corpora amantum ;
Conciliabat enim vel mutua quamque cupido,
Vel violenta viri vis atque impensa libido,
Vel pretium glandes atque arbuta, vel pira lecta.

Et manuum mira freti virtute pedumque,

965 Consectabantur silvestria sæcla ferarum
Missilibus saxis, et magno pondere clavæ,
Multaque vincebant, vitabant pauca latebris ;
Setigerisque pares suibus, silvestria membra
Nuda dabant terræ, nocturno tempore capti,
970 Circum se foliis ac frondibus involventes :
Nec plangore diem magno, solemque per agros
Quærebant pavidæ, palantes noctis in umbris :
Sed taciti respectabant, somnoque sepulti,
Dum rosea face sol inferret lumina cœlo :

975 A parvis quod enim consueverant cernere semper

e son flambeau. Ils voyaient sans crainte la lutte alternative de la nuit et du jour : dès l'enfance l'habitude leur faisait le prodige ; ils ne tremblaient pas qu'une nuit éternelle s'emparât de la terre, et ensevelît pour jamais la lumière du soleil.

Mais leurs alarmes étaient dues aux monstres féroces, dont l'approche redoutable rendait souvent leur sommeil inquiet. Éveillés par un énorme sanglier ou par un lion rugissant, glacés d'effroi, ils abandonnaient à ces hôtes terribles leur asile et leur couche de feuillage ; ils échappaient dans l'ombre, et se réfugiaient sous un toit de rochers. Les humains cependant ne se précipitaient ni plus ni moins nombreux qu'en nos jours hors de la douce lumière de la vie. Beaucoup d'entre eux sans doute, surpris par les monstres féroces, vivante nourriture, étaient broyés sous leurs terribles dents ; ils remplissaient les bois, les monts, les cavernes de leurs gémissements, et voyaient leurs membres vivants s'ensevelir dans une tombe vivante (30). Quelques uns, sauvés par la fuite, le corps déchiré, sai-

Alternò tenebras et lucem tempore gigni,
Non erat, ut fieri posset, mirarier unquam,
Nec diffidere, ne terras æterna teneret
Nox, in perpetuum detracto lumine solis.

980 Sed magis illud erat curæ, quod sæcla ferarum
Infestam miseris faciebant sæpe quietem ;
Ejectique domo fugiebant saxea tecta
Setigeri suis adventu, validique leonis,
Atque intempesta cedebant nocte paventes

985 Hospitibus sævis instrata cubilia fronde.

Nec nimio tum plus, quam nunc, mortalia sæcla
Dulcia linquebant labentis lumina vitæ :

Unus enim tum quisque magis deprensus eorum
Pabula viva feris præbebat dentibus haustus ;

990 Et nemora ac montes gemitu silvasque replebat,
Viva videns vivo sepeliri viscera busto :

At quos effugium servarat, corpore adeso,
Posterius tremulas super ulcera tetra tenentes

sissaient de leurs mains tremblantes les morsures noires sanglantes, et par d'horribles cris ils invoquaient la mort jusqu'à ce que des vers avides, en rongant leur chair infecte, les délivrassent de la vie. Ils ignoraient l'art d'accrocher leurs blessures. Mais on ne voyait pas une foule d'hommes, conduits sous les drapeaux d'un maître, périr chaque jour; ni des vaisseaux remplis de navigateurs se briser sur les écueils des mers courroucées. En vain l'océan soulève ses flots turbulents ou ridait légèrement sa plaine azurée; sa surface paisible et riante ne pouvait séduire les mortels : l'art fatal du nocher demeurait encore ignoré. C'est alors la privation languissante qui donnait la mort; aujourd'hui nous la craignons de l'abondance. L'imprudence et l'ignorance offrit le poison aux premiers hommes; aujourd'hui nous le recevons des arts.

Enfin, quand l'homme sut élever des cabanes, se servir de la dépouille des animaux et se servir du feu (quand l'homme uni à la femme ne forma plus qu'un être; quand ils goûtèrent les faveurs secrètes d'un

- Palmas, horrifera accibant vocibus Orcum,
 995 Donicum eos vita privarunt vermina sæva,
 Expertes opis, ignaros quid volnera vellent.
 At non multa virum sub signis millia ducta
 Una dies dabat exitio, nec turbida ponti
 Æquora lædebant naves ad saxa virosque.
 1000 Sed temere, incassum mare fluctibu' sæpe coortis
 Sævibat, leviterque mīnas ponebat inanes :
 Nec poterat quemquam placidi pellacia ponti
 Subdola pellicere in fraudem ridentibus undis ;
 Improbæ navigii ratio tum cæca jacebat.
 1005 Tum penuria deinde cibi languentia letho
 Membra dabat : contra nunc rerum copia mersat.
 Illi imprudentes ipsi sibi sæpe venenum
 Vergebant : nunc dant aliis solertius ipsi.
 Inde casas postquam ac pelles ignemque pararunt,
 1010 Et mulier conjuncta viro concessit in unum ;
 Castaque privatæ Veneris connubia læta
 Cognita sunt, prolemque ex se videre creatam ;

oux hymen, et virent naître de leur sein une race nouvelle, l'espèce humaine alors commença à s'amollir, le feu du feu rendit le corps plus sensible au froid; on chercha d'autres toits que la voûte céleste; Vénus éternua l'indolence, et les douces caresses des enfants fléchirent enfin la farouche rudesse des pères. Ceux dont les sens se touchaient commencèrent à s'unir des nœuds de mariage; on bannit le larcin et la violence; on protégea les femmes et les enfants. Par des gestes et des sons inarticulés, on fit entendre que la justice et la pitié sont dues à la faiblesse. Cependant la concorde ne pouvait naître aisément pour tous (32); du moins la meilleure et la plus sage partie s'asservit aux lois de ce pacte: sans cet accord, les hommes se seraient dès lors anéantis, et leur nom n'aurait pu se propager jusqu'à nous, à travers les siècles.

La Nature obligea les hommes à former les sons variés du langage, et le besoin assigna des noms aux différents objets. C'est ainsi que les enfants, dont la langue impuis-

Tum genus humanum primum mollescere cœpit :

Ignis enim curavit, ut alsia corpora frigus

5 *Non ita jam possent cœli sub tegmine ferre;*

Et Venus imminuit vires, puerique parentum

Blanditiis facile ingenium fregere superbum.

Tunc et amicitiam cœperunt jungere, habentes

Finitima inter se, nec lædere, nec violare;

10 *Et pueros commendarunt, muliebrique sæclum,*

Vocibus et gestu quum balbe significarent,

Imbecillorum esse æquum misererier omni.

Non tamen omnimodis poterat concordia gigni;

Sed bona magnaue pars servabant fœdera casti :

15 *Aut genus humanum jam tum foret omne peremptum,*

Nec potuisset adhuc perducere sæcla propago.

At varios linguæ sonitus Natura subegit

Mittere, et utilitas expressit nomina rerum;

Non alia longe ratione, atque ipsa videtur

20 *Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ,*

sante se refuse à exprimer leur desir, désignent d'un doigt éloquent les objets qui les flattent ; car chaque être a conscience de ses facultés. Le jeune taureau offensé menace et frappe de ses cornes, avant qu'elles n'aient couronné son front. Les féroces nourrissons de la lionne et de la panthère veulent mordre et déchirer avant d'être armés de dents et de griffes. Enfin, tu vois le jeune oiseau se fier à son vol incertain, et réclamer de son aile un soutien tremblant.

Ne crois pas qu'un seul homme ait à son gré imposé des noms aux objets divers, et que les autres mortels reussent de lui les mots de son choix : rejette cette erreur ; car s'il a pu tout désigner avec sa voix et produire les sons variés du langage, d'autres, doués des mêmes organes, ont pu simultanément atteindre le même but.

Si les autres hommes ne s'étaient pas encore servis mutuellement des paroles, si l'utilité en était ignorée, comment l'inventeur aurait-il fait entendre et propagé sa découverte ? seul, pouvait-il asservir la foule à ses desseins

Quum facit, ut digito, quæ sint præsentia, monstrent :
Sentit enim vim quisque suam, quam possit abuti :
Cornua nata prius vitulo quam frontibus exstent,
Illis iratus petit, atque infensus inurget.

1035 At catuli pantherarum, scymnique leonum
Unguibus ac pedibus jam tum, morsuque repugnant,
Vix dum quum ipsis sunt dentes unguisque creati :
Alituum porro genus alis omne videmus
Fidere, et a pennis tremulum petere auxiliatum.

1040 Proinde putare aliquem tum nomina distribuisse
Rebus, et inde homines didicisse vocabula prima,
Desipere est : nam cur hic posset cuncta notare
Vocibus, et varios sonitus emittere linguæ,
Tempore eodem alii facere id non quisse putentur ?

1045 Præterea, si non alii quoque vocibus usi
Inter se fuerant ; unde insita notities est.
Utilitatis, et unde data est huic prima potestas,
Quid vellet facere ut scirent animoque viderent !
Cogere item plures unus, victosque domare

la contraindre d'adopter les expressions de son caprice ? comment transmettre des leçons à des hommes sourds à la voix ? Cette œuvre est impossible : ils n'auraient pas offert qu'on fatiguât leur oreille de sons inaccoutumés, fins et inconcevables.

Est-ce donc un prodige que, doués de la voix et de l'art de la moduler, les hommes, suivant le sentiment qu'ils pouvaient, aient adapté des mots différents aux objets vers dont ils recevaient l'impression ? Mais ne voyons-nous pas chaque jour les muets troupeaux, les animaux mêmes, exprimer par des sons variés la crainte, la douleur ou la joie qui tour à tour les agitent ? l'expérience le prouve sans cesse.

Aussitôt que l'énorme molosse s'irrite, contracte ses membres mobiles, et découvre ses dévorantes dents, combien son brusque de sa voix menaçante diffère de ce monotone aboiement, dont sa vigilance fait retentir les lieux tout autour ! et quand sa langue caressante se promène sur les membres délicats de ses petits, ou quand elle les foule avec ses pieds, les provoque par d'innocentes mor-

- 4 Non poterat, rerum ut perdiscere nomina vellent;
Nec ratione docere ulla, suadereque surdis,
Quid facto esset opus : faciles neque enim paterentur,
Nec ratione ulla sibi ferrent amplius aures
Vocis inauditos sonitus obtundere frustra.
- 5 Postremo, quid in hac mirabile tantopere est re,
Si genus humanum, cui vox et lingua vigeret,
Pro vario sensu varias res voce notaret,
Quum pecudes mutæ, quum denique sæcla ferarum
Dissimiles soleant voces variasque ciere,
- 6 Quum metus aut dolor est, et quum jam gaudia gliscunt?
Quippe etenim id licet e rebus cognoscere apertis.
Inritata canum quum primum magna Molossum
Mollia ricta fremunt, duros nudantia dentes,
Longe alio sonitu rabie distracta minantur,
Et quum jam latrant, et vocibus omnia complent :
At catulos blande quum lingua lambere tentant,

sures, les happe et craint de les presser de sa dent infensive, le tendre murmure de sa voix maternelle ressemble-t-il aux hurlements plaintifs qu'elle exhale dans les foyers déserts, ou aux gémissements qu'elle pousse, lorsqu'en redoutant le châtiment elle rampe soumise aux pieds de son maître irrité ?

L'ardent coursier fait-il entendre le même hennissement lorsque, fleurissant de jeunesse, pressé par l'aiguillon de l'amour, il vole et bondit parmi les cavales superbes, lorsqu'une émotion craintive agite ses membres, ou que ses larges naseaux s'ouvrent et frémissent au bruit des armes ?

Et les volatiles, ces familles ailées et nombreuses, l'épervier vorace, l'orfraie, ces oiseaux qui dans les flots amers cherchent l'aliment de leur vie, varient les inflexions de leurs cris, soit qu'ils disputent leur pâture ou s'acharnent sur leur proie.

Leurs chants rauques ou sauvages changent souvent à l'approche des tempêtes : telle est la corneille séculaire et les nombreuses troupes de corbeaux dont l'âpre cro-

- Aut ubi eos jactant pedibus, morsuque petentes,
 Suspensis teneros imitantur dentibus haustus;
 Longe alio pacto gannitu vocis adulant,
 1070 Et quum deserti baubantur in ædibus, aut quum
 Plorantes fugiunt summisso corpore plagas.
 Denique non hinnitus item differre videtur,
 Inter equas ubi equus florenti ætate juvenecus
 Pinnigeri sævit calcaribus ictus amoris,
 1075 Et fremitum patulis sub naribus edit ad arma;
 Ac quum sis alias concussis artubus hinnit!
 Postremo, genus alituum, variæque volucres,
 Accipitres, atque ossifragæ, mergique marinis
 Fluctibus in salsis victum vitamque petentes,
 1080 Longe alias alio jaciunt in tempore voces,
 Et quum de victu certant, prædaque repugnant.
 Et partim mutant cum tempestatibus una
 Raucisonos cantus; cornicum ut sæcla vetusta

neat, dit-on, fait pressentir les vents et les tempêtes. Les brutes ainsi ont trouvé, dans leur muette éloquence, des cris variés pour interpréter leurs sentiments divers, bien plus aisément l'homme dut-il retracer, par des traits flexibles, les différents objets et les sensations dont il a été affecté !

Pour éclaircir, ô Memmius, un doute qui peut-être s'élève en secret dans ta pensée, apprends que la foudre la lumière transmet le feu sur la terre. C'est là que s'allument les flammes dont les mortels entretiennent l'utile langoureux usage. Ne vois-tu pas encore l'air, noirci par les vapeurs orageuses, vomir de ses flancs ténébreux des tourbillons rapides et dévorants ? Quelquefois aussi les rameaux flus, agités par les vents, s'échauffent en heurtant les rameaux de l'arbre voisin : le froissement, plus rapide de secousse en secousse, fait jaillir des étincelles, et, du milieu du feuillage desséché, éclatent et brillent des feux secrets. L'un et l'autre phénomène ont dû révéler le feu aux mortels.

Corvorumque greges, ubi aquam dicuntur et imbres

85 *Poscere, et interdum ventos aurasque vocare :*

Ergo si varii sensus animalia cogunt,

Muta tamen quum sint, varias emittere voces;

Quanto mortales magis æquum est tum potuisse

Dissimiles alia atque alia res voce notare?

90 *Illud in his rebus tacitus ne forte requiras,*

Fulmen detulit in terras mortalibus ignem

Primitus; inde omnis flammarum diditur ardor;

Multa videmus enim cœlestibus incita flammis

Fulgere, quum cœli donavit plaga vapores;

95 *Et ramosa tamen quum ventis pulsa vacillans*

Æstuat in ramo; incumbens arboris arbor;

Exprimitur validis extritus viribus ignis,

Et micat interdum flammæ fervidus ardor,

Mutua dum inter se rami stirpesque teruntur :

100 *Quorum utrumque dedisse potest mortalibus ignem.*

Bientôt l'homme, s'apercevant que la flamme et la chaleur du soleil mùrissaient et donnaient la saveur à toutes les productions de la terre, essaya d'imiter avec la puissance de ses rayons. L'esprit attentif et le génie pénétrant introduisaient par le feu d'ingénieux changements, et chaque jour de nouvelles découvertes éloignaient l'homme de la vie primitive.

Alors les rois commencèrent à élever des tours et des cités, pour établir l'asile et la sûreté de leur pouvoir ; ils partagèrent la terre et les troupes, et les dispensèrent selon le degré de la force, de l'intelligence et de la beauté. Telles étaient les premières distinctions approuvées par la Nature ; bientôt on en créa de nouvelles. On connut que ce métal sans peine dépouilla de leurs honneurs la laideur et la beauté, qui d'elles-mêmes s'empressèrent de se servir et de grossir la cour de l'opulence.

Ah ! si la raison était le seul guide de l'homme, pour la suprême richesse serait la modération et le calme l'ame ; car il n'est point d'indigence pour celui qui de

- Inde cibum coquere ac flammæ mollire vapore
 Sol docuit, quoniam mitescere multa videbant
 Verberibus radiorum atque æstu victa per agros;
 Inque dies magis hi victum vitamque priorem
 1105 Commutare novis monstrabant rebus et igni,
 Ingenio qui præstabant et corde vigeant.
 Condere cœperunt urbes arcemque locare
 Præsidium reges ipsi sibi perfugiumque;
 Et præcudes et agros divisere, atque dedere
 1110 Pro facie cujusque et viribus ingenioque;
 Nam facies multum valuit, viresque vigeant:
 Posterius res inventa est, aurumque repertum,
 Quod facile et validis et pulchris dempsit honorem:
 Divitioris enim sectam plerumque sequuntur,
 1115 Quamlibet et fortes et pulchro corpore cæti.
 Quod si quis vera vitam ratione gubernet,
 Divitiæ grandes homini sunt, vivere parce
 Æquo animo: neque enim est unquam penuria parvi:

eu. Mais les hommes ont aspiré à l'illustration et à la puissance, afin de fonder leur fortune sur des bases inébranlables, et couler leur vie dans une oisive et douce pulence; vains efforts! en se précipitant à flots pressés vers les grandeurs, ils en rendent le chemin périlleux. S'élançant-ils jusqu'au faite, pareille à la foudre, l'envie inexorable les précipite dans les angoisses d'une mort fléissante. Ah! plutôt se préparer un doux repos, que de convoiter l'empire, et de s'emparer du trône. Laissons ces malheureux, fatigués de sueur et souillés de sang, s'entre-êchirer dans l'étroit et dangereux sentier où déborde leur turbulente ambition; ils ne voient pas que les foudres de l'envie lancent tous leurs traits sur les lieux les plus élevés. Vainement infortunés, ils ne jugent que par autrui; ils ne pensent ni ne sentent par eux-mêmes; leurs desirs sont ceux qu'on leur impose: tels sont aujourd'hui les hommes, tels ils seront encore, tels ils ont toujours été.

Las de l'obéissance, quand le peuple eut massacré les rois, les sceptres superbes et les majestueux débris des

- At claros se homines voluere esse atque potentes,
 1120 Ut fundamento stabili fortuna maneret,
 Et placidam possent opulenti degere vitam :
 Nequicquam, quoniam ad summum succedere honorem
 Certantes, iter infestum fecere viai;
 Et tamen e summo quasi fulmen dejecit ictos
 1125 Invidia interdum contemptim in Tartara tetra;
 Ut satius multo jam sit parere quietum,
 Quam regere imperio res velle, et regna tenere :
 Proinde sine incassum defessi sanguine sudent,
 Angustum per iter luctantes ambitionis;
 1130 Invidia quoniam, cum fulmine, summa vaporant
 Plerumque, et quæ sunt aliis magis edita cunque :
 Quandoquidem sapiunt alieno ex ore, petuntque
 Res ex auditis potius, quam sensibus ipsis :
 Nec magis id nunc est, nec erit mox, quam fuit ante.
 1135 Ergo, regibus occisis, subversa jacebat
 Pristina majestas soliorum et sceptræ superba;

trônes gisaient dans la poussière. Les brillants bandes de la tête des princes, ensanglantés et foulés aux pieds vulgaire, gémissaient sur leurs honneurs détruits; ce est doux d'écraser ce qu'on a le plus redouté. La fo populaire ressaisit son autorité; mais chacun voulait p soi la toute-puissance. Bientôt on créa des magistrats, régla les droits, on se soumit à des lois utiles; les homr fatigués d'une longue crise, épuisés par la violence luttés intestines, se soumirent plus facilement au frein la justice; et comme leur ressentiment exerçait une v geance bien plus rigoureuse que celle des lois, ils se goûtèrent de ces tempêtes anarchiques. Ainsi naquit crainte des châtimens qui empoisonne les plaisirs illici L'homme inique et violent tombe dans le piège que l même a dressé: le mal revient toujours à sa source punit son auteur. Le coupable, qui ose violer le pacte la paix commune, coule une vie privée de repos et charmes; et, dût-il dérober sa faute aux regards hommes et des dieux, le fardeau d'un crime prêt à se

Et capitis summi præclarum insigne, cruentum,
Sub pedibus volgi, magnum lugebat honorem :
Nam cupide conculcatur nimis ante metutum.

- 1140 Res itaque ad summam facem turbasque redibat,
Imperium sibi quum ac summatum quisque petebat :
Inde magistratum partim docuere creare,
Juraque constituere, ut vellent legibus uti ;
Nam genus humanum defessum vi colere ævum,
1145 Ex inimiciis languebat; quæ magis ipsum
Sponte sua cecidit sub leges arctaque jura;
Acrius ex ira quod enim se quisque parabat
Ulcisci, quam nunc concessum est legibus æquis,
Hanc ob rem est homines pertæsum vi colere ævum :
1150 Unde metus maculat pœnarum præmia vitæ;
Circumretit enim vis atque injuria quemque,
Atque, unde exorta est, ad eum plerumque revertit;
Nec facile est placidam ac pacatam degere vitam,
Qui violat factis communia fœdera pacis;
1155 Et si fallit enim divum genus humanumque,

et l'accable incessamment. En songe, ou dans le délire et la souffrance, sa voix accusatrice peut le trahir, et le crime et d'un forfait gardé longtemps peut tout à coup s'échapper.

Maintenant, quelle cause imposa à tous les peuples de la terre la croyance des dieux, remplit les cités d'autels, consacra les pompes augurales, ces concours religieux, les concours des grandes entreprises ? quelle est l'origine de ce sombre effroi qui glace le cœur de l'homme, le contraint de célébrer des fêtes consacrées à l'objet de sa terreur ; et chaque jour lui fait surcharger la terre de temples nouveaux ? Aisément je peux dérouler à tes regards les usages superstitieux.

Dans ces premiers temps, l'esprit humain voyait dans le sommeil des fantômes doués de force et de beauté ; l'illusion des songes ajoutait encore à l'admiration que ces pressentiments inspiraient. Il les douait de sentiments, il voyait leurs membres, il entendait tonner leur voix terrible et proportionnée à ces colosses majestueux.

Perpetuo tamen id fore clam diffidere debet ;
Quippe ubi se multi per somnia sæpe loquentes,
Aut morbo delirantes procraxe ferantur,
Et celata diu in medium peccata dedisse.

60 Nunc quæ causa deum per magnas numina gentes
Pervolgarit, et ararum compleverit urbes,
Suscipiendaque curarit solemnia sacra,
Quæ nunc in magnis florent sacra rebu' locisque ;
Unde etiam nunc est mortalibus insitus horror,
165 Qui delubra deum nova toto suscitât orbi
Terrarum, et festis cogit celebrare diebus,
Non ita difficile est rationem reddere verbis.

Quippe etenim jam tum divum mortalia sæcla
Egregias animo facies vigilante videbant,
170 Et magis in somnis mirando corporis auctu :
His igitur sensum tribuebant, propterea quod
Membra movere videbantur, vocesque superbas
Mittere, pro facie præclara et viribus amplis.

L'homme les supposait immortels, les revoyant toujours ornés des mêmes traits et de formes inaltérables, et il pensait qu'aucun effort destructeur ne pourrait triompher de forces immenses de ces hôtes des cieux ; il les douait d'un bonheur imperturbable , parcequ'ils étaient affranchis de la crainte de la mort, et qu'il les voyait enfanter sans efforts d'innombrables prodiges.

D'ailleurs l'homme , témoin de la marche uniforme des cieux et du retour constant des saisons, dont il ne pouvait pénétrer les causes, attribua ces grands phénomènes à des êtres divins qui d'un coup d'œil faisaient fléchir la nature entière.

Le siège et le palais des dieux furent érigés dans le ciel car c'est là que le soleil et la lune poursuivent leur carrière ordonnée ; c'est là que paraissent le jour et la nuit et les astres errants dans les ténèbres nocturnes , et les météores enflammés ; là se suspendent les nuages , les flocons neigeux, et la grêle ; là les vents impétueux, le fracas rapide du tonnerre, de leur éclat terrible menacent l'univers

- Æternamque dabant vitam, quia semper eorum
 1175 Suppeditabatur facies, et forma manebat
 (Et manet omnino), et quod tantis viribus auctos
 Non temere ulla vi convinci posse putabant.
 Fortunisque ideo longe præstare putabant,
 Quod mortis timor haud quemquam vexaret eorum,
 1180 Et simul in somnis quia multa et mira videbant
 Efficere, et nullum capere ipsos inde laborem.
 Præterea, cœli rationes, ordine certo,
 Et varia annorum cernebant tempora verti ;
 Nec poterant, quibus id fieret, cognoscere causas :
 1185 Ergo perfugium sibi habebant omnia divis
 Tradere, et illorum nutu facere omnia flecti.
 In cœloque deum sedes et templa locarunt,
 Per cœlum volvi quia sol et luna videntur,
 Luna, dies, et nox, et noctis signa severa,
 1190 Noctivagæque faces cœli, flammæque volantes,
 Nubila, ros, imbres, nix, venti, fulmina, grando,
 Et rapidi fremitus, et murmura magna minarum.

ommes infortunés, dont l'ignorance attribue la marche à nature à des dieux qu'ils ont armés d'un courroux terrible ! Ô que de gémissements ils se sont dès lors imposés ! que de blessures ils ont ouvertes ! et de quelle coupe de larmes ils ont pour jamais abreuvé leurs sens !

Enfin, la piété ne va point, le front voilé, s'incliner sans cesse devant le marbre muet, ni, assidue au pied des autels, elle ne se prosterne point dans la poussière, n'inonde et les temples du sang des victimes, n'ajoute point à ses vœux des vœux insatiables ; mais, toujours calme, elle oppose une âme libre aux chocs des événements : car trop étonnée, à l'aspect de la voûte céleste qui environne le monde, des astres resplendissant dans les plaines éthérées, en contemplant la course ordonnée du soleil et du balancement des nuits, une vague inquiétude, que les autres occupations de la vie semblaient avoir étouffée, tout à coup se réveille au fond du cœur. On se demande si l'immense mécanisme de quelque dieu fait mouvoir à son gré les orbes

O genus infelix humanum, talia divis
 Quum tribuit facta, atque iras adjunxit acerbis !
 95 Quantos tum gemitus ipsi sibi, quantaque nobis
 Volnera, quas lacrymas peperere minoribu' nostris !
 Nec pietas ulla est velatum sæpe videri
 Vertier ad lapidem, atque omnes accedere ad aras,
 Nec procumbere humi prostratum, et pandere palmas
 200 Ante deum delubra, nec aras sanguine multo
 Spargere quadrupedum, nec votis nectere vota ;
 Sed mage pacata posse omnia mente tueri .
 Nam quum suspicimus magni cœlestia mundi
 Templâ super, stellisque micantibus æthera fixum,
 205 Et venit in mentem solis lunæque viarum ;
 Tunc aliis oppressa malis in pectore cura
 Illa quoque expergefactum caput erigere infit
 Ecquæ forte deum nobis immensa potestas
 Sit, vario motu quæ candida sidera verset.
 210 Tentat enim dubiam mentem rationis egestas,

célestes. L'ignorance des causes laisse flotter l'esprit dans le doute ; on cherche si le monde eut une origine, s'il doit finir, ou s'il doit résister longtemps aux fatigues de ses constants travaux, ou si, doué par les dieux d'un sort éternel, il opposera au torrent des siècles infinis une force indestructible.

Mais, après tout, quel est l'homme dont le cœur n'est point ébranlé par la crainte divine, et dont les membres chancellent glacés d'effroi, lorsque l'horrible fracas du tonnerre ébranle le monde embrasé, et propage sous la voûte céleste son épouvantable murmure ? Le peuple se prosterne ; les rois, frappés de crainte, courbent leurs fronts superbes ; ils pressent de leurs bras tremblants la statue des dieux ; ils craignent de toucher à l'instant terrible qui doit acquitter les forfaits du trône. Et lorsque les vents irrités se déchaînent sur les flots, et balaient, sur la plage écumante, la flotte, ses légions, et ses éléphants, le roi s'efforce d'apaiser la divinité par ses vœux ; craintif,

*Ecquænam fuerit mundi genitælis origo,
Et simul ecquæ sit finis, quoad mœnia mundi
Hunc tanti motus possint perferre laborem;
An divinitus æterna donata salute,*

1215 *Perpetuo possint ævi labentia tractu,
Immensi validas ævi contemnere vires.*

*Præterea, cui non animus formidine divum
Contrahitur? cui non conrepunt membra pavore,
Fulminis horribili quum plaga torrida tellus*

1220 *Contremittit, et magnum percurrunt murmura cœlum ?
Non populi gentesque tremunt? regesque superbi
Conripiunt divum percussi membra timore,
Ne quod ob admissum foede, dictumve superbe,
Pœnarum grave sit solvendi tempus adactum?*

1225 *Summa etiam quum vis violenti per mare venti
Induperatorem classis super æquora verrit,
Cum validis pariter legionibus atque elephantis,
Non divum pacem votis adit, ac prece quæsit
Ventorum pavidus paces animasque secundas?*

1230 *Nequicquam, quoniam violento turbine saepe*

applie les vents de calmer leur colère. Soins superflus !
 le tourbillon redouble ; au milieu des écueils la mer s'ouvre
 l'engloutit dans la nuit éternelle. Tant une certaine puis-
 sance cachée se plaît à renverser les projets des humains,
 surtout à briser les sceptres et les faisceaux ! Enfin,
 quand la terre tremblante vacille sous nos pas, quand nos
 bras s'écroulent et s'ensevelissent dans ses flancs entr'ou-
 verts, l'espèce humaine, honteuse de sa propre faiblesse,
 contempe en frémissant l'immense pouvoir qui gouverne la
 nature, et reconnaît une force divine.

Apprends, Memmius, que l'airain, l'or, le fer, le plomb,
 l'argent ne se sont révélés à notre usage que quand le feu
 a dévoré les vastes forêts à la cime des montagnes : soit
 que la chute de la foudre les eût embrasés ; soit que les
 hommes, en livrant leurs combats sous les bois, voulussent
 voir les flammes épouvanter leurs ennemis ; soit que la
 fécondité du sol les ait invités à transformer les forêts en
 champs cultivés ou en gras pâturages ; soit enfin qu'ils
 aient voulu porter la guerre aux animaux féroces, et s'en-

Conreptus nihilo fertur minus ad vada lethi.

Usque adeo res humanas vis abdita quædam

Obterit, et pulchros fasces sævasque secures

Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.

235 *Denique sub pedibus tellus quum tota vacillat,*

Concussæque cadunt urbes, dubiæque minantur,

Quid mirum si se temnunt mortalia sæcla,

Atque potestates magnas, mirasque relinquunt

In rebus vires divum, quæ cuncta gubernent!

240 *Quod superest, æs atque aurum ferrumque repertum est,*

Et simul argenti pondus, plumbique potestas,

Ignis ubi ingentes silvas ardore cremarat,

Montibus in magnis, seu cœli fulmine misso;

Sive quod inter se bellum silvestre gerentes,

245 *Hostibus intulerant ignem, formidinis ergo;*

Sive quod inducti terræ bonitate, volebant

Pandere agros pingues, et pascua reddere rura;

Sive feras interficere, et ditescere præda :

Nam fovea atque igni prius est venarier ortum,

richir de leurs dépouilles : car l'art du chasseur se borna alors à environner sa proie de tranchées et de feux ; n'entourait pas les bois de filets insidieux, et des chie rapides n'allaient point interroger les vents. Qu'importa enfin la cause de l'incendie ? Mais lorsque la flamme devorante, descendue en pétillant jusqu'aux racines des forêts, les eut embrasées, dans les veines ardentes de terre coulèrent, entraînés par leur poids, des ruisseaux d'or, d'airain, d'argent et de plomb ; ils se durcirent, brillèrent dans les crevasses du sol. L'homme, surpris de leur éclat, s'empressa de les recueillir. L'empreinte fidèle des cavités qui les reçurent attesta que le feu pouvait liquéfier, et les asservir ainsi à toutes les formes ; pensa que le marteau pouvait les assouplir, les étendre, les amincir et les acérer ; qu'on pouvait ainsi les convertir en armes belliqueuses, et qu'ils aideraient l'industrie à couper les forêts, à fendre les rochers, à creuser la terre, à façonner le bois, à percer, à polir les objets les plus du

- 1250 *Quam sepius plagis saltum, canibusque ciere :*
Quicquid id est, quacunq; e causa flammeus ardor
Horribili sonitu silvas exederat altis
Ab radicibus, et terram percoxerat igni ;
Manabat venis ferventibus, in loca terræ
- 1255 *Concava conveniens, argenti rivus et auri,*
Æris item et plumbi ; quæ quum concreta videbant
Posteriori claro in terris splendere colore,
Tollebant nitido capti lævique lepore ;
Et simili formata videbant esse figura,
- 1260 *Atque lacunarum fuerant vestigia cuique ;*
Tum penetrabat eos posse hæc liquefacta calore,
Quamlibet in formam et faciem decurrere rerum,
Et prorsum quamvis in acuta ac tenuia posse
Mucronum duci fastigia procudendo ;
- 1265 *Ut sibi tela parent, silvasque excidere possint,*
Materiem lævare, dolare, ac radere tigna,
Et terebrare etiam, ac pertundere perque forare :
Nec minus argento facere hæc auroque parabant,
Quam validi primum violentis viribus æris ;

abord on se trompa dans leur destination ; l'or et l'argent furent employés sans succès aux mêmes usages que l'airain : leur molle consistance ne résista point aux travaux ; aussi l'utile airain devint-il plus précieux , et l'or, trop aisément émoussé, gisait inutile. Aujourd'hui l'airain est méprisé, et l'or envahit les honneurs : ainsi le cours des siècles change le destin des êtres. Ce qui fut précieux lantôt est méprisé ; l'objet de notre dédain le devient de nos vœux ; chaque jour il est plus admiré, il épuise nos éloges. Parmi les mortels il obtient le rang suprême.

Tu peux maintenant deviner, ô Memmius, comment le fer s'est révélé aux humains. Les premières armes furent la main, les ongles déchirants, les dents, les pierres rapides et les rameaux arrachés aux forêts ; on y ajouta bientôt la flamme et le feu ; mais des jours nombreux s'écoulèrent avant la découverte homicide de l'airain du fer. L'airain toutefois fut le précurseur du fer ; plus abondant, il se prêtait aussi plus facilement à l'industrie.

- 70 Nequicquam, quoniam cèdebat victa potestas,
Nec poterat pariter durum suffere laborem ;
Nam fuit in pretio magis æs, aurumque jacebat
Propter inutilitatem hebeti mucrone retusum ;
Nunc jacet æs, aurum in summum successit honorem :
- 75 Sic volvenda ætas commutat tempora rerum ;
Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore ;
Porro aliud succedit et e contemptibus exit,
Inque dies magis appetitur, floretque repertum
Laudibus, et miro est mortales inter honore.
- 80 Nunc tibi quo pacto ferri natura reperta
Sit, facile est ipsum per te cognoscere, Memmi :
Arma antiqua manus, ungues, dentesque fuerunt,
Et lapides et item silvarum fragmina rami,
Et flammæ atque ignes, postquam sunt cognita primum :
- 85 Posterius ferri vis est ærisque reperta,
Et prior æris erat quam ferri cognitus usus ;
Quo facilis magis est natura, et copia major :
Ære solum terræ tractabant, æreque belli

L'airain sillonnait la terre, l'airain brillait parmi les flots des combattants, et semait de vastes funérailles; l'airain secondait les ravisseurs des troupeaux et des moissons. L'homme, nu et sans défense, cédait à cette arme. Insensiblement le fer se transforma en glaive; la faux d'airain fut rejetée avec ignominie; le fer ouvrit les glèbes de la terre; le fer fixa les chances incertaines des combats.

Le guerrier tenta de presser les flancs du coursier, et d'asservir au frein son rapide emportement, avant de se livrer, au milieu des périls de la guerre, sur un char traîné par deux coursiers. On doubla bientôt ce nombre, et quatre chevaux rapides s'attelèrent à des chars armés de faux. Enfin, le Carthaginois soumit l'éléphant, surchargea d'un tour son corps immense, lui enseigna à combattre avec la trompe flexible comme le serpent, et à répandre le trouble et l'effroi dans les rangs belliqueux. Ainsi la discorde cruelle perfectionna par degrés l'art de détruire les humains, augmenta l'horreur et l'épouvante des combats. On tenta même de conduire des taureaux furieux dans la mêlée,

- Miscebant fluctus, et volnera vasta serebant,
 1290 Et pecus atque agros adimebant; nam facile ollis
 Omnia cedebant armatis nuda et inerma :
 Inde minutatim processit ferreus ensis,
 Versaque in opprobrium species est falcis ahenæ :
 Et ferro cœpere solum proscindere terræ,
 1295 Exæquataque sunt creperi certamina belli.
 Et prius est armatum in equi conscendere costas,
 Et moderarier hunc frenis, dextraque vigere,
 Quam bijugo curru belli tentare pericla ;
 Et bijugo prius est, quam bis conjungere binos,
 1300 Et quam falciferos inventum ascendere currus :
 Inde boves Lucas turrito corpore tetros
 Anguimanos belli docuerunt volnera Pœni
 Sufferre, et magnas Martis turbare catervas :
 Sic alid ex alio peperit discordia tristis,
 1305 Horribile humanis quod gentibus esset in armis ;
 Inque dies belli terroribus addidit augmen.

lancer de féroces sangliers sur l'ennemi. Le Parthe se précéder d'une horrible escorte de lions guidés par des aîtres terribles, qui, les captivant dans leurs chaînes, adéraient ou enflammaient leur courroux ; mais trop souvent ces redoutables auxiliaires, affamés de carnage et de sang, s'abandonnaient indistinctement à leur rage, et, couant leur monstrueuse et mouvante crinière, ils portaient dans l'un et l'autre parti leur indomptable fureur. Aucun effort du frein ne ramenait vers l'ennemi le coursier missant, rien ne calmait son effroi : les lionnes furieuses n'indissaient de rang en rang, présentaient partout leur queue sanglante, se retournaient tout à coup, indistinctement saisissaient leur proie, la renversaient, la déchiraient de leurs griffes tranchantes, et de leurs féroces dents. Les bœufs soulevaient et foulaient à leurs pieds les sangliers gissants, plongeaient leurs cornes dans les flancs des coursiers, et les foulaient sous leurs pieds poudreux. Les sangliers courroucés faisaient éprouver la force de leurs défenses terribles aux maîtres qui les avaient domptés ; ils

- Tentarunt etiam tauros in mœnere belli,
 Expertique suos sævos sunt mittere in hostes ;
 Et validos Parthi præ se misere leones,
 310 Cum ductoribus armatis sævisque magistris,
 Qui moderarier hos possent vincisque tenere :
 Nequicquam, quoniam permista cæde calentes
 Turbabant sævi nullo discrimine turmas,
 Terrificas capitum quatientes undique cristas ;
 315 Nec poterant equites fremitu perterrita equorum
 Pectora mulcere, et frenis convertere in hostes :
 Inritata lææ jaciebant corpora saltu
 Undique, et adversum venientibus ora petebant ;
 Et necopinantes a tergo diripiebant,
 320 Deplexæque dabant in terram vulnere victos,
 Morsibus adfixæ validis atque unguibus uncis ;
 Jactabantque suos tauri, pedibusque terebant,
 Et latera ac ventres hauribant subter equorum
 Cornibus, ad terramque minanti mente ruebant.

rougissaient de leur sang les traits brisés dans leurs blessures ; plus irrités encore, ils s'élançaient par bonds, et versaient confondus le guerrier qui combat à pied et cavalier rapide. Les chevaux vainement se détournant évitaient l'atteinte de leur terrible dent, et se dressaient leurs jarrets, rapidement tranchés, abandonnaient le vaste corps à une chute lourde et retentissante. Ainsi les monstres furieux que l'homme avait cru soumettre par ses soins domestiques, au milieu des combats, parmi les cris du carnage, le tumulte, le désordre et l'effroi, reprenaient leur férocité, et trompaient un maître barbare. Nul pouvoir ne les ramenait, ils erraient dispersés. C'est ainsi qu'aujourd'hui même nous voyons dans nos combats des éléphants, irrités de leurs blessures, fuir (33) après avoir accru le carnage du parti qu'ils étaient destinés à défendre. Certes, je ne croirai pas que les hommes n'aient pas préparé avant d'en être les victimes, les malheurs qu'ils se préparaient mutuellement par cet horrible usage, qui ne fut peut-être même inventé par l'espoir de vaincre, mais par ceux qui

- 1325 At validis socios cædebant dentibus apri,
 Tela infracta suo tingentes sanguine sævi,
 Permistasque dabant equitum peditumque ruinas
 Nam transversa feros exhibant dentis adactus
 Jumenta, aut pedibus ventos erecta petebant;
 1330 Nequicquam, quoniam a nervis succiva videres
 Concidere, atque gravi terram consternere casu.
 Sic quos ante domi domitos satis esse putabant,
 Effervescere cernebant in rebus agundis,
 Volneribus, clamore, fuga, terrore, tumultu,
 1335 Nec poterant ullam partem reducere eorum :
 Diffugiebat enim varium genus omne ferarum :
 Ut nunc sæpe boves Lucæ, ferro male mactæ,
 Diffugiunt, fera facta suis quum multa dedere.
 Sic fuit, ut facerent : sed vix adducor, ut ante
 1340 Non quierint animo præsentire atque videre,
 Quam commune malum fuerat sædumque futurum :
 Et magis id possis factum contendere in omni,

e défiant de leur faible nombre, voulurent au moins en succombant rendre leur perte funeste au vainqueur. J'aime mieux penser enfin que la Nature fit de cette erreur une loi commune à tous les mondes, que de l'attribuer à notre coupable univers.

Les vêtements étaient formés de nœuds, avant de s'étendre en tissus. L'art de tisser fut précédé par la découverte du fer ; le fer seul pouvait se prêter à la délicatesse de la laine, de la navette mobile, du fuseau léger, de la verge retentissante.

La Nature d'abord contraignit l'homme à préparer la laine avant de confier ce soin à la femme ; car l'esprit de l'homme plus inventif se livre plus facilement à la découverte des arts. Mais l'agreste laboureur, honteux de la mollesse, endurecit par de pénibles travaux ses membres vigoureux, s'imposa la tâche la plus rude, et relégua les exercices frivoles aux faibles mains des femmes.

L'art de la greffe et du plant fut aussi révélé à l'homme par la Nature, qui environnait les arbres de glands et de

*In variis mundis varia ratione creatis,
Quam certo atque uno terrarum quolibet orbi.*

1345 *Sed facere id non tam vincendi spe voluerunt,
Quam dare quod gement hostes, ipsique perire,
Qui numero diffidebant, armisque vacabant.*

*Nexilis ante fuit vestis, quam textile tegmen :
Textile post ferrum est ; quia ferro tela parantur :*

1350 *Nec ratione alia possunt tam lævia gigni
Insilia, ac fusi, et radii, scapique sonantes.*

*Et facere ante viros lanam Natura coegit,
Quam muliebre genus ; nam longe præstat in arte,
Et solertius est multo genus omne virile :*

1355 *Agricolæ donec vitio vertere severi,
Ut muliebribus id manibus concedere vellent,
Atque ipsi potius durum sufferre laborem ;
Atque opere in duro durarent membra manusque.*

At specimen sationis, et insitionis origo
1360 *Ipsa fuit rerum primum Natura creatrix :*

graines, changés au retour de la saison nouvelle en foule d'arbrisseaux. Guidé par cet exemple, dans la f d'un jeune arbre on inséra une branche étrangère qui nourrit sur le tronc adoptif ; on transplanta dans un ch les arbustes d'une terre voisine. Ainsi chaque jour l'ho tenta de soumettre le sol à de fertiles et douces conqu Les soins industrieux d'une prévoyante culture corrigea l'âpreté des fruits sauvages ; de jour en jour on contra les forêts à se reléguer sur la cime des montagnes, céder la terre qu'elles envahissaient au soc agricult Les plaines, les collines, les vallons n'offrirent plus des prairies, des ruisseaux, des lacs, de riches moisson de rians vignobles partagés par de longs rangs d'oliv qui serpentaient sur les collines montueuses ou dans plaines : telle nous voyons encore cette agréable var lorsque les arbres féconds ornent les champs qu'ils d sent, et les environnent de leurs doux fruits.

On imita avec la voix le chant flexible des oiseaux, le temps avant qu'une suave mélodie s'unît aux charmes

- Arboribus quoniam baccæ, glandesque caducæ
 Tempestiva dabant pullorum examina subter.
 Unde etiam libitum est stirpes committere ramis,
 Et nova defodere in terram virgulta per agros :
 1365 Inde aliam atque aliam culturam dulcis agelli
 Tentabant fructusque feros mansuescere terra
 Cernebant indulgendo, blandeque colendo :
 Inque dies magis in montem succedere silvas
 Cogebant, infraque locum concedere cultis :
 1370 Prata, lacus, rivos, segetes, vinetaque læta
 Collibus et campis ut haberent, atque olearum
 Cærule distinguens inter plaga currere posset
 Per tumulos, et convalles, camposque profusa :
 Ut nunc esse vides vario distincta lepore
 1375 Omnia, quæ pomis intersita dulcibus ornant,
 Arbustisque tenent felicibus obsita circum.
 At liquidas avium voces imitarius ore
 Ante fuit multo, quam lævia carmina cantu

, pour enchanter l'oreille des humains. L'haleine des
 lyrs, résonnant dans le creux des roseaux, apprit à
 br d'agrestes pipeaux ; de progrès en progrès, la flûte,
 sée entre des doigts agiles, mêla ses douces plaintes
 chants harmonieux. Son docte usage naquit du loisir
 bergers, au milieu des solitudes et des sombres forêts.
 emps enfante en secret les différents arts, et le génie
 ait briller à la clarté du jour : ainsi les bergers adou-
 nient leurs peines, lorsqu'un repas savoureux avait fait
 er la joie dans leur cœur. Souvent, étendus en cercle
 la molle épaisseur des gazons, au bord d'un frais
 eau, ou sous les rameaux d'un arbre antique, sans
 esse, ils obtenaient un plaisir simple et pur (34), sur-
 quand le temps leur souriait, et dans cette saison qui
 e sur l'herbe naissante le doux éclat des fleurs. Alors,
 milieu des ris, des jeux, des propos joyeux, leur muse
 ste s'animait ; la gaieté folâtre les invitait à ceindre leur
 t et leurs robustes épaules de couronnes de feuillages
 e guirlandes fleuries. Leurs pas rustiques et lourds

Concelebrare homines possent, auresque juvare ;

30 Et zephyri cava per calamarum sibila primum

Agrestes docuere cavas inflare cicutas.

Inde minutatim dulces didicere querelas,

Tibia quas fundit digitis pulsata canentum,

Avia per nemora, ac silvas saltusque reperta,

85 Per loca pastorum deserta, atque otia dia.

Sic unumquicquid paulatim protrahit ætas

In medium, ratioque in luminis eruit oras.

Hæc animos ollis mulcebant atque juvabant

Cum satiate cibi : nam tum sunt omnia cordi.

90 Sæpe itaque inter se prostrati in gramine molli

Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,

Non magnis opibus jucunde corpora habebant ;

Præsertim quum tempestas ridebat, et anni

Tempora pingebant viridantes floribus herbas :

195 Tum joca, tum sermo, tum dulces esse cachinni

Consuerant, agrestis enim tum musa vigebat ;

frappaient durement et sans mesure la terre maternelle ils se livraient à des ris intarissables et à de douces ageries ; la nouveauté pour eux rendait ces plaisirs piquants ils charmaient l'insomnie, en asservissant leur voix à tons variés, ou en promenant leurs lèvres mobiles sur chalumeaux. Tels nous cherchons encore le plaisir et nos brillantes veillées : nous savourons une plus saine harmonie ; l'art ennoblit le plaisir, et ne nous rend plus heureux que ces agrestes habitants des bois, ces premiers enfants de la terre.

Le bien présent sans doute est préféré, si des sensations plus douces nous sont inconnues ; mais une découverte nouvelle désenchante de la première, elle change nos goûts émués. Ainsi le gland fut dédaigné, ainsi on abandonna les tapis de mousse et les lits de feuillage. La dépouille des bêtes féroces éprouva bientôt le même dédain. Cependant je ne doute pas que l'inventeur de ces grossiers vêtements

- Tum caput atque humeros plexis redimire coronis,
 Floribus et foliis lascivia læta monebat;
 Atque extra numerum procedere membra moventes
 1400 Duriter, et duro terram pede pellere matrem :
 Unde oriebantur risus, dulcesque cachinni,
 Omnia quod nova tum magis hæc, et mira vigeant.
 Et vigilantibus hinc aderant solatia somni,
 Ducere multimodis voces, et flectere cantus,
 1405 Et supera calamos unco percurrere labro.
 Unde etiam vigiles nunc hæc accepta tuentur,
 Et numerum servare genus didicere; neque hilo
 Majorem interea capiunt dulcedini' fructum,
 Quam silvestre genus capiebat terrigenarum.
 1410 Nam quod adest præsto, nisi quid cognovimus ante,
 Suavius, in primis placet, et pollere videtur;
 Posteriorque fere melior res illa reperta
 Perdit, et immutat sensus ad pristina quæque.
 Sic odium cœpit glandis; sic illa relicta
 1415 Strata cubilia sunt herbis, et frondibus aucta.
 Pellis item cecidit; vestis contempta ferina est :
 Quam reor invidia tali tunc esse repertam.

ablé par la haine et l'envie, n'ait trouvé la mort dans
piège cruel, et que les ravisseurs de sa dépouille san-
te ne se la partageassent avidement, sans en jouir
-mêmes.

Étaient alors de simples peaux, c'est aujourd'hui la
arpre et l'or qui consomment la vie de l'homme dans de
els combats. Nous sommes les plus criminels ; ces en-
ts de la terre, nus encore, opposaient les toisons à la
neur des frimas ; mais, pour nous, qu'importent la
arpre dorée et les pompeux ornements qui la surchar-
nt, quand nous trouvons la santé sous un humble tissu ?
si l'homme se tourmente sans cesse, sans jouir du fruit
ses travaux ; il consume sa vie en de vains et pénibles
ns (35). Sans mesure dans son avidité, il ignore la limite
ne croît plus le bonheur. C'est ainsi que la vie est pré-
itée d'orage en orage jusque dans ce gouffre où elle
tte assaillie par d'interminables combats.

Les changements ordonnés par le grand édifice du monde,
cours brillant et régulier des flambeaux du jour et de

Ut lethum insidiis, qui gessit primus, obiret ;
Et tandem inter eos distractum, sanguine multo
420 Dispersisse, neque in fructum convertere quisse.

Tunc igitur pelles, non aurum, et purpura curis
Exercent hominum vitam, belloque fatigant.
Quo magis in nobis, ut opinor, culpa residit :
Frigus enim nudos sine pellibus excruciat
1425 Terrigenas ; at nos nil lædit veste carere
Purpurea, atque auro signisque ingentibus apta ;
Dum plebeia tamen sit, quæ defendere possit.
Ergo hominum genus incassum frustra que laborat,
Semper et in curis consumit inanibus ævum.

1430 Nimirum quia non cognovit quæ sit habendi
Finis, et omnino quoad crescat vera voluptas ;
Idque minutatim vitam provexit in altum,
Et belli magnos commovit funditus æstus.

At vigiles mundi magnum et versatile templum
1435 Sol et luna suo lustrantes lumine circum,

la nuit, ont révélé aux hommes le changement annuel des saisons, et comment l'univers subit l'ordre invariable de la Nature.

Déjà les hommes réunis vivaient protégés par des tours et des remparts; ils se partageaient et cultivaient la terre; des voiles innombrables couvraient les mers ouvertes à leurs vaisseaux; un pacte tutélaire unissait les nations. Lorsque les vers du poète commencèrent à transmettre les événements à la postérité (36), l'art de donner un corps à la pensée venait à peine de naître; aussi, ne nous reste de cet âge antique que des vestiges entrevus par la raison à travers les ombres du temps.

L'art de dompter les mers, de rendre le sol fertile, d'élever de pompeux monuments, de combiner les lois, de forger les armes, de s'ouvrir des chemins, de préparer des tissus; toutes les découvertes utiles, celles même destinées seulement à nous charmer, la poésie, le secret d'animer le marbre et la toile, sont nées avec lenteur du besoin de l'expérience : le temps les révèle peu à peu ; l'industrie

*Perdocuere homines annorum tempora verti,
Et certa ratione geri rem atque homine certo.*

*Jam validis septi degebant turribus ævum,
Et divisa colebatur discretaque tellus :*

1440 *Tum mare velivolum florebat navibu' pandis;
Auxilia et socios jam pacto fœdere habebant,
Carminibus quum res gestas cœpere poetæ
Tradere; nec multo priu' sunt elementa reperta.
Propterea, qui sit prius actum, respicere ætas*

1445 *Nostra nequit, nisi qua ratio vestigia monstrat.*

*Navigia atque agri culturas, mœnia, leges,
Arma, vias, vestes, et cetera de genere horum,
Præmia, delicias quoque vitæ funditus omnes,
Carmina, picturas, et dædala signa polire,*

1450 *Usus, et impigræ simul experientia mentis
Paulatim docuit pedetentim progredientes
Sic unumquicquid paulatim protrahit ætas
In medium, ratioque in luminis eruit oras.*

fait briller à la lumière du jour ; le génie les perfectionne, les élève sans cesse, et les empreint d'un éclat mortel.

Namque alid ex alio clarescere corde videmus

55 Artibus, ad summum donec venire cacumen.

NOTES

DU LIVRE CINQUIÈME.

... Deus ille fuit, dens, inelyte Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam....

Les détracteurs de Lucrèce ont profité de cette expression de l'enthousiasme poétique pour lui reprocher d'avoir érigé Épicure en dieu. Cette accusation vaine n'est pas digne d'être réfutée sérieusement.

... Dictis dabit ipsa fidem res
Forsitan, et graviter terrarum motibus orbis
Omnia conquassari in parvo tempore cernes.

Cette brusque apostrophe termine la péroraison de la manière la plus brillante; elle a servi de modèle aux plus grands écrivains. Lucrèce ne, parcequ'il parle avec l'accent de la persuasion. Non-seulement les philosophes de la secte d'Épicure croyaient à cette révolution du globe, mais toute l'antiquité en fut persuadée; selon les systèmes les plus répandus, cette catastrophe devait avoir lieu lorsque toutes les planètes se trouveraient en conjonction dans un même signe du zodiaque. On prétend qu'Homère a voulu peindre une grande scène dans cette allégorie du liv. xx de l'*Iliade*, en fait combattre ensemble les dieux principaux, tandis que Jupiter, le roi, demeure spectateur tranquille. Saturne n'entre point en jeu non plus, parcequ'il n'est autre que le temps (χρόνος), et que le monde doit finir lorsque cet événement arrivera.

Voici le passage d'Homère (*Iliade*, liv. xx, v. 47) :

Αὐτὰρ ἐπεὶ μετ' ὀμίλον Ὀλύμπιοι ἦλθον ἀνδρῶν....

Mais quand, pour assister au combat menaçant.
Dans la plaine à la fois l'Olympe entier descend,
Tout à coup, de vengeance et de meurtres avide,
La Discorde se lève, et dans son vol rapide,
Sur les bords du fossé, sur la rive des mers,
Pallas de ses clameurs épouvante les airs,
Tel qu'un sombre ouragan, des hauteurs de Pergame.
Mars pousse les Troyens que son exemple enflamme.
Où, terrible, parcourt, auprès du Simois,
Le mont Callicolone ébranlé par ses cris.

Ainsi les Immortels guident les deux armées
D'une aveugle fureur, à leurs voix animées,
Lorsque le roi puissant des hommes et des dieux
Tonne, sa foudre en main, sur le faite des cieux.
Neptune agite alors l'immensité du monde;
Les monts tremblent; la flotte a tressailli sur l'onde;

Des remparts d'Ilion le faite a chancelé,
 Et dans ses fondements l'éclat s'est ébranlé.
 Monarque des enfers où ce fracas résonne,
 Pluton épouvanté s'élance de son trône;
 Il crie, et, parcourant son palais souterrain,
 Tremble que d'un seul coup du trident souverain
 Neptune, ouvrant la terre et ses cavernes sombres,
 Ne dévoile aux vivants cet empire des ombres,
 Empire désolé, redoutable, odieux.
 Maudit par les mortels, en horreur même aux dieux,
 Et la céleste armée, en sa fureur guerrière,
 Remplit d'un bruit lointain la plaine tout entière;
 Ses flèches à la main, Apollon irrité
 Fond sur le roi Neptune avec célérité;
 Pallas aux yeux d'azur contre Mars se déchaîne.
 Et vers elle Junon voit marcher dans l'arène
 Cette sœur de Phébus, Diane, dont les traits,
 Par son arc d'or lancés, volent dans les forêts.
 Mercure, dieu sauveur que la force environne,
 D'un pas précipité s'avance sur Latone;
 Enfin Vulcain combat ce fleuve audacieux,
 Scamandre sur la terre et Xanthe dans les cieux.

(Traduction de BIGNAN.)

- (3) Solem, cœlum, mare, sidera, lunam,
 Corpore divino debere æterna manere.

Lucrèce combat ici une opinion généralement reçue chez les anciens, que les astres étaient des dieux; l'on croit que le mot *dei* vient du verbe *currere*, à cause du mouvement rapide et continu des astres.

- (4) Sicut in æthere non arbor, nec in æquore salso
 Nubes esse queunt.....

Ces idées sont reproduites sous d'autres expressions dans le premier chant. Tout ce passage est un peu long, et la digression sur l'âme y mêle quelque obscurité. Cependant le raisonnement de Lucrèce est juste : les astres ni la terre n'ont point d'âme, parce que l'âme n'existe que dans des corps analogues à ceux en qui nous reconnaissons la vie; et, puisque cette âme a besoin même d'un asile préparé pour elle, n'est-on pas en droit d'affirmer qu'elle n'est point renfermée dans des masses telles que le soleil, la lune, la terre, les étoiles, les mers, etc.?

- (5) Quæ tibi posterius largo sermone probabo,

dit Lucrèce en parlant de la nature des dieux; on ne voit pas que dans le reste du poëme, il ait absolument rempli sa promesse; il parle en effet des dieux, de leurs attributs, de leur puissance, mais il ne donne pas sur ce noble sujet une dissertation complète. Ce passage a fait penser à plusieurs commentateurs que son ouvrage était resté incomplet. Mais je pense qu'il faut s'en rapporter à l'opinion de Gassendi : l'ensemble du poëme de Lucrèce est complet, les détails seuls ont dû à sa mort prématurée les répétitions et les négligences qui en altèrent les beautés.

Exemplum porro gignundis rebus , et ipsa
Notities hominum , divis unde insista primum ?

C'était pour combattre cette objection d'Épicure, que Platon avait giné ces idées éternelles , ces archétypes incréés , enfin ce monde sensible qui avait servi de modèle à la divinité pour la formation n monde sensible.

Quod si jam rerum ignorem primordia quæ sint ,
Hoc tamen ex ipsis cœli rationibus ausim
Confirmare.

Lucrece exprime ici cette pensée pour la seconde fois ; elle appar-
t à Épicure, qui craignait d'offenser la divinité en lui attribuant
maux dont l'univers est le théâtre.

Tum porro puer, ut sævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni.

Tel qu'un nocher jeté sur la rive ennemie ,
L'enfant à qui le sort vient d'infliger la vie ,
Nu, faible, sans secours et presque inanimé ,
S'arrache en palpitant du sein qui l'a formé ;
Au premier sentiment de sa vague existence ,
Il pousse avec effort le cri de la souffrance.
Eh quoi ! l'infortuné pressent-il ses malheurs ,
Et ce qu'il doit encor traverser de douleurs ?

(DE PONGERVILLE.)

Le morceau, plein de force et de vérité, est un des tableaux où la
sophie et la poésie ont ensemble prodigué les plus sublimes cou-
s. On admire de telles beautés , mais on ne les commente pas.
J'ai remarquer seulement que l'existence a presque toujours été
rdée chez les anciens comme un fardeau pénible imposé par la
re ; beaucoup de peuples anciens et modernes ont déploré comme
calamité le présent de la vie , et ont regardé la mort comme un
e desirable.

Principio, quoniam terrai corpus , et humor.

l'existe ici une de ces brusques transitions que les anciens se
mettaient si facilement ; il faut que le traducteur tente tous les
sens pour établir des rapprochements entre les idées les plus
parates.

Suppeditare novum lumen , tremere ignibus instant.

Lucrece donne ici une image de l'émission de la lumière, telle
les modernes l'ont conçue ; si elle n'est pas entièrement vraie .
est du moins très ingénieuse , puisque l'expérience des siècles
e pouvoir de la science n'ont rien appris de plus sur cette opéra-
a de la nature.

- (11) *Prætorum, si nulla fuit genitalis origo
Terrarum et cœli. . . .*

Ocellus Lucanus répond à cette objection de Lucrèce, que si l'histoire grecque ne commence qu'à Inachus, cette époque doit être moins regardée comme un commencement que comme la suite d'un changement arrivé dans ce pays, qui a souvent été barbare, et le sera souvent encore. Ces révolutions étaient occasionnées, non-seulement par des incursions de Barbares, mais par la nature elle-même, qui n'est jamais, à la vérité, ni plus forte ni plus faible, mais qui, se renouvelant tous les jours, semble prendre un commencement par rapport à nous.

Horace répond à la même difficulté par cette belle strophe :

*Vixere fortes ante Agamemnona
Multi, sed omnes illacrymabiles
Urgentur ignotique longa
Nocte, carent quia vate sacro.*

Mais combien les Grecs et les Romains étaient loin de soupçonner que sur ce même globe, dont ils se croyaient les maîtres, existaient des peuples qui, en partie ignorés les uns des autres, comptaient depuis leur civilisation une série d'événements qui remplissaient plusieurs milliers de siècles ! Les Indiens, du temps de Lucrèce, faisaient remonter leur antiquité historique à 3,982,880 années ; les Japonais portaient la leur à 2,362,594 ; la chronologie chinoise s'étendait à 2,276,479 ans, et celle des Chaldéens en comptait 720,000. Voilà le relevé des fastes des nations orientales ; leurs erreurs peuvent être grandes ; les observations des hommes se ressentent de leur fragilité ; mais le livre de la nature, ouvert pour l'observateur éclairé, lui découvre des vérités irrécusables.

- (12) *. Nunc addita navigiis sunt
Multa.*

A l'époque où Lucrèce écrivait, les anciens n'avaient que très rarement étendu leur navigation au delà du grand lac que nous nommons la Méditerranée. Ils ne parlaient de l'océan Atlantique que comme d'une mer inconnue, dont presque aucun navigateur n'avait osé dompter les flots, au delà desquels on ne supposait aucune région habitable. Cependant, quelques années plus tard, Sénèque prédit les progrès de la navigation ; il va même jusqu'à prophétiser la découverte d'un nouveau monde : « Un temps viendra, dit-il, où les obstacles qui ferment l'Océan s'aplaniront ; la route d'un vaste continent doit s'ouvrir à l'audace du navigateur, Thétys lui découvrir de nouveaux mondes, et Thulé ne formera plus les bornes de la terre. »

*Venient annis sæcula seris,
Quibus Oceanus vincula rerum*

*Laxet, et ingens pateat tellus,
Thetysque novos detegat orbes,
Nec sit terris ultima Thule.*

(SEN., *Medea*, act. II, Chor.)

(12) *Scilicet ut veteres Graium cecinere poetas;
Quod procul a vera est animi ratione repulsum.*

Lucrèce fait entrevoir avec raison la source des fables mythologiques; dans les traditions populaires, souvent les fictions les plus ridicules ont dû leur naissance à des vérités; elles en sont comme des images altérées par le caprice de l'imagination.

(13) *Sed quibus ille modis conjectus material
Fundarit cælum ac terram, pontique profunda.*

Les hommes ont toujours tenté avidement de connaître l'origine du globe qu'ils habitent; chez les anciens, ceux qui ont vu dans son ensemble un ouvrage combiné lui ont cherché un ouvrier intelligent, ont cru ainsi aplanir toutes les difficultés; d'autres ont cherché la cause naturelle au mouvement et à la forme de cette faible partie de l'univers; ils ont pensé que, soumise aux lois de la nature, elle avait été produite par elle: chaque créateur de système présumait alors sa formation d'après son génie et ses principes. Parmi les nombreuses cosmogonies, celle des Égyptiens est surtout remarquable.

Leurs premiers philosophes n'admettaient d'autre dieu que l'univers. d'autres principes des êtres que la matière et le mouvement. Au commencement, tout était confondu: le ciel et la terre n'étaient qu'un; mais, dans le temps, les éléments se séparèrent, l'air s'éleva: sa partie ignée, portée au centre, forma les astres et alluma le soleil: son sédiment grossier ne resta pas sans mouvement; il se mit à tourmenter sur lui-même, et la terre parut; le soleil échauffa cette matière inerte; les germes qu'elle contenait fermentèrent, et la vie se manifesta sous une infinité de formes diverses; chaque être vivant se développa dans l'élément qui lui convenait. Le monde eut ses révolutions périodiques, à chacune desquelles il est consumé par le feu, il renaît de sa cendre pour subir le même sort à la fin d'une autre révolution; ces révolutions n'ont point eu de commencement et n'auront point de fin. La terre est un corps sphérique; les astres sont des amas de feu; l'influence de tous les corps célestes conspire à la production et à la diversité des corps terrestres; dans les éclipses de lune, ce corps est plongé dans l'ombre de la terre; la lune est une espèce de terre planétaire.

(14) *Et late diffusus in omnes undique partes.
Omnia sic avido complexu cetera sepsit.*

Cette supposition est extrêmement ingénieuse; elle se rapproche beaucoup des systèmes modernes: ces fluides de différentes pesan-

teurs, que Lucrèce regarde comme l'enveloppe du monde, et qui nous peint avec tant d'exactitude et de charmes, lui furent révélés par ces inspirations, qui ont toujours initié les grands hommes aux secrets de la nature.

Cette enveloppe du globe rappelle l'expression de Fontenelle, qui nommait l'atmosphère le duvet de notre *coque*.

On voit combien Lucrèce a profité des idées transmises par les philosophes qui l'ont précédé. Ovide (*Métam.*, liv. 1) à son tour a pris Lucrèce pour modèle; je citerai une partie de ma traduction

Avant les cieux, la terre et la plaine des mers,
Sous un unique aspect languissait l'univers.
Le chaos fut son nom : masse informe, engourdie,
Pesante, mais sans force, immense, mais sans vie.
Mélange d'éléments confus et ténébreux,
Inhabiles rivaux qui s'enchaînaient entre eux.
L'astre pompeux du jour, la diligente Aurore,
La timide Phébé ne brillaient pas encore,
Et le globe éloigné des cieux alors désert
N'était point par son poids balancé dans les airs.
Sans rives, l'Océan laissait errer son onde,
Ses flots n'embrassaient pas les vastes flancs du monde.
Tout nageait confondu : l'air était sans clarté,
La terre sans appui, l'eau sans fluidité.
Ensemble combattaient et le sec et l'humide,
La chaleur et le froid, la matière et le vide :
Les corps les plus pesants, les corps les plus légers,
Désunis, rapprochés, et toujours étrangers,
Sans cesse tourmentés d'une fureur nouvelle,
Livraient à la nature une guerre éternelle.
Mais en vain, la nature enchaîna ces rivaux,
Sépara de la terre et les cieux et les flots;
De l'air le plus grossier l'air subtil se dégage,
Le chaos s'affranchit d'un informe assemblage.
Pour maintenir la paix, sagement combiné,
Chaque élément se range à son poste ordonné.
Jusqu'au sommet des cieux vole le feu rapide,
L'air attiré sur lui balance son fluide :
Avec les corps pesants, qu'elle entraîne à la fois,
La terre aux lieux profonds se fixe par son poids;
De sa surface l'onde échappe, fuit, bouillonne,
Et de mouvants replis mollement l'environne.

(DE PONGERVILLE.)

Diodore de Sicile (liv. 1) donne une cosmogonie presque semblable.

(16) *Motibus astrorum nunc quæ sit causa, canamus.*

Les anciens ont inventé un nombre infini d'hypothèses pour expliquer le mouvement apparent des astres; dépourvus de la base qui pouvait seule leur faire connaître ce phénomène, ils ont dû nécessairement accumuler une foule de systèmes erronés, mais qui nous paraissent ingénieux, en nous reportant au point d'où ils partaient. Le poète ne fait que décrire les différents systèmes reçus de son temps; il n'en adopte et n'en rejette aucun; ainsi il ne peut être regardé comme le partisan de la ridicule physique qui leur a servi de base. Lucrèce n'est ici qu'un peintre retraçant les différents modèles qui

nt présentés ; s'ils renferment des absurdités, elles lui ont au moins
rni les moyens de produire des tableaux charmants.

17) *Terraque, ut in media mundi regione. . . .*

Voici à peu près ce que les anciens ont rêvé sur la forme de la
re et sur la manière dont elle se soutient dans l'espace. Diodore
Sicile dit que les Chaldéens prétendaient qu'elle est concave et
nblable à un vaisseau flottant. Anaximandre la regardait comme un
be parfait, se soutenant sans appui dans le centre de l'univers, à
se de la distance égale où toutes les parties se trouvent de son
tre, et de la distance égale aussi où elle est elle-même de toutes
parties de l'univers : ainsi elle n'a pas plus de tendance vers un
é que vers l'autre. Plutarque (*de Plac. Philosoph.*, lib. III, c. 10),
sant honneur de cette idée à Thalès, et Eusèbe (*de Præp. Ev.*,
. 1, c. 8) en attribuent une plus bizarre à Anaximandre. Ils assu-
it que ce philosophe se figurait la terre comme une colonne, une
èce de cylindre aplani par les deux bouts et restant suspendu à
place, à cause de l'éloignement égal de tout ce qui l'environne en
t sens. Anaxagore la représentait comme une surface plane, une
e sans pieds, se soutenant en partie par sa masse, en partie sur
r, et lui donnait une forme allongée. Archélaüs la voyait sous celle
n œuf, et appuyait son opinion sur ce que les peuples qui l'habi-
t ne voient pas tous en même temps le lever et le coucher du so-
. Quelques philosophes, ne lui trouvant pas de base, la faisaient
cendre sans cesse dans un espace infini, non résistant, sans que
habitants pussent s'en apercevoir, disaient-ils, ayant un mouve-
nt commun avec elle. Xénophon, au contraire, lui donnait une
isseur prolongée à l'infini sous nos pieds.

C'est au mouvement très rapide du ciel qu'elle doit sa stabilité
elle-même au milieu des airs, s'il faut en croire Empédocle. Le
d de l'espace étant en même temps le centre du monde, selon
stote, elle doit s'y reposer, n'ayant point d'espace au-dessous
lle où elle puisse descendre. On voit aussi qu'Épicure la croyait
tenue par l'air, comme étant née avec lui et participant à sa
ure.

Pour résoudre ce problème, le génie de Newton a trouvé la gravi-
on que quelques anciens avaient soupçonnée. La science, qui
st jamais stationnaire, soumet aujourd'hui à des investigations
velles le grand problème de Newton.

8, *Nec nimio solis major rota, nec minor ardor.*

Il faut remarquer que cette étrange supposition n'appartient pas à
réce; le reproche qu'on lui en a fait est la suite d'une des nom-
uses erreurs qui ont égaré ses détracteurs; Épicure, qui n'affir-
it non plus aucune hypothèse, avait dit que le soleil était fort

grand en soi-même, κατ' αὐτόν, et fort petit à notre égard, à cause son éloignement, κατὰ τὸ πρὸς ἡμᾶς. Anaximandre faisait le soleil voir huit fois plus grand que la terre; d'autres disent, que la lune. Anaxagore le regardait comme le plus grand des astres. Héraclite le croyait pas plus grand qu'il ne le paraît, et l'on voit ici qu'Épicure avait adopté cette idée. Il se le figurait comme un bateau enflammé qui nous présente son côté concave, et s'éteint et se rallume chaque jour. Il ne le plaçait qu'à une moyenne distance de nos yeux. Anaximène attribuait sa disparition, non à sa course prolongée vers nos antipodes, mais aux hauteurs de la terre qui nous le cachent, à l'éloignement immense où il est de nous. Anaxagore ne voyait lui qu'un rocher embrasé; d'autres ont dit une masse de fer ardent; d'autres un globe de feu plus gros que le Péloponèse. Xénocrate le composait, ainsi que les étoiles, de feu et d'une partie terrestre raréfiée. Les stoïciens en faisaient un dieu dont le corps, infiniment plus gros que la terre, puisqu'il l'éclaire tout entière, est tout de feu. Philolaüs, disciple de Pythagore, se l'était peint comme un vaste miroir qui nous envoie par réflexion l'éclat des feux répandus dans l'atmosphère; Xénophane, comme une collection d'étincelles rassemblées par l'humidité, un nuage de feu renaissant tous les matins sous chaque climat, un simple météore; Démocrite, comme un amas d'atomes très polis, mus en tourbillon; Épicure enfin, comme une espèce de pierre ponce, une éponge traversée par une infinité de pores, d'où s'échappe à grands flots le feu qu'il renferme.

(19)] Quæ volvunt magnos in magnis orbibus annos.

Par l'expression *magnos annos*, Lucrèce entend la grande révolution des astres, pour l'achèvement de laquelle plusieurs astronomes modernes ont pensé qu'il fallait au moins 27,000 ans.

(20) Et in partes non æquas dividit orbem.

Orbem ne signifie pas ici le monde, mais l'orbe du ciel; pris dans le premier sens, il rendrait le texte obscur et inexact; c'est une marque nécessaire à faire. Lucrèce n'emploie jamais ce mot que dans ce sens.

(21) Solis item quoque defectus, lunæque tenebras.

Nos astronomes ne nous donnent pas une idée plus exacte de la cause des éclipses.

(22) Nunc redeo ad mundi novitatem.

Cette peinture de la naissance du monde, de l'établissement de son ordre, de la progression des différents règnes de la nature, servirait pour placer Lucrèce au rang des plus profonds génies et

grands poètes. Il n'existe peut-être aucune conception plus in-
euse et plus vraisemblable. Ce n'est, dira-t-on, qu'une hypothèse
ite, mais c'est l'hypothèse du génie guidé par tout ce que la
n a de plus solide, et l'imagination de plus gracieux; Lucrèce
le avoir été le témoin des phénomènes qu'il retrace si énergi-
ment; on ne sait lequel on doit le plus admirer du philosophe ou
poète. Au premier coup d'œil, le tableau de la formation des pre-
s hommes paraît bizarre; ces germes, ces espèces de matrices.

de la terre à laquelle elles tiennent par des racines qui leur
muniquent les sucs nourriciers, étonneront peut-être la pensée
qu'elles n'y porteront la conviction; cependant Lucrèce soutient,
les moyens dignes de remarque, que la chaleur et l'humidité
ont développer les facultés inhérentes à la nature; cette cause
ratrice a donné l'essor aux développements de tous les germes;

du moins un principe qui n'a rien d'absurde; il fut générale-
adopté par toute l'antiquité; la philosophie moderne, loin de
prouver, en fait encore l'application aux phénomènes de la na-

Ici Lucrèce a revêtu les idées les plus profondes et les raison-
nents les plus abstraits des plus riches couleurs de la poésie
e; il a su être harmonieux en se servant de termes techniques
eu usités, et répandre des ornements sur le sujet qui paraît le
s susceptible d'en recevoir. Qu'il me soit permis de le dire: il
ste dans la poésie ancienne aucun sujet qui présente un aussi
l nombre de difficultés et de locutions plus étrangères à notre
ie.

faut remarquer que, parmi les physiciens et les historiens les
fameux chez les anciens, il y a deux opinions sur l'origine des
es. Les uns, croyant le monde éternel et incorruptible, préten-
que le genre humain a toujours été, et qu'il est impossible de
nter aux premiers hommes. Les autres, donnant un commence-
et une fin à toutes choses, soumettent les individus à la même
ils expliquent ainsi l'origine de notre espèce: « Il se forma,
les endroits les plus humides de la terre, des excroissances
ertes d'une membrane déliée, ainsi qu'on le voit encore arriver
les lieux marécageux desséchés par un soleil ardent; ces pre-
s germes reçurent leur nourriture des vapeurs exhalées de la
pendant la nuit, et se fortifièrent par la chaleur du jour; étant
arrivés à leur maturité, ils se dégagèrent des membranes qui
nveloppaient. Peu de temps après, la terre, s'étant entièrement
échée, devint incapable de produire d'autres animaux parfaits,
s espèces, étant déjà produites, ne s'entretenrent plus que par
ie de la génération. »

Il s'est emparé des idées de Lucrèce sur la formation du
le et des êtres, dans sa *Septième Époque de la Nature*. Le phy-
a et le poète sont dignes d'être comparés. L'un et l'autre re-



montent au delà de toutes les traditions, et, malgré ces fables universelles dont l'obscurité cache le berceau du monde, ils cherchent l'origine de nos lois, de nos arts, et des religions; ils écrivent l'histoire du genre humain, avant que la mémoire en ait conservé des monuments; des analogies, des vraisemblances les guident dans ces ténèbres; mais on s'instruit plus en conjecturant avec eux qu'en parcourant les annales des nations. Le temps, dans ses vicissitudes connues, ne montre point de plus magnifique spectacle que ce temps inconnu, dont leur seule imagination a créé tous les événements.

- (23) Arboribusque datum est variis exinde per auras
Crescendi magnum immixtis certamen habenis.

La hardiesse de ces expressions, *magnum certamen*, *immixtis habenis*, est remarquable; mais il faut reconnaître combien le fréquent usage des figures en diminue la hardiesse: chez les Romains cette métaphore était souvent employée; elle étonnait donc moins leur imagination préparée par l'habitude: Cicéron a dit: *habent amicitia remittere*; et Virgile:

.....Iratum omnes effundit habenas.
.....Immixtis furit Vulcanus habenis.

- (24) Principio, genus alituum, variaeque volucres
Ova relinquebant, exclusae tempore verno.

L'ingénieuse antiquité se plut à croire que le monde naquit au printemps, dans cette saison de fraîcheur et d'amour où la nature enfante. C'est pour cela sans doute que cette saison fut consacrée à Vénus. Virgile partage cette opinion en disant:

Non alios prima crescentis origine mundi.

Sans doute le printemps vit naître l'univers;
Il vit le jeune oiseau s'essayer dans les airs;
Il ouvrit au soleil sa brillante carrière,
Et pour l'homme naissant épura la lumière.
Les aquilons glacés et l'œil ardent du jour
Respectaient la beauté de son nouveau séjour.
Le seul printemps sourit au monde en son aurore,
Le printemps tous les ans le rajeunit encore;
Et, des brûlants étés séparant les hivers,
Laisse du moins entre eux respirer l'univers.

(Géorgiques, liv. II.)

- (25) Folliculos ut nunc teretes aestate cicadæ
Lingunt.....

Cette comparaison a été justement censurée par tous les commentateurs.

- (26) Tum tibi terra dedit primum mortalia sæcla.

L'origine de l'homme et des animaux a fort occupé les anciens. Plutarque rapporte que quelques philosophes enseignaient qu'ils étaient nés d'abord dans le sein de la terre humide, dont la surface

échée par la chaleur de l'atmosphère, avait formé une croûte, elle, s'étant enfin crevassée, leur avait ouvert les passages libres.

Diodore de Sicile et Célius Rhodiginus, c'était l'opinion des Grecs. Cette orgueilleuse nation prétendait être la première du monde, et croyait le prouver par ces rats et ces grenouilles qu'on dit-on, sortir de la terre dans la Thébaine, lorsque le Nil s'est levé, et qui ne paraissent d'abord qu'à demi organisés. C'est, disait-elle, que les premiers hommes sont sortis du même terrain. L'opinion renouvelée de nos jours, que le genre humain vient de la terre, est une des plus anciennes hypothèses. Plutarque et nous ont transmis à ce sujet l'opinion d'Anaximandre.

Androgynum inter utrum, nec utrumque et utriusque remotum.

On croit que ce vers singulier a été inséré dans le texte par quelque mauvais plaisant; en effet, ce jeu de mots n'est point digne de l'épique.

Multaque tam interilisse animantum sæcla necesse est.

Cette supposition de l'anéantissement de plusieurs espèces d'êtres, privées de moyens conservateurs, est d'une profonde philosophie, et fait autant d'honneur au penseur que le charme du style de Lucrèce en fait au poète. Lucrèce avait pressenti les vérités dont la science nous a donné la preuve irrécusable. On sait que, sous le règne que nous habitons, le savant Cuvier a retrouvé les restes de plusieurs espèces animales disparues de la surface de la terre. Les géologues ont, pour ainsi dire, reformé différents animaux, au lieu de leur assigner des noms, et de les classer dans le degré de perfection des êtres; quelques uns ont été nommés *palæotherium*, et d'autres *anoploterium*.

*Et genus humanum multo fuit illud in arvis
Durius.*

On voit dans cette description des premiers hôtes de la terre que Lucrèce a déployé toute l'étendue de sa vaste pensée et tout le

Lucrèce décrit ainsi ce phénomène :

*Sic ubi deseruit malidos septemfusus agros
Nilus.....*

Ainsi, lorsque le Nil aux sept bouches a quitté les champs qu'il fertilise en les inondant, et resserré ses flots dans ses anciens rivages, le Nil qu'il a déposé, desséché par les feux de l'astre du jour, produit de nombreux animaux que le laboureur trouve dans ses sillons : ce sont des animaux imparfaits qui commencent d'éclore, dont la plupart sont privés de leurs organes de la vie, et souvent dans le même corps une partie est vivante et l'autre est encore une terre grossière. » (*Trad. de M. VILLE-MAIN*)

charme du talent; nul poète ne l'avait devancé dans cette carrière son génie, fécond comme la nature, s'associe pour ainsi dire à ses premiers travaux; il assiste à la formation des espèces, il les suit dans leurs progrès, et le genre humain semble, à sa voix, marcher vers la perfection sociale. La justesse des moyens employés par le poète, la force du raisonnement donnent à ses tableaux la couleur de la vérité : ce n'est plus une fiction poétique; le livre de la nature est ouvert à nos yeux, et nous parcourons les annales du monde naissant. La peinture de la formation des espèces, telle que nous la représente l'ingénieuse mythologie, n'a ni le même degré d'intérêt ni le même pouvoir sur l'imagination; ses tableaux, il est vrai, sont revêtus d'une couleur plus riante; mais on s'étonne d'y voir la nature agreste, parée des ornements de la civilisation, parvenir tout d'un coup au dernier degré de perfection sociale; enfin le merveilleux est trop aperçu, on y sent trop ou le pouvoir de l'art ou celui de la Divinité; mais de tous les prodiges, les plus intéressants sont ceux de la nature.

(30) *Pabula viva feris præbebat dentibus haustus.*
.....
Viva videns vivo sepeliri viscera busto.

Ces vers ont une grande énergie; leur hardiesse est difficile à faire passer dans notre langue, mais un traducteur doit tenter de semblables importations.

(31) *Inde casae postquam hac pelles ignemque pararunt.*

La nature seule a offert à Lucrèce le modèle de ce tableau délicieux qu'aucun poète n'imita jamais; l'originalité de l'expression, le charme des détails, la force du coloris, tout commande l'admiration pour le chantre de la nature.

*Castaque privatae Veneris connubia læta
Cognita sunt, prolemque ex se videre creatam;
Tum genus humanum primum mollescere cæpit.*
.....
*Et Venus inamittit vires, puerique parentum
Blanditiis facile ingenium fregere superbum.*

Ce sont de pareils vers, si nombreux chez Lucrèce, qui ont sans doute enflammé le génie de Virgile : c'est dans ces couleurs pures et brillantes que le peintre de Didon, d'Euryale et de Nisus a trempé ses pinceaux flexibles et gracieux. Feu M. de Fontanes, qui s'est exercé à traduire librement quelques passages de Lucrèce, a publié dans un recueil périodique la version suivante :

*Mais Vénus, mais l'Amour rend les esprits plus doux;
A sa compagne enfin s'unit un seul époux,
Et, sous les voiles saints du modeste hyménée,
Ils dérobent tous deux leur couche fortunée.*

Des fils, nouveaux liens qui les joignent encor,
Formés à leur image, et leur commun trésor.
Rendront à leurs vieux ans les devoirs qu'ils remplissent ;
La famille est formée, et les mœurs s'établissent.
Les mœurs ont devancé tous les ordres de lois.
Dès lors, se rassemblant sous de rustiques toits,
Les humains réunis, forts de leur alliance,
Des femmes, des enfants assurent la défense ;
Car un instinct sacré leur apprend sans effort
Que le faible est remis à la garde du fort.

Non tamen omnimodis poterat concordia gigni.

Le poète, après avoir parlé du pacte établi par les sociétés naissantes, observe, avec raison, que tout le monde ne s'y conforma point. Quelle devait être la rudesse de ces premiers enfants de la terre ! Ne se communiquant que par des gestes, entraînés par leurs sens avec le grossier instinct de la nature, ils étaient sans doute barbares que les sauvages du Nouveau-Monde ; tous les germes des vices attachés à l'espèce humaine existaient pour eux ; ils devaient s'y abandonner sans retenue. Toutes les histoires représentent l'état de l'humanité dans un état qui inspire l'horreur et la pitié. L'histoire de Sicile (liv. 1) nous montre les premiers Égyptiens comme des hommes féroces et sauvages, se mangeant les uns les autres, vivant à l'aventure, ignorant même l'usage du feu et des métaux. Les Perses, selon Hérodote, étaient dans l'usage d'arracher la chevelure de leurs ennemis vaincus, de s'abreuver de leur sang, de boire dans leur crâne. Le tableau des premiers habitants de la Grèce n'est guère plus heureux.

Sans doute l'âge d'or n'exista que dans la riante imagination des poètes ; les plaisirs de l'homme ont dû se multiplier avec lenteur, et avec les progrès de la perfection sociale.

At varios linguæ sonitus Natura subegit
Mittere.....

Herce, dans son hypothèse sur l'origine des langues, réunit à la culture de la raison les charmes d'une imagination brillante :

Le besoin révéla les secrets du langage :
Notre voix des objets bientôt transmet l'image ;
Tel, ne pouvant saisir l'objet qui l'a charmé,
Par un geste éloquent l'enfant s'est exprimé.
Chaque être avec la vie obtient l'intelligence,
Et de ses facultés reçoit la conscience :
De sa corne un taureau veut venger son affront
Avant que la Nature en ait armé son front ;
Les nourrissons de l'ours et du tigre vorace
Tentent de déchirer l'objet qui les menace
De leurs féroces dents qui ne sont point encor
A peine éclos, l'oiseau cherche à prendre l'essor,
Et, couvert à demi d'une plume naissante,
S'échappe et se confie à son aile impuissante.

(DE PONGERVILLE.)

- (34) *Nam cupide conculcatur nimis ante metutum.*

Il est doux d'écraser ce qu'on a redouté.

Ce vers, si énergique et si vrai, prouve combien Lucrèce avait une profonde connaissance du cœur humain.

- (35) *Nunc quas causa deum per magnas numina gentes....*

L'énumération des objets qui ont apporté l'idée de la Divinité dans le cœur des hommes est pleine d'images sublimes peintes à la chaleur de la persuasion.

- (36) *Usque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit, et pulchros fascas sævasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.*

Ceux qui n'ont connu Lucrèce que superficiellement, et le nom en est grand, ont cru voir dans ces beaux vers une espèce d'aveu raché par la vérité, ou une contradiction dans le système de Lucrèce ; mais, aux yeux de celui qui aura une connaissance profonde de la philosophie, et qui aura senti le but de ce poëme philosophique, cette maxime ne paraît que ce qu'elle est en effet, le sentiment intime d'un moraliste sévère qui voudrait soumettre toutes les actions humaines à l'examen du juge suprême et rigoureux, mais aussi juste que puissant.

- (37) *Horribili sonitu silvas exoderat altis
Ab radicibus, et terram percoxerat igni.*

Lucrèce attribue la fusion des métaux dans le sein de la terre à l'incendie des forêts. On doit convenir de la singularité de cette opinion : on s'étonne que le poëte, ayant une parfaite connaissance des feux volcaniques, ne lui ait pas assigné cette cause : aurait-il pensé que la description de l'autre moyen de fusion prêtait plus à l'éclat de la poésie ? au surplus, il n'affirme rien.

- (38) *Nunc jacet res, aurum in summum successit honorem.*

On peut reprocher au poëte un peu de longueur dans les comparaisons sur la préférence à accorder aux métaux ; ils donnent lieu surtout à des redites minutieuses, qui sont de nouvelles entraves pour le lecteur ; mais avec quel art Lucrèce relève la sécheresse des développements didactiques, par des similitudes ingénieuses prises dans la nature et les objets moraux !

- (39) *Tentarunt etiam tauros in mœnere belli,
Expertique suos sævos sunt mittere in hostes.*

Le poëte a tiré un grand avantage de la peinture terrible du langage de la fureur des hommes et de la férocité des monstres qui se livrent aux vages au milieu des combats ; ce tableau si varié, riche de couleurs

olime de composition, est effrayant de vérité. L'harmonie imitative vers ajoute à l'effet de ces scènes de destruction ; pour en faire tir toutes les beautés, il faudrait analyser chaque vers. On ne s'empêcher d'admirer la magie du poète, qui, pour consoler la sée affligée de tant de scènes de carnage, termine par une rétion qui excuse la cruauté des hommes et en rejette l'horreur sur motifs indépendants de leurs penchants naturels. Les tableaux icieux, qui suivent immédiatement, forment le contraste le plus reux, et prouvent dans Lucrèce la plus ingénieuse combinaison effets propres à remuer le cœur humain.

Sans doute, des oiseaux on imita les chants
 Avant que le doux luth. de ses accords touchants,
 Mêlant aux vers pompeux la suave harmonie,
 Accoutumât l'oreille aux accents du génie.
 Le Zéphyr, introduit dans le sein des roseaux,
 Apprit à moduler le son des chalumeaux ;
 Sous de flexibles doigts agilement pressée,
 La flûte soupira sa plainte cadencée ;
 A la voix de l'amour elle unit ses concerts,
 Et son tendre murmure anima les déserts.
 Oui, cet art, embelli par nos doctes études,
 Naquit chez les bergers, au sein des solitudes.
 Par nos premiers besoins tous les arts sont produits ;
 Le génie et le goût ont cultivé leurs fruits.
 Au sortir des banquets près d'une eau fugitive,
 En cercle les bergers étendus sur la rive,
 A l'ombre des rameaux, sous leur fraîche épaisseur,
 D'un plaisir vif et pur savouraient la douceur ;
 Surtout, quand le printemps rendait à la Nature
 Les suaves parfums et la tendre verdure,
 Excités par les ris, les jeux, les gais propos,
 Ils faisaient résonner de rustiques pipeaux ;
 La joie intarissable, au milieu des bocages,
 Les couronnait de fleurs, les couvrait de feuillages ;
 En ordre ils bondissaient aux accords des chansons,
 Et, de leurs pas pesants, pressaient les verts gazons :
 Sur son sein maternel portant leur foule immense,
 La terre a tressailli de leur vive cadence ;
 Le naïf abandon, la folle hilarité,
 Leur donnent des plaisirs doux par la nouveauté ;
 Avides de jouir, ils charment l'insomnie
 Par les bruyants refrains d'une agreste harmonie ;
 Ils mêlent à ces sons quelques rustiques mots,
 Et leur lèvres mobile enfla les chalumeaux.
 Tels nous cherchons la joie en nos brillantes veilles :
 L'art y développa ses pompeuses merveilles,
 Et, prodigue pour nous d'un charme suborneur,
 Ennoblit le plaisir et bannit le bonheur ;
 En vain de nos besoins le monde est tributaire,
 Nous envions le sort de ces fils de la terre.

(DE PONGERVILLE.)

0) Ut nunc sæpe boves Lucæ ferro male mactæ.

Cette comparaison de l'éléphant blessé jette de la confusion dans tableau sans y ajouter d'ornements.

1) Non magnis opibus jucunde corpora habebant.

Dans ces descriptions intéressantes des plaisirs du genre humain

naissant, l'art de l'écrivain contraint le lecteur à se livrer à l'illusion poétique qui en a inspiré les beautés : le moindre retour, l'examen de la vraisemblance en découvrent l'ingénieuse absurdité. Le commencement des sociétés devait être l'instant de la plus affreuse sauvagerie; l'espèce humaine est comme un fruit qui a besoin de culture et il faut des milliers d'années pour l'améliorer.

- (12) *Que magis in nobis, ut opinor, culpa residit ;
Frigus enim nudos sine pellibus excruciat
Terrigenas : at nos nil lædit veste carere
Purpurea, atque auro signisque ingentibus apta ;
Dum plebeia tamen sit, quæ defendere possit.
Ergo hominum genus incassum frustra que laborat,
Semper et in curis consumit inanibus ævum.*

Ce passage est admirable par sa morale. Lucrèce, à qui on a tant reproché d'avoir flatté les passions des Romains, emploie ici un rapprochement bien ingénieux pour donner des leçons sévères à ses ambitieux compatriotes; le contraste des forfaits de son siècle, avec la simplicité heureuse que Lucrèce accorde aux premiers hommes devait servir de reproche aux partisans et aux criminels émules de Sylla, des Marius. C'est peut-être ici qu'il convient de remarquer pour la justification des philosophes ennemis du paganisme, que le culte ne fut jamais un frein capable d'arrêter l'essor du crime. L'histoire romaine nous en offre surtout la preuve, les temps où la superstition domina sont les plus fertiles en excès de tout genre. Après le siècle de Lucrèce et de Cicéron le fanatisme reprit son empire, et la corruption fut plus étendue que jamais. Les premiers empereurs, qui parvinrent à un degré de dépravation et de cruauté inconnu avant eux, soutinrent, de tout leur pouvoir, le culte de leurs ancêtres. Octave, le plus fourbe des tyrans, croyait fermement à l'existence de ses idoles; Tibère les invoquait au milieu de ses crimes sanguinaires; Caligula prétendait avoir un commerce intime avec les habitants de l'Olympe, il punissait de mort le moindre signe d'incrédulité. Il dit un jour au sénateur Vitellius, père de l'empereur de ce nom : Je me suis entièrement divinisé cette nuit, j'ai obtenu les faveurs de la lune; que dites-vous de cela? Le sénateur hésita. Qu'en dites-vous? répète sévèrement Caligula. Je pense, lui répondit Vitellius, qu'il n'appartient pas à un simple mortel de pénétrer les mystères des dieux. Cette réponse adroite lui sauva la vie.

En général, les pratiques superstitieuses n'avaient d'autre effet que de flatter les passions, et de prêter un voile sacré aux plus grands excès; rendre les hommes meilleurs par un ascendant moral n'appartient guère qu'à la philosophie.

- (13) *Carminibus quum res gestas cœpere poetæ
Tradere, nec multo prius sunt elementa reperta.*

Lucrèce fait entendre que l'art de l'écriture précéda la poésie; cette idée, souvent combattue, serait incontestable si l'on ne prêtait

à parler que de la poésie dans le degré de perfection où l'ont atteinte Homère et Hésiode. Cet art fut justement l'objet de l'admiration des anciens ; la nouveauté même en augmentait le charme : l'ain en attribue l'invention aux Phéniciens.

*Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.*

La reconnaissance a dû exciter les poètes à célébrer une découverte utile à la science et aux arts ; l'imprimerie en a augmenté le merveilleux : aussi possédons-nous plusieurs morceaux remarquables sur ce sujet fécond.

L'abbé Delille parle ainsi de la typographie :

*Des vils débris du lin que le temps a détruit ,
Empâtés avec art, et foulés à grand bruit .
Vont sortir ces feuillets où le métal imprime
Ce que l'esprit humain conçoit de plus sublime ;
Un amas de lambeaux et de sales chiffons
Eternise l'esprit des Plines, des Buffons ;
Par eux le goût circule, et, plus prompt qu'Éole ,
L'instruction voyage et le sentiment vole.*

Voltaire a dit dans sa *Guerre de Genève* :

*Tout ce fatras fut de chanvre en son temps ,
Linge il devint par l'art des tisserands ,
Puis en lambeaux des pilons le pressèrent ;
Il fut papier : vingt têtes à l'envers
De visions à l'envi le chargèrent.
Puis on le brûle ; il vole dans les airs ,
Il est fumée aussi bien que la gloire.
De nos travaux voilà quelle est l'histoire ;
Tout est fumée , et tout nous fait sentir
Ce grand néant qui doit nous engloutir.*

LIVRE SIXIÈME.

Athènes, cette illustre cité, la première révéla aux restes mortels les fruits et les moissons (1); elle protégea leur existence sous l'abri des lois; la première elle réndit sur eux les douces consolations de la vie, en donnant le jour à ce sage qui, dans son cœur, enfanta les belles vérités, et les fit jaillir à grands flots de sa bouche quente. Il éclaira le monde : ses écrits divins, triomphant de la mort et du temps, élevèrent sa gloire jusqu'au haut des cieux (2).

Le sage, abaissant ses regards sur les hommes, vit que, privés de toutes les ressources qu'exige la vie, comblés de biens et d'honneurs (3), riches d'enfants dans lesquels reparaissait leur gloire, ces mortels n'en restaient pas moins la proie de chagrins secrets; quoiqu'environnés de plaisirs, gémissaient comme des esclaves accablés de chaînes. Il découvrit que la source du mal était dans le cœur même,

LIBER SEXTUS.

Primæ frugiferos foetus mortalibus ægris
Dididerunt quondam præclaro nomine Athenæ,
Et recreaverunt vitam, legesque rogarunt;
Et primæ dederunt solatia dulcia vitæ,
5 Quum genuere virum tali cum corde repertum,
Omnia veridico qui quondam ex ore profudit,
Cujus et extincti, propter divina reperta,
Divulgata vetus jam ad cælum gloria fertur.

Nam quum vidit hic, ad victum quæ flagitat usus,
10 Et per quæ possent vitam consistere tutam,
Omnia jam ferme mortalibus esse parata,
Divitiis homines et honore et laude potentes
Affluere, atque bona natorum excellere fama,
Nec minus esse domi cuiquam tamen anxia corda,
15 Atque animum infestis cogi servire querelis;
Intellexit ibi vitium vas efficere ipsum,
Omniaque illius vitio corrumpier intus,

qui, vicié, corrompait les flots précieux dont on l'abreuvait ; soit que , vase sans fond , il reçût ces intarissables flots sans se remplir jamais (4) ; soit que , intérieurement souillé , il infectât la pure liqueur qu'il recélait.

Le sage commença donc par purifier le cœur humain en y versant la vérité ; il imposa des limites aux desirs de l'homme, l'affranchit de ses terreurs, lui révéla la nature de ce bien suprême, objet de nos constants desirs, et comment il peut l'atteindre, en se dirigeant dans un sentier droit et rapide ; il signala les maux que nous impose l'insistible pouvoir de la Nature, ces maux qui nous assiegent soit par une irruption soudaine, soit par le cours nécessaire de la Nature (5). Il apprit comment on peut fortifier l'âme contre ces nombreux assauts, et combien sont vaines les terreurs, qui font bouillonner dans le cœur les flots noirs soucis (6) ; car, si les enfants frémissent et s'alarment dans les ténèbres nocturnes, l'homme, à la clarté du jour, s'épouvante de vains fantômes. Comment l'arracher à

- Quæ conlata foris et commoda cunque venirent ;
 Partim quod fluxum pertusumque esse videbat,
 20 Ut nulla posset ratione expleri unquam ;
 Partim quod tetra quasi conspurcare sapere
 Omnia cernebat, quæcunque receperat intus.
 Veridicis igitur purgavit pectora dictis,
 Et finem statuit cuppedinis atque timoris,
 25 Exposuitque bonum summum, quo tendimus omnes,
 Quid foret, atque viam monstravit tramite prono
 Qua possemus ad id recto contendere cursu,
 Quidve mali foret in rebus mortalibu' passim,
 Quod fluere Naturæ vi, varieque volaret,
 30 Seu casu, seu vi, quod sic Natura parasset ;
 Et quibus e portis occurri cuique deceret ;
 Et genus humanum frustra plerumque præbavit
 Volvere curarum tristes in pectore fluctus.
 Nam, veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
 35 In tenebris metuunt ; sic nos in luce timemus
 Interdum, nihilo quæ sunt metuenda magis, quam
 Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura :

ébres, et dissiper ses alarmes? faut-il l'éclat de la lune et les rayons du soleil? non, c'est à la Nature de siller ses yeux. O Memmius, continuons donc de prêter à voix une oreille attentive.

Si je te l'ai enseigné, l'édifice du monde doit s'écrouler un jour; le ciel a reçu la naissance; tous les corps qui resplendissent ou qui resplendiront dans sa vaste enceinte doivent subir la destruction. Sois attentif; il me reste des vœux à te dévoiler. Porté par l'espérance sur le char de la victoire, je me plais à contempler les obstacles que j'ai franchis : ils sont devenus les aiguillons de ma poétique ardeur (7).

Le spectacle du monde et des cieux, en frappant les regards de l'homme, accable son esprit épouvanté; avili sous l'ouïe terrible des dieux, il se courbe vers la terre; ignorant les causes de la Nature, il la livre à l'empire des éléments; il les arme du sceptre de l'univers, et les phénomènes qu'il ne peut concevoir, il en attribue la cause à la divinité. Celui même qui semble persuadé que les dieux

Hunc igitur terrorem animi, tenebrasque necesse est
Non radii solis, nec lucida tela diei

40 Discutiant, sed Naturæ species, ratioque;
Quo magis inceptum pergam pertexere dictis.

Et quoniam docui mundi mortalia templa
Esse, et nativæ consistere corpore cælum,
Et quæcunque in eo fiunt fiuntque, necesse

45 Esse ea dissolvi; quære stant percipe porro;
Quandoquidem semel insignem conscendere currum
Vincendi spes hortata est, atque obvia cursu
Quæ fuerant, sunt placato conversa furore.

Cetera, quæ fieri in terris cœloque tuentur

50 Mortales, pavidis quæm pendunt mentibu' sæpe,
Efficiunt animos humiles formidine divum,
Depressosque premunt ad terram, propterea quod
Ignorantia causarum conferre deorum

Cogit ad imperium res, et concedere regnum; et

55 Quorum operum causas nulla ratione videre

coulent leur vie dans une douce et profonde incurie (8), porte ses regards émerveillés vers les scènes imposante la voûte éthérée, il retombe épouvanté sous le joug des tiques superstitions; il érige les dieux en tyrans inflexibles et leur attribue la puissance universelle : malheureux ignore ce qui peut ou ne peut point exister, et quelles limites invariables la Nature assigne à ses œuvres diverses. Cette première cause l'entraîne dans les régions de l'erreur et l'égaré chaque jour davantage.

Ah! si vous ne bannissez point de votre esprit ce honteux préjugé, si vous dégradez les dieux, en leur attribuant des soins indignes de leur repos céleste, ces divinités s'ébranlent, que vous aurez arrachées à l'éternel équilibre de bonheur, vous apparaîtront sans cesse : non que ces êtres augustes daignent signaler sur vous leur courroux par un châtement terrible; mais, tandis que ces dieux se plongent dans un calme inaltérable, vous croirez que dans leur sein bouillonnent les vastes flots de la colère (9). Vous n'entre-

- Possunt, hæc fieri divino numine rentur :
 Nam bene qui didicere deos securum agere ævum,
 Si tamen interea mirantur qua ratione
 Quæque geri possint, præsertim rebus in illis
 60 Quæ supera caput ætheriis cernuntur in oris,
 Rursus in antiquas referuntur religiones,
 Et dominos acres adsciscunt, omnia posse
 Quos miseri credunt, ignari quid queat esse,
 Quid nequeat; finita potestas denique cuique
 65 Quanam sit ratione, atque alte terminus hærens;
 Quo magis errantes tota regione feruntur.
 Quæ nisi respuis ex animo longeque remittis,
 Dis indigna putando alienaque pacis eorum,
 Delibrata deum per te tibi numina sancta
 70 Sæpe aderunt; non quod violari summa deum vis
 Possit, ut ex ira pœnas petere imbibat acres;
 Sed quia tute tibi placida cum pace quietos
 Constitues magnos irarum volvere fluctus;
 Nec delubra deum placido cum pectore adibis;
 75 Nec de corpore quæ sancto simulacra feruntur

us avec un front serein dans leurs temples ; les images de
 urs corps sacrés ne pénétreront plus dans votre ame sans
 bannir la paix ; de quelle source de tourments votre vie
 ra abreuvée !

Déjà , pour écarter tant de maux , la raison répandit par
 a bouche ses précieux trésors, mais il me reste encore à
 rer des charmes de la poésie de nombreuses vérités : je
 is dévoiler le spectacle des cieux , explorer les causes et
 fracas de la foudre et de la tempête , de peur qu'en un
 blire superstitieux , divisant les régions célestes , tu n'in-
 roges d'un regard épouvanté (10) le point d'où la flamme
 t partie, la direction de son vol, sa trace dans l'enceinte
 s murs qu'elle pénètre , et l'issue qu'elle ouvre en s'é-
 appant victorieuse : nécessaire effet de la Nature , que
 ivengle ignorance attribue à la Divinité. Brillante Muse,
 toi qui entr'ouvris la carrière à mon premier essor , ingé-
 ense Calliope, suave volupté des hommes et des dieux (11),
 tiens mes pas jusqu'au terme de ma carrière ; viens , è

In mentes hominum, divinæ nuntia formæ,
 Suscipere hæc animi tranquilla pace valebis :
 Inde videre licet, qualis jam vita sequatur.

Quam quidem ut a nobis ratio verissima longe

- 80 Rejiciat, quanquam sunt a me multa profata,
 Multa tamen restant, et sunt ornanda politis
 Versibus, et ratio cœli speciesque tenenda ;
 Sunt tempestates et fulmina clara canenda,
 Quid faciant, et qua de causa quæque ferantur,
 85 Ne trepides cœli divisis partibus amens,
 Unde volans ignis pervenerit, aut in utram se
 Verterit hinc partem ; quo pacto per loca septa
 Insinuarit, et hinc dominatus ut extulerit se ;
 Quorum operum causas nulla ratione videre
 90 Possunt, ac fieri divino numine rentur :
 Tu mihi supremæ præscripta ad candida calcis
 Currenti, spatium præmonstra, callida Musa,
 Calliope, requies hominum divumque voluptas,

mon guide, et ceins mon front glorieux d'une couronne immortelle.

Le tonnerre ébranle les voûtes azurées du ciel (12) lorsque les nuages impétueux, poussés par des vents rivaux s'entre-choquent dans les régions éthérées. Où le ciel serein le bruit ne se fait point entendre; mais dans l'espace aérien, où d'épais nuages s'amassent, se condensent, le bruit terrible éclate, là roule un long murmure.

Les nuages n'ont ni la densité du bois et des rochers, ni la mobile fluidité de la fumée ondoyante; car ils tomberaient comme les pierres attirées par leur propre poids; ou, s'ils n'avaient que la consistance vaporeuse de la fumée, pourraient-ils captiver dans leurs flancs les frimas, la neige et la grêle impétueuse?

Les nuages quelquefois font retentir les champs de l'écho d'un bruit semblable au froissement de ces voiles immenses qui flottent, jetés sur les combles et les poutres de nos théâtres. Quelquefois brisés par le choc des vents, ils imitent (tu peux le remarquer quand le tonnerre éclate) l'ail-

Te duce ut insignem capiam cum laude coronam.

95 *Principio, tonitru quatiuntur cœrula cœli,*

Propterea quia concurrunt sublime volantes

Ætheriæ nubes contra pignantib' ventis;

Nec fit enim sonitus cœli de parte serena;

Verum ubicunque magis denso sunt agmine nubes,

100 *Tam magis hinc magno fremitus fit murmure sæpe.*

Præterea neque tam condense corpore nubes,

Esse queunt, quam sunt lapides ac tigna; neque autem

Tam tenues, quam sunt nebulae fumique volantes;

Nam aut cadere abrupto deberent pondere pressæ,

105 *Ut lapides, aut. ut fumus, constare nequirent,*

Nec cohibere nives gelidas et grandinis imbres.

Dant etiam sonitum patuli super æquora mundi,

Carbasus ut quondam magnis intentæ theatris

Dat crepitum malos inter jactata trabesque;

110 *Interdum perscissa furit petulantibus euris,*

Et fragiles sonitus chartarum commeditatur;

du papier (43) qui se déchire, les ondulations des replis de robe flottante, ou le froissement des feuilles détachées, que le fouet des vents, par des coups répétés, soulève en l'air, et roule en tourbillons.

quelquefois les nuages, sans se heurter de front, se pressent en glissant dans un cours opposé, et leurs flancs s'effrent dans toute leur étendue; il en sort un bruit sec froisse l'oreille, se propage jusqu'à l'instant où ils se dégagés de cet étroit passage.

La foudre quelquefois fait tressaillir le globe par un choc violent, que les immenses voûtes du monde semblent se fendre et s'écrouler en éclats. Alors un orage furieux, entraîné par la violence des vents, en roulant sur lui-même, se gouffre dans les nuages; emprisonné, il rassemble ses forces, les accroit sans cesse, et creuse les vastes flancs du ciel qu'il épaissit. Son courroux impétueux brise enfin sa prison, il éclate et s'élance avec un horrible fracas. N'en soyez pas surpris, car une simple vessie remplie d'air, en se brisant par un choc soudain, fait retentir un semblable bruit.

Id quoque enim genus in tonitru cognoscere possis,

Aut ubi suspensam vestrem chartasve volantes

Verberibus venti versant planguntque per auras.

15 *Fit quoque enim interdum, ut non tam concurrere nubes*

Frontibus adversis possint, quam de latere ire

Diverso motu radentes corpori' tractum;

Aridus unde aures terget sonus ille, diuque

Ducitur, exierit donec regionibus arctis.

20 *Hoc etiam pacto tonitru concussa videntur*

Omnia sæpe gravi tremere, et divolsa repente

Maxima dissiluisse capacis moenia mundi,

Quum subito validi venti conlecta procella

Nubibus intorsit sese, conclusaque ibidem

25 *Turbine versanti magis ac magis undique nubem*

Cogit, uti fiat spisso cava corpore circum

Post ubi commovit vis ejus et impetus acer,

Tum perterricrepro sonitu dat missa fragorem;

Nec mirum, quum plena animæ vesicula parva

30 *Sæpe ita dat pariter sonitum displosa repente.*

On peut assigner une autre cause au souffle des vents qui gronde dans les nues. Ne vois-tu pas les nuages se braver en surface, s'étendre et se diriger en rameaux ? le vent doit donc ressembler au bruyant murmure des feuilles quand l'Aquilon impétueux agite et brise la cime des forêts.

Peut-être aussi le choc des vents fougueux crève le nuage en le frappant directement ; tout nous atteste leur force irrésistible dans les hautes régions des cieux, puisqu'à la surface de la terre, où leur fureur s'adoucit, ils arrachent les arbres de leurs profondes racines et renversent les arbres qui dominaient les airs.

Les nuages aussi renferment des flots qui luttent avec effort ; leur choc, en se rompant, gronde comme un flot impétueux, ou comme l'océan qui bouillonne et se brise.

Il se peut que la foudre ardente, précipitée de nuage en nuage, s'engloutisse dans une humide vapeur, et s'éteigne tout à coup, avec un bruit horrible : semblable au fer qui tombe dans la brûlante fournaise, et qui, plongé rapidement dans l'eau, rend un long sifflement. Au contraire, si la foudre

Est etiam ratio, quum venti nubila perflant,
Cur sonitus faciant ; etenim ramosa videmus
Nubila sæpe modis multis atque aspera ferri ;
Scilicet ut crebram silvam quum flamina Cauri
135 Perflant, dant sonitum frondes, ramique fragorem.

Fit quoque, ut interdum validi vis incita venti
Perscindat nubem perfringens impete recto ;
Nam quid possit ibi flatus manifesta docet res ;
Hic, ubi lenior est, in terra quum tamen alta
140 Arbusta evolvens radicibus haurit ab imis.

Sunt etiam fluctus per nubila, qui quasi murmur
Dant infringendo graviter ; quod item fit in altis
Fluminibus, magnoque mari, quum frangitur æstu.

Fit quoque, ubi e nube in nubem vis incidit ardens
145 Fulminis, hæc multo si forte humore recepit
Ignem, continuo ut magno clamore trucidet ;
Ut calidis candens ferrum e fornacibus olim
Stridit, ubi in gelidum propere demersimus imbrem.

être dans un nuage aride, son ardeur s'accroît, elle embrase, éclate et gronde : ainsi, lorsque le vent impétueux rassemble dans ses tourbillons le feu errant sur la cime d'un mont à la chevelure de lauriers, soudain il les embrase, car rien n'attire plus promptement la voracité de la flamme bruyante, que l'arbre consacré au dieu de Dodone.

Enfin, la grêle et les glaçons, en se brisant dans les flancs des nuages, les font retentir avec fracas ; condensés par le souffle des vents, ces nuages, comme des montagnes enflammées, se rompent, et leurs débris se précipitent vers la terre, mêlés au torrent de grêle qu'ils renfermaient.

L'éclair brille dès que le choc des nuages exprime les tourmens ignées renfermées dans leur sein. Telle, en frappant la pierre avec la pierre ou le fer, la lumière jaillit, se répand en étincelles pétillantes. Notre oreille ne reçoit le bruit du tonnerre que quand nos yeux ont vu briller sa source ; car la course des images vers nos yeux est rapide, et le son arrive à l'ouïe avec lenteur. J'en atteste

Aridior porro si nubes accipit ignem,
 10 Uritur ingenti sonitu succensa repente ;
 Lauricomos ut si per montes flamma vagetur,
 Turbine ventorum comburens impete magno ;
 Nec res ulla magis, quam Phœbi Delphica laurus,
 Terribili sonitu flamma crepitante crematur.

15 Denique sæpe geli multus fragor, atque ruina
 Grandinis, in magnis sonitum dat nubibus alte ;
 Ventus enim quum confereat, franguntur in arctum
 Concreti montes nimborum, et grandine misti.

Fulgit item, nubes ignis quum semina multa
 20 Excussere suo concursu, ceu lapidem si
 Percutiat lapis aut ferrum ; nam tum quoque lumen
 Exsilit, et claras scintillas dissipat ignis.

Sed tonitrum sit uti post auribus accipiamus,
 Fulgere quam cernant oculi, quia semper ad aures
 25 Tardius adveniunt, quam visum quæ moveant res ;
 Id licet hinc etiam cognoscere, cedere si quem

l'expérience : vois de loin le fer de l'émondeur retrancher à cet arbre des rameaux superflus. Le coup part, tu l'aperçois, cependant le bruit tardif n'a point encore atteint l'oreille. Quoique formée au même instant et par le même choc, la flamme du tonnerre nous parvient plus tôt que le fracas.

Par un autre moyen, la lueur rapide des nuages colore l'espace, et faire jaillir impétueusement de l'onde des tempêtes les feux scintillants. Dès que le vent envahit un nuage, et que, par ses chocs répétés, il en creuse le centre, il en épaissit les flancs (je le répète), lui-même s'embrase par son rapide essor, car tous les corps, par la vitesse de leur mouvement, s'échauffent et s'enflamment. Vois une balle de plomb rouler dans un long espace; elle devient ardente et se liquéfie : quand le tourbillon bruyant a crevé le sombre nuage, il disperse les semences de feu contenues dans ses cavités, et l'éclat de la foudre fait gagner notre vue. Le bruit suit le choc, mais il vole plus rapidement à notre ouïe que la lumière à nos yeux. Ces grands résultats attestent l'énorme opacité des nuages,

- Ancipiti videas ferro procul arboris auctum,
 Ante sit ut cernas ictum, quam plaga per aures
 Det sonitum : sit fulgorem quoque cernimus ante
 150 Quam tonitrum accipimus, pariter qui mittitur igni,
 E simili causa et concursu natus eodem.
 Hoc etiam pacto volucris loca lumine tingunt
 Nubes, et tremulo tempestas impete fulgit;
 Ventus ubi invasit nubem, et versatus ibidem
 175 Fecit, ut ante, cavam, docui, spissescere nubem,
 Mobilitate sua ferviscit; ut omnia notu
 Percalcfacta vides ardescere; plumbea vero
 Glans etiam longo cursu volvenda liquescit.
 Ergo fervidus hic nubem quum perscidit atram,
 180 Dissupat ardoris quasi per vim expressa repente
 Semina, quæ faciunt nictantia fulgura flammæ;
 Inde sonus sequitur, qui tardius adlicit aures,
 Quam quæ perveniunt oculos ad lumina nostros:

pressent entassés, et roulent avec une incroyable impé-
osité dans les célestes plaines.

N'en croyons pas le rapport infidèle de nos yeux : de ces
eux inférieurs, ils ne nous découvrent que la surface ap-
rente des nuages, et non leur vaste amas et leur profon-
eur. Pour te désabuser, contemple ces sombres nuages,
semblables à des montagnes flottantes que les vents, dans
s routes opposées, roulent aux champs aériens ; ou, quand
s vents sommeillent, contemple au sommet des plus hautes
nes les nuages s'amonceler sur des nuages, s'accumuler,
tendre, se dresser vers les cieux. Alors tu connaîtras l'é-
due de leurs masses immenses, à l'aspect de ces vastes
vernes, créusées dans des rochers suspendus ; quand les
nts impétueux s'engouffrent dans ces profondes cavités et
remplissent, la tempête éclate ; prisonniers indignés dans
nues, ils les font retentir d'un horrible murmure, ils
ondent dans leurs cachots, comme des monstres rugissants
ns leurs chaînes : de tous côtés leurs longs mugissements
entissent ; ils s'agitent en tout sens, et cherchent une
ue ; ils arrachent du nuage des semences de feu, les

Scilicet hoc densis fit nubibus, et simul alte

185 Exstructis aliis alias super impete miro.

Nec tibi sit fraudi, quod nos inferne videmus

Quam sint lata magis, quam sursum exstructa quid exstent ;

Contemplator enim, quum montibus adsimilata

Nubila portabunt venti transversa per auras,

190 Aut ubi per magnos montes cumulata videbis

Insuper esse aliis alia, atque urgere superna

In statione locata, sepultis undique ventis ;

Tum poteris magnas moles cognoscere eorum,

Spe'luncasque velut saxis pendentibu' structas

195 Cernere, quas venti quum, tempestate coorta,

Complerunt, magno indignantur murmure clausi

Nubilus, in caveisque ferarum more minantur ;

Nunc hinc, nunc illinc fremitus per nubila mittunt,

Quærentesque viam circumversantur, et ignis

200 Semina convolvunt e nubibus, atque ita cogunt

amassent, les roulent dans de profondes et brûlantes fournaises; la nue enfin se rompt, les vents libres s'échappent et se précipitent au milieu d'un torrent de flammes.

Enfin, ces éclairs rapides qui jaillissent sur la terre, ces reflets dorés d'un feu liquide, sont enfantés dans les flammes mêmes du nuage où couvent des semences ignées. Tu vois, quand ces nuages sont dégagés de leurs vapeurs les plus humides, ils brillent de l'éclatante couleur des flammes; et les rayons du soleil, en les pénétrant, les inondent et les rougissent de leurs feux; et, sitôt que le vent rassemble ces feux et les frappe, il en fait jaillir ces ardentes semences, étincelantes de l'éclat des flammes.

Souvent aussi le nuage, en se raréfiant, exhale des éclairs. Lorsque de légers flots aériens agitent mollement le nuage, ils le divisent en courant; les semences des feux qu'il renfermait s'échappent d'elles-mêmes, et d'innocents éclairs s'évanouissent en silence, et ne causent ni trouble ni terreur.

Après tant d'exemples, la nature de la foudre nous est assez révélée par ses terribles coups. Ces sillons, empreints

Multa, rotantque cavis flammam fornacibus intus,
Donec divolsa fulserunt nube corusci.

Hac etiam fit uti de causa mobilis ille
Devolet in terram liquidi color aureus ignis,
205 Semina quod nubes ipsas permulta necesse est
Ignis habere; etenim quum sunt humore sine ullo,
Flammeus est plerumque color et splendidus ollis;
Quippe etenim solis de lumine multa necesse est
Concipere, ut merito rubeant ignesque profundant;
210 Hasce igitur quum-ventus agent contrahit in unum,
Compressitque locum cogens, expressa profundant
Semina, quæ faciunt flammæ fulgere colores.

Fulgit item, quum rarescunt quæque nubila cæli;
Nam quum ventus eas leviter diducit euntes
215 Dissolvitque, cadant ingratiss illa necesse est
Semina quæ faciunt fulgorem; tam sine tetro
Terroris et sonitu fulgit, nulloque tumultu.

Quod superest, quali natura prædita constant
Fulmina, declarant ictus, et inusta vapore

ir les corps qu'elle a frappés, les flots sulfureux, répandus dans les airs qu'elle parcourt, attestent que la foudre est armée par le feu et non par le souffle des vents, ni par des vapeurs nuageuses. D'ailleurs les toits qu'elle a frappés se consumment, et sa flamme ardente s'élève au faite du palais qu'elle embrase. La Nature se plut à composer ce feu terrible de ses feux les plus rapides et les plus dévorants, afin que nul obstacle ne lui résistât. Avec plus de vélocité que son tonnerre ou la voix, la foudre s'ouvre un rapide passage au fond de nos demeures ; elle traverse les rochers et l'airain ; le fer et le bronze qu'elle a frappés coulent en ruisseaux bouillonnants. En épargnant l'amphore, elle en dissipe la chaleur. Sa chaleur, insinuée dans les pores du vase, amolli, raréfie son tissu, et chasse en vapeur les éléments du vin qu'elle soulève. Non, les rayons du soleil, dardés pendant un siècle, ne pourraient égaler sa dévorante ardeur, tant la foudre surpasse en force, en impétuosité, les traits du dieu de la lumière.

Mais comment se forme la foudre ? comment s'arme-t-elle

220 Signa, notæque graves halantes sulfuris auras ;
 Ignis enim sunt hæc, non venti signa neque imbris.
 Præterea, per se accendunt quoque tecta domorum,
 Et celeri flamma dominantur in ædibus ipsis.
 Hunc tibi subtilem cum primis ignibus ignem

225 Constituit Natura minutis nobilibusque
 Corporibus, cui nil omnino obsistere possit :
 Transit enim valide fulmen per septa domorum,
 Clamor uti ac voces ; transit per saxa, per æra ;
 Et liquidum puncto facit æs in tempore et aurum ;

230 Curat item ut, vasis integris, vina repente
 Diffugiant ; quia nimirum facile omnia circum
 Conlaxat, rareque facit lateramina vasis,
 Adveniens calor ejus ut insinuatur in ipsum, et
 Mobiliter solvens differt primordia vini :

235 Quod solis vapor ætatem non posse videtur
 Efficere ; usque adeo pollens fervore corusco,
 Tanto mobilior vis et dominantior hæc est.

Nunc ea quo pacto gignantur, et impete tanto

de ce puissant courroux qui, d'un seul choc, renverse les murailles, arrache, brise les poutres et les solives de nos demeures, ébranle, renverse les monuments des arts; écrase les hommes, les troupeaux, étend ses ravages sur toute la nature? Poursuis, ô Memmius, je vais t'en dévoiler les causes.

La foudre ne prend naissance que dans l'amas énorme des nuages, l'un sur l'autre entassés à une hauteur immense. Ne crains point ses coups sous un ciel serein et voilé de légères vapeurs; rejette le doute, et crois-en l'expérience : au moment où l'orage couve dans leurs flancs les nuages s'amassent épaissis, et remplissent les vastes plaines de l'air; il semble que toutes les ténèbres de l'Achéron coulent à grands flots pour envahir les cavités des cieux : une nuit funèbre nous enveloppe de ses voiles, et la terreur hideuse plane sur nos têtes.

Quelquefois un nuage noir, semblable à un fleuve d'empois roulant du haut des cieux, tombe, mêle son onde aux ondes des mers, et verse au loin les ténèbres ; au milieu

- Fiant, ut possint ictu discludere turres,
 240 Disturbare domos, avellere tigna trabesque,
 Et monumenta virum demoliri atque ciere,
 Exanimare homines, pecudes prosternere passim,
 Cetera de genere hoc qua vi facere omnia possint,
 Expediam, neque te in promissis plura morabor.
 245 Fulmina gignier e crassis atque putandum est
 Nubibus exstructis; nam cœlo nulla sereno,
 Nec leviter densis mittuntur nubibus unquam :
 Nam dubio procul hoc fieri manifesta docet res,
 Quod tunc per totum concrescunt aera nubes
 250 Undique, uti tenebras omnes Acherunta reamur
 Liquisse, et magnas cœli complesse cavernas :
 Usque adeo, tetra nimborum nocte coorta,
 Impendent atræ formidinis ora superne,
 Quum commoliri tempestas fulmina cœptat.
 255 Præterea, persæpe niger quoque per mare nimbus,
 Ut picis e cœlo demissum flumen, in undas
 Sic cadit, et fertur tenebris procul, et trahit atram

feux dévorants et des vents impétueux, il traîne dans les airs l'ouragan, les foudres, la tempête, qui, jusque sur la surface de la terre, menacent les hommes, et les forcent à chercher en tremblant un asile sous leurs toits. Quel espace profond envahissent donc ces nuages orageux qui voilent sur nos têtes? La terre ne serait point ensevelie sous de sombres ténèbres, si des nuages épais n'opposaient un obstacle impénétrable aux rayons du soleil; si les régions élevées ne les accumulaient point à une prodigieuse hauteur, ces nuages pourraient-ils verser ces intarissables torrents qui font gonfler les fleuves, les arrachent de leurs bords, et les égarent dans les campagnes inondées? L'espace aérien est rempli de feux et de vents : aussi, de toutes parts, les éclairs brillent et les tonnerres grondent. C'est là que je te l'ai enseigné; dans les concavités des nuages se cachent des semences de feu; elles s'accroissent en se dévorant des ardents rayons du soleil; et, lorsque le vent les presse, les rassemble, exprime et fait jaillir les molécules enflammées dont il s'environne soudain, le tourbillon

Fulminibus gravidam tempestatem atque procellis,
Ignibus ac ventis cumprimis ipse repletus;

60 In terra quoque ut horrescant, ac tecta requirant :
Sic igitur supera nostrum caput esse putandum est
Tempestatem altam; neque enim caligine tanta
Obruerent terras, nisi inædificata superne
Multa forent multis exempto nubila sole;

65 Nec tanto possent hæc terras opprimere imbri,
Flumina abundare ut facerent, camposque natare,
Si non exstructis foret alte nubibus æther.

His igitur ventis atque ignibus omnia plena
Sunt; ideo passim fremitus et fulgura fiunt;

70 Quippe etenim supra docui, permulta vaporis
Semina habere cavas nubes, et multe necesse est
Concipere ex solis radiis ardoreque eorum :

Hic ubi ventus eas idem qui cogit in unum
Forte locum quemvis, expressit multa vaporis

75 Semina, seque simul cum eo commiscuit igni;

captif bouillonne, et, dans cette humide et profonde fournaise, il aiguise les brûlantes flèches du tonnerre. Ainsi, le vent peut s'enflammer, ou par sa propre rapidité, ou par le contact du feu; ainsi, lorsqu'il s'est embrasé lui-même, ou par le choc de la flamme, la foudre atteint sa maturité, érève le nuage, et verse par torrents sa lumière brillante; un bruit horrible éclate; il semble que la voûte des cieux se rompt et s'écroule sur nos têtes en brûlants débris. Un vaste tremblement ébranle le monde, et, d'un pôle à l'autre, un affreux murmure parcourt le firmament; car tous les nuages agités retentissent à la fois, et ce choc universel précipite des torrents de pluie; ils tombent si abondamment qu'on croirait que le ciel va se résoudre en onde, et, par un nouveau déluge, submerger la terre: tant le fracas des nuages, le choc des vents qui grondent et le bruit de la foudre qui déchire les airs, inspirent d'épouvante et d'horreur.

Peut-être aussi, lorsqu'un vent impétueux vient de l'est,

- Insinuatus ibi vortex versatur in alto,
 Et calidis acuit fulmen fornacibus intus;
 Nam duplici ratione accenditur, ipse sua nam
 Mobilitate calescit, et e contagibus ignis:
 280 Inde ubi percaluit vis venti, vel gravis ignis
 Impetus incessit, maturum tum quasi fulmen
 Percindit subito nubem, ferturque coruscis
 Omnia luminibus lustrans loca percitus ardor;
 Quem gravis insequitur sonitus, displosa repente
 285 Opprimere ut cœli videantur templa superne:
 Inde tremor terras graviter pertentat, et altum
 Murmura percurrunt cœlum; nam tota fere tum
 Tempestas concussa tremit, fremitusque moventur;
 Quo de concussu sequitur gravis imber et uber,
 290 Omnis uti videatur in imbrem vertier æther,
 Atque ita præcipitans ad diluvium revocare:
 Tantus discidio nubis ventique procella,
 Mittitur ardenti sonitus quum provolat ictu.
 tiam, quum vis extrinsecus incita venti

rieur fondre sur l'épais nuage où la foudre est déjà dans maturité, le nuage se crève et lance, en roulant, ces arbillons enflammés que nous nommons la foudre. Ce même phénomène peut se reproduire dans chaque nuage, selon la force et la direction du vent.

Peut-être, le vent, sans être d'abord mêlé de feu, s'enflamme, en froissant l'air dans un long espace, se dépouillant sur son cours de ses grossiers éléments, enchaînés par le vide aérien; le vent détache de l'air même qu'il presse les principes les plus subtils, les entraîne, et, par ce mélange, par activité, redoublant sa pétulance, l'échauffe et l'embrase. Ainsi la balle de plomb devient brûlante dans un trajet long et rapide, parcequ'en se dépouillant de ses éléments les plus froids, elle recueille le feu de l'air qu'elle brasse.

Peut-être enfin, ces feux naissent du choc même du vent : quoique privé de semences ignées, quoique froid à l'instant où il s'élance, sa prompte violence exprime et fait jaillir de sa propre substance, ou du corps qu'il frappe, des feux

- 295 Incidit in validam maturo fulmine nubem;
 Quam quum perscidit, extemplo cadit igneus ille
 Vortex, quod patrio vocitamus nomine fulmen;
 Hoc fit idem in partes alias, quocunque tulit vis.
 Fit quoque, ut interdum venti vis missa sine igni
- 300 Ignescat tamen in spatio longoque meatu,
 Dum venit, amittens in cursu corpora quædam
 Grandia, quæ nequeant pariter penetrare per auras,
 Atque alia ex ipso contradens æere portat
 Parvula, quæ faciunt ignem commista volando :
- 305 Non alia longe ratione ac plumbea sæpe
 Fervida fit glans in cursu, quum multa rigoris
 Corpora dimittens ignem concepit in auris.
 Fit quoque, ut ipsius plagæ vis excitet ignem,
 Frigida quum venti pepulit vis missa sine igni;
- 310 Nimirum quia, quum vehementi perculit ictu,
 Confluere ex ipso possunt elementa vaporis,
 Et simul ex illa quæ tum res excipit ictum;

étincelants. Ainsi du caillou froissé par le fer s'échappent des étincelles petillantes ; et, quoique dépouillés de chaleur ces corps, par une vive pression, font jaillir des flammes ainsi le souffle glacé des vents, par son choc rapide, peut embraser les corps qui recèlent des semences de feu. Qu'il nous révélera d'ailleurs si le vent précipité si rapidement des célestes hauteurs est absolument glacé ; s'il ne se réchauffe pas attédi en recueillant des molécules ignées dans son prompt essor ?

La force, la rapidité de la foudre, la violence de ses coups, naissent de son essence impétueuse, qui, captive dans les nuages, accroît sa véhémence, en s'efforçant de briser sa prison ; par ces forces redoublées, le nuage se rompt, et le feu destructeur s'élance impétueux, comme les pierres, poussées par la baliste, volent avec une incroyable vitesse.

Songe que la foudre se compose d'éléments lisses et menus, et que, sous cette forme déliée, ils trouvent peu d'obstacles ; elle s'introduit rapidement dans les plus étroits

- Ut lapidem ferro quum cœdimus, evolat ignis ;
 Nec quod frigida vis sit ferri, hos secius illa
 315 Semina concurrunt calidi fulgoris ad ictum :
 Sic igitur quoque res accendi flamine debet,
 Opportuna fuit si forte et idonea flammis :
 Nec temere omnino plane vis frigida venti
 Esse potest, ex quo tanta vi immissa superne est,
 320 Quin, prius in cursu si non accidentur igni,
 Ac tepefacta tamen veniat commista calore.
 Mobilitas autem fit fulminis, et gravis ictus,
 Et celeri ferme pergunt sic fulmina lapsu,
 Nubibus ipsa quod omnino prius incita se vis
 325 Concligit, et magnum conamen sumit eundi ;
 Inde, ubi non potuit nubes capere impetis aurtum,
 Exprimitur vis, atque ideo volat impete miro,
 Ut validis quæ de tormentis missa feruntur.
 Adde, quod e parvis ac lævibus est elementis,
 330 Nec facile est tali naturæ obsistere quidquam ;
 Inter enim fugit ac penetrat per rara viarum :

ssages. Peu de corps sont doués de la puissance de résister à son choc, et de ralentir son cours impétueux; ailleurs, tout fardeau est entraîné dans les régions inférieures : ainsi, sa pesanteur et son impulsion réunies accroissent sa rapide vitesse. La foudre, mue par ces deux puissances, écarte en un moment les obstacles qu'elle oppose, et sans retard poursuit sa libre carrière.

Enfin, par l'immensité de sa chute, sa vitesse redouble et s'accroît sans cesse; elle augmente sa force et son impétuosité, car tous ses éléments divers réunissent vers un point commun leurs efforts mutuels.

Peut-être aussi, en se précipitant vers nous, la foudre entraîne des flots d'air, des éléments qui redoublent son choc et sa rapidité (14).

Quelquefois, la foudre frappe des corps sans les dissoudre; dans leur vol, ses feux liquides en traversent les tissus fibreux; d'autres sont dissous par son choc, qui frappe directement et brise les liens de ces corps. Sans peine elle

Non igitur multis offensibus in remorando
Hæsitat : hanc ob rem celeri volat impete labens :
Deinde, quod omnino natura pondera deorsum
335 Omnia nituntur; quum plaga sit addita vero,
Mobilitas duplicatur, et impetus ille gravescit;
Ut vehementius et citius, quæcunque morantur
Obvia, discutiat plagis, itinerque sequatur.

Denique, quod longo venit impete, sumere debet
340 Mobilitatem, etiam atque etiam quæ crescit eundo,
Et validas auget vires et roborat ictum;
Nam facit ut, quæ sint illius semina cunque,
E regione locum quasi in unum cuncta ferantur,
Omnia conjiciens in eum volventia cursum
345 Foran et ex ipso veniens trahit aere quædam
Corpora, quæ plagis intendunt mobilitatem.

Incolumesque venit per res atque integra transit
Multa, foraminibus liquidis quia travolat ignis;
Multaque perfringit, quum corpora fulminis ipsa
350 Corporibus rerum inciderint, qua texta tenentur.
Dissolvit porro facile æs, aurumque repente

liquéfie l'airain , et fait bouillonner l'or , parceque ses éléments lisses et subtils , aisément introduits dans les veines de ces métaux , en rompent tous les nœuds , en relâchent tous les liens.

Quand l'automne paraît, quand le printemps se couronne de fleurs, c'est alors que la foudre ébranle avec plus de fureur la surface de la terre, et la voûte où roulent les astres resplendissants : l'hiver n'a point assez de feux ; l'été n'excite point assez l'haleine des vents , et n'amasse point assez de vapeurs nuageuses. Ce n'est donc qu'entre l'un et l'autre saison que la Nature réunit les éléments qui provoquent la foudre. Le froid et le chaud s'y réunissent comme dans un intervalle commun, et leur mélange enfante ce foyer de désordres, qui bouleverse le monde, allume en grondant les feux de la tempête, et, dans les airs troublés, déchaîne les vents furieux. En effet, le printemps se forme de la fin de l'hiver, et des premiers jours de l'été; et le froid et le chaud, rivaux implacables, s'entre-choquent dans cette sa-

Conservefacit, et parvis quia facta minute
Corporibus vis est et lævibus ex elementis, •
Quæ facile insinuantur, et insinuata repente

355 Dissolvunt nodos omnes, et vincla relaxant.

Autumnoque magis, stellis fulgentibus, alta
Concutitur cœli domus undique, totaque tellus,
Et quum tempora se veris florentia pandunt;
Frigore enim desunt ignes; ventique calore

360 Deficiunt, neque sunt tam denso corpore nubes.

Inter utrumque igitur quum cœli tempora constant,
Tum variæ causæ concurrunt fulminis omnes :

Nam fretus ipse anni permiscet frigus et æstum,
Quorum utrumque opus est fabricanda ad fulmina nobis,

365 Ut discordia sit rerum, magnoque tumultu

Ignibus et ventis furibundus fluctuet aer :

Prima caloris enim pars, et postrema rigoris,

Tempus id est vernum; quare pugnare necesse est

Dissimiles inter se res, turbareque mistas :

370 Et calor extremus primo cum frigore mistus

Ainsi leur lutte recommence dans l'automne, mitoyenne entre l'été et l'hiver : on peut nommer ces deux périodes de l'année les temps de guerre de la Nature. Ne soyez donc pas surpris que les foudres grondent, et que le ciel soit ébranlé par les orages, dans les jours où la terre est excitée, là par les feux ardents, ici par les vents et les nuages.

En approfondissant ces secrets, ô Memmius, que la cause et les effets de la foudre nous sont révélés. Ne venez plus demander aux fourbes sacrées d'Étrurie (45) de chercher dans les traces de la foudre la secrète volonté des dieux, ni d'observer le lieu d'où elle part, la région où elle descend, comment elle pénètre l'épaisseur de nos murailles, comment elle échappe triomphante, et quels désastres sa chute prépare au monde.

Si Jupiter ou les autres dieux ébranlent du fracas terre et ciel, de la foudre le temple des cieux resplendissants ; si la volonté divine en dirige les traits, que ne frappent-ils les monstres souillés de forfaits odieux ? que n'enfoncent-ils

Volvitur, autumnus quod fertur nomine tempus ;

Hic quoque confligunt hiemes æstatibus acres.

Propterea sunt hæc bella anni nominanda ;

Nec mirum est, in eo si tempore plurima fiant

75 *Fulmina, tempestasque cietur turbida cœlo ;*

Ancipiti quoniam bello turbatur utrinque,

Hinc flammis, illinc ventis humoreque misto.

Hoc est igniferi naturam fulminis ipsam

Perspicere, et qua vi faciat rem quamque videre ;

80 *Non Tyrrhena retro volventem carmina frustra*

Indicia occultæ divum perquirere mentis,

Unde volans ignis pervenerit, aut in utram se

Verterit hic partem, quo pacto per loca septa

Insinuarit, et hinc dominatus ut extulerit se,

85 *Quidve nocere queat de cœlo fulminis ictus.*

Quod si Japiter atque alii fulgentia divi

Terrifico quatunt sonitu cœlestia templa,

Et jaciunt ignes, quo cuique est cunque voluptas,

Cur, quibus incautum scelus aversabile cunque est,

les traits du tonnerre jusqu'au fond de leurs cœurs criminels, comme un exemple redoutable pour le reste des hommes? Mais des mortels, purs de toute faute, qui n'ont expier aucune action honteuse, innocents, vont rouler dévorés dans les tourbillons du feu céleste.

Et pourquoi les dieux perdraient-ils leurs efforts en frappant des lieux solitaires? voudraient-ils aguerrir leur bras afin de porter des coups plus assurés? pourquoi souffrent-ils que les traits vengeurs du père des Immortels s'émoussent sur la terre insensible? et ce dieu, pourquoi dépouille-t-il vainement de ses traits? que ne les réserve-t-il pour l'ennemi qui l'outrage?

Enfin, pourquoi l'Immortel ne lance-t-il jamais ses foudres sur la terre quand le ciel est serein? descend-il entouré de nuages qui s'amoncellent, afin de porter de plus puissants coups plus inévitables? mais pourquoi les lancer sur la mer impassible, et gourmander le sommet liquide de ses campagnes flottantes?

Veut-il, en nous prévenant ainsi, que nous évitions la foudre? pourquoi rend-il donc son trait invisible à nos yeux?

- 390 Non faciunt, icti flammæ ut fulguris halent
 Pectore perfixo, documen mortalibus acre?
 Et potius nullæ sibi turpis consciu' rei
 Volvitur in flammis innoxius inque peditur,
 Turbine cœlesti subito conreptus et igni!
- 395 Cur etiam loca sola petunt frustra que laborant?
 An con brachia suefaciunt firmantque lacertos?
 In terraque patris cur telum perpetiuntur
 Obtundi? cur ipse sinit, neque parcit in hostes?
 Denique, cur nunquam cœlo jactit undique puro
- 400 Jupiter in terras fulmen sonitusque profundit?
 An, simul ac nubes successere, ipse in eas tum
 Descendi, prope ut hinc teli determinet ictus?
 In mare qua porro mittit ratione? quid undas
 Arguit, et liquidam molem camposque natantes?
- 405 Præterea, si vult caveamus fulminis ictum,
 Cur dubitat facere ut possimus cernere missum?

eux? Veut-il, au contraire, nous surprendre par sa foudre rapide? pourquoi révéler par le bruit le lieu d'où son courroux la déchaîne? pourquoi ces longs frémissements, ces murmures, ces voiles ténébreux, avant-coureurs du tonnerre?

Conçoit-on qu'il divise son trait, et le lance à la fois dans des lieux divers? vérité qu'on ne peut révoquer sans combattre l'expérience. En un même instant il frappe dans des directions opposées : comme les flots de la pluie, la foudre peut souvent se disperser dans l'espace.

Enfin, pourquoi le tonnerre frappe-t-il surtout les temples, ces pompeux édifices consacrés à la Divinité? pourquoi brise-t-il ces marbres où l'air fait respirer la majesté des dieux? Quoi! les coups indiscrets de leur immortel souverain flétrissent et suppriment les honneurs voués à leurs propres images! Pourquoi ne semblent-ils attaquer que les lieux les plus élevés? et pourquoi précipiter ses traits les plus nombreux sur la cime des montagnes?

Après avoir exploré les phénomènes du tonnerre, il est si facile de connaître comment, du haut des cieux, fon-

Si necopinantes autem vult opprimere igni,
Cur tonat ex illa parte, ut vitare queamus?
Cur tenebras ante et fremitus et murmura concit?

410 Et simul in multas partes qui credere possis
Mittere? an hoc ausis nunquam contendere factum,
Ut fierent ictus uno sub tempore plures?
At sæpe est numero factum, fierique necesse est,
Ut plueret in multis regionibus et cadere imbres,
415 Fulmina sic uno fieri sub tempore multa.

Postremo, cur sancta deum delubra, suasque
Discutit infesto præclaras fulmine sedes,
Et bene facta deum frangit simulacra, suisque
Demit imaginibus violento vulnere honorem?

420 Altaque cur plerumque petit loca! plerimaque hujus
Montibus in summis vestigia cernimus ignis!

Quod superest, facile est ex his cognoscere rebus,
ΠΡΗΣΤΗΡΑΣ Graii quos ab re nominatarunt,

dent sur les mers ces trombes, que leur violente rapidité fit nommer *presters* par les Grecs (46). La trombe se précipite sur les eaux, et du haut des cieux pend en immense colonne; autour d'elle, soulevés par un souffle impétueux, les flots bouillonnent. Quel péril menace les vaisseaux surpris et enveloppés dans cette masse orageuse! le vent, faible à sa naissance, l'environne, rugit, la presse sans pouvoir la rompre; il redouble d'efforts, abaisse par degrés le nuage, le contourne comme une colonne dirigée des cieux sur les mers, ou comme une masse précipitée par des bras vigoureux, et plongée sur les ondes. Enfin, par sa violence, le vent crève le nuage, l'entraîne au fond de la mer qui se soulève en bouillonnant; car le tourbillon agité fait descendre la nue assujettie à sa rapidité (47), et la mer orageuse ouvre un passage au vent furieux, qui tout entier s'engouffre dans l'océan, dont les flots à la fois se soulèvent, roulent et grondent.

Quelquefois aussi, le vent s'enveloppe lui-même dans les

In mare qua misce veniant ratione superne.

425 Nam fit, ut interdum tanquam demissa columna

In mare de cœlo descendat, quam freta circum

Ferviscunt graviter spirantibus incita flabris;

Et quæcunque in eo tum sunt deprensa tumultu

Navigia, in summum veniunt vexata periculum.

430 Hoc fit, ubi interdum non quit vis incita venti

Rumpere, quam coepit, nubem; sed deprimit, ut sit

In mare de cœlo tanquam demissa columna

Paulatim, quasi quid pugno brachique superne

Conjectu trudatur et extendatur in undas;

435 Quam quum discidit, hinc prorumpitur in mare venti

Vis, et fervorem, mirum concinnat in undis;

Versabundus enim turbo descendit, et illam

Deducit pariter lento cum corpore nubem :

Quam simul ac gravidam detrusit ad sequora ponti,

440 Ille in aquam subito totum se immittit, et omne

Excitat ingenti sonitu mare fervere cogens.

Fit quoque, ut involvat venti se nubibus ipse

ments nuageux qu'il condense, en courant se roule, et, comme la mer, la terre craint la trombe. Le nuage, abaissé sur la plaine, se brise et fait jaillir de ses flancs d'horribles tourbillons. La terre éprouve plus rarement ces terribles orages : les montagnes brisent le vol de l'ouragan, l'affaiblissent et le dissipent ; mais, sur la surface aplanie de l'océan, un immense horizon s'ouvre à sa fureur.

Les nuages se forment des nombreux corpuscules anguleux qui nagent dans l'atmosphère, s'accrochent, se lient par leurs aspérités, et, malgré l'insensible finesse de leurs éléments, parviennent à se condenser. D'abord légers nuages, ils se joignent, s'accroissent, s'accumulent, et demeurent retenus par les vents, jusqu'à l'instant où de leur sein se déclenchent les tempêtes furieuses.

Quand le vois, plus les cimes des montagnes sont voisines du ciel, plus elles s'environnent de tourbillons jaunissants, des flots fumeux de vapeurs épaissies ; parcequ'à l'instant où les nuages encore imperceptibles commencent à

- Vortex, conradens ex aere semina nubis,
Et quasi demissum cœlo presterat imitetur :
- 145 Hic ubi se in terras demisit dissolvitque,
Turbinis immanem vim promovit atque procellæ ;
Sed quia fit raro omnino, montesque necesse est
Officere in terris, apparet crebrius idem
Prospectu maris in magno, cœloque patenti.
- 150 Nubila concrescunt, ubi corpora multa volando
Hoc super in cœli spatio coiere repente,
Asperiora, modis quæ possint indupedita
Exiguïs, tamen inter se comprehensa teneri :
Hæc faciunt primum parvas consistere nubes :
- 155 Inde ea comprehendunt inter se cunque gregantur,
Et conjungendo crescunt, ventisque feruntur
Usque adeo, donec tempestas sæva coorta est.
- Fit quoque, uti montis vicina cacumina cœlo
Quam sint quæque magis, tanto magis edita fument
- 160 Assidue fulvæ nubis caligine crassa ;
Propterea quia, quum consistunt nubila primum,
Ante videre oculi quam possint tenuia, venti

se condenser, les vents les poussent et les amoncellent le sommet des monts; bientôt ils se rapprochent, s'épaississent; on les voit, en accumulant leurs flots, s'élever des cimes humides vers les hautes régions célestes. effet, nous l'éprouvons nous-mêmes, en parcourant monts, les lieux les plus élevés sont le théâtre du cour des vents.

D'ailleurs, la Nature enlève sans cesse de toute la surface des mers d'innombrables corpuscules liquides. Suspens des vêtements sur la rive des eaux, ils s'humectent à l'instant. Ainsi des émanations continues, s'élevant des plaines amères, vont alimenter les nuages. Ne vois-tu pas aussi le lit des fleuves, du sein même de la terre, s'exhaler des vapeurs chaudes et nébuleuses, dont les ondulations, élançant dans les airs, forment insensiblement des nuages épais obscurcissent les cieux? Ils s'agglomèrent rapidement, les flots éthérés les pressent des hautes régions, les épaississent, et voilent, pour ainsi dire, sous leur tissu nébuleux l'azur du firmament.

- Portantes cogunt ad summa cacumina montis;
 Hic demum fit uti, turba majore coorta,
 465 Condensa ac stipata simul cernantur, et udo
 Vertice de montis videantur surgere in æthram :
 Nam loca declarat sursum ventosa patere
 Res ipsa et sensus, montes quum accendimus altos.
 Præterea, permulta mari quoque tellere toto
 470 Corpora Naturam, declarant litore vestes
 Suspensæ, quum concipiunt humoris adhæsum ;
 Quo magis ad nubes augendas multa videntur
 Posse quoque e salso consurgere momine ponti.
 Præterea, fluviis ex omnibus, et simul ipsa
 475 Surgere de terra nebulas æstumque videmus,
 Quæ velut halitus, hinc ita sursum expressa feruntur,
 Suffunduntque sua cœlum caligine, et altas
 Sufficiunt nubes paulatim conveniundo ;
 Urget enim quoque signiferi super ætheris æstus,
 480 Et quasi densando subtexit cœrula nimbis.

Peut-être enfin, ces corps humides et déliés, qui accroissent les nuages et forment des tempêtes, sont-ils par leur rapide apportés d'un monde étranger (48). Je te l'ai enseigné, le nombre des parties élémentaires est innombrable, l'univers est infini; tu connais l'agilité des éléments de matière, et dans quels courts instants ils traversent les éternelles espaces de la Nature. Ne sois donc pas surpris que les nuages, en volant dans les airs, enveloppent les ténèbres les plus hautes montagnes, envahissent le océan et la terre; puisque, de tous côtés, leurs éléments peuvent, pour circuler, de vastes issues dans les conduits du fluide éthéré, immenses soupiraux de l'enceinte du monde.

Poursuis, apprends comment la vapeur pluvieuse s'échappe en nuages (49), et du ciel retombe sur la terre. Tu ne peux douter, de tous les corps s'élèvent, en même temps que le fluide nuageux, une infinité de molécules nouvelles, qui s'accroissent en même temps que la substance nues, et s'unissent avec elle, comme on voit le sang, la

*Fit quoque, ut hunc veniant in cœtum extrinsecus illa
Corpora, quæ faciunt nubes nimbosque volantes;
Innumerabilem enim numerum, summamque profundi
Esse infinitam docui, quantaque volarent*

495 *Corpora mobilitate ostendi, quamque repente
Immemorable per spatium transire solerent :
Haud igitur mirum est, si parvo tempore sæpe
Tam magnos montes tempestas, atque tenebræ
Cooperiant maria ac terras, impensa superne ;*
490 *Undique quandoquidem per caulas ætheris omnes,
Et quasi per magni circum spiracula mundi,
Exitus introitusque elementis redditus exstat.*

*Nunc age, quo pacto pluvius concreseat in altis
Nubibus humor, et in terras demissus ut imber*
495 *Decidat, expediam : primum jam semina aquai
Multa simul vineam consurgere nubibus ipsis
Omnibus ex rebus, pariterque ita crescere utrasque,
Et nubes, et aquam, quæcunque in nubibus exstat :*

sueur, et les différents fluides de nos corps s'accroître aux membres. Les nuages recueillent aussi la vapeur de mer, lorsque, pareils à des flocons laineux, ils volent suspendus sur les flots. Des torrents et des fleuves les tribut humides alimentent aussi les nuages; quand ces vapeurs humides, émanées par les corps divers, et réunies de tous les points de l'espace, sont agglomérées par les vents et les poussent, ces moites tourbillons, pressés en flottant abaissés par leur poids et divisés par l'attaque des vents s'écoulent en flots de pluie.

Et lorsque les vents raréfient les nuages, ou lorsque les rayons du soleil les dissolvent, l'humide pluvieux s'échappe et tombe, et, comme la cire liquéfiée sur le feu, il coule goutte à goutte.

Si les nuages sont soumis à la pression de leur propre pesanteur, et de l'impulsion des vents, la pluie alors tombe à grands flots : quand ces nuages contiennent un amas énorme de semences aqueuses, s'accumulent les uns sur les autres.

- Ut pariter nobis corpus cum sanguine crescit,
 500 Sudor item atque humor quicunque est denique membris :
 Concipiunt etiam multum quoque sæpe marinum
 Humorem, veluti pendentia vellera lanæ,
 Quum supera magnum venti mare nubila portant.
 Consimili ratione ex omnibus amnibus humor
 505 Tollitur in nubes, quo quum bene semina aquarum
 Multa modis multis convenere undique adaucta,
 Confertæ nubes vi venti mittere certant
 Dupliciter ; nam vis venti contrudit, et ipsa
 Copia nimborum, turba majore coorta,
 510 Urget et e supero premit, ac facit effluere imbres.
 Præterea, quum rarescunt quoque nubila ventis,
 Aut dissolvuntur solis super icta calore,
 Mittunt humorem pluvium, stillantque, quasi igni
 Cera super calido tabescens multa liquescat.
 515 Sed vehemens imber fit, ubi vehementer utroque
 Nubila vi cumulata premuntur, et impete venti :
 At retinere diu pluvie longumque morari
 Consuerunt, ubi multa fuerunt semina aquarum ;

es autres, et remplissent de tous côtés la voûte céleste, et quand la terre, par ses exhalaisons, leur restitue les humides flots dont ils l'ont abreuvée, la pluie prolonge sa durée, et longtemps nous emprisonne sous nos toits.

Lorsque le soleil, opposé au nuage, lance ses rayons éclatants à travers l'orageuse opacité, au milieu des ténèbres et la tempête s'étend l'arc aux brillantes couleurs (20).

Ainsi, après avoir exploré la nature des éléments, il est facile d'approfondir les causes et de dévoiler les effets des nombreux météores qui naissent et s'accroissent dans les flancs des nuages, les flocons neigeux, les vents, la grêle, les frimas, la gelée, dont le pouvoir durcit les vastes flots, et comprime sous un frein la rapidité des fleuves.

Maintenant, apprenons quelles causes font trembler la terre (24); comme à sa surface le globe enferme dans ses flancs des cavernes, des lacs, des gouffres qu'habitent des vents impétueux, des pierres, des rochers, des fleuves souterrains, dont les rapides torrents roulent des rocs

Atque aliis aliæ nubes, nimbi que rigantes

520 Insuper, atque omni volgo de parte feruntur;
Terraque quum fumans humorem tota rehalat.

Hinc ubi sol radiis tempestatem inter opacam
Adversa fulsit nimborum aspergine contra,
Tum color in nigris existit nubibus archi.

525 Cetera, quæ sursum crescant sursumque creantur,
Et quæ concrecant in nubibus omnia, prorsum
Omnia, nix, venti, grando, gelidæque pruinae,
Et vis magna geli, magnum duramen aquarum,
Et mora quæ fluvios passim refrenat euntes,

530 Perfacile est tamen hæc reperire animoque videre,
Omnia quo pacto fiant qua re creantur,
Quum bene cognoris, elementis reddita quæ sint.

Nunc age, quæ ratio terræ motibus exstet,
Percipe, et imprimis terram fac ut esse rearis

535 Subter item, ut supera est, ventis atque undique plenam
Speluncis, multosque lacus multasque lacunas
In gremio gerere et rupea deruptaque saxa,

submergés ; car la raison l'atteste, la terre, dans ses profondeurs , ou à sa superficie , est partout semblable à elle-même.

Si cette opposition est confirmée par la vérité, les tremblements qui bouleversent la surface du globe sont dus à l'égroulement souterrain de quelques immenses cavernes que le temps parvient enfin à renverser. N'en doute pas : des montagnes entières se brisent, tombent, et leur choc terrible et prompt propage au loin ses longs ébranlements. Tu le conçois, puisqu'un char, dont le poids n'est pas énorme, fait trembler en roulant les édifices voisins de son passage, et que d'impétueux coursiers, en traînant rapidement les orbes de fer des roues étincelantes, ébranlent et font retentir tous les monuments d'alentour.

Peut-être aussi, lorsqu'une énorme masse de terre arrachée par le temps s'écroule dans de vastes et profondes cavités remplies d'eau, l'oscillation des ondes souterraines agite la surface du globe ; tel un vase, plein d'une eau bouillonnante, vacille comme elle, et ne reprend son immobilité que quand la liqueur a cessé ses ondulations.

- Multaque sub tergo terrai flumina tecta
 Volvere vi fluctus submersaque saxa putandum est ;
 540 Undique enim similem esse sui res postulat ipsa.
 His igitur rebus subjunctis suppositisque,
 Terra superne tremit, magnis concussa ruinis
 Subter, ubi ingentes speluncas subruit ætas ;
 Quippe cadunt toti montes, magnoque repente
 545 Concussu late disserpunt inde tremores ;
 Et merito, quoniam plaustis concussa tremiscunt
 Tecta viam propter non magno pondere tota ;
 Nec minus exsultant, ubi currus fortis equum vis
 Ferratos utrinque rotarum succutit orbes.
 550 Fit quoque, ubi magnas in aquæ vastasque lacunas
 Gleba vetustate e terra provolvitur ingens,
 Ut jactetur aqua, et fluctu quoque terra vacillet ;
 Ut vas in terra non quit constare, nisi humor
 Destitit in dubio fluctu jactarier intus.

Quand l'ouragan, couvé dans les flancs caverneux de la terre, se précipite et tombe sur l'un de ses côtés, réunit toutes ses forces dans de profondes cavités, du côté que le vent presse de sa violence la terre penche; soudain les édifices qui surchargent sa surface s'inclinent avec elle; son cime est d'autant plus vacillante qu'elle avoisine plus les cieux. Les poutres s'élancent, crient, se détachent, nous menacent de leur chute; quand ces masses énormes semblent prêtes à nous engloutir, on doute si la Nature n'a point enfin prescrit l'instant de la destruction du monde. Et les vents furieux n'étaient, pour ainsi dire, contraints de prendre haleine, aucun frein ne pourrait captiver leur courroux destructeur; mais, toujours agresseurs et toujours poussés, ils respirent, et passent alternativement de la fureur au repos. La terre s'incline, et soudain se relève, perd l'équilibre, et le retrouve par son poids. Aussi, lorsqu'elle semble prête à s'écrouler, son courroux se borne à la menacer; c'est par cet entraînement que les édifices vacillent :

- 555 Præterea, ventus quum per loca subcava terræ
 Conlectus, parte ex una procumbit, et urget
 Obnixus magnis speluncas viribus altas,
 Incumbit tellus, quo venti prona premit vis;
 Tum supra terram quæ sunt exstructa domorum,
 560 Ad cælumque magis quanto sunt edita quæque,
 Inclinata minent in eandem prodita partem;
 Protractæque trabes impendent ire paratæ,
 Et metuunt magni Naturam credere mundi
 Exitiale aliquod tempus clademque manere,
 565 Quum videant tantam terrarum incumbere molem :
 Quod nisi respirent venti, non ulla refrenet
 Res, neque ab exitio possit reprendre euntes;
 Nunc quia respirant alternis inque gravescunt,
 Et quasi conlecti redeunt ceduntque repulsi,
 570 Sæpius hanc ob rem minitatur terra ruinas,
 Quam facit; inclinatur enim retroque recellit,
 Et recipit prolapsa suas se in pondere sedes :
 Hac igitur ratione vacillant omnia tecta,

l'oscillation est considérable à leur sommet, moins grande à leur centre, insensible à leur base.

Peut-être ces horribles ébranlements sont-ils causés par un vent impétueux, un souffle violent d'une force irrésistible, introduit tout à coup des régions extérieures, ou fantôme dans le sein même de la terre; le tourbillon s'engouffrant dans de profondes cavités, envahit en tout sens les anfruits souterrains, s'y roule et gronde impétueux, presse le globe qui l'emprisonne, le brise, et s'échappe en ouvrant d'immenses abîmes. Ainsi furent jadis englouties Sidon (22) et les champs tyriens, Égine dans le Péloponnèse. Eh! combien de cités furent renversées par ces terribles courroux des vents qui bouleversent la terre! que de villes peuplées, englouties par ces horribles déchirements de la terre, rentrèrent dans ses entrailles, ou s'abîmèrent avec leurs citoyens dans les profondeurs des mers!

Si le vent n'a pu rompre sa captivité, sa masse tumultueuse se divise et envahit les conduits sinueux de la terre qui, saisie d'un âpre frisson, tremble dans toute sa surface.

Summa magis mediis, media imis, ima perhilum.

- 575 *Est hæc ejusdem quoque magni causa tremoris,
Ventus ubi atque animæ subito vis maxima quædam,
Aut extrinsecus, aut ipsa a tellure coorta,
In loca se cava terræ conjecit, ibique
Speluncas inter magnas fremit ante tumultu,*
- 580 *Versabundaque portatur; post incita quum vis
Exagitata foras erumpitur, et simul artam
Diffindens terram magnum concinnat hiatum;
In Tyria Sidone quod accidit, et fuit Ægis
In Peloponneso: quas exitus hic animæ*
- 585 *Disturbat urbes, et terræ motus obortus!
Multaque præterea ceciderunt mœnia magnis
Motibus in terris, et multæ per mare pessum
Subsedere suis pariter cum civibus urbes.*
- Quod nisi prorumpit, tamen impetus ipse animæ,*
- 590 *Et fera vis venti, per crebra foramina terræ
Dispertitur, ut horror, et incutit inde tremorem;*

est ainsi que le froid, en pénétrant jusqu'au fond de nos
 rps, les contrainst de frissonner. Alors la terreur, sous
 vers aspects, épouvante les habitants des cités; le toit qui
 s couvre, le sol qui les porte, les menacent à la fois; ils
 appréhendent que la Nature ne brise tout à coup l'édifice
 du monde, n'entr'ouvre des gouffres immenses, et ne les
 amble des débris de la terre et des cieux. La croyance de
 mmortelle et indestructible existence du monde les ras-
 sure vainement : à l'aspect d'un péril si menaçant, ils crai-
 gent que la Nature ne soit déchuée de sa puissance; que la
 erre, en se dérochant sous leurs pas, ne s'écroule en tom-
 ant de gouffre en gouffre; que sa chute n'entraîne la des-
 truction du grand tout, et que le monde entier ne devienne
 un amas confus de ruines.

Maintenant, apprenons pourquoi les eaux de la mer ne
 accroissent jamais. Quoi! tant de torrents, de fleuves di-
 vers se précipitent sans cesse; tant de flots pluvieux et
 orages, qui dans leur vol traversent les airs, et fondent

Frigus atque nostros penitus quum venit in artus,

Concutit, invitos cogens tremere atque moveri :

Ancipiti trepidant igitur terrore per urbes ;

595 *Tecta superne timent, metuunt inferne, cavernas*

Terrarum ne dissolvat Natura repente ;

Neu distracta suum late dispandat hiatum,

Idque suis confusa velit complere ruinis.

Proinde licet quamvis cœlum terramque reantur

600 *Incorrupta fore, æternæ mandata saluti,*

Attamen interdum præsens vis ipsa periculi

Subditat hunc stimulum quadam de parte timoris,

Ne pedibus raptim tellus subtracta seratur

In barathrum, rerumque sequatur prodita summa

605 *Funditus, et fiat mundi confusa ruina.*

Nunc ratio reddenda, augmen car nesciat æquor.

Principio mare mirantur non reddere majus

Naturam, quo tantu' fuat decursus aquarum,

Omnia quo veniant ex omni flumina parte;

610 *Adde vagos imbres, tempestatesque volantes,*

à la fois sur la terre et sur l'océan ; quoi ! les sources qu'elle-même recèle n'augmentent jamais la masse de ses ondes ! Cesse de t'étonner : ces eaux réunies ne sont dans les immenses gouffres des mers qu'une goutte insensible.

Le soleil, par son ardeur, pompe une immense partie de ces eaux. Ses rayons brûlants, qui séchent en un moment les étoffes humectées, ne doivent-ils pas puiser des flots de vapeurs sur la vaste surface qu'embrasse le soleil ? A chaque place, sans doute, le tribut est modique ; mais, répétée sans cesse, cette évaporation devient immense avec l'immense espace.

D'ailleurs, les vents peuvent, en balayant la plaine liquide, emporter une grande partie de son onde, puisqu'une nuit suffit à leur souffle pour dessécher les chemins, et durcir la fange humide.

Déjà je te l'ai enseigné, les nuages attirent vers eux la vapeur de la mer, et bientôt la dispersent de tous côtés, en versant des flots de pluie sur le globe, ou en transportant leurs tourbillons nuageux dans les champs aériens.

Omnia quæ maria ac terras sparguntque rigantque ;
Adde suos fontes ; tamen ad maris omnia summam
Guttai vix instar erunt unius ad augmen :
Quo minus est mirum mare non augescere magnum.

615 Præterea, magnam sol partem detrahit æstu ;
Quippe videmus enim vestes humore madentes
Exsiccare suis radiis ardentibu' solem ;
At pelage multa et late substracta videmus ;
Proinde licet quamvis ex unoquoque loco sol
620 Humoris parvam delibet ab æquore partem
Largiter in tanto spatio tamen auferet undis.

Tum porro venti magnam quoque tollere partem,
Humoris possunt verrentes æquora ponti :
Una nocte vias quoniam persæpe videmus

625 Siccari, mollisque luti concrescere crustas.

Præterea, docui multum quoque tollere nubes
Humorem magno conceptum ex æquore ponti,
Et passim toto terrarum spargere in orbe,
Quum pluit in terris, et venti nubila portant.

Enfin la terre, dont la substance est poreuse, environne mer, et la mer la ceint de toutes parts; ainsi, la mer, i reçoit les ondes de la terre, lui restitue les flots qui lui nt versés; ils s'infiltrant dans des conduits souterrains, se gagent de leur amertume; ils refluent rassemblés vers la urce des fleuves, et leurs ondes adoucies, reparaissant à surface de la terre, s'écoulent dans les voies sinueuses e le sol entr'ouvre à leurs pas liquides.

Maintenant, pourquoi les bouches de l'Etna exhalent- es, par intervalles, d'épais tourbillons de flamme? je vais révéler. Ne crois pas qu'environné par la terreur et la struction, un orage de feu (23), déchainé sur les champs la Sicile, ait jadis épouvanté les regards des peuples alentour, et qu'à l'aspect de ces torrents de flamme et de mée jaillissant vers le temple des cieux, prosternés, ils ent attendu, l'effroi dans le cœur, le nouveau désastre que éditait la Nature.

Pour sonder un tel sujet, il faut d'un coup d'œil péné- ant embrasser les immenses parties de la Nature; songer

630 Postremo, quoniam raro cum corpore tellus
Est, et conjunctas oras maris undique cingit.
Debet, ut in mare de terris venit humor aquai,
In terras itidem manare ex æquore salso;
Percolatur enim virus, retroque remanat

635 Materies humoris, et ad caput amnibus omnis
Confluit; inde super terras redit agmine dulci,
Qua via secta semel liquido pede detulit undas.

 Nunc ratio quæ sit, per fauces montis ut Ætnæ
Exspirent ignes interdum turbine tanto,

640 Expediam : neque enim media de clade coorta
Flammæ tempestas, Siculum dominata per agros,
Finitimis ad se convertit gentibus ora,
Fumida quum cœli scintillare omnia templa
Cernentes, pavida complebant pectora cura,

645 Quid moliretur rerum Natura novarum.

 Hisce tibi rebus late est alteque videndum,
Et longe cunctas in partes dispiciendum,

que son ensemble est infini ; que , dans son sein , tout rait s'effacer et se perdre ; que ce vaste ciel n'est qu'un point dans l'univers , et que , sur ce globe qu'il bal l'homme n'est qu'un atome imperceptible. Quand ces rités auront dessillé tes yeux, combien de phénomènes seront de te paraître admirables !

Ainsi, qui de nous s'étonne de voir la fièvre ardente vorer un faible mortel, ou la maladie accabler ses membres endoloris ? Soudain ses pieds se gonflent, sa dent est éblée par la douleur aiguë, la douleur envahit les yeux, le feu sacré s'embrace dans son sein (24), il dévore ses membres. On voit ces maux sans surprise ; l'habitude nous révèle les émanations dangereuses qui s'échappent d'un grand nombre d'objets, et que des exhalaisons de la plaine, de l'air ou d'un sol pernicieux répandent et développent les germes des maux les plus meurtriers. Crois donc que les confins de l'espace infini, d'interminables sources d'éléments funestes répandus dans le ciel et sur la terre peuvent ébranler le globe par des secousses soudaines, couvrir

Ut reminiscaris summam rerum esse profundam,
Et videas cœlum summam totius unum

650 Quam sit parvula pars, et quam multesima constet,
Et quota pars homo terræ sit totius unus.
Quod bene propositum si plane contemneris
Ac videas planæ, mirari multa reliquas.

Num quis enim nostram miratur, si quis in artus

655 Accepit calido febrim fervore coortam,
Aut alium quemvis morbi per membra dolorem !
Obturgescit enim subito pes, arripit acer
Sæpe dolor dentes, aculos invadit in ipsos ;
Existit sacer ignis, et urit corpore serpens

660 Quamcunque arripuit partem, repitque per artus :
Nimirum, quia sunt multarum semina rerum ;
Et satis hæc tellus nobis cœlumque mali fert,
Unde queat vis immensi præcrescere morbi :
Sic igitur toti cœlo terræque putandum est

665 Ex infinito satis omnia suppeditare,

champs et les ondes de tourbillons destructeurs, entretenir
 les feux de l'Étna, et l'éternel embrasement de la voûte du
 monde. Oui, le temple céleste peut aussi facilement s'em-
 braser, en réunissant les semences de feu, qu'il peut
 écarter les torrents pluvieux dont il inonde la terre, quand
 il a rassemblé sous sa vaste rotonde les flots d'humides
 vapeurs.

Ces ardents incendies sont trop immenses, me diras-tu.
 Mais compare, pour juger : le premier fleuve qui frappe nos
 yeux nous paraît le plus vaste des fleuves; un arbre, un
 homme, tous les corps divers, quand nous n'avons jamais
 en connu de plus grand, nous semblent toujours im-
 menses; et cependant les plus vastes objets, le ciel même,
 la terre, anéantissent leur immensité dans l'immensité de
 l'univers.

Mais, révélons par quel pouvoir la flamme en sa fureur
 balance des brûlantes fournaies de l'Étna (25). Les flancs
 de la montagne se creusent, et sa base presse des cavernes
 remplies de rocs et de pierres; ces antres creux sont ha-
 bités par les vents; l'air circule, les parcourt sans cesse :

Unde repente queat tellus concussa moveri,
 Perque mare et terras rapidus percurrere turbo,
 Ignis abundare Ætnæus, flammescere cœlum;
 Id quoque enim fit, et ardescunt cœlestia templa,

670 Ut tempestates pluviae graviore coortu
 Sunt, ubi forte ita se retulerunt semina aquarum.

At nimis est ingens incendi turbidus ardor :
 Scilicet et fluvius, qui non est, maximus ei est,
 Qui non ante aliquem majorem vidit, et ingens
 675 Arbor homoque videtur, et omnia de genere omni,
 Maxima quæ vidit quisque, hæc ingentia fingit :
 Quum tamen omnia cum cœlo, terraque, marique
 Nil sint ad summam summai totius omnem.

Nunc tamen, illa modis quibus inritata repente
 680 Flamma foras vastis Ætnæ fornacibus effiet,
 Expediam : primum totius subcava montis
 Est natura, fere silicum suffulta cavernis;
 Omnibus est porro in speluncis ventus et aer;



car le vent n'est que l'air agité. Quand cet élément redoutable s'est enflammé, et a transmis son ardeur à la terre aux rochers qui l'emprisonnent, il se roule, les presse, fait jaillir des flammes pétillantes, des feux dévorants; rieux, il monte, s'élance dans les vastes gorges de la montagne; de là verse des torrents de flammes et de cendres, et, parmi les tourbillons d'une épaisse et noire fumée, il lance vers les cieux de brûlants rochers, dont la pesanteur atteste la force et la violence des vents.

D'ailleurs, une partie de l'Etna est baignée par la mer; dans les profondes racines de la montagne elle brise les flots, les y précipite, et les ramène en bouillonnant. Ses cavernes s'étendent du rivage aux sommités du mont; quand les flots se retirent, les vents s'engouffrent dans ces vastes soupiraux, et remontent jusqu'aux cimes; c'est alors qu'ils lancent dans les airs des flammes, des rocs embrasés, et répandent de tous côtés des nuages d'un sable brûlant qui s'échappe avec eux du haut de ces vastes cratères (aujourd'hui nommés par les anciens), de ces gorges enfin, de ces bords si redoutables.

Ventus enim fit, ubi est agitando percitus aer :

695 Hic ubi percaluit calefecitque omnia circum
Saxa furens, qua contingit, terramque, et ab ollis
Excussit calidum flammis velocibus ignem.

Tollit se ac rectis ita faucibus ejicit alte,
Funditque ardorem longe, longèque favillam.

690 Differt, et crassa volvit caligine fumum ;
Extruditque simul mirando pondere saxa :
Ne dubites quin hæc animai turbida sit vis.

Præterea, magna ex parti mare montes ad ejus,
Radices frangit fluctus, æstumque resorbet :

695 Ex hoc usque mari speluncæ montis ad altas
Perveniunt subter fauces ; hac ire fatendum est,
Et penetrare animam penitus res cogit aperta,
Atque efflare foras, ideoque extollere flammæ,
Saxaque subjectare, et arenæ tollere nimbos :

700 In summo sunt ventigeni crateres, ut ipsi
Nominant, nos quas fauces perhibemus et ora.

Il est des secrets de la Nature que l'on ne peut pénétrer n'indiquant qu'une seule cause; il faut en offrir plusieurs pour chercher la vérité. Ainsi, de loin, tu vois cet homme animé étendu sur le sable; est-ce le fer, la maladie, le poison, qui lui portèrent la mort? Il est nécessaire d'énumérer toutes les causes mortelles pour trouver la véritable: la raison nous dit qu'une seule a dû suffire: mais le témoignage oculaire peut seul nous la révéler avec certitude. Le même doute nous suit dans l'explication d'un grand nombre de phénomènes.

Unique fleuve de l'Égypte, le Nil, chaque été, s'accroît (26) et l'inonde. C'est au milieu de la saison brûlante qu'il submerge les champs. Dans ce temps, les vents étésiens raniment leur souffle, et peut-être les aquilons, se précipitant à l'embouchure du fleuve, s'opposent à son cours, l'enchaînent, envahissent son lit, et le contraignent à remonter vers sa source. Oui, l'haleine de ces vents rapides s'oppose à la pente du fleuve, puisqu'ils s'élancent constamment des cieux hyperborées, et que les flots du Nil sortent du fond des

Sunt aliquot quoque res, quarum unam dicere causam

Non satis est, verum plures, unde una tamen sit :

Corpus ut exanimum si quod procul ipse jacere

705 Conspicias hominis, fit ut omnes dicere causas

Conveniat lethi, dicatur ut illius una;

Nam neque cum ferro, neque frigore vincere possis

Interiisse, neque a morbo, neque forte veneno;

Verum aliquid genere esse ex hoc, quod concio dicat,

710 Scimus; item in multis hoc rebus dicere habemus.

Nilus in æstati crescit, campisque redundat

Unicus in terris Ægypti totius amnis :

Is rigat Ægyptum medium per sæpe calorem;

Aut quia sunt æstate aquilones ostia contra,

715 Anni tempore eo quo Etesia flabra feruntur;

Et contra fluvium flantes remorantur, et undas

Cogentes sursus replent, coguntque manere :

Nam dubio procul hæc adverso flabra feruntur

Flumine, quæ gelidis a stellis axis aguntur :

720 Ille ex æstifera parti venit amnis ab Austro,

régions brûlantes où le soleil atteint la moitié de sa course et verse à leurs noirs habitants les torrents du feu qui le dévore.

Peut-être dans ces temps où la mer, soulevée par l'aquilon, roule des sables, un vaste amas limoneux à l'embouchure du fleuve lui oppose une barrière mouvante; dans leur lit, dont la pente est moins inclinée, ses flots moins libres, s'amassent et s'épanchent sur leurs rives.

Peut-être la pluie tombe plus abondante à la source du fleuve, quand les vents étésiens chassent les nuages, et les rassemblent dans les régions du midi : ces nuages s'entassent épaissis au sommet des hautes montagnes; pressés par leur propre pesanteur, ils cèdent à cette force, et tombent à grands flots.

Peut-être enfin, ces flots s'accroissent-ils dans le fond de l'Éthiopie : quand le soleil embrase toute la terre de ses rayons dévorants, il fait descendre dans les vallons les blancs tapis de neige qui couvraient les montagnes.

Poursuis, et maintenant interrogeons ces sombres lieux, ces lacs, ces *Avernes* (27), que la Nature a doués d'un

Inter nigra virum percoctaque sæcla calore,
Exoriens penitus media ab regione diei.

Est quoque, uti possit magnus congestus arenæ
Fluctibus adversis oppilare ostia contra,
725 Quum mare permotum ventis ruit intus arenam :
Quo fit uti pacto liber minus exitus amni,
Et proclivus item fiat minus impetus undis.

Fit quoque uti pluvie forsitan magis ad caput ejus,
Tempore eo fiant quo Etesia flabra aquilonum
730 Nubila conjiciunt in eas tunc omnia partes :
Scilicet ad mediam regionem ejecta diei
Quum convenerunt, ibi ad altos denique montes
Contrusæ nubes coguntur, vique premuntur.

Forsit et Æthiopum penitus de montibus altis
735 Crescat, ubi in campos albas descendere nungues
Tabificis subigit radiis sol omnia lustrans.

Nunc age, Avena tibi quæ sint loca cunque lacusque,
Expeditam, quali natura prædita constant.

ernicieuse influence. Ce nom d'*Averne* leur est imposé par un funeste effet sur les oiseaux. Quand les habitants de l'air sont portés sur ces lieux, ils semblent oublier la rame de leurs ailes, et replier leur voile emplumée. Sans force, le cou amolli et penché, ils tombent précipités sur la terre, telle est la nature des lieux, ou dans l'onde, si l'*Averne* contient un lac.

Sur le mont Vésuve, Cumès offre un lieu semblable (28). Là des fontaines exhalent sans cesse en fumée la chaleur de leurs ondes. Telles, d'autres fontaines jaillissent dans les murs d'Athènes, au sommet de la citadelle, près du temple de la sage déesse née du front de Jupiter : jamais les rauques corneilles n'approchent de ces lieux, les sacrifices fumant sur les autels les invitent vainement ; elles ne doutent point l'âpre colère de la déesse que mérita leur perfide vigilance (92) chantée par les poètes de la Grèce, mais la force de ces funestes exhalaisons suffit pour les enfarter. On dit qu'aux champs de la Syrie il est un autre *Averne*, que les quadrupèdes mêmes ne peuvent aborder

- Principio, quod Averna vocantur, nomen id ab re
 740 Impositum est, quia sunt avibus contraria cunctis ;
 E regione ea quod loca quum advenere volantes,
 Remigii oblitæ, pennarum vela remittunt,
 Præcipitesque cadunt molli cervice profusæ
 In terram, si forte ita fert natura locorum,
 745 Aut in aquam, si forte lacus substratus Averno est.
 Qualis apud Cumas locus est montemque Vesevum,
 Oppleti calidis ubi fumant fontibus auctus :
 Est et Athenæis in mœnibus, arcis in ipso
 Vertice, Palladis ad templum Tritonidos almæ,
 750 Quo nunquam pennis appellant corpora raucæ
 Cornices, non quum fumant altaria donis :
 Usque adeo fugitant non iras Palladis acres,
 Pervigili causa, Graium ut cecinere poetæ ;
 Sed natura loci hoc opus efficit ipsa sua vi ;
 755 In Syria quoque fertur item locus esse, videri,
 Quadrupedes quoque quo simul ac vestigia primum
 Intulerint, graviter vis cogat concidere ipsa,

sans que la vapeur ne les étende sans vie, comme des victimes immolées aux dieux Mânes. La Nature nous cache ces mystérieux effets, mais on peut en dévoiler la cause. Le vulgaire voit dans ces antres les portes des régions infernales ; c'est par ces portes que les sombres divinités attirent les âmes qu'elles conduisent aux rives de l'Achéron comme le cerf aux pieds ailés attire, dit-on, par son aspiration rapide, les serpents de leur repaire obscur (30). Mais que la raison bannisse loin de nous ces vaines erreurs, nos efforts vont te dévoiler ce sujet profond.

Souvent je l'ai dit, je dois te le répéter : dans les flancs de la terre sont renfermés d'innombrables éléments d'une forme variée. Les uns alimentent la vie des humains, les autres causent leurs maux ou hâtent leur trépas. Ces nombreux éléments ont avec les divers animaux ou de la sympathie ou de l'aversion, selon leurs rapports avec la conformation des êtres animés, et la forme et la figure de principes qui les composent. Les uns, ennemis de l'ouïe, déchirent le canal sinueux ; les autres, par leurs émana-

- Manibus ut si sint divis mactata repente :
 Omnia quæ naturali ratione geruntur,
 760 Et quibus e causis fiant, apparet origo ;
 Janua ne his Orci potius regionibus esse
 Credatur posta, hinc animas Acheruntis in oras
 Ducere forte deos Manes inferne reamur ;
 Naribus alipedes ut cervi sæpe putantur
 765 Ducere de latebris serpentia sæcla ferarum :
 Quod procul a vera quam sit ratione repulsum,
 Percipe ; namque ipsa de re nunc dicere conor.
 Principio hoc dico, quod dixi sæpe quoque ante,
 In terra cujusque modi rerum esse figuras ;
 770 Multa homini quæ sunt vitalia, multaque morbos
 Incutere et mortem quæ possint accelerare ;
 Et magis esse aliis alias animantibus aptas
 Res ad vitæ rationem ostendimus ante,
 Propter dissimilem naturam, dissimilesque
 775 Texturas inter sese, primasque figuras ;
 Multa meant inimica per aures, multa per ipsas

ions corrosives, offensent l'organe de l'odorat ; quelques uns portent la douleur par la rudesse de leur contact, leur aspect repoussant, ou leur âcre saveur. Enfin, l'expérience nous l'atteste, une foule d'objets divers imposent à nos corps des sensations pénibles ou douloureuses.

Ainsi il est des végétaux dont l'épais feuillage exhale des miasmes si pernicious (34), que le voyageur ne peut s'étendre sur le gazon, abrité sous leur ombrage, sans qu'une vive douleur n'affaisse sa tête. Sur les hautes cimes de Hélicon, il croît un arbre dont la fleur tue à l'instant l'imprudent qui la respire. Ces productions sont enfantées dans les flancs de la terre ; c'est là que se combinent une multitude de germes sous des formes innombrables ; ils présentent des aliments divers à l'instinct de chaque espèce.

Une lampe nocturne récemment éteinte affecte péniblement les nerfs de l'odorat ; sa vapeur assoupit l'homme, le renverse comme frappé d'une secousse épileptique ; la femme tombe défaillante, son ouvrage imparfait s'échappe de ses débiles mains, si elle respire le baume du castor,

Insinuant nares infesta atque aspera odore,
Nec sunt multa parum tactu vitanda, nec autem
Aspectu fugienda, saporeque tristia quæ sint ;
780 Deinde videre licet, quam multæ sint homini res
Acriter infesto sensu, spurcæque, gravesque.

Arboribus primum certis gravis umbra tributa est,
Usque adeo, capitis faciant ut sæpe dolores,
Si quis eas subter jacuit prostratus in herbis.
785 Est etiam in magnis Heliconis montibus arbor
Floris odore hominem tetro consueta necare :
Scilicet hæc ideo terris ex omnia surgunt
Multa modis multis multarum semina rerum,
Quod permista gerit tellus, discretaque tradit.

790 Nocturnumque recens extinctum lumen, ubi acri
Nidore offendit nares, consopit ibidem,
Dejicere ut pronos qui morbus sæpe suevit.
Castoreoque gravi mulier sopita recumbit,
Et manibus nitidum teneris opus effluit eî,

dans le moment où elle paye le tribut mensuel que lui impose la Nature. Combien d'autres substances, par leur action secrète, rendent les membres languissants, et viennent ébranler l'ame jusqu'au fond de sa retraite! Enfin, si tu braves trop longtemps la chaleur du bain, ou si tu t'y plonges lorsque ton sein est surchargé d'aliments, crains de tomber évanoui dans cette onde fatale (32). Avec quelle pénétrante activité la vapeur du charbon s'insinue jusqu'au cerveau, si son ardent contact n'est éteint par les flots d'une eau pure! La saveur du vin porte un coup mortel à l'homme dont une fièvre ardente dévore les membres. Ne vois-tu pas fermenter dans le sein de la terre la maligne vapeur du bitume et du soufre? Vois-tu ces infortunés exilés de la lumière? ils vont, chargés d'un fer mordant, déchirer les entrailles de la terre; ils suivent d'un pas pénible les veines de l'or et de l'argent; dans ces profondeurs, ils sont environnés de mortelles vapeurs, qu'exhale le séjour des riches métaux; leur visage est creux et livide, et de noir

- 795 Tempore eo si odorata est, quo menstrua solvit.
 Multaque præterea languentia membra per artus
 Solvunt, atque animam labefactant sedibus intus.
 Denique, si in calidis etiam cunctere lavacris,
 Plenior et solio in fueris ferventis aquai,
 800 Quam facile in medio fit uti des sæpe ruinas!
 Carbonumque gravis vis atque odor insinuat
 Quam facile in cerebrum, nisi aquam præcepimus ante!
 At quum membra hominis percepit fervida febris,
 Tum fit odor vini plagæ mactabilis instar.
 805 Nonne vides etiam terra quoque sulfur in ipsa
 Gignier, et tetro concrescere odore bitumen?
 Denique ubi argenti venas aurique sequuntur,
 Terrai penitus scrutantes abdita ferro,
 Quales exspirat scaptensula subter odores!
 810 Quidve mali fit ut exhalent aurata metalla!
 Quas hominum reddunt facies! qualesque colores!
 Nonne vides, audisve perire in tempore parvo
 Quam soleant, et quam vitæ copia desit,

enins consomment rapidement leur vie douloureuse : tant la terre expulse sans cesse de ses flancs ces malignes vapeurs dont elle remplit la surface et les plaines de l'air !

Ainsi les Avernoes exercent un pouvoir mortel sur les oiseaux, parceque, du fond de la terre, d'impures exhalaisons s'élèvent dans une partie de l'air qu'elles enveniment. Dès que l'oiseau traverse cette région aérienne, dans ses lacs invisibles son aile s'embarrasse ; par le bouillonnement entraîné dans le gouffre impur, il tombe étendu ; infecte exhalaison, plus proche et plus active, chasse de tous ses membres les restes de la vie ; il n'éprouve, à la première attaque, qu'un choc convulsif, mais, une fois plongé dans la source du poison, suffoqué par les émanations qui l'environnent, l'âpre douleur lui arrache la vie.

Peut-être le bouillonnement de l'Averne raréfie tellement l'air, entre sa surface et l'oiseau, que l'intervalle n'est plus qu'un vide. Quand l'hôte aérien s'élance perpendiculairement sur le gouffre, son aile s'ébat en vain dans l'espace

Quos opere in tali cohibet vis magna? necesse est

815 Hos igitur tellus omnes exæstuet æstus,
Exspiretque foras in aperta promptaque cœli.

Sic et Averno loca alitibus summittere debent
Mortiferam vim, de terra quæ surgit in auras,
Ut spatium cœli quadam de parte venenet :

820 Quo simul ac primum pennis delata sit ales,
Impediatur ibi cæco conrepta veneno,
Ut cadat e regione loci, qua dirigit æstus :
Quo quum conruit, hæc eadem vis illius æstus :
Reliquias vitæ membris ex omnibus aufert ;

825 Quippe etenim primo quasi quemdam conciet æstum ;
Posterius fit, uti quum jam cecidere veneni
In fontes ipsos, ibi sit quoque vita vomenda,
Propterea quod magna mali sit copia circum.

Fit quoque, ut interdum vis hæc atque æstus Avernæ

830 Aera, qui inter aves cunque est terramque locatus,
Discutiat, prope uti locus hinc relinquatur inanis :
Cujus ubi e regione loci venere volantes,
Claudicat extemplo pennarum nisus inanis ,

vide, l'air ne réagit plus, et ses efforts sont impuissants. L'air cessant de le soutenir, et son aile de le diriger, il cède à son poids qui l'entraîne : il tombe, et, plongé dans le vide, son âme par tous les pores se dissipe et s'enfuit.

Pendant l'été, l'eau des puits devient plus froide, parce que la terre, raréfiée par la chaleur, dissipe largement les semences des feux qu'elle renferme : ainsi, plus sa surface s'échauffe et plus les eaux qu'elle emprisonne se refroidissent. Mais quand sa superficie est resserrée et durcie par le froid, chassée par cette pression, les semences de feu éparses dans le sol, se concentrent et s'amassent aux sources des puits.

Près du temple d'Ammon il est, dit-on, une fontaine dont l'onde, froide pendant le jour, s'échauffe dans le cours de la nuit (33). L'ignorance lui accorde une admiration imméritée : le vulgaire croit qu'à l'instant où la nuit enveloppe la terre de ses voiles lugubres, le soleil, de l'autre côté du globe, la pénètre de ses rayons ardents. Combien cette

Et conamen utrinque alarum proditur omne :

- 835 Hic, ubi nictari nequeunt, insistereque alis,
Scilicet in terram delabi pondere cogit
Natura ; et vacuum prope jam per inane jacentes,
Dispergunt animas per caulas corporis omnes.

Frigidior porro in puteis æstate fit humor,

- 840 Rarescit quia terra calore, et semina si qua
Forte vaporis habet, propere dimittit in auras :
Quo magis est igitur tellus affecta calore,
Hoc fit frigidior qui in terra est abditus humor ;
Frigore quum premitur porro omnis terra coitque

- 845 Et quasi concrescit, fit scilicet, ut coeundo
Exprimat in puteos, si quem gerit ipsa, calorem.

Est apud Ammonis fanum fons luce diurna

Frigidus, at calidus nocturno tempore fertur ;
Hunc homines fontem nimis admirantur, et acri

- 850 Sole putant subter terras ferviscere raptim,
Nox ubi terribili terras caligine texit :
Quod nimis a vera est longe ratione remotum ;

reur outrage la saine raison ! Quoi ! ce soleil dont les rayons embrasent les cieux , sans échauffer la surface des ondes, pourrait, sous nos pieds, à travers l'immense épaisseur de la terre, plonger ses traits brûlants, et faire bouillonner la source des ondes ? mais à peine ses rayons ardents pénètrent-ils à travers les murs de nos demeures.

Quelle en est donc la cause ? écoute. La terre autour de cette fontaine est plus poreuse que dans les autres lieux, et se charge plus abondamment de semences de feux. Lorsque la nuit enveloppe le globe de ses ombres humides, la terre refroidie se contracte comme si son argile se comprimait sous la main ; cette pression fait refluer dans l'intérieur de la fontaine toutes les particules du feu souterrain qui empreint l'onde de cette chaleur que nous révèlent le goût et le toucher ; et, dès que les premiers rayons du jour entr'ouvrent les pores de la terre, raréfient son tissu qu'ils chauffent, les semences de feu reprennent leur place accoutumée, et la chaleur de l'eau passe dans la terre épa-

- Quippe ubi sol nudum contrectans corpus aquai,
 Non quierit calidum supera de reddere parte,
 855 Quum superum lumen tanto fervore fruatur;
 Qui queat hic subter tam crasso corpore terram,
 Percoquere humorem, et calido sociare vapor!
 Præsertim quum vix possit per septa domorum
 Insinuare suum radiis ardentibus æstum!
 860 Quæ ratio est igitur! nimirum terra magia quod
 Rara tenet circum hunc fontem, quam cetera tellus;
 Multaque sunt ignis prope semina corpus aquai:
 Hinc ubi roriferis terram nox obruit umbris,
 Extemplo subtus frigescit terra coitque,
 865 Hac ratione fit ut, tanquam compressa manu sit,
 Exprimat in fontem quæ semina cunque habet ignis,
 Quæ calidum faciunt laticis tactum atque saporem:
 Inde ubi sol radiis terram dimovit obortis,
 Et rarefecit calido miscente vapore;
 870 Rursus in antiquas redeunt primordia sedes

nouie. Telle est la cause du refroidissement de la fontaine pendant que le jour brille.

D'ailleurs, la vapeur de l'eau frappée par les rayons du soleil, et raréfiée par leurs traits étincelants, laisse évaporer les semences ignées qu'elle enferme ; telle on la voit souvent expulser la froidure de ses flots, et briser le frein de glace qui les captivait.

Il est aussi une fontaine froide au toucher (34), et qui enflamme l'étoûpe qu'on jette dans ses eaux ; elle allume ainsi un flambeau ; il resplendit en flottant, partout où l'air nourrit sa lumière. Sans doute l'onde de cette source amasse de nombreuses semences de feu, et surtout reçoit du sol qui environne son lit une foule de molécules embrasées qui s'élèvent, se dégagent de l'eau où elles étaient dispersées, remplissent l'air d'alentour ; dénuées de consistance, et faciles à s'évaporer, elles sortent de l'onde sans l'échauffer.

Une impulsion secrète contraint sans doute ces semences disséminées à s'élever en s'agglomérant à la surface de

*Ignis et in terram cedit calor omnis aquai :
Frigidus hanc ob rem fit fons in luce diurna.*

*Præterea, solis radiis jactatur aquai
Humor, et in luci tremulo rarescit ab æstu ;*

875 *Propterea fit uti, quæ semina cunque habet ignis,
Dimittat, quasi sæpe gelum quod continet in se
Mittit, et exsolvit glaciem, nodosque relaxat.*

*Frigidus est etiam fons, supra quem sita sæpe
Stupa jacet flammæ concepto protinus igni ;*

880 *Tædaque consimili ratione accensa per undas
Conlucet, quocunque natans impellitur auris :
Nimirum quia sunt in aqua permulta vaporis
Semina, de terraque necesse est funditus ipsa*

*Ignis corpora per totum consurgere fontem,
885 Et simul exspirare foras, exireque in auras,
Non tam viva tamen, calidus queat ut fieri fons.*

*Præterea, dispersa foras erumpere cogit
Vis per aquam subito, sursumque ea conciliari :*

de. C'est ainsi que la source Aradienne, en jaillissant la profondeur des mers (35), écarte de ses flots toujours s l'amertume qui les environne. C'est ainsi que, dans érentes régions, surgissent, au milieu même des flots is, des ondes douces et pures, qui s'offrent à l'ardente des nautoniers. C'est par un semblable jeu de la Na- e que les semences de feu filtrent à travers les ondes et ancent au dehors, se réunissent, et dévorent la sub- ice étoupeuse, et les flambeaux où elles s'attachent; s les embrasent avec rapidité, car l'étope et les flam- ux renferment un grand nombre de germes inflam- bles.

approche de la lumière la lampe nocturne qui s'éteint eine, elle ressaisit la flamme avant même de la toucher. flambeau produit le même effet. Eh! combien d'autres ps, avant d'avoir éprouvé le contact du feu, s'enflam- it en éprouvant de loin l'impression de la chaleur! C'est de semblables exemples que l'on peut révéler le phé- nène de cette onde.

Recherchons maintenant par quel attrait constant la Na-

Quod genus Aradius spirat fons dulcis aquai,
 90 Qui scatit, et salsas circum se dimovet undas :
 Et multis aliis præbet regionibus æquor,
 Utilitatem opportunam sitientibu' nautis,
 Quod dulces inter salsas intervomit undas.
 Sic igitur per eum possunt erumpere fontem,
 95 Et scatere illa foras in stupam semina : quo quum
 Conveniunt, aut quum tædai corpori adhærent,
 Ardescunt facile extemplo; quia multa quoque in se
 Semina habent ignis stupæ tædæque tenentes.

Nonne vides etiam, nocturna ad lumina lychnum
 00 Nuper ubi extinctum admoveas, accendier ante
 Quam tetigit flammam! tædamque pari ratione!
 Multaque præterea prius ipso tacta vapore
 Eminus ardescunt, quam cominus imbuat ignis :
 Hoc igitur fieri quoque in illo fonte putandum est.
 05 Quod superest, agere incipiam quo fœdere fiat

ture unit le fer à la pierre magnétique ; c'est ainsi qu'ils l'appellent les Grecs (36) du nom des Magnésiens, qui possèdent dans leurs champs.

Cette pierre nous inspire de l'admiration, elle forme une chaîne d'anneaux attachés sans aucun lien. Au nombre de cinq, quelquefois plus, les chaînons, descendus directement, et suspendus les uns sous les autres, flottent mollement agités, en se communiquant la puissance sympathique de l'aimant : tant il leur insinue sa force attractive !

Avant de dévoiler de semblables phénomènes, il faut approfondir toutes les causes possibles ; il faut suivre de longs détours à pas douteux, avant de pénétrer jusqu'à la vérité. Viens donc, avec une nouvelle ardeur, Memmius, me prêter une oreille attentive.

Souviens-toi que, de tous les corps visibles à nos regards, d'abondantes émanations s'échappent, coulent sans cesse, et nous font éprouver le sentiment de la vue. Les odeurs ne sont aussi que les émissions continuelles de certains corps. Le froid naît des eaux, la chaleur du soleil

Naturæ, lapis hic ut ferrum ducere possit,
Quem magneta vocant patrio de nomine Graii,
Magnetum quia sit patriis in finibus ortus.

Hunc homines lapidem mirantur; quippe catenam
910 Sæpe ex annellis reddit pendentibus ex se;
Quinque etenim licet interdum pluresque videre
Ordine demissos levibus jactarier auris,
Unus ubi ex uno dependet subter adhærens,
Ex alioque alius lapidis vim vinclaque noscit :

915 Usque adeo permanenter vis pervaleat ejus.

Hoc genus in rebus firmandum est multa prius, quam
Ipsius rei rationem reddere possis;
Et nimium longis ambagibus est adeundum :
Quo magis attentas aures animumque reposco.

920 Principio, omnibus a rebus quascunque videmus,
Perpetuo fluere ac mitti spargique necesse est
Corpora, quæ feriant oculos, visumque lacerant ;
Perpetuoque fluunt certis ab rebus odores,
Frigus ut a fluviiis, calor a sole, æstus ab undis

vapeur saline, émanée de la surface de la mer, ronge les édifices voisins. Si nous portons nos pas sur ses rivages, l'humide amertume vient irriter nos lèvres. Des sons vagues, exhalés de tous les corps, sans cesse voltigent dans l'espace, et frappent notre oreille. Si, près de nous, on cueille l'absinthe, nous en ressentons l'âcreté. Il s'écoule de tous les corps une inépuisable source d'émanations diverses; elles se répandent de tous côtés, et jamais ne tarissent ni ne se reposent. Puisque nos sensations sont incessantes, nous pouvons en tout temps voir, entendre, odorier. Rappelons-nous à quel point tous les corps sont poreux; maintenant je reviens au principe que déjà ma muse a révélé : seul, il peut nous conduire aux grandes vérités que nous cherchons; il se lie si étroitement au phénomène magnétique, que je dois affirmer une seconde fois que de tous les corps il n'en est aucun dont le tissu ne soit mêlé de vide.

Je vois d'abord la voûte pierreuse des grottes distiller goutte à goutte l'eau qui s'infiltré dans les rochers; de

- 25 *Æquoris exesor mœrorum litora propter;
Nec varii cessant sonitus manare per aures;
Denique in os salsi venit humor sæpe saporis,
Quum mare versamur propter; dilutaque contra
Quum tuimur misceri absinthia, tangit amaror:*
- 30 *Usque adeo omnibus ab rebus res quæque fluenter
Fertur, et in cunctas dimittitur undique partes;
Nec mora nec requies inter datur ulla fluendi,
Perpetuo quoniam sentimus, et omnia semper
Cernere, odorari licet, et sentire sonorem.*
- 35 *Nunc omnes repetam quam raro corpore sint res
Commemorare, quod in primo quoque carmine claret;
Quippe etenim, quamquam multas hoc pertinet ad res
Noscere, cum primis hanc ad rem protinus ipsam
Qua de disserere aggredior, firmare necesse est,*
- 40 *Nil esse in promptu, nisi mistum corpus inani.
Principio fit, ut in speluncis saxa superna
Sudent humore, et guttis manantibu' stillent;*

même la sueur, pour s'échapper, se fraie une issue dans toutes les parties de nos corps. La barbe et le poil végètent et croissent en de secrets canaux ; les aliments, infiltrés dans la veine en veine, nourrissent les parties les plus extrêmes de nos corps, et font croître même le tissu des ongles. La chaleur et le froid pénètrent l'airain ; nous éprouvons leur atteinte à travers l'or et l'argent, quand notre main presse la coupe pleine. Le bruit vole à travers les pierres de nos demeures ; les odeurs, les exhalaisons, la froidure, la chaleur pénètrent nos murailles ; leur aiguillon perce l'armure du fer qui protège le corps du guerrier. Et les germes de nos maladies ne nous sont-ils point transmis des lieux lointains ? Enfantée dans les flancs de la terre, dans les champs aériens, la foule des maux contagieux s'élève, parcourt les cieux et la terre ; formées en un moment, ces tempêtes grondent, frappent, et soudain se dissipent : tant les corps que tu le vois donc, renferment le vide dans leur tissu.

Les émanations des corps diffèrent dans leurs qualités et leurs effets ; ils n'ont point la même analogie avec les objets

- Manat item nobis e toto corpore sudor,
 Crescit barba, pilique per omnia membra, per artus ;
 945 Diditus in venas cibus omnes auget alitque
 Corporis extremas quoque partes unguiculosque ;
 Frigus item transire per æs, calidumque vaporem
 Sentimus ; sentimus item transire per aurum,
 Atque per argentum, quum pocula plena tenemus :
 950 Denique per dissepta domorum saxea voces
 Pervolitant, permanat odos, frigusque, vaposque
 Ignis ; quin ferri quoque vim penetrare suevit,
 Undique qua circum corpus lorica coercet ;
 Morbida vis quæcunque extrinsecus insinuatur.
 955 Et tempestates terra cœloque coortæ
 E cœlo emotæ terraque repente facessunt,
 Quandoquidem nihil est non raro corpore nexum.
 Huc accedit, uti non omnia quæ jaciuntur
 Corpora cunque ab rebus, eodem prædita sensu,

ils affectent. Si le soleil brûle et durcit la terre, il fond la glace, et précipite en torrents les neiges qui couronnent les montagnes ; la cire se liquéfie sous ses rayons ardents. Le feu transforme l'or et l'airain en de brûlants liquides ; le feu contracte et dessèche les chairs et la peau ; le fer sorti de la fournaise, il acquiert une dureté nouvelle en plongeant dans l'onde. Au contraire, le feu durcit les chairs et la peau, et l'eau les assouplit. L'olivier plaît aux bêtes barbares ; son suc semble les abreuver d'ambrosie et de nectar, et rien ne révolte plus le palais de l'homme de l'amertume de ses feuilles. Le pourceau fuit la marjolaine ; il craint son doux parfum qui, pour lui, se change en poison, tandis que son odeur suave ranime souvent nos sens défaillants ; et dans cette fange, qui nous inspire l'horreur, l'immonde quadrupède se roule insatiable, et semble se délecter dans un bain voluptueux.

Avant d'atteindre mon but, je dois te révéler une utilité. Tous les corps renferment des interstices nombreux,

- 360 Atque eodem pacto rebus sint omnibus apta
 Principio, terram sol excoquit et facit are ;
 At glaciem dissolvit, et altis montibus alte
 Exstructas ningues radiis tabescere cogit ;
 Denique cera liquescit in ejus posta vapore ,
 365 Ignis item liquidum facit æs, aurumque resolvit,
 At coria et carnem trahit et conducit in unum ,
 Humor aquæ porro ferrum condurat ab igni,
 At coria et carnem mollit durata calore ;
 Barbigeras oleaster eo juvat usque capellas,
 370 Diffluat ambrosia quasi vero et nectare tiuctus ;
 At nihil est homini fronde hac quod amarius exstet,
 Denique amaracinum fugitat sus, et timet omne
 Unguentum ; nam setigeris subus acre venenum est,
 Quod nos interdum tanquam recreare videtur ;
 375 At contra nobis cœnum teterrima quum sit
 Spurcities, eadem subus hæc res munda videtur,
 Insatiabiliter toti ut volvantur ibidem.

Hoc etiam superest, ipsa quam dicere de re
 Aggredior, quod dicendum prius esse videtur,

mais ces interstices ne sont pas uniformes ; chacun d'eux reçoit de la Nature des emplois divers ; elle façonne le sens de l'être animé, selon l'usage qu'elle leur destine. Les sens se transmettent par de sinueux conduits ; les parfums et les saveurs trouvent des voies analogues à leur essence : il y a des émanations qui transpercent les rochers, la pierre et le bois : les uns traversent l'or, s'insinuent dans l'argent ; d'autres se fraient un passage et coulent à travers les pores du verre : car tu vois les images s'introduire par les interstices du verre, et la chaleur à travers les métaux. Enfin, les émanations pénètrent les corps avec une vitesse inégale ; je l'ai déjà prouvé, cette différence est due à la variété infinie que la Nature établit entre les tissus poreux de tous les corps.

Ces premières vérités ainsi posées sur de solides fondements, il est facile d'y découvrir la vérité que nous cherchons. Le secret de la sympathie du fer et de l'aimant se révèle ainsi de lui-même. D'abord, de la substance même

980 *Multa foramina quum variis sint reddita rebus,
Dissimili inter se natura prædita debent
Esse, et habere suam naturam quæque viasque;
Quippe etenim varii sensus animantibus insunt,
Quorum quisque suam proprie rem percipit in se;*

985 *Nam penetrare alia sonitus, aliaque saporem
Cernimus e succis, alia nidoris odores,
Propter dissimilem naturam textaque rerum :
Præterea nanare aliud per saxa videtur,
Atque aliud per ligna, aliud transire per aurum,*

990 *Argentoque foras aliud, vitroque meare ;
Nam fluere hac species, illac calor ire videtur ;
Atque aliis aliud citius transmittere eadem :
Scilicet id fieri cogit natura viarum,
Multimodis varians, ut paulo ostendimus ante.*

995 *Quapropter, bene ubi hæc confirmata atque locata
Omnia constiterint nobis præposta, parata,
Quod superest, facile hinc ratio reddetur, et omnis
Causa patefiet, quæ ferri pelliciat vim.
Principio, fluere e lapide hoc permulta necesse est*

la pierre il émane sans cesse d'innombrables corpus-
 es, ils forment une vapeur qui, par ses coups fréquents,
 écie l'air contenu entre le fer et l'aimant. Par ce com-
 , l'intervalle reste vide ; soudain les éléments du fer s'y
 cipitent sans se désunir, le corps de l'anneau est sou-
 it entraîné tout entier dans la même direction : car il
 st point de corps dont les éléments se lient, s'entrela-
 t plus étroitement que ceux du fer ; inaccessible à la
 leur, le solide tissu du métal le laisse toujours glacé.
 sois donc pas surpris que l'essor de ses nombreux élé-
 nts vers le vide communique l'impulsion au chaînon en-
 . Le premier anneau s'élance jusqu'à la pierre même,
 unit avec elle par d'invisibles liens. Les émanations de
 mant jaillissant dans toutes les directions forment le
 e dans la sphère qui l'entoure ; les anneaux voisins,
 ssés par des impulsions extérieures, s'élancent aussitôt
 s l'espace raréfié, car leur propre tendance ne les élè-
 ait point ainsi dans l'air. Une autre cause favorise leur

- 00 *Semina, sive æstum qui discutit æera plagis,
 Inter qui lapidem ferrumque est cunque locatus;
 Hoc ubi inanitur spatium, multusque vacefit
 In medio locus, extemplo primordia ferri
 In vacuum prolapsa cadunt conjuncta, fit utque*
- 05 *Annulus ipse sequatur, eatque ita corpore toto;
 Nec res ulla magis primoribus ex elementis
 Indupedita suis æcte connexa cohæret,
 Quam validi ferri naturæ frigidus horror :
 Quo minus est mirum, quod paulo diximus ante,*
- 10 *Corpora si nequeunt de ferro plura coorta
 In vacuum ferri, quin annulus ipse sequatur :
 Quod facit, et sequitur, donec pervenit ad ipsum
 Jam lapidem, cæcisque in eo compagibus hæsit.
 Hoc sit item cunctas in partes, unde vacefit*
- 15 *Cunque locus, sive ex transverso, sive superne ;
 Corpora continuo in vacuum vicina feruntur :
 Quippe agitantur enim plagis aliunde, nec ipsa
 Sponte sua sursum possunt consurgere in auras.
 Huc accedit item, quare queat id magis esse ;*

direction, accélère leur essor : à peine l'air est-il raréfié le vide formé au-dessus de l'anneau, que l'air inférieur l'autre côté presse et chasse l'anneau. En effet, tous corps sont incessamment battus par l'air qui les environne ; mais ces chocs font avancer l'anneau ; chassé d'en bas, trouve au-dessus de lui un vide pour le recevoir ; quand l'air s'est insinué dans tous les pores du métal et qu'il pénétré ses éléments les plus subtils, il le pousse et dirige, comme le vent enfle et presse la voile des vaisseau.

Tous les corps enfin doivent renfermer le vide, parcequ'ils sont poreux et environnés de l'air qui les frappe sans cesse. Ce fluide subtil, caché dans le fer même, lui communique le mouvement continuél dont il est agité : ébranle donc l'anneau intérieurement, et facilite son essor en se portant ensemble vers le vide où tendent ses efforts.

Quelquefois le fer s'éloigne de l'aimant, quelquefois par un mouvement alternatif il l'évite et le suit. J'ai vu le

- 1020 Hæc quoque res adjumento, motuque juvatur,
 Quod simul a fronte est annelli rarior aer
 Factus, inanitusque locus magis ac vacuatus;
 Continuo fit, uti qui post est cunque locatus
 Aer, a tergo quasi provehat atque propellat :
 1025 Semper enim circum positus res verberat aer :
 Sed tali fit uti propellat tempore ferrum,
 Parte quod ex una spatium vacat, et capit in se :
 Hic ubi, quem memoro, per crebra foramina ferri est
 Parvas ad partes subtiliter insinuatus,
 1030 Trudit et impellit, quasi navim velaque ventus.
 Denique res omnes debent in corpore habere
 Aera, quandoquidem raro sunt corpore, et aer
 Omnibus est rebus circumdatus appositusque ;
 Hic igitur, penitus qui in ferro est abditus aer,
 1035 Sollicito motu semper jactatur, eoque
 Verberat anellum dubio procul, et ciet intus
 Scilicet, atque eodem fertur, quo præcipitavit
 Jam semel, et quamquam in partem conamina sumpsit.
 Fit quoque ut a lapide hoc ferri natura recedat,
 1040 Interdum fugere atque sequi consueta vicissim :

mus fragments d'un fer de Samothrace s'agiter dans un se d'airain suspendu sur l'aimant. Le fer tressaillait, nblait impatient de fuir la pierre : tant la seule interpo- on de l'airain excitait leur antipathie ! La cause en est ple : les émanations de l'airain s'emparent alors les mières de tous les pores du fer ; en leur succédant, les anations de l'aimant trouvent les issues remplies ; elles disputent l'entrée, et, contrariées dans leur essor, elles t contraintes de se précipiter sur la superficie du fer, le heurter, et de le soulever par des efforts tumultueux. lle est la cause de l'agitation que l'aimant fait éprouver métal à travers l'airain qui s'oppose à leur union.

Enfin, cesse de t'étonner si l'aimant n'exerce point son voir magnétique sur tous les corps : il est des corps e leur poids rend immobiles ; tel est l'or. Dans les lar- s interstices du bois, les émanations s'insinuent et s'é- appent sans l'agiter. Moins pesant que l'or, plus resserré e le bois, le fer seul peut être ému par les émanations

Exsultare etiam Samothracia ferrea vidi,
Et ramenta simul ferri furere intus ahenis
In scaphiis, lapis hic magnes quum subditus esset;
Usque adeo fugere a saxo gestire videtur :

015 Ære interposito discordia tanta creatur ;
Propterea, quia nimirum prius æstus ubi æris
Præcepit, ferrique vias possedit apertas,
Posterior lapidis æstus, et omnia plena
Invenit in ferro, neque habet qua tranet, ut ante ;
050 Cogitur offensare igitur, pulsareque fluctu
Ferrea texta suo ; quo pacto respuit ab se,
Atque per æs agitatur, sine eo quæ sæpe resorbet.

Illud in his rebus mirari mitte, quod æstus
Non valet e lapide hoc alias impellere itom res ;
055 Pondere enim fretæ partim stant, quod genus aurum ;
Ac partim raro quia sunt cum corpore, ut æstus
Pervolet intactus, nequeunt impellier usquam ;
Lignea materies in quo genere esso videtur :
Inter utrasque igitur ferri natura locata,

de l'aimant, quand les corpuscules de l'airain en remplissent les issues.

D'ailleurs, cet attrait sympathique n'est point rare de la Nature, il est facile de citer de nombreux exemples l'intime union des corps. Vois les pierres unies par la force de la chaux. Les nerfs glutineux du taureau mis fusion lient si étroitement de légères pièces de bois, que les parties ligneuses se rompraient plutôt que ce fact assemblage ne briserait ses liens. Le nectar de la vigne plaît à se confondre au cristal des fontaines ; pour s'y mêler, la poix est trop pesante, l'huile est trop légère. Quand la laine s'est empreinte de l'éclat de la pourpre pour lui rendre sa couleur primitive, en vain Neptune prêterait le secours de ses flots, en vain l'océan lui verserait toutes ses ondes. Enfin, l'or, par la fusion, s'incorpore à l'argent ; aidés par l'étain, le cuivre et l'airain s'identifient. Combien de semblables mélanges pourrais-je te citer. Mais pourquoi donc poursuivrais-je ? pourquoi consumer

1060 *Æris ubi accepit quædam corpuscula, tum fit
Impellant ut eam Magnesia semina saxi.*

*Nec tamen hæc ita sunt aliarum rerum aliena,
Ut mihi multa parum genere ex hoc suppeditentur,
Quæ memorare queam inter se singulariter apta :*

1065 *Saxa vides primum sola coalescere calce ;
Glutine materies taurino ita jungitur una,
Ut vitio venæ tabularum sæpius hiscant,
Quam laxare queant compages taurea vincla ;
Vitigeni latices in aquai fontibu' gaudent*

1070 *Misceri, quum pix nequeat gravis et leve olivum ;
Purpureusque colos conchyli mergitur una
Corpore cum lanæ, dirimi qui non queat usquam,
Non si Neptuni fluctu renovare operam des,
Non mare si totum velit eluere omnibus undis.*

1075 *Denique res auro argentum concopulat una,
Ærique æs plumbo fit uti jungatur ab albo.
Cetera jam quam multa licet reperire ? quid ergo !
Nec tibi tam longis opus est ambagibus usquam,*

ps pour une œuvre inutile ? le terme approche, un seul
ncipe me tiendra lieu de faits nombreux. Quand deux
ps divers dans leurs tissus et dans leurs formes se ren-
trent, et que les éminences de l'un répondent aux cavi-
de l'autre, ils contractent une intime union, et se lient,
r ainsi dire, par de nombreux auneaux, par des cro-
ets repliés : tels sont les liens qui tiennent le métal sus-
du à l'aimant.

l'aborde maintenant les causes de ces maux contagieux,
ces fléaux meurtriers qui tout à coup frappent la terre
livrent à la mort la foule des hommes et des troupeaux.
viens-toi qu'un nombre infini d'éléments variés flottent
as l'atmosphère ; les uns sont les réparateurs de la vie,
autres enfantent les douleurs et la mort : quand ces
estes éléments se rassemblent, ils corrompent les airs.
rs des maux contagieux, des miasmes empestés volent
me les nuages qui couvent les tempêtes, et, des climats
angers, s'élancent vers nous sur les ailes des vents ; ou
n ils s'exhalent de la terre fangeuse quand la pluie sur-

Nec me tam multam hic operam consumere par est ;

080 Sed breviter paucis restat comprehendere multa.

Quorum ita texturæ ceciderunt mutua contra,

Ut cava convenient plenis, hæc illius, illa

Hujusque ; inter se junctura horum optima constat.

Est etiam, quasi ut annellis hamisque plicata

085 Inter se quædam possint coplâta teneri :

Quod magis in lapide hoc fieri ferroque videtur.

Nunc, ratio quæ sit morbis, aut unde repente

Mortiferam possit cladem conflare coorta

Morbida vis hominum generi, pecudumque catervis,

090 Expediam. Primum multarum semina rerum

Esse supra docui, quæ sint vitalia nobis ;

Et contra, quæ sint morbo mortique, necesse est

Multa volare : ea quum casu sunt forte coorta,

Et perturbarunt cælum, fit morbidus aer :

095 Atque ea vis omnis morborum pestilitasque,

Aut extrinsecus, ut nubes nebulæque superne

Per cælum veniunt, aut ipsa sæpe coorta



abonde et fermente avec l'ardente chaleur du soleil dans les glèbes putréfiées.

Ne vois-tu pas aussi combien le changement de l'air des eaux exerce d'empire sur nos corps. Vois-tu ce voyageur languir exilé des champs paternels ? c'est que loin de la patrie il ne respire plus l'air accoutumé. Quelle diversité de climats ! du rivage des Bretons au ciel de l'Égypte et de la claudique l'essieu du monde (37), des rives de l'Euxin à ces vastes régions qui s'étendent de Gades jusqu'aux nations noircies par les rayons dévorants du soleil ! quel contraste entre ces climats éclairés par des cieux divers, soumis à des vents opposés, et qui diffèrent à la fois par le sol, par la forme, ou la couleur des habitants, et par les mœurs si divers que la Nature leur impose !

L'horrible éléphantiasis (38) est enfanté sur les bords du Nil, au milieu de l'Égypte, et n'apparaît dans nul autre climat ; l'Attique glace la vigueur des jambes ; sous le ciel achéen la vue s'affaiblit : chaque organe dans d'autres contrées trouve d'autres ennemis ; les champs aériens produ-

De terra surgunt, ubi putorem humida nacta est,
Intempestivis pluviisque et solibus icta.

1100 Nonne vides etiam cœli novitate et aquarum
Tentari, procul a patria quicunque domoque
Adveniunt ! ideo quia longe discrepat aer.
Nam quid Britannum cœlum differre putamus,
Et quod in Ægypto est, qua mundi claudicat axis ?

1105 Quidve, quod in Ponto est, differre a Gadibus, atque
Usque ad nigra virum percoctaque sæcla calore !
Quæ quum quatuor inter se diversa videmus,
Quatuor a ventis et cœli partibus esse,
Tum color et facies hominum distare videntur

1110 Largiter, et morbi generatim sæcla tenere.

Est elephas morbus, qui propter flumina Nili
Gignitur Ægypto in media, neque præterea usquam :
Atthide tentantur gressus, oculique in Achæis
Finibus ; inde aliis locus est alius inimicus

1115 Partibus ac membris ; varius concinnat id aer.
Proinde ubi se cœlum, quod nobis forte alienum est,

at ces maux divers lorsque , rempli de miasmes pern-
 ux , l'air d'un climat étranger se déplace, s'avance vers
 us ; ses flots, comme d'épais nuages , se traînent lente-
 ent ; ils corrompent les régions aériennes qu'ils traversent,
 envahissent enfin notre ciel , se mêlent à l'air que nous
 spirons , le souillent de leur venin. Tout à coup ce fléau
 pesté se répand sur les eaux, s'attache aux moissons, se
 ble aux aliments des hommes , aux pâturages des trou-
 aux ; quelquefois son vol le retient suspendu dans les
 s : alors dans le fluide qu'il a corrompu nous respirons
 mort. La contagion frappe à la fois le bœuf laborieux et
 ; troupeaux bêlants. Il importe donc peu à nos destins
 nous transporter sous un ciel inconnu, de parcourir des
 mats dangereux , si la Nature livre notre sol paternel à
 s soudaines irruptions qui enfantent la douleur et le
 épas.

Telle jadis enfantée par ces mortelles vapeurs, la conta-
 on frappa les champs malheureux où régna Cécrops (39),

Commovet, atque aer inimicus serpere cœpit ;

Ut nebula ac nubes paulatim repit, et omne

Qua graditur, conturbat et immutare coactat ;

1120 Fit quoque ut, in nostrum quum venit denique cœlum,

Corrumpat, reddatque sui simile, atque alienum.

Hæc igitur subito clades nova pestilitasque,

Aut in aquas cadit, aut fruges persidit in ipsas,

Aut alios hominum pastus, pecudumque cibatus ;

1125 Aut etiam suspensa manet vis aere in ipso,

Et quum spirantes mistas hinc ducimus auras,

Illa quoque in corpus pariter sorbere necesse est.

Consimili ratione venit bubus quoque sæpe

Pestilitas, etiam pecubus balantibus ægror :

1130 Nec refert utrum nos in loca deveniamus

Nobis adversa, et cœli mutemus amictum ;

An cœlum nobis ultro Natura cruentum

Deferat, aut aliquid quo non consuevimus uti.

Quod nos adventu possit tentare recenti.

1135 Hæc ratio quondam morborum, et mortifer æstus

Finibu' Cecropiis funestos reddidit agros,

rendit les chemins déserts et dépeupla les cités : s'élançant des derniers confins de l'Égypte, elle s'éleva dans les airs, franchit les campagnes flottantes des mers, et tomba sur le peuple de Pandion. Tout devint en un moment la proie de la douleur et de la mort. Avant-coureur du mal, un feu vorant embrase la tête, les yeux rougissent étincelants, le gosier est inondé d'une sueur de sang noir, le chemin de la voix se resserme fermé par de brûlants ulcères ; la langue, cette agile interprète de la pensée, immobile, pesante, souillée de sang, roidie par la douleur, est rude au toucher. Mais lorsque du gosier le venin rongeur s'est précipité dans la poitrine, et bouillonne autour du cœur endolori, tous les ressorts de la vie se brisent à la fois : un souffle infect semblable à l'odeur d'un cadavre putréfié, s'exhale de la bouche. L'esprit perdait toutes ses forces, et le corps abattu, déjà touchait au seuil de la mort. A ces intolérables douleurs s'unissait une anxiété continuelle ; le jour, la nuit, des cris, des gémissements, des sanglots convulsifs.

- Vastavitque vias, exhausit civibus urbem :
 Nam penitus veniens Ægypti e finibus ortus,
 Aera permensus multum camposque natantes,
 1110 Incubuit tandem populo Pandionis; omnes
 Inde catervatim morbo mortique dabantur.
 Principio caput incensum fervore gerebant,
 Et duplices oculos suffusa luce rubentes :
 Sudabant etiam fauces intrinsecus atro
 1145 Sanguine, et ulceribus vocis via septa coibat,
 Atque animi interpres manabat lingua cruore,
 Debilitata malis, motu gravis, aspera tactu :
 Inde, ubi per fauces pectus complerat, et ipsum
 Morbida vis in cor mæstum confluxerat ægris ;
 1150 Omnia tum vero vitæ claustra lababant :
 Spiritus ore foras tetrum volvebat odorem,
 Rancida quo perolent projecta cadavera ritu ;
 Atque animi prorsum vires totius, et omne
 Languebat corpus, lethi jam limine in ipso :
 1155 Intolerabilibusque malis erat anxius angur
 Assidue comes, et gemitu commista querela :

étaient les nerfs, roidissaient les membres, en détendaient les ressorts, et déjà les malheureux succombaient rassés. Cependant l'extrémité des membres n'était point ôlante, et ne laissait qu'une impression de tiédeur à la main qui les touchait; mais le corps tout entier était rouge: semblait que ses ulcères renfermassent des flammes, ou que le feu sacré s'allumât dans les membres. Une active chaleur calcinait et brûlait les os, la flamme rugissait dans la poitrine comme dans une vivante fournaise. Les uns les plus légers étaient de pesants fardeaux pour leurs membres; sans cesse ils s'exposaient à l'air et à la froidure. Poussés par l'ardente douleur, les uns plongent leurs membres dans une onde froide, ou se précipitent nus dans les fleuves glacés; les autres, se roulant vers les fontaines, ouvrent une bouche béante; mais une goutte insensible ou les flots abondants trompent également leur inextinguible feu. Toujours la douleur, jamais de repos: leurs membres peuvent suffire à ces assauts redoublés. L'art, près

Singultusque frequens noctem per sæpe diemque,
Conripere assidue nervos et membra coactans,
Dissolvebat eos, defessos ante, fatigans.

160 Nec nimio cuiquam posses ardore tueri
Corporis in summo summam ferviscere partem;
Sed potius tepidum manibus proponere tactum,
Et simul ulceribus quasi inustis omne rubere
Corpus, ut est, per membra sacer quum diditur ignis.

165 Intima pars homini vero flagrabat ad ossa;
Flagrabat stomacho flamma, ut fornacibus, intus;
Nil adeo posset cuiquam leve tenueque membris
Vertere in utilitatem; ad ventum et frigora semper
In fluvios partim gelidos ardentia morbo

170 Membra dabant, nudum jacentes corpus in undas;
Multi præcipites lymphis putealibus alte
Inciderunt, ipso venientes ore patente:
Inedabiliter sitis arida corpora mersans
Æquabat multum parvis humoribus imbrem.

175 Nec requies erat ulla mali; defessa jacebant
Corpora, mussabat tacito medicina timore;

d'eux, balbutiant, reste muet d'effroi. Leurs yeux ardent que le sommeil ne ferme jamais pendant les nuits, roule dans leurs sanglantes orbites. La mort leur apparaît sous toutes les formes les plus hideuses ; leur ame est bouleversée par la crainte et le désespoir. Sur les yeux hagards et furieux, le sourcil hérissé se fronce, l'oreille est sans cesse déchirée par d'aigres tintements ; leur haleine tantôt s'exhale lentement, tantôt sort brusque et précipitée. Sur le front ruisselle une gluante sueur ; la salive appauvrie, amère et jaunissante, s'arrache péniblement du gosier déchiré par une toux convulsive ; les nerfs de leurs mains s'étendent et se roidissent ; leurs membres frissonnent, et par degrés de froid mortel, des pieds qu'il a glacés, s'étend sur le corps entier ; les narines se resserrent effilées ; la peau est froide et rude, les tempes s'enfoncent, le front tendu se gonfle, les yeux se creusent, les lèvres se contractent par un ri- hideux : bientôt ils expirent, et le huitième ou le neuvième soleil voit éteindre la dernière lueur du flambeau de la

- Quippe patentia quum totas ardentia noctes
 Lumina versarent oculorum expertia somno ;
 Multaque præterea mortis tum signa dabantur ;
 1180 Perturbata animi mens in mœrore metuque,
 Triste supercilium, furiosus voltus et acer,
 Sollicitæ porro plenæque sonoris aures,
 Creber spiritus, aut ingens raroque coortus,
 Sudorisque madens per collum splendidus humos,
 1185 Tenuia sputa, minuta, croci contincta colore,
 Salsaque, per fauces rancas vix edita tussi ;
 In manibus vero nervi trahier, tremere artus ;
 A pedibusque minutatim succedere frigus
 Non dubitabat ; item ad supremum denique tempus
 1190 Compressæ nares, nasi primoris acumen
 Tenue, cavati oculi, cava tempora, frigida pellis,
 Duraque, inhorrebat rictum ; frons tenta mincebat ;
 Nec nimio rigida post strati morte jacebant ;
 Octavoque fere candenti lumine solis,
 1195 Aut etiam nona reddebant lampade vitam.

ie. Si par les profonds ulcères s'échappaient les flots du noir venin, la victime écartait le péril présent, mais la mort lemeurait pour la ressaisir. Un sang fétide à gros bouillons s'écoulait des narines, et la tête éprouvait d'affreuses douleurs ; avec ces flots impurs, toutes leurs forces s'échappaient. Mais si l'horrible maladie, prenant un autre cours, ne se résolvait point en humeurs sanglantes, elle frappait les nerfs, s'emparait des membres, et pénétrait jusqu'aux organes propagateurs de la vie. Les uns, pour s'éloigner du seuil de la mort, livraient au fer tranchant la plus noble partie de leur être, les autres sacrifiaient leurs yeux, gisaient les pieds et les mains tranchés ; cependant, ils s'attachaient encore à la vie : tant est puissante la crainte de la mort ! Pour quelques uns, le souvenir s'éteignait ; le passé s'effaçait ; eux-mêmes, ils s'ignoraient, ne se connaissaient plus. Privés de sépulture, les cadavres amoncelés couvraient en vain la terre : les oiseaux dévorants, les quadrupèdes voraces fuyaient leur vapeur immonde ; s'ils

- Quorum si quis, ut est, vitarat funera lethi,
 Ulceribus tetris et nigra proluvie alvi,
 Posterius tamen hunc tabes lethumque manebat ;
 Aut etiam multus, capitis cum sæpe dolore,
 1200 Corruptus sanguis plenis ex naribus ibat ;
 Huc hominis totæ vires corpusque fluebat.
 Profluvium porro qui tetri sanguinis acre
 Exierat, tamen in nervos huic morbus et artus
 Ibat, et in partes genitales corporis ipsas ;
 1205 Et graviter partim metuentes limina lethi
 Vivebant ferro privati parte virili ;
 Et manibus sine nonnulli pedibusque manebant
 In vita tamen, et perdebant lumina partim :
 Usque adeo mortis metus his incesserat acer.
 1210 Atque etiam quosdam cepere obliviam rerum
 Cunctarum, neque se possent cognoscere ut ipsi.
 Multaque humi quum inhumat jacerent corpora supra.
 Corporibus, tamen alituum genus atque ferarum
 Aut procul absiliebat, ut aerem exiret odorem,

osaient y toucher, la langueur et la mort succédaient au repas infecté. Jamais les oiseaux ne sortaient impunément de leur profonde solitude. La nuit, les bêtes féroces n's'arrachaient point à leurs forêts. Tous, frappés par la contagion, languissaient, et mouraient. Les chiens surtout, ces serviteurs fidèles, sur les pavés des rues déposaient leur vigueur souffrante, jusqu'à ce que l'âpre douleur, frappant leurs membres convulsifs, en arrachât la vie. Sans ordre sans pompe, se pressaient de vastes funérailles. L'art, toujours incertain, se trompait dans ses secours : le même breuvage qui avait permis à celui-ci de contempler encore l'aspect du temple des cieux, précipitait celui-là vers les portes de la mort.

Mais ce qui rendait plus déplorables les tourments de ce malheureux, l'espérance s'exilait de leur cœur. Dès que le mal affreux les saisissait, comme des criminels condamnés leur âme et leur cœur, plongés dans un sombre abattement n'attendaient que la mort : toujours ils la voyaient ; leur âme s'enfuyait en la redoutant. Les funérailles sans cesse

1215 Aut, ubi gustarat, languebat morte propinqua :
Nec tamen omnino temere illis solibus ulla
Comparebat avis, nec noctibu' sæcla ferarum
Exibant sylvis ; languebant pleraque morbo,
Et moriebantur : cum primis fida canum vis

1220 Strata viis animam ponebat in omnibus ægram ;
Extorquebat enim vitam vis morbida membris.
Incomitata rapi certabant funera vasta :
Nec ratio remedi communis certa dabatur ;
Nam quod alis dederat, vitales aeris auras

1225 Volvere in ore licere, et cœli templa tueri,
Hoc aliis erat exitio lethumque parabat.

Illud in his rebus miserandum et magnopere unum
Ærumnabile erat, quod, ubi se quisque videbat
Implicitum morbo, morti damnatus ut esset,

1230 Deficiens animo mœsto cum corde jacebat
Funera respectans, animam et mittebat ibidem.
Idque vel imprimis cumulabat funere funus ;

ivent les funérailles. L'insatiable contagion, rapide, vole
 e corps en corps. Ceux que la soif de la vie éloigne de
 urs amis souffrants en vain se dérobent au trépas ; bientôt
 ibissant une mort honteuse, abandonnés à leur tour (41),
 rivés de soins, ils meurent oubliés comme les vils trou-
 eaux. Hélas ! ils succombaient aussi ceux qui, bravant le
 onstre contagieux, supportaient la fatigue du devoir, mèn-
 ent des mots consolants et doux aux plaintes de leurs
 mis mourants (42). Tel était le sort des hommes les plus
 vertueux : après avoir confié à la terre la foule nombreuse
 e leurs parents, de leurs amis, sous leur toit solitaire ils
 entraient les larmes dans les yeux, la douleur dans le
 eur, s'étendaient sur leur couche, se désolaient et mou-
 rient (43). Partout des morts, des mourants, des malheu-
 eux qui gémissent. Le gardien des troupeaux, le robuste
 boureur sont aussi frappés par l'horrible fléau ; il les
 oursuit jusqu'au fond de leur chaumière : la pauvreté rend
 s maux plus douloureux et la mort plus inévitable. Là,

Quippe etenim nullo cessabant tempore apisci

Ex aliis alios avidi contagia morbi ;

1235 Nam quicunque suos fugitabant visere ad ægros,

Vitai nimium cupidi, mortisque timentes,

Pœnibat paulo post turpi morte malaque

Desertos, opis expertes, incuria mactans,

Lanigeras tanquam pecudes et bucera sæcla.

1210 Qui fuerant autem præsto, contagibus ibant,

Atque labore pudor quem tum cogebat obire,

Blandaue lassorum vox mista voce querelæ.

Optimus hoc lethi genus ergo quisque subibat ;

Inque aliis alium populum sepelire suorum

1245 Certantes, lacrymis lassi luctuque redibant.

Inde bonam partem in lectum mœrore dabantur :

Nec poterat quisquam reperiri, quem neque morbus,

Nec mors, nec luctus tentaret tempore tali.

Præterea, jam pastor et armentarius omnis,

1250 Et robustus item curvi moderator aratri,

Languebant, penitusque casis contrusa jacebant

Corpora, paupertate et morbo dedita morti.

sur les cadavres de leurs fils, s'entassaient les corps de pères expirants ; ici, les faibles enfants exhalaient leur dernier souffle en pressant le sein d'un père ou d'une mère qui ne sont plus. La contagion semble s'élancer du fond des campagnes avec la foule des villageois qui se précipitent vers la cité pour implorer un asile. Ils remplissent tous les lieux, les vastes édifices et les toits domestiques ; ils semblent s'amonceler pour mieux assurer les coups de la mort. Un grand nombre expire étendu sur le pavé, dévoré de soif. Les uns en se roulant se traînent jusqu'aux fontaines, hument l'eau qui coule entre les pierres, et meurent suffoqués par cette onde trompeuse. Les places publiques, les chemins sont couverts de corps demi-vivants dont les membres affaîssés, à peine enveloppés de grossiers lambeaux, se résolvent en humeurs fétides et sanglantes ; les os ne sont recouverts que d'une peau livide et parsemée d'ulcères noirs semblables à ceux dont la corruption couvre les cadavres arrachés aux sépulcres.

Les édifices sacrés, les autels des dieux sont encombrés

- Exanimis pueris super exanimata parentum
Corpora nonnunquam posses, retroque videre
1255 Matribus et patribus natos super edere vitam.
Nec minimum partim ex agris ægroris in urbem
Confluxit, languens quem contulit agricolarum
Copia, conveniens ex omni morbida parti ;
Omnia complebant loca tectaque ; quo magis eos tum
1260 Confertos ita acervatim mors accumulabat.
Multa siti prostrata viam per, proque voluta
Corpora silanos ad aquarum strata jacebant,
Interclusa anima nimia ab dulcedine aquarum :
Multaque per populi passim loca prompta viasque,
1265 Languida semianimo tum corpore membra videres,
Horrida pædore, et pannis cooperta, perire
Corporis inlavis ; pellis super ossibus una,
Ulceribus tetris prope jam sordique sepulta.
Omnia denique sancta deum delubra replebat
1270 Corporibus mors exanimis, onerataque passim

es impures dépouilles de la mort. C'est là que les gardiens des temples amoncellent les cadavres : les soins, les respects religieux sont bannis par l'effroi. La douleur est le seul sentiment qui reste dans ces lieux ; les antiques solennités des funérailles sont dédaignées ; tout frémit d'horreur, tout s'abandonne au trouble. Au milieu du désastre, chacun se hâte d'ensevelir au hasard les cadavres qui l'entourent. L'indigence et la nécessité inspirent d'horribles violences. En poussant des clameurs menaçantes, on jette sur des bûchers préparés par des mains étrangères les corps de ses parents ; on y porte la flamme, on l'entretient en combattant : le sang coule, et le meurtre souille les portes de la mort.

Cuncta cadaveribus cœlestum templa manebant ;
Hospitibus loca quæ complerant ædituentes.

Nec jam religio divum, nec numina magni
Pendebantur ; enim præsens dolor exsuperabat.

1275 Nec mos ille sepulturæ remanebat in urbe,
Ut prius hic populus semper consuevit humari :
Perturbatus enim totus trepidabat, et unus
Quisque suum pro re consortem mœstus humabat.
Multaque vis subita et paupertas horrida suasit ;

1280 Namque suos consanguineos aliena rogorum
Insuper exstructa ingenti clamore locabant,
Subdebantque faces, multo cum sanguine sæpe
Rixantes potius, quam corpora desererentur.

NOTES

DU LIVRE SIXIÈME.

Primæ frugiferos fœtus mortalibus ægris
Dididerunt quondam præclaro nomine Athenæ.

On croyait que les habitants d'Athènes avaient découvert l'art de l'agriculture. Diodore de Sicile nous apprend que ces peuples se vantaient d'avoir, les premiers, formé une société régie par des lois : telle était du moins l'opinion commune ; mais, à l'époque de la fondation d'Athènes, plusieurs peuples orientaux étaient civilisés depuis longtemps, et peut-être ces Athéniens faisaient-ils partie d'une colonie envoyée d'Asie pour s'établir dans les plus fertiles contrées de l'Europe.

Divulgata vetus jam ad cœlum gloria fertur.

Toutes ces images ont beaucoup de noblesse et de poésie ; il est remarquable que Lucrèce se plaisait à développer l'étendue de son génie et le prestige du talent dans les débuts des différents livres de son poëme ; les vers de ce passage sont dignes de la morale qu'ils exposent : il faudrait de longs commentaires pour en présenter toutes les beautés. Mais le traducteur doit restreindre dans de justes limites ses remarques apologétiques, et ne point ravir au lecteur le plaisir douloureux de se livrer à ses propres réflexions, et de prononcer lui-même.

Nam quum vidit hic, ad victum quæ flagitat usus,
Et per quæ possent vitam consistere tutam,
Omnia jam ferme mortalibus esse parata,
Divitiis homines et honore et laude potentes.....

Quand ce sage abaissa ses regards sur la terre,
Les arts y répandaient leur charme salutaire.
Les mortels éclairés, industrieux rivaux,
Savouraient les doux fruits de leurs nobles travaux.
Le débile vieillard, jeune encor d'espérance,
Retrouvait dans ses fils sa seconde existence.
Ces mortels cependant, environnés d'honneur,
Riches de tous les biens, ignoraient le bonheur :
Comme des criminels accablés de leurs chaînes,
Ils gémissaient, courbés sous un fardeau de peines :
Tel qu'un vase sans fond, leur cœur avidement
Recevait et perdait son plus doux aliment,
Ou plutôt, imprégné d'une immonde souillure,
Le vase corrompait la liqueur la plus pure.

(DE PONGERVILLE.)

C'est encore par des louanges adressés à Épicure que Lucrèce prélude à ses derniers chants. La morale qu'il analyse rapidement est sublime. Cette définition du bonheur, regardé comme un sentiment noble et pur, est au-dessus de tout ce que les philosophes avaient imaginé. Les stoïciens le plaçaient dans une vertu supérieure aux coups de la fortune ; ils ne regardaient point comme des maux la pauvreté, la honte, la douleur, la mort. Aristippe, qui, sorti de l'école d'Épicure, devint ensuite son plus opiniâtre détracteur, faisait consister le bonheur dans les plaisirs du corps, idée fautive et basse : les plaisirs des sens usent les facultés morales et physiques, et ne laissent que des souffrances ou des regrets. Thalès plaçait le bien suprême dans un corps sain, dans une fortune aisée, et dans la culture de l'esprit. Platon le met en Dieu, et n'en promet pas la jouissance dans ce monde : la promesse est un peu trop vague et beaucoup trop lointaine. Aristote, dans la fidélité à remplir ses devoirs. Épicure, pour obtenir le bonheur qu'il nomme *volupté*, exigeait la tempérance, le mépris des grandeurs, le témoignage de sa conscience, et la pratique de toutes les vertus. L'un de nos écrivains philosophes (M. Droz) a donné une définition du bonheur, en professeur habile, de l'art si difficile d'être heureux. Ses couleurs sont empreintes de nuances délicates, que les anciens n'avaient point aperçues. Observateur profond des mœurs, la justesse de ses idées, sa noble et douce philosophie, l'élégante pureté de son style persuasif le font regarder comme le digne émule de ces sages moralistes qui ont trouvé dans leur talent l'heureux moyen d'être utile aux hommes.

(4) Partim quod fluxum pertusumque esse videbat.

Lucrèce a employé deux fois cette image du vase sans fond, qui reçoit et perd sans cesse la liqueur. Elle est juste, et l'élégance des expressions du poète lui donne une force nouvelle. Il a dit, au troisième livre, dans l'admirable prosopopée de la Nature :

Enfant que j'ai chéri, pourquoi crains-tu la mort ?
Heureux navigateur, tu vas toucher au port.
Si par les voluptés a-compagné sans cesse,
Tes jours délicieux passent dans la mollesse ;
Tel qu'un vase sans fond, si ton fragile cœur
Ne reçut pas en vain les flots purs du bonheur ;
Rassasié de tout, sans regret, sans envie,
Va, sors donc satisfait du festin de la vie.

(DE PONGERVILLE.)

(5) Exposuitque bonum summum, quo tendimus omnes,
Quid foret, atque viam monstravit tramite prono
Qua possemus ad id recto contendere cursu,
Quidve mali foret in rebus mortalibu' passim,
Quod flucret naturæ vi, varieque volaret,
Seu casu, seu vi, quod sic Natura parasset.

On a peine à concevoir la critique que La Grange fait de ce passage

si simple et si noble à la fois. L'interprétation qu'il donne au mot *casu* s'éloigne absolument du sens de Lucrèce : *casu* n'exprime ici que l'entraînement, la force des circonstances ; mais sa remarque sur la répétition d'idée dans les deux derniers vers est très juste. L. Amar, l'un de nos savants qui ont le plus étudié Lucrèce, a cru devoir adopter quelques changements qui rendent moins sensible espèce de tautologie offerte par ce distique.

(6) *Volvere curarum tristes in pectore fluctus.*

Ce vers offre à la fois le sublime de pensée et le sublime d'image. Est-il possible qu'un homme ne connût le vers de Lucrèce, quand il composa celui-ci :

Prospicit, et magnis curarum fluctuat undis ?

Virgile, après eux, a dit :

.....*Magno curarum fluctuat aestu.*

(7) *Quandoquidem semel insignem conscendere curram
Vincendi spes hortata est, atque obvia cursu
Quæ fuerant, sunt placato conversa furore.*

Ces vers, qui présentent une image extrêmement poétique, ont été torturés par les commentateurs ; quelques uns même pensent qu'ils ont été interpolés : ce passage, au contraire, me paraît digne de Lucrèce, et je crois l'avoir reproduit dans son véritable sens.

(8) *Nam bene qui didicere deos securum agere ævum.*

Lucrèce a retracé plusieurs fois cette pensée sans varier les tours et les expressions.

(9) *Sed quia tute tibi placida cum pace quietos
Constitues magnos irarum volvere fluctus.....*

La poésie latine n'offre que rarement des vers d'une aussi grande beauté ; il est facile de reconnaître combien les poètes, successeurs de Lucrèce, ont profité de cette grande idée et des expressions qui lui font valoir.

(10) *Ne trepides cœli divisis partibus amens.*

Lucrèce parle ici de la division que les prêtres devins, appelés *auguratores*, assignaient à la voûte céleste, afin de déterminer les différents effets du tonnerre, d'après lesquels ces imposteurs rendaient leurs oracles.

(11)*Callida Musa,
Calliope, requies hominum divumque voluptas.*

*O douce volupté des hommes et des dieux,
Calliope, soutiens mon vol audacieux ;
Prête à mes derniers chants une grace nouvelle,
Et pose sur mon front la couronne immortelle.*

Le ton de mélancolie répandu dans cette invocation à Calliope paraît faire allusion à la situation où le poète se trouvait ; il semble invoquer cette muse pour la dernière fois.

(12) Principio, tonitru quatiantur cœcula cœli.

Lucrèce explique souvent les effets du tonnerre et le mouvement des nuages avec une sagacité qui ferait honneur à nos physiciens modernes ; et surtout il a su conserver la couleur poétique aux objets les plus étrangers au langage des muses ; il est à regretter que la peinture fidèle des moindres détails de ce phénomène fasse naître quelquefois de la monotonie.

(13) Et fragiles sonitus chartarum.....

est une hardiesse poétique qu'il est impossible de faire passer dans notre langue ; c'est proprement *sonitus rei quæ frangitur*.

(14) Forsan et ex ipso veniens trahat aere quædam
Corpora, quæ plagis intendunt mobilitatem.

On ne peut assez admirer le discernement de Lucrèce, qui pressentit une partie des propriétés de l'air. L'expérience a confirmé plusieurs de ses hypothèses sur l'action de ce fluide, dont les effets restèrent ignorés jusqu'au moment où Pascal, Torricelli, Boyle, Outhier et autres démontrèrent sa pesanteur, sa compressibilité et ses ressorts ; mais on ne savait pas encore que l'atmosphère est un mélange de deux fluides qui, pris séparément, sont transparents, compressibles, pesants, élastiques à peu près comme l'air atmosphérique, et qui néanmoins ont des qualités physiques très différentes.

(15) Non Tyrrhena retro volventem carmina frustra.....

M. Victor Leclerc, de l'Académie des inscriptions, a recueilli dans un de ses voyages en Italie, une interprétation de ce vers, le savant professeur pense qu'il serait possible de trouver dans ces mots, *Tyrrhena retro volventem*, une allusion aux livres étrusques dont les lignes se lisaient à rebours (par rapport à notre coutume *retro*. On peut consulter sur cette supposition Lanzi, *Laggio della lingua etrusca*. Nous nous plaisons à citer les conjectures d'un écrivain qui, toujours ingénieux dans ses doctes recherches sur l'antiquité, a rendu d'importants services à notre littérature.

(16) Πρηστῆρας Graii quos ab re nominatarunt.

Lucrèce croit devoir rapporter l'origine du mot *prester*, qui, par son effet, a pour racine le verbe πρησθαι, brûler, enflammer, gonfler, souffler. Le dangereux phénomène que les Grecs appelaient πρηστήρ, étia nommé par les Latins *typho* et *scypho* ; les Français lui donnent

de *trombe*. Les anciens et les modernes ne sont pas absolument d'accord sur les causes des *trombes*; les uns et les autres l'expliquent d'une manière vraisemblable; la description donnée par Lucrèce est ingénieuse, et fait connaître l'idée qu'en avaient conçue les physiciens de son temps :

Mais parmi les fléaux dont le ciel nous accable,
Contemple en frémissant la trombe épouvantable :
Nuage vaste et sombre, elle envahit les airs,
Se balance en grondant sur la plaine des mers ;
Elle obscurcit le jour, et lentement s'abaisse ;
L'aquilon, faible encor, l'environne, la presse :
Il ne peut la briser ; par l'obstacle irrité,
Il rugit, il la pousse avec rapidité ;
Le nuage heurté descend et tourbillonne :
Il pend du haut des cieux en immense colonne,
Roule, et trouble à grand bruit la surface des eaux ;
En montagne écumante il soulève les flots.
Et malheur aux vaisseaux que le hasard amène
Dans l'abîme entr'ouvert par l'affreux phénomène !
Sur les ailes des vents ces torrents suspendus,
Dans les gouffres amers retombent confondus ;
L'ouragan sous leur poids se plonge au fond de l'onde,
Et le sombre Océan bouillonne, s'enfle et gronde.

(DE PONGERVILLE.)

est curieux de la comparer avec les détails donnés par Buffon et les naturalistes qui l'ont suivi.

17) Deducit pariter lento cum corpore nubem.

Le mot *lentus* signifie *souple, pliant, flexible*; son emploi, dans ce vers, est une hardiesse et une beauté de style.

18) Fit quoque, ut hunc veniant in cœtum extrinsecus illa
Corpora, quæ faciunt nubes nimboque volantes.

Cette supposition donne une nouvelle preuve de la conviction de Lucrèce sur la pluralité des mondes.

19) Nunc age; quo pacto pluvius concreseat in altis
Nubibus humor.....

Il faut remarquer que ces vers sont une espèce de répétition des vers précédents.

20) Hinc ubi sol radiis tempestatem inter opacam
Adverso fulsit nimborum aspergine contra,
Tum color in nigris existit nubibus arqui.

Cette définition de l'*arc-en-ciel* est assez heureuse; la véritable cause de ce phénomène fut pour les anciens un problème insoluble. Les modernes ne l'ont devinée qu'après de longues et minutieuses recherches.

« L'iris ou l'*arc-en-ciel* ne paraît que dans un air chargé d'un brouillard fondant en pluie. Il est occasionné par la lumière du soleil,

réfléchi une ou plusieurs fois dans les petites gouttes dont le nuage est formé. Suivant la position de ces gouttes, les unes envoient à l'œil de l'observateur les rayons rouges de la lumière décomposée; d'autres, les rayons orange, ou jaunes, ou violets, etc.; de sorte que chaque goutte qui concourt à former l'iris paraît de la couleur de la lumière qu'elle envoie à l'œil.

» Le météore, pris dans toute son étendue, est un cercle entier, dont il n'y a de visible que la partie qui est au-dessus de l'horizon. Il se dérobe absolument à notre vue lorsque le soleil dépasse une certaine hauteur : ainsi, dans les longs jours d'été, on ne voit pas d'arc-en-ciel entre neuf heures du matin et trois heures du soir; dans l'hiver, on peut en voir à toutes les heures, lorsque le soleil est sur l'horizon, et que les autres circonstances sont favorables.

» La lumière de la lune produit aussi des iris plus faibles que celles du soleil, mais subordonnées aux mêmes lois. »

(21) Nunc age, quæ ratio terræ motibus existet,
Percipe.

Lucrèce donne pour cause des tremblements de terre l'eau, l'air et la terre elle-même, et n'y fait point participer le feu qui, dans les causes d'un pareil phénomène, semble devoir se présenter le premier; le poète se rapproche, en quelque sorte, de l'opinion de plusieurs physiciens modernes. Au surplus, tous les moyens supposés par Lucrèce sont ingénieux, et sans cesse revêtus des ornements d'une poésie aussi pittoresque qu'harmonieuse. Voici quelles sont les conjectures des savants modernes sur ce phénomène :

« La terre est, en une infinité d'endroits, remplie de matières combustibles; presque partout s'étendent des couches immenses de charbon de terre, des amas de bitume, de tourbe, de soufre, d'alun, de pyrites, etc., qui se trouvent enfouis dans l'intérieur de notre globe. Toutes ces matières peuvent s'enflammer de mille manières, mais surtout par l'action de l'air, qui est répandu, comme on ne peut douter, dans tout l'intérieur de la terre, et qui, dilaté tout à coup par ses embrasements, fait effort en tout sens pour s'ouvrir un passage. Personne n'ignore les effets qu'il peut produire quand il est dans cet état. L'eau contenue dans les profondeurs de la terre contribue aussi de plusieurs manières à ces tremblements, parce que l'action du feu réduit l'eau en vapeurs, et l'on sait que rien n'approche de la force de ces vapeurs. Il faut observer aussi que l'eau, en tombant tout à coup dans les amas de matière embrasée, doit encore produire des explosions terribles; elle anime les feux souterrains, parce que, dans sa chute, elle agite l'air, et fait la fonction des soufflets de forge. Enfin elle peut concourir aux ébranlements de la terre par les excavations qu'elle fait dans son intérieur, par les couches qu'elle entraîne après les avoir détrempées, et par les chutes et les écroulements qu'elle occasionne.

22) In Tyria Sidone.....

Ce que Lucrèce rapporte de l'*engloutissement d'Égine* et de *Sidon* est confirmé en partie par Posidonius. Ovide raconte un événement semblable; de pareils désastres se sont renouvelés depuis, et se produisent aujourd'hui même dans plusieurs parties de l'Italie.

23) Neque enim media de clade coorta
Flammæ tempestas.....

Les vers qui suivent, quel que soit leur mérite, ne sont pas exempts d'une certaine obscurité qui a besoin d'interprétation; le poète ne prétend pas dire que les peuples voisins de l'Etna ne durent éprouver aucune frayeur à l'époque de l'éruption du volcan; mais il affirme que des orages, descendus des cieux, n'ont pas tout à coup illuminé ce grand incendie, et que sa cause était inhérente au sol même de la Sicile.

24) Existit sacer ignis.

Lucrèce emploie plusieurs fois cette expression. Le *feu sacré* était une maladie très commune chez les anciens. Celse (liv. v, ch. 28) dit : *Ignis sacer malis ulceribus annumerari debet*. Virgile en parle aussi, *Géorgiques*, liv. III, v. 366 :

....Contactos artus sacer ignis edebat.

25) Nunc tamen, illa modis quibus irritata repente
Flamma foras vastis Ætne fornacibus efflet,
Expeditam.

Cornélius Sévère et Lucrèce ont fait la description de l'*Etna*; ils ont servi de modèle à Virgile, qui les a surpassés tous deux par la gradation d'images plus heureuse et un style plus soigné; mais la perfection de l'imitation ne peut faire oublier entièrement les beautés de l'original. La force de l'expression, et la gradation harmonieuse des vers suivants, seront éternellement des modèles de style et de mélodie poétique.

Excussit enludum flammis velocibus ignem,
Tollit se ac rectis ita faucibus efficit alte,
Funditque ardorem longe, longeque favillam
Differt, et crassa volvit caligine fumum.

La lenteur du dernier distique peint avec fidélité l'écoulement de la lave embrasée qui, par degrés, recouvre les flancs de la montagne. Voici le passage imité par Virgile, et traduit par Delille :

....Sed horrificis juxta tonat Ætna ruinis,
Interdumque atram prorumpit ad æthera nubem,
Turbine fumantem piceo et candente favilla;
Attollitque globos flammarum, et sidera lambit:
Interdum scopulos avulsaque viscera montis
Erigit eructans, liquefactaque saxa sub auras

Cum gemitu glomerat. fundoque exæstuat imo.
 Fama est Enceladi semivivum fulmine corpus
 Urgeri mole hac, ingentemque insuper Ætnam
 Impositam ruptis flammam expirare eaminis ;
 Et, sessum quoties mutat latus, intremere omnem
 Marmure Trinacriam, et cælum subtexere fumo.

(*Æneidos*, lib. III, v. 371.)

.....Mais par d'autres orages
 L'épouvantable Etna trouble, en grondant, ces lieux,
 Bientôt déploie en l'air des colonnes de feux ;
 Tantôt, des profondeurs de son horrible gouffre,
 De flamme et de fumée, et de cendre et de soufre,
 Dans le ciel obscurci lance d'affreux torrents ;
 Tantôt des rocs noircis par ses feux dévorants
 Arrachant les éclats de ses voûtes tremblantes,
 Vomit, en bouillonnant, ses entrailles brûlantes.
 On dit que, par la foudre à demi consumé,
 Encelade mugit dans l'abîme enflammé ;
 Sur lui du vaste Etna pèse l'énorme masse ;
 Chaque fois qu'il s'agite et veut changer de place,
 L'Etna sur lui retombe, et d'affreux tremblements
 Ebranlent la Sicile et ses sommets fumants.

(26) Nilus in æstati crescit.....

Lucrèce assigne au débordement du Nil plusieurs causes, parmi lesquelles se trouve la véritable : les découvertes intéressantes, faites par les derniers voyageurs, prouvent que les débordements de ce fleuve sont dus aux pluies considérables qui tombent à des époques fixes dans le vaste continent de l'Éthiopie. Cette digression sur le Nil offre des rapprochements avec un passage de l'éloquent discours historique sur l'Égypte dû au talent d'Agoub. Cet écrivain français que nous comptons parmi nos orientalistes les plus distingués, est né aux lieux mêmes où fut Memphis. En restant fidèle à la vérité il parle avec un amour filial du sol magique sur lequel il reçut la vie. D'accord avec l'antiquité, il ne regarde pas seulement le Nil comme un principe de fécondité, il attribue à ses effets l'origine de l'industrie et des sciences.

« Le Nil, dit Agoub, ce fleuve merveilleux qu'on pourrait appeler le créateur de l'Égypte, puisqu'elle n'eût été sans lui qu'une aride solitude, fut en quelque sorte le premier instituteur des Égyptiens : dans ses débordements périodiques, il confondait tous les ans les limites des propriétés, et l'on était obligé de nouveau de mesurer la superficie des terres. Chacun rentrait alors dans son patrimoine ; et comme les citoyens étaient tous intéressés à l'exactitude de l'arpentage, on fit de la géométrie une étude assidue : cette science fut donc inventée en Égypte, presque en même temps que l'agriculture qui naquit avec l'homme. Mais le bienfait de l'inondation n'atteignit pas également toutes les surfaces labourables de la contrée ; l'industrie vint réparer cette négligence de la nature : de nombreux canaux sillonnèrent l'Égypte dans tous les sens, et une habile distribution des eaux, multipliant le fleuve à l'infini, porta la fécondité et la vie jusqu'aux dernières extrémités du territoire ; de là les connaissances

hydrauliques, qui étaient si intimement liées à la prospérité intérieure du royaume, et auxquelles les Égyptiens, en creusant le fameux lac Moëris, donnèrent une si utile et si éclatante application. »

(27) *Nunc age, Averno.....*

On fait dériver le mot *Averne* du mot latin *avis*, parceque ces vapeurs exhalées du gouffre sont funestes aux oiseaux. On trouverait peut-être plus d'analogie avec le mot grec ἀρπυίαι, composé de la négation α et du substantif ἄρπυια. On les nomme en français *moufettes*. Elles se font ordinairement sentir dans les lieux les plus profonds de la terre, dans les grottes et les souterrains. On connaît l'ancre, situé près de Naples, appelé la *Grotte du Chien*. Dans une carrière, près des eaux minérales de Pyrmont en Westphalie, s'exhale une vapeur qui tue les oiseaux, les insectes et tous les animaux qui en sont atteints. Les oiseaux meurent dans des convulsions semblables à celles qu'ils éprouvent sous le récipient de la machine pneumatique. C'est sans doute un effet de cette nature qui a fait croire à Lucrèce que l'air se raréfie dans ces lieux, et qu'il s'y forme un vide. En Hongrie, Bibar, auprès des monts Krapacks, est une source d'eau minérale que l'on peut boire impunément, et qui, sans répandre d'émanation bien sensible, tue sur-le-champ les oiseaux et les autres animaux qui s'en approchent.

(28) *Qualis apud Cumas locus est montemque Vesuvum.*

Le mont Vésuve, à l'époque où écrivait Lucrèce, échauffait les sources voisines; déjà il exhalait en fumée les matières volcaniques qu'il renfermait; il semblait préluder aux terribles éruptions qui, dans le siècle suivant, ensevelirent sous des torrents de lave et de cendre *Herculanum*, *Pompeia* et tant d'autres habitations, et donnèrent à Pline une mort qui a ajouté à la célébrité de son nom.

(29) *Usque adeo fugitant non iras Palladis aeres,
Pervigili causa.*

On ne sait à quel trait de la fable se rapporte cette vigilance redoutée par Minerve.

(30) *Naribus alipedes ut servi saepe putantur
Ducere de latebris serpentia sacra ferarum.*

La propriété que Lucrèce attribue ici au cerf, Pline l'accorde à l'éléphant, liv. II, ch. 53.

(31) *Arboribus primum certis gravis umbra tributa est.*

L'opinion sur les exhalaisons dangereuses de certains arbres existe encore; Lucrèce paraît exagérer beaucoup leurs effets. Toutefois, il est probable que différentes espèces de végétaux, connues du temps

de Lucrèce, ont été détruites; en général, la botanique des anciens nous est presque absolument inconnue : soit que la manière de désigner une partie des végétaux ait varié, soit que la culture et le temps leur aient fait subir des modifications, il est impossible de les reconnaître. Le mancenillier, arbre de l'Amérique, a le pouvoir hémicidaire que notre poète attribue à l'arbre qui croissait sur l'Hélicon.

- (32) Carbonumque gravis.....
.....
Tum fit odor viui.....

Lucrèce se trompe sur les effets de l'eau fraîche dans l'asphyxie occasionnée par le charbon; il exagère aussi les résultats dangereux du vin bu imprudemment pendant un accès de fièvre.

Sa remarque sur le danger des bains trop chauds est plus juste.

- (33) Est apud Ammonis fanum fons luce diurna
Frigidus, at calidus nocturno tempore fertur.

Lucrèce fait des dissertations assez judicieuses sur l'échauffement et le refroidissement alternatifs de certaines fontaines, les unes pendant le jour, les autres pendant la nuit, et ces détails sont quelquefois revêtus des charmes d'une poésie pittoresque.

Quinte-Curce décrit ainsi cette fontaine, liv. iv, ch. 7 :

« Au milieu de la forêt d'Ammon se voit une fontaine qu'on appelle l'eau du soleil. Au lever de cet astre elle est tiède; à midi, lorsque la chaleur est au plus haut degré, elle devient très fraîche; à mesure que le jour décline, elle s'échauffe, de manière qu'à midi elle est presque bouillante; et plus l'aurore s'approche, plus l'eau perd de sa chaleur, jusqu'à ce qu'au matin elle retrouve sa tiédeur accoutumée. »

- (34) Frigidus est etiam fons.....

Cette fontaine est celle de Jupiter Dodonien, que Pline a décrite en ces termes, *Hist. Nat.*, liv. ii, ch. 403 :

« La fontaine de Jupiter, à Dodone, quoique assez froide pour éteindre les flambeaux allumés qu'on y plonge, a pourtant la propriété de les rallumer quand on les en approche. »

- (35) Quod genus Aradius spirat fons dulcis aquai.

Toutes les éditions portent *endo mari*, auquel Creech a substitué *Aradius*, qui me paraît beaucoup plus intelligible. Voici la note sur laquelle Creech appuie sa correction : « Si on lit *endo mari*, dans la mer, que signifie ce que Lucrèce ajoute deux vers plus bas, *multis aliis regionibus*? ces autres régions sont aussi dans la mer. Il faut donc lire *Aradius fons*, la fontaine Aradienne, dont Strabon fait mention, liv. xvi de sa *Géographie*; c'est ainsi que Lucrèce avait

it , et les mots *in mari* ou *endo mari* , mis en marge , se sont insensiblement glissés dans le texte. »

On trouve encore dans la Méditerranée un grand nombre de ces rochers , qui font jaillir leur onde fraîche jusqu'à la surface de la mer.

(6)

.... Lapis hic ut ferrum ducere possit ,
Quem magneta vocant patrio de nomine Graii.

L'aimant fut et dû être longtemps une merveille pour les hommes. Les anciens n'avaient trouvé cependant qu'une partie de ses propriétés : elles sont si connues , qu'il est inutile d'en offrir l'explication ; je remarquerai seulement qu'au temps de Lucrèce , une partie de l'enthousiasme pour cette pierre existait encore ; c'est à cette époque qu'on doit attribuer la peine qu'il se donne d'en expliquer si longuement la nature et les effets. Cependant les commentateurs reconnaissent qu'une partie de ce passage a été supprimée ; et en effet Lucrèce , après avoir accumulé tant de notions préliminaires , semble éindre la conclusion un peu brusquement. Le Blanc de Guillet , appuyant sur les réflexions de Gassendi , a imaginé de suppléer à la lacune qu'il croyait remarquer dans Lucrèce par des vers latins de sa façon , qu'il a interpolés dans le texte publié en 1788. L'entreprise est bizarre et hardie ; malheureusement Apollon ne favorisait pas ce poète en latin qu'en français. Loin de chercher à ajouter des vers à cette partie du poème , il faudrait souhaiter que Lucrèce fût arrivé plus promptement aux admirables passages qui terminent ce dernier chant.

« Épicure , dit Creech , expliquait la force magnétique de deux manières. Il est étonnant que Lucrèce n'en donne qu'une. Il se peut pourtant qu'il les ait données toutes les deux , et qu'il s'en soit perdu une par la négligence des copistes. »

Voici un passage où Gassendi développe l'idée de Lucrèce sur le magnétisme :

« Ipsum Galenus ita refert , a lapide quidem Herculeo , ferrum ; a vicino vero paleas attrahi , etc. Quippe effluentes atomos ex lapide ita figuris congruere cum illis , quæ ex ferro effluunt , ut in amplexus facile veniant. Quamobrem impactas utrimque (nempe in ipsa non lapidis , quam ferri corpora concreta) ac resiliences deinde in medium circumplicari invicem , et ferrum simul pertrahi. Sic Epirus apud illum. Haud abs re vero insinuavi præmissa illa a Lucretio videri huic modo potissimum accommodata. Imprimis enim , iuxta ipsum , constabunt , tam magnes , quam ferrum , ex corpusculis consimilibus , consimiliaque etiam inania spatiola habebunt ; et maxime quidem quum , ut Alexander subolfecit , et ipsi alibi dicimus , magnes et ferrum ex eadem sint vena. Quare et effluentes ex magnetis atomi , quum in ferrum incurrent , ita subibunt ejus substan-

tiam, ut consimilibus hærentes, partim resiliant, cohærentesque abducant; partim hæ alias exsilituræ ipsas compellant, et consequuntur : adeo ut, quum reciproce atomi, ex ferro incurrentes in magnetem, simile quid præstent, necesse sit atomos utrimque partim regredientes, sed implicitas tamen, in medium confluere, et propter cohæsionem utrarumque cum iis ex quibus ipsæ magnetem et ferri in medium coire. Et dicitur tamen, aut censetur ferrum ad magnetem potius, quam magnes ad ferrum accedere, ex communis usu, vulgaribusque experimentis, quibus lapidi magnæ molis, cum manu detento, ferri frustula apponuntur : ita nimirum necesse est ut, quia vel major ex magnete quam ex ferro emanat vis, vel lapidum cohibetur vi ne ad ferrum properet, idcirco ferrum non in medium solum, sed in magnetem etiam immotum feratur; nequicquam cerat Alexander requirit ex antiquis illis, cur, si effluxus mutui veri sunt, non tam magnes ad ferrum, quam ferrum ad magnetem tendat, quippe si ipse rem explorasset, sese id absurde quærere novisset.

(GASSENDI, *Op.*, t. II, p. 125.)

(37) Et quod in Ægypto est, qua mundi claudicat axis?

Claudicat est ici une expression métaphorique, par laquelle Locrèce fait entendre que l'*axe* du monde, qui s'élève, selon lui, dans la partie septentrionale et s'abaisse dans la méridionale, commence à s'incliner en Égypte.

(38) Est elephas morbus.....

L'éléphantiasis, ainsi nommée du mot grec *ἐλέφας*, éléphant, cause de la ressemblance que les malheureux atteints de ce mal ont avec l'éléphant pour la couleur de la peau. Cette maladie est le plus horrible des fléaux qui affligent l'humanité.

Est lepræ species, elephantiasisque vocatur,
Quo cunctis morbis major sic esse videtur,
Ut major cunctis elephas animantibus exstat.

(MAUV., de *V. Herb.*, c. v.)

Le corps entier est alors défiguré par des tumeurs hideuses, des tubérosités, des poireaux, des croûtes, des exostoses; il est parsemé de taches blanches, livides, rougeâtres, obscures ou pourpres, dépouillé par une dépilation totale, rongé par des ulcères affreux, par un cancer universel, qui pénètre même jusqu'à la charpente osseuse. Joignez-y l'enrouement de la voix, la tuméfaction des tempes et de l'arcade supérieure des orbites, et mille autres caractères d'autant plus hideux qu'ils sont tous extérieurs. En effet, on dirait que la nature, dans cette maladie, a eu l'intention de se jouer des médecins en exposant à découvert à leurs yeux, en assujettissant à leur tact un mal dont elle a rendu la cure impossible. Dans les autres maladies, ils peuvent prétexter le jeu secret de l'organisation intérieure.

pure, qui ne se manifeste au dehors que par des symptômes faibles, difficiles à saisir, souvent même équivoques. Ici le mal se reproduit lui-même aux yeux pour détier l'art. et se jouer de ses ressources. Les médecins, tant anciens que modernes, conviennent que cette maladie est incurable; c'est un fait attesté par l'expérience, confirmé d'ailleurs par la foule innombrable des recettes contradictoires imaginées depuis tant de siècles pour le traitement de cette maladie. Cette incurabilité est d'autant plus surprenante, qu'on connaît aussi bien les causes que les effets de cette maladie. On sait qu'elle est occasionnée communément par l'humidité de l'air, par des bouillards infects, par le voisinage des étangs soit doux, soit salés. On sait que les peuples dont les habitations sont souterraines, dont la boisson est une eau stagnante, dont les aliments sont visqueux, gras, huileux, putrides, tels que les poissons crus ou salés, les fromages corrompus, et même certains légumes de mauvaise qualité, sont ordinairement sujets à ce mal; aussi on a remarqué que les États despotiques et barbares sont ceux où il se déploie avec le plus de fureur. Les peuples, découragés par la tyrannie du gouvernement, négligent les terres, dont ils ne recueillent pas les fruits, laissent pourrir les étangs, vivant dans la fange comme des animaux immondes, et imprimant au pays qu'ils habitent un aspect aussi triste que leur esclavage. De là ces exhalaisons fétides qui, reçues dans le mal de la respiration au lieu d'un air pur, n'introduisent dans la machine que les germes de la plus affreuse maladie. Représentons-nous donc le despotisme, non pas seulement tel que nous le dépeint Virgile dans une de ses lettres, environné de bûchers, de fer, de flammes et de bourreaux, mais encore escorté par les pestes et les maladies contagieuses, empoisonnant l'air de son souffle. Heureusement l'éléphantiasis paraît presque éteint aujourd'hui en Europe, où le despotisme se retire de jour en jour vers l'Asie, le lieu de sa naissance. On ne voit plus de traces de cette maladie que dans quelques pays septentrionaux et maritimes, tels que l'île de Feroë, l'Islande, le Groenland, la Norvège, le nord de la Hollande, et les montagnes d'Écosse; mais elle s'en dédommage dans les autres parties du continent, dans les îles de la Grèce, dans la Syrie, dans l'Égypte, dans le royaume d'Angola, les îles d'Afrique, le Malabar, l'Inde, le Bengale, le royaume de Siam, Batavia, les Moluques, le Japon, etc. Les Européens l'ont trouvée au milieu des richesses du Nouveau-Monde, comme le serpent qui gardait les pommes d'or des Hespérides; ils l'ont vue régner dans l'île Saint-Domingue, dans le quartier du Fort-Royal à la Martinique, à la Guadeloupe, à l'île Saint-Christophe, aux îles Caraïbes, aux environs du Mississipi, dans la Jamaïque, dans un canton du Paraguay, dans une partie du Brésil, et dans les riches contrées du Pérou. Cette maladie, aussi ancienne que le monde, naquit de ce mélange de terre et d'eau auquel les anciens attribuent l'origine des premiers hommes. La côte

méridionale de l'Asie et celle de la Basse-Égypte ont passé de tous temps pour le sol de l'éléphantiasis. Les lois économiques des Hébreux, leur histoire, le Job abandonné de tout le monde, ce mendiant Lazare, ce général Naaman et plusieurs autres exemples, ne prouvent-ils pas que les Juifs étaient en proie à cette maladie? Elle était connue dans la Thrace, dans la Mysie, dans la Germanie; elle désolait les Indes du temps d'Alexandre, qui défendit à ses habitants l'usage du poisson. Elle fut connue en Perse sous le nom de *mal persique*; cette maladie désola la Grèce et les régions voisines de la Mauritanie. Elle s'est aussi fait sentir dans l'empire romain, non qu'elle y ait été apportée d'Orient par les troupes de Pompée, mais parce que les mêmes causes qui l'avaient fait naître dans les autres contrées l'y produisirent aussi. Ne l'attribuons pas non plus par nous aux croisades, mais à d'autres fléaux aussi funestes : les irruptions des barbares, la servitude du gouvernement féodal, l'abrutissement des peuples, l'abandon de l'agriculture, voilà les vraies causes qui la perpétuèrent si longtemps en Occident. La nature malheureusement trop féconde, s'est étudiée à la multiplier sous mille formes diverses : le feu Saint-Antoine, le feu sacré ou feu persique, la plique polonaise, le scorbut et le mal vénérien, sont les résultats des mêmes causes combinées ou modifiées, différents ruisseaux de la même source empoisonnée. Est-ce une consolation pour l'humanité, que la contagion de cette maladie soit un problème? On dit que quelquefois la femme la gagne de son mari, sans que les enfants qu'elle met au monde en soient atteints; que d'autres fois les enfants naissent infectés du virus, sans qu'il se soit communiqué à la femme. Tantôt on la gagne par le simple contact, tantôt on habite impunément avec les éléphantiaques; mais qu'importe qu'elle se communique ou non par la contagion, quand la nature a tant de ressources pour la propager?

(39) *Hæc ratio quondam morborum, et mortifer æstus.
Finibu' Cæropiis funestos reddidit agros.*

La description de cette peste, qui ravage l'Attique, est presque entièrement tirée du second livre de Thucydide; Lucrèce a prêté à ce grand tableau une couleur sombre et naturelle, qui donne à toutes ses parties une effrayante vérité. Cet admirable épisode semble avoir servi de modèle à Virgile pour peindre la peste des animaux. Beaucoup de critiques ont essayé de prouver la supériorité de la copie sortie du pinceau de l'auteur des *Géorgiques*; loin de prendre ce soin superflu, il faut admirer dans l'un et dans l'autre ouvrage les beautés diverses que deux grands maîtres ont tirées d'un sujet semblable pour le fond, et différent pour les détails.

J'ai cru qu'il serait intéressant d'offrir au lecteur le moyen de comparer ces productions du génie, si justement célèbres; il suffira sans doute de citer la traduction de Delille (*Géorgiques*, liv. II) :

Là l'automne, exhalant tous les feux de l'été,
 De l'air qu'on respirait souilla la pureté,
 Empoisonna les lacs, infecta les herbages,
 Fit mourir les troupeaux et les monstres sauvages.
 Mais quelle affreuse mort ! d'abord des feux brûlants
 Couraient de veine en veine et desséchaient leurs flancs ;
 Tout à coup aux accès de cette fièvre ardente
 Se joignait le poison d'une liqueur mordante,
 Qui, dans leur sein livide épanchée à grands flots,
 Calcinait lentement et dévorait leurs os.
 Quelquefois aux autels la victime tremblante
 Des prêtres en tombant prévient la main trop lente ;
 Ou, si d'un coup plus prompt le ministre l'atteint,
 D'un sang noir et brûlé le fer à peine est teint.
 On n'ose interroger ses fibres corrompues,
 Et les fêtes des dieux restent interrompues.
 Tout meurt dans le bercail ; dans les champs tout périt ;
 L'agneau tombe en suçant le lait qui le nourrit ;
 La génisse languit dans un vert pâturage :
 Le chien si caressant expire dans la rage ;
 Et d'une horrible toux les accès violents
 Etouffent l'animal qui s'engraisse de glands.

Le coursier, l'œil éteint et l'oreille baissée,
 Distillant lentement une sueur glacée,
 Languit, chancelle, tombe, et se débat en vain ;
 Sa peau rude se sèche et résiste à la main ;
 Il néglige les eaux, renonce au pâturage,
 Et sent s'évanouir son superbe courage.

Tels sont de ses tourments les préludes affreux :
 Mais si le mal accroît ses accès douloureux,
 Alors son œil s'enflamme ; il gémit ; son haleine
 De ces flancs palpitants ne s'échappe qu'à peine ;
 Sa narine à longs flots vomit un sang grossier,
 Et sa langue épuisée assiège son gosier.

Un vin pur, épanché dans sa gorge brûlante,
 Parut calmer d'abord sa douleur violente ;
 Mais ses forces bientôt se changeant en fureur
 (O ciel ! loin des Romains ces transports pleins d'horreur !)
 L'animal frénétique, à son heure dernière,
 Tournaît contre lui-même une dent meurtrière.

Voyez-vous le taureau, fumant sous l'aiguillon,
 D'un sang mêlé d'écume inonder le sillon ?
 Il meurt ; l'autre, affligé de la mort de son frère,
 Regagne tristement l'étable solitaire ;
 Son maître l'accompagne, accablé de regrets,
 Et laisse en soupirant ses travaux imparfaits.

Le doux tapis des prés, l'asile d'un bois sombre,
 La fraîcheur du matin jointe à celle de l'ombre,
 Le cristal d'un ruisseau qui rajeunit les prés,
 Et roule une eau d'argent sur des sables dorés,
 Rien ne peut des troupeaux ranimer la faiblesse ;
 Leurs flancs sont décharnés ; une morne tristesse
 De leurs stupides yeux éteint le mouvement,
 Et leur front affaissé tombe languissamment.

Hélas ! que leur servit de sillonner nos plaines,
 De nous donner leur lait, de nous céder leurs laines ?
 Pourtant nos mets flatteurs, nos perfides boissons,
 N'ont jamais dans leur sang fait couler leurs poisons :
 Leurs mets, c'est l'herbe tendre et la fraîche verdure ;
 Leur boisson, l'eau d'un fleuve ou d'une source pure ;

Sur un lit de gazon ils trouvent le sommeil ,
Et jamais les soucis n'ont hâté leur réveil.

Pour apaiser les dieux, on dit que ces contrées
Préparaient à Junon des offrandes sacrées ;
Pour les conduire au temple on chercha des taureaux ;
A peine on put trouver deux buffles inégaux.
On vit des malheureux, pour enfouir les graines ,
Sillonner de leurs mains et déchirer les plaines ,
Et, roidissant leurs bras, humiliant leurs fronts ,
Traîner un char pesant jusqu'au sommet des monts.

Le loup même oubliait ses ruses sanguinaires ;
Le cerf parmi les chiens errait près des chaumières ;
Le timide chevreuil ne pensait plus à fuir,
Et le daim si léger s'étonnait de languir.

La mer ne sauve pas ses monstres du ravage ;
Leurs cadavres épars flottent sur le rivage ;
Les phoques, désertant ces gouffres infectés,
Dans les fleuves surpris courent épouvantés ;
Le serpent cherche en vain le creux de ses murailles ;
L'hydre étonnée expire en dressant ses écailles ;
L'oiseau même est atteint, et des traits du trépas
Le vol le plus léger ne le garantit pas.

Vainement les bergers changent de pâturage ;
L'art vaincu cède au mal, ou redouble sa rage :
Tisiphone, sortant du gouffre des enfers,
Épouvante la terre, empoisonne les airs ,
Et sur les corps pressés d'une foule mourante
Lève de jour en jour sa tête dévorante.
Des troupeaux expirants les lamentables voix
Font gémir les coteaux, les rivages, les bois ;
Ils comblent le bercail, s'entassent dans les plaines ;
Dans la terre avec eux on enfouit leurs laines :
En vain l'onde et le feu pénétraient leur toison ,
Rien ne pouvait dompter l'invincible poison ;
Et malheur au mortel qui, bravant leurs souillures ,
Eût osé revêtir ces dépouilles impures !
Soudain son corps, baigné par d'immondes humeurs ,
Se couvrait tout entier de brûlantes tumeurs ;
Son corps se desséchait, et ses chairs enflammées
Par d'invisibles feux périssaient consumées.

Le savant président de Brosses a composé, d'après les fragments de Salluste et d'autres écrivains, une *Histoire de la république romaine*, depuis la dictature de Sylla jusqu'à l'expédition de Pompée contre Mithridate. Il y fait la peinture d'une peste qui eut lieu en Italie dans cet intervalle, et il s'exprime ainsi dans une note : « Je suis ici, autant que la prose peut me le permettre, le tableau que Virgile a fait de cette peste des animaux ; Servius nous apprend qu'il l'avait imité de Salluste, dont il cite des fragments. Il faut voir cette belle description dans le livre III des *Géorgiques*, et une autre plus vive encore dans le livre VI de Lucrèce. Celle que décrit ce poète sublime, le premier, après Virgile, des poètes latins, attaquait les hommes comme les animaux. C'est le plus terrible tableau que la poésie ait produit en aucun langage, sans en excepter peut-être celui d'*Ugolin* dans le Dante. Il n'est pas possible de le lire sans frémissement. » (Liv. II, p. 329).

(10) *Principio caput incensum fervore gerebant ,
Et duplices oculos suffusa luce rubentes.*

Les symptômes de cette affreuse maladie n'ont presque aucune analogie avec les maux contagieux dont le globe éprouve encore le ravage , ni avec l'espèce de peste vulgairement appelée *fièvre jaune*. Le docteur Bailly, dans son excellent ouvrage sur la maladie analogue qui règne en Amérique , compare méthodiquement la peste de l'Attique , décrite par Thucydide , et la maladie qui se manifesta aux Antilles, et dont le savant français que nous citons a été si longtemps témoin. Voici ses expressions :

1° La peste d'Athènes se déclara au commencement d'avril ; la *fièvre jaune* ne commence jamais au printemps dans les contrées situées en dehors des tropiques.

2° La peste qui désola l'Attique dura trois ans : la *fièvre jaune* cesse toujours aux approches du mois de janvier, dans les mêmes parallèles.

3° Le mal , au rapport des historiens du temps , commença en Éthiopie , descendit en Égypte et dans la Libye , pénétra dans les états du roi de Perse , et de là au Pirée ; tel est le vrai berceau de la peste. La *fièvre jaune* n'est jamais sortie de ces contrées.

4° A Athènes, la peau fut couverte d'ulcères putrides et noirs ; ce qui n'a pas eu lieu en Amérique.

5° L'éternument, l'enrouement et la toux , symptômes ordinaires de la première maladie, sont fort rares dans la seconde.

6° Il y avait des convulsions violentes ; elles ne sont connues dans la *fièvre d'Occident* que par des exceptions infiniment rares.

7° Dans l'Attique , la peau était livide et rougeâtre , comme si un érysipèle l'avait recouverte. En Amérique, elle est jaune comme un citron.

8° En Grèce , la soif était brûlante , inextinguible. En Amérique, elle est souvent nulle.

9° Les malades se plaignaient d'une chaleur dévorante à Athènes. En Occident , ils s'en plaignaient peu ou fort rarement.

10° Ceux des Athéniens qui échappaient au mal conservaient sur la peau ou sur leurs extrémités des marques de son passage. La *fièvre jaune* ne laisse aucune trace.

11° La maladie s'attachait dans l'Attique aux organes de la génération , aux pieds , aux mains , et les faisait tomber par lambeaux. Rien de semblable ne s'est montré dans le Nouveau-Monde.

12° Parmi les Grecs, plusieurs perdirent la vue. Aucun Américain n'en est privé , quelque effroyables que soient les accidents.

Thucydide ne parle ni d'hémorragie , ni de jaunisse , ni de lom-

bago, ni de déjections noires, symptômes marquants qu'il n'aurait pas omis s'ils avaient existé.

Les mêmes observations ont été faites depuis à Cadix, et celles que le docteur Bailly a données récemment sur la peste de Barcelone n'offrent que de légères différences. Le mal eut une plus grande intensité en Espagne, sa violence fut plus terrible; mais, à quelques nuances près, la maladie présentait les mêmes symptômes que dans le Nouveau-Monde.

(11) Vitai nimium cupidi mortisque timentes,
Pœnibat paulo post turpi morte malaque
Desertos.

L'abbé Delille, qui a esquissé rapidement le tableau des ravages de ce fléau, semble avoir emprunté quelques traits de Lucrece dans ce passage du deuxième chant des *Trois Règles* :

Sans linceul, sans flambeau, dans des fosses profondes,
En foule sont jetés ces cadavres immondes.
Adieu les saints concerts et le culte de Dieu;
L'un de l'autre effrayés, tous quittent le saint lieu.
.....
L'enfant épouvanté s'écarte de son père,
Le frère fuit sa sœur, et la sœur fuit son frère,
La mère de son fils redoute le berceau,
Dans le lit nuptial l'hymen voit un tombeau;
Mais, ô retour cruel! celui dont la faiblesse
Par une lâche crainte étouffa la tendresse,
Expiant par l'oubli le refus du secours,
Finit dans l'abandon ses misérables jours.

Dans l'une des pièces les plus remarquables, présentées au concours de l'Académie française en 1822, sur le dévouement des médecins français à Barcelone, M. Chauvet, connu depuis par d'autres succès littéraires, décrit ainsi les effets de la fièvre jaune :

Naguère, dans la force et l'ardeur de ses ans,
Ce mortel savourait le festin de la vie.
Le mal frappe soudain sa tête appesantie,
Brise son corps, abat son esprit consterné;
Le pouls se presse, roule, ardent, désordonné;
De sanglantes sueurs sur ses membres ruissellent;
Son visage s'allume et ses yeux étincellent.
Cependant tout s'apaise. O surprise! ô transport!
Les douleurs ne sont plus. Sans trouble, sans effort,
Il respire; du jour il retrouve les charmes;
Son teint n'a plus de feux, son cœur n'a plus d'alarmes,
Déjà son œil sourit aux champs, aux verts bosquets;
Déjà sa douce faim convoite nos banquets.
Ciel, daignes-tu le rendre aux pleurs de ce qu'il aime?
Vain espoir! sur son corps, sur son visage blême,
Un masque affreux d'airain s'étend et s'épaissit;
Sous d'arides tumeurs sa langue se durcit;
Il brûle, il tremble, il pousse un hurlement farouche.
Un sang épais jaillit de ses yeux, de sa bouche;
Hors du monde vivant son esprit égaré,
Rêve déjà la mort, de spectres entouré;
Elle approche, elle accourt, douloureuse, terrible,
Et l'âme en frémissant fuit un cadavre horrible,
Qui, jeté sans honneur au seuil de son séjour,
Demeure effroi de l'homme et rebut du vautour.

Dans le même sujet, madame Dufrénoy a dépeint ces scènes douloureuses et touchantes avec les charmes de ce talent qui lui assure une place si distinguée dans notre littérature; son style offre les nuances qu'un tact exquis et la délicatesse du sentiment donnent à son sexe, et que le talent du poëte le plus exercé saisit très rarement.

(12) *Atque labore pudor quem tum cogebat obire,
Blandaue lassorum vox mista voce querelæ.*

C'est dans les grandes calamités que se développent les grands courages; toutes les catastrophes de ce genre ont donné lieu à de nobles dévouements: la peste de Marseille fit connaître les hautes vertus de Belzunce, l'intrépidité des Langeron, des Estelle, des Rose, des Guyon. L'homme sensible qui parcourt les annales des malheurs de la terre console ses regards affligés en contemplant les actions courageuses de la vertu. Combien ce sentiment dut être excité par le dévouement des médecins français, qui réclamèrent le dangereux honneur de secourir les habitants de la Catalogne, en proie à une épidémie dont la fureur avait éloigné des victimes jusqu'à leurs propres compatriotes! Ces savants français paraissent à Barcelone comme des anges libérateurs, descendus pour combattre le fléau meurtrier. L'un d'eux trouve son tombeau sur cette terre qu'il venait de secourir; leur courage redouble avec le péril; en vain ces hommes étonnants sont frappés par la contagion, ils luttent avec elle; à peine échappés à ses coups, ils vont, d'un pas encore chancelant, braver de nouveaux dangers; ils portent à chaque victime des secours ou l'espérance: afin de parvenir à la source du mal, ils l'interrogent jusque dans les flancs des cadavres putréfiés. Malgré la fatigue, la douleur et la présence d'une mort terrible, ils ne quittent cette déplorable cité qu'à l'instant où leur art n'a plus de nouvelles lumières à acquérir, et lorsque leur expérience a prévu le terme de la contagion et préparé des secours pour l'avenir. Aussi les noms des Bailly, des Mazet, des François, des Pariset, des Audouard seront à jamais placés parmi les noms des héros de l'humanité. Ces hommes généreux ajouteront une gloire nouvelle et pure à la gloire des Français.

(13) *Inque aliis alium populum sepelire suorum
Certantes, lacrymis lassique luctuque redibant.*

Cette peinture touchante du zèle de l'amitié répond assez aux critiques qui reprochent à Lucrèce d'avoir inspiré peu d'intérêt dans la description des ravages de la peste. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'à l'instant où nous livrons à l'impression nos commentaires sur les maladies cruelles décrites par le génie des anciens, nous voyons un de ces fléaux désoler notre belle patrie. Apporté sur l'aile des vents, comme les contagions dont parle Lucrèce, de l'embouchure du Gange, où il prit naissance, le choléra

s'est élancé par delà les cimes du Caucase, a suivi les Russes au retour de leur expédition contre la Perse; il ravagea Moscou, Pétersbourg, les ports de la Baltique, accompagna les hordes qui vinrent immoler la Pologne au pouvoir absolu. Bientôt il parcourt l'Allemagne, revient au bord de la mer, la traverse, se précipite dans Londres, repasse le détroit, fond sur Paris, qu'il ravage avec fureur, et de là se répand avec rapidité et en même temps sur toutes les parties de la France. Terrible et prompt dans ses attaques, il réduit souvent l'art à l'impuissance. Son principe a jusqu'ici échappé à toutes les investigations; on ignore même comment il se propage. Tantôt il paraît contagieux, tantôt aucun moyen ne peut le transmettre d'un corps à l'autre. Nulle précaution ne garantit de ses atteintes; attiré par l'agglomération des hommes, il s'élance sur ses victimes à travers un espace de plus de cent lieues; et les communications fréquentes entre deux cités voisines n'ont point fait éprouver à l'une le mal dont l'autre était infectée. La chaleur, le froid, les perturbations de l'air, rien n'altère ou n'accroît son intensité: seulement on observe qu'il suit de préférence le cours des fleuves: cependant il épargne des habitations humides et frappe des lieux élevés et secs. Ce mal horrible envahit-il nos climats pour la première fois? ou doit-on reconnaître dans ses effets l'épidémie qui désola l'Europe au quatorzième siècle, sous le nom de *peste noire*? Comme le *choléra*, elle venait de l'Orient et parcourut les mêmes contrées. A cette époque d'ignorance et de tyrannie, la misère des peuples offrit une proie plus facile au fléau, qui, dit-on, fit périr le cinquième de la population. Les couleurs de la poésie rendent plus sensible l'effet du terrible fléau décrit par le poète philosophe: nous plaçons sous les yeux du lecteur la version de son interprète:

Tel, du fond de l'Égypte aux murs de Pandion,
 Plana le monstre affreux de la contagion.
 Enfanté dans le sein de ces plaines fécondes,
 Il s'élève, il franchit et les cieux et les ondes,
 Sur la triste cité descend du haut des airs,
 Dépeuple les remparts, règne en ses champs déserts:
 Comme un nuage obscur, sa vapeur infectée
 Couvre des citoyens la foule épouvantée.
 D'invincibles tourments avant-coureur affreux,
 Dans la tête s'embrace un foyer douloureux;
 Les yeux étincelants sortent de leur orbite;
 Le gosier desséché se comprime et s'irrite;
 De brûlantes tumeurs enflamment ses canaux.
 Et d'un sang noir, fétide, ils expulsent les flots.
 La langue, des peniers cet agile interprète,
 Par la soif consumée est sanglante et muette;
 Elle brûle, et s'attache au palais déchiré.
 En se précipitant vers le cœur ulcéré,
 Si l'horrible fléau l'attaque avec furie,
 Il brise tout à coup les ressorts de la vie.
 La bouche ardente exhale une immonde vapeur:
 D'un cadavre exhumé telle est l'affreuse odeur.
 L'âme, de tant de maux à la fois menacée,
 Au-devant de la mort déjà s'est élancée;
 Et la nuit et le jour les longs gémissements,
 Les cris des malheureux, augmentent leurs tourments.

Des membres, harassés par la fièvre accablante.
 La surface au toucher n'est point encor brûlante ;
 Mais le corps rougissant, d'ulcères dévoré,
 Dans ses flancs corrompus couve le feu sacré :
 Il n'est plus qu'une horrible et vivante fournaise ;
 Tout redouble ses maux, tout l'irrite et lui pèse ;
 Les plus légers tissus sont d'énormes fardeaux,
 Et le venin rongeur brûle et dissout ses os.
 Se traînant au milieu de la foule mourante,
 L'un, aux bords des ruisseaux, vient la bouche béante ;
 De sueur écumant, par la douleur pressé,
 L'autre se plonge au dans le fleuve glacé ;
 Mais une onde abondante, une goutte insensible,
 Trompent également leur soif inextinguible.
 La douleur ! la douleur ! et jamais le repos.
 La nature succombe à ces nombreux assauts :
 Tous les secours sont vains... La science éperdue
 N'aperçoit de leurs maux que l'horrible étendue.
 Le sommeil fuit loin d'eux ; épouvantés, hagards,
 Brillent pendant la nuit leurs horribles regards ;
 Du plus hideux trépas leur corps porte l'empreinte ;
 Il tressaille, il frémit de fureur et de crainte ;
 Le sourcil se hérisse... Invincible tourment,
 Dans l'oreille résonne un aigre sifflement.
 L'haleine entrecoupée, à la fois vive et lente,
 Péniblement s'entend de la bouche sanglante,
 Et sur le cou ruisselle une gluante humeur :
 Du gosier, déchiré par l'impure tumeur,
 Après de longs efforts, une toux convulsive
 Arrache à flots jaunis une ardente salive.
 La mort vient par degrés ; la main s'ouvre, s'étend ;
 Chaque nerf irrité se glace en palpitant ;
 Du corps livide et froid s'endurcit l'épiderme.
 Le nez penche, affilé ; la narine se ferme.
 Le front tendu descend sur les yeux sombres, creux,
 Et la bouche se fronce avec un rire affreux.
 Ils expirent... Pour eux sonne l'heure dernière,
 Quand la neuvième aurore a versé sa lumière.
 Quelques uns cependant combattaient le trépas ;
 Mais du monstre inflexible ils ne triomphaient pas.
 Si de leurs flancs, rongés par sa fureur avide,
 Jaillit en écumant le venin homicide,
 Ils respirent du moins ; leur sang en noirs ruisseaux
 Coule sans cesse, coule ; et dans ces longs assauts
 De leur force épuisée ils exhalent le reste :
 Le mal horrible alors change son cours funeste,
 S'étend sur tous les nerfs ; son ardente chaleur
 Au siège du plaisir imprime la douleur ;
 Armé d'un fer cruel, pour calmer son supplice,
 L'un impose à son être un honteux sacrifice ;
 L'autre perd la lumière. Informes, mutilés,
 Sur le pavé sanglant en foule amoncelés,
 Ils s'efforçaient encor de ressaisir la vie !
 A cet infortuné la mémoire est ravie,
 Du zèle et de l'amour les soins sont superflus ;
 Il se cherche lui-même, et ne se connaît plus.
 Les cadavres nombreux, privés de sépulture,
 Du vautour affamé ne sont plus la pâture ;
 La mort succéderait au repas infecté
 L'hôte affreux des forêts, lui-même épouvanté,
 La nuit ne quitte plus son repaire sauvage.
 Les chiens si caressants, dans un transport de rage,
 Périissent ; et leurs corps sur les sanglants chemins
 Palpitent entassés sur les corps des humains.
 A la clarté du jour, au milieu des ténèbres,
 Sans pompe incessamment roulent les chars funèbres.
 L'art incertain, vaincu, tente un stérile effort :
 Le remède de l'un à l'autre offre la mort.

Mais quel tourment ajoute à l'horrible souffrance !
 Du cœur des malheureux s'exile l'espérance ;
 Comme des criminels à périr condamnés ,
 Ils tombent sans secours, meurent abandonnés.
 Anticipant l'horreur de leur fin douloureuse .
 La crainte de la mort rend la mort plus affreuse.
 Tout succombe... Le monstre avide, dévorant ,
 Passe de corps en corps, et les frappe en courant.
 L'égoïste, endurci par sa lâche prudence ,
 En vain d'amis souffrants évite la présence :
 Malheureux à son tour, il périt isolé ;
 Il ne console point, et n'est point consolé :
 Sa dépouille languit sur la terre étendue ,
 Et la foule effrayée en détourne la vue.
 Hélas ! l'homme sensible à la douce pitié ,
 Le soutien généreux de la tendre amitié ,
 Comme on fuit les périls les cherche et les partage ,
 Des êtres qu'il chérit relève le courage,
 Leur ramène l'espoir jusqu'au bord du tombeau ;
 Mais déjà l'a touché l'homicide fléau....
 Contraint d'abandonner ce noble ministère ,
 Il rentre pour mourir sous son toit solitaire.
 Dans ces funèbres lieux se montre à chaque pas
 Le regret lamentable, ou le hideux trépas.
 Le monstre furieux envahit les campagnes ,
 Frappe le laboureur, le pâtre des montagnes.
 Sous le chaume entassés, ils meurent... Malheureux !
 Avec la pauvreté les maux sont plus affreux.
 Au milieu d'une infecte et sanglante poussière,
 Se traîne, se débat une famille entière ;
 Le père, sur le corps d'un fils inanimé,
 Tombe... Le faible enfant, de douleur consumé,
 Dans l'effort convulsif d'une faim déchirante,
 Ronge le sein flétri de sa mère expirante.
 Des hameaux d'alentour, vers ces murs dévastés,
 Les pâles villageois courent épouvantés ;
 Des monuments sacrés et des toits domestiques.
 Les victimes sans nombre inondent les portiques .
 La mort les réunit, pour mieux porter ses coups.
 Aux fontaines les uns se traînent à genoux ,
 Vont aux flots jaillissants tendre leur bouche avide,
 Et tombent suffoqués par une onde perfide.
 D'autres, de vils lambeaux à peine recouverts,
 Gisent demi-mourants sur les chemins déserts ;
 Leur chair vivante encor tombe en poudre fétide ;
 Les os noirs et saillants percent la peau livide ,
 Et d'ulcères hideux l'épiderme est taché ,
 Comme un cadavre immonde au sépulchre arraché.
 Des temples révévés les morts comblent l'enceinte ;
 Les soins religieux sont bannis par la crainte ;
 La nature, les lois, l'auguste piété ,
 Ont perdu leur touchante et noble autorité.
 La douleur et l'effroi règnent dans ces murailles
 Chacun du corps des siens hâte les funérailles ;
 Le désespoir, le trouble et la sombre fureur
 Des maux contagieux ont augmenté l'horreur.
 Sur les bûchers dressés par des mains étrangères,
 On dépose à grands cris les restes de ses frères ;
 Tout se heurte, se livre à de sanglants-combats .
 Et le meurtre a souillé les pompes du trépas.

(DE PONGERVILLE.)